



Idéologie et discours de presse
(circulations discursives et non-coïncidences des mots et du monde dans un
corpus de presse, dans la période des présidentielles d'avril 2002)

Thèse en vue de l'obtention du Doctorat de linguistique
sous la direction de Madame le Professeur Catherine Rannoux-Wespel*

par Fred Hailon

Date de soutenance : le 25 septembre 2009

Membres du jury :

Madame Jeanne-Marie Barbéris, Professeur à l'Université de Montpellier 3

Monsieur Philippe Caron, Professeur à l'Université de Poitiers

Monsieur Patrick Haillet, Professeur à l'Université de Cergy-Pontoise

Madame Sophie Moirand, Professeur à l'Université de Paris 3

Madame Catherine Rannoux, Professeur à l'Université de Reims Champagne-Ardenne

* ce document est une version Word d'un travail original effectué sur X-press. Le renvoi des notes de texte se trouve à la fin de chaque partie.

A mon père

A ma famille

« Pour conserver une chose, on changera les termes ; sur d'autres articles on conservera les mots pour déguiser le changement de la chose. S'agit-il de liberté de la presse ? Prévenir aura la même acception que réprimer. Celle du mot amnistie pourra s'assouplir au point d'équivaloir à proscription, exil, bannissement. »

L'abbé Grégoire

« D'abord on cède sur les mots, et puis par degrés aussi sur la chose. »

Freud

« Le choix des mots est affaire sérieuse. Il signale toujours une certaine forme d'adoption - ou de refus - des choses, d'intelligence ou de mésintelligence de la réalité. »

Clément Rosset

« Les mots ne suppriment pas la réalité, mais ils servent à l'affronter. »

Simone de Beauvoir

« Le journaliste cite, il n'écrit plus. »

« Les journalistes se plagient. C'est la paresse. »

Jean Daniel, fondateur du Nouvel Observateur, sur France Inter, le 17 octobre 2004, à l'émission d'Anne Sinclair « Libre court » (de 18h à 19h le dimanche)

REMERCIEMENTS

Je remercie toutes les personnes qui ont permis que ce projet arrive à son terme.

Je remercie tout particulièrement Madame Rannoux-Wespel pour son soutien de tous les instants et pour son aide sans faille.

Je la remercie pour sa rigueur scientifique et pour sa richesse personnelle.

Merci à l'équipe de l'Ecole doctorale.

Merci aux membres du Forell, à son administration.

Merci au corps professoral, merci à ceux qui m'ont donné le goût de connaître et de comprendre.

Une pensée sincère à mes proches. D'une certaine manière, ce projet est aussi le leur.

ABREVIATIONS

- Abréviations des termes du modèle théorique emprunté :

DD : discours direct

DI : discours indirect

DR : discours rapporté

EE : effacement énonciatif

IT : îlot textuel

L : Locuteur citant / l : locuteur cité

MA : modalisation autonymique

MA « mots-choses » : modalisation autonymique de l'écart montré entre les mots et
les choses

HC : hétérogénéité constitutive

HM : hétérogénéité montrée

MDS : modalisation en discours second

RDA : représentation de discours autre

PDV : points de vue

- Abréviations utilisées pour désigner les sources du corpus :

NR. : *La Nouvelle République du Centre-Ouest*

LM. : *Le Monde*

F. : *Le Figaro*

P. : *Présent*

- Autres abréviations :

FN : Front national

PS : Parti socialiste

RPR : Rassemblement pour la République

UDF : Union pour la démocratie française

Résumé

La thèse aborde l'idéologie du point de vue métalinguistique dans le cadre du discours journalistique. Elle porte sur la qualité de l'altérité dans la presse d'information quotidienne pendant la campagne présidentielle de 2002 en France. Elle touche à l'étude de représentations politiques à partir du commentaire dans l'énonciation et à travers les marques ou les indices d'altérité que le locuteur de presse pose dans son discours. Dans le discours journalistique, ce commentaire est l'expression de ce qui altère la communication entre le locuteur et le lecteur. Il est ce dont le locuteur se met à distance. Il s'agit d'une distanciation par rapport à des représentations extérieures qui traversent et habillent de manière implicite les discours. Les mises à distance permettent de prendre en compte une circulation entre supports, ceux-ci construisant ainsi leur image de discours argumenté. Certaines représentations en circulation peuvent aussi apparaître comme naturalisées et être prises en charge par les discours des journalistes.

Le corpus se compose de quatre titres de la presse quotidienne française : *Présent*, *Le Figaro*, *Le Monde* et *La Nouvelle-République du Centre-Ouest*. Ce corpus est homogène temporellement (quelques mois avant une échéance électorale), thématiquement (l'insécurité), discursivement (le discours journalistique), circonstanciellement (la campagne présidentielle de 2002 en France). Il est hétérogène quant à son lectorat (militants, hommes du monde socio-politique, décideurs, citoyens lambda). Avant de devenir un sujet de campagne électorale, c'est-à-dire un sujet de politique générale, le thème de l'insécurité était défendu par le Front national.

Abstract

The thesis focuses on ideology from a metalinguistic point of view as part and parcel of journalistic discourse. It examines the quality of alterity in the daily press during the presidential campaign of 2002 in France. It deals with the study of political representations arising from the comment within the utterance and from marks or signs of alterity which the speaker-journalist uses in his discourse. In journalistic speech, this comment is the expression of that which alters the communication between the speaker and the reader. It is what the speaker puts himself away from. It is about a distance with regard to outer representations which permeate and adorn implicitly the different types of discourse. The process of distancing allows taking into account a circulation between media which, in their turn, construct their own image of argumentative discourse. Some representations in circulation can also appear as naturalized and therefore be taken on by the discourses of journalists.

The corpus is made up of four French daily papers : *Présent*, *Le Figaro*, *Le Monde* and *La Nouvelle-République du Centre-Ouest*. This corpus is homogeneous as to time (several months before the run-up of an election), topic (insecurity), discourse (journalistic speech) and circumstances (the presidential campaign of 2002 in France). It is nonetheless heterogeneous with respect to readership (activists, people in the socio-political sphere, decision-makers, citizens). Before becoming a subject of election campaigns, in other words a subject of general politics, the topic of insecurity was defended by the National Front.

Mots-clés : *circulation idéologique, discours de presse, hétérogénéités énonciatives, représentations politiques et sociales, ambiguïtés sémantiques, réévaluations discursives, idéologie, Front national*

Keywords : *ideological circulation, press discourses, enunciatives heterogeneities, social and political representations, semantics ambiguities, discourses reevaluations, ideology, National Front*

INTRODUCTION

Ce travail de recherche trouve sa raison d'être en avril 2002 lorsque pour la première fois dans l'histoire des institutions démocratiques françaises un candidat d'extrême droite réussit à être présent au second tour d'une élection présidentielle. Ce résultat qui n'allait pas de soi pour tous ceux qui portent les valeurs de la République ne pouvait qu'inviter les citoyens à s'interroger : comment cela avait-il été possible ? Il nous a semblé pouvoir répondre à cette question par l'observation du travail de médiation de la presse, plus précisément par l'observation du fruit de ce travail : le discours de la presse. Le discours de la presse a pu être le théâtre d'une circulation des représentations du Front national (FN). La question se posait de savoir si cette éventuelle circulation aurait pu faire exister les idées du parti d'extrême droite, leur donnant une réalité déterminante. Le champ politique à travers lequel l'opinion publique se détermine aurait semblé ainsi « nourri », saturé de représentations frontistes. Ce champ dans sa réalité s'en serait trouvé idéologiquement conditionné.

Avant de devenir le sujet de campagne des Présidentielles de 2002, c'est-à-dire un sujet de politique générale, l'insécurité est un thème défendu par le Front national. Ce parti de l'extrême droite française est depuis plus de trente ans sous la tutelle de Jean-Marie Le Pen. Dans le discours frontiste, l'insécurité est le plus souvent liée à l'immigré qui en est donné comme la cause.

Aussi, notre réflexion a-t-elle voulu mettre à l'épreuve l'hypothèse d'une présence de l'idéologie du Front national dans le discours de la presse. Il nous a semblé possible de vérifier la pertinence ou non de cette hypothèse par l'étude de faits opacifiants du dire par lesquels l'énonciateur signale qu'il ne fait plus un avec les mots qu'il utilise. Certains points de discours ont retenu notre attention, points qui relèvent de ce que Jacqueline Authier-Revuz a appelé l'hétérogénéité montrée.

Sur le plan théorique, Jacqueline Authier-Revuz nomme hétérogénéité constitutive (HC) ce qui, dans l'énonciation, est inaccessible au sujet, c'est-à-dire ce qui par définition n'a pas de représentation. Elle appelle hétérogénéité montrée (HM), ce qui pointe, de manière localisable dans le discours, l'autre dans le discours. Les hétérogénéités montrées prennent formes linguistiques par la négociation du sujet parlant avec l'HC de son discours, des formes que l'on dit marques d'hétérogénéités énonciatives ou altérités énonciatives. Le travail d'analyse de discours de la presse à partir du modèle de J. Authier-Revuz¹ consistera donc dans l'examen de

ces altérités énonciatives de l'HM, afin d'y trouver la part et la qualité de l'autre dans le discours. Ces faits d'HM, accessibles au sujet parlant, ne constituent qu'une part du réel de l'hétérogénéité. Il importe de les mettre en perspective avec l'HC pour les saisir.

Notre étude porte sur l'emploi spécifique de faits d'énonciation modalisés par les différents locuteurs-journalistes, qu'on appelle modalisations autonymiques (MA), c'est-à-dire des faits par lesquels ceux-ci donnent une représentation de leur énonciation. Il s'agira de percevoir et d'analyser l'image qu'ils donnent de leur propre activité énonciative. Ces façons de dire des locuteurs-journalistes qui sont de possibles commentaires pourront être ainsi interrogées dans ce qu'elles entretiennent de relations conflictuelles ou non avec un extérieur qui les traverse en tant qu'aspect de l'idéologie du Front national (FN). Ces relations peuvent être ainsi de l'ordre de la réserve, de l'hésitation, de la correction ou au contraire de l'ordre de la confirmation, de la connivence.

Dans une situation de communication typique de la presse (que nous verrons ci-dessous) qui inclut la situation d'énonciation. Nous sommes surtout dans une « énonciation de discours » (Benveniste), plus que dans une « énonciation historique », même si celle-ci, centrée sur le passé simple, ne reste pas exclue. Nous développons quelques éléments de la théorie du linguiste français ici pour ne pas y revenir dans la partie sur l'ancrage théorique. Benveniste a défini l'énonciation historique comme « le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique autobiographique »² : « Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes »³. Il a posé l'énonciation historique comme « réservée à la langue écrite, caractéris[ant] le récit des événements passés »⁴. Par opposition, l'énonciation de discours est autant celle de la langue écrite que parlée. Contrairement à l'énonciation historique, l'énonciation discursive se réfère à la place du locuteur dans le texte. Pour définir cette place, il est nécessaire d'observer les formes linguistiques correspondant à la situation d'énonciation. Cela se fait, par l'étude des temps, par l'étude des pronoms personnels et des indicateurs de la deixis⁵, littéralement ce qui montre du locuteur dans le contenu de l'acte d'énonciation. Les déictiques⁶ marquent ainsi l'inscription du sujet dans un rapport au moi-ici-maintenant de l'énonciation. Ils indiquent la place de la subjectivité dans le discours.

Les deux plans d'énonciation de Benveniste ont été réaménagés, notamment par J.-M. Adam⁷, même s'ils restent encore aujourd'hui usités pour l'analyse textuelle surtout dans leur complémentarité critique : un texte peut appartenir à ces deux plans, alternativement, conjointement, par insertion de l'un puis de l'autre. Toutefois, poser sur le plan théorique que l'énonciation discursive dit la subjectivité dans le langage, cela ne sous-entend pas que l'énonciation historique dit l'objectivité, dans l'illusion de la création textuelle du texte par le

texte lui-même sur le mode de l'impersonnel (de la non-personne), de l'écriture sans adresse, de la voix universelle. Nous pourrions convoquer ici la problématique de l'effacement énonciatif développée par R. Vion : « L'effacement énonciatif caractérise les énoncés impersonnels qui semblent directement représenter le monde sans présenter de marques d'un sujet énonciateur »⁸. Nous la reprendrons ci-dessous. C. Kerbrat-Orecchioni dans son étude sur l'énonciation constate ainsi « l'omniprésence de la subjectivité langagière »⁹ pour dire que « tout est subjectif dans le langage »¹⁰.

L'énonciation historique, au même titre que certaines productions d'une énonciation de discours qui nous intéressent tout particulièrement, permet de prendre en compte l'effacement énonciatif lorsque la subjectivité peut être cachée par la disparition des marques du sujet énonciateur. Selon R. Vion, ce mode discursif d'une subjectivité effacée - par lequel le locuteur donne l'impression

qu'il se retire de l'énonciation, qu'il "objectivise" son discours en "gommant" non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (embrayeurs) mais également le marquage de toute source énonciative identifiable¹¹.

- correspond pour le sujet parlant au « besoin de croire »¹² à l'objectivité du dire. Dans ce cas, le locuteur tente de prendre une distance maximale par rapport à son énoncé.

Aussi, notre tâche, de l'acte d'énonciation à l'énoncé de presse, consistera à étudier les positions énonciatives des discours, c'est-à-dire à observer la distance du locuteur au dire et aux mots qu'il emploie, ainsi qu'à en comprendre la nature. Dans notre approche d'une subjectivité locutive éprouvée, notre tâche consistera plus globalement à comprendre de quel autre « s'habille » le discours journalistique : formes de représentation de discours autre (RDA) dont les discours rapportés¹³, formes de modalisation autonymique de l'écart dans le processus de nomination¹⁴, formes de modalisation autonymique dans l'interlocution¹⁵ ou encore formes de modalisation autonymique de l'écart des mots à eux-mêmes¹⁶. Il s'agira ainsi de comprendre comment l'autre agit dans le Un du discours, « comment l'extériorité est à l'intérieur du sujet »¹⁷.

1. La période d'investigation, la constitution du corpus

Notre corpus débute en septembre 2001. Les attentats du 11 septembre 2001 à New-York marquent un tournant idéologique autour d'une nouvelle redistribution de la carte géo-politique mondiale, autour de la crise du modèle démocratique occidental. Il se termine en

avril 2002 avec les élections présidentielles en France. Ces élections indiquent un tournant dans la Ve République : pour la première fois, un parti d'extrême droite est au second tour d'une élection au suffrage universel direct. Nous assistons là à un chancellement du modèle républicain. Ces crises peuvent être perçues comme des perspectives de changements à l'entrée d'une nouvelle ère (le XXI^e siècle).

Notre investigation s'est limitée à quelques mois de la pré-campagne et de la campagne des élections présidentielles pour des raisons liées au thème même des Présidentielles. Rappelons que cette campagne a eu pour sujet l'insécurité. Il nous a semblé qu'elle avait atteint son paroxysme pendant les quelques mois qui ont précédé le vote du premier tour le 21 avril 2002. Nous avons choisi d'observer ce fait politique à travers un corpus de la presse quotidienne française pour en comprendre la réalisation discursive.

Les quatre supports de presse de notre corpus sont *Présent*, *Le Figaro*, *Le Monde* et *La Nouvelle République du Centre-Ouest* (NR). *Le Figaro* et *Le Monde* sont les principaux quotidiens de la presse française¹⁸. *Présent* et *La NR* sont en marge de ces deux supports majeurs. Ils le sont chacun à leur manière, idéologiquement pour l'un, *Présent*, et géographiquement pour l'autre, *La NR*. *Présent* est un support tourné vers les militants d'extrême droite, vers les initiés. *La NR*, comme *Le Monde* et *Le Figaro*, est un support exotérique, tourné plutôt vers la population. Mais au contraire des deux autres, il a une cible éditoriale et un champ d'action limités à une région, celle du Centre-Ouest. Nous voulions à travers ces deux supports (*Présent* et *NR*) et ce qu'ils créent de dissemblances (supports nationaux/support régional, presse militante d'information/presses populaires d'information) une représentation plus large du champ journalistique que celle que nous trouvons généralement dans les études linguistiques. Cette « ouverture » aux genres journalistiques était propice pour nous aider à comprendre comment une idéologie telle que celle du FN pouvait pénétrer de bout en bout chacun des supports, du plus près idéologiquement avec *Présent* au plus distant a priori avec *La NR*.

Notre corpus s'est constitué à partir du thème de campagne sur l'insécurité et d'une hypothèse de recherche autour de la possible présence des idées du Front national dans la presse au cours de la campagne. En cela, nous empruntons à Karl Popper la démarche hypothético-déductive de l'essai et de l'erreur, démarche qui s'appuie sur la validité déductive à partir d'hypothèses et sur la connaissance dans sa dimension évolutive, falsifiable. Nous y reviendrons dans le développement de la thèse.

Ce corpus est constitué de cent cinquante articles, soit plus d'une trentaine d'articles par support. Il s'agit principalement d'articles signés par des journalistes professionnels rattachés à

la rédaction de chacun des titres de presse. S'ajoutent quelques tribunes dans *Le Figaro* et dans *Le Monde* signées par des acteurs de la vie socio-politique française. Ces tribunes ont été retenues en ce qu'elles nous semblaient représentatives de la ligne éditoriale du journal et des discours de campagne. Il nous a semblé que ce corpus présentait une valeur certaine, non seulement par « la généralité des hypothèses qu'il permet »¹⁹, mais aussi du fait de la qualité des modalisations autonymiques (MA) et des représentations de discours autres (RDA) observées. Ainsi, ce corpus est homogène temporellement (quelques mois avant une échéance électorale), thématiquement (l'insécurité), discursivement (le discours de presse), circonstancielle (la campagne présidentielle), et hétérogène quant à son lectorat (militants, hommes du monde socio-politique, décideurs, citoyens lambda).

2. La méthode d'enquête

La méthode d'enquête est analytique, centrée sur les discours rapportés, sur les modalisations autonymiques avec glose, sur les allusions et sur les modalisations typographiques sans glose (guillemets, gras, crochets, italique). Nous avons effectué un relevé quasi-exhaustif des différentes RDA et MA dans *Présent*, *Le Figaro*, *La NR* et *Le Monde* que nous avons considérées globalement et proportionnellement comme abondantes.

Nous avons tout d'abord observé les discours représentés qui, dans le modèle de J. Authier-Revuz, sont des RDA. Puis, nous nous sommes intéressés aux MA qui pouvaient relever aussi des RDA. Parmi les RDA, nous avons analysé les MA interdiscursives de notre corpus qui possédaient une glose. Nous avons aussi analysé les quelques MA explicites de l'écart dans le processus de la nomination. Ensuite, nous avons considéré les MA sans glose. Ces MA sont ambiguës du fait qu'elles peuvent cumuler plusieurs valeurs de non-coïncidence du dire, par exemple la valeur d'une modalisation autonymique d'emprunt et la valeur d'une modalisation autonymique de l'écart entre le mot et la chose. Nous avons questionné les valeurs des MA sans glose pour certaines inter-changeables et non closes. Ces MA intéressent particulièrement notre travail de thèse.

A la différence des MA avec glose, les MA « a-glosiques » appellent une interprétation²⁰. Elles sont compréhensibles par une analyse interprétative.

3. La situation de communication

Les protagonistes de la situation de communication sont toutes des personnes du champ social français : hommes politiques, ministres, acteurs sociaux, citoyens, étrangers vivant en France... personnes physiques, hommes et femmes. Ce sont aussi des personnes morales :

gouvernement, services publics, institutions sociales, corps de l'Etat (police, justice...). A l'exception des tribunes, les acteurs de la communication, les scripteurs sont des journalistes de trois quotidiens nationaux (*Présent*, *Le Monde* et *Le Figaro*) et d'un quotidien régional (*La Nouvelle République*), comme nous l'avons dit plus haut. Les destinataires sont des lecteurs francophones, principalement français. La relation de l'un à l'autre se fait par le mode de l'écrit (presse écrite). Les lecteurs (ou destinataires) de *Présent*, qui tire à plus de 10 000 exemplaires par jour en moyenne, sont majoritairement des militants ou sympathisants d'extrême droite. Les lecteurs du *Figaro* dont le tirage s'élève à 350 000 exemplaires par jour en moyenne sont, pour le plus grand nombre, considérés « de droite », tandis que les lecteurs de *La Nouvelle République* (250 000 exemplaires par jour en moyenne) sont indifférenciés politiquement, ceci du fait du ton peu politique, souvent des comptes rendus de l'Agence française de presse, et du peu de place des pages politiques dans la pagination totale, de deux à trois pages sur une cinquantaine en moyenne. Les lecteurs du *Monde* avec 400 000 exemplaires par jour en moyenne sont plutôt des hommes et des femmes du monde politique tout autant que du monde culturel et socio-économique. Ce journal du soir est la référence, bien qu'écornée ces dernières années, de la presse française. *Le Monde* est considéré de centre gauche, mais il a soutenu la candidature de E. Balladur aux élections présidentielles de 1995.

4. La problématique

Qu'est-ce qui a guidé notre recherche ? Il s'est agi pour nous d'observer si les représentations de discours autres (RDA) et/ou les modalisations autonymiques (MA) dans les discours de presse - sans explicitation de la valeur méta-énonciative dans le cas des MA sans glose - entrent en dialogue avec l'idéologie du Front national notamment sur la représentation de l'immigré comme classe dangereuse.

Outre les RDA, dont les DR, et les MA interdiscursives par lesquelles la circulation des discours serait susceptible de référer à l'idéologie du FN, d'autres MA interprétatives, essentiellement des MA de l'écart entre le mot et la chose, peuvent signaler la présence des idées du FN. Il est apparu nécessaire d'observer les cas ambigus où des MA étaient susceptibles de diverses interprétations : renvoi aux mots des autres (MA interdiscursives) et/ou retour aux mots comme à soi (MA « mots-choses »). Cet empilement cumule dialogisme montré et écart rencontré dans la nomination, dans une ambiguïté interprétative que l'absence de glose métadiscursive autorise.

Ainsi, dans cet examen des marques d'altérité qui ne se limite pas à la seule relation de discours à discours (les MA interdiscursives), il s'est agi d'observer si étaient perceptibles des zones de

contagion, de contamination, les « emboîtements » discursifs (ou non) - extérieurs montrés ou non - pour comprendre quelles sont les représentations dans la presse d'autres (autre discours, autre mot pour la chose) venus potentiellement de la sphère discursive du Front national, mais non montrés comme tels nécessairement. Nous avons voulu examiner les altérités montrées en chacun des supports de presse pour savoir ce qu'elles peuvent entretenir de relation et/ou partagent avec une idéologie telle que celle du FN. Nous souhaitions observer la nature de cet « autre », plus exactement de ces « autres » que les discours de la presse se partagent. Quels étaient les éléments montrés comme « étrangers » par et dans ces discours ? Comment étaient-ils mis en scène par ceux-ci ? Pouvaient-ils être les mêmes d'un discours à un autre ? Y avait-il une répétition du sémantisme de ces mêmes altérités ? Quelle était leur valeur en discours ? Finalement, comment ces faits d'altérité pouvaient-ils être le support argumentatif des discours ? Pour quelle valeur sociale à comprendre en chacun d'eux ?

Egalement, dans cette manière qu'ont les locuteurs de presse de redoubler leur dire, d'opacifier leur propos, des questions sont venues : que signifie le fait de montrer cette « étrangeté » dans le discours, et pas une autre ? Que signifie le fait de la renvoyer à l'interprétation du lecteur, pour cacher quoi, pour se cacher de quoi ? Quels sont les mots dont est suggéré qu'ils ne suffisent pas à dire le monde ? En quoi n'assurent-ils plus clairement leur fonction médiatrice ? Que disent-ils alors du monde et du locuteur-scripteur agent ?

La porosité idéologique des idées du Front national jusqu'à sa réalisation dans la presse restait à étudier selon un mode méta-énonciatif et de représentation discursive basé sur l'altérité²¹. Différemment, Philippe Schepens et Jean-Marie Viprey ont réalisé une étude statistique et lexicologique du discours de la campagne présidentielle de 2002, sans que l'on ait encore les résultats complets de leur travail. Des ébauches ont été présentées au Colloque Laseldi de Besançon, les 23 et 24 mars 2006, sur le thème de « Enonciation et responsabilité dans les médias ». Les deux chercheurs ont constitué leur corpus à partir de cinq quotidiens nationaux français : *La croix*, *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Libération* et *Le Monde* sur la période allant du 1er janvier au 15 mai 2002. Leur approche mêle l'analyse lexicologique de discours et l'exploration assistée par ordinateur. Ils ont filtré par support, selon des critères déterminés - ont été exclues les pages qui ne concernaient pas le débat politique français, les pages Economie, Culture, Médias, international... -, les articles qui contenaient au moins une occurrence de la forme insécurité. Leur but était de déceler la distance idéologique de chaque support par rapport à cet objet politique de droite et d'extrême droite, l'insécurité. Ainsi, pour sa part, Philippe Schepens a observé comme vocabulaire commun qui gravite le plus fréquemment autour de « insécurité », parmi les trois premiers mots satellites, pour *Libération* : sentiment, campagne,

problème(s), pour *Le Figaro* : lutte(r), Chirac, thème(s), pour *L'Humanité* : thème(s), question(s), campagne, pour *La Croix* : campagne, sentiment, thème(s) et pour *Le Monde* : thème(s), campagne, social(e)(s)(aux)²².

De son côté, Emilie Née s'est orientée vers le journal *Le Monde* pour en observer l'activité de nomination pendant la campagne présidentielle de 2002²³. Elle a privilégié la nomination de « insécurité » pour en analyser les variations transformationnelles telles que sentiment d'insécurité, situation d'insécurité, mesure de l'insécurité, réalité de l'insécurité... Ainsi, selon elle, cette « plasticité » de la nomination de « insécurité » va dans le sens d'un consensus de l'insécurité comme objet nominatif de la délinquance et des actes de délinquance. Emilie Née a aussi mis en avant le fait que pour exprimer une opinion divergente les locuteurs-scripteurs du *Monde* sont contraints à des opérations polémiques qui désambiguisent leur dire, mais qui révèlent en creux le discours dominant sécuritaire.

Pour notre part, nous souhaitons mettre en avant la pertinence de l'approche métadiscursive pour l'analyse de discours. Nous travaillons à partir de la linguistique de l'énonciation, prenant en compte le travail de la nomination. Cette approche nous semble à même de pouvoir nous permettre de construire un modèle propre à comprendre la circulation des représentations sociales et de surcroît la circulation des représentations idéologiques de la place des sujets-locuteurs.

5. Le plan et le déroulement de la thèse

L'étude se déroulera en trois temps et en différentes étapes à l'intérieur de ces trois temps. Dans un premier temps, nous poserons les bases théoriques. Notre modèle théorique s'inscrit dans la linguistique de l'énonciation, comme nous venons de le dire ci-dessus. Nous débuterons avec F. de Saussure. Nous verrons en quoi l'approche saussurienne du signe nous semble encore pertinente, et nécessaire pour penser le plan de l'énonciation. Nous continuerons avec E. Benveniste. Avec M. Bakhtine, nous parviendrons aux théories de l'altérité dans le discours et à ces différents champs. Dans une seconde étape, nous aborderons le concept de la réflexivité du signe linguistique abordé par R. Jakobson, R. Barthes et J. Rey-Debove pour en arriver au modèle de J. Authier-Revuz qui guide notre démarche. Notre chemin conceptuel jusqu'à J. Authier-Revuz passera par la psychanalyse avec S. Freud et J. Lacan, et par la théorie de l'hétérogénéité discursive développée par M. Pêcheux. Des désaccords existent entre J. Authier-Revuz et L. Rosier sur la valeur sémiotique des DR. Nous mettrons en perspective les deux positions théoriques.

Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons aux RDA et aux MA de notre corpus. Tout d'abord, nous analyserons les DR en confrontant les modèles sur l'approche du DD et des formes mixtes. Dans un second mouvement, nous prendrons en compte l'ensemble des MA de notre corpus. Nous étudierons le sémantisme des quelques MA explicites avec glose. Et nous analyserons l'ambiguïté sémantique et énonciative de certaines MA sans glose. Dans le troisième mouvement de ce deuxième temps, nous observerons par support de presse de quelle nature sont ces faits d'énonciation singuliers en tant que MA d'emprunt, puis en tant que MA de l'écart montré entre les mots et les choses. Nous souhaitons ainsi mieux caractériser le discours de chaque support.

Le troisième temps sera consacré à la circulation idéologique de dire à travers le cumul des valeurs de non-coïncidence, des valeurs de l'interdiscours et des valeurs de l'écart mots-choses principalement. Les faits d'altérité émergeant dans les discours seront classés selon l'attribution énonciative des dire autres représentés tout en prenant en compte ce cumul. Ces dire peuvent être ceux d'acteurs sociaux ou d'acteurs politiques et être classés ainsi. A l'échelle de notre corpus, la circulation de dire dans les discours permet d'argumenter de la réalité des choses à travers l'échange et/ou la confrontation de points de vue mondains. Nous en ferons l'analyse jusqu'à des points d'accord ou de désaccord idéologique.

6. La situation historique, l'historique politique

La problématique est posée et le plan est annoncé. Il nous semble maintenant nécessaire pour compléter cette introduction de nous intéresser même rapidement à la situation du discours social français, au contexte politique général, mais aussi à l'histoire politique de la France ne serait-ce que pour en comprendre les enjeux.

En quelques points, nous pouvons aborder certaines motivations socio-linguistiques et sémiologiques qui font que dans un corpus de presse aussi hétérogène en ce qu'il s'intéresse à *Présent* et à *La NR* nous puissions trouver des idées communes autour des quartiers de banlieues des grandes villes urbaines. Ceux-ci seraient une « arrière-base » de la délinquance, le lieu même de l'insécurité (zones de non-droit, quartiers chauds, quartiers sensibles, dans leurs versions doxiques, modalisées ou non). Ces quartiers sont habités par des jeunes issus de l'immigration maghrébine : la cause de tous les problèmes²⁴. Ces jeunes mettraient en péril l'unité nationale, l'ordre républicain, voire la « civilité occidentale ». Toute une symbolique inscrit un qui ne va pas de soi du modèle d'intégration des populations immigrées²⁵. Pour Jean Baechler, la séparation entre « nous » et « eux » relève de l'idéologie même²⁶.

La question qui semble alors posée serait de savoir si la France ne resterait pas - au regard de son histoire -, ce pays colonialiste qu'il pensait ne plus être, mais d'un colonialisme inversé, c'est-à-dire d'un colonialisme où l'occupant d'hier serait aujourd'hui l'occupé, où l'occupé d'hier deviendrait l'occupant. La chose est actualisée, entre autres, dans le discours frontiste²⁷.

Nous pouvons rapidement citer ce qui dans les représentations collectives pourrait aller dans ce sens : les lois Pasqua de 1993²⁸, la permanence et l'augmentation du vote Front national depuis 1982²⁹, la crise de l'Etat social³⁰, l'idée coloniale - le passé d'une France glorieuse pour Le Pen³¹ - selon laquelle la nation française aurait atteint son plus haut degré de civilisation quand elle avait su exporter son modèle, sa culture.

La représentation d'un colonialisme déguisé, détourné, se nourrirait de l'illusoire modèle d'intégration de la République française³² et ceci aux premiers temps de sa création, à la Révolution³³.

Pour en finir avec l'introduction et rebondir sur le discours sécuritaire, nous citerons J. Sumpf :

Est constitutive aussi de tout discours politique une philosophie politique. La formule politique la plus simple : "assurer la sécurité des Français" par exemple, ne va pas sans une philosophie politique, en l'occurrence le paradigme des nominaux en té (sécurité, liberté, égalité...)³⁴.

Cette citation fixe et ouvre l'analyse méta-énonciative de faits d'altérité dans le discours de la presse.

1. Notre ouvrage de référence est celui de J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Tomes 1 et 2, Larousse, Paris, 1995.
2. E. Benveniste, « L'Homme dans la langue », *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 239.
3. Ibid., p. 241.
- 4 Ibid., p. 238-239.
5. Pour E. Benveniste, « de ces pronoms dépendent à leur tour d'autres classes de pronoms, qui partagent le même statut. Ce sont les indicateurs de la deixis, démonstratifs, adverbess, adjectifs, qui organisent les relations spatiales et temporelles autour du "sujet" pris comme repère : "ceci, ici, maintenant", et leurs nombreuses corrélations "cela, hier, l'an dernier, demain", etc » - *ibid.*, p. 262.
6. R. Jakobson parle d'embrayeurs (shifters), *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, chapitre X, p. 176. Lui-même a emprunté ce mot à Jepsen pour qui les shifters étaient « une classe de mots... dont le sens varie avec la situation » - R. Jakobson, *ibid.*, p. 178.
7. J.-M. Adam a critiqué l'opposition binaire entre le discours et le récit pour créer un schéma à quatre sous-systèmes énonciatifs. Outre l'énonciation historique et l'énonciation de discours en référence à Benveniste, il a façonné un troisième sous-système à partir du passé composé (PC) qui, selon lui, peut se séparer en deux ordres de discours : l'énonciation de discours et la narration de discours. Le quatrième sous-système qu'il dit « proche, à la fois, du discours et de l'histoire » (*La linguistique textuelle*, Armand Colin, Paris, 2005, p. 196) est construit à partir du présent de définition et du présent gnomique. Ce sous-système mêle une représentation discursive « conjointe aux paramètres de la situation d'énonciation » et une position du sujet de l'énonciation « de non prise en charge des énoncés » (*ibid.*, p. 196). Dans ce schéma à quatre entrées, les présents de définition et gnomique d'énonciation distanciée s'opposent au présent énonciatif d'énonciation impliquée, l'ensemble des temps du présent appartient à la catégorie du monde actualisé ou actualisable. Pour un aperçu de l'ensemble des entrées et des temps correspondants, nous renvoyons au schéma de J.-M. Adam, *ibid.*, p. 196.
8. R. Vion, « Modalités, modalisations et activités langagières », *Marges Linguistiques*, n°2, nov. 2001, p. 220 ; <http://www.marges-linguistiques.com> (site fermé depuis 2006).
9. C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation*, Armand Colin, Paris, 1999, p. 163.
10. Ibid., p. 165.
11. R. Vion, « Effacement énonciatif et stratégies discursives », *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Ophrys, Paris, 2001, p. 334. Sophie Moirand a aussi pointé ces phénomènes d'effacement dans son propos sur le traitement des « événements scientifiques à caractère politique ». Nous y reviendrons ultérieurement - S. Moirand, « Du traitement différent de l'intertexte selon les genres convoqués dans les événements à caractère politique », *Semen*, n°13, Presses universitaires Franc-Comtoises, Besançon, 2001, p. 103 et p. 107.
12. « Les sujets parlants éprouvent le besoin de croire que certaines énonciations leur permettent de dire les choses comme elles sont, c'est-à-dire de manière objective » - R. Vion, « Modalités, modalisations et activités langagières », *op. cit.*, p. 220.
13. Comme le dit J. Authier-Revuz, dans le champ de la représentation de discours autre (RDA) sont incluses les formes de discours rapportés (discours direct, discours indirect, discours indirect libre, discours direct libre), ainsi que la modalisation autonymique (MA) interdiscursive - J. Authier-Revuz, « Modalisation autonymique et discours autre : quelques remarques », *Modèles linguistiques*, 1997, volume XXXV, fasc. 1, chap. 18, p. 36.
14. Dans le modèle de J. Authier-Revuz, l'écart entre les mots et les choses dans le processus de nomination représente le retour que fait l'énonciateur sur ses propres mots pour désigner les choses. Nous développerons cette modalité dans l'étude du modèle de J. Authier-Revuz, dans la première partie.
15. L'écart interlocutif désigne dans l'interlocution le jeu entre énonciateur et co-énonciateur comme récepteur d'un dire adressé. Il apparaît donc peu vraisemblable dans un discours de presse.
16. L'écart des mots à eux-mêmes réfère au jeu de l'équivoque.
17. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, 1984, n°73, p. 102.
18. Nous reviendrons sur ces deux supports dans la « situation de communication », ci-dessous.
19. Nous prenons à notre compte ce qu'en dit D. Bouix-Leeman : « La valeur d'un corpus se mesure à la généralité des hypothèses qu'il permet » - D. Bouix-Leeman, « Le problème du sens dans la constitution du corpus », *La Quadrature du sens*, C. Normand éd., PUF, Paris, 1990, p. 112.
20. Ulla Tuomarla a fait le même constat dans son étude du discours rapporté dans la presse : « Dans le discours journalistique, il est fort courant que le L-journaliste joue sur l'implicite de sorte que la responsabilité de l'interprétation retombe sur le lecteur » - U. Tuomarla, *La citation mode d'emploi (Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct)*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000, p. 79. Avec U. Tuomarla, nous comprenons que le jeu journalistique peut consister à cacher la trop grande subjectivité du sujet scripteur pour viser une objectivité journalistique. Selon nous, le désir d'objectivité expliquerait les phénomènes d'effacement énonciatif. Il s'agit dans notre corpus d'un implicite généralisé du fait du très grand nombre de MA interprétatives, c'est-à-dire de MA guillemétées mais sans glose.

21. Nous avons remarqué dans un précédent travail les modalisations autonymiques communes, voire fréquentes de « incivilités », « jeunes » ou encore (quartiers, cités, zones) « sensibles ». Notre corpus était alors constitué d'articles du *Figaro*, du *Monde* et de *Libération*. Ce travail s'intitulait : « Sécurité, insécurité et incivilité : le discours sécuritaire dans la dernière campagne présidentielle (2002), dans un corpus de presse » - Université de Poitiers, mémoire de maîtrise en lettres et en langue, sous la direction de Catherine Rannoux, session 2002/2003.
22. Ce tableau est visible dans les actes du colloque « Enonciation et responsabilité dans les médias », *Semen*, n°22, novembre 2006, p. 69-70. Les premières analyses des données de ce tableau y figurent.
23. Emilie Née, alors doctorante à Paris 3, est intervenue lors du colloque « Matérialités de l'activité de nomination : formats, discours, représentations » qui s'est déroulée les vendredi 11 et samedi 12 mars 2005 à Paris. Sa communication avait pour titre « Dénominations consensuelles et catégorisations dans le discours de la presse : observation du débat sur l'insécurité dans *Le Monde* pendant l'élection présidentielle en France (2001-2002) ». Celle-ci est publiée sous le titre « (L)'insécurité ou la fabrication d'un objet consensuel dans le quotidien *Le Monde* », dans *L'acte de nommer, une dynamique entre langue et discours*, Edition Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2007, p. 117-133.
24. « Le point commun entre ceux qui sont "contre l'intégration des beurs" et ceux qui sont "pour" tient dans le présupposé (...) qu'il existe un problème spécifique à ce groupe d'individus, ce qui conforte le préjugé de l'opinion publique : "ils ne sont pas comme nous" - et fait le jeu de la propagande xénophobe » - S. Bonnafous, *L'immigration prise aux mots*, Edition Kimé, Paris, 1991, p. 8.
25. « Cartes et frontières, ces symboles de la séparation entre "eux" et "nous" sont à nouveau rendus visibles par tous les citoyens et avec eux l'extranéité des "immigrés". La voie est alors ouverte pour une interrogation sur les capacités "d'absorption" de la "nation française" » - S. Bonnafous, op. cit, p. 269.
26. « Au fond, l'idéologie se réduit à une seule affirmation : "nous et eux" » - J. Baechler, *Qu'est-ce que l'idéologie ?*, Gallimard, Paris, 1976, p. 126.
27. « La présence de colonies étrangères génèrent également de graves menaces pour la sécurité des Français » [je souligne] - Argumentaires FN de la campagne présidentielle de 2002, L'actualité de l'immigration, page 4, ligne 4 ; cahier, page 53 en annexe.
28. Cf. S. Naïr, « La place de l'étranger dans la dérive des lois », *Aux sources du populisme nationaliste*, Edition de l'Aube, Paris, 1996, p. 190.
29. P. Perrineau « Le Front National : 1972-1994 », *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, Paris, 1993, p. 251. Ce vote ne semble s'être essouffé qu'aux dernières élections présidentielles de 2007.
30. « La citoyenneté sociale a été violemment attaquée dans la plupart des pays occidentaux par des politiques "intégristes" néo-libérales, ce qui a entraîné automatiquement une remise en question de la place que les étrangers et tout particulièrement les travailleurs immigrés occupaient en fait dans nos institutions et dans notre espace de vie » - E. Balibar, « De la préférence nationale à l'invention de la politique », *Aux sources du populisme nationaliste*, op. cit., p. 223.
31. Cf. M. Soucard..., *Le Pen, les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, Paris, La Découverte, 1997, p. 104.
32. « Bien que sa devise soit "Liberté, Egalité, Fraternité", l'Etat-nation [né avec la Révolution française] conduit à ce paradoxe qui veut que d'un côté chacun soit respecté de la même manière, mais de l'autre qu'un tri s'opère entre le national et l'étranger » - L. Flem, *Le racisme*, MA Editions, Paris, 1985, p. 133.
33. « Parce qu'il y a une tension entre les Droits de l'homme et du citoyen pendant toute la Révolution française, l'étranger, cette figure toujours présente dans les pratiques, reste en effet difficile à concilier avec l'énonciation de l'universalité » - S. Wahnich, *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la révolution française*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 36.
34. J. Sumpf, « A quoi peut servir l'analyse de discours ? », *Langages*, septembre 1979, n°55, p.10.

Première partie

ANCORAGE THEORIQUE

L'ancrage théorique se fait sur les bases du projet de Saussure d'une science des langues. Le fondateur de la linguistique moderne a imaginé une science dégagée de la physiologie et de la philosophie, et de ses avatars la sociologie et la psychologie. Il a imaginé une science de la langue détachée du langage, une science des faits de langue. Avec Benveniste, nous développerons les théories de l'énonciation, Saussure en a parlé également. Ces théories prennent en compte la mise en fonctionnement de la langue, le discours. Le discours a des conditions sociales d'existence que nous nous proposons d'étudier d'après le mode de la circulation (1). Le positionnement à partir de Saussure nous amènera aussi à apprécier la capacité de la langue à se prendre comme objet. Il nous permettra d'aborder le statut réflexif de l'énonciation. La réflexivité métalinguistique porte sur des faits d'énonciation modalisés par un retour dans l'énonciation. La nature du retour est propre à définir différentes hétérogénéités énonciatives par lesquelles de l'autre s'inscrit dans le dire de l'énonciateur (2).

Chapitre I - Théories générales et théories de l'énonciation

Dans ce chapitre, nous reprendrons certains éléments des théories de la linguistique moderne initiées par Saussure puis par Benveniste. Nous évoquerons des éléments des théories de l'énonciation développées par Benveniste et par Bakhtine en tant qu'ils nous semblent pertinents pour la thèse. Nous poserons avec Bakhtine les prémices de l'altérité dans le discours.

I.1. La rupture saussurienne

I.1.1. L'opposition langue/parole

Ferdinand de Saussure définit l'Homme comme un être social, comme un être de langage. Le langage est une aptitude partagée par tous les hommes. Il lie tous les sujets. La communauté linguistique est unie par la langue qui la constitue. F. de Saussure postule que la langue est une institution sociale alors que la parole est un acte individuel¹. La langue est un système organisé de signes signifiants². Pour Saussure, la linguistique de la langue a pour tâche d'étudier les règles de ce système organisé, ce qu'il appellera la « linguistique interne ». Celle-ci étudie les règles par lesquelles une langue est organisée et produit du sens. A l'inverse, la « linguistique externe peut accumuler détail sur détail sans se sentir serrée dans l'étau d'un système »³. Le principe d'organisation systémique au sein de la langue donnera naissance au

structuralisme⁴. Le structuralisme est fondé sur l'existence de relations à l'intérieur d'un système tel que la langue. La linguistique structurale ainsi définie réévaluera la langue comme une « entité autonome de dépendances internes » (Louis Hjelmslev) :

L'analyse de cette entité permet de dégager constamment des parties qui se conditionnent réciproquement, et dont chacune dépend de certaines autres et ne serait concevable ni définissable sans ces autres parties. Elle ramène son objet à un réseau de dépendances, en considérant les faits linguistiques comme étant en raison l'un de l'autre⁵.

La langue représente l'aspect social et codifié du langage qui sert à la communication⁶. La langue résulte d'un vaste contrat, d'un ensemble de conventions entre les hommes. L'individu qui parle et qui veut se faire comprendre ne peut pas modifier à lui seul cette convention collective, il doit au contraire s'y conformer. Elle a sa consistance propre, son autonomie, elle n'évolue en cela que très lentement. Cette consistance est établie, garantie par un ensemble de règles. La parole, au contraire, est le fait du sujet qui dispose d'une certaine liberté de variation. Chaque individu est en capacité de manier à sa manière les mots, les phrases, de combiner librement⁷ des signes sur la base du code commun qu'est la langue. La parole est la mise en œuvre de ce code par les sujets parlants.

Il est possible de trouver chez Saussure les prémices d'une linguistique des discours à partir d'une réflexion sur la dimension discursive de la langue. Notre développement dans cette partie théorique permettra d'aller dans le sens d'une étude de la mise en fonctionnement de la langue, à travers l'imbrication de l'individuel et du social.

La langue et la parole entretiennent des rapports de compréhension réciproque : si les actes de parole et la langue se bâtissent peu à peu, les actes de parole vont puiser dans la réserve commune et obéissent à des règles collectives, cette réserve et ces règles formant la langue. Dans cette imbrication du collectif (langue) et de l'individuel (parole/discours), le langage conditionne un mouvement de relation à soi et de relation à l'autre. La relation à soi procède de la construction psychologique, la relation à l'autre renvoie à la conscience sociale. Ce double mouvement façonne les individus en sujets sociaux.

I.1.2. La valeur systémique

Selon F. de Saussure donc, la langue est un système organisé de signes dans lequel chaque signe présente un double aspect : l'un sensible, perceptible : le signifiant ; l'autre abstrait : le signifié⁸. Le signifiant se situe au plan de l'expression, il est le matériau (sons,

images). Le signifié se situe au plan du contenu. Il n'est pas à proprement parler « la chose », mais plutôt la représentation mentale de la chose, l'idée de la chose, ce que Saussure appelle le concept. Entre ces deux éléments passe le rapport de signification : signifié/signifiant (Sé/Sa). Selon F. de Saussure, le « lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire »⁹ et le signe est lui-même arbitraire¹⁰. Aussi, la signification du signe n'est pas la valeur du signe. Si la signification du signe est dans la relation signifié/signifiant, la valeur du signe existe par sa position au sein du système de la langue. La valeur du signe vient de sa position entre les différents signes, de ce qu'ils sont les uns par rapport aux autres. Elle s'établit par différences¹¹. La bi-dimensionnalité de la langue est celle de la combinaison des mots entre eux qui constituent la phrase (mots qui signifient les uns avec les autres¹²) et de la sélection des mots entre eux (mots qui signifient les uns en absence des autres¹³). Elle est celle de la combinaison (syntagme) et de l'association (paradigme¹⁴). Ces oppositions permettent à la langue de fonctionner et de signifier, elles donnent le sens.

Chez F. de Saussure, l'arbitraire du signe est conventionnel. Il qualifie l'association d'un signifiant à un signifié. Il s'applique plus largement à l'ensemble du signe et des unités signifiantes du système. La langue est un « système de signes » et le signe est l'élément fondamental du système. Dans la conception saussurienne, « arbitraire » signifie qui n'a pas de fondement dans les choses, le rapport de signification (Sa/Sé) n'a « aucune attache naturelle dans la réalité »¹⁵. Sans l'arbitraire du signe, on ne comprendrait pas l'existence des langues étrangères, par exemple. On ne comprendrait pas pourquoi le concept « mouton » peut se voir associer les signifiants mouton (en français), et mutton et sheep (en anglais). Selon l'approche saussurienne de la langue, un ancrage du signe dans les choses bloquerait le jeu des différences à l'intérieur du système. La langue n'est pas un répertoire d'étiquettes des choses.

I.1.3. La langue comme ordre propre

Par son geste de coupure radicale (langue/parole, linguistique interne/externe, signifié/signifiant, syntagme/paradigme), F. de Saussure aura permis de dégager la langue comme ordre propre¹⁶. Le changement d'une règle à l'intérieur du système change le système. La langue se présente ainsi comme clôture, ce qui pose le principe d'immanence¹⁷ pour l'analyse systémique. Par contraste, la parole serait ouverture, ouverte à la production et à la création personnelle¹⁸. L'analyse immanente requiert la mise à l'écart de tout ce qui n'est pas son objet (l'objet langue). Elle étudie les lois internes de fonctionnement et de significations. La règle d'immanence requiert que l'analyse se place dans l'objet. Elle abandonne toute considération sur le monde.

Pour fonder la scientificité de la linguistique, F. de Saussure a eu besoin de former son objet. D'après lui, la langue est la structure même. Elle est de nature abstraite, pour ainsi dire axiomatique ayant cela de commun avec l'algèbre pour la classification opératoire. Elle échappe au sujet parlant : « Il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique »¹⁹. Le sujet (individu) apparaît ici comme déterminé, conditionné par l'objet langue dont l'économie repose sur des règles et des unités distinctes.

I.2. Les coupures linguistiques de E. Benveniste

I.2.1. La distinction sémiotique/sémantique

F. de Saussure avait imaginé une science du langage, une science de tous les signes sociaux. Celle-ci serait opératoire plus largement dans le champ des formes signifiantes. Le principe sémiologique restait pour F. de Saussure le point essentiel d'observation du linguiste. Le linguiste a besoin d'outils précis pour observer et interpréter le langage humain.

Au contraire de la sémiologie, la sémantique²⁰ est la science des représentations mentales des choses, des idées. Selon E. Benveniste, « la langue combine deux modes distincts de signifiante [...] le mode SEMIOTIQUE²¹ d'une part, le mode SEMANTIQUE de l'autre »²². Il établit cette distinction dans un article consacré à la sémiologie de la langue. Le sémiotique ou sémiologie de la langue est le « sens renfermé sur lui-même et contenu en lui-même »²³, qui est le principe d'immanence de la langue prise comme objet d'observation. Le principe sémiotique, à l'image de F. de Saussure, repose sur le signe linguistique et sur son fonctionnement dans un ensemble de signes. A l'inverse du sémiotique, le sémantique s'appuie sur la production de messages à partir de la langue. Il se réalise en emploi et en action²⁴, « sens résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux [...] qui est l'ouverture vers le monde »²⁵. Pour E. Benveniste, le sémantique relève d'un autre ordre qui est le discours et l'énonciation²⁶. Le discours a comme en deçà la phrase²⁷ et comme corrélat d'être un « instrument de communication »²⁸, l'énonciation est le « fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte »²⁹. C'est autrement dit l'acte de production d'un énoncé par un sujet parlant dans une situation d'énonciation. Si la signification est un processus collectif, le sens est lui de l'ordre d'une dynamique d'énonciation, il est de l'ordre de la réalisation singulière. La signification comme processus se différencie du sens comme mise en fonctionnement singulier de la langue. Le sémantique, à la différence du sémiotique, introduit la référence, le monde et le sujet.

I.2.2. La place du sujet dans le discours

La relation du sujet au discours sera approfondie par E. Benveniste qui développera une réflexion sur la subjectivité dans le langage et sur l'Homme de langage, à partir d'une théorie de l'énonciation et de la sémiologie de la langue. Si E. Benveniste travaille la dichotomie saussurienne parole/langue, c'est pour y définir une conception de la place du sujet qui est celle de « la capacité du locuteur à se poser comme sujet »³⁰ : la subjectivité linguistique. Pour le concepteur de la linguistique de l'énonciation auquel nous associons Bally³¹ (nous verrons que Bakhtine s'y est aussi intéressé), le langage n'est pas un simple instrument de communication, mais il est ce qui constitue foncièrement le sujet. Il lui sert à vivre³². Il est ce qui le définit : « c'est dans et par le langage que l'Homme se constitue comme sujet »³³.

L'énonciation est la « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation »³⁴, elle est déterminée par la place du sujet dans le discours. Par l'acte d'énonciation, le sujet parlant s'approprie la langue. C'est dans l'acte d'énonciation, à partir de la conversion individuelle de la langue, que le sujet peut se saisir. Il ne peut se saisir qu'en discours. Ainsi, selon Benveniste, « le sujet se sert de la parole et du discours pour se “représenter” lui-même tel qu'il veut se voir, tel qu'il appelle l'autre à le constater »³⁵. Car, pour Benveniste, le discours du locuteur n'est possible que parce qu'il suppose un allocataire. Tout discours est, systématiquement, adressé. De ce fait, il met en évidence le fait que le locuteur s'institue comme sujet dès lors qu'il parle, tout en s'adressant à un tu :

Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme sujet, en renvoyant à lui-même comme je dans son discours. De ce fait, je pose une autre personne, celle qui, toute extérieure qu'elle est à “moi” devient mon écho auquel je dis tu et qui me dit tu³⁶.

Cette réflexion de soi par l'autre instaure les prémices de l'altérité fondée sur le principe de la différence en soi. Elle pose aussi la nécessité d'instaurer un autre pour se comprendre.

I.2.3. L'intersubjectivité communicationnelle

L'énonciation est, donc, l'acte d'appropriation de la langue par le sujet parlant. Elle relève par définition du discours, et c'est ce discours qui fonde le sujet. Aussi, la relation du je au tu est-elle la condition de réalisation de la communication linguistique qui fonde l'activité de langage : ce que E. Benveniste nomme l'intersubjectivité et « qui seule rend possible la communication linguistique »³⁷. Cette intersubjectivité est la rencontre de deux

entités de discours, le locuteur et l'allocutaire³⁸. Outre cette relation comme condition de toute communication, on a également l'existence d'un cadre de références commun établi en situation de communication (globalement le cadre général d'un discours), en situation d'énonciation (le processus de mise en discours), et qui postule l'existence d'un savoir en partage. La rencontre des deux entités suppose que le sens d'un énoncé ne peut s'établir qu'en inter-relation. Il ne peut s'établir qu'en co-construction. La perspective d'une inter-relation entre sujets (locuteurs et allocutaires) donne sens à la langue comme système partagé par ces utilisateurs.

Les bases de notre modèle théorique reposent sur la prise en compte des deux modes de significances : sémiotique et sémantique. Cette double articulation permet de prendre en compte la langue comme ordre propre et le discours comme processus de mise en fonctionnement de la langue. Pour nous, la distinction entre la langue et le discours reste d'actualité. Elle est à maintenir et reste pertinente pour l'étude des faits d'altérité. Nous nous détachons ainsi d'autres théories, telles que la pragmatique (linguistique), qui prennent le contre-pied de la linguistique saussurienne et invitent plutôt à diluer la langue dans le discours. Ces théories relèvent de modèles qui prennent en compte les usages du langage en contexte et délaissent les normes internes de la langue. Nous y reviendrons dans ce premier chapitre notamment à propos de la linguistique intentionnelle de Ducrot, ainsi qu'à la fin du deuxième chapitre avec le modèle citationnel, argumentatif, de Tuomarla. Nous dirons en quoi nous n'adoptons pas ces modèles.

Par ailleurs, c'est avec Bakhtine (ci-dessous) que nous développons le champ du discours autre et des faits de discours.

I.3. Le sujet dialogique de M. Bakhtine

I.3.1. Un discours hétérogène dans une situation sociale de production

Pour E. Benveniste, le sujet prend conscience de lui par l'échange qu'il instaure dans le déploiement de sa subjectivité. Le sujet s'y réalise dans la mise en œuvre de la langue. L'énonciation se définit, par rapport à la langue, « comme un procès d'appropriation »³⁹. Pour M. Bakhtine, le sujet ne se trouve pas sujet par le miroir qu'il se tend (l'appareil d'énonciation), mais il est dépossédé d'une part de son discours. Pour le linguiste russe, il y a toujours de l'autre dans l'un. Il y a toujours de l'autre dans tout fait de discours. Ce positionnement est celui de notre thèse qui repose sur l'analyse et l'interprétation de faits d'altérité dans le discours. Selon le linguiste russe, l'hétérogénéité, qui est ici la dissemblance en soi, naît du produit du dialogue⁴⁰, d'une rencontre que fait le sujet dans sa propre voix des voix des autres déjà

présentes : « La voix individuelle ne peut se faire entendre qu'en s'intégrant au chœur complexe des autres voix déjà présentes »⁴¹. Cette « rencontre sociale » se réalise en discours, ainsi défini par M. Bakhtine comme relevant de la translinguistique⁴². La relation à l'autre en tant que « l'homme ne coïncide jamais avec lui-même »⁴³ est le fondement de toute discoursivité, elle implique la société. Tout discours a un contexte social d'énonciation⁴⁴. On pourrait parler alors de polyphonie non intentionnelle comme d'une « extériorité intérieure » des sujets.

Le dialogisme bakhtinien ainsi décrit est une hybridation. Il y a dialogue quand co-existent de manière simultanée, dans un même énoncé, la voix du sujet parlant et celle d'autrui. A l'intérieur du discours, la dialogisation s'établit par ce qui est à l'autre discours qui fait retour dans mon discours. Il y a toujours la projection d'une altérité : dans mon discours, l'autre parle. Le je est le propre récepteur de son « étrangeté ». Le dialogisme correspond donc à une perte de souveraineté du sujet. La communication entre sujets parlants implique l'ensemble des interlocuteurs. Le sujet parlant n'est jamais seul dans sa parole. Il n'est pas un être individuel, mais pluriel⁴⁵, collectif, et aussi historique. Les mots eux-mêmes n'ont pas une réalité propre au sujet locuteur, mais une réalité « extra-personnelle », ce pourquoi nous parlons avec des mots hérités, déjà habités : « Aucun membre de la communauté verbale ne trouve jamais des mots de la langue qui soient neutres, exempts des aspirations et des évaluations d'autrui, inhabités par la voix d'autrui »⁴⁶. Nous trouvons dans notre voix d'autres voix, sous les mots d'autres mots. Les mots sont toujours, inévitablement, « les mots des autres » :

Seul un Adam mythique, abordant avec le premier discours un monde vierge et encore non dit, le solitaire Adam, pouvait vraiment éviter absolument cette réorientation mutuelle par rapport au discours d'autrui, qui se produit sur le chemin de l'objet⁴⁷.

Aussi, le « déjà-dit », le « déjà-là », le « déjà pensé »⁴⁸ sont des conditions de production du discours quand le discours dit est lui-même signe de l'absence d'autres discours, d'autres voix. C'est aussi la réflexion de Michel Foucault pour qui « le langage semble toujours peuplé par l'autre, l'ailleurs, le distant, le lointain ; il est creusé par l'absence »⁴⁹. Cette socialité des mots, cette « mise en communauté » des discours, se manifestent également par les clichés, les stéréotypes qui nous permettent en tant qu'êtres sociaux de structurer communément notre univers, par une mémoire collective constituante.

I.3.2. Un sujet dans un dialogisme à double détente

Ainsi, selon M. Bakhtine, tout discours se constitue dans un dialogue social généralisé. Il se constitue par une action de l'autre dans mon discours, le sujet agissant dans le cadre d'une interaction⁵⁰. Deux types de dialogisme se dessinent à partir de cette interaction : un dialogisme qui articule de l'autre dans des relations qui relèvent de l'interlocution, et un dialogisme qui met de l'autre dans des relations de nature discursive, entre énoncés⁵¹. L'un est dirigé vers la réception, l'autre est pris dans l'interdiscours. L'autre-interlocuteur est celui à qui on s'adresse (même virtuellement), et l'autre-discours est l'expression du discours d'autrui : le « déjà-dit »⁵².

Le dialogisme interlocutif dirigé vers l'aval pose qu'en dialoguant - avec un partenaire in praesentia, c'est-à-dire dans les conditions du face en face, de l'échange de message, ou in absentia, c'est-à-dire dans une posture de monologue -, on fait dialoguer une infinité d'opinions. Tout dialogue en posture de face-à-face ou en posture de monologue, c'est-à-dire avec un destinataire réel ou avec un destinataire virtuel, suppose la présence d'un autre. L'autre est la condition et l'objet de l'échange interlocutif. En cela, on rencontre toujours de l'autre dans le flux ininterrompu de paroles qu'est l'activité humaine de communication verbale. On parle toujours avec de l'autre de ce flux.

La conception élargie du dialogisme, plus spécifiquement d'un dialogue entre discours (énoncés) préfigure ce que T. Todorov, après J. Kristeva, évoquera sous le nom d'intertextualité⁵³ selon le principe que « tout énoncé se rapporte à des énoncés antérieurs donnant lieu à des relations intertextuelles (dialogiques) »⁵⁴. Cette articulation des discours pointe un déterminisme social et historique : c'est parce qu'il y a de la société qu'il y a des voix autres, du « dit social » ; c'est parce qu'il y a de l'Histoire qu'il y a de l'autre historique, du « dit d'avant »⁵⁵.

Pour autant, cette rencontre à double détente que fait tout sujet dès lors qu'il parle ne va pas de soi. Selon J. Authier-Revuz, elle « échappe largement et inévitablement à l'énonciateur et ne se manifeste pas dans le fil du discours par des marques linguistiques »⁵⁶. La place donnée à l'autre dans la perspective dialogique est la condition du discours, et non pas l'objet du discours comme l'est le fait de parler des mots d'autrui. Pour J. Authier-Revuz, l'autre bakhtinien est « un autre qui n'est ni le double d'un face à face, ni même le différent, mais un autre qui traverse constitutivement l'un »⁵⁷ et qui, parce qu'il est foncièrement autre, n'a pas de représentation⁵⁸. La conception d'un « lieu » hors de portée du sujet est l'apport de la psychanalyse.

I.4. Le sujet psychanalytique (S. Freud, J. Lacan)

I.4.1. Un sujet clivé, dépossédé de lui-même

Dans le modèle bakhtinien, la parole hétérogène était le fait d'un sujet socialement conditionné. Dans le modèle de S. Freud, le sujet psychanalytique apparaît comme clivé, c'est-à-dire « coupé » de la réalité par le désir, le désir pris dans le désir de l'autre auquel il a néanmoins à répondre. Le sujet freudien décentré n'est plus dans le dédoublement pour se saisir. L'autre est ici l'inconscient, c'est l'Autre (pour reprendre l'orthographe lacanienne) de la parole. L'Autre est le « siège du désir », il reste comme inaccessible. Le sujet se construit avec et par ce « lieu » de lui-même qui lui échappe. Ainsi, le sujet n'a pas la maîtrise de son dire, mais il existe dans l'illusion nécessaire de son unité : « Le sujet est décentré de sa position de maîtrise [...] pour autant il ne disparaît pas, il parle et continue dans le fantasme sous la forme du Moi »⁵⁹.

Le Moi dans l'appareil psychique humain est complété, dans un dispositif à trois éléments, du Ça et du Surmoi. Selon S. Freud, « le Ça et le Surmoi ont un point commun [...] représentant le rôle du passé, le Ça, celui de l'hérédité, le Surmoi, celui qu'il a emprunté à autrui, tandis que le Moi, lui, est surtout déterminé par ce qu'il a lui-même vécu, c'est-à-dire par l'accidentel, l'actuel »⁶⁰. Le Surmoi est fonction de conscience morale et lieu de l'autorité parentale⁶¹, de l'interdit. Le Moi est le lieu du refoulement, ce qui ne peut que s'exprimer par le désir confronté au principe de réalité. Il « est dominé par le souci de la sécurité »⁶². Le Ça est la relation étroite et conflictuelle avec les deux autres instances le Moi et le Surmoi, il « n'obéit qu'à l'appât du plaisir »⁶³.

I.4.2. L'analyse interprétative des réalités psychiques et sociales

Dans la bipolarité freudienne conscient/inconscient, l'inconscient reste inaccessible au sujet, il est une « boîte noire ». Le sujet parlant peut seulement déceler l'enregistrement négatif d'une partie de sa vitalité dans l'appareil psychique par ce que sont des traces langagières (lapsus, jeux de mots...) ou nocturnes (rêves) qui restent langagières. Ainsi, le sujet accède à la réalité et à sa réalité - le mouvement réflexif de s'écouter dire qu'est l'analyse, ou d'écouter dire de l'interprète - par la langue. Il est effet de langage qui lui échappe. Le discours est sur ce point l'élément « performatif » de l'inconscient. Pour ainsi dire, c'est socialement, parce que tout sujet parlant est dépositaire et utilisateur de la langue, que l'inconscient se dit et se lit. C'est en tant qu'exprimable symboliquement⁶⁴ que l'inconscient s'interprète.

La théorie freudienne développe une dimension sociale du comportement humain qui peut être transférée au niveau du langage. Ainsi, par principe

Autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle de modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire, et la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale⁶⁵.

L'inconscient est un lieu de conflit d'ordre symbolique⁶⁶. L'inconscient met en interaction la réalité psychique et la réalité sociale des sujets parlants. Le rapport entre réalités conduit à une activation du psychisme de l'individu qui se représente en relation avec ce qui le dépossède. La conflictualité symbolique entre désir (individuel) socialisé et réalité (sociale) individualisée - Freud parle de « signification psychologique du monde extérieur réel »⁶⁷ - se fait dans une situation donnée. Elle se fait dans un contexte structurel signifiant pour chaque individu.

De manière plus spécifiquement linguistique⁶⁸ dans notre cas d'études de phénomènes d'altérité, une démarche qui consiste à analyser la part montrée de l'autre dans le discours pose en elle-même la question de l'interprétation de ce qui est pointé comme autre, de cette part d'illusion qui tient à l'imperfection du langage (Frege), et qui permet (ou pas) à celui qui dit comme à celui qui reçoit de véhiculer ou de trouver du sens. Si l'énonciateur, selon le modèle de J. Authier-Revuz, n'a pas constitutivement la maîtrise du sens de ce qu'il dit⁶⁹, nous sommes à même de nous poser la question du « contrôle » du sens, de la réception du sens pour celui qui lit, pour le sujet lecteur, de l'analyste (de discours), de celui qui est « supposé savoir » dans le modèle psychanalytique. Il semble qu'il y ait toujours une part de l'autre imprenable - « in-com-préhensible », incompressible en soi - dans l'acte de dire ou de lire.

Ainsi, cette impossibilité d'épuiser toutes les possibilités censées offertes par le discours semble être aussi cette « impossibilité » de l'interprétation toute entière. Il est impossible de tout dire, il est impossible de tout interpréter de ce tout.

Dès lors que nous sommes dans le champ interprétatif, ne pouvons-nous pas parler plutôt que de subjectivité ou d'objectivité, de subjectivité objectivée ? ou tout du moins d'intersubjectivité ? Comme le souligne Georges Kleiber : l'intersubjectivité, contrairement à l'objectivisme, bénéficie d'une relative stabilité sémantique : « quand on parle de sens objectif, c'est de sens intersubjectif qu'il s'agit en réalité. Le sens n'existe que dans et par l'intersubjectivité »⁷⁰. C'est-à-dire que c'est qu'en tant que le sens est en partage qu'il peut être compris, ce qui ne signifie pas qu'il soit fixé définitivement. Mais plutôt que le sens d'un terme n'a rien de préétabli qu'il est « le résultat d'une perpétuelle (re)négociation discursive »⁷¹. Le sens n'est pas donné, mais à prendre, à « com-prendre » de l'autre. Ainsi l'analyse de discours cherche-t-elle à « donner du sens au sens »⁷².

I.5. L'hétérogénéité interdiscursive de M. Pêcheux

I.5.1. Le conditionnement historique et social des discours

Le principe interdiscursif de M. Pêcheux est calqué sur le modèle de l'intersubjectivité de E. Benveniste et sur celui du dialogisme foncier de M. Bakhtine. Il est celui de l'interactivité sociale. Les échanges sociaux s'inscrivent dans la relation foncière de dire avec d'autres dire dans la mémoire collective, le dire historique (le « déjà-dit ») où le discours est déterminé par « ce qui peut et doit être dit »⁷³. Le mode d'échange des discours est celui des individus entre eux. Mais, selon M. Foucault, ces dire sont déterminés socialement, historiquement, idéologiquement⁷⁴ du fait que le sujet de l'énoncé est « une place déterminée et vide »⁷⁵. Ainsi, le philosophe postule que le sujet en tant que tel n'existe pas. Il est déterminé par quelque chose qui l'inclut et le dépasse. C'est en tant qu'il est pris dans des rapports de « groupes », dans un système de règles, - du fait de sa position dans le système - qu'il existe. Ainsi, les dire existent dans la répétition des énoncés et dans la nouveauté du contexte socio-historique. Cette multiplicité d'énoncés en tant qu'ils constituent une unité de discours constitue une formation discursive. Chaque énoncé appartient à une formation discursive, de même que chaque formation discursive produit du discours. Le discours est alors défini comme « un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive »⁷⁶.

Dans le champ ainsi défini des formations discursives et des discours où ils se réalisent, M. Pêcheux développera la notion de préconstruit qui est la présence, dans l'énoncé de discours antérieurs. Ces discours antérieurs fournissent « comme la "matière première" de la formation discursive »⁷⁷. Aussi, le préconstruit n'est pas ce qui est construit au moment de l'énonciation, mais ce qui se lit comme quelque chose de « déjà là », de « déjà-entendu », qui est d'une « étrange familiarité »⁷⁸. Les phénomènes qui déclenchent ces échos sont liés à des phénomènes d'enclassements syntaxiques : relative, nominalisation. Ils se réalisent entre « deux domaines de pensée »⁷⁹ tel que l'un fait irruption dans l'autre. Patrick Sériot a travaillé sur la nominalisation dans le discours politique soviétique. Selon lui,

l'idée générale qui se dégage de la plupart des théories linguistiques ayant traité du problème des nominalisations (Nmz) est que la Nmz "représente", "est la forme transformée de", ou tout simplement "entretient un certain rapport avec" autre chose qu'elle-même »⁸⁰.

En tant que tel, la nominalisation apparaît comme le produit d'un rapport entre des composants internes et externes au texte⁸¹. Le texte se construit avec des éléments « venus d'ailleurs », avec

cet autre de lui-même. Sériot parle d'« altérité dérivationnelle » pour expliquer ce phénomène de transformation du texte à partir d'une antériorité.

Ainsi, pour revenir à M. Pêcheux, des « intrications entre formations discursives »⁸² se dessinent, sans délimitation précisée de l'intérieur (du citant) et de l'extérieur (du cité), du présent (l'énonciation en cours) et de l'antérieur (l'énoncé qui a été). De là, de ce maillage des discours entre eux, de leur nature non homogène, mais aussi du fait même de la contradiction de la nature énonciative, le sens s'échappe. Un même énoncé prend un sens différent selon la formation discursive qu'il intègre⁸³, comme le formule encore M. Pêcheux :

Un mot, une expression, ou une proposition n'ont pas un sens qui leur serait "propre" en tant qu'attaché à leur littéralité, mais [...] leur sens se constitue dans chaque formation discursive, dans les rapports que tels mots, expressions ou propositions entretiennent avec d'autres mots, expressions ou propositions de la même formation discursive⁸⁴.

I.5.2. L'altérité en discours

Aussi, pour M. Pêcheux, la sémantique appartient pour l'essentiel au discours puisque le sens des mots dans leur formation discursive se constitue dans leur relation avec d'autres mots⁸⁵, ceci en fonction du contexte. La sémantique discursive de M. Pêcheux, ainsi décrite, se construit sur une théorie « non-subjective de l'énonciation »⁸⁶ où le sujet a « l'illusion d'être à la source du sens »⁸⁷. Le sens échappe au sujet qui, sujet de l'histoire, est dans « l'incessante reprise du déjà-dit »⁸⁸. Dépossédé, le sujet, « vit dans l'illusion nécessaire d'une intersubjectivité parlante par laquelle chacun sait d'avance ce que l' "autre" va penser et dire »⁸⁹. Le discours de l'un apparaît comme le discours de l'autre dans l'« espace de reformulation »⁹⁰ qu'est la formation discursive.

Les théoriciens de l'Analyse de discours considéreront que les formations discursives posent en elles la question de leurs frontières, à propos de ce qui borde ou de ce qui déborde le discours du sujet, et le sujet lui-même. Les formations discursives, paradoxales, closes et ouvertes en elles-mêmes, en ce que les discours circulent dans leur structure et qu'elles les traversent, laissent place à la mémoire discursive, à une discursivité qui est « désormais un espace réglé de dispersion d'énoncés »⁹¹. Les discours sont en partage, ils se répondent et prennent sens dans une réactualisation mutuelle, un discours faisant (re)vivre l'autre. Ils se constituent en mémoire du discours, en une mémoire du discours autre. Cette négociation avec l'autre, ici l'autre énonciatif, l'autre discursif, trouve un point d'appui avec la psychanalyse

lacanienne. Le sujet de discours est effet de langage subordonné au primat de l'Autre⁹², altérité qui « émerge » en tout énoncé.

Entre Histoire et inconscient, la parole du sujet est emboîtée dans quelque chose qui le dépasse et l'inclut, qui lui restitue un comportement d'être social de langage, identifiable en cela. L'individualisation de dire est illusoire et nécessaire. Cette impossibilité à être seul dans la parole défait le sujet de la maîtrise du sens de son dire.

I.6. Répétition et circulation discursives

I.6.1. L'économie du « déjà-dit »

Selon le principe bakhtinien, tout discours se constitue dans l'atmosphère du « déjà-dit », c'est-à-dire qu'il est toujours le produit d'une antériorité⁹³. Ce « déjà-dit » se réalise par la reprise des mots hérités, socialement et historiquement qui, pour M. Pêcheux, dépossède le sujet d'une partie de son discours. Il est l'expression d'un dire socialisé⁹⁴ où l'énonciateur trouve de l'autre en tout discours. D'une manière générale, le « déjà-dit » est l'expression d'un flux ininterrompu de paroles, il est le fondement et la condition de la communication intersubjective.

A travers le dialogisme discursif bakhtinien fondé sur le principe de la co-existence des discours - où du discours existe par d'autres discours et où le discours est attribuable à une autre source énonciative -, se pose la question du marquage du discours d'autrui dans la parole individuelle (énonciation hétérologique pour M. Bakhtine), que J. Authier-Revuz appellera hétérogénéité montrée et qui nous intéresse tout particulièrement. Le marquage linguistique des voix autres relève dans le cadre de la relation entre énoncés (interdiscours pour M. Pêcheux) de la distance entre la voix de l'auteur et la voix d'autrui, entre « le mot employé entre guillemets, c'est-à-dire ressenti et utilisé comme étranger, et le même mot (ou un autre) sans guillemets »⁹⁵, et ceci par des « gradations infinies dans les degrés d'étrangeté (ou d'appropriation) entre les mots, leurs différents degrés de distance par rapport au locuteur »⁹⁶. La distance que l'énonciateur met dans sa voix pour dire l'autre pose un jeu qui consiste à signaler cet autre, à en délimiter et montrer la quantité et la qualité empruntées. Le marquage ainsi assumé aurait pour économie « différentes formes du discours étranger caché, demi-caché, dispersé... »⁹⁷. Des phénomènes de reprises du « déjà-dit » existent à partir des traces du discours autre dans le discours des sujets. Ces reprises semblent indiquer une circulation des dits, cette circulation prenant en compte les marques d'hétérogénéité. Pour Laurence Rosier (2004)⁹⁸, les marques d'hétérogénéité disparaissent lorsque se multiplie la

circulation des discours. Celle-ci existe alors dans l'effacement de la source énonciative. L'effacement participe ainsi de l'évidence idéologique, du ça va de soi.

I.6.2. La multiplication du « déjà-dit » comme condition de la circulation des discours

Prenant appui sur la théorie bakhtinienne du « déjà-dit » montré et des « mots hérités » dans leur condition sociale d'existence, L. Rosier problématise la circulation discursive « à la lumière de l'effacement énonciatif »⁹⁹ : il y a circulation notamment à partir de l'effacement des marques énonciatives du dire. La circulation se définit précisément par la multiplication des transmissions de discours d'un énonciateur à un autre :

La circulation des discours suppose qu'il ne suffit pas d'un simple rapport de discours d'un énonciateur à l'autre mais d'une multiplication de ce rapport ; pour être un discours en circulation, un discours doit avoir fait l'objet de plusieurs transmissions¹⁰⁰.

La circulation discursive par la multiplication des dire peut s'effectuer dans les conditions de l'effacement de la source énonciative¹⁰¹, d'anonymat énonciatif - ce que dit R. Vion à propos de ces énoncés impersonnels sans « marques d'un sujet énonciateur »¹⁰². Le discours à la source énonciative effacée, sans identification précise, peut apparaître paradoxalement comme unifié, non selon l'énonciation, mais selon le point de vue mis en scène si l'on s'attache à l'approche pragmatique de Vion (2001) et de Rabatel (2004). Dans ce cas, le discours peut apparaître de nature doxique comme celui du « tout à chacun ».

L'EE peut être l'expression d'un mode de production des discours où le déjà-dit est réempruntable sans mention de l'autre emprunté soit parce qu'il est approprié au dire de l'énonciateur cité comme « bon mot » identifiable¹⁰³, soit parce qu'il reste originellement et définitivement sans adresse comme « savoirs supposés partagés »¹⁰⁴, soit parce qu'il est commun à tous et accepté comme allant de soi universellement, comme coulant communément de source. Ces modalités s'inscrivent dans le cadre des points de vue mobilisés par le locuteur. Selon A. Rabatel, l'effacement définit la nature d'un dire dont le mode social de production pointe des phénomènes de collage, de réappropriation, de réénonciation - c'est aussi l'approche de L. Rosier (2003¹⁰⁵, 2004) - où il semble in fine que ce soit « la chaîne de répétition qui prime »¹⁰⁶. Ceux-ci instaurent du jeu entre dire ou cacher, ils façonnent un « demi-dire » lorsque le dire cité reste sans référence. Ils sont caractéristiques d'une formation discursive comme le discours journalistique ou comme le discours politique¹⁰⁷. D'après Rosier, c'est la force

idéologique du discours en circulation, que d'exister dans l'occultation de son origine, de manière homogénéisante.

I.6.3. L'effacement énonciatif comme modalité de la circulation discursive

Selon R. Vion, il existe un mode discursif par lequel le locuteur donne l'impression :

qu'il se retire de l'énonciation, qu'il "objectivise" son discours en "gommant" non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (embrayeurs) mais également le marquage de toute source énonciative identifiable¹⁰⁸.

Ce mode par lequel la subjectivité du locuteur semble effacée correspond pour le sujet parlant au désir d'objectivité de son dire. Un tel effet procède, d'après R. Vion, d'un type particulier de mise en scène énonciative¹⁰⁹ : l'effacement énonciatif (EE). Ces mises en scène permettent de distinguer plusieurs types qui peuvent convenir à l'EE :

- le sujet peut donner l'impression d'assumer seul son énoncé ;
- il peut donner l'impression de s'effacer de l'énonciation ;
- il peut se construire un double positionnement lui permettant, notamment de commenter les propos qu'il produit ;
- il peut parler avec ou contre d'autres opinions qu'il convoque, de manière plus ou moins explicite, dans son discours¹¹⁰.

Nous pouvons supposer que l'implicite se joue à travers ces stratégies, c'est-à-dire que l'altérité peut se glisser là et ne dit pas qui ni ce qu'elle est.

C'est à partir de l'EE, c'est-à-dire à partir de l'absence d'indicateurs de subjectivité, que Laurence Rosier cherche à dépasser le cadre du discours rapporté pour proposer celui de la circulation des discours dans la dimension citationnelle. Son constat est que « lorsqu'on travaille sur le discours rapporté on s'arrête en général au premier niveau de la distinction du discours citant et du discours cité »¹¹¹. Il lui semble nécessaire de défaire cette distinction pour celle d'une « mise en abyme du discours citant »¹¹². En cela, elle pose la multiplication d'un dire « d'avant » (en soi) pour théoriser la circulation des discours rapportés¹¹³. En même temps, L. Rosier ne limite pas la circulation à la seule problématique du DR, à sa seule duplication, et à l'estompage des marques dans la répétition des manières de dire. Selon elle, un discours peut aussi circuler sous plusieurs formes linguistiques telles que les énoncés prescriptifs impersonnels en *il faut X*, les assertions de portée générale, les postures

énonciatives de surénonciation et de sousénonciation. Nous revenons sur ces postures ci-dessous.

Pour notre part, l'absence de marques dans le cadre de l'EE et plus spécifiquement l'absence d'une notification de la source peut renvoyer à un type particulier de faits d'énonciation dans le modèle de J. Authier-Revuz. Nous ne faisons que problématiser la chose, nous y reviendrons dans le deuxième chapitre consacré à ce modèle. L'EE, c'est-à-dire là où il n'y a pas de balisages¹¹⁴, là où il n'y a pas de marques cité-citant, peut renvoyer à l'allusion selon J. Authier-Revuz. Celle-ci conçoit l'allusion comme un « dire de l'emprunt, non explicite, à des mots d'ailleurs »¹¹⁵. Elle est sans balisage et sans précision de la source empruntée. L'allusion est de nature interdiscursive et reste perceptible dans la réception selon la culture du lecteur-décrypteur. Ce rapport que nous faisons entre EE et allusion rend compte des modalités de l'autre dans le Un du discours pour chacun des modèles. Y-a-t-il reprise des manières de dire dans le cadre de l'EE comme c'est le cas dans l'allusion ? Avec l'EE, sommes-nous seulement dans l'enchâssement cité-citant ? avec ou sans marques ? A travers l'EE, il nous semble en fait qu'il y ait la volonté de dépasser le stade de l'hétérogénéité montrée (HM) pour une hétérogénéité qui peut exister sans marque. Mais cette hétérogénéité ne serait pas une HM qui se réaliserait par rapport à une hétérogénéité constitutive (HC), inaccessible au sujet dans le modèle de J. Authier-Revuz, à l'image d'un dire où l'on ne discerne plus l'autre dans le Un des discours. L'autre y est consubstantiel du Un discursif et non plus une représentation de sa constitution. A travers l'EE, il y a la volonté de dépasser la distinction HC-HM, pour une hétérogénéité d'une autre nature où il n'est pas systématiquement possible de différencier formellement l'altérité, et là où il s'agit d'allusion dans le modèle de J. Authier-Revuz.

On peut supposer ainsi que de l'idéologie se joue par ces direns en apparence objectivés, à la subjectivité effacée, mais effective : une idéologie de discours pour des discours sans balisage (mode allusif) ou sans attribution énonciative (effacement énonciatif) : l'anonymat ou « le plein de voix » (doxa) en quelque sorte. Dans ce cas, l'idéologie serait là où il n'y a plus d'origine, là où la doxa n'est pas identifiée. Elle serait là où l'altérité n'est plus qu'une simple ressource discursive.

1.7. Problème posé par le point de vue pragmatique de O. Ducrot

Les aspects pragmatiques de l'EE rattachés au cadre de la circulation discursive - autour des notions de « point de vue » et de « mise en scène énonciative » (Vion, Rabatel) ou encore de « sousénonciation » et de « surénonciation »¹¹⁶ (Rabatel, Rosier) - s'inscrivent dans la continuité de la théorie polyphonique de l'énonciation de O. Ducrot. O. Ducrot y distingue

différentes instances énonciatives (locuteurs, énonciateurs, sujet parlant) afin de pouvoir prendre en compte les phénomènes de pluralité de voix dans un énoncé. Le locuteur apparaît comme le responsable de l'énoncé, alors que l'énonciateur est la source d'un point de vue. La notion de point de vue est introduite par Ducrot dans sa définition des énonciateurs : les énonciateurs sont

des êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils parlent, c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude...¹¹⁷.

Ainsi, dans la conception énonciative de Ducrot, le sujet mobilise les points de vue (PDV) des énonciateurs pour agir sur l'allocutaire. Ces PDV restent sous le contrôle du locuteur, attachés à la volonté du sujet parlant. Ces aspects instaurent un sujet parlant maître des manipulations qu'ils opèrent dans la communication.

Pour notre part, dans la continuité des travaux en analyse de discours (M. Pêcheux et l'interdiscours) et de la psychanalyse freudienne et lacanienne, nous ne défendons pas la perspective intentionnelle, pragmatique, mais aussi psychologisante du sujet communiquant, incompatible avec l'idée d'un inconscient dans la langue qui dépossède le sujet parlant de lui-même, en cela « insensé ». Le sujet n'atteint jamais l'objet de son dire, il n'a pas la maîtrise intentionnelle de son dire¹¹⁸. Ce dire - par la distance même entre objet de dire et objet du monde, l'un servant à l'expression de l'autre - demande toujours à être interprété pour être « sensé »¹¹⁹. Le sujet n'est que son propre interprétant dans le ressaisissement nécessairement illusoire de sa parole : tel est le rôle des gloses méta-énonciatives de non-coïncidence dans le modèle de J. Authier-Revuz. Ainsi, sous la transparence (toute relative) des mots, d'autres choses, d'autres mots, d'autres sens se glissent qui sont autant de modalités d'une hétérogénéité énonciative. Nous développerons ces aspects dans le deuxième temps du chapitre II, nous verrons à quoi peut correspondre l'EE - et quels peuvent être ses effets - dans le cadre du modèle théorique.

1.8. Mise en perspective du modèle bakhtinien

Il existe deux types de dialogisme : l'un foncier, l'autre montré. Le dialogisme foncier est irréprésentable. Il gouverne toute pratique langagière, il est une condition sociale d'existence des discours. L'autre est accessible à la représentation, il existe par les traces de l'autre dans le discours¹²⁰. Aussi, est-ce à partir du dialogisme montré que nous abordons le

principe d'une polyphonie dans le discours pour prendre en compte la pluralité des altérités représentées. Cette dimension de la polyphonie attachée aux faits d'altérité dans le discours diffère de celle de O. Ducrot qui, comme le dit Aleksandra Nowakowska, parle de polyphonie là où Bakhtine parle de dialogisme¹²¹. Selon A. Nowakowska, le dialogisme bakhtinien construit sur le discours ordinaire est « le théâtre des affrontements dans lesquels une voix - en principe celle du locuteur - est toujours (présentée comme) hiérarchiquement supérieure aux autres »¹²². Au contraire, la polyphonie, terme employé à l'origine pour parler d'un certain type de roman, se refuse à désigner une hiérarchie entre les voix. Il y a dialogue et superposition de voix sans point de vue dominant. Le dialogique désigne l'orientation vers le discours ambiant dont se nourrit la parole individuelle. La polyphonie est l'ensemble des voix et des points de vue dans l'énonciation du discours, celle-ci permettant de mettre en scène un débat, des PDV au sein d'un discours.

En nous inscrivant dans le modèle bakhtinien et dans le modèle de l'analyse de discours (AD), nous souhaitons articuler le fait que le locuteur est à la fois traversé par la parole de l'autre à son insu - la parole est foncièrement hétérogène -, et le fait que cette parole représente à l'intérieur d'elle-même certains autres discours, dans le cas d'altérités discursives. Cette parole autre représentée dans le discours est à l'image des conditions sociales de production. Le locuteur est à la fois constitué d'une parole autre et sujet mobilisant des voix, des PDV lui permettant de construire son discours. Pour nous, l'orchestration des points de vue tels que Ducrot les considère, renvoyant au jeu locuteur/énonciateur, ne définit qu'un aspect, et non la totalité des faits d'hétérogénéité. Le locuteur citant a une perception limitée de ce qui peut venir altérer son discours, et ainsi de ce qu'il se donne comme PDV.

Nous trouvons dans l'articulation dialogisme foncier/dialogisme montré de dire autres représentés ou plus largement dialogisme foncier/faits d'altérité une complémentarité dialogisme/polyphonie que, par là même, A. Nowakowska a pu signaler :

les recherches linguistiques contemporaines liées au champ ouvert par Bakhtine parlent le plus souvent soit de dialogisme soit de polyphonie, en oubli ou ignorance (ou bien délibérément) de l'autre notion¹²³.

Ces deux facettes permettent d'articuler les deux dimensions du sujet parlant : la dimension sociale attachée à la langue et la dimension individuelle par l'acte d'appropriation de la langue. Il nous semble ainsi poursuivre l'idée saussurienne du sujet comme être et produit social de la faculté du langage, ainsi que l'idée de Benveniste et de Bakhtine de la construction d'un sujet social dans et par les échanges linguistiques¹²⁴. La mouvance des identités en relation avec un

extérieur constitutif est la condition même de l'existant¹²⁵ : ce qui existe n'existe qu'en échange, qu'en inter-pénétration, êtres humains en société, sujets parlants dans une communauté de parole pour ce qui nous concerne, relations de communication qui disent les rapports sociaux¹²⁶, structures linguistiques qui disent les structures sociales¹²⁷. Mais encore, ces articulations permettront aussi de prendre en compte la dimension idéologique du discours, majeure dans l'œuvre de Bakhtine¹²⁸.

Nous concevons que les faits d'altérité dans les discours émergent dans leur rapport à un « déjà-dit » foncier. Ces faits d'altérité de la position du locuteur citant existent pour créer les conditions de sa propre existence, de sa propre essence discursive. Le travail de sociabilité du dire est, de la place du locuteur-scripteur, un travail d'individuation¹²⁹ et de réaction idéologique aux idées autres en circulation. Le « déjà-dit » foncier peut être lui-même idéologique dans la perspective qui est la nôtre d'analyser un corpus de presse construit autour d'un thème défendu à l'origine par le Front national.

I.9. Commentaires sur la circulation discursive au sens de L. Rosier

Nous ne différons pas de L. Rosier sur ces points : être dans la RDA, comme être dans le DR, c'est considérer que la relation de discours à discours s'inscrit à l'intérieur du « dire soi », pour parler comme L. Rosier. C'est considérer que le rapport de discours à discours est d'ordre métalinguistique, qu'il produit « du discours sur le discours, de l'énonciation sur l'énonciation »¹³⁰ : la langue a la capacité de se prendre pour objet, elle a des propriétés réflexives qui s'activent dans l'énonciation. Là où nous ne sommes plus en accord, c'est que pour nous le rapport de l'autre dans le discours ne se limite pas au seul langage des autres, à la seule hétérogénéité interdiscursive. Cet autre peut renvoyer à trois autres types d'altérité énonciatives : interlocutive, du mot à la chose (la nomination) et des mots à eux-mêmes. L'autre interlocuteur marque la façon dont le discours reçoit les mots de l'interlocuteur. L'autre mot pour la chose pointe l'écart dans la nomination. Et, l'autre mot sous le mot correspond au jeu du sens et des mots. Cet autre y est la représentation de la constitution du discours. Celle-ci se réalise par rapport à un extérieur foncier¹³¹, l'HC dans le modèle de J. Authier-Revuz. Le rapport de l'autre dans le Un discursif renvoie à la capacité de l'énonciation de se prendre comme objet, cette capacité nous amène à être dans la dimension de la méta-énonciation. La méta-énonciation pose que l'acte d'énonciation se dédouble pour se regarder. Il s'agit d'auto-représentation de l'énonciation.

De même, si l'EE est une des conditions de la circulation des dires et de leur réénonciation, en accord avec L. Rosier sur ce point, il nous semble que l'EE est source d'ambiguïté idéologique,

cet effacement permettant différentes réévaluations discursives. Cette indétermination sémantique existe dans l'établissement de la valeur d'un type particulier de formes verbales, les modalisations autonymiques, balisées, mais sans glose, de valeurs implicites, celles-ci ne se limitant pas à une seule lecture interdiscursive, mais prenant « corps » dans les champs de la non-coïncidence définis par J. Authier-Revuz. Nous reprenons ainsi à notre compte la notion de circulation mais pour la mettre en perspective avec les théories de la non-coïncidence. L'indétermination sémantique des MA a-glosiques, sans commentaires méta-énonciatifs, rend possible toute réalisation idéologique. L'ambiguïté sémantique sous couvert de l'implicite - et de l'allusion lorsqu'il s'agit interprétativement d'interdiscours - peut permettre une lecture partisane pour laquelle l'indétermination devient idéologiquement sensée. Sous l'aspect de la circulation se transmet aussi une manière de voir le monde.

Nous supposons que le discours des locuteurs de la presse enregistre l'autre sur le mode de la circulation des dires. Il enregistre en cela plus ou moins d'idéologie « source », plus ou moins de débats contradictoires. La mise en commun médiatique relève d'un processus de rassemblement des paroles en circulation par rapport auxquelles les locuteurs-journalistes réagissent et commentent. Ils sont des médiateurs entre représentants politiques et citoyens représentés. Ils font leur travail de média, les commentaires pointant ce qui ne va pas de soi d'une « uniformisation » des idées politiques, de leur homogénéisation. Sous l'apparence d'une répétition de dire à l'identique, une hétérogénéité de points de vue se dessine. Les altérités peuvent être une « faille » dans l'expression de l'idéologie dominante, qui se fait rassembleuse, communautaire, pour tenter d'en débattre en y ajoutant plus encore de lisibilité politique - par exemple vers les représentations FN - et/ou en y exprimant une contradiction ou un assentiment. L'interposition de l'autre dans le Un du discours peut ne pas être un « frein » à l'idéologie en cours mais un accélérateur, voire un amplificateur.

Finalement, pour finir sur ce point, en choisissant de poser un extérieur hypothétique, constitutif de la façon de concevoir le monde, nous pensons « éclairer » autrement les phénomènes de circulation et d'allusion idéologiques. Dans notre cadre d'étude, le discours journalistique se réalise dans un contexte idéologique singulier, jusqu'alors propre au discours du FN, à partir duquel les supports réagissent idéologiquement, en fonction de leur orientation politique et de leurs conceptions sociales, et selon nous sur le terrain même de l'idéologie référente¹³².

I.10. Terminologie pour une communication verbale et pour la thèse

L. Rosier n'emploie pas la notion de circulation idéologique parlant de circulation des discours ou de circulation discursive. Nous emploierons le terme de *circulation idéologique* pour évoquer la circulation de représentations et de points de vue mondains.

Pour continuer à poser les bases d'une terminologie de travail, nous pourrions parler de *sujet parlant* pour désigner l'être humain qui exerce l'activité de langage.

Le *discours* sera défini comme un ensemble d'énoncés de locuteurs, pris dans des mêmes conditions d'énonciation et relevant d'une même économie, économie au sens d'organisation sociale. Le discours est le lieu d'instanciation de la langue. Parole sera utilisé au sens de discours (synonyme).

Nous distinguerons le *réel* de la *réalité*. Le réel sera défini comme ce qui échappe à la pensée, à la symbolisation. C'est en quelque sorte l'impossible à saisir, le « hors d'esprit ». La réalité sera à l'inverse ce qui peut être perçu par l'entendement.

Nous définirons l'*idéologie* comme un système d'idées, comme un système de représentation commun et non conscient. Nous ne prendrons pas en compte la perspective originelle marxiste d'une image renversée du réel, mais celle d'une construction de la réalité par le sujet locuteur qui pour autant peut être faussée¹³³. Cette construction renvoie au rapport sujet-monde et aux représentations qu'il se donne de celui-ci¹³⁴. Elle renvoie à l'idée qu'a le sujet de sa relation d'être au monde.

L'*énonciation* sera définie comme l'acte d'appropriation de la langue qui permet de poser un discours sur le monde. Elle est un acte de production d'un énoncé qui se réalise dans une situation de communication donnée. Cette situation présuppose un locuteur et un auditeur (acteurs de la communication), un environnement socio-culturel et idéologique commun aux deux protagonistes (c'est ici la question des identités et des relations sociales), un temps et un lieu de communication, un objet de communication.

Le *métadiscours* sera le commentaire que porte le locuteur sur le discours. La méta-énonciation est le commentaire énonciatif que le locuteur porte à l'intérieur de sa propre énonciation. Le métalangage est un langage qui a du langage pour objet.

Nous définirons par *représentation* ce qui est donné comme la réalité, pour de la réalité à travers des images mentales portées par du discours.

Notes

1. Nous notons ici le caractère paradoxal des écrits du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure au regard des récents écrits exhumés du linguiste suisse (*Ecrits de linguistique générale*, sous la direction de S. Bouquet et de R. Engler, Gallimard, Paris, 2002). Dans *CLG*, F. de Saussure postule qu' « en séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : ce qui social de ce qui est individuel » - F. de Saussure, *CLG*, Payot, 1916, réédition 2005, p. 25. Dans *ELG*, il mentionne que « la langue n'est créée qu'en vue du discours » - F. de Saussure, *ELG*, ibid., p. 299, p. 276. Nous revenons sur cette contradiction dans le descriptif du modèle de Saussure.
2. « [...] la langue ainsi délimitée est de nature homogène : c'est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique » - F. de Saussure, *CLG*, op. cit., p. 32.
3. Ibid., p. 32.
4. Structuralisme : mot que n'emploie pas Saussure. Il apparaîtra, en 1929, lors d'un congrès qui réunira des linguistes russes (Jakobson, Karcevsky, Troubetzkoy).
5. L. Hjelmslev, cité par E. Benveniste, « "Structure" en linguistique », *Problèmes de linguistique générale (PLG)*, Gallimard, Paris, 1966, p. 97.
6. « Entre tous les individus ainsi reliés par le langage, il s'établira une sorte de moyenne : tous reproduiront [...] les mêmes signes unis aux mêmes concepts » - F. de Saussure, *CLG*, op. cit., p. 29.
7. « Le propre de la parole, c'est la liberté des combinaisons » - ibid., p. 172.

8. « Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique » - F. Saussure, *CLG*, op. cit., p. 98.
9. Ibid., p. 100.
10. La définition saussurienne de l'arbitraire a été rectifiée par Benveniste, qui localise l'arbitraire dans le lien entre le signe et le référent, alors que le Sa et le Sé sont liés par un rapport de nécessité - E. Benveniste, « Nature du signe linguistique », *PLG*, Gallimard, Paris, 1966, p. 51.
11. « Si la partie conceptuelle de la valeur est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue, on peut en dire autant de sa partie matérielle » - F. de Saussure, *CLG*, op. cit., p. 163.
12. « Le rapport syntagmatique est in praesentia : il repose sur deux ou plusieurs termes présents dans une série effective » - ibid., p. 171.
13. « Au contraire le rapport associatif unit des termes in absentia dans une série mnémonique virtuelle » - ibid., p. 171.
14. Saussure parle de rapports associatifs - F. Saussure, *CLG*, op. cit., p. 171. Nous trouvons le terme de syntagme chez E. Benveniste, dans *PLG*, Gallimard, Paris, 1974, p. 33.
15. F. de Saussure, *CLG*, op. cit., p. 101.
16. « La langue est un système qui ne connaît que son ordre propre » - ibid., p. 43.
17. L'immanence est le principe selon lequel l'analyse se tient au plan propre de la langue, indépendamment de toute référence au sujet et de toute référence à la réalité.
18. Nous verrons avec E. Benveniste comment la parole, et plus encore le discours, introduisent la référence, le monde et le sujet.
19. F. de Saussure, *CLG*, op. cit., p. 101.
20. F. de Saussure n'emploie pas le mot de sémantique. Le linguiste suisse reste peu explicite sur une science du langage qui peut être autre que la sémiologie.
21. E. Benveniste parle de sémiotique plutôt que de sémiologie. Le mot sémiotique vient du logicien américain Peirce.
22. E. Benveniste, « Sémiologie de la langue », *PLG*, Gallimard, Paris, 1974, p. 63.
23. Ibid., p. 21.
24. « La notion de sémantique nous introduit au domaine de la langue en emploi et en action » - ibid., p. 224.
25. Ibid., p. 224.
26. « L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours » - ibid., p. 64.
27. « C'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure. Là commence le langage » - ibid., 1966, p. 131.
28. « Avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours » - ibid., p. 129-130.
29. E. Benveniste, *PLG*, op. cit., 1974, p. 80.
30. E. Benveniste, *PLG*, op. cit., 1966, p. 259.
31. C. Bally exposera aussi les principes d'une linguistique de la parole, ce qu'il appellera « stylistique interne » et que nous comprenons comme linguistique de l'énonciation. Il ouvrira la voie à la relation du sujet parlant à son propre discours, ainsi qu'à l'importance du contexte dans la détermination du sens. Nous y reviendrons ci-dessous du point de vue théorique. Nous y reviendrons dans la deuxième partie pour le côté pratique, analytique que nous effectuerons à partir d'exemples du corpus.
32. Nous nous appuyons sur la phrase de Benveniste : « Bien avant de communiquer, le langage sert à vivre » - E. Benveniste, « L'Homme dans la langue », op. cit., 1974, p. 217.
33. E. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », op. cit., 1966, p. 259.
34. E. Benveniste, « L'appareil formel d'énonciation », op. cit., 1974, p. 80.
35. E. Benveniste, op. cit., 1966, p. 77.
36. E. Benveniste, op. cit., 1966, p. 260.
37. Ibid., p. 266.
38. « Dès qu'il [le locuteur] se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire » - E. Benveniste, op. cit., 1974, p. 82.
39. Ibid., p. 82.
40. « C'est l'être humain même qui est irréductiblement hétérogène, c'est lui qui n'existe qu'en dialogue » - T. Todorov, Mikhaïl Bakhtine, *Le principe dialogique*, Seuil, Paris, 1981, p. 9.
41. Ibid., p. 8.
42. « L'objet de la linguistique est constitué par la langue [...], celui de la translinguistique correspond au discours » - ibid., p. 44. La translinguistique de Bakhtine ouvrira le champ à une pratique sociale des discours.
43. M. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Seuil, Paris, 1970, p. 103.

44. « Aucun énoncé en général ne peut être attribué au seul locuteur : il est le produit de l'interaction des interlocuteurs et, plus largement, le produit de toute cette situation sociale complexe, dans laquelle il a surgi » - T. Todorov, op. cit., p. 50.
45. Ce que M. Bakhtine exprime sous la forme du nous : « Ne peut devenir la part sous-entendue de l'énoncé que ce que nous - l'ensemble des locuteurs - savons, voyons, aimons et reconnaissons, ce en quoi nous sommes tous unis. [...] « Je » ne peut se réaliser dans le discours qu'en s'appuyant sur un "nous" » - ibid., p. 68.
46. Ibid., p. 77.
47. Ibid., p. 98.
48. M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978, p. 114.
49. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969, p. 146.
50. « Le discours est orienté vers l'interlocuteur, orienté vers ce qu'est cet interlocuteur » - T. Todorov, op. cit., p. 70.
51. « Il n'est pas et c'est essentiel, d'énoncés sans relation aux autres énoncés » - ibid., p. 95.
52. Selon Bakhtine, le « déjà-dit » est le « le discours [que] rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent à son objet [...] » - M. Bakhtine, op. cit., 1978, p. 102.
53. T. Todorov, op. cit., p. 95.
54. Ibid., p. 77.
55. C'est notamment ce que pointerait T. Todorov lorsqu'il dira que « l'énonciation originelle est un mythe car toute énonciation présuppose une énonciation antérieure », « le discours renvoie toujours à un discours précédent, à un allocutaire originel et impossible » - T. Todorov, « Freud sur l'énonciation », *Langages*, n°17, mars 1970, p. 37.
56. J. Authier-Revuz, « Dialogisme et vulgarisation scientifique », *Discoss*, 1985, n°1, p. 117.
57. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, 1982, n°26, p. 103.
58. Nous y reviendrons lors de la présentation du modèle théorique de J. Authier-Revuz.
59. E. Roudinesco, *Pour une politique de la psychanalyse*, Maspero, Paris, 1977, p. 42 ; référence prise dans J. Authier-Revuz, op. cit., 1995, p. 77.
60. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, Paris, 1949, réédition 1970, p. 6.
61. Ibid. p. 5.
62. Ibid., p. 76.
63. Ibid., p. 76.
64. « Dire quelque chose de quelque chose c'est, au sens complet et fort du mot, interpréter » - P. Ricœur, *De l'interprétation (Essai sur Freud)*, Seuil, Paris, 1965, p. 32.
65. S. Freud, *Psychologie collective et analyse du moi*, Payot, Paris, 1972, p. 83.
66. Nous verrons dans le développement de la thèse comment l'ordre conflictuel symbolique par l'interaction des réalités psychologiques et sociales conduit à des effets de sens à même de porter l'accord ou le désaccord du locuteur sur ce qu'il mobilise comme autre dans son dire.
67. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1971, p. 482.
68. « Non seulement le langage est l'intermédiaire entre l'inconscient et le conscient, mais, pour que l'analyste puisse mieux l'entendre, pour que "je" me repère en tant que sujet parlant et conscient, il est nécessaire de lui conférer une structure qui ressemble à la conscience linguistique » - J. Kristeva, *Sens et non-sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, Fayard, Paris, 1996, p. 63.
69. Selon J. Authier-Revuz, « le lieu de production du sens échappe à l'intentionnalité du sujet » - intervention de J. Authier-Revuz, « Table ronde "Sémantique et pragmatique" », *La Quadrature du sens*, C. Normand éd., PUF, Paris, 1990, p. 336.
70. G. Kleiber, « sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, n°127, sept. 1997, p. 13.
71. Ibid., p. 13.
72. « C'est d'un sens vers un autre sens que se meut l'analyse » - P. Ricœur, op. cit., p. 15-16. Cet aspect semble être le versant herméneutique du modèle psycho-sémantique lacanien.
73. D. Maldidier, *L'inquiétude du discours*, Textes de Michel Pêcheux, Editions des cendres, Paris, 1990, p. 44.
74. La référence pourrait être faite ici à l'assujettissement du sujet comme sujet idéologique d'Althusser : « L'idéologie interpelle les individus en sujets » - L. Althusser, « Idéologies et appareils idéologiques d'Etat », *Positions*, Editions sociales, Paris, 1970, p. 122. Althusser partage avec Foucault l'idée d'un sujet constitutivement aliéné.
75. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1969, p. 125.
76. M. Foucault, op. cit., p. 153.
77. D. Maldidier, op. cit., p. 32.
78. Ibid., p. 39.

79. M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, Maspéro, Paris, 1975, p. 89. Dans la continuité de M. Pêcheux et plus globalement du modèle de J. Authier-Revuz à venir, nous refaçonnerons dans la suite de la thèse ce qui est donné ici comme l'articulation de deux domaines de pensée. Nous poserons un enchâssement des manières de dire et de voir le monde à travers leur mise en rapport intersubjectif. Nous traiterons de « déjà-dits » et de leur réactualisation idéologique dans la représentation citante.
80. P. Sériot, « Langue russe et discours politique soviétique : analyse des nominalisations », *Langages*, Larousse, Paris, mars 1986, n°81, p. 13.
81. Texte est le mot employé par P. Sériot. Pour Sériot, la nominalisation concerne la réalisation matérielle du texte.
82. D. Maldidier, op. cit., p. 44.
83. « Les mots changent de sens selon les positions tenues par ceux qui les emploient, d'une formation discursive à une autre » - ibid., p. 58.
84. M. Pêcheux, op. cit., p. 145.
85. M. Pêcheux, « Analyse de discours. Langue et idéologie », *Langages*, Larousse, Paris, mars 1975, n°37, p. 4.
86. Ibid., p. 14.
87. D. Maldidier, op. cit, p. 89.
88. Ibid., p. 237.
89. Ibid., p. 237.
90. « Un des grands déplacements de l'analyse du discours [...] a consisté à décompactifier les formations discursives, à les penser non dans leur clôture mais dans leur division, leur ouverture, leur dedans/dehors, leurs frontières/bordures, en réintroduisant de l'indéterminé, de l'inconsistance, de la contradiction et de l'hétérogène » - R. Robin « L'analyse du discours : entre la linguistique et les sciences humaines : l'éternel mal entendu », *Langages*, mars 1986, n° 81, p. 81. Se joue ici l'identité des discours dans cette nécessité de l'autre (discours) pour exister.
91. Ibid., p. 81.
92. Influencée par la psychanalyse lacanienne, c'est en effet l'idée de M. Pêcheux que « l'appareil à langage suppose structurellement l'existence de l'autre » - D. Maldidier, op. cit., p. 293. Pour M. Pêcheux, le *refoulement inconscient* et l'*assujettissement idéologique* sont liés, sans qu'ils soient pour autant confondus - M. Pêcheux, *Les Vérités de la Palice*, Maspéro, Paris, 1975, p. 123.
93. D'après M. Bakhtine, en effet, « se constituant dans l'atmosphère du déjà-dit, le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue » - M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1975, p. 103.
94. Ce que nous illustrons par : « La voix individuelle ne peut se faire entendre qu'en s'intégrant au chœur complexe des autres voix déjà présentes » - T. Todorov, *M. Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris, 1981, p. 8.
95. T. Todorov, ibid., p. 115.
96. Ibid., p. 115.
97. Ibid., p. 115.
98. L. Rosier, « La circulation des discours à la lumière de l'effacement énonciatif », *Langages*, n°156, déc. 2004, p. 65-78.
99. Titre de l'article de L. Rosier, voir note ci-dessus.
100. L. Rosier, art. cit., p. 65. La multiplication du rapport d'énonciateur à énonciateur réfère ici à une certaine fréquence du « déjà-dit ». Cette fréquence qui suppose la reproductibilité des dire est pour L. Rosier une des conditions de la circulation.
101. De même pour A. Rabatel, « la démultiplication du dire en circulation brouille ou rend caduque l'identification de la source énonciative » - A. Rabatel, « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages*, n°156, déc. 2004, p. 8.
102. R. Vion, « Modalités, modalisations et activités langagières », *Marges linguistiques*, n°2, 2001, p. 220. Site fermé.
103. Cf. L. Rosier, art. cit., p. 68.
104. R. Vion, art. cit., p. 221.
105. L. Rosier, « Du discours rapporté à la circulation des discours : l'exemple des dictionnaires de "critique ironique" », *Estudios de lengua y literatura francesas*, sous la direction de J.-M. Lopez Munoz, S. Marnette et L. Rosier, n°14, 2003, p. 63-81.
106. A. Rabatel, art. cit., p. 9.
107. Cf. A. Rabatel, art. cit., p. 8.
113. Les phénomènes grammaticaux répertoriés sous la forme du DR propres à la circulation des discours sont, selon L. Rosier, le DD, le DI, le DIL, les formes mixtes, notamment DD avec que, DI mimétique, DDL, les formes en selon X, le conditionnel - L. Rosier, « Du discours rapporté à la circulation des discours : l'exemple des dictionnaires de "critique ironique" », art. cit., p. 65-66. Nous reviendrons dans cette partie sur les formes

mixtes et sur les formes en selon X à travers la présentation du modèle de J. Authier-Revuz, puis avec la mise en perspective des modèles respectifs de L. Rosier et de J. Authier-Revuz.

114. Nous envisageons aussi des cas où l'EE balise du dire montré comme étranger, sans qu'il soit possible de procéder à l'identification de la source. Les frontières entre le discours « à soi » et le discours de l'autre sont marquées, mais il n'est pas permis d'identifier cet autre.

115. J. Authier-Revuz, « Aux risques de l'allusion », *L'allusion dans la littérature*, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2000, p. 209.

116. Cf. A. Rabatel, « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », art. cit., p.3-17. Selon A. Rabatel, la surénonciation et la sousénonciation définissent la position dominant/dominé du locuteur sur le point de vue de l'énonciateur. Ces éléments remettent en question la hiérarchisation des relations entre énonciateurs et locuteurs. Dans le modèle de Ducrot, nous y revenons ci-dessous, le locuteur est en position dominante par rapport à l'énonciateur. Ce dernier n'est que le « jouet » des manipulations dans la communication du locuteur. A travers la position de surénonciation et de sousénonciation, et des conflits énonciatifs qui s'y établissent, A. Rabatel cherche à redéfinir les places et les rôles locuteurs-énonciateurs dans les échanges interactionnels. Ainsi, la circulation discursive permet de redonner une place différente au locuteur et à l'énonciateur dans l'énonciation. Cette place est la position dominant/dominé de l'un par rapport à l'autre. D'une certaine manière, A. Rabatel cherche à reconsidérer le lien établi avec un sujet intentionnel, seul maître des manipulations linguistiques qu'il opère, par ce qui semble être une perpétuelle recomposition, redéfinition des positions de l'un et de l'autre.

117. O. Ducrot, *Le dit et le dire*, Paris, Minuit, 1984, p. 204.

118. Le sujet est dans « l'illusion subjective ». C'est l'« illusion qu'a le sujet d'être à la source du sens » - M. Pêcheux, dans *L'inquiétude du discours*, Edition des Cendres, Paris, 1990, p. 32. Et, ceci car il n'en a pas l'originalité, c'est-à-dire l'origine : « L'originalité n'est pas le fait d'être sans origine, mais de fonder en quelque sorte sa propre origine » - M. Schneider, *Voleurs de mots*, Gallimard, Paris, 1985, p. 111.

119. C'est entre autres la réflexion de S. Bonnafous et de M. Tournier : « Il n'y a de sens qu'interprété » - S. Bonnafous, M. Tournier, « Analyse du discours, lexicométrie, communication et politique », *Langages*, 1995, n° 117, p. 76. De même, pour H. Parret, « sans interprétation, il n'y a pas de sens » - H. Parret, « De l'(im)possibilité d'une grammaire de l'hétérogène », *Le sens et ses hétérogénéités*, Edition du CNRS, Paris, 1991, p. 13.

120. C'est l'apport de Bakhtine d'avoir montré qu'à l'intérieur du discours, il existe un clivage entre ce qui est moi et ce qui est autre. Nous reviendrons sur cet aspect avec l'étude du modèle de J. Authier-Revuz.

121. A. Nowakowska, « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », *Dialogisme et polyphonie*, actes du colloque de Cerisy (septembre 2004), sous la direction J. Brès, P. Hallet, S. Mellet, H. Nolke et L. Rosier, De Boeck/Duculot, Bruxelles, 2005, p. 26.

122. A. Nowakowska, art. cit., p. 26.

123. A. Nowakowska, art. cit., p. 20.

124. C'est notamment à partir de la mise en perspective de ces deux citations : « La société devient signifiante dans et par la langue, la société est l'interprété par excellence de la langue » (E. Benveniste, op. cit., 1974, p. 96) et « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet » (E. Benveniste, op. cit., 1966, p. 259) que nous réfléchissons à l'inter-relation des deux entités sujet et société, à leur imbrication foncière et significative. C'est aussi ici que nous prenons la visée d'un sujet inconscient de lui-même (moi freudien) et d'un sujet inconscient de son « état social » (surmoi). Surmoi que nous posons aussi comme « Je social ». Si le surmoi est une composante sociale, celle de l'interdit entre autres, il n'est pas usurpé de penser que ce que le sujet retrouve en lui est cette part de société qui le constitue comme être social.

125. C'est G. Kleiber qui considère qu'une analyse linguistique ne peut faire l'économie de la référence et de l'existence, c'est-à-dire qu'elle ne peut faire sans ce « quelque chose », le réel, auquel la langue réfère et sans lequel elle ne serait qu'une boîte noire. Ainsi, G. Kleiber interroge l'extra-linguistique pour conclure au final « au maintien d'un sens branché sur la référence » à travers l'existence - G. Kleiber, « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, n°127, sept. 1997, p. 9 et 10.

126. « La relation de communication, c'est-à-dire les rapports sociaux » - B. Gardin, « Discours syndical et discours patronal », *Langages*, n°41, 1976, p. 13.

127. C'était le projet de A. Meillet : « Il faudra déterminer à quelle structure sociale répond une structure linguistique donnée et comment, d'une manière générale, les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structures linguistiques » - A. Meillet, référence prise dans J. Kristeva, *Le langage, cet inconnu*, Seuil, Paris, 1981, p. 213.

128. Comme le souligne aussi R. Amossy dans « De l'apport d'une distinction : dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative », *Dialogisme et polyphonie*, op. cit., p. 63.

129. D. Wolton parle de « l'individualisation des rapports sociaux ». Ce qui semble être contradictoire est en fait la condition de la communication intersubjective - D. Wolton, *Penser la communication*, Flammarion, Paris, 1997, p. 356. T. Van Dijk, de son côté, en complément de Wolton, considère qu'il y a un « caractère

relativement stable de l'idéologie » et un « aspect flexible, dynamique, changeant, contextualisé et subjectif ». Ce second aspect renvoie à la dimension particulière et personnelle de l'idéologie - T. Van Dijk, « Politique, idéologie et discours », *Semen*, n°21, 2006, sur semen.revues.org/document1970.html, p. 6, ligne 56 et suivante.

130. Selon la définition de Bakhtine : « le discours rapporté, c'est le discours autre dans le discours, l'énonciation dans l'énonciation, mais c'est en même temps un discours sur le discours, une énonciation sur l'énonciation » - M. Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Gallimard, Paris, 1977, p. 161.

131. La réflexion de Bakhtine est que : « lorsqu'on étudie les différentes formes de transmission du discours d'autrui, on ne peut séparer le procédé d'élaboration de ce discours du procédé de son encadrement contextuel (dialogique) » - M. Bakhtine, *Esthétique du roman*, Gallimard, Paris, 1978, p. 159.

132. Pour Bakhtine également, « il est indispensable d'établir le sens d'une transformation idéologique donnée dans le contexte de l'idéologie correspondante » - M. Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage*, op. cit., p. 35.

133. A travers cette perspective, il nous semble plutôt être du côté de la cognition que de « la lutte des classes ».

134. Sur ce point, et en complément de la réflexion portée dans la notice précédente, notre posture est que la connaissance de toutes choses ne peut être conçue hors de l'expérience sociale du sujet. Le sujet construit un monde, son monde pour sa réalité, par rapport à cette expérience : « toute communication et toute compréhension sont affaire de construction interprétative de la part du sujet qui fait l'expérience de quelque chose » (E. von Glaserfeld) ; « nous construisons le monde. [...] Ce que nous appelons "réalité" (individuelle, sociale, idéologique) est une interprétation » (P. Watzlawick), dans *L'invention de la réalité*, sous la direction de P. Watzlawick, Seuil, Paris, 1988, p. 21 et dos de couverture. De même, en relation avec ce qui vient d'être abordé, nous empruntons à Edgar Morin l'idée que « notre monde est enfermé dans notre esprit/cerveau, lequel est enfermé dans notre être, lequel est enfermé dans notre monde » - E. Morin, « L'anthropologie fondamentale », *La complexité humaine*, Flammarion, Paris, 1994, p. 211. Ainsi, nous représentons le monde comme il nous représente. A propos de l'interaction idéologie/réalité qui nous renvoie au rapport sujet/monde, citons également Paul Ricœur pour qui « l'idéologie est à la fois séparée et en retrait de la réalité tout en étant engendrée par elle » - P. Ricœur, *L'idéologie et l'utopie*, Seuil, Paris, 1997, p. 129.

Chapitre II - Réflexivité métalinguistique et hétérogénéités énonciatives

II.1. La métalangue

II.1.1. Origines et lexiques du langage-objet

On doit à Saint-Augustin la mise en évidence qu'il existe des signes de signes¹. Et on doit à W. de Skyreswood la distinction qui fut faite des *suppositio formalis* (« quand le mot est là pour son signifié ») et des *suppositio materialis* (« quand le mot est mis [...] »)

pour le mot lui-même »)². Leibniz a aussi dit cette capacité de la langue à se prendre pour objet, matériellement³. La langue devient objet lorsque les locuteurs se retournent sur la langue qu'ils utilisent. Les locuteurs font ce décrochage chaque fois qu'il est nécessaire de prendre du recul par rapport au langage usuel, de l'interroger, de le critiquer, de le faire plus précis qu'il n'est.

De même, dans le développement du langage traité et pris en charge comme un objet, on doit au logicien R. Carnap le symbole autonome⁴ pour indiquer cette capacité d'auto-désignation des mots, ce « nom de lui-même ». W. V. Quine développera cette conception en y ajoutant la distinction entre « usage » et « mention »⁵. Un mot est en mention, autonome, lorsqu'il est considéré comme auto-défini. Il est en usage dans son emploi courant, lorsque le mot est utilisé de manière à désigner.

II.1.2. La distinction dénotation/connotation de R. Barthes

R. Barthes évoquera le métalangage comme « un système sémiologique second »⁶ ou « mythique »⁷. Celui-ci s'édifie à partir d'une structure sémiologique qui est la langue : « ce qui est signe (c'est-à-dire total associatif d'un concept et d'une image) dans le premier système, devient simple signifiant dans le second »⁸ :

Langue	1. signifiant / 2. signifié	
	3. signe	
MYTHE	I. SIGNIFIANT	II. SIGNIFIÉ
	III. SIGNE	

Ce premier système (de 1957) fonctionne sur la dichotomie dénotation/connotation (métalangage, mythe). La dénotation est le langage de base, premier. La connotation est un langage second qui vient s'ajouter au premier. Le langage second de la connotation, mythique au sens de R. Barthes, est un « dérivé » de parole⁹ par rapport à celui de la dénotation qui reste d'ordre pratique. Dans l'acception sémiologique, les signes de connotation sont les « idées-en-forme »¹⁰ par lesquelles se formalisent les idéologies. Ce système est aussi celui où R. Barthes distingue le sens de la signification. Ainsi, il y a sens quand le signe est du premier système sémiologique (qui relève de la langue), et il y a signification lorsqu'il s'agit d'un signe du second système sémiologique (métalinguistique, mythologique)¹¹.

R. Barthes schématise ensuite différemment, dans le modèle de 1964, le signe de connotation qu'il distinguera du métalangage. Pour cela, il s'appuiera aussi sur le signe

saussurien (signifié et signifiant), et, c'est le fait théorique nouveau, sur la sémiotique connotative de L. Hjelmslev (contenu et expression) :

Sa Sé
Sa Sé

Connotation¹²

Il schématise ainsi la notion de métalangage :

Sa Sé
Sa Sé

Métalangage¹³

Dans le système connoté, le signe de dénotation (Sa/Sé) forme un nouveau signifiant (Sa) par rapport à une seconde signification (le signe de connotation : Sa/Sé) qui se situe au niveau de connotation, au-dessus¹⁴. Dans le système métalinguistique, le langage premier (dénotation) et le langage second (connotation) sont langage-objet, c'est-à-dire traité et pris en charge comme un objet. Ils sont traités comme objet par le métalangage au niveau d'une nouvelle signification (Sa/Sé), au-dessus¹⁵. Aussi, « dans la sémiotique connotative, les signifiants du second système sont constitués par les signes du premier ; dans le métalangage, c'est l'inverse : ce sont les signifiés du second système qui sont constitués par les signes du premier »¹⁶. Ce métalangage a ses propres signes (autonymie et mention).

II.2. La réflexivité du signe

II.2.1. La réflexivité usuelle (R. Jakobson)

Roman Jakobson, comme d'autres linguistes, reprend aux logiciens la distinction entre « le langage-objet, parlant des objets, et le métalangage, parlant du langage lui-même »¹⁷, distinction qu'il considère essentielle à l'étude des « activités linguistiques usuelles »¹⁸. La réflexivité est la capacité du langage à se prendre lui-même pour objet. Ainsi, aux six facteurs constitutifs de tout procès linguistique¹⁹, R. Jakobson associe six fonctions différentes dont celle de la fonction métalinguistique. Il la présente ainsi : « Chaque fois que le destinataire et/ou le

destinataire jugent nécessaire de vérifier s'ils utilisent bien le même code, le discours est centré sur le code »²⁰. Il précise que le « métalangage n'est pas seulement un outil scientifique nécessaire à l'usage des logiciens et des linguistes ; il joue aussi un rôle important dans le langage de tous les jours »²¹. Nous avons l'habitude de parler de la langue, ceci de manière naturelle. La fonction des opérations métalinguistiques apparaît de type interprétatif²² et consiste en « l'élucidation des mots et des phrases »²³.

R. Jakobson a montré l'importance dans la communication de la dimension métalinguistique. D'abord, il a montré que le schéma de la communication linguistique comporte un message et un code, « l'un et l'autre pouvant être traités soit comme objets d'emploi, soit comme objets de référence »²⁴. Parmi les quatre types de renvoi qu'il indique, l'un, celui du message, renvoie au code et « correspond à ce qu'on appelle en logique le mode autonome du discours »²⁵ pour lequel un mot ne réfère plus. Dans ce cas, le mot est employé « comme sa propre désignation »²⁶. Un mode que L. Bloomfield, repris par R. Jakobson, dit être « étroitement lié à la citation, à la répétition du discours »²⁷. Dans l'association qu'il fait entre mode autonome et citation, R. Jakobson sépare le mode de production du discours indirect du message autonome²⁸. Il ne reconnaît pas le discours indirect libre comme forme autonymique, ce qui revient pour lui à ne pas reconnaître le style indirect libre comme « connotation autonymique »²⁹. Il n'adopte pas non plus la thèse autonome du discours rapporté. Il pose que le discours indirect, de même que le discours direct et le discours indirect libre, est un cas particulier de message dans le message³⁰.

II.2.2. La réflexivité sémiotique (J. Rey-Debove)

Comme R. Jakobson, J. Rey-Debove utilise les notions de R. Carnap et de W. V. Quine pour élaborer sa théorie du métalangage. Comme R. Jakobson, elle élargit le champ d'application des réflexions métalinguistiques au langage courant. Dans un article de 1971³¹, elle compare les deux phrases : « Il frappe avec sa baguette » et « “Baguette” est un nom féminin ». Ainsi, dans la première phrase, le signe est « un instrument pour parler du monde ; nous dirons qu'il est transparent et que le locuteur en fait USAGE »³². Dans la seconde phrase, le signe « est un objet qui se signifie lui-même ; nous dirons qu'il est opaque et que le locuteur en fait MENTION. Le signifié du signe renvoie directement au signe, et non au monde. Il renvoie indirectement et secondairement au monde, ce signe est dit AUTONYME »³³.

En s'appuyant sur le système sémiotique de L. Hjelmslev, repris par R. Barthes³⁴, J. Rey-Debove propose de nommer « connotation langagière réflexive, ou

autonymique, la situation d'un signe qui signifie, comme connotateur, son signifiant et son signifié dénotatif »³⁵. Pour l'expliquer, elle prend l'exemple du mot marginal :

C'est un marginal, comme on dit aujourd'hui.

Dans cet énoncé, le terme marginal est employé d'abord de manière usuelle pour parler de la chose (signifié dénotatif). Puis, sous l'effet du commentaire métalinguistique opacifiant³⁶ (« comme on dit aujourd'hui »), il est désigné en tant que signe (signifié connotatif). Ce commentaire métalinguistique peut être remplacé par des marqueurs typologiques qui isolent la séquence linguistique observée :

C'est un "marginal".

Par la connotation autonymique, le locuteur emploie une expression tout en indiquant la distance qu'il y a dans sa prise en compte. Par la connotation autonymique, le sens d'un mot ne saurait se défaire de sa forme.

J. Rey-Debove distingue un mot à connotation autonymique d'un autonyme par le fait que le premier « représente un seul et même mot avec des sens différents »³⁷. En l'absence de commentaire métalinguistique, il existe différentes gloses possibles qui interprètent les guillemets, c'est-à-dire qui en soulignent l'emploi.

II.2.3. La réflexivité énonciative (J. Authier-Revuz)

J. Authier-Revuz considère la connotation autonymique sous l'angle d'une modalisation réflexive du dire, dans une perspective énonciative. Ce changement de point de vue l'amène à envisager le phénomène sous l'angle de la modalisation autonymique (MA).

II.2.3.1. Nature de la MA

J. Authier-Revuz définit la modalisation autonymique comme « un mode dédoublé opacifiant du dire, où le dire (1) s'effectue, en parlant des choses avec des mots, (2) se représente en train de se faire, (3) se présente, via l'autonymie, dans sa forme même »³⁸. Elle se manifeste dans toute situation où l'énonciateur commente son propre dire en train de se faire. La modalisation autonymique, en tant que fait d'énonciation modalisé par une auto-représentation opacifiante, s'oppose à la connotation autonymique, saisie en terme de signe avec connotation.

La MA est une forme opacifiante³⁹, c'est-à-dire qu'elle cumule deux sémiotiques, l'usage et la mention du segment⁴⁰. Elle cumule l'usage d'un mot pour désigner une chose et le retour en mention sur ce mot. Il s'agit, par ce retour, d'un commentaire qu'effectue le locuteur sur son dire dans son processus d'élaboration. Ces commentaires sont ceux de celui qui parle, au moment où il parle et ont pour objet son propre énoncé. Ces procédés d'auto-représentation du dire sont produits spontanément par l'énonciateur.

Ainsi, c'est l'interposition dans le dire de la mention (autonymique) - par le retour que le locuteur fait sur les mots qu'il emploie - qui bloque la transparence du signe. Ce blocage permet de mettre en opposition la valeur en langue des guillemets par rapport à leur interprétation (variable) en discours :

Le guillemet de modalité autonymique n'est pas une marque renvoyant, de façon ambiguë, à un ensemble fini de valeurs - comme la réserve, la citation -, mais un signe non ambigu, à valeur générale - celle d'une pure opacification -, associé en discours à un ensemble non fini d'interprétations⁴¹.

Ce blocage impose une réaction interprétative lorsque la nature du commentaire n'est pas spécifiée dans l'énonciation, c'est-à-dire lorsque la modalisation est sans glose. Dans ce cas précis, en mettant des segments entre guillemets⁴², le locuteur attire l'attention du récepteur sur le fait qu'il emploie précisément ces mots. Nous nous intéresserons tout particulièrement à ces « arrêts sur mots ».

II.2.3.2. Spécificité de la MA

Une MA est donc une modalisation réflexive et opacifiante du dire. Dans une MA, l'énonciation se dédouble comme pour se regarder. Le mode de dire y est affecté par l'altération de la transparence et par la matérialité des mots - nous entendons par matérialité ce qui renvoie à la mention (autonymique) - dans le moment même de leur utilisation. Une distance s'est ainsi creusée à l'intérieur de l'énonciation. Cette distance énonciative interne existe du fait du commentaire que l'énonciateur porte sur son dire. Ce dédoublement de l'énonciation renvoie à certaines formes de modalisations explicites en je dis X' avec glose lorsque le commentaire est effectif. Ces formes - nous y revenons plus largement par la suite - peuvent exprimer une distance dans l'interlocution ou dans le discours lui-même. Elles peuvent aussi refléter l'écart entre les mots et les choses, ou l'écart entre les mots et leur sens. Dans les cas de MA avec glose, la non-coïncidence des dires est explicitement signifiée. Ainsi, prenons

comme exemple de « retour » méta-énonciatif ayant la valeur de non-coïncidence du discours à lui-même l'énoncé suivant :

Exemples des difficultés de la police de proximité, les “caillassages”, comme on dit, des postes⁴³.

Le terme « caillassages » entre guillemets est l'objet d'un commentaire en *comme on dit*. Par ce commentaire, le locuteur fait un retour sur le mot qu'il utilise « caillassages » pour le commenter comme emprunt sur sa provenance (*comme on dit*). Dans un double mouvement énonciatif, le locuteur parle à la fois du monde et des mots qu'il utilise. Dans cet extrait, le retour par la glose *comme on dit* commente la manière de dire commune (doxa). La source par laquelle le locuteur modalise son discours est ici spécifiée, mais de façon indéfinie.

Ainsi, l'intervention du locuteur dans son énonciation relève de l'hétérogénéité montrée qui permet au sujet parlant de se représenter localement dans une « position de surplomb »⁴⁴ par rapport à sa parole, dans une illusion de maîtrise par rapport à l'hétérogénéité constitutive (HC) de la parole qui se dérobe foncièrement à lui. Ce commentaire dans la propre énonciation du locuteur, par le fait qu'il est son propre commentateur, creuse une distance dans le dire le marquant ainsi d'une non-coïncidence.

Considérons encore cet autre exemple, avant de revenir plus en détail sur la nature des différents « retours » méta-énonciatifs :

Les “nouveaux barbares”, c'est bien de cela qu'il s'agit, tiennent le haut du pavé⁴⁵.

Ici, le terme « nouveaux barbares » entre guillemets est l'objet du commentaire c'est bien de cela qu'il s'agit. Par ce commentaire, l'énonciateur fait un retour sur les mots qu'il utilise, « nouveaux barbares », pour les commenter à propos de leur pertinence (c'est bien de cela qu'il s'agit) à nommer la réalité. Là aussi, dans un double mouvement énonciatif, il accompagne l'usage qu'il fait du terme d'un commentaire réflexif sur cet usage. Il parle de la chose et, en plus, il parle du signe par lequel, dans l'instance de son dire, il parle de la chose.

Dans le cas présent, la glose (c'est bien de cela qu'il s'agit) commente le fait de nommer, d'accéder aux choses par le mot qui est ici présenté comme non-dialogique⁴⁶. La langue, dans ce qu'elle permet au sujet de dire la réalité du monde, est signalée dans sa non-coïncidence. Cette inadéquation est celle de la langue et du réel :

Ce qui est en jeu c'est, au cœur de l'opération de nomination associant des mots et des choses, la rencontre de la non-coïncidence foncière de deux hétérogènes : celui de la langue et celui du réel⁴⁷.

Il n'y a pas de contradiction à parler d'inadéquation foncière et de pointer un commentaire d'auto-représentation du dire qui souligne la pertinence du dire, car c'est le fait même de souligner la coïncidence - de l'énonciateur à son dire dans ce cas précis - qui, créant la réflexivité, instaure la non-coïncidence dans l'énonciation et l'opacification du dire. Ainsi, il n'y a pas d'adéquation entre la langue et le monde pris comme réalité. La langue impose un certain découpage du monde selon un ordre des choses à dire non-défini naturellement, toujours à définir selon le temps et l'espace (culturel) de là où elle est émise. La langue ne décalque pas le réel. Elle ne le dit pas simplement. Elle ne dépend pas de lui, mais elle le façonne, l'organise.

Aussi, dans l'exemple présenté, la modalisation autonymique est une forme réflexive de « conciliation » des mots au monde. Elle est méta-énonciative⁴⁸ et a pour effet d'ouvrir une faille - « signifiante » - dans le dire tout en soulignant, simultanément, l'adéquation du mot à la chose. Cette faille existe également dans le fait que le locuteur a son rôle à tenir dans la réception et la compréhension du message. Le récepteur n'est pas seulement la cible « extérieure » au discours qui lui est adressé, il y participe activement. Il est en cela intégré au processus de construction et de production. La prise en compte du récepteur ne s'inscrit pas aussi nettement qu'a pu le dire R. Jakobson dans son schéma de communication, même si celui-ci a émis l'idée d'une « connexion psychologique entre le destinataire et le destinataire »⁴⁹. Ainsi, pour P. N. Medvedev, ce schéma « est radicalement faux » en ce que : « Il n'y a pas de message tout fait », « remis par A à B » ; « il se forme dans le processus de communication entre A et B. Ensuite, il n'est pas transmis par l'un à l'autre, mais construit entre eux comme un pont idéologique »⁵⁰. La modalisation autonymique pourrait être une forme de ce pont, où le locuteur comprend l'autre dans sa propre énonciation - c'est du moins la représentation qu'il en donne -, et où le locuteur se comprend en parlant⁵¹.

II.3. Non-coïncidences et boucles réflexives

II.3.1. Nature du rapport entre hétérogénéités, constitutive et montrée

Les extérieurs théoriques à la linguistique convoqués pour aborder le modèle des hétérogénéités de J. Authier-Revuz sont l'analyse de discours de M. Pêcheux, où le discours est le lieu de construction d'un sens qui échappe à l'intentionnalité⁵², la théorie de l'intersubjectivité de Benveniste, le dialogisme bakhtinien et la conception lacanienne du sujet, un « sujet produit par le langage comme structurellement clivé par l'inconscient »⁵³. Cette position théorique vient

s'inscrire en faux contre celles - qualifiées par l'auteur de « pragmatico-communicationnelles »⁵⁴ et que nous avons nous mêmes critiquées - qui voient dans le sujet l'origine d'une parole au service de ses intentions.

Chez M. Bakhtine, l'hétérogénéité s'exprimait par l'affirmation d'un dialogisme généralisé : les mots sont toujours les mots des autres, le discours est le lieu des discours d'autrui. Chez M. Pêcheux, elle se fonde sur la double référence à la psychanalyse et à la conception de M. Foucault de la primauté de l'interdiscours sur chaque formation discursive. Elle s'appuie aussi sur la psychanalyse lacanienne où le sujet vit dans l'illusion nécessaire de l'autonomie de sa conscience et de son discours. Cette hétérogénéité n'est pas réductible à la seule altérité énonciative selon les schémas de Bakhtine et de Pêcheux, mais elle est plus spécifiquement un fait de langue qui renvoie à la dimension autonymique du signe.

J. Authier-Revuz appelle hétérogénéité constitutive ce qui est foncièrement « l'autre dans l'un »⁵⁵ et hétérogénéité montrée ce que le sujet montre autre dans son discours : ces marques explicites d'hétérogénéité par lesquelles « le sujet s'évertue, en désignant l'autre, localisé, à conforter son statut de l'un »⁵⁶. L'HC et l'HM représentent deux ordres de réalité différents : « celui des processus réels de constitution d'un discours » (HC) et « celui des processus non moins réels de représentation dans un discours, de sa constitution » (HM)⁵⁷.

Dans le modèle de J. Authier-Revuz, l'HC est la partie irréductible du sujet parlant, effet de langage, alors que les formes de l'HM sont « des éléments de la représentation - fantasmatique - que le locuteur (se) donne de son énonciation »⁵⁸. L'HM correspond à une « forme de négociation - obligée - du sujet parlant avec cette hétérogénéité constitutive (HC) - inéluctable mais qu'il lui est nécessaire de méconnaître »⁵⁹.

Parmi les facteurs d'hétérogénéité montrée (HM), on décèle ainsi la présence de l'autre, de discours « autres » par exemple - c'est-à-dire attribuables à une autre source énonciative. L'hétérogénéité montrée correspond, dans ce cas, à la présence localisable d'un discours autre dans le fil du discours, ce que le discours montre en lui-même comme « étranger »⁶⁰. Dans cette négociation avec l'altérité, l'énonciateur trace une frontière avec ce qu'il présente comme ne relevant pas de son discours, pourtant dominé par l'interdiscours : comme on l'a vu, le discours n'est pas seulement un espace où viendrait s'introduire de l'extérieur du discours autre, il se constitue à travers un débat avec l'altérité.

Les deux plans d'hétérogénéité (HC et HM) ne se réduisent pas l'un à l'autre : l'hétérogénéité constitutive reste inaccessible au sujet. L'HM prend formes linguistiques par « la négociation du sujet parlant avec l'HC de son discours »⁶¹. Nous chercherons dans le

développement de la thèse à construire une articulation dynamique du rapport HM/HC à partir du concept de circulation.

II.3.2. Les altérités énonciatives en MA

La modalisation autonymique est à la fois un affleurement montré de l'hétérogénéité inhérente à la langue et au discours, et une façon pour le sujet de représenter localement la maîtrise qu'il a de cette hétérogénéité : comme nous l'avons déjà dit, le sujet se représente localement dans une « position de surplomb »⁶² par rapport à sa parole qui, par ailleurs, se dérobe foncièrement à (et en) lui. En représentant une hétérogénéité sur un segment de la chaîne, le sujet représente également le reste de cette chaîne comme « allant de soi » : il se représente, par différence avec le « non-un » (non homogène) qu'il montre, comme étant par ailleurs maître de sa parole.

Cette hétérogénéité est en fait l'expression d'un dédoublement : « L'énonciation, en s'accomplissant, se tend à elle-même son propre miroir ; l'énonciateur y apparaît comme doublement énonciateur, en ce qu'il énonce X, et qu'il énonce le fait qu'il énonce X »⁶³. L'altérité procède ainsi du « dialogue » de l'énonciateur avec ses propres mots, en prise avec le non-un de son dire.

Selon J. Authier-Revuz, le mécanisme communicationnel peut être aussi « affecté d'un facteur d'hétérogénéité, de non-un » et de « recours au métalangage ». Il peut être saisi « comme une réponse, comme un remède à un problème ou à un dysfonctionnement de communication »⁶⁴. Dans cette configuration, la MA renvoie à un contenu « monde » et à un contenu « signe par lequel le monde est signifié »⁶⁵.

II.3.3. Etude des champs de non-coïncidences

Ces non-coïncidences peuvent être réparties en quatre champs, selon le type d'hétérogénéité que les gloses de modalisation autonymique mettent explicitement en jeu. J. Authier-Revuz fait le classement des formes de modalisations autonymiques correspondantes à ces quatre modalités dans *Ces mots qui ne vont pas de soi* (1995) :

- La non-coïncidence interlocutive entre les co-énonciateurs est représentée dans des gloses telles que « comme vous dites », « disons X », « X, si vous voulez », « X, (si) vous voyez ce que je veux dire »⁶⁶. La non-coïncidence interlocutive marque l'écart dans la communication entre le locuteur et l'allocutaire (entre émission et réception) qui « n'ont pas les mêmes mots, [qui] ne donnent pas le même sens aux mots »⁶⁷. Nous retrouvons ici la théorie de

l'intersubjectivité⁶⁸ de E. Benveniste, la théorie lacanienne du sujet clivé, du « ratage constitutif de la communication »⁶⁹, et la théorie du dialogisme bakhtinien.

- La non-coïncidence du discours à lui-même est celle de discours dans lequel résonnent d'autres discours, par des commentaires tels que « comme on dit », « ce que X appelle », « pour reprendre le mot de (l) », « X, selon l'expression consacrée »⁷⁰. La figure de la non-coïncidence interdiscursive est celle du dire d'emprunt, du « discours d'empreinte ». Le sens d'un discours est toujours à négocier avec les extérieurs qui le constituent. Nous retrouvons ici ce qui a été dit de la théorie du « déjà dit » de M. Bakhtine (« chaque discours entre en dialogue avec les discours antérieurs »⁷¹) et de la théorie du « dit d'ailleurs », du « dit conditionné » de M. Pêcheux (« ça parle avant, ailleurs et indépendamment »)⁷². Dans ce cas, le « déjà-dit » est explicité et montré. L'antériorité du dire autre est explicitement signifiée par la glose.

- La non-coïncidence entre les mots et les choses, telle qu'elle peut être représentée dans des commentaires, est du type « il n'y a pas d'autres mots », « il faut dire X », « si on peut dire »⁷³. Ces commentaires méta-énonciatifs produits par l'énonciateur ont pour but soit de ratifier la nomination (1), soit de la questionner (2), soit de l'inscrire par défaut (3)⁷⁴. Il s'agit soit

- d'affirmer la coïncidence, le un de la nomination par des formes telles que X, je dis bien X ; ce qu'il faut appeler X ; X, c'est le mot juste (1) ;

- de dire le travail vers la coïncidence, la visée du Un : X, est-ce le mot ? ; dirai-je X ? ; comme dire ? X (2) ;

- ou de dénoncer la non-coïncidence, le défaut de la nomination (3) : X, je dis X faute de mieux ; pour ainsi dire ; X, le mot est mauvais.

Ces gloses peuvent aussi se caractériser à deux autres niveaux transversaux par rapport au premier modèle de classification :

- selon le mode du dire. Ce sont des formes qui impliquent un je de l'énonciateur telles que X, je dis bien X ; dirai-je X ? ; X, je dis X faute de mieux ;

- ou selon le rapport entre l'élément X et son référent. Ce sont les formes qui plus directement mettent en scène la langue telles que X, c'est le mot juste ; X, est-ce le mot ? ; X, le mot est mauvais.

La non-coïncidence entre les mots et les choses procède de celle de deux ordres hétérogènes, la langue et le réel⁷⁵. On retrouve la théorie saussurienne de l'arbitraire du signe : la nomination référentielle est de l'ordre de la convention, ainsi que la théorie psychanalytique du sujet (effet de langage) coupé du monde par la langue⁷⁶. Contrairement aux deux précédents champs, la non-coïncidence mots-choses est non-dialogique. L'écart (ici, mots-choses) est dans

l'énonciation. Il relève des propres mots de l'énonciateur pour dire le monde, et non plus dans le discours où émergent les mots des autres.

- La non-coïncidence des mots à eux-mêmes est celle de mots affectés d'autres sens ou d'autres mots : « dans tous les sens du terme », « c'est le cas de le dire », « à proprement parler » sont quelques uns des commentaires qui accompagnent ce type de MA⁷⁷. La non-coïncidence des mots à eux-mêmes pointe l'équivoque où se jouent du ou des sens dans un mot, par polysémie, calembour, métaphore, homonymie⁷⁸. Nous retrouvons la théorie lacanienne d'une inadéquation des mots (sujet de la langue⁷⁹) à la langue comme unité commune. Comme le champ de la non-coïncidence dans la nomination, le champ de l'équivoque est aussi non-dialogique.

Nous pouvons d'ores et déjà dire que nos modèles prédominants pour l'étude de ce corpus de thèse relèveront de la non-coïncidence du discours à lui-même et de la non-coïncidence entre les mots et les choses. Nous n'avons pas rencontré de MA qui pouvaient relever de la non-coïncidence interlocutive entre les co-énonciateurs, du fait du mode écrit. Nous avons rencontré peu de MA qui pouvaient relever de la non-coïncidence des mots à eux-mêmes. Nous avons peu de jeux de mots assurément du fait du ton plutôt « solennel » des supports.

II.3.3.1. A propos des formes de représentations de discours autres (RDA) et des modalisations autonymiques du mode interdiscursif (MA interdiscursives)

II.3.3.1.1. Spécificité des RDA dont le DD autonymique

Selon le schéma de J. Authier-Revuz, une MA interdiscursive - image de la non-coïncidence du discours à lui-même - est un élément d'un plus grand ensemble, celui de la représentation du discours autre (RDA)⁸⁰ dans lequel on retrouve le discours direct (DD), le discours indirect (DI), le discours indirect libre (DIL), le discours direct libre (DDL) et la MA interdiscursive d'emprunt. Pour autant, la MA interdiscursive n'est pas une forme de discours rapporté au titre où le sont les discours direct, indirect, ou la modalisation du dire comme « discours second sur le contenu (du type selon, pour, d'après untel) »⁸¹. La MA cumule deux modes sémiotiques et doit être analysée en mention et en usage au contraire du mode du DD qui a en soi une valeur autonymique ou du DI qui est en usage seul. Selon J. Authier-Revuz, le DD est un acte de « citation-monstration » et doit être analysé en mention, contre le DI qui est un acte de « reformulation-traduction » et qui doit être analysé en usage⁸². En donnant tout d'abord à une RDA en DD une valeur autonymique, celle-ci rejoint le logicien G. Frege lorsqu'il dit :

Si on emploie les mots de la manière habituelle, c'est de leur dénotation qu'on parle. Mais il peut se faire qu'on veuille parler des mots eux-mêmes ou de leur sens. Le premier cas est celui où, par exemple, on cite au style direct les paroles d'un autre. Les mots prononcés dénotent alors les mots d'autrui et ce sont ces derniers qui ont la dénotation habituelle. Nous avons ainsi affaire à des signes de signes⁸³ [je souligne].

A travers la reconnaissance des modes de signification de Benveniste (sémiotique/sémantique), J. Authier-Revuz distinguera ensuite le discours de la langue en tant que celle-ci fonctionne « en emploi et en action », c'est-à-dire lorsque « les signes deviennent des mots qu'il s'agit de comprendre, d'interpréter »⁸⁴. Cette mise au point lui permet de dire que c'est dans un contexte particulier que la forme de la langue de l'autonymie « se charge de sens et de référence actuelle, de prise sur le monde, via ce contexte »⁸⁵. Ce qui ne veut pas dire qu'on est alors dans le segment entre guillemets dans un cumul de mention et d'usage. Gardant la dimension d'un ordre propre de la langue, J. Authier-Revuz adopte le fonctionnement discursif de la mention (autonymie). Nous sommes proches ici de la définition de Benveniste de l'énonciation comme de la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation et du discours comme lieu d'instanciation de la langue. Par l'opération de citation, on transmet le signifiant du discours cité mais dans une mise en contexte discursif. Citer en DD, c'est faire « usage de la mention »⁸⁶, c'est être dans une dynamique du discours où l'autonyme a des effets de sens par sa mise en contexte. Sur ce point, J. Authier-Revuz s'oppose à L. Rosier et à U. Tuomarila pour qui le DD véhicule le contenu de la citation sans autonymie. Nous y revenons à la suite de la présentation du modèle de J. Authier-Revuz.

II.3.3.1.2. Spécificité des MA interdiscursives

La représentation de discours autres en MA pose en amont la question des frontières qu'entretiennent tout d'abord les discours avec leurs marques entre les formes explicites (c'est-à-dire avec glose), les formes uniquement signalées (italique, gras ou guillemet), interprétatives - cas où les modalisations autonymiques sans indication de la source du fragment emprunté sont laissées à la seule interprétation (la majeure partie de ce qui nous intéresse ici) et suscitent un « appel de glose »⁸⁷. Ce sont aussi des formes purement interprétatives, c'est-à-dire non signalées (allusions, citations cachées), laissées elles aussi à l'interprétation, et qui relèvent en partie de la culture du récepteur. Le discours du sujet se dessine par ce qu'il représente ou non de discours autre en lui. Dès lors, « suivre le piquetage

des mots guillemetés d'un discours, c'est suivre la zone frontière révélatrice de ce par rapport à quoi il est essentiel pour lui [le discours] de se démarquer »⁸⁸.

Parmi les formes de MA interdiscursives, selon le classement de J. Authier-Revuz⁸⁹, on peut distinguer celles qui décrivent une opération discursive d'emprunt (X, j'emprunte, je reprends ces mots à X ; pour parler comme Ext ; X, selon les mots (de) Ext...), celles qui signalent la présence du dire « extérieur » (X, mot de Ext ; le Ext dit ; (N) dit, prétendu, appelé X...), celles qui couplent deux territoires discursifs (X, c'est-à-dire Y ; X, ou Y ; X,Y...) de celles qui restent uniquement interprétatives (« X » [interprété en : « comme Ext dit »], « X » (!) [interprété en « sic »], « X » (?) [interprété en « prétendu »]).

II.3.3.1.3. Spécificité des îlots textuels comme MA interdiscursives

On trouve dans le champ de la représentation de discours autre un type de RDA appelé îlot textuel⁹⁰, dont on souligne l'importante fréquence dans la presse. J. Authier-Revuz considère les îlots textuels pris sous la forme : l dit que ...« X »⁹¹, comme des MA en contexte de discours indirect, selon deux cas de figure :

- celui d'une parole de L (du locuteur citant), avec insertion de mots d'un autre, désigné comme l (locuteur cité), soit : elle a dit que... « X », comme elle dit. Le fragment emprunté est alors commenté d'une glose ;
- celui d'une parole de L, avec insertion de mots d'un autre, non spécifié, interprété comme l (locuteur cité), « l'autre » dont l'acte de parole est l'objet du message de L, soit : elle a dit que... « X », sans glose.

Les mots de l sont ceux par lesquels parlent L, tout en se gardant de préciser l'origine de son dire. L'îlot textuel ainsi constitué a « une valeur de blocage de l'opération de traduction... ce qui donne une sorte de valeur autonymique "emphatique" très propre en particulier à la polémique »⁹².

Dans les deux cas, le locuteur signale par des guillemets la nature empruntée du segment cité qui a « résisté à l'opération de reformulation-traduction »⁹³. Il rapporte un autre acte d'énonciation sur le mode de la reformulation-traduction (DI), alors qu'un élément (îlot) apparaît comme non traduit, c'est-à-dire qu'il est montré comme « fragment conservé du message d'origine »⁹⁴. Dans le cas de l'îlot textuel (IT) en contexte de DI, le locuteur citant parle « avec des mots de l »⁹⁵. L'IT est un fragment de discours cité que le locuteur citant utilise dans son propre discours.

Dans le cas de l'îlot textuel, le fragment d'emprunt en DI est intégré syntaxiquement, énonciativement et sémiotiquement à la phrase. Le fragment y est inscrit dans la continuité du

dire. Ces caractéristiques font que ce segment n'est pas accepté par J. Authier-Revuz comme du DD inséré dans le DI, à la différence de L. Rosier. Nous y revenons. Le DI, contrairement au DD, est considéré comme une structure homogène. En DI, la syntaxe est homogène. Le locuteur citant reformule le message cité d'un autre acte d'énonciation dans ses mots à lui. A l'inverse, le caractère hétérogène du DD permet de distinguer la partie du syntagme introducteur où le locuteur citant fait usage de ses mots et la partie citée où le locuteur citant fait mention des mots du message cité⁹⁶.

Un îlot textuel enchâssé dans une structure de DI (selon la configuration DI avec îlot textuel : l dit que... « X ») ou relevant du discours second (selon la configuration MDS avec îlot textuel : selon l... « X »⁹⁷) s'interprète comme une modalisation autonymique (MA) interdiscursive⁹⁸. Un îlot textuel est toujours en contexte de discours indirect (DI) ou de discours second (MDS). La configuration de DI quasi textuel (l dit que « X ») est considérée comme une MA interdiscursive étendue, c'est-à-dire « un îlot textuel étendu aux dimensions du message entier »⁹⁹.

Précisons que dans le cas des constructions du type l dit que... « X » ou l dit que « X », c'est-à-dire avec un « X » sans glose, ce n'est qu'interprétativement que le « X » s'analyse comme emprunt, à la différence de l dit que « X », selon ses propres mots, par exemple, où la glose spécifie l'interprétation.

II.3.3.1.4. Exemples d'îlots textuels

Pour illustrer le cas des IT, prenons l'exemple suivant de notre corpus :

(F. 16) Insécurité [sur-titre]

Ce qu'il ne faut pas dire [titre]

Rares sont les observateurs qui, comme le père Christian Delorme, chargé des relations avec les musulmans au diocèse de Lyon, osent publiquement reconnaître un rapport entre insécurité et immigration, en décrivant "la surdélinquance des jeunes issus de l'immigration" (1). Le prêtre explique que cette délinquance "a longtemps été niée, sous prétexte de ne pas stigmatiser" et que, aujourd'hui, les politiques "ne savent pas comment en parler".

(1) *Le Monde*, 4 décembre 2001 [je souligne ; la note (1) est du *Figaro*]

(article du *Figaro* du jeudi 16 décembre 2001).

Les segments « la surdélinquance des jeunes issus de l'immigration », « a longtemps été niée, sous prétexte de ne pas stigmatiser » et « ne savent pas comment en parler » sont des îlots textuels, sans glose. Chacun des segments est intégré, homogénéisé syntaxiquement et

énonciativement au contexte de DI¹⁰⁰. Le premier segment est introduit par un participe présent (décrivant). Les deux îlots textuels le sont par que subordonnés au verbe de parole expliquer. Ces îlots textuels rapportent le point de vue d'un locuteur cité. Le locuteur fait ici mention et usage des mots du prêtre. Il parle de l'insécurité (en sur-titre) avec les mots du prêtre.

De cette homogénéisation, il découle que la forme en *l dit que...* « X » - avec « X » en IT comme fragment de discours cité - n'est pas une « forme mixte » qui « combine du discours rapporté indirect (DRI) et du discours rapporté direct (DRD) »¹⁰¹, où il s'agit pour le locuteur de rapporter les mots du prêtre, d'en faire usage et mention. Elle est bien un cas de MA interdiscursive où le locuteur emploie en les mentionnant les mots du prêtre. Ainsi, le locuteur fait retour sur les mots du prêtre qu'il emploie. Ici, le contexte de DI incite à cette lecture comme emprunt.

De même, les formes en *l dit que* « X », par exemple :

(P. 16) RATP : toujours plus d'insécurité [titre]

Le président de la RATP a en effet réussi à expliquer que “même si les problèmes de sécurité sur le réseau restent préoccupants, le sentiment de sécurité dans le métro s'améliore. La hausse du trafic observée en soirée en étant le signe et la conséquence” ! [je souligne]

(article de *Présent* du mercredi 19 décembre 2001),

peuvent être considérées en partie comme du DI quasi-textuel¹⁰². Le segment entre guillemets est présenté comme ayant résisté à la reformulation-traduction du locuteur citant, « étendu aux dimensions du message entier »¹⁰³. C'est-à-dire qu'il s'agit ici d'« un fait de MA étendue »¹⁰⁴, sans glose, où le locuteur citant parle d'insécurité (en titre) avec les mots du président de la RATP. Toutefois, la présence d'un point à l'intérieur du discours montré autre crée un effet de rupture du fil du discours : nous avons un premier segment : même si les problèmes de sécurité sur le réseau restent préoccupants, le sentiment de sécurité dans le métro s'améliore ; puis un autre : la hausse du trafic observée en soirée en étant le signe et la conséquence. Ce point semble permettre un passage sans transition au DD avec un changement de statut du segment : c'est-à-dire qu'il nous semble que, dans ce segment, on passe du statut homogène de l'îlot textuel en DI (MA interdiscursive) à l'hétérogénéité structurelle du DD. Nous avons déjà là la trace de l'ambiguïté du discours journalistique dans sa façon de rapporter et de représenter un discours autre.

Sophie Moirand, à propos du traitement des « événements scientifiques à caractère politique », a aussi pointé l'ambiguïté du discours de la presse quotidienne. Elle a relevé ces phénomènes d'effacement pour lesquels la situation de communication reste

partiellement gommée. Il peut s'agir dans notre cas des IT en « X » (sans glose). Selon elle, il y a un « gommage systématique de la source énonciative originelle des savoirs ou explications diffusées »¹⁰⁵. Le discours du locuteur y semble alors comme fracturé par des multiples points d'hétérogénéité montrée : micro-segments guillemetés, îlots textuels, propos traduits ou reformulés... Si, pour elle encore, ce gommage pose problème « lorsque les savoirs ne sont pas stabilisés, encore incertains et controversés »¹⁰⁶, lorsque les savoirs restent non explicités, - elle prend le cas de la transmission du prion du bovin à l'homme à propos de l'Affaire de la vache folle -, pour nous ce gommage pose problème quand il sous-tend une référenciation idéologique, notamment celle du FN.

Ainsi, le corpus présente principalement des MA interprétatives, c'est-à-dire sans glose, mais balisées. Ces MA pourront être interprétées comme des MA interdiscursives (des MA interdiscursives de DI avec IT, par exemple), mais aussi comme des MA « mots-choses » par exemple¹⁰⁷. Car, dès lors qu'un segment guillemété est dépourvu de glose, il est susceptible d'être interprété selon plusieurs valeurs méta-énonciatives possibles, selon les valeurs des autres types de non-coïncidence. Les champs de modalisations peuvent ainsi, interprétativement, se superposer les uns aux autres.

II.3.3.2. Analyse d'exemples de modalisations autonymiques interprétatives

Par l'emploi exclusif des guillemets de modalisation autonymique, l'énonciateur indique au lecteur qu'une partie de son discours lui est comme « étrangère », sans en donner la raison. Par le biais des guillemets, il désigne les mots mêmes du discours d'origine, s'il s'agit d'IT. Pour interpréter ces guillemets, pour combler ce « creux interprétatif », le lecteur doit tenir compte du contexte et du genre. Considérons un extrait d'un article de *La NR* pour exemple :

(NR. 1) La folie des armes [titre]

Des bandes rivales veulent de plus en plus fréquemment y développer “leurs” territoires qu'elles placent en coupe réglée pour s'y livrer, à leur aise, au trafic de la drogue. La domination de la communauté concurrente s'acquiert par la “baston” mais aussi désormais à coups de fusil. [je souligne] (article de *La NR* du mardi 4 septembre 2001).

Cet article présente deux MA sans glose, « leurs » et « baston ». Ces MA sont juste balisées par des guillemets et peuvent être interprétées comme des boucles de la non-coïncidence interdiscursive renvoyant à « l'usage de dire d'une collectivité d'énonciateurs »¹⁰⁸ : interprétativement, « leurs », comme disent les bandes ; « baston », comme on dit dans la langue des bandes. Le locuteur-journaliste de *La NR* donne alors la parole aux bandes. Il parle

comme les bandes pour développer son propos sur ces territoires livrés à la violence, à la délinquance, à la criminalité. Dans ce cas, le dire autre est approprié¹⁰⁹ à l'objet du dire du locuteur. Le langage des bandes semble s'imposer au locuteur comme déterminé par l'objet du discours qu'est la violence armée.

Mais ces boucles peuvent aussi être abordées sous l'aspect de la non-coïncidence entre les mots et les choses. Elles peuvent relever interprétativement du « défaut de la nomination »¹¹⁰. L'une peut s'apparenter plus précisément à un « dire suspendu à sa possibilité »¹¹¹ : interprétativement, si on peut dire « leurs » pour ce qui reste le territoire français un et indivisible, ce qui est la République de droit. L'autre peut référer à un « dire suspendu à l'implication personnelle de l'énonciateur »¹¹² : interprétativement, si j'ose dire « baston » pour parler de manière familière.

Ainsi, d'un côté, la MA interdiscursive signale l'emprunt, le locuteur parle avec les mots de l'autre, qu'il emprunte et commente dans l'énonciation. De l'autre, la MA « mots-choses » est un auto-commentaire. Le locuteur y commente ses propres mots dans l'énonciation. Du fait de l'indétermination de la valeur de la MA, dans le cas de MA interprétatives, le locuteur peut faire entendre l'usage de mots autres (MA interdiscursive) et signaler aussi un écart dans la nomination (MA « mots-choses »). Dans le cas d'une MA d'emprunt, le commentaire que porte le locuteur sur les mots autres peut pointer le caractère approprié ou associé du dire. Il peut aussi pointer la manière de dire étrangère comme « habillage » ou comme « point de vue ». Ce commentaire peut être finalement le signe d'un accord ou d'un désaccord sur la manière de dire (de l'autre). Tout semble ainsi délégué au lecteur en l'absence de commentaire explicite. Le flottement interprétatif peut être, dans ce cas, assez considérable et ne peut pas ne pas avoir de conséquences.

La lecture de cet exemple illustre le phénomène de MA susceptibles d'être inscrites dans deux types d'interprétation (la non-coïncidence interdiscursive et la non-coïncidence entre les mots et les choses dans notre analyse). Cette lecture met en évidence l'ambiguïté des MA interprétatives, sans glose, susceptibles de plusieurs valeurs de non-coïncidence. Ces MA sans repère interprétatif semblent propres à la circulation idéologique. L'empilement des valeurs de non-coïncidence des MA sans glose nous permet de redéfinir l'EE. Nous abordons l'EE au delà de la simple prise en compte de la source. Nous l'abordons à partir des faits de non-coïncidence dont la non-coïncidence mots-choses pour laquelle le rapport du mot au monde est posé comme problématique. Dans le cas des MA a-glosiques, la double configuration à partir de l'effacement des repères énonciatifs, dans l'hésitation de l'interprétation entre mots autres et mots « à soi », semble propice à une circulation des idées du

FN. L'ambivalence des MA interprétatives peut nourrir l'hypothèse d'une circulation favorisant l'inscription en surplomb d'une idéologie du FN pendant les élections présidentielles de 2002.

II.3.4. MA allusive ou réminiscence ?

Dans le modèle de J. Authier-Revuz, la MA allusive est de nature interdiscursive. Elle est un fait discursif d'un « dire de l'emprunt, non explicite, à des mots d'ailleurs »¹¹³. Elle est sans balisage et sans glose. Pour l'énonciateur, il s'agit du risque choisi ou subi¹¹⁴ de jouer volontairement des mots autres. Prenons par exemple ce passage :

(F. 22) Insécurité Un partenariat entre Préfecture et bailleurs sociaux [sur-titre]

Les policiers se rapprochent des concierges [titre]

Déloger la voyoucratie de chaque cité “sensible”, chasser les dealers rue par rue, immeuble par immeuble, réduire les incivilités commises sous les porches, éradiquer les trafics dans les caves, sécuriser les parkings : soucieux de ne plus céder un pouce de terrain à la délinquance [...] le préfet de police Jean-Paul Proust poursuit sa politique de reconquête. [je souligne]
(article du *Figaro* du mardi 29 janvier 2002).

Dans cet extrait du *Figaro*, le programme de police pourrait être le programme politique d'un présidentiable dont la campagne serait axée sur la sécurité : déloger la voyoucratie, chasser les dealers, réduire les incivilités, éradiquer les trafics, sécuriser les parkings, et qui s'avère être celui d'un préfet de police. Ce programme pourrait être celui de Le Pen :

Sur les ruines de la Démocratie s'installe tranquillement la voyoucratie.

(Discours de Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 sept. 2001, page 10, ligne 32 ; page 23 du cahier en annexe)¹¹⁵.

Ces deux extraits présentent le mot de voyoucratie associé à de mêmes idées : l'omniprésente insécurité, le délitement social. Mais le contexte diffère : il s'agit de parler d'insécurité pour *Le Figaro*, et de politique générale pour Le Pen. Après la lecture de l'extrait du discours de Le Pen, le mot de voyoucratie¹¹⁶ perturbe l'écoute de l'extrait du *Figaro* qui ne semble plus être un discours monocorde.

Dans le schéma de J. Authier-Revuz, la MA allusive relève uniquement de l'interprétation¹¹⁷, de la reconnaissance. Elle n'est décelable pour le lecteur qu'en écho au « déjà-entendu » de la mémoire discursive, et aussi perceptible en fonction du champ de (re)connaissance du récepteur, avec pour assise le contexte. La MA allusive pose le statut d'un dire familier comme « étranger » sur le mode paradoxal d'un même différent : « un segment reconnu comme allusion

est à la fois posé comme “autre” relativement à son contexte et posé comme “même” relativement à de l’ailleurs discursif »¹¹⁸.

C’est selon le mode du « déjà-dit » que nous pourrions considérer la proximité possible d’un dire d’emprunt allusif et de l’idéologie. Les ombres portées de l’idéologie dominante dans le texte, c’est-à-dire « de l’idée en tant qu’elle domine »¹¹⁹ et de l’idéologie en tant que « formation discursive »¹²⁰, seraient alors du domaine de la réception culturelle.

La réminiscence, contrairement à l’allusion, est un emprunt non intentionnel, qui échappe à l’énonciateur. Il y a réminiscence dans le cas où l’inconscient prend le pas sur l’intentionnalité. Semblablement, la réminiscence relève entièrement de l’interprétation et dépend de la culture du lecteur.

Dans l’extrait observé, l’hypothèse existe donc aussi d’une naturalisation du discours du FN dans le discours du *Figaro*, c’est-à-dire sans qu’il y ait volontairement emprunt de ce dernier.

Pour autant, la tonalité polémique du mot voyoucratie demeure. L’emploi du mot ne semble pas neutre. Il porte l’idée d’un pouvoir qui serait celui des voyous, par rapport aux forces de l’ordre. La confrontation des voyous et des forces de police dans *Le Figaro* donne l’image d’une vie sociale dégradée qui est aussi une représentation politique du FN. Ainsi, il semble qu’il s’agit bien d’un acte de construction de discours par un autre (discours).

L’idéologie a pour caractéristique la répétition¹²¹. La répétition ou la puissance du même semble être pour tout acteur de la vie publique et de la vie politique ce qui permet d’imposer ses idées, de construire sa vision du monde.

II.4. Les formes du DR dans les modèles de J. Authier-Revuz, L. Rosier et U. Tuomarla

II.4.1. Le mode du DR, classique et mixte, selon J. Authier-Revuz

Dans le modèle de J. Authier-Revuz, les formes du DR font partie d’un plus grand ensemble que forment les RDA, et dans lequel on trouve le DD, le DI, le DDL et le DIL, ainsi que les MA interdiscursives. La prise en compte des phénomènes de DR s’inscrit dans une perspective globale des phénomènes de RDA dans l’Un des discours. Le DR y est une HM par rapport à une HC qui échappe par définition à toute représentation. Le DR circonscrit l’altérité dans le dire lorsqu’il s’agit de DD, ce qui nous intéresse tout particulièrement ici. Cette altérité est non délimitée lorsqu’il s’agit de DI, de DDL ou de DIL. C’est dans une démarche sur le statut sémiotique de configurations énonciatives sémiotique/sémantique que J. Authier-Revuz aborde l’énonciation. Nous pourrions parler d’« énonciation de l’altérité ».

Dans la théorie de J. Authier-Revuz, le DR est le rapport d'un acte d'énonciation par un autre acte d'énonciation : « ce que rapporte un énoncé au DR, ce n'est pas un énoncé, mais un acte d'énonciation »¹²². Ceci signifie que ce qui est rapporté dans le mode du DR, ce ne sont pas des paroles, mais un acte d'énonciation avec tous ses paramètres. Ce n'est pas seulement ce qui est dit qui est pertinent dans ce cas, mais comment l'autre acte est dit, la manière dont il est rapporté. Ainsi, le DD n'est pas seulement le segment autonymique entre guillemets mais aussi l'élément qui l'encadre, c'est-à-dire le segment qui rapporte et, de ce fait, qui interprète. Pour le dire autrement, le message cité est « directement ancré dans la réalité d'une situation de communication qui le détermine et permet de l'interpréter »¹²³ : « le message de l, devenu partie du message de L, ne peut fonctionner qu'en tant qu'il est accompagné, dans le syntagme introducteur, d'indications explicitées par lesquelles L reconstitue, pour ce qu'il cite, une situation d'énonciation »¹²⁴.

Cette modalité du DR implique qu'il n'y a pas de fidélité du DD par rapport à l'énoncé original. Il n'y a pas de rapport d'identification entre la situation d'énonciation originale et l'énoncé représenté dans une nouvelle situation d'énonciation. Le fait que l'énoncé original soit réarticulé dans un autre acte d'énonciation amène à une transformation par rapport au contenu sémantique du message d'origine. Le DD ne restitue pas le sens de l'énoncé rapporté. Le sens de l'énoncé rapporté existe dans le cadre de sa nouvelle situation d'énonciation, et non pas en lui-même comme simple énoncé rapporté.

C'est par rapport au traitement de l'énoncé d'origine dans sa nouvelle situation d'énonciation que le problème sémiotique de l'énoncé rapporté, et plus particulièrement du DD, est posé. Au début du chapitre, nous avons souligné que dans un premier temps, inspiré des travaux des logiciens, dont G. Frege, J. Authier-Revuz avait opté pour un statut autonymique du DD. Elle avait ensuite précisé le fonctionnement discursif de l'autonymie dans la perspective de la linguistique de l'énonciation de Benveniste. Nous avons dit que c'est dans une dynamique du discours, par sa mise en contexte, que la mention du DD a des effets de sens. Il ne s'agit pas de la mention et de l'usage propre à une MA en tant qu'elle cumule les deux sémiotiques, mais de faire usage en mention, c'est-à-dire mettre en action et en emploi la matérialité signifiante de la langue.

Ainsi, à partir de cette mise au point (2003, 2004), J. Authier-Revuz garde son postulat de départ - le DD est autonymique, il n'y a pas de synonymie du signe en mention : la référence y est bloquée - tout en considérant une mise en fonctionnement de celui-ci par un acte individuel d'énonciation. Elle établit la distinction entre deux modes autonymiques : le mode de l'autonymie pure et celui de l'autonymie en mention. L'autonymie pure renvoie au signe en tant

que signe, au signe autonymique de la langue. L'autonymie en action est un état de la langue en discours. L'autonymie pure correspond au mode de signifiante sémiotique où les valeurs de signes en langue sont stables. L'autonymie en action correspond au mode de signifiante sémantique « où les signes deviennent des mots qu'il s'agit de comprendre, c'est-à-dire d'interpréter en leur attribuant, instable et incertain [...] un sens »¹²⁵. Dans le cas du mode sémantique, les valeurs de signes s'interprètent en contexte d'où leur variabilité. C'est ainsi en contexte que le DD autonymique active son signifié¹²⁶, qu'il devient « sensé » et réfère au monde. Considérons les exemples¹²⁷ de J. Authier-Revuz :

- (1) La phrase « profite donc de la sortie de demain ! » est de modalité injonctive
- (2) Jean m'avait dit : « Profite donc de la sortie de demain ! » mais elle n'a pas eu lieu

où dans le cas de (1) la séquence autonymique « Profite donc de la sortie de demain ! » est enfermée dans l'univers du signe, sans qu'il y ait de référence mondaine. Nous sommes dans le domaine du discours métalinguistique sur la langue¹²⁸ où la langue est prise comme système de signe. En (2), la même séquence autonome est produite en contexte de DD. La reprise anaphorique du pronom elle pour la sortie de demain, c'est à dire entre des signes de DD et du contexte, dans l'enchaînement des deux, donne son sens à la séquence. Comme le dit J. Authier-Revuz, c'est ce « contexte particulier » qui donne du sens au segment autonymique :

la séquence citée en (2) relève, sans flottement aucun, de la forme de langue de l'autonymie (rendant compte des ruptures syntaxiques et énonciatives observables) insérée dans un contexte particulier, celui d'une représentation d'acte de parole dans lequel, contrairement à (1), elle se charge de sens et de référence actuelle, de prise sur le monde, via ce contexte.¹²⁹

Ainsi, tout segment de DD autonymique dans une situation d'énonciation amène à une transformation par rapport au segment d'origine. Dans ce cas, un déplacement s'opère du sémiotique au sémantique, de la mention à l'usage de la mention. La mention y est suivie de son emploi. Ce mouvement conduit à un changement de statut du segment de DD autonymique où celui-ci peut référer au monde par son insertion dans le discours, par sa contextualisation. Il correspond au mode d'insertion du DD autonymique par le locuteur dans une situation de discours.

Nous pouvons évoquer ici la position de L. Rosier (1999) avant d'y revenir ci-dessous. L. Rosier a critiqué l'optique métalinguistique du DR par le fait que l'approche autonymique néglige le DD comme « discours sur l'univers ». Selon elle, le statut autonymique du DD

bloque sa référence mondaine. L. Rosier ne reconnaît pas la matérialité signifiante du DD pour lui préférer celui d'un DD en usage. Dans sa critique de l'optique métalinguistique du DR, L. Rosier met aussi à mal la distinction entre faire mention et faire usage. Elle plaide pour une activation du signifié du DD sans mise en fonctionnement de la matérialité de la langue.

Avec J. Authier-Revuz, le fonctionnement sémantico-référentiel de la séquence citée en DD nous renvoie au domaine du métadiscours sur du discours, et au fait que le DD autonymique en action correspond à une forme de RDA pour lequel « l'un parle de l'autre en l'affichant, localement, comme autre »¹³⁰. L'« autre » est ici l'acte d'énonciation d'un message d'origine montré comme « étranger » dans la nouvelle situation de discours, « autre » en tant qu'il est la représentation d'un autre message par ailleurs autrement signifiant, si l'on garde comme base le statut autonymique du DD.

Dans la continuité du mode référentiel du DD en contexte, le critère principal pour distinguer la MA, qui cumule mention et usage, du DD où il s'agit d'usage de la mention demeure l'ordre syntaxique et sémiotique, et l'adaptation des repères énonciatifs. Dans les énoncés relevant de la MA, les éléments mis entre guillemets sont pleinement intégrés à la syntaxe et repérés par rapport à la situation d'énonciation. A l'inverse, ce qui caractérise la forme du DD, « c'est une rupture au plan sémiotique (succession d'usage et de mention) entraînant dans la séquence introducteur-partie citée une double rupture ou hétérogénéité a/ syntaxique et b/ énonciative »¹³¹.

Comme nous l'avons vu, la sémiotique du DD est hétérogène. A travers le mode du DR, le locuteur (L) ne rapporte pas un énoncé, mais il rapporte un autre acte d'énonciation (e). Il fait usage de la mention des mots d'un message d'origine, en marquant par des guillemets leur statut de mots autres et en marquant par deux points une « distanciation » syntaxique par rapport à ses propres mots. Par les deux points, il n'y a pas de continuité syntaxique entre le message d'origine représenté dans le discours du locuteur et les mots même du locuteur. Du point de vue énonciatif, la double articulation de E et e amène à un double repérage des déictiques. Il s'agit de deux actes d'énonciation enchâssés. Il n'y a pas adaptation des repères de l'un (e) à l'autre (E), contrairement au DI. Si dans le cas du DD, comme nous l'avons dit, « l'un parle de l'autre en l'affichant, localement, comme autre », dans le cas du DI « l'un parle de l'autre en le ramenant en un »¹³². Le DI se définit par sa capacité à intégrer et à homogénéiser le e dans l'E pour ne réduire l'autre (e) qu'à du « un » syntaxique et énonciatif¹³³.

Dans la continuité de ce que nous venons de dire du DD hétérogénéisant et du DI homogénéisant, J. Authier-Revuz entend par formes hybrides ou mixtes, les formes qui présentent un « conflit syntactico-énonciatif »¹³⁴. Certains éléments déictiques du fragment « X

» y apparaissent comme hétérogènes au plan du repérage énonciatif. Dans ce cas, il n'y a pas homogénéisation des déictiques qui restent sur deux plans d'énonciation distincts.

Dans le modèle de J. Authier-Revuz, la structure de l'IT en DI (l dit que... « X » ou selon l... « X ») ne relève donc pas de l'hybridation. Dans le cas de l'IT en DI, il y a une « régularité syntaxique du fonctionnement de l'îlot textuel »¹³⁵ sans la rupture syntaxique propre au DD. Il existe une continuité syntaxique, énonciative et sémiotique entre le message représenté et le message représentant, sans les deux-points et sans un double repérage énonciatif. L'uniformisation des déictiques s'effectue par rapport à leur cadre de référence. La structure de l' « IT en DI » correspond à une MA avec un cumul de deux sémiotiques (l'usage et la mention). Rappelons que, dans une MA, le locuteur porte un commentaire sur son dire en train de se faire ou en appelle un implicitement dans le cas des MA aglosiques, et c'est ce commentaire qui par le retour sur la forme signifiante opacifie le propos. Dans le cas de la MA en IT, il y a une reformulation-traduction (DI) avec, localement, monstration du discours autre. La monstration indique que des éléments du message d'origine ont résisté à la reformation-traduction du DI, et par le biais des guillemets il en souligne la textualité d'origine. Dans ce cas, le locuteur parle avec les mots de l'autre tout en en soulignant l'étrangeté.

II.4.2. Le mode du DR, classique et mixte, selon L. Rosier et U. Tuomarla

Comme nous le pointions plus haut, L. Rosier (1999) et U. Tuormala (2000) ont critiqué le fonctionnement autonymique du DD pour lui refuser sa matérialité signifiante. Elles ont critiqué le fait que, selon J. Authier-Revuz, le DD ne réfère pas au monde. Voyons ce qu'il en est pour l'une et pour l'autre.

Pour L. Rosier, « toute citation est déjà en soi une appropriation donc un usage de la parole autre »¹³⁶. L. Rosier refuse le statut autonymique du DD, elle ne reconnaît pas la dimension de la langue dans le modèle du DR. Pour elle, l'appropriation du message d'origine par le locuteur L se place au niveau du discours. Elle ne reconnaît pas la capacité de l'autonymie en langue et en discours, et ne conçoit pas le fonctionnement discursif de la mention pour n'admettre qu'une dynamique discursive. Elle opte pour un fonctionnement du DD en usage, c'est-à-dire d'un DD dans sa relation aux autres discours. Le DD comme forme de DR existe dans un rapport de discours à discours. La perspective de L. Rosier d'une « actualisation du DR »¹³⁷ s'imbrique dans celle d'une « linguistique de l'énonciation socialisée de Bakhtine »¹³⁸. C'est par l'approche bakhtinienne de la création des dire dans des conditions sociales d'énonciation et de production, - c'est-à-dire du fait qu'il y a toujours du discours dans le discours, et que cet autre (discours) s'en trouve à l'intérieur de l'énonciation -, que L. Rosier

remet en cause l'irréductibilité discours citant/discours cité pour lui préférer l'idée (U. Tuormala aussi) d'un continuum du DD dans le DR. Et, c'est dans la perspective qui est la sienne de ce continuum cité/citant que L. Rosier (1999) - mais aussi M.-M. de Gaulmyn (1983), M. Perret (1994) et U. Tuomarla (2000) - analyse l'îlot textuel comme un fragment de DD introduit dans le DI parlant ainsi de mixité ou d'hybridité là où J. Authier-Revuz voit une MA avec une intégration-monstration du message autre dans le Un du discours. Dans cette perspective, les formes hybrides ou mixtes conjuguent du DI et le fragment d'un élément rapporté en DD¹³⁹. L'IT apparaît comme du DD en configuration de DI.

U. Tuomarla considère aussi que le DD a une valeur d'usage¹⁴⁰ pour statuer également sur l'hybridité de l'IT. Elle s'appuie sur une analyse argumentative du DR¹⁴¹ et sur le fonctionnement discursif de la citation pour ne pas reconnaître la dimension autonymique du DD. Selon elle, le contexte d'emploi du discours cité ne permet pas d'opter pour l'autonomie du DD, celle-ci est suspendue dès lors que le segment cité est contextualisé à travers le discours citant : « le statut objet ne saurait résister au poids du contexte insérant et déterminant »¹⁴². Des différences existent à propos du statut de la mention. J. Authier-Revuz considère, contrairement à U. Tuomarla (et à L. Rosier), qu'il y a un signifié dans la mention, et que celui-ci peut être mis en action.

Avant d'examiner dans la prochaine partie des cas concrets qui peuvent mettre en perspective les différents modèles à partir d'exemples de notre corpus, arrêtons-nous ici sur les points de divergence. Nous posons que l'IT ne relève pas de l'hybridation du DD et du DI. Il n'est qu'un cas de la configuration de MA interdiscursive. Notre postulat théorique et de surcroît nos analyses qui en découlent reposent sur le fonctionnement en mention du DD (partie citée) dans la continuité théorique des logiciens (Frege) et des linguistes de l'énonciation (Benveniste). Il repose aussi sur le fonctionnement en usage du DI (partie citante). La mise en fonctionnement de la matérialité de la langue et son traitement autonymique en discours restent propres à définir les modes de la reformulation-traduction (DI) et de la citation (DD)¹⁴³. La MA diffère bien du DD quant à sa syntaxe, homogénéisante dans le cas de la MA en DI et hétérogénéisante dans l'autre, mais aussi sur le plan énonciatif.

Dans cette première partie, nous avons posé l'irréductibilité de la langue et du discours. En cela, nous gardons comme pertinente la distinction entre les deux modes de signification : sémiotique/sémantique. Nous avons aussi rappelé la dimension sociale du discours, le fait que les discours s'établissent dans les conditions sociales d'énonciation et de production.

De même, nous avons spécifié la nature hétérogène du discours pour dire qu'il y a toujours de l'autre dans le Un discursif et que celui-ci se réalise à partir d'un « déjà-dit » foncier. Avec M. Pêcheux et la psychanalyse, nous avons vu que cette extériorité constituante est inaccessible au sujet parlant qui, en quelque sorte, reste « produit » par le langage. Nous avons aussi supposé que la représentation du discours autre pouvait être la « part sociale » représentée à l'intérieur du discours.

Nous avons proposé un réaménagement de la notion de circulation de L. Rosier pour qui cette circulation se réalise à partir de l'effacement de la source énonciative, par un phénomène de multiplication de la transmission d'énonciateur à énonciateur. En ne restreignant pas le phénomène d'EE au seul aspect de ses effets pragmatiques, en l'élargissant au-delà de la simple problématique de la prise en compte de la source, en considérant que l'EE joue sur le dire autre mais aussi sur les façons de dire qui touchent à la non-coïncidence mots-choses, nous avons opéré un déplacement de perspective qui nous amène à un prolongement de la notion de circulation et à sa formulation en terme de circulation idéologique.

La circulation idéologique implique qu'on aborde la circulation dans le champ de la méta-énonciation, qu'on prenne en compte l'ensemble des faits de non-coïncidence observés par J. Authier-Revuz pour lesquels l'acte d'énonciation se dédouble pour se regarder. C'est ce retour dans l'énonciation qui est de nature à définir la non-coïncidence du dire. Un tel déplacement nous permet de concevoir une circulation qui ne se limite pas à une seule relation de discours dans le discours. L'énonciateur ne commente pas son dire comme s'il était uniquement à l'image d'un dire autre. Le rapport de l'autre dans le discours n'est pas seulement de l'autre en tant que discours autres. Il peut s'agir plus largement de faits d'altérité de discours autres, mais pas uniquement. La circulation peut être autre chose qu'une circulation discursive, elle existe aussi dans un rapport non nécessairement explicitement non-dialogique. Nous n'instaurons pas une coupure avec le modèle de L. Rosier, mais bien un élargissement de celui-ci. Dans le cas où la MA est purement interprétative, c'est-à-dire balisée, mais sans glose, la circulation déborde du cadre de la MA semi-allusive, interdiscursive, pour d'autres valeurs de non-coïncidence. C'est le cumul de ces valeurs qui nous fait pencher pour une circulation idéologique dans les dire.

Dans la deuxième partie à venir, nous observerons des valeurs de DD et les formes d'hybridité à partir du traitement d'exemples de RDA du corpus. Nous mettrons ainsi en perspective les différentes approches théoriques sur le DR. Puis, nous examinerons les faits d'altérité rapportés à la dimension du corpus et de chaque support. En cela, nous différencierons les MA explicites des MA interprétatives. L'observation des MA interprétatives de notre corpus

permettra d'observer des phénomènes de répétitions des dires. Nous en dégagerons les valeurs idéologiques implicites. Ces faits participent d'une circulation de points de vue autres mondains par laquelle les supports de presse peuvent développer leur argumentation. Ce sera notre troisième partie. De manière transversale, nous étudierons les spécificités des supports par rapport à un extérieur qui pourrait être celui du FN. Nous y releverons les indices d'une inscription de l'idéologie du FN.

Notes

1. J. Rey-Debove, *Le Métalangage*, Edition Le Robert, Paris, 1978, réédition, Armand Colin, Paris, 1997, p. 85 ; Saint-Augustin, *De Magistro*, V, p. 16.
2. Ibid., p. 86 ; W. de Shyreswood, *Introductiones in Logicam*, p. 75.
3. « Il arrive quelquefois que nos idées et pensées sont la matière de nos discours et font la chose qu'on veut signifier, et les notions réflexives entrent plus qu'on le croit en celles des choses. On parle même quelquefois des mots matériellement [...] ; ce qui arrive non seulement lorsqu'on parle en grammairien, mais encore quand on parle en dictionnariste, en donnant l'explication des mots » [je souligne] - G. W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Flammarion, Paris, 1966, p. 246-247.
4. J. Rey-Debove, op. cit., p. 87.
5. Ibid., p. 87.
6. Dans le modèle de 1957, Roland Barthes considère le mythe comme du métalangage. Il ne fait pas encore la distinction entre métalangage et connotation.
7. R. Barthes, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957, p. 199.
8. R. Barthes, op. cit., p. 199.
9. Ibid., p. 193.
10. Ibid., p. 197.
11. Pour préciser et compléter notre propos, on peut illustrer la distinction entre sens et signification dans le premier modèle de Barthes à partir de ce qu'il dit d'une couverture de Paris-Match : « On me tend un numéro de Paris-Match. Sur la couverture, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans aucun doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela, c'est le sens de l'image. Mais, naïf ou pas, je vois bien ce qu'elle me signifie : que la France est un grand empire, que tous ses fils, sans distinction de couleur, servent fidèlement sous son drapeau, et qu'il n'est de meilleure réponse aux détracteurs d'un colonialisme prétendu, que le zèle de ce noir à servir ses prétendus oppresseurs » [je souligne] - ibid., p. 201. La signification est un supplément de sens par rapport au sens proprement dit.
12. Ce schéma est emprunté à R. Barthes, « Eléments de sémiologie », 1964, dans *L'aventure sémiologique*, Seuil, Paris, 1985, p. 77.

13. Ibid., p. 77.
14. « Un système connoté est un système dont le plan d'expression (Sa) est constitué lui-même par un système de signification » - ibid., p. 77.
15. « Un métalangage est un système dont le plan du contenu (Sé) est constitué lui-même par un système de signification » - ibid., p. 77.
16. Ibid., p. 78-79.
17. R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Editions de Minuit, Paris, 1963, p. 217.
18. Ibid., p. 53.
19. Ibid., p. 214.
20. Ibid., p. 217-218.
21. Ibid., p. 218.
22. « L'interprétation d'un signe linguistique aux moyens d'autres signes de la même langue [...] est une opération métalinguistique » - ibid., p. 54. R. Jakobson parle ici de travail interprétatif dans le cadre usuel de la langue-objet, illustrant son propos avec l'apprentissage de la langue par l'enfant.
23. Ibid., p. 178.
24. Ibid., p. 176.
25. Ibid., p. 178.
26. R. Jakobson prend pour exemple : « Quand je dis : Le chiot est un animal caressant, ou : Le chiot pleurniche, le mot "chiot" désigne un jeune chien, tandis que dans une phrase comme "Chiot" est un nom qui désigne un jeune chien, ou "Chiot désigne un jeune chien" [...], le mot "chiot" - dirons-nous avec Carnap - est employé comme sa propre désignation » - ibid.
27. Ibid.
28. Ibid., p. 180.
29. La « connotation autonymique » se définit par son statut de « signe intermédiaire entre l'emploi ordinaire et l'emploi autonome ». Il s'agit de phrases qui connotent leur signe où la réflexivité sémiotique est opérante - Préface de J. Rey-Debove, *Le métalangage*, Edition Le Robert, Paris, 1978, réédition Armand Colin, 1997, p. VIII.
30. R. Jakobson, op. cit., p. 177.
31. C'est dans cet article que Rey-Debove emploiera pour la première fois le mot connotation autonymique.
32. J. Rey-Debove, « Notes sur une interprétation autonymique de la littéralité : le mode du "comme je dis" », *Littérature*, n°4, déc. 1971, p. 45.
33. Ibid., p. 45.
34. « L'avenir est sans doute à une linguistique de la connotation [...] La connotation, étant elle-même un système, comprend des signifiants, des signifiés et le procès qui unit les uns aux autres (signification), et c'est l'inventaire de ces trois éléments qu'il faudrait au premier chef entreprendre pour chaque système. Les signifiants de connotation, que l'on appellera des connotateurs, sont constitués par des signes (signifiants et signifiés réunis) du système dénoté » [je souligne] - R. Barthes, « Eléments de sémiologie », *L'aventure sémiologique*, Seuil, Paris, 1985, p. 78.
35. J. Rey-Debove, *Le métalangage*, op. cit., p. 253.
36. Selon J. Rey-Debove, le commentaire linguistique opacifie la transparence du signe : « La transparence ordinaire du discours [...], qui tolère n'importe quels termes pour parler des choses, est brusquement opacifiée par une précision métalinguistique » - ibid., p. 253.
37. J. Rey-Debove, ibid., p. 259.
38. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Larousse, Paris, 1995, p. 33.
39. « Opacification » : « cette interposition dans le dire de la considération de la forme ». Il y a altération momentanée de la transparence du dire par le retour dans l'énonciation de la forme signifiante du signe linguistique - ibid., p. 25.
40. « C'est dans une perspective énonciative de modalisation réflexive du dire, que j'inscris la structure décrite comme "connotation autonymique" comme présentant un cumul hiérarchisé, de deux sémiotiques, avec blocage de synonymie, débouchant sur une modalité réflexive opacifiante du dire » [je souligne] - ibid., p. 33.
41. Ibid., p. 136-137.
42. « Par rapport à la simple énonciation du signe standard, ce qu'ajoute sa représentation par le moyen du signal [guillemets], c'est une sorte de manque, de creux à combler interprétativement » [je souligne] - ibid., p. 136. Ce manque ne concerne que les cas où la MA est balisée et non glosée. Quand la glose est présente, l'interprétation est circonscrite.
43. L'exemple est forgé à partir d'un extrait de *La NR* dont le titre est : Le « caillassage » des postes (article de *La NR* du lundi 12 novembre 2001 - NR. 10).
44. J. Authier-Revuz, op. cit., p. 143.

45. L'exemple est forgé à partir d'un titre du *Figaro* : Les « nouveaux barbares » tiennent le haut du pavé (article du Figaro du samedi 8-dimanche 9 décembre 2001 - F. 17).
46. J. Authier-Revuz, op. cit., p. 507. Nous y reviendrons dans notre classement des formes de non-coïncidence.
47. Ibid., p. 507.
48. Rappelons que cela signifie que l'énonciation se prend elle-même pour objet.
49. R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, op. cit., p. 214.
50. P. N. Medvedev, 1928, cité dans T. Todorov, Mikhaïl Bakhtine, *Le principe dialogique*, suivi de *Ecrits du cercle de Bakhtine*, Seuil, Paris, 1981, p. 88.
51. J. Authier-Revuz, à partir de A. Culioli, parle d'auto-réception pour dire qu' « au moment où il parle, le locuteur est son propre auditeur » - J. Authier-Revuz, op. cit., p. 149.
52. « Le sens d'un mot, d'une expression, d'une proposition... n'existe pas "en soi-même" (c'est-à-dire dans un rapport transparent à la littéralité du signifiant) » - M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, op. cit., p. 144.
53. J. Authier-Revuz, op. cit., p. 66.
54. Ibid., p. 67.
55. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, 1982, n°26, p. 145.
56. Ibid., p. 145.
57. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité(s) énonciatives(s) », *Langages*, 1984, n°73, p. 106.
58. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », art. cit., p. 142.
59. Ibid., p. 143.
60. L'hétérogénéité montrée, « l'image du rapport de l'un à des autres différents » - J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 270.
61. J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité(s) énonciatives(s) », art. cit., p. 99.
62. Déjà cité - J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 143.
63. Ibid., p. 148.
64. Ibid., p. 12.
65. Ibid., p. 38.
66. Pour un parcours des formes de non-coïncidences interlocutives, voir J. Authier-Revuz, *ibid.*, chapitre V, p. 181 à p. 231.
67. J. Authier-Revuz, « Non-coïncidences dans la production du sens », art. cit., p. 25.
68. « Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire » - E. Benveniste, *PLG*, op. cit., 1974, p. 82.
69. J. Lacan ; référence prise dans J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 179. Ce ratage est dû à l'incompatibilité des deux appareils psychiques conscient/inconscient.
70. Pour un parcours des formes de non-coïncidences interdiscursives, voir J. Authier-Revuz, *ibid.*, chapitre VI, p. 269 à p. 507.
71. Déjà cité, T. Todorov, Mikhaïl Bakhtine, *Le principe dialogique*, op. cit., p. 8.
72. Déjà cité, M. Pêcheux, *Les Vérités de La Palice*, op. cit., p. 146.
73. Pour un parcours des formes de non-coïncidences entre les mots et les choses, voir J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., chapitre VII, p. 548 à p. 677.
74. J. Authier-Revuz, « Psychanalyse et champ linguistique de l'énonciation : parcours dans la méta-énonciation », *Linguistique et psychanalyse*, Editions in Press, Cerisy, 2001, p. 98.
75. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 507.
76. « Il n'y a de Réel inaccessible que parce que l'homme parle et parce qu'il est séparé, exilé du monde par toute l'épaisseur de la langue » - G. Pommier, *Le dénouement d'une analyse*, Editions Point Hors Ligne, Paris, 1987, p. 30 ; référence prise dans J. Authier-Revuz, *ibid.*, p. 528.
77. Pour un parcours des formes de non-coïncidences des mots à eux-mêmes, voir J. Authier-Revuz, *ibid.*, chapitre VIII, p. 712 à p. 786.
78. J. Authier-Revuz, « Non-coïncidences dans la production du sens », art. cit., p. 27.
79. Lalangue est l'expression en tous sujets parlants de l'équivoque.
80. J. Authier-Revuz, « Modalisation autonymique et discours autre : quelques remarques », *Modèles linguistiques*, 1997, vol. XXXV, fasc. 1, chp. 18, p. 36.
81. Ibid., p. 36.
82. J. Authier-Revuz, « Repères dans le champ du DR », *Information grammaticale*, n°55, oct. 1992, p. 38.
83. G. Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, 1971 (écrit entre 1871 et 1925), p. 105.
84. J. Authier-Revuz, « La RDA : un champ multiplement hétérogène », *Le discours rapporté dans tous ses états*, J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette et L. Rosier éd., L'Harmattan, Paris, 2004, p. 45.
85. Ibid., p. 47.

86. J. Authier-Revuz, « Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères », *Parler des mots (le fait autonymique en discours)*, textes réunis par J. Authier-Revuz, M. Doury et S. Reboul-Touré, Sorbonne Nouvelle éd., Paris, 2003, p. 83-84.
87. « Ce guillemet [de modalisation autonymique] est la trace d'une opération linguistique locale de prise de distance : un mot, dans le cours du discours, est désigné à l'attention du récepteur, comme l'objet, le lieu de suspension de prise en charge - de celle qui fonctionne normalement pour les autres mots. Cette suspension de prise en charge détermine une sorte de creux à combler, par une interprétation, un "appel de glose" si l'on veut, glose qui s'explique parfois, qui demeure le plus souvent implicite » [je souligne] - J. Authier-Revuz, « Paroles tenues à distance », *Matérialités discursives*, Presse universitaire de Lille, 1981, p. 128.
88. J. Authier-Revuz, *ibid.*, p. 128.
89. J. Authier-Revuz, « Modalisation autonymique et discours autre : quelques remarques », *art. cit.*, p. 97-98.
90. J. Authier, « Les formes du DR. Remarques syntaxiques et sémantiques », *DRLAV*, n°17, 1978, p. 28 et p. 73-74.
91. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l' "îlot textuel" », *Cahiers du français contemporain*, n°3, 1996, p. 92.
92. J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapportées », *DRLAV*, n°17, 1978, p. 74.
93. « Fragment "X" qui apparaît [...] comme un élément du message (m) de l [le message et le locuteur de l'acte d'énonciation représenté] ayant "résisté" dans sa littéralité à l'opération de reformulation-traduction à l'œuvre dans le message M [le message et le locuteur de l'acte d'énonciation représentant] » [je souligne] - J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de "l'îlot textuel" », *Cahiers du français contemporain*, Crédif, Paris, n°3, juin 1996, p. 94.
94. J. Authier-Revuz, « Repères dans le champ du discours rapporté », *Information grammaticale*, n°55, 1992, p. 41.
95. J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapportées », *art. cit.*, p. 73.
96. Cf. J. Authier-Revuz, « Repères dans le champ du DR », *Information grammaticale*, n°56, 1993, p. 11.
97. Selon J. Authier-Revuz, la modalisation en discours second (MDS) ou encore modalisation par discours autre (MDA) est une « assertion modalisée par renvoi à un autre discours, c'est-à-dire se caractérisant elle-même comme "seconde", dépendante de cet autre discours ». La MDS correspond à deux structures selon que la modalisation se situe sur le plan du contenu, à travers des mots dont il est fait usage ou selon que la modalisation se situe sur le plan de l'emploi d'un mot, donné comme emprunté à un extérieur. Dans ces deux cas, « seul le dernier cas constitue ce qu'on appelle une modalisation en discours second », selon J. Authier-Revuz - J. Authier-Revuz, « Repères dans le champ du discours rapporté », *Information grammaticale*, n°55, octobre 1992, p. 39. Autres références sur la MDS : J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », *Cahiers du français contemporain*, Edition Crédif, n°3, 1996, p. 92 ; J. Authier-Revuz, « Modalisation autonymique et discours autre : quelques remarques », *Modèles linguistiques*, 1997, vol. XXXV, fasc. 1, chp. 18, p. 39-40.
98. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l' "îlot textuel" », *art. cit.*, p. 96-97.
99. *Ibid.*, p. 14.
100. J. Authier-Revuz, J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de "l'îlot textuel" », *art. cit.*, p. 95.
101. M. de Gaulmyn, référence prise dans L. Rosier, « De la stylistique sociologique suivie d'une application pratique : discours direct, presse et objectivité », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n°71, 1993, p. 640.
102. J. Authier-Revuz, « Repères dans le champ du discours rapporté », *art. cit.*, 1993, p. 14.
103. *Ibid.*, p. 14.
104. *Ibid.*, p. 14.
105. S. Moirand, « Du traitement différent de l'intertexte selon les genres convoqués dans les événements à caractère politique », *Semen*, n°13, Presses universitaires Franc-Comtoises, Besançon, 2001, p. 103.
106. *Ibid.*, p. 107.
107. Un exemple à suivre, ci-dessous.
108. *Ibid.*, p. 275.
109. J. Authier-Revuz distingue deux modalités d'émergence d'un dire montré comme étranger dans le discours : celle d'un discours autre comme approprié à l'objet du dire (déterminé par l'objet visé) et celle d'un discours autre comme associé au dire (déterminé par l'interdiscours) - *ibid.*, p. 316-344. Ce mot autre peut s'analyser encore selon son mode de saisie, soit comme simple habillage (positif/négatif), soit comme point de vue (pertinent/non pertinent) sur le réel - *ibid.*, p. 345-381.
110. *Ibid.*, p. 631.
111. *Ibid.*, p. 632.
112. *Ibid.*, p. 635.
113. Déjà-cité - J. Authier-Revuz, « Aux risques de l'allusion », *L'allusion dans la littérature*, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2000, p. 209.

114. « Risque choisi de la figure ponctuelle de l'allusion, risque subi de l'extériorité - "l'allusivité" - interne au dire et au sens » - *ibid.*, p. 210.
115. Cet extrait du programme du candidat Le Pen pour la campagne 2002 a été pris sur le site du FN www.frontnational.com. Le corpus des textes du FN est indiqué en annexe, à la fin de la thèse. Il est dans un livret à part.
116. Le petit Robert définit la voyoucratie comme le « pouvoir exercé par des personnes corrompues ». Pour le Trésor de la langue française, la voyoucratie est associée au « monde des voyous et, par analogie, de ceux qui se conduisent comme eux ». Le dictionnaire étymologique (Larousse) le réfère comme mot de G. Flaubert. Ce mot se trouve dans une correspondance de G. Flaubert à Edmond et Jules de Goncourt (dans *La Pléiade*, lettre du 19 décembre 1865), il a pour contexte l'insuccès de l'une de leurs pièces de théâtres, possiblement *Henriette Maréchal* : « Tandis que l'on supprime votre pièce pour satisfaire au vœu de Pipe-en-Bois, on chasse des écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. C'est l'équilibre. Ô sainte Voyoucratie ! » (G. Flaubert). On trouve aussi comme référence à voyoucratie (sur internet) le polémiste et écrivain Henri Rochefort (1831-1913). Celui-ci dénonça dans un journal satirique (*La Lanterne*) la corruption sous l'Empire (Napoléon III). Il fut déporté en Nouvelle-Calédonie après la Commune (1871), puis se rallia au général Boulanger, un des animateurs de l'action nationaliste. Aujourd'hui, le mot paraît peu employé en dehors du discours du FN. Il semble avoir une forte connotation polémique voire pamphlétaire.
117. « C'est de façon purement interprétative que le fragment sur la chaîne trouvera ou non son répondant dans la mémoire discursive » - J. Authier-Revuz, « Aux risques de l'allusion », *art. cit.*, p. 216.
118. *Ibid.*, p. 218.
119. R. Barthes, *R. Barthes par lui-même*, Seuil, Paris, 1975, p. 51.
120. Selon la définition de J. Baechler, dans *Qu'est-ce que l'idéologie ?*, Gallimard, Paris, 1976, p. 132.
121. Citons Roland Barthes pour qui « l'idéologie [est] ce qui se répète et constitue » - R. Barthes, *op. cit.*, p. 108, ou encore Michel Pêcheux : « La mémoire stratégique fonctionne à la répétition » - M. Pêcheux, « L'étrange miroir de l'analyse du discours », *Langages*, n°62, juin 1981, p. 7 ; à propos des travaux de Courtine sur le discours communiste adressé aux chrétiens de 1936 à 1976, dans le cadre de sa « politique de la main tendue ».
122. J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapportées. Remarques syntaxiques et sémantiques », *DRLAV*, n°17, 1978, p. 47.
123. *Ibid.*, p. 52.
124. *Ibid.*, p. 52. Nous prenons le système de notation de J. Authier-Revuz : « une forme de DR, dans un énoncé M, signifie que l'acte d'énonciation E où est produit cet énoncé, et qui est caractérisable par, outre l'énoncé M, un locuteur L, un récepteur R, un code C, une situation comprenant dans l'infini des données, un temps T, un lieu Loc, a pour objet (que l'on peut considérer comme une des données de la situation E) un autre acte d'énonciation e, caractérisable par un énoncé m, un locuteur l, un récepteur r, un code c, une situation comprenant un temps t, un lieu loc. » - *ibid.*, p. 5.
125. J. Authier-Revuz, « La RDA : un champ multiplement hétérogène », *Le discours rapporté dans tous ses états*, J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette et L. Rosier éd., L'Harmattan, Paris, 2004, p. 45.
126. « L'autonymie signifie des signes avec leur signifié, et pour être saisis - "captifs", si l'on veut - dans le cadre (ou le carcan) sémiotique de l'autonymie, ces signifiés ne "s'éteignent" pas, mais jouent dans les discours où ils figurent, y résonnent, produisent des effets de sens, sur le mode indirect qui est celui de leur présence dans le dire, celui de l'image qui en est donnée » [je souligne] - J. Authier-Revuz, « Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères », *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, textes réunis par J. Authier-Revuz, M. Doury, S. Reboul-Touré, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2003, p. 83-84.
127. J. Authier-Revuz, « La RDA : un champ multiplement hétérogène », *art. cit.*, p. 49.
128. *Ibid.*, p. 36.
129. *Ibid.*, p. 49.
130. *Ibid.*, p. 44.
131. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », *Cahiers du français contemporain (Hétérogénéité en discours)*, n°3, juin 1996, p. 95.
132. J. Authier-Revuz, « La RDA : un champ multiplement hétérogène », *art. cit.*, p. 44.
133. *Ibid.*, p. 44.
134. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », *art. cit.*, p. 97.
135. *Ibid.* p. 96.
136. L. Rosier, « Ces mots qui ne vont pas de soi par Jacqueline Authier et ces mots qui ne sont pas de soi », *Travaux de linguistique*, Edition Duculot, Paris/Louvain-la-Neuve, n°32, 1996, p. 165.
137. L. Rosier, *Le discours rapporté : histoires, théories, pratiques*, Edition Duculot, Bruxelles, 1999, p. 218.
138. *Ibid.*, p. 126.

139. Pour M. Perret, « l'îlot textuel proprement dit apparaît dans un contexte de discours rapporté, au style indirect, indirect libre ou en discours narrativisé (DN) » - M. Perret, *L'énonciation en grammaire du texte*, Nathan, Paris, 1994, p. 102.
140. « Tout en gardant l'illusion de ne référer qu'à la forme, elle [la dualité du DD] véhicule habilement le contenu de la citation » - U. Tuomarla, *La citation mode d'emploi (Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct)*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000, p. 39.
141. « L'insertion d'un segment de DD dans un contexte a des conséquences d'ordre argumentatif » - *ibid.*, p. 12.
142. *Ibid.*, p. 40.
143. Nous n'allons pas dans le sens d' « un parallélisme entre le que du DI - traditionnellement décrit comme morphème de subordination - et les deux-points du DD » - *ibid.*, p. 109.

Deuxième partie

VALEURS IDEOLOGIQUES DE FAITS DE DISCOURS AUTRES ET DE MODALISATIONS AUTONYMIQUES

Dans cette deuxième partie, nous tenterons de rendre compte de la spécificité du corpus dans son ensemble et plus particulièrement pour chaque support. En prenant appui sur la théorie de J. Authier-Revuz, que nous mettrons en balance avec les théories de L. Rosier et de U. Tuomarla, nous examinerons les cas de dédoublement énonciatif (MA) rencontrés pour en dégager des grandes tendances. Nous analyserons de manière exhaustive les quelques MA avec glose, nous étudierons leur sémantisme. En cela, nous pourrions rendre compte des indices d'une parole idéologique, celle du FN, autour de l'idée d'une omniprésence de l'insécurité dans le pays, dans les quartiers, cette insécurité pouvant être liée à la population immigrée. Pour finir, nous procéderons à une étude par corpus de faits d'altérité, en séparant les représentations des valeurs de non-coïncidence du discours à lui-même de celles de non-coïncidence entre les mots

et les choses. Nous étudierons chaque support de cette façon. A ce stade, nous analyserons des faits d'altérité qui emprunteraient au discours du FN (MA interdiscursives) et/ou qui décriraient une réalité propre au FN (MA « mots-choses »), nous permettant ainsi de déterminer des circulations idéologiques dans le dire.

Chapitre III - Glissements et interventions dans le DR

Nous étudierons dans ce chapitre les formes classiques et hybrides du DR à partir des modèles de J. Authier-Revuz principalement, mais aussi de L. Rosier et de U. Tuormala. Nous rapporterons cette étude aux exemples du corpus pour en dégager la valeur idéologique, c'est-à-dire ici comment le DR participe du discours des locuteurs. Pour cela, nous analyserons des faits de langue remarquables ou qui restent formellement, contextuellement et/ou interprétativement instables. Par ces études, nous aborderons la textualité des discours pour observer comment ils restituent la parole autre, et aussi pour poser la question de la signifiante de la parole représentée. Cette textualité peut être à considérer dans le cadre de la continuité ou du télescopage syntaxique et énonciatif.

Pour revenir sur certains points critiques, nous observerons des formes mixtes et d'autres cas de ruptures énonciatives qui peuvent être empruntées au mode du DD. Ces exemples vont dans le sens de la non fidélité et de la non objectivité du DD. Puis, en rapport avec le mode du DD, tout en s'en différenciant, nous observerons le cas de l'incise comme glose. Ensuite, nous observerons des cas d'indétermination interprétative entre DD et MA pour finir sur l'hypothèse d'une prolifération de la MA. Nous verrons ce que cela implique par rapport au mode du DD.

III.1. Les formes mixtes du corpus

Pour débiter, un exemple emprunté à *La NR* nous permettra d'observer une forme hybride de RDA (DR mixte) et de la commenter :

(NR. 10) N'ouvrant que le matin, ce "point-contact" de police, situé au rez-de-chaussée d'immeuble d'habitation de cinq à six étages, sert à recueillir les doléances et éventuellement les plaintes des habitants du quartier du Perrier, "où nous avons très souvent des incendies de véhicules, de poubelles et des jets de pierres". Annemasse possède le taux de délinquance le plus élevé du département de Haute-Savoie.

[je souligne ; la première modalisation de "point-contact" peut être interprétativement une MA interdiscursive comme dire de la police].

Dans la RDA « où nous avons très souvent des incendies de véhicules, de poubelles et des jets de pierres » (DD), le nous renvoie au dire des habitants du quartier du Perrier à Annemasse. Il n'y a pas adaptation des repères énonciatifs au cadre existant, ce qui serait le cas pour une MA. Il s'agit d'un cas de télescopage : là où l'on attend une MA avec une continuité syntaxique de la phrase et un même cadre de repères énonciatifs, « nous » renvoie au locuteur d'une autre situation d'énonciation. Le déictique « nous » apparaît comme hétérogène au plan du repérage énonciatif. La rupture énonciative est de l'ordre du DD, par juxtaposition de deux cadres d'énonciation, de deux systèmes déictiques. Le segment représenté est à considérer dans sa matérialité signifiante.

La concordance des temps (le présent) entre la partie citée et la partie citante peut donner une illusion de continuité discursive, alors que la partie citée est en mention et la partie citante en usage : cette « structure [...] présente dans le cadre d'une structure phrastique unique, syntaxiquement régulière, la discordance d'un double repérage énonciatif »¹. Ici, le locuteur citant fait mention des mots de l'autre. Il parle des mots des habitants, tout en l'intégrant à sa propre syntaxe : l'antécédent du relatif « où » se trouve avant les guillemets. Dans ce cas précis, c'est enchâssé dans un contexte discursif particulier que le segment du message représenté signifie et qu'entre autres le déictique « nous » réfère.

Selon L. Rosier, l'emploi du DD de DR procède de « l'effet d'objectivité »². Cet effet est lié à « l'idéologie du vérisme »³ des pratiques discursives journalistiques. Dans le cas d'un DR comme celui que nous observons, nous sommes dans un rapport de discours citant à discours cité où c'est la parole des habitants du quartier d'Annemasse qui est représentée. Dans ce rapport de discours à discours, le message représenté aurait un effet d'objectivité pour le locuteur citant. Cet effet réside dans la textualité spontanément interprétée comme dénotant la fidélité. Nous pouvons aussi considérer que c'est en tant que cette parole peut être porteuse des intentions d'un autre dans le « déjà-dit » socialisé qu'elle n'est qu'« effet d'objectivité ».

Rappelons que selon J. Authier-Revuz, c'est la matérialité même du DD qui permet d'en faire un usage trompeur (reproduction tronquée, inexacte...). Puisqu'avec le DR, nous sommes dans le rapport d'un acte d'énonciation par un autre acte d'énonciation, et non dans un rapport de paroles dans un acte d'énonciation, le DD textuel⁴ n'est en rien la restitution fidèle, littérale⁵, de la situation rapportée. Le message cité est « directement ancré dans la réalité d'une situation de communication qui le détermine et permet de l'interpréter »⁶, et qui ne permet pas de restituer son sens originel. Pour ainsi dire, le sens du message représenté est conditionné par le message citant. Il est mis en fonctionnement par le locuteur citant et devient sensé dans le discours enchâssant.

De même en NR. 11b, se vérifie une forme de télescopage de DD apparemment intégré syntaxiquement, mais en réalité en rupture énonciative, dans un discours indirect (DR mixte) :

(NR. 11b) "L'ambiance n'était pas claire. [...]", a expliqué Sofia Benlemnane. Elle ajoute qu'une fois être entrée sur le terrain, elle a brandi le drapeau algérien et s'est attardée sur la pelouse, parce que "c'était plus fort que moi". [je souligne].

Cet exemple présente un nouveau cas de télescopage énonciatif et de continuité syntaxique : « moi » renvoie à un autre acte d'énonciation tout en étant construit par subordination syntaxique. Il n'y a pas adaptation des repères énonciatifs. « C'était plus fort que moi » est en mention (DD). Le temps de l'imparfait (c'était) n'est pas dû à une transposition par intégration syntaxique. Ce segment est hétérogène sur le plan du repérage énonciatif.

III.2. Autres cas de rupture énonciative

Une illustration de la non fidélité du mode du DD par l'expression du discours citant dans le discours cité, c'est-à-dire plus exactement par l'insertion montrée du citant dans le cité, peut être donnée en LM. 6 :

Des propos, comme ceux tenus par Lionel Jospin "*ne devraient pas arriver*", confie le lycéen : "*C'est un peu comme si l'on craignait que des problèmes ne se produisent [dans les banlieues].*" [je souligne],

et,

"*Si les jeunes [issus de l'immigration] étaient moins nombreux à croire dans la religion musulmane, ce serait la guerre civile*", diagnostique Issa. [je souligne].

Dans ces deux extraits, on observe les méta-discours [*dans les banlieues*] et [*issus de l'immigration*] dans cette manière du locuteur citant de se ressaisir du discours autre. Par le passage du DD cité au discours citant, le citant semble forcer le cité et ainsi marquer sa présence en surplomb.

Si le DD est, selon J. Authier-Revuz, « cette idée d'un je n'interviens pas »⁷, tout autant qu'« un simulacre de non-intervention »⁸, l'aptitude du locuteur citant est ici de faire entendre sa voix (dans les banlieues et issus de l'immigration) dans celle du locuteur cité : l'effet « sous-marins »⁹ selon L. Rosier. Ces « sous-marins » sont symétriquement inverses aux îlots textuels en tant qu'ils pointent « une remontée à la surface »¹⁰ de l'énonciation citante dans l'énonciation rapportée. Ce travail énonciatif participe de l'« effet d'hyperréalisme » :

Par l'exhibition des sous-marins énonciatifs, la presse accrédite l'effet de lecture suivant : une partie du discours est escamotée mais le reste de la citation est, lui, fidèle puisque son retravail est signé dans son détail linguistique¹¹.

Cette attitude discursive permet au locuteur journaliste de garder l'illusion de non-intervention du DD. Le DD dit bien le dire de l'autre : *moi j'interviens par des crochets*. L'intervention métadiscursive du locuteur citant dans le discours cité tend à confirmer le statut littéral du DD. Les crochets méta-énonciatifs semblent avoir une fonction de précision, de recadrage du propos énoncé, ainsi ils accentuent sa pertinence au détriment d'une authenticité discursive montrée comme apparente. L'énonciation typographique travaille l'objet rapporté, ainsi l'objet rapporté ne semble pas altéré. Les frontières entre rapporteur et rapporté bien que signalées participent du brouillage énonciatif.

Les signes métadiscursifs d'un discours « à soi » dans un discours à l'image de l'autre cherchent à mieux dire (les banlieues, les jeunes) pour être au plus près de la chose : il s'agit bien de jeunes immigrés des banlieues (*issus de l'immigration*), du problème (*les banlieues*), notre sujet d'article, le thème de campagne. L'interférence assumée par le journaliste a des fonctions proprement idéologiques¹² que ce soit pour préciser, pour gagner en pertinence et/ou pour défaire ce qui ne se dit pas mais que le locuteur-journaliste - acteur et médiateur de la parole politique, militant politique pour les locuteurs de *Présent* - rapporte. Si le principe de fidélité, de littéralité du DD est ici défait, le résultat manipulé n'en reste pas moins efficace au point de vue idéologique¹³. Pour ainsi dire, il naît de la fiction du locuteur citant qui cherche à capter le réel.

Dans le premier extrait, le recadrage est topologique (*dans les banlieues*). Dans le second extrait, il est identitaire (*issus de l'immigration*).

Dans ce même article, des recadrages topologique (*ce pays*) et spatio-temporel (*lors d'une conférence des Nations-Unies contre le racisme qui s'est terminée quelques jours avant les attentats*) sont aussi effectués :

Au fond, philosophe-t-il, "on oublie tout ce qu'est la France". "Moi, j'aime [ce pays] pour les valeurs qu'il incarne, son côté "Révolution française", ses philosophes et ses écrivains, qui ont engendré de grands textes", confie-t-il [je souligne],

et,

"A Durban [lors d'une conférence des Nations-Unies contre le racisme qui s'est terminée quelques jours avant les attentats], rappelle-t-il, tout le monde était main dans la main pour dénoncer l'attitude du gouvernement israélien face aux Palestiniens..." [je souligne].

Un même dispositif existe en P. 4 :

Pour les autorités françaises, il ne fait aucun doute que Ben Laden a des "projets" pour la France : "Il s'entoure de plus en plus d'Algériens [des Franco-Algériens en fait], il va tenter de se servir de leur propre cause, comme il le fait avec celle des Palestiniens. Ces militants algériens sont très remontés contre la France et pourraient canaliser les actes de Ben Laden." [je souligne].

La citation en DD (*il s'entoure de plus en plus d'Algériens...*) est « perturbée » par le commentaire du locuteur citant pour un recadrage de la parole empruntée (des Franco-Algériens en fait). La littéralité de la parole de l'autre est affichée, - mais aussi son caractère fallacieux ou erroné qui demande une traduction -, alors qu'il s'agit bien du mode rapporté de la parole autre par le locuteur citant et recadrant. Il s'agit bien de la parole citante à faire entendre au final.

On observe ainsi le caractère fabriqué du mode du DD. Le discours source est façonné en fonction de ce que le locuteur citant a à en dire. Les crochets semblent agir comme une intervention a posteriori du citant sur le cité. Ceux-ci produisent un effet d'objectivité en montrant la manipulation et donc en suggérant que le reste de la citation en DD ne saurait être pris comme manipulé¹⁴. Pourtant, par le travail métadiscursif de réévaluation énonciative, le discours cité est bien pris en défaut de « mal » dire, et sa matérialité signifiante (DD) s'en trouve modifiée. Il est manipulé - réénoncé -, et c'est tout le travail citationnel qui se montre ainsi pris dans une construction (fictive) de la réalité.

A travers le mode supposé littéral du DD, s'affiche en fait la non fidélité d'une parole représentée comme rapportée, liée à la mise en contexte - comme manipulation - de l'acte d'énonciation représenté. Le contexte discursif fait signifier ce qui est cité, le message cité perdant là une partie de sa littéralité et de son sémantisme.

III.3. L'incise comme glose (MA avec les marques du DD)

Pour aborder les cas particuliers de MA avec des marques du DD, et ainsi de montrer un peu plus la part de construction du mode du DD, citons tout d'abord l'extrait de NR. 15 :

Ce dispositif de "*stabilisation des équipes*", lancé de façon expérimentale dans une centaine de de collègues durs d'Ile-de-France, donne "*un résultat extrêmement positif*", a déclaré Jack Lang. [je souligne],

où nous avons deux RDA d'un dire emprunté de J. Lang. La seconde RDA « un résultat extrêmement positif » est commentée d'une incise (a déclaré J. Lang). Cette incise comme marque de DD peut laisser penser à un certain type de DR : le DRi, discours rapporté à statut indéterminé¹⁵. Le segment peut aussi relever d'une MA dans le cas où l'incise a le même rôle qu'une glose méta-énonciative. Ainsi, dans l'extrait cité, l'incise (*a déclaré J. Lang*) serait équivalente à une glose selon X (selon J. Lang), comme y invite la continuité syntaxique entre le verbe (*donne*) et son complément (« un résultat extrêmement positif »). Ainsi, l'intégration syntaxique verbe/complément y diffère des cas de DD.

Nous retrouvons ce cas de figure en LM. 8 et en LM. 15 :

(LM. 8) Le maire se verrait "confier la responsabilité de la police de proximité", précise François Bayrou.
[je souligne],

et,

(LM. 15) Il ne faut pas pour autant en conclure qu'il y a "une relation directe et exclusive entre l'envie de quitter les lieux et l'insécurité", pondère D. Peyrat... [je souligne].

En LM. 8, la MA d'emprunt d'un dire de Bayrou est aussi avec incise (*précise F. Bayrou*) équivalente à la glose *selon X* (selon Bayrou)¹⁶. La continuité syntaxique est entre le verbe (*se verrait*) et son infinitif et complément (« confier la responsabilité de la police de proximité »), avec le conditionnel (*verrait*) de modalisation en discours second (MDS).

En LM. 15, la MA est en IT suivie d'une incise (*pondère D. Peyrat*) qui a une valeur de glose. Du point de vue sémiotique, dans le cas d'une MDS sur le contenu, « l'un parle d'après l'autre »¹⁷, alors que dans le cas d'une MA, « l'un parle avec l'autre »¹⁸. Dans ce cas d'un IT en DI commenté d'une glose, il y a un cumul des modalités.

En NR. 7 :

Le gouvernement a également dû faire face aux attaques de Noël Mamère qui s'est élevé contre le "suivisme" sécuritaire d'une "partie de la gauche". Ce texte, dont "l'électoratisme grossier n'échappera à personne". "repose sur une conception médiatique et politique de la lutte antiterroriste", a dit le candidat des Verts à la présidentielle. [je souligne],

nous notons les trois MA interdiscursives de « suivisme », « partie de la gauche » et « l'électoratisme grossier n'échappera à personne » (dire de Mamère), puis une RDA avec rupture sémiotique qui nous intéresse tout particulièrement : le sujet du segment modalisé « repose sur une conception médiatique et politique de la lutte antiterroriste » est ce texte en

usage. Le segment modalisé est commenté de l'incise a dit le candidat des Verts à la présidentielle.

Ainsi, si au début du segment le locuteur de *La NR* semble parler avec les mots du candidat (mentionner l'usage des mots de Mamère), à la fin il pourrait sembler parler des mots du candidat, en mentionner les mots.

Nous pouvons considérer - notamment à cause de la place du sujet du verbe « repose » (*ce texte*) hors guillemetage, de la continuité syntaxique opérante - que l'incise (*a dit le candidat des Verts à la présidentielle*) a la valeur d'une glose de MA d'emprunt en selon X.

Pour autant, dans cet extrait, l'absence de déictiques ne permet pas de statuer précisément sur la valeur sémiotique du segment balisé. Cet énoncé sans indices de personne reste interprétativement ambigu. L'ambiguïté existe entre le fait de rapporter le commentaire du journalistique sur ce que les propos de Mamère disent du texte du gouvernement - Mamère dit-il à tort ou à raison que le texte législatif sert la publicité sécuritaire du gouvernement ? - et le fait de rapporter les mots du candidat des Verts pour eux-mêmes, sans prise de position. Ainsi, le journaliste se fait-il le porte-parole idéologique des mots et des idées des locuteurs qu'il met en scène dans son discours ? De même, peut-il informer de manière neutre, objective, en tenant à distance sa propre conscience politique ? Nous examinerons d'autres modalités de l'ambiguïté sémiotique DD/MA dans la sous-partie suivante. Nous répondrons au fil de l'analyse aux questions ici posées et plus spécifiquement lors du chapitre V en traitant de la mise en scène et de l'efficiencia du dire autre dans les corpus.

On rencontre un autre cas avec incise en LM. 14 :

Dans l'académie de Lille, les actes de violence physique ont diminué de 4,5 %. A Paris, ils ont baissé de 16,8 %. Ces chiffres "montrent que, depuis quatre mois, les faits d'incivilité ont une tendance à décroître globalement dans le pays, et notamment dans la région parisienne", a ainsi déclaré Jack Lang à la sortie du conseil des ministres. [je souligne].

La RDA « montrent que, depuis quatre mois... région parisienne » est suivie de l'incise a ainsi déclaré Jack Lang : si l'on considère que celle-ci joue le rôle de glose de MA, les guillemets de MA ont alors le même sens au début et à la fin du segment. Le locuteur dit de manière tronquée le dire autre : le sujet (« ces chiffres ») est, ici, détaché du verbe (« montrent... »). Il est hors segment, au service de l'intégration syntaxique sujet-verbe. Le locuteur parle à l'image de Jack Lang, avec les mots de Jack Lang. L'incise « a ainsi déclaré Jack Lang » prend la valeur d'un *comme l dit* (glose méta-énonciative, expression du mode de MA).

De même, citons cet exemple dans NR. 12 :

La violence des très jeunes mineurs, estime Jean-Yves Adam, commissaire principal de Vitry, s'inscrit dans l'augmentation générale du phénomène de violence gratuite [je souligne].

Etonnamment le locuteur n'a pas balisé, ni modalisé le discours autre du commissaire alors qu'un balisage (guillemets et italique) existe dans la suite de l'article :

"Pour moi cela vient du fait que les parents ne s'occupent pas suffisamment de leurs enfants."

Soit le locuteur fait mention de la parole d'un commissaire (DD) comme pourrait le montrer l'incise (estime Jean-Yves Adam), soit cette parole s'analyse comme une MDS sur le contenu, et non sur les mots comme pour une MA, avec incise du type selon X : selon Jean-Yves Adam.

La présence d'un déictique dans ce DD (*moi*), par opposition à ce qui précède, justifie sans doute cette différence de traitement. Le DD avec italique et guillemets peut donc nous inciter à penser qu'il s'agit dans l'extrait précédent, par contraste, plutôt d'une MDS sur le contenu que d'une MDS autonymique (MA).

Par ailleurs, considérons ce passage en LM. 22 :

En déplacement, mercredi 27 mars, à Savigny-sur-Orge, le président-candidat a expliqué : "L'insécurité, ça va de l'insécurité ordinaire au drame que nous avons vécu" à Nanterre. Les socialistes dénoncent une volonté de récupération. Dominique Strauss-Kahn met en cause la dignité du président [chapeau introductif] [je souligne].

Il s'agit d'un cas où le dire du président-candidat est introduit par les deux-points du DD avec rupture de la segmentation et continuité syntaxique en MA finale (à Nanterre non balisé).

A travers ces exemples ambigus il est vrai, se donne à lire la tendance des locuteurs de presse (principalement du *Monde* et de *La NR* ici) de parler avec et d'après les mots autres (MA), et en même temps de pouvoir en faire mention, de parler d'eux (DD). L'interprétation peut souvent paraître double entre MA et DD. A travers cette oscillation, il peut s'agir pour le locuteur de donner son avis sur les choses en renvoyant aux mots des autres. C'est à travers la double articulation MA/DD - dans le cas de l'incise comme glose - qu'il nous semble encore pouvoir dépasser le principe d'une restitution fidèle au profit d'une subjectivité à cacher¹⁹. La réflexivité méta-énonciative semble très présente dans les productions des locuteurs de presse, ce que nous allons observer à la fin de cette deuxième partie et dans la dernière partie

de cette étude. La qualité de l'incise comme glose est propre à indiquer qu'on rapporte²⁰ mais aussi qu'on commente, dans l'acte d'énonciation, les paroles et pensées autres.

III.4. L'indétermination interprétative : DD ou MA ?

Outre l'indétermination sémiotique dans le cas de l'incise de valeur méta-énonciative, il existe dans notre corpus une indétermination formelle, engendrant de ce fait une indétermination interprétative, qui ne permet pas de se prononcer sur la nature de la RDA. Ainsi, citons en NR. 20 :

Pour le président de la République, face à un " système qui se dégrade ", il faut mettre en place " des mécanismes permettant la sanction qui seule permet la dissuasion ". " L'arrivée du gendarme. c'est le début de la sagesse. Si le gendarme ne sanctionne pas, il n'y a plus de gendarme ". [je souligne].

Au début de l'extrait, le locuteur parle avec les mots de Chirac. « Système qui se dégrade » et « des mécanismes permettant la sanction qui seule permet la dissuasion » s'interprètent comme des MA interdiscursives en îlots textuels. Par contre, nous pouvons hésiter entre MA et DD pour le segment « l'arrivée du gendarme... il n'y a plus de gendarme » d'autant que le paragraphe suivant commence en DD :

"Les tribunaux sont débordés et découragés", a dit Jacques Chirac.

La longueur du segment « l'arrivée du gendarme... il n'y a plus de gendarme », dans la mesure où toute la phrase est entre guillemets, nous fait plutôt pencher en effet pour du DD. Quoi qu'il en soit, elle sert de transition entre MA manifeste et DD manifeste.

En NR. 25 encore :

" Il n'est pas admissible qu'il y ait une agression quelconque " dans les transports en commun, a-t-il dit. " Ça fait partie du contrat passé par le transporteur, et plus globalement l'Etat, et le citoyen ". [je souligne],

l'absence de déictiques dans l'énonciation citée conduit à l'indétermination. Le segment d'emprunt « il n'est pas admissible qu'il y ait une agression quelconque » est intégré syntaxiquement et énonciativement à la phrase, *dans les transports en commun* reste hors du balisage de la modalisation. La MA d'emprunt en IT a une incise (a-t-il dit) servant de glose.

Puis, la suite peut être une RDA en DD : « ça fait partie du contrat passé par le transporteur, et plus globalement l'Etat, et le citoyen ». Cette RDA pourrait s'interpréter aussi comme une MA interdiscursive interprétative de type « X » [comme l dit], sachant que *ça* y est un indice d'oralité, donc plutôt du DD.

Ainsi, il semble que la postposition d'un second élément représenté par rapport à un premier élément en MA facilite la présence d'un DD, sans que soit toujours levée l'ambiguïté. Une part de plus en plus importante du discours du locuteur-journaliste est ainsi laissée à la délégation de voix, mais aussi à la délégation de l'interprétation de ces voix et finalement à la délégation de l'interprétation.

En revanche, en LM. 24, le cas semble non ambigu :

Puis, il juge qu'il n'est "*pas normal*" que Richard Durn ait pu se suicider : "*Il y a quelque chose qui n'a pas fonctionné normalement. Où est la responsabilité, nous l'apprendrons, bien entendu.*" [je souligne].

« Pas normal » est un îlot textuel. Il s'agit d'une MA interdiscursive, IT en DI. Le segment « il y a quelque chose qui n'a pas fonctionné normalement. Où est la responsabilité, nous l'apprendrons, bien entendu » est en DD : DD où l'on retrouve un nous déictique qui est annoncé par le segment qui précède les deux points (« il juge que... »). Ce changement de ponctuation intervient dans la lecture en DD.

Un segment guillemeté isolé en position initiale ne permet pas non plus de déterminer la nature de la RDA. Ainsi en P. 28b :

"La France n'est pas à feu et à sang." Dans la mesure où l'on se soumet en effet. [je souligne],

le segment entre guillemets peut s'interpréter comme une MA interdiscursive, que l'on pourrait paraphraser en *selon X* ou *comme l dit* (dire de J. Chirac). Plus précisément, elle peut être une MA du « retournement polémique du discours approprié »²¹ : Ce sont ses mots ! comme il le dit lui-même. Le dire de Chirac est retourné négativement, Chirac serait pris à ses propres mots, piégé. Cette RDA peut être aussi du DD, autonymique.

Encore en F. 25 et en F.26 :

(F. 25) "*C'est une grande affaire.*" A l'Elysée, chacun a conscience de l'importance du discours que doit prononcer ce matin Jacques Chirac à Garges-lès-Gonesse (Val d'Oise). [je souligne],

et,

(F. 26) "*Il y a urgence à agir et à réagir.*" Jacques Chirac doit prononcer ce matin à Garges-lès-Gonesses

(Val d'Oise) un discours sur la sécurité qui devrait faire date. [je souligne],

les segments entre guillemets peuvent s'interpréter comme des MA interdiscursives. « C'est une grande affaire » en F. 25 et « il y a urgence à agir et à réagir » en F. 26 peuvent relever d'une interprétation en selon X (dire de L'Elysée, dire de Chirac ou dire du locuteur qui met en scène sa propre énonciation) comme MDS autonymique. Cette RDA peut être aussi du DD en mention (autonymie pure). Ces segments ont des effets d'accroche pour le lecteur. Ils introduisent et commentent un événement pour le locuteur-scripteur, dans les deux extraits le premier discours de campagne du candidat-président J. Chirac. Là aussi, le dire autre est laissé à la délégation de l'interprétation, le commentaire de l'autre semblant suffisant.

L'indétermination entre MA ou DD existe aussi lorsqu'il s'agit juste d'un titre, par exemple en LM. 28 :

"Chercher à réinsérer un jeune quand il est enfermé, c'est mission impossible" [titre] [je souligne].

A travers ces exemples, il semble que ce soit bien la position initiale qui soit porteuse d'ambiguïté interprétative. Là aussi, l'indétermination entre MA et DD est l'enjeu d'une ambiguïté entre matérialité signifiante du dire (DD) et modalité réflexive du dire (MA). D'un point de vue sémiotique, la variation existe entre le fait de parler des mots de l'autre en les montrant comme autre et le fait de parler d'après et avec les mots de l'autre. Cette variation joue la spontanéité, l'immédiateté du discours. Elle semble produire en cela un effet dramatique.

D'un autre point de vue, pour élargir notre propos sur le rapport DD/MA, et pour anticiper déjà ici sur l'analyse de la prolifération de la MA dans le discours de la presse, l'intervention du locuteur citant sur le discours cité qui accompagne en tout point du discours le discours autre existe aussi dans le choix de montrer arbitrairement et ponctuellement ce qui est autre en lui. Cette intervention semble procéder du fait de dire l'autre pour ne pas trop se dire, de se cacher de dire en mettant l'autre dans (à) sa voix. Ainsi, en NR. 25 :

"Sanctions immédiates, proportionnées et justes" pour chaque infraction car il n'y a pas *"d'agression bénigne"*, rétablissement des juges de paix, centres préventifs fermés pour les jeunes délinquants en instance de jugement, centres éducatifs fermés pour les multirécidivistes condamnés : Jacques Chirac a développé, lundi, sur le terrain les grands axes de son premier discours de candidat sur la sécurité [...]. [je souligne],

les deux RDA sont celles d'un dire emprunté de J. Chirac « sanctions immédiates, proportionnés et justes » et « d'agression bénigne ». Seuls deux segments sont balisés en MA les plus subjectifs, les plus parlants, alors que presque tout pourrait l'être, comme le montrent les deux points suivis du commentaire *Jacques Chirac a développé*. Le locuteur citant, à travers son propre discours, semble faire l'expérience du discours de l'autre. Ainsi, le guillemetage de citation du discours de l'autre ne montre pas une coupure objective entre discours citant et discours cité. Cette coupure ne garantit pas plus l'authenticité des propos rapportés. Les traces du discours autre sont sensiblement ce qui marque le locuteur, ce par rapport à quoi le locuteur se dit et montre l'autre « en soi », et non plus ce qu'il rapporte de l'autre. Rappelons que dans le cas de la MA, l'énonciateur porte un commentaire sur son dire en train de se faire. Ce commentaire se réalise dans le retour à la forme signifiante par rapport à cet autre qui le traverse et qu'il montre comme tel.

La part significative montrée de l'autre dans le discours citant sera abordée surtout dans la troisième partie, lorsque nous observerons qui parle dans les discours de la presse, plus exactement qui on fait parler, et pour dire quoi. Nous reprendrons ici l'idée développée en première partie de la part « socialisée » de l'autre représentée dans le discours. Nous pourrions observer quelques modalités de cette représentation dans notre étude (ci-dessous) des MA explicites d'emprunt par lesquelles l'attribution énonciative est effective.

III.5. Prolifération de la MA (cas de continuités syntaxiques et successions de MA)

Pour finir sur l'observation des DR du corpus qui s'inscrivent dans le cadre des RDA, et pour aller dans le sens des spécificités de celui-ci, nous examinerons certaines continuités syntaxiques comme mode de la prolifération de la MA. Ainsi, en LM. 12 :

Mais il [Stéphane Pocrain, porte-parole des Verts] invite sa formation à "*élargir sa base*" pour "*ne pas paraître exclusivement préoccupés par les "bobos"*". [je souligne],

les deux MA d'emprunt « élargir sa base » et « ne pas paraître exclusivement préoccupés par les "bobos" » ont un lien syntaxique établi par la seule préposition *pour*²².

En LM. 22b :

Dans une intervention particulièrement vigoureuse, le candidat des Verts à l'élection présidentielle, Noël Mamère, s'est élevé contre toute exploitation "*démagogique*" de ce drame "*qui est l'acte d'un fou*". [je souligne],

et,

Le président de Démocratie libérale, interrogé par RTL, mercredi 27 mars au matin, est lui, sorti du registre de l'émotion en affirmant que cet événement était "révélateur" d'une "dérive à l'américaine. Il faut s'interroger sur ce climat de violence qui imprègne notre culture". [je souligne],

les deux MA, en IT, « démagogique » et « qui est l'acte d'un fou » sont reliés syntaxiquement par le GPN de ce drame.

Dans le second extrait du même article, les deux MA de « révélateur » et de « dérive à l'américaine », en IT, sont reliés syntaxiquement par la préposition et l'article d'une. La rupture énonciative est réduite à sa plus simple expression²³, la parole autre serait ici à entendre comme effet de véracité, d'authenticité, de réalisme, ainsi que d'objectivité, si l'on va dans le sens de L. Rosier.

Dans cet extrait, le possessif notre et le passage au présent il faut s'interroger dans le segment « dérive à l'américaine. Il faut s'interroger sur ce climat de violence qui imprègne notre culture » sont porteurs d'ambiguïté sur la prise en charge de qui parle. Le segment semble débiter en MA jusqu'au point, pour finir par du DD. Les mots du président de DL peuvent tout d'abord apparaître comme appropriés à l'objet du dire du locuteur pour ce qu'ils disent du monde. Ils peuvent être ensuite renvoyés à leur matérialité signifiante pour ce qu'ils disent d'eux-mêmes. Le locuteur-journaliste parle avec les mots du président de DL pour ensuite parler des mots qu'il utilise marquant là une rupture dans la prise en charge énonciative et discursive.

A partir de ce que nous observons comme continuités syntaxiques, de simples outils grammaticaux (GPN, préposition) servent à réaliser un montage des RDA qui commencent à envahir le discours citant. La question se pose alors de l'utilité d'une telle façon de faire plutôt que de citer en DD. L'économie de la MA par rapport au DD semble permettre au locuteur journaliste de prélever ce qu'il veut, ce qui est selon lui le plus subjectivement parlant et marquant. Cette manière de faire, autant pour lui que pour son lectorat, pourrait permettre une « personnalisation » de l'écriture du locuteur de presse identifié et identifiable en cela. La ponction des uns n'est pas celle des autres. La représentation du discours autre dans le dire des uns diffère de celle des autres. L'idéologie du support et de son lectorat semble pouvoir se développer et s'exprimer ainsi, à partir de celle du journaliste-scripteur qui effectue la sélection du dire à représenter. C'est par la monstration de l'autre dans le dire que l'identification idéologique semble possible. Le travail de journalisme ne semble plus en ceci être celui d'une simple chambre d'enregistrement, mais bien celui d'une caisse de résonance où se montrent les « réactions » des locuteurs. Cette écriture par l'autre se réalise par ce qu'il est significatif de

montrer dans son dire. Il s'établit par rapport au champ idéologique des supports à travers le dire autre commenté dans son discours, c'est-à-dire pour accord ou pour désaccord, pour approbation ou pour rejet, pour mise en doute ou pour mise en évidence. Nous y reviendrons dans notre étude des MA par support.

Outre le fait d'une certaine manière de dire qui peut être propre à l'effet d'objectivité du dire autre - c'est-à-dire proche d'un tout citationnel -, mais qui pour nous renvoie à une manière singulière de signifier par l'autre, le déroulement des MA peut avoir aussi comme conséquence la manipulation sémantique du dire autre représenté. Ainsi, en F. 24 :

L'auteur [D. Pierrat, magistrat] insiste pour montrer que "*l'insécurité est une réalité objective*", et non "*un simple sentiment*". [je souligne],

le dire du magistrat « l'insécurité est une réalité objective » est tout d'abord en IT. Il est montré comme fragment autre ayant résisté à la reformulation-traduction du DI. Par le biais des guillemets, le locuteur désigne les termes conservés du message d'origine. Ainsi, il ne semble pas les prendre à son compte. Cet IT est introduit par le segment introducteur I. insiste pour montrer que qui lui n'est pas guillemeté. Ce segment est en usage. Nous avons ensuite une MA d'emprunt sans glose « un simple sentiment » qui est à l'image du dire du magistrat : interprétativement, en X [comme I dit]. Précisons que la MA de « l'insécurité est une réalité objective » est aussi une MA semi-allusive sans glose, c'est-à-dire sans précision de la nature de l'emprunt.

Dans cette quasi-juxtaposition de RDA, la négation non est soutenue par l'emploi des verbes insister pour montrer qui suggère la pertinence du propos rapporté. Le *non* entre les deux RDA défait la contradiction opérante entre « l'insécurité est une réalité objective » et « un simple sentiment ». *Non* précède le segment « un simple sentiment » lui donnant le sens voulu par le locuteur. Ainsi, par l'opération de ponction du discours autre, les dires du magistrat en MA semi-allusive ne semblent avoir été reproduits par le locuteur citant que pour aller dans le sens de ce que celui-ci a à en dire. L'authenticité de la MA (« un simple sentiment ») comme fait d'emprunt au discours de l'autre paraît servir l'idéologie du locuteur-journaliste à qui l'affirmation « l'insécurité est une réalité objective » semble convenir.

Si le montage citationnel par ponction de l'autre semble montrer une certaine opinion du journaliste pour un effet d'objectivité souhaité, c'est dans le fil du discours citant que ce montage signifie. Le dire autre mis énonciativement en scène a l'apparence d'un dire objectif. Mais ces RDA prennent leur sens dans le contexte d'emploi du discours du locuteur-journaliste. Le discours autre apparaît là aussi comme simulacre de littéralité. Cette économie de messages

représentés sert l'idéologie du locuteur-scripteur²⁴. Par cette manipulation du discours de l'autre pour lesquels les effets de sens ne peuvent se limiter à la seule monstration de discours autre, tout autant qu'à un rapport de discours à discours, le locuteur dit son idéologie en cherchant à nuancer le sens du message cité. C'est ainsi que, dans notre extrait, le locuteur « renforce » le discours du magistrat (insiste pour montrer) qu'il montre comme autre dans son dire pour se dire au final.

Dans ce chapitre, l'étude rapportée aux exemples du corpus, à partir du modèle construit par J. Authier-Revuz, nous a permis de percevoir des effets de discours associés au mode du DD, en prenant en compte son aspect fabriqué. A partir d'exemples, nous avons ainsi observé que le discours cité est toujours travaillé par le discours citant, et que le discours cité prend son sens dans l'enchâssement du discours citant. Le message représenté ne renvoie pas à une parole d'origine, mais à une parole montrée comme autre dont le sens est reconstruit par une nouvelle situation d'énonciation. Le message d'origine signifie autrement en toute nouvelle situation de discours.

Notre observation des DR et de ses particularités sémiotiques nous ont aussi amené à considérer la pratique d'un type particulier de MA. C'est à partir des cas de MA avec incise ayant la valeur d'une glose et aussi des RDA qui peuvent être interprétativement du DD ou des MA qu'il nous a paru pouvoir observer la place et le rôle du commentaire dans l'énonciation. Les remarques et l'ambiguïté interprétative de RDA dans l'hésitation du DD ou de la MA vont pour nous dans le sens d'une prolifération de la MA au détriment du DD dans le discours de la presse. Cette prolifération nous a amené à questionner l'économie des MA pour en comprendre l'efficacité. La sélection du discours autre par rapport à un ensemble qui semble foncièrement autre - comme dans le cas d'une ponction de discours chiraquien en NR. 20 -, mais aussi le fait de faire entendre une personne plus qu'une autre, un dire plus qu'un autre, nous paraît par ailleurs symptomatique de la manière de dire des journalistes. Cette sélection s'attache à faire exister l'autre dans son discours, ce qui apparaît le plus parlant. Pour nous, ce pointage a une spécificité idéologique, il est aussi porteur d'un contenu idéologique que nous verrons au cours de cette partie.

A partir des hypothèses d'analyse qui sont les nôtres, nous examinerons dans le chapitre suivant les faits de langue du corpus pour en dégager les tendances. Nous y constatons une importante production de MA.

Chapitre IV - Analyse des modalisations autonymiques (MA) du corpus

Dans ce chapitre, en prenant appui sur les théories énonciatives de J. Authier-Revuz, nous examinerons les cas de dédoublement énonciatif (MA) rencontrés dans le corpus pour en dégager les grandes tendances. Ces formes altèrent la transparence du discours. Nous analyserons de manière exhaustive les quelques MA explicites, avec glose. Il s'agit essentiellement de MA d'emprunt. Nous observerons leur sémantisme donné par la glose (1). Nous analyserons ensuite des MA interprétatives, sans glose. Pour les MA interprétatives du corpus qui sont le plus souvent semi-allusives, dans ce cas interdiscursives, - mais qui pourraient cumuler d'autres valeurs de non-coïncidence qu'alors nous observerons -, nous prendrons en compte les indices d'une parole idéologique, celle du FN (2).

Avec cette partie, nous allons dans le sens d'une prise en compte de la valeur idéologique des différents faits d'hétérogénéité du corpus, à travers l'explicitation ou non de leur sémantisme.

IV.1. Les MA explicites, avec glose

Dans cette sous-partie, seront analysées support par support les quelques MA explicites du corpus. Nous pourrons ainsi comparer leurs spécificités formelles et sémantiques. Nous pouvons déjà dire à ce sujet qu'ont été comptabilisées 6 formes de MA interdiscursives explicites (avec glose) pour *Le Monde*, 13 pour *Le Figaro*, 3 pour *La NR*, et 18 pour *Présent*. Nous avons comptabilisé 3 MA de l'écart mots-choses, avec glose, pour *Présent*, et 1 pour *Le Monde*²⁵.

A travers cette analyse, nous prendrons en compte les répétitions de points de vue qui s'attachent à la manière de percevoir le monde. Nous les prendrons en compte support par support et entre supports, ce que nous observerons dans le chapitre suivant avec des exemples de MA sans glose, et qui sera surtout approfondi dans la troisième partie avec la prise en compte de l'ensemble des MA du corpus, principalement interprétatives.

Avant de débiter, soulignons que parmi les MA explicites du corpus qui ont des formes d'emprunt, il est possible de différencier celles qui sont balisées et qui possèdent une glose, de celles qui possèdent une glose mais qui ne sont pas balisées. Ces MA sont construites selon la forme X'^{26} , *comme l dit* ou *selon l ... X'* avec une source *l* attribuée. Parmi les MA explicites d'emprunt, il existe aussi des formes de MA où le détour métalinguistique est exprimé en *N dit X'*.

Ainsi, dans les cas de MA d'emprunt, lorsque les MA sont explicites, avec glose, le caractère méta-énonciatif est explicité par la présence sur la chaîne d'un élément référant à la personne, au temps et à l'acte d'énonciation. Dans le cas des quelques MA explicites de l'écart montré entre le mot et la chose, le mot est accompagné d'un commentaire explicite sur la nature du retour dans le dire.

IV.1.1. Présent

Nous distinguerons ainsi support par support les MA d'emprunt avec glose des MA de l'écart montré entre les mots et les choses. Les MA d'emprunt explicites pourront être classées selon leur nature stéréotypique (1) ou locutive (2). Du fait de leur petit nombre, les MA « mots-choses » seront traitées sans distinction formelle ni sémantique (3).

IV.1.1.1 Des MA explicites d'emprunt stéréotypique

Parmi les MA explicites d'emprunt stéréotypique, nous pouvons différencier les formes en *N dit X'* (1) des formes en *X'*, selon l'expression consacrée ou *X'*, comme on dit (2).

IV.1.1.1.1. Les formes en N dit X'

Pour commencer, précisons que J. Authier-Revuz appelle formes de « l'énonciation par détour métalinguistique »²⁷, ces formes par lesquelles l'énonciateur suspend son acte d'énonciation et passe par un autonome *X'* ou *Y'*. Dans ce cas, la nomination s'accomplit par le détour d'acte(s) d'énonciation autre(s). Dans le corpus, ce détour peut prendre la forme d'un *N dit X'*, comme en P. 2 :

	La rencontre magistrats-préfets [sur-titre]
	Une gesticulation [titre]
	Et l'on parle de "bandes de banlieues" là où il faudrait parler de "bandes ethniques" [sous-titre]
fonctionnaires, ces protégés qu'ils sont par (encore) épargnés, des droit ? [je souligne].	Vous les avez peut-être vus à la télévision ces messieurs bien mis, ces hauts personnages lisses et sentencieux. Que peuvent-ils vraiment connaître, leurs fonctions, par leurs privilèges, par leurs résidences des quartiers réalistes des banlieues à risques, des <u>cités dites "sensibles"</u> , des zones de non-

La glose *dites* est entre *cités* et l'autonyme « sensibles ». Elle renvoie à un « déjà-dit » d'avant comme représentation méta-énonciative de la stéréotypie. Par cette glose, le locuteur commente explicitement son dire en train de se faire sur sa nature doxique. Et, c'est ce retour de la forme signifiante dans le dire qui opacifie le propos. Dans le cas précis, la glose *dites* est de nature à défaire le cliché des cités sensibles, un terme de la doxa qui désigne certains quartiers urbains et périurbains de France.

La stéréotypie des cités sensibles ne semble plus pertinente pour ce qu'a à en dire le locuteur de Présent. Dans cet extrait, *cités dites « sensibles »* est associé à banlieues à risques (en amont) et à zones de non-droit (en aval)²⁸. *Zones de non-droit* avalise *cités dites « sensibles »*, la « réorientation » doxique y est effective. Le dire de l'autre est pointé pour signaler sa déficience. Le risque (les réalités des banlieues à risques) n'est pas un aspect de la chose sensible, mais bien celui d'un non-respect des lois qui concerne tout particulièrement les magistrats et les préfets (les objets de l'article). En quelque sorte, pour le locuteur, bien plus que le « sensible » qui dit mal, il y a le « non-droit » qui dit mieux, il y a l'insécurité.

Cette mise en cause du « sensible » à propos de certains territoires urbains existe aussi en P. 29 :

La France à feu et à sang ? [titre]
Une politique en accusation [sous-titre]
Le drame d'Evreux a fait apparaître certes qu'en l'état de la société française, feu et épargner son sang, si on se soumet aux lois du milieu, dans les zones dites sensibles et même dans les autres. [...]
Les faits de pure barbarie, dont nous parlons, se déroulent dans des zones dites "sensibles" et sont souvent commis par des déracinés que l'on nomme "jeunes" pour leur mettre un masque, qui dissimule au public les réalités.
[je souligne. Nous observons *que l'on nomme* comme autre cas de détour métalinguistique. Il s'agit d'un autre exemple en *N appelé X'*] (article de *Présent* du vendredi 15 mars 2002).

Ici, *zones dites sensibles* et *zones dites « sensibles »* sont deux autres cas d'énonciation par détour métalinguistique. Dans les deux cas, la glose *dites* sépare zones de son autonome *sensibles*. Elles sont deux mêmes MA interdiscursives du « déjà-répété » à défaire pour le locuteur. Dans la première MA, sensibles est non segmenté, alors que dans la seconde MA, sensibles est entre guillemets.

Dans la première MA, le locuteur défait la stéréotypie discursive des *zones dites sensibles* dans leur généralisation expressive : ce sont les zones dites sensibles avec article défini (*les*). Il déconstruit le discours commun pour recharger l'expression d'une nation française (*et même dans les autres (zones)*) sous la loi du milieu (la mafia, les trafiquants, les délinquants...). L'insécurité est ici (dans ces zones) et ailleurs (partout).

Dans la seconde MA de valeur identique, il s'agit aussi de défaire la doxa des *zones dites « sensibles »* pour ce qui semble être plutôt pour le locuteur des zones de pure barbarie. Cette déconstruction de la stéréotypie des zones sensibles pour désigner des quartiers de certaines villes françaises va dans le sens d'une délinquance de territoires. De même, citons l'extrait de P. 29b :

Pour le journal de France 2, le buraliste qui a ouvert le feu s'inscrit dans la barbarie des cités ! [titre]
Le buraliste aurait ouvert le feu depuis la fenêtre, blessant mortellement Jérémie Garcia, originaire du quartier pudiquement qualifié de "sensible" de la Devèze, bien connu des services de la police et de la justice. [je souligne] (article de *Présent* du vendredi 22 mars 2002).

L'énonciateur cherche à défaire la stéréotypie du « quartier sensible » avec le commentaire méta-énonciatif explicite pudiquement qualifié de (X'). Les mots de l'autre en tant que doxa sont « caractérisés explicitement comme inadéquats au réel »²⁹, ils nomment mal. « Sensible » est à dire autrement vers une nouvelle topographie de l'insécurité : le lieu de vie d'un individu bien connu des services de police et de la justice. Il s'agit pour le locuteur de pointer le caractère euphémisant (*pudiquement qualifié*) des mots de la doxa pour d'autres qui lui sembleraient plus à propos et idéologiquement satisfaisants³⁰.

Ainsi, en P. 29 et en P. 29b, l'énonciation se réalise à partir d'un *N dit X'* (*des zones dites « sensibles », quartier pudiquement qualifié de « sensible »*) qui renvoie à un ailleurs de la nomination : là où l'on nomme par euphémisme les lieux de la barbarie. Elle renvoie à un « dit ailleurs » par rapport à un « ici et maintenant », sans que cet ailleurs discursif soit précisé. En P. 29b, le verbe *dire* a commuté avec *qualifier de* que modalise l'adverbe pudiquement antéposé.

Dans les deux cas, le défaut du « déjà-dit » est mis en avant contextuellement, c'est le défaut de ces mots venus d'autres discours. L'énonciateur précise pour lui ce qui relève de l'« inexactitude » du dire autre sans que la source de ce dit soit spécifiée, alors que le défaut l'est par pudiquement. Ce détour a pour fin de casser la stéréotypie au profit d'une autre qui sera, idéologiquement, plus adéquate au propos du journal.

En P. 29, le défaut de la doxa de « mal dire » serait propre à cacher la réalité de ce que sont ces zones et de ceux qui y habitent, des déracinés, « des jeunes ». Ainsi, pour le locuteur de *Présent*, le dire vrai pose que lorsqu'on parle de faits de pure barbarie dans des territoires qui sont autre chose que « sensibles », il soit nécessaire de préciser qui en sont les acteurs : des « jeunes », c'est-à-dire des jeunes immigrés, des Arabes, des Noirs. Le détour de la nomination (des déracinés pour « jeunes ») dit ici aussi la non pertinence du mot pour la chose.

En P. 29b, le stéréotype du quartier sensible est aussi mis en accusation. Le dire doxique est pointé comme non pertinent en ce qu'il ne semble pas dire la barbarie des cités (en titre) et qu'en cela il ne spécifie pas la nature délinquante de certains de ces habitants, à l'image de Jérémy Garcia bien connu des services de la police et de la justice.

Le commentaire méta-énonciatif du locuteur de *Présent* en P. 29b est à rapprocher, pour indice de la circulation des manières de dire, du commentaire fait par le locuteur de *La NR* en NR. 28 :

Le lynchage d'un père [titre]

Le drame d'Evreux fait inévitablement songer à une dérive "à l'américaine".
 Quand dans certains quartiers "sensibles" comme on dit pudiquement, la vie humaine ne tient plus
 qu'à un sachet de drogue [...], on se dit que la République a perdu tout son sens. [je souligne]
 (article de *La NR* du jeudi 14 mars 2002).

Il y a une quasi-similitude des commentaires méta-énonciatifs entre les deux extraits en P. 29b et en NR. 28 : quartier pudiquement qualifié de « X » (P. 29b) et quartiers « X » comme on dit pudiquement (NR. 28). Les deux MA sont de formes doxiques, l'une relève de l'énonciation par détour métalinguistique en *N dit X'* et l'autre est accompagné d'une glose post-posée en *(N) X' comme l dit*. N (*quartiers*) est non balisé. La modalisation ne porte que sur sensibles.

Pour autant, dans le cas de *La NR*, le contexte de droite, qui suit la configuration métalinguistique, diffère de celui de *Présent*. Si, dans *Présent*, comme nous l'avons dit, il est celui d'une spécification de la nature délinquante d'un habitant de la Devèze, dans *La NR* il se réfère à la délinquance (*la vie humaine ne tient plus qu'à un sachet de drogue*) et à la « chose publique » (*on se dit que la République a perdu tout son sens*). Ces contextes marquent une différence quant à la non pertinence du dire doxique à dire le réel.

P. 19 et en P. 23 présentent d'autres occurrences d'énonciation par détour métalinguistique :

(P. 19) Zones de non-droit [titre]
 Ce qu'ils veulent [les "jeunes"], c'est s'approprier un territoire. Car, à partir du moment où l'on nomme un groupe (ethnique ou social, comme les "beurs" par exemple), cela souligne l'appar-

tenance à une communauté et légitime la revendication d'un territoire.
 D'ailleurs, ces cités, dites "zones de non-droit" sont en fait régies par des lois mafieuses totalement indépendantes de celles de la nation. [je souligne],

et,

(P. 23) La police plus que jamais prise pour cible dans les banlieues [titre]
 Autre affaire, cette fois dans la cité dite "des grands ensembles", à Antony (Hauts-de-Seine) : la bataille rangée (à la suite d'une tentative de contrôle d'identité) qui a opposé, samedi dernier, un groupe d'une cinquantaine de "jeunes" et des policiers. [je souligne].

En P. 19, la glose *dites* défait *cités* de l'autonyme « zones de non-droit ». Le locuteur modalise ainsi les cités, dites « zones de non-droit » dans cette volonté de dénoncer les lieux communs du discours dans une visée de surenchère (*plus que jamais* en titre), quitte à

faire de cette dénonciation un nouveau lieu commun. Il cherche à échapper au consensus, à le montrer comme tel, et ainsi à se montrer comme différent dès lors qu'il s'agit de parler des cités, ainsi que de « mieux dire » ce qui serait plutôt un lieu mafieux, une zone franche, hors de la République. Il cherche à créer de nouvelles représentations de l'insécurité dans sa dénonciation des problèmes de la nation française, à partir de la délinquance de territoires, auxquels il associe l'immigration. Cette insécurité (*lois mafieuses*) circonscrite aux cités est le fait de « jeunes » (pour immigrés).

En P. 23, la glose dite défait cité de l'autonyme « des grands ensembles ». La forme explicite du « déjà-répété des autres discours »³¹ est aussi du type *N dit X* : la cité dite « des grands ensembles ». Cette modalisation a pour contexte la police au prise avec les « jeunes », la police prise pour cible dans les banlieues. « Des grands ensembles » renvoie au nom du lieu de ces violences, mais simultanément on peut supposer que la dénomination évoque pour le lecteur des représentations stéréotypées.

Dans *Présent*, la stéréotypie à défaire pour d'autres clichés à façonner peut concerner autre chose qu'une délinquance associée au territoire :

(P. 16) RATP : toujours plus d'insécurité [titre]

Miracles, que le maire et qui enregistre Il s'agit bien du réseau RATP, ce service dit public aux allures de Cour des de Paris met en avant pour réduire la circulation automobile dans la capitale, cette année une nouvelle hausse de l'insécurité. [je souligne].

Le syntagme *service public* est dissocié par la glose méta-énonciative *dit*. Le locuteur casse la lexicalisation à propos de ce qui est dit communément service public (ici le réseau RATP), sous-entendant que ce qui est service public relève plus de l'indigence, de l'aide à des indigents (allures de Cour des Miracles) que d'autre chose : un réseau sécurisé de substitution à la pratique automobile. Il s'agit pour le locuteur de dénommer la « chose publique », la « mal » nommée, en argumentant de manière hyperbolique de toujours plus d'insécurité (en titre), ainsi de renvoyer le stéréotype à une dimension sécuritaire.

De même, signalons encore en P. 29 :

La France à feu et à sang ? [titre]

Une politique en accusation [sous-titre]

la cause principale, [...] ce sont les politiques et la politique qui, permettant et même chérissant s'efforcent aujourd'hui de le masquer. Le langage même que par les lois dites antiracistes, ils ont imposé, est révélateur. Les faits de pure barbarie, dont nous parlons, se déroulent

dans des zones dites "sensibles" et sont souvent commis par des déracinés que l'on nomme "jeunes" pour leur mettre un masque... [je souligne].

Le syntagme *lois antiracistes* est défait par la glose méta-énonciative *dites*. Le locuteur glose ainsi *antiracistes* qu'il cherche à dire autrement. Ce sont les lois antiracistes, comme respectivement la parole politique le dit, mais comme le locuteur de *Présent* a à le redire : ce que les politiques disent/ce dont nous parlons (dans le texte). Ces lois ont pour contexte une politique de l'immigration incontrôlée et pointent une impossibilité langagière de dire l'origine ethnique des personnes incriminées. Cette impossibilité passe par une argumentation sur le vrai et le faux du dire (faits de pure barbarie/zones dites « sensibles ») et par la recherche de la nomination juste (déracinés que l'on nomme « jeunes »).

Lorsque nous abordions le modèle de J. Authier-Revuz dans la première partie, nous avons précisé que le mot autre peut s'analyser pour son mode de saisie, soit comme simple habillage (positif/négatif), soit comme point de vue (pertinent/non pertinent) sur le réel. C'est cette deuxième modalité qui nous intéresse ici. Ainsi, citons ces passages en P. 9 et en P. 11 :

(P. 9) "Jeunes" [titre]
Le "médiateur", dans sa suffisance soi-disant "antiraciste", croit pourtant avoir trouvé la solution : "Ne serait-il pas souhaitable de préciser chaque fois que possible le statut de ces "jeunes" étudiants, ouvriers [...] pères ou mères de famille, comme vous et moi qui trouverions curieusement d' "adultes" ?" [je souligne] (article de *Présent* du mardi 16 octobre 2001)

et,

(P. 11) Une raison de lire "Présent" [titre]
- Exemple ?
- L'immigration-invasion. Face à elle, depuis vingt ans, contre le soi-disant "antiracisme", *Présent* ne cesse de répéter à sa façon le tragique dilemme de Raspail [...]. [je souligne]
(article de *Présent* du jeudi 25 octobre 2001).

Dans les deux cas, nous avons deux formes de l'énonciation par détour métalinguistique. Dans le modèle de J. Authier-Revuz, ces formes correspondent aux faits que les mots des autres sont « caractérisés explicitement comme inadéquats au réel »³². Les mots de l'autre ne disent pas la réalité des choses, ils donnent une représentation fautive du réel.

Ainsi, en P. 9, *suffisance* est coupé de son autonome « antiraciste » par la glose soi-disant. « Antiraciste » est doublement caractérisé comme inadéquat au réel du locuteur de

Présent, suffisance apportant déjà le discrédit. L'interdiscours doxique est pris en défaut de mal nommer, alors qu'il s'agit de parler du travail de médiateur du *Monde*. Cet extrait de *Présent* fait écho à l'article du *Monde* du dimanche 14 et lundi 15 octobre 2001 en LM. 5 intitulé *Jeunes* et dans lequel le médiateur du journal, Robert Solé, reprend certaines points de vue critiques de lecteurs. Ce qui est caractérisé comme impropre par le locuteur de *Présent*, c'est notamment le fait que celui-ci propose de spécifier le statut social de ceux qu'on appelle les « jeunes », et qui restent pour *Présent* des individus somme toute ethniquement identifiables, c'est-à-dire des immigrés. Pour *Présent*, la MA de « jeunes » signifie immigrés, Noirs, Arabes³³.

En P. 11, le est dissocié de ce même autonome « antiracisme ». Là aussi le « déjà-dit » des autres discours (ici, doxa) est pris en défaut. Ce « déjà-dit » exprimé en *N soit-disant X'* équivaut à un *comme l dit ailleurs* à défaire. Ainsi, le locuteur maintient la position idéologique du journal en critiquant en lui la réception des mots autres. Nous observerons ci-dessous le travail de reprise des mots autres pour les faire signifier autrement.

Dans le cas de *Présent*, les formes de l'énonciation par détour métalinguistique en *N dit X'* s'attachent principalement à défaire la doxa des cités, quartiers ou zones sensibles et à créer de nouveaux stéréotypes autour de l'insécurité de ces lieux.

IV.1.1.1.2. Les formes en X', selon l'expression consacrée ou en X', comme on dit

Dans le cas des formes d'emprunt en X', selon l'expression consacrée ou en X', comme on dit, le commentaire de l'autonyme est explicite. Il précise la valeur stéréotypique de l'emprunt. Citons ainsi pour les formes en X', selon l'expression consacrée :

(P. 10) Kaboul-sur-Banlieue [titre]	
A Amiens, les policiers ont saisi des fusils à pompe, des munitions, des calibres 44. Et, ils ont arrêté deux «jeunes», Kamel K. et Narredine B, <u>bien connus des services de police selon la for-</u>	<u>mule consacrée.</u> [je souligne] (article de <i>Présent</i> du mardi 23 octobre 2001).

La glose de valeur doxique *selon la formule consacrée* commente explicitement le dire du locuteur (bien connus des services de police) sur sa nature doxique.

Dans cet extrait, une différence existe entre les deux MA que sont « jeunes » (MA, sans glose) et X' *selon la formule consacrée*. La MA « jeunes » balise son segment sans apporter de commentaires, l'autre (« bien connus des services de police selon la formule

consacrée ») commente sans recourir aux signaux qui délimitent le segment. L'une fonctionne à l'opposé de l'autre : baliser sans commenter, et commenter sans baliser. Si la MA de « jeunes » renvoie à un discours autre dans une relation de connivence ou d'identification idéologique, la voix commune (stéréotypée) - *selon la formule consacrée* - semble se fondre dans le dire de l'énonciateur, mais pour qu'y joue une distance ironique, suggérant le caractère euphémistique du discours autre usuel par rapport à la réalité qui mériterait des mots plus brutaux. On rencontre un semblable commentaire méta-énonciatif doxique, qui réfère aussi aux services de police, en F. 32 :

(F. 32) Les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence [sur-titre]
 A Meaux, le futur poste de police sera une place forte [titre]
 Si les policiers, municipaux ou nationaux, se font actuellement tout petits, dans les cités mel- doises, pour "éviter les provocations", selon la formule consacrée, la situation n'est pas pire qu'ailleurs. [je souligne ; il s'agit ici d'une MA explicite avec X' guillemété]
 (article du *Figaro* du lundi 15 avril 2002).

Nous y reviendrons dans le traitement des MA explicites du *Figaro*.

Le corpus offre d'autres exemples de lieux communs du discours en X', comme on dit en P. 31 :

(P. 31) Mohammed était un homme tranquille [titre]
 Poussé à bout par des "jeunes", il a craqué [sous-titre]
 La police savait tout ça. Mais la police n'a rien fait contre les voyous, surconnus, hyperconnus pour de graves actes d'incivilité (comme on dit aujourd'hui). [je souligne].

Dans cet extrait, la glose est *comme on dit aujourd'hui* entre parenthèses. Elle commente ici *incivilité* non balisé, comme dire de la société actuelle (doxa). Le corpus présente peu de cas d'un usage explicitement commenté du mot incivilité, mais quasi-exclusivement des MA sans glose de « incivilité » au singulier et au pluriel (« incivilités »). Nous ne reviendrons pas sur les multiples emplois de « incivilité(s) », le plus souvent euphémiques. Il apparaît que le discours de la presse autour de « incivilité(s) » est le lieu d'une opposition sémantique et idéologique entre « pas assez » et « trop sécuritaire », qui existe dans l'actualité des débats politiques³⁴. L'opposition opère en chacun des discours journalistiques par le commentaire dans l'énonciation de la circulation du mot et de ses représentations. Les discours se construisent et

les opinions se façonnent par rapport à ce dire montré comme circulant et pour une réalité à commenter de l'énonciation transmise.

Dans l'extrait, alors qu'*incivilité* a pour contexte un règlement de comptes, le mot y est associée à de *graves actes* pour ce qui est en passe de devenir des actes de banditisme, voire des actes criminels. *Incivilité* est rechargé négativement dans sa proximité avec *graves*, le commentaire méta-énonciatif *comme on dit aujourd'hui* passant alors pour impropre. Le *comme on dit aujourd'hui* est à l'image d'un dire autre (doxique) « approprié à l'objet du dire »³⁵ du locuteur de *Présent*, du fait de sa tonalité polémique³⁶. Il laisse au locuteur la possibilité d'exprimer son ironie. « Ironiser, c'est toujours plus ou moins s'en prendre à une cible qu'il s'agit de disqualifier »³⁷, et par laquelle on marque sa différence. Le journaliste de *Présent* le fait par rapport à l'actualité publique et politique, se plaçant sur un autre terrain idéologique que celui des débats en cours, celui des « jeunes ».

IV.1.1.2. Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif

Dans le cas de MA explicites d'emprunt individuel ou collectif, l'emprunt réfère soit à une collectivité d'énonciateurs, soit à un énonciateur en particulier. Il y est formellement exprimé en *X'*, *comme l dit*. Citons dans le corpus de *Présent* comme MA explicite d'emprunt dont l renvoie à une communauté d'énonciateurs :

(P. 21) Insécurité : une hausse exponentielle [titre]

Un phénomène de "*rurbanité de la délinquance*", comme l'ont baptisé les spécialistes, qui vaut à la gendarmerie nationale de présenter un bilan qui [...] passe la barre du million de faits constatés. [je souligne].

Nous observons l'intégration syntaxique et énonciative du segment représenté « rurbanité de la délinquance » dans le dire du locuteur citant (un phénomène de « X »). Ce segment est commenté de la glose comme l'ont baptisé les spécialistes qui explicite l'emprunt. « Rurbanité de la délinquance » est une MA interdiscursive avec glose de l'usage de dire d'une collectivité d'énonciateurs ; ici, les spécialistes, sociologues ou criminologues.

Le locuteur de *Présent* parle avec les mots de spécialistes dont il signale explicitement la source. Le locuteur fait entendre leur voix dans son dire. Dans ce cas précis, cette voix vient illustrer le phénomène de l'insécurité dans les zones rurales, cette insécurité y apparaît à l'image des zones urbaines. Dans le segment « rurbanité de la délinquance », le mot rurbanité est lui-même modalisé, doublement modalisé (entre guillemets et en italique), comme mot autre étrange (spécialistes...).

Le passage par le dire d'experts vient argumenter de l'expansion du phénomène de la violence, et permet au locuteur de façonner un discours de vérité : l'insécurité est omniprésente.

Considérons dans *Présent* cette autre MA explicite d'emprunt dont l renvoie à une collectivité d'énonciateurs :

(P. 13) La violence des banlieues ? La faute de la société, bien sûr... [titre]

Exemple. Quand on est habité, explique-t-il [le sociologue L. Mucchielli], par le sentiment de "rage" ou de "haine" (selon les propres mots des "jeunes"), "on peut parfois se décharger, se défouler sur des biens ou des personnes qui ne sont pas directement responsables de la situation" :
- J'observe que certaines violences traduisent une révolte rageuse qui n'a plus d'autres moyens de s'exprimer [...] [je souligne et je précise le sociologue L. Mucchielli].

Cet extrait d'un article de *Présent* du mercredi 14 novembre 2001 dialogue avec un article du *Monde* du mardi 13 novembre 2001. Nous observerons les déplacements discursifs entre supports et nous reviendrons sur cet article de *Présent* lorsque nous traiterons de l'article du *Monde* ci-dessous, dans la sous-partie consacrée aux MA explicites du journal du soir.

En P. 13, les segments « rage » et « haine » sont intégrés syntaxiquement et énonciativement au discours citant (le sentiment de « X »). Ils sont exprimés sous leurs formes explicites, avec glose (selon les propres mots des « jeunes »). Ce commentaire semble être ainsi propre à la manière de dire des « jeunes ».

Mais notre analyse ne peut s'arrêter là. Dans cet extrait, nous remarquons en amont des MA « haine » et « rage » l'incise explique-t-il. Cette incise pourrait laisser penser à du DD dont les citations ne sont pas guillemétées. Sont non guillemetés les segments quand on est habité et le sentiment de (« X »). Ce dernier segment non guillemété conduit aux MA guillemétées (« rage », « haine ») et explicitées (selon les propres mots des « jeunes »). Par ailleurs, la glose selon les propres mots des « jeunes » mise entre parenthèses est suivie d'un autre segment « on peut parfois se décharger, se défouler sur des biens ou des personnes qui ne sont pas directement responsables de la situation » et d'un bloc de texte en DD qui débute par *j'observe que certaines violences traduisent une révolte rageuse qui n'a plus d'autres moyens de s'exprimer...* Dans le cas du segment « on peut parfois se décharger, se défouler sur des biens ou des personnes... », il est également possible d'hésiter entre MA et DD. Là aussi l'incise explique-t-il peut avoir la valeur d'une glose ce qui peut faire pencher pour une MA. Mais du fait de la longueur de celui-ci et de la continuité du discours en DD - les deux-points du DD introduisent un long texte du sociologue -, on peut aussi penser à du DD pour la fin du segment.

A travers cette succession de DD ou de MA jusqu'à un DD final, l'hésitation est souvent possible entre le fait de parler avec les mots de l'autre et le fait de parler des mots de l'autre. Ce n'est qu'à la fin de l'extrait que le locuteur active significativement la matérialité signifiante du dire du sociologue. Cette hésitation crée une ambiguïté sémiotique et énonciative. Ainsi, outre le fait qu'elle permet un empilement des voix entre « jeunes » et sociologue et qu'elle semble en cela faire passer ce dernier pour un soutien idéologique de ceux-ci, elle ne permet pas de statuer sur ce que les mots du sociologue disent sur le monde, pour leur contenu, et ce qu'ils disent d'eux-mêmes, pour eux-mêmes. Ces ambiguïtés mettent en porte-à-faux les paroles autres dans le Un du discours qui s'en trouvent idéologiquement contestées et manipulées. Dans ce même article de *Présent*, nous notons une autre MA explicite d'emprunt dont l renvoie à un énonciateur en particulier :

(P. 13) La violence des banlieues ? La faute de la société, bien sûr... [titre]

En vérité, si Laurent n'écarte pas tous les faits (comme Rousseau) émaillant son discours de quelques données chiffrées, c'est pour mieux "masquer" (comme il aime à le répéter) l'absurdité de sa thèse. [je souligne].

Le segment de RDA « masquer » est intégré syntaxiquement et sémiotiquement dans le discours citant. Il est commenté de la glose entre parenthèses comme il aime à le répéter. Dans la glose, il réfère au sociologue Laurent Mucchielli. Dans cet extrait, la MA d'emprunt de « masquer » fonctionne sur le principe de la connivence interne au texte construit par celui-ci. Il s'agit d'une connivence qui « s'appuie [sur] la reconnaissance par différence à son environnement, d'un X de l'autre »³⁸, celle-ci aboutissant à une formulation aberrante. Cette MA semble faire écho à une citation de L. Mucchielli dans *Le Monde* en sous-titre de l'article du mardi 13 novembre 2001 :

(LM. 7) Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

L'apparente "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de ceux qui en parlent. La clé se trouve dans les sentiments d'exclusion, d'abandon et de désespoir que ressentent les habitants des quartiers sensibles. [sous-titre] [je souligne],

et, dans le corps du texte du même article,

- Comment expliquer cette violence, que beaucoup estiment irrationnelle, voire gratuite ?
- La prétendue "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de l'ignorance de celui qui en parle.

[je souligne. Il s'agit d'un article sous forme d'interview. La réponse de L. Mucchielli a servi à l'élaboration du sous-titre. Les propos du sociologue y sont mis en avant],

reprise ponctuellement par *Présent* :

(P. 13) [...] c'est pour mieux "masquer" (comme il aime à le répéter).

Ainsi, le mot masque retranscrit par *Le Monde* sous la forme d'interview questions/réponses par deux fois dans le sous-titre et dans le corps du texte est lui-même repris et explicitement modalisé par *Présent* comme mot autre. Il y a une manipulation du dire du sociologue dans *Le Monde* vers *Présent* qui en reprend et en montre ici très partiellement la textualité : « masquer » renvoie au discours de L. Mucchielli. Ce déplacement vers le support d'extrême droite se fait à partir d'un dire en usage vers une RDA, plus précisément vers une modalisation explicite d'emprunt ce qui reste très peu fréquent dans le corpus. Nous y reviendrons là aussi dans le traitement des MA interprétatives et dans ce qui nous semble être des cas de circulations idéologiques du dire.

Pour revenir à l'extrait de *Présent*, le locuteur y oppose l'absurdité - c'est pour mieux « masquer » (comme il aime à le répéter) l'absurdité de sa thèse - de ceux qui ne voient pas la réalité de la délinquance au « dire vrai », le sien. Le locuteur du journal d'extrême droite circonscrit les problèmes de la violence des banlieues à une délinquance identitaire dont le coupable potentiel est l'immigré. Il ne s'agit pas de la faute de la société comme l'indique la référence à Rousseau. De plus, la glose comme il aime à le répéter semble faire du sociologue un imbécile. Elle joue de la mise en page du journal *Le Monde*. Cette mise en page fait répéter par deux fois la même chose au sociologue, en sous-titre et dans le corps du texte. La glose apparaît en fait assez absurde par elle-même et en cela est un indice de la manipulation qu'elle opère.

Ici, le locuteur parle explicitement avec les mots du sociologue. Ceux-ci ont été extraits de leur contexte qui semblent ainsi discréditer leur auteur. S'il s'agit bien des mots du sociologue, ils semblent se retourner contre lui, le sociologue apparaissant au final comme le manipulateur, quand il est au contraire la victime de la manipulation.

Dans ce cas, la querelle idéologique existe de manière différente par rapport à ce que nous avons observé précédemment en P. 13. Nous ne sommes pas dans l'ambiguïté sémiotique et énonciative, nous savons qui parle et ce que cela signifie du point de vue sémiotique -, mais nous sommes dans une « bataille » pour le « parler vrai », pour le sens des mots, de ses mots par rapport à d'autres. Cette « bataille » est aussi propre au discours extrémiste. Ces modalités qu'il s'agisse d'ambiguïtés sémiotique et énonciative, de querelle pour les mots et leur signification

rejoignent ce que M. Tournier et S. Bonnafous disent du discours politique susceptible « de faire la loi linguistique »³⁹, c'est-à-dire d'être dans le pouvoir du dire.

Pour en finir sur ce point, nous citerons ce dernier exemple de MA explicite d'emprunt dont l renvoie à un énonciateur particulier en P. 25 :

La délinquance des "jeunes" [sur-titre]

Un symptôme des "dysfonctionnements de notre civilisation" ? Non : de leurs mœurs [titre]
[notre est souligné dans la version originale du texte]

Il n'y a qu'une réponse à ces "jeunes" qui, loin de commettre des "incivilités" (des "petits méfaits", des "désordres" comme dit ce président minorisateur), multiplient des actes de barbarie : la tolérance zéro. [je souligne].

Dans cet extrait, « petits méfaits » et « désordres » sont glosés par *comme dit ce président minorisateur* à propos de Chirac, contrairement à « jeunes » et à « incivilités » qui restent sans commentaires. « Jeunes » et « incivilités » sont des MA interprétatives, sans glose, dont la nature méta-énonciative apparaît comme indéterminée. Et, c'est interprétativement, c'est-à-dire en fonction du contexte d'emploi des MA, qu'il est possible d'en trouver le sens. Les « incivilités » incluent ici les « petits méfaits » et les « désordres » et sont associées aux comportements de « jeunes ».

« Petits méfaits » et « désordres » sont donc deux MA interdiscursives explicites. Dans cet emprunt en « X » *comme l dit*, l réfère à la personne du président Chirac. Elle renvoie à son discours. L'indice qualificatif *minorisateur* (néologisme) - qui minore - indique que le discours chiraquien ne convient pas à dire la réalité d'une situation. Plus que des « incivilités » et de surcroît des « petits méfaits » et « désordres », il s'agit d'actes de barbarie (en usage dans le texte), d'actes de délinquance qui sont collectivement et moralement identifiables. Le discours autre est ainsi représenté et explicitement attribué à Chirac pour être critiqué, pour son impropriété même.

Les MA explicites d'emprunt dans *Présent* participent du refus de l'évidence discursive. Le support d'extrême droite cherche à se démarquer de discours qui feraient de l'insécurité seule un enjeu de campagne. Il cherche à échapper au consensus, à ce qu'il montre comme tel. La suspension de la transparence provoquée par les MA s'attache à défaire la représentation doxique des cités sensibles où il s'agit véritablement, selon *Présent*, de lieux de l'insécurité, de lieux de « jeunes ». De même, le dire autre s'y trouve manipulé (dans le cas de la parole du sociologue), discrédité (dans le cas de la parole chiraquienne). Il est exhibé comme déficient et participe ainsi de la surenchère idéologique.

IV.1.1.3. Des MA explicites de l'écart montré entre le mot et la chose

Dans le cas d'une MA explicite de l'écart montré entre les mots et les choses, citons cet extrait de Présent en P. 17 :

Les bandes ethniques souhaitent une "bonne année" à la France... [titre]

Un policier blessé à Strasbourg. Des voitures incendiées partout en France. Des affrontements dans les zones de non-droit. Un état de guerre [sous-titre]

Malgré les précautions oratoires des autorités publiques pour rendre compte de ces "incidents", il faut bien appeler les choses par leur nom : ce sont **des attentats**. [je souligne].

Le mot *des attentats* en gras est accompagné d'un commentaire explicite sur la nature du retour dans le dire (*il faut bien appeler les choses par leur nom*). Ce commentaire dans le dire en train de se faire, à l'intérieur de l'énonciation, vient rompre la linéarité du discours du locuteur citant. Le retour sous la forme d'un commentaire explicite est de nature à spécifier ici l'adéquation du mot à la chose. Il marque l'adéquation dans le processus de la nomination. Il correspond dans ce cas à une figure de la « nomination obligée »⁴⁰, et plus précisément à une figure de la « contrainte du vrai »⁴¹. La nomination juste - *des attentats* en gras - s'oppose à la nomination fautive, à celle des autres, c'est-à-dire dans cet extrait à « incidents ». « Incidents » est le mot des autorités publiques. « Incidents » n'a pas de glose méta-énonciative en *X'*, *comme l dit*, il s'agit dans ce cas d'une MA interprétative. Lexicalement, le mot *incidents* renvoie à un fait social de moindre importance, alors que *attentats* renvoie à la criminalité politique.

La mise en gras de *des attentats* a elle aussi une valeur de coïncidence de l'énonciateur à son dire par surenchère. Nous traiterons ci-dessous des valeurs de mise en gras dans *Présent*.

Le corpus présente encore une autre MA de l'écart montré entre les mots et les choses avec une glose de valeur équivalente à celle observée précédemment :

(P. 22) Terrorisme en herbe ? [titre]

Elle a 14 ans. Elle est élève, en cinquième... Et elle a jeté dans la cour de son collège ce qu'il faut bien appeler une bombe. Bilan : 16 blessés. [je souligne].

Ici, la glose *ce qu'il faut bien appeler*, qui spécifie une adéquation du mot à la chose, commente *une bombe* non balisé. Ce commentaire méta-énonciatif relève aussi, comme en P. 20, de la « contrainte du vrai »⁴². Dans ce cas précis, pour le locuteur, une juste nomination demande un « vrai » nom pour les choses. Il n'y a pas d'autre mot pour dire l'insécurité grandissante.

Avec une glose identique, citons P. 15 :

Contre l'insécurité : ne plus filtrer le moucheron ! [titre]

- On parle des policiers pris pour cible. Mais c'est aussi notre lot, s'emporte par exemple un sapeur pompier. Bien sûr ! Comme c'est le lot des pharmaciens, des médecins de garde... ; et plus généralement des Français : des simples usagers des transports en commun (voire individuels), victimes du racket des bandes ; des simples habitants de banlieues sensibles, cibles de ce qu'il faut bien appeler une "épuration ethnique". [je souligne].

Épuration ethnique est balisé et explicitement commenté de la glose *ce qu'il faut bien appeler*. Il s'agit aussi dans ce cas d'une MA « mots-choses » de la nomination obligée.

Pour le locuteur de *Présent*, la nomination « vraie » impose de dire « épuration ethnique » : les Français sont chassés de leurs lieux d'habitation, des banlieues sensibles, de chez eux. Il sous-entend ainsi que certains quartiers deviennent des lieux sans Français, hors de la France, aux mains des étrangers où ne résident que des étrangers, c'est-à-dire dans l'idéologie d'extrême droite, des immigrés.

Dans ces deux exemples, le discours de *Présent* met en scène un refus de l'évidence nominative. La suspension explicite de la nomination s'effectue au bénéfice de formulations lexicales outrancières (*bombe*, *épuration ethnique*) et de figures sécuritaire et politique excessives (terrorisme, crime politique).

IV.1.2. Le Figaro

Pour *Le Figaro*, nous n'étudierons que des MA explicites d'emprunt. Il n'y a pas de MA explicites « mots-choses ». Comme pour *Présent*, les MA d'emprunt explicites pourront être classées selon leur nature stéréotypique (1) ou locutive (2).

IV.1.2.1 Des MA explicites d'emprunt stéréotypique

Comme pour *Présent*, nous différencierons les formes en *N dit X'* des formes en *X'*, selon l'expression consacrée.

IV.1.2.1.1. Les formes en *N dit X'*

Citons dans *Le Figaro* comme formes de l'énonciation par détour métalinguistique en F. 10 :

Le terrorisme quotidien [titre]

Les circonstances ? Une visite dans les cités dites sensibles suffit pour constater que les sous-sols y sont des cavernes. Là sont cachées des armes et élevés des pitbulls, là sont pratiqués tous les trafics illicites. [je souligne].

Dans cet extrait, la glose *dites* dissocie cités de son autonome *sensibles* non balisé. Cette glose commente explicitement l'usage que l'énonciateur fait du mot *sensibles*. Cette MA renvoie au « déjà-répété » de la doxa.

Comme dans le cas de *Présent*, la glose est de nature à défaire le cliché des cités sensibles pour d'autres stéréotypes. Ce cliché ne semble plus pertinent dès lors qu'il s'agit de parler d'insécurité, de terrorisme au quotidien (voir le titre de l'article). Pour le locuteur du *Figaro*, le cliché des cités sensibles n'est pas plus adapté au réel : les sous-sols y sont des cavernes. Là sont cachées des armes et élevés des pitbulls, là sont pratiqués tous les trafics illicites. Ces événements de l'insécurité au quotidien demande des mots plus proches de la réalité de la situation. Comme nous l'avons vu, *Présent* parle par exemple de zones de non-droit (en P. 2 et en P. 19). On y trouve le mot avec guillemets en P. 19 et sans guillemets en P. 2.

Ainsi, comme dans *Présent*, nous sommes ici avec *Le Figaro* dans une délinquance de territoires. La délinquance y est associée à des lieux précis : les cités dites sensibles. Mais à la différence de *Présent*, pour cet extrait du *Figaro*, les personnes « délinquantes » ne sont pas spécifiées, là où, pour le journal d'extrême droite, il s'agit par exemple de faits de pure barbarie commis par des « jeunes » (P. 29).

De même, citons ces extraits de F. 7 et de F. 9c :

(F. 7) Sécurité La France paie au prix fort son incurie face à la délinquance [sur-titre]
Des lois pour les voyous [titre]
Dans les zones dites "sensibles", c'est tous les jours que les policiers se font insulter et agresser.
[je souligne],

et,

(F. 9c) Des attaques désormais fréquentes [titre]
Le caillassage de policiers ou de toute autre personne portant un uniforme sont monnaie courante dans les quartiers dits "sensibles". [je souligne].

En F. 7 et en F. 9c, comme précédemment, et comme dans *Présent*, la glose *dites* défait les clichés des zones sensibles et des quartiers sensibles. Dans les deux cas, les locuteurs contredisent la doxa d'une « émotion épidermique » des territoires. Dans les deux cas, les formes paradoxales en *N' dit X'* d'une MA explicite, avec commentaire méta-énonciatif, sont celles d'un dire commun à recharger sémantiquement.

Ainsi, en F. 7, pour le locuteur de *Figaro*, ces zones sont le lieu même de l'insécurité, des lieux d'insultes et d'agressions faites aux forces de police. L'ordre républicain y est malmené, il est à restaurer. Les forces de police y sont maltraitées et la loi y est bafouée.

De même, en F. 9c, pour le locuteur, plus que l'aspect névralgique de ces territoires (quartiers), il faut dire la délinquance et la rébellion urbaine contre l'autorité de police. Les forces de police et tout représentant de l'ordre public y sont caillassés.

On peut retrouver ici, en F. 7 et en F. 9c, ce que nous observions dans *Présent* de la pertinence à parler alors de zones de non-droit.

Nous pouvons aussi signaler, dans le corpus du *Figaro*, la MA stéréotypique en *N dit "X"* propre à questionner le désordre social :

(F. 27) Ni épouvantail, ni poudre aux yeux [titre]

En revanche, tout le monde s'accorde désormais sur le constat : c'est le foutoir. Dans les cités, comme dans cette France que l'on dit profonde. [je souligne]

(article du *Figaro* du mardi 19 février 2002).

Ici, la glose *que l'on dit* défait le cliché de la France profonde. Le foutoir, dans le contexte de l'article, touche les cités (le milieu urbain) et le monde rural. La ruralité ne semble plus éloignée des problèmes d'insécurité et du sentiment d'insécurité lié aux problèmes des cités. L'insécurité est hors de tout découpage territorial, elle est susceptible de toucher l'ensemble de la France.

Comme autre MA d'emprunt stéréotypique explicite mais qui diffère du paradoxe des quartiers, cités, zones sensibles, signalons dans *Le Figaro* en F. 12 :

Management public et tolérance zéro [titre]

Une bonne gestion, dans le secteur privé comme dans le secteur public, consiste à mobiliser au mieux les ressources allouées et à mesurer l'efficacité des actions conduites pour atteindre un objectif fixé. Ce postulat est d'autant plus avéré pour l'administration, que sa mission, dite de "service public", induit des actions qui intéressent tous les citoyens, à partir de ressources basées sur leurs impôts. [je souligne],

et,

La réforme de la police dite "de proximité", engagée en lieu et place de la tolérance zéro, a certes accru la visibilité des forces de police, du moins pendant la journée, mais n'a pas su améliorer leur efficacité ni résoudre ses propres contradictions. [je souligne].

La glose *dite* dissocie mission de l'autonome de « service public ». Cette glose de valeur stéréotypique et le balisage de « service public » défont le syntagme mission de service public.

De même, dans l'autre MA police dite « de proximité », la glose (*dite*) défait l'expression *police de proximité*.

Ainsi dans les deux cas, le locuteur glose sur les lieux communs du discours et de ses représentations sociales à défaire qu'il s'agisse d'administration générale ou plus spécifiquement de police. Il s'agit de parler de management public et de tolérance zéro (en titre) à propos de l'action de l'administration et de la police, et de leur efficacité.

IV.1.2.1.2. La forme en X', selon l'expression consacrée

Citons pour la forme en X', selon l'expression consacrée l'extrait suivant du *Figaro* :

- (F. 32) Les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence [sur-titre]
A Meaux, le futur poste de police sera une place forte [titre]
Si les policiers, municipaux ou nationaux, se font actuellement tout petits, dans les cités mel-doises, pour "éviter les provocations", selon la formule consacrée, la situation n'est pas pire qu'ailleurs. [je souligne].

Le segment de RDA « éviter les provocations » est intégré syntaxiquement et sémiotiquement à la phrase. Il y est introduit par pour dans le fil du discours citant, et commenté de la glose de valeur doxique (selon la formule consacrée). Le commentaire doxique tend à la généralisation du propos par rapport à un contexte de violence qui lui aussi semble s'être généralisé (la situation n'est pas pire qu'ailleurs).

Dans cet extrait, il s'agit aussi comme en F. 7, en F. 9c, et aussi en F. 12, de commenter le travail de la police face à la violence. La police peut apparaître elle-même comme victime du climat de violence, par exemple les policiers, municipaux ou nationaux, se font actuellement tout petits en F. 32.

IV.1.2.2. Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif

Citons dans le corpus du *Figaro* cette MA explicite d'emprunt dont l renvoie à une communauté d'énonciateurs :

- (F. 29) Insécurité Dans l'île où Lionel Jospin se rend ce week-end, la criminalité augmente fortement en zones urbaine et touristique [sur-titre]
L'insécurité explose aussi en Guadeloupe [titre]

Ce sont des gamins, le plus souvent, venus du quartier tout proche du Carénage - l'un des "ghettos" de la ville, *comme disent les Pointois* - qui constituent le danger. [...] Et le retour au pays de ces jeunes des cités de la banlieue parisienne : ces "négropolitains", *comme les appellent les Antillais*, qui seraient responsables des fortes recrudescences des crimes et délits constatés durant les mois d'été, pendant les vacances scolaires. [...] [je souligne].

Dans cet extrait, « ghettos » est explicitement commenté de la glose *comme disent les Pointois*. Et, « négropolitains » est explicitement glosé par *comme les appellent les Antillais*. Les commentaires méta-énonciatifs *comme disent les Pointois* et *comme les appellent les Antillais* réfèrent respectivement à la manière de dire des habitants de Pointe-à-Pitre (les Pointois) et à la manière de dire des Antillais. Ces manières de dire par lesquelles le locuteur fait entendre ces voix autres ne sont pas celles de l'Hexagone. Il est nécessaire d'en préciser l'origine et la nature.

Ainsi, pour le locuteur du *Figaro*, la glose *comme disent les Pointois* semble signifier qu'on ne parle pas de ghetto en Guadeloupe, comme on parle de ghetto dans l'hexagone. D'un point à l'autre de l'Atlantique, le mot *ghetto* ne désigne pas les mêmes choses : un quartier à Pointe-à-Pitre (le Carénage), autre chose en France métropolitaine.

Le mot *négropolitain* est lui propre à un sociolecte des Antilles, il signifie ces Noirs qui ont grandi en France hors de la culture antillaise.

Citons une autre MA des manières de dire d'une communauté d'énonciateurs en F. 11 :

Insécurité Emeutes dans le quartier de l'Ariane après l'interpellation d'un voyou qui avait attaqué une voiture de patrouille [sur-titre]

Nice : pluie de parpaings sur les policiers [titre]

"De quoi tuer un homme. Et pourtant, il faudra bien que force reste à la loi". Un immense "*ras la casquette*", selon l'expression de leurs délégués syndicaux, chez les policiers niçois après les scènes de guérilla auxquelles ils ont été à nouveau confrontés. [je souligne].

Le segment « ras la casquette » est intégré syntaxiquement et sémiotiquement dans un GN un immense « X »... Balisé par des guillemets, il est commenté de la glose selon l'expression de leurs délégués syndicaux. Nous sommes dans une configuration formelle de MDS autonymique (MA) en *selon l...* « X ». L renvoie aux délégués syndicaux de la police niçoise. La différence de niveau de langue se trouve ainsi légitimé, doublement, car il est censé correspondre à la façon de dire des délégués, à la réalité.

Du point de vue sémiotique, le locuteur parle avec et d'après le dire des délégués syndicaux. Cette manière de dire par l'autre passe par la monstration des mots qui leur sont empruntés.

De même, considérons ce passage :

(F. 24) Les actes de délinquance touchent plus les habitants des cités HLM que le reste de la population [titre]

Un rapport commandé par Mme Lienemann note que l'insécurité incite des résidents à déménager, ruinant les efforts pour parvenir à la mixité sociale [chapeau introductif]

Car ils [les habitants de logements sociaux] sont au contact direct de "jeunes plus portés que les autres à la délinquance et aux dégradations", selon, une fois de plus, les éducateurs, enseignants, policiers et gardiens consultés. [je souligne].

Le segment « jeunes plus portés que les autres à la délinquance et aux dégradations » est commenté de la glose selon, une fois de plus, les éducateurs, enseignants, policiers et gardiens consultés. Cette glose correspond à une manière itérative (une fois de plus) et collégiale de dire (éducateurs, enseignants, policiers et gardiens consultés). Une fois de plus a une valeur axiologique de mise en scène de la lassitude. Le locuteur parlant avec et d'après les mots de ces professionnels dans leur ensemble.

Citons encore dans le corpus du *Figaro* une MA explicite d'emprunt dont l renvoie à un énonciateur en particulier :

(F. 16) Insécurité Quand l'Etat abandonne la dernière de ses fonctions régaliennes [sur-titre]

Ce qu'il ne faut pas dire [titre]

Ce ne seront pas les quelques mesures "praniques" (pour reprendre le beau lapsus de Marylise Lebranchu, laissant deviner le désarroi du gouvernement) en direction des juges, des policiers et des gendarmes qui feront reculer l'insécurité [...] [je souligne].

Ici, le segment de RDA « praniques » est commenté de la glose d'emprunt pour reprendre le beau lapsus de M. Lebranchu entre parenthèses.

Pour conclure, citons ce cas d'une formulation d'un point de vue sur le réel à partir des mots autres en F. 21 :

Sécurité Les personnes âgées, premières victimes de la délinquance [sur-titre]

Le couvre-feu des vieux [titre]

La société se soucie comme d'une guigne d'assurer la protection de ceux dont elle a prolongé la vie. La montée de "l'incivilité" - puisque c'est l'euphémisme désormais en usage pour désigner la délinquance - est depuis quelque temps encore plus rapide que l'accroissement de la longévité. [je souligne].

Le segment « l'incivilité » est accompagné d'un commentaire méta-énonciatif explicite *puisque c'est l'euphémisme désormais en usage pour désigner la délinquance*.

Dans ce cas, nous avons une MA interdiscursive explicite, avec glose, où il s'agit de « mettre en cause une saisie inadéquate du réel »⁴³. Les mots de l'autre sont confrontés au réel. La nomination autre - ici, « l'incivilité » - apparaît comme mauvaise par rapport à ce que demande le vrai nom des choses. Pour le locuteur, ce que le discours (sécuritaire, politique, médiatique) appelle « l'incivilité » est en réalité la délinquance.

Le discours de *Figaro* semble s'inscrire dans le débat public autour de « incivilité(s) ». En atténuant la portée de la signification de « incivilité » (en fait délinquance), *Le Figaro*, si l'on se rapporte aux propos de S. Roché⁴⁴, semble être du côté de ceux qui dénoncent la frilosité de l'Etat (*désarroi du gouvernement* en F. 16) en matière de traitement des délits, et y voient du laxisme.

Le Figaro à l'image de *Présent* cherche à défaire l'euphémisation des cités sensibles pour y révéler un lieu d'insécurité, une délinquance de territoires. Le dire autre - qu'il s'agisse explicitement d'une parole syndicale policière, d'une parole chorale (éducateurs, enseignants, policiers) ou d'une parole politique (le lapsus de M. Lebranchu « praniques ») - sert à façonner un discours qui laisse ou fait entendre l'insécurité et la violence à l'échelle d'un pays (F. 16, F. 7), d'une ville (Nice en F. 11, Meaux en F. 32), des quartiers (F. 9C), des logements sociaux (F. 24).

IV.1.3. Le Monde

Nous distinguerons pour cette analyse des MA avec glose dans *Le Monde*, les MA d'emprunt de la MA « mots-choses ». Les MA d'emprunt explicites pourront être classées selon leur nature stéréotypique (1) ou locutive (2). L'unique MA « mots-choses » avec glose sera traité en dernier point (3).

IV.1.3.1. Des MA explicites d'emprunt stéréotypique

Parmi les MA explicites d'emprunt stéréotypique, seules se rencontrent des formes de l'énonciation par détour métalinguistique en *N dit X'*, ainsi :

(LM. 7) Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

L'apparente "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de l'ignorance de ceux qui en parlent. La clé se trouve dans les sentiments d'exclusion, d'abandon et de désespoir que ressentent les habitants des quartiers sensibles [chapeau introductif]

- Vu le vide politique des quartiers dits sensibles, on pourrait commencer par redonner la parole aux acteurs.

[je souligne. Précisons qu'il s'agit d'un entretien questions/réponses. C'est le sociologue qui parle et *Le Monde* qui a reproduit et commenté en mettant un titre et un chapeau introductif],

et,

(LM. 9) Insécurité : ce que font les maires [titre]

Comment les élus affrontent-ils la violence et la délinquance des villes ? Pourquoi revendiquent-ils plus de pouvoirs ? Enquête à Amiens, Mulhouse, Dreux : de la vidéosurveillance à la police de proximité. Reportages aux Mureaux et à Vitry-sur-Seine après la mort de deux jeunes [sous-titre]

Maires de gauche et de droite ont souvent recours aux mêmes mesures : création de polices municipales, relais d'information dans les quartiers réputés "sensibles", installation de système de vidéosurveillance... [je souligne].

En LM. 7, la glose (*dits*) dissocie *quartiers* de *sensibles* non balisé. En LM. 9, la glose (*réputés*) défait *quartiers* de *sensibles* balisé. Dans les deux cas, les commentaires méta-énonciatifs défont le cliché des quartiers sensibles.

En LM. 7, le stéréotype quartiers sensibles est en usage dans le chapeau introductif, il ne l'est pas dans le corps du texte où nous trouvons la MA *quartiers dits sensibles*. Cette MA a pour contexte la violence des banlieues en titre. Mais contrairement à *Présent* et dans une autre mesure comme nous l'avons vu aussi contrairement au *Figaro*, le locuteur du *Monde* - ici, le sociologue L. Mucchielli - ne semble pas contredire le cliché des zones sensibles au profit d'autres représentations qui seraient plus à même de prendre en compte la situation et la topologie de l'insécurité. Souvenons nous que *Présent* parlait de zones de non-droit et que *Le Figaro* évoquait les difficultés des forces de police. Il ne s'agit pas non plus pour le locuteur du *Monde* de parler de délinquance de territoires. A l'inverse des deux supports, celui-ci donne un autre aspect, politique (redonner la parole aux acteurs) et social, des conditions de la violence dans ces quartiers (la clé se trouve dans les sentiments d'exclusion, d'abandon et de désespoir que ressentent les habitants).

En LM. 9, la MA *quartiers réputés « sensibles »* a pour contexte l'insécurité en titre, et plus spécifiquement l'action des maires par rapport à cette insécurité. Ainsi, il semble que contrairement à l'exemple en LM. 7, le paradoxe - c'est-à-dire la contradiction apportée par rapport au cliché des quartiers sensibles - réfère à une délinquance de territoires par ailleurs observée dans *Présent* et dans *Le Figaro*, mais contrairement à *Présent* sans spécification des personnes délinquantes (« jeunes »). A travers ces deux exemples, nous observons que c'est bien le contexte discursif qui donne la valeur idéologique des MA mêmes explicites.

Citons ces autres cas d'énonciation par détour métalinguistique également en LM. 7 :

Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

L'apparente "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de l'ignorance de ceux qui en parlent. La clé se trouve dans les sentiments d'exclusion, d'abandon et de désespoir que ressentent les habitants des quartiers sensibles [chapeau introductif]

- Si on compare l'époque des blousons noirs, dans les années 60, avec la période actuelle, on est frappé par quatre ressemblances [...] Enfin, on leur reprochait du vandalisme, des actes dits déjà "gratuits". [...]

- La prétendue "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de l'ignorance de celui qui en parle. On appelle "gratuit" chez l'autre, ce que l'on ne comprend pas. [je souligne. C'est le sociologue qui parle].

Dans le premier cas, la glose *dits déjà* de valeur stéréotypique dissocie *actes* de « *gratuits* » balisé. Dans le second cas, la glose prétendue également de valeur stéréotypique défait la de son autonome « *gratuité* » balisé. Dans les deux cas, le locuteur du *Monde* (ici, le sociologue) modalise explicitement ce qui est en rapport avec la gratuité des actes délinquantes et qui, selon le locuteur, demande qu'on réinterroge la doxa. A l'inverse, nous pouvons observer que, dans le sous-titre, le locuteur du *Monde* (ici, le journaliste qui retranscrit l'entretien) modalise « gratuité » sans y apporter de précision méta-énonciative. La MA est sans glose et demande une interprétation pour en déterminer le sémantisme.

Nous remarquerons aussi, dans le corps du texte, la mention de « gratuit » (on appelle « X »). Le sociologue mentionne ici la doxa, il parle de loi générale, qu'il commente et « traduit ».

La valeur explicite d'emprunt doxique dans *Le Monde* montre deux aspects contradictoires des banlieues, l'un tend du côté des raisons sociales de la violence des quartiers et confirme le cliché des zones sensibles (LM. 7), l'autre va du côté de l'insuffisance du dire et y voit un territoire de la délinquance (LM. 9). Il s'agit des propos d'un sociologue en LM. 7, contrairement à LM. 9 où les dires sont ceux d'un journaliste.

IV.1.3.2. Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif

Citons cette MA d'emprunt avec glose en *X'*, *comme l dit* ou en *selon l... X'* avec *l* qui renvoie à une communauté d'énonciateurs, encore en LM. 7 :

Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

- Il faut comprendre la violence contre les institutions comme l'expression de la “rage” ou de la “haine”, selon les propres mots des jeunes. [je souligne. C'est le sociologue qui parle]
(article du *Monde* du mardi 13 novembre 2001).

Ici, « rage » et « haine » sont commentées d'une glose (selon les propres mots des jeunes) qui explicite la source de l'emprunt, des jeunes, mais entendu au sens usuel.

Nous avons précédemment dit, au début de l'analyse des MA avec glose, que cet article du *Monde* du mardi 13 novembre 2001 était repris par l'article de *Présent* du mercredi 14 novembre 2001 en P. 13 :

La violence des banlieues ? La faute de la société, bien sûr... [titre]

Exemple. Quand on est habité, explique-t-il, par le sentiment de “rage” ou de “haine” (selon les propres mots des “jeunes”), “on peut parfois se décharger, se défouler sur des biens ou des personnes qui ne sont pas directement responsables de la situation” [...] [je souligne]

(article de *Présent* du mercredi 14 novembre 2001).

Ainsi, si les MA interdiscursives de « rage » et de « haine » sont exprimées sous leurs formes explicites, avec glose selon les propres mots des « jeunes », on peut noter, ici, par rapport à l'article du *Monde*, une intervention métadiscursive du locuteur de *Présent*⁴⁵ qui guillemète le mot jeunes créant ainsi la connivence idéologique nécessaire à la compréhension pleine de qui sont réellement ces jeunes (des jeunes Noirs, des jeunes Maghrébins, des immigrés). Il s'agit d'un guillemétage de repositionnement idéologique. La glose du *Monde* est elle-même glosée par *Présent* par réaction.

Dans ces deux cas, l'empilement des dires empruntés - *Présent* représente les paroles du *Monde* qui représente les paroles du sociologue - ne procède pas de la circulation discursive au sens de L. Rosier, c'est-à-dire de la répétition des transmissions de dires d'un énonciateur à un autre et dans le cadre de l'EE. Chacune des RDA est explicitement commentée. De plus, cette circulation s'accompagne de déplacement et de réinterprétation, par commentaire sur la valeur du dire autre qui n'est pas un simple rapport de discours à discours.

IV.1.3.3. Une MA explicite de l'écart montré entre le mot et la chose

Citons cette MA « mots-choses » avec glose dans *Le Monde* :

(LM. 17) Des “sauvageons” au fascisme [titre]

N'ayons plus peur d'appeler un chat un chat, et "sauvageon" (c'est le seul mot juste) celui qui n'a pas eu la chance de rencontrer l'interdit structurant qui le fera passer de l'état sauvage à l'état humain. [je souligne].

Le terme « sauvageon » est commenté d'une glose c'est le seul mot juste. Cette glose a la valeur d'un commentaire de modalisation de « la seule nomination adéquate du référent »⁴⁶. Le mot (*sauvageon*) correspond à la chose (de faire le sauvage). Le mot est en adéquation avec la réalité qu'il nomme.

Dans *Le Monde*, la suspension de l'évidence discursive et de l'évidence nominative s'attache de manière paradoxale à confirmer l'aspect névralgique des banlieues (LM. 7), notamment à travers le dire d'un sociologue renvoyant au malaise d'une certaine jeunesse (LM. 7), et à aller dans le sens d'une ré-assurance d'une représentation de la violence dans les banlieues (LM. 9) et de celui qui pourrait l'incarner, le sauvageon (LM. 17).

Nous avons peu de cas de MA avec glose là encore dans *Le Monde*. Le commentaire explicite du sémantisme des MA est marginal dans le corpus. Comme nous le verrons ci-dessous, il est le plus souvent absent et fait place à l'implicite.

IV.1.4. La NR

Les MA d'emprunt explicites de *La NR* peuvent être classées selon leur nature stéréotypique (1) ou locutive (2).

IV.1.4.1 Une MA explicite d'emprunt stéréotypique

On note une seule MA explicite d'emprunt stéréotypique pour *La NR* :

(NR. 28) Le lynchage d'un père [titre]

Le drame d'Evreux fait inévitablement songer à une dérive "à l'américaine". Quand dans certains quartiers "sensibles" comme on dit pudiquement, la vie humaine ne tient plus qu'à un sachet de drogue [...], on se dit que la république a perdu tout son sens. [je souligne].

Nous avons déjà observé cet extrait en le rapprochant de l'extrait de *Présent* en P. 29b. Ici, en NR. 28, « *sensibles* » est commenté de la glose *comme on dit pudiquement*.

IV.1.4.2. Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif

Citons cet exemple en X', comme l dit dont l indique un énonciateur en particulier :

(NR. 22) Le modèle new-yorkais [titre]

Tout est question de vocabulaire. Car le PS, lui aussi, souhaite "mieux punir", comme l'a montré le projet de Julien Dray, député de l'Essonne. Mais sa rupture symbolique avec la "culture de l'excuse", comme disait Tony Blair, est récente et peu lisible. [je souligne].

La glose *comme disait Tony Blair* commente culture de l'excuse balisé. Cette glose renvoie à la manière de dire de Tony Blair.

Pour finir, citons cette autre MA qui renvoie à la manière de dire d'un autre en particulier :

(NR. 27) Quelles réponses ? [titre]

Pour traiter le problème des "sauvageons" - terminologie choisie par Chevènement - une trentaine de "centres de placements immédiats" ont été créés par le gouvernement en 1999. [je souligne].

Il s'agit d'une MA interdiscursive explicite, avec glose *terminologie choisie par Chevènement*, avec spécification de l'autre emprunté. Comme dans *Le Monde*, la figure du délinquant dans *La NR* est celle du sauvageon, empruntée à Chevènement.

Ainsi, à travers l'étude des MA avec glose du corpus, nous avons constaté l'attitude des locuteurs-journalistes qui consiste à défaire les clichés, souvent pour en créer d'autres journalistiquement actualisés. Les locuteurs des différents supports de presse cherchent le plus communément à casser l'euphémisation des quartiers, cités ou zones sensibles. Cette « contre-stéréotypie » des lieux sensibles pour parler de certains quartiers périurbains des grandes villes est en nombre moindre dans *La NR* et *Le Monde* que dans *Le Figaro* et *Présent*. Les formes en *N dit X'* ou en *X, comme on dit* sont le plus souvent usitées par *Présent* et *Le Figaro*. Elles mettent en scène la contestation du discours établi au profit d'un autre idéologiquement plus adapté, autour d'une nouvelle topographie de la délinquance et des lieux de l'insécurité. Ces manières de dire contre la doxa, en la rappelant explicitement, vont à l'encontre de l'« ordre linguistique » établi, des manières de dire instituées, et sont propres à agir comme contrediscours. Le contexte discursif permet de les analyser différemment du point de vue idéologique.

Nous avons aussi remarqué les quelques MA d'emprunt avec un l qui renvoie de manière explicite au dire du locuteur cité. Rappelons qu'il s'agissait du relevé exhaustif des MA avec glose. Ce petit nombre conforte a contrario cette capacité des locuteurs citant - à l'origine de notre hypothèse - de référer au discours autre a minima, c'est-à-dire la tendance qu'ont les locuteurs citant à seulement signaler par des guillemets la présence d'un dire autre. Cet aspect

sera abordé ci-dessous dans l'étude des MA interprétatives, semi-allusives mais pas uniquement. Nous avons aussi remarqué le peu de MA « mots-choses » avec glose. Ces éléments permettent de rendre compte de la particularité des MA lorsqu'elles sont signalées mais ne sont pas explicitement glosées. Dans ce cas, la transparence du dire est suspendue sans que l'on sache quelle valeur discursive ou nominative attribuée. Le décrochage méta-énonciatif fait place alors à l'indétermination et à l'ambiguïté.

Nous avons également observé la réinterprétation du discours cité (« rage », « haine », selon les propres mots des jeunes en LM.7) par le discours citant (« rage », « haine », selon les propres mots des « jeunes » en P. 13). La circulation idéologique se réalise ici à partir des marques de MA, et avec la source énonciative. De plus, elle s'accompagne d'un commentaire sur la glose du dire autre représenté de LM. 7 à P. 13. Le dire autre représenté en LM. 7 y est autrement glosé en P. 13. Ce déplacement se réalise par le commentaire du locuteur dans son énonciation.

Pour préciser encore les spécificités des analyses à venir maintenant et dans la troisième partie, ajoutons que rapporté à la réalité des faits linguistiques du corpus, le discours de presse de la campagne présidentielle de 2002 comporte peu de modalisations autonymiques avec glose. Les MA glosées restent très largement marginales dans le corpus, ce qui ne peut pas être sans conséquences sur la lecture et sur la compréhension.

IV.2. Les MA interprétatives, sans glose

Dans cette sous-partie, seront analysées des MA interprétatives, c'est-à-dire produites sans glose. Nous poserons leurs spécificités (1). Pour les MA interprétatives du corpus qui sont le plus souvent semi-allusives, c'est-à-dire des MA balisées mais dont la source n'est pas précisée, nous prendrons en compte les indices éventuels d'une parole idéologique, celle du FN (2). Nous analyserons ensuite des MA dont le statut sémiotique est ambigu, c'est-à-dire des MA qui ne se limitent pas interprétativement à la seule valeur de l'interdiscours mais qui peuvent ouvrir sur l'ensemble des valeurs de non-coïncidence du dire, notamment celle de l'écart dans la nomination (3). Nous irons vers le cumul des valeurs qui peut parfaire l'idée de circulation idéologique.

IV.2.1. Les spécificités des MA sans glose

Les MA interprétatives, c'est-à-dire des MA balisées, mais sans glose, sont celles que nous avons le plus observées dans le corpus. Elles sont abondantes dans *Présent*, *Le Monde*, *Le Figaro*, et en moindre nombre dans *La NR*⁴⁷. Pour prendre en compte la réalité de la chose il faut rapporter le nombre de MA interprétatives, sans glose, à la surface textuelle. C'est proportionnellement que, dans *Présent* et dans *La NR*, la forme de type « X » délimité est très

présente, et dans *Présent* beaucoup plus que dans *La NR*. Dans le cas des MA interprétatives, les guillemets (« X ») sont un appel à commentaire. Une MA semi-allusive est une MA interprétative, mais une MA interprétative n'est pas nécessairement une MA semi-allusive. La MA interprétative ne se limite pas la seule modalisation d'emprunt, contrairement à la MA semi-allusive. Nous considérons à la suite de J. Authier-Revuz la MA allusive comme une forme particulière de MA interprétative (sans glose, sans balisage), interdiscursive.

L'absence de gloses méta-énonciatives ne permet pas de connaître précisément les intentions sémantiques des locuteurs-journalistes, pas plus qu'elle ne permet de connaître la nature de la non-coïncidence ou encore l'origine des sources énonciatives lorsqu'il s'agit d'un possible discours d'emprunt. Selon Robert Vion, comme nous l'avons vu dans la partie théorique, le mode discursif de l'EE correspond pour le sujet parlant au désir d'objectivité du locuteur-journaliste. Cette absence impose de combler doublement le creux interprétatif de la MA du fait de cette opacification de la forme même du signe linguistique (la réflexion du signe dans l'acte d'énonciation) et du manque d'attribution de la valeur de non-coïncidence.

A travers ces MA sans commentaires méta-énonciatifs que le lecteur doit restituer, se joue l'implicite sous l'apparence de l'indétermination sémantique. Cette indétermination pourrait être le cadre discursif propice à la circulation idéologique, c'est-à-dire le cadre de la répétition de représentations semblables, pouvant être elles-mêmes empruntées.

Ainsi, dès lors que le commentaire méta-énonciatif est absent, c'est en formulant l'hypothèse d'une glose sous la forme d'une subordonnée comparative établie en fonction de la situation d'énonciation (déictiques, anaphores, temps verbaux...) et de la situation de communication (le contexte communicationnel : la perspective des présidentielles, l'insécurité comme thème majeur de campagne, les considérations journalistiques : quotidien régional ou national, le lectorat propre à (cible de) chaque support...), que nous pouvons interpréter les MA.

Dans le cas des MA interdiscursives de type *X délimité, Ext non désigné*⁴⁸ sans référence de la source énonciative - MA que nous appelons MA semi-allusives -, le dire autre qui apparaît inséré dans la voix de l'énonciateur citant pourrait être glosé en *[je dis] X' (comme l dit)*⁴⁹. L'absence d'explicitation de la source impose d'interpréter la MA en contexte, c'est-à-dire idéologiquement⁵⁰ - ce que nous avons commencé à dire précédemment à propos des MA explicites « paradoxales » -, dans le système de valeurs⁵¹ que le lecteur accorde au locuteur après que la responsabilité de l'interprétation lui a été laissée.

Dans le cas des MA « mots-choses » et des MA des mots à eux-mêmes interprétatives, aucune glose ne spécifie la valeur de l'écart dans le processus de nomination ou la valeur de l'équivoque. Et, c'est aussi interprétativement en fonction du contexte d'emploi et de la position

idéologique des supports⁵² que ces valeurs de non-coïncidence peuvent être restituées par le lecteur. Rappelons que dans ces cas c'est par rapport à ses propres mots que le locuteur fait un retour sur son dire.

IV.2.2. Des IT sans glose (MA interdiscursives)

Les formes de l'IT en *l dit que...* « X » sont celles que nous trouvons dans le corpus. Nous n'avons pas d'IT avec glose en *l dit que...* « X », *comme l dit*.

Dans cette sous-partie, nous analyserons des cas d'IT en mode semi-allusif qui empruntent en partie au discours du FN, ainsi que des cas d'IT qui ont à voir directement ou indirectement avec les représentations du FN. Afin de mieux cerner l'idéologie du FN, nous analyserons ensuite certaines représentations discursives du corpus qui peuvent y référer.

V.2.2.1. L'IT comme emprunt en partie réalisé

Parmi les cas de MA semi-allusives, nous distinguons dans le corpus les cas de l'îlot textuel (IT) comme forme interprétative de l'interdiscours des autres cas de MA - que nous examinerons ultérieurement - où la valeur méta-énonciative reste interprétativement plus difficile à établir. Rappelons que l'IT est une RDA pour laquelle le locuteur citant rapporte un autre acte d'énonciation sur le mode de la reformulation-traduction (DI), alors qu'un élément (îlot) apparaît comme non traduit, c'est-à-dire comme « fragment conservé du message d'origine »⁵³. Dans le cas de l'IT en contexte de DI, le locuteur citant parle « avec des mots de l »⁵⁴, il utilise en les mentionnant les mots du locuteur cité. Dans le cas de l'IT sans glose, les mots de l sont ceux par lesquels parlent L, tout en se gardant de préciser l'origine de son dire :

(LM. 21) Un alourdissement systématique des sanctions pénales [titre]

Affirmant que "*l'insécurité règne en maître en France*", le leader du Front national a trouvé les coupables : la criminalité "*est majoritairement le fait de l'immigration*", mais aussi "*la conséquence d'un véritable sida mental*"... [je souligne].

Le fragment « l'insécurité règne en maître en France » est en contexte de DI (affirmant que). Il s'agit plus précisément, selon le modèle de J. Authier-Revuz, d'un DI quasi-textuel, c'est-à-dire d'un IT étendu aux dimensions du message entier du type l dit que « X ». L'élément du discours de Le Pen montré comme autre par le locuteur citant est interprétable comme ayant résisté à la reformulation-traduction du mode du DI. Il est présenté comme fidèle par le locuteur citant, mais sans relever pour autant du DD⁵⁵. L'élément du discours source est conservé. On retrouve l'effet de vérité par ailleurs observé. Le locuteur pointe par là même le fait qu'il ne prend pas en charge le contenu du message représenté.

Cet extrait présente deux autres fragments de discours autre « est majoritairement le fait de l'immigration » et « la conséquence d'un véritable sida mental », sans référence explicite du discours emprunté. Ces fragments de discours cités sont intégrés syntaxiquement, énonciativement et sémiotiquement dans le discours citant qui leur donne sens. Le segment « est majoritairement le fait de l'immigration » dans lequel il n'y a pas de déictiques est introduit par le SN la criminalité. Le segment « la conséquence d'un véritable sida mental » également sans déictique est intégré par le connecteur mais (aussi).

Sur le plan sémiotique, le locuteur parle interprétativement avec les mots de Le Pen pour semble-t-il en montrer ce qu'il y a de plus idéologiquement remarquable (l'insécurité liée à l'immigration, l'insécurité et la déficience « cellulaire »), tout en le tenant à distance dans son dire. Le locuteur tient à se dégager de la responsabilité des mots autres qu'il utilise en tant que tels, il ne veut pas en « endosser » le contenu.

A titre de comparaison, considérons cet extrait de P. 2 :

La rencontre magistrats-préfets [sur-titre]

Une gesticulation [titre]

Et l'on parle de "bandes de banlieues" là où il faudrait parler de "bandes ethniques" [sous-titre]

Comparant la rencontre sorbonnarde "au débat sur le sexe des anges dans Byzance assiégée", Jean-Marie Le Pen rappelle que "tant que les pouvoirs publics parleront par euphémismes au lieu de prendre le contrôle des zones de non-droit, leurs réunions et leurs circulaires seront d'une flagrante inutilité". [je souligne].

Le fragment du message représenté « au débat sur le sexe des anges dans Byzance assiégée » est en contexte de DI (MA). On se trouve dans cet extrait, comme dans l'exemple précédent, dans la continuité syntaxique et énonciative de ce qui est énoncé. Le message représenté tout en étant signalé comme autre se fonde dans l'ensemble de l'énoncé.

L'autre fragment du dire de Le Pen « tant que les pouvoirs publics parleront par euphémismes au lieu de prendre le contrôle des zones de non-droit, leurs réunions et leurs circulaires seront d'une flagrante inutilité » est en DI quasi-textuel (*l dit que « X »*). Nous avons aussi observé cela précédemment.

Dans les deux cas, le journaliste de *Présent* parle avec les mots du leader du Front national, tout en les commentant dans son dire. Il les tient à distance, mais pour les approuver comme le précise le verbe introducteur de DI « rappelle », le propos de Le Pen venant argumenter de la façon de dire et de penser « vrai ». Parler par euphémismes, c'est parler comme les pouvoirs publics de bandes de banlieues, ce que ne fait pas Le Pen, ni *Présent* pour qui il s'agit

véritablement de bandes ethniques. De même, nous pouvons remarquer comment sorbonnarde par son suffixe dépréciatif discrédite le contexte discursif de la rencontre magistrats-préfets, et vient soutenir le dire lepéniste (« au débat sur le sexe des anges... »).

Ainsi si l'on compare les deux extraits du *Monde* et de *Présent*, nous pourrions dire qu'il modalise de la même manière le dire de Le Pen. Dans les deux extraits, nous avons des IT en DI comme fragments du message d'origine. Les locuteurs rapportent les paroles d'autrui tout en s'en distanciant. Ces IT sont sans glose, sans commentaire méta-énonciatif. En LM. 21, l'emprunt au discours de Le Pen va dans le sens d'une monstration des fondamentaux de l'idéologie de Le Pen (l'insécurité liée à l'immigration) comme pour bien signaler ce dont on parle, alors qu'en P. 2 ces emprunts servent à porter des critiques sur le pouvoir en place, notamment à propos de l'insuffisance des mesures sécuritaires, car mal orientées. Dans les deux situations, le contexte verbal (sorbonnarde en P. 2) et aussi le contenu des IT (« au débat sur le sexe des anges... » en P. 2, « sida mental » en LM. 21) permettent de connaître l'argumentation soutenue et la nature des discours. Le contenu du message représenté pour ce qu'il représente et dit semble ainsi particulièrement déterminant. La référence mondaine du message représenté permet de différencier les fonctionnalités journalistiques, d'informer dans le cas du *Monde* et de porter atteinte dans le cas de *Présent*, c'est-à-dire pour *Présent* d'être dans l'idéologie contestataire.

Pour faire suite à cette double analyse, dans le corpus du *Figaro* nous n'avons pas d'IT qui représente le message d'un discours de Le Pen alors que le contexte y réfère explicitement, ouvertement, comme en LM. 21 et en P. 2. Il n'y a pas d'emprunt au discours d'extrême droite en *l dit que...* « X ». Pour autant, dans *Le Figaro*, certains éléments d'emprunt en *N'* « X » peuvent être ambigus comme manières de dire et pour ce qu'ils mobilisent comme référence idéologique. Ainsi, citons ces occurrences de « de droit », « non-droit » et « perdus » en F. 27 et en F. 32 :

(F. 27) Ni épouvantail, ni poudre aux yeux [titre]

Et puis on crée des commissions ad hoc. On donne dans le redondant, le pléonastique : la loi est "républicaine", l'état "de droit" en même temps que les cités de "non-droit". [je souligne]
(article du mardi 19 février 2002),

et,

(F. 32) Les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence [sur-titre]

A Meaux, le futur poste de police sera une place forte [titre]

Toujours prêt pour la reconquête des territoires "perdus", Jean-François Copé vient d'obtenir de l'Etat la construction d'un nouveau commissariat de police nationale. [je souligne] (article du lundi 15 avril 2002).

En F. 27, il reste comme élément du message de l'acte d'énonciation représenté « ayant résisté dans sa littéralité à l'opération de reformulation-traduction »⁵⁶ « non-droit » qualifiant *cités*, ainsi que le segment « de droit » déterminant *l'état*. Les MA semi-allusives de « non-droit » et de « droit » peuvent contextuellement renvoyer à une manière de dire stéréotypique : interprétativement, ce qu'on appelle communément « X » - comme l'indique les deux pronoms personnels indéfinis *on* dans *on crée...*, *on donne...*. Dans cet extrait, les manières de dire doxiques visent le gouvernement ou les élus (*commissions ad hoc*). Ces manières de dire, le locuteur-journaliste les récuse, voire il les critique (redondant, pléonastique). Pour le locuteur, s'il est redondant et pléonastique de parler de loi/« républicaine », d'état/« de droit », c'est pour faire valoir la contradiction de en même temps que cités/de « non-droit ». La locution conjonctive en même temps que est ici propice à introduire une contradiction entre état/« de droit » et cités/de « non-droit ». Elle est ambivalente sur le rapport d'opposition de l'un à l'autre. Comment un état « de droit » peut-il abriter en même temps des cités de « non-droit » ? Or, la formulation « non-droit » renvoie à la manière de dire du FN comme par exemple :

Les musulmans constituent au moins la moitié des 12 millions d'immigrés ou descendants d'immigrés résidant en France, ainsi que la population majoritaire des zones de non-droit qui, on le sait, se comptent chez par centaines. [je souligne]

(Discours de J.-M. Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 sept. 2001, page 6, ligne 9 ; page 19 du cahier en annexe),

et au discours de *Présent* :

(P. 20b) Zones de non-droit [titre] [encadré]

[...] ces cités, dites "zones de non-droit" sont en fait régies par des lois mafieuses totalement indépendantes de celles de la nation. [je souligne] (article du samedi 12 janvier 2002),

sans qu'il y ait d'ambiguïté sur le fait que le journal d'extrême droite emprunte au discours du FN. Dans cet extrait, lois mafieuses commente « zones de non-droit », faisant des cités le lieu du crime organisé. L'association ainsi établie, constatée (en fait), participe de la surenchère discursive du support.

Ainsi, une relation interdiscursive s'instaure entre le FN et *Présent*. Et, on observe entre *Présent* et *Le Figaro* une répétition des manières de dire qui relève de la circulation discursive.

En F. 32, le segment représenté « perdus » est intégré syntaxiquement, énonciativement et sémiotiquement au discours citant. *Territoires « perdus »* en N X' y est formellement équivalent à *cités de « non-droit »* (N X') en F. 27.

Le message cité « perdus » est exprimé sans glose, ce qui ne permet pas de savoir qui parle. Il pourrait s'agir ici interprétativement de la manière de dire de Jean-François Copé, le maire de Meaux, de la manière de dire de la police et/ou de la manière de dire de la doxa. Nous reviendrons ci-dessous sur ces MA ambiguës qui ont une attribution locutive et une valeur interprétativement indéterminée.

Dans cet extrait, pour autant que l'attribution locutive reste indéterminée, perdus peut signifier qui n'appartient plus la République, ces territoires hors du droit républicain, c'est-à-dire de non-droit (républicain). Cette représentation des territoires de la délinquance est proche de celles défendues par le FN. Dans cette optique, les balisages du *Figaro* pourraient être à rapprocher de ce que le FN dit tant sur la forme (N « X ») que sur le contenu :

La carte de la délinquance recoupe parfaitement celle de l'immigration : la section "villes et banlieues" de la Direction centrale des renseignements généraux (DCRG) signalait en 1998, 19 quartiers "en sécession", des cités dans lesquelles les bandes armées déclenchent des émeutes à chaque "intrusion" policière, où la volonté de blesser, voire de tuer les représentants de l'autorité est manifeste. Ces quartiers "en sécession", la France en comptait un seul en 1993. [je souligne] (Argumentaires FN de la campagne électorale 2002, *L'actualité de l'immigration*, page 4, ligne 11 et suivantes, page 53 du cahier en annexe).

En F. 32, cette indétermination locutive nous semble propice à une circulation des discours et des représentations du FN : c'est parce que le segment est indéterminé, sans attribution précise, qu'il peut en recevoir interprétativement plusieurs, et qu'un tel rapprochement peut être permis avec l'idéologie du FN. Nous approfondirons cette idée de circulation de représentations frontistes à partir de MA ambiguës ci-dessous.

On retrouve un découpage formel en « X » N en relation avec la thématique de lieux hors de la République, en NR.1 :

La folie des armes [titre]

Des bandes rivales veulent de plus en plus fréquemment y développer "leurs" territoires qu'elles placent en coupe réglée pour s'y livrer, à leur aise, au trafic de la drogue. La domination de la

communauté concurrente s'acquiète par la "baston" mais aussi désormais à coups de fusil.
[je souligne] (article du mardi 4 septembre 2001).

Dans cet extrait, la modalisation touche le déterminant possessif « leurs ». L'article parle d'un état de violence de la société. Le possessif modalisé y réfère à *bandes rivales*, alors qu'une autre partie renvoie à leurs en tant que fait de discours et au commentaire absent de l'énonciateur sur son dire en train de se faire. Ce commentaire peut être établi contextuellement en comme elles disent : *elles* (anaphorique) renvoyant à un segment de discours autre pris comme usage de dire d'une communauté d'énonciateurs, par exemple ici, l'usage de dire des dites bandes. Dans ce cas, cette MA serait prise comme forme de la non-coïncidence du discours à lui-même.

La MA de « leurs » pourrait être aussi interprétativement une forme de la non-coïncidence entre le mot et la chose. Nous examinerons ultérieurement ce cumul des valeurs de MA.

Par cette modalisation de nature interdiscursive, pour ce qui nous intéresse ici, le locuteur semble tenir à distance une manière de dire autre qui est celle des bandes et pour laquelle se dessine l'idée des zones de non-droit.

Ainsi, les trois supports de presse observés (*Présent*, *Le Figaro* et *La NR*) enregistrent la fracture instaurée et nourrie par l'idéologie du FN d'une République divisée en son sein. Ce discours fait des quartiers périurbains à forte concentration immigrée le lieu (exclusif) de tous les dangers nationaux, le lieu des « ennemis » de la France républicaine, qui devra être un lieu de police⁵⁷ le lieu de la sécurité. Les « zones de non-droit » définissent le pays à reconquérir⁵⁸, à prendre des mains des opposants, qu'ils s'appellent bandes, bandes rivales ou bandes ethniques, et qui donnent la représentation d'un pays en état de guerre.

Ces supports subissent ou choisissent par la quantité et la qualité « empruntées » - un déterminant pour *La NR* (*leurs*), un participe passé (*perdus*), deux groupes prépositionnels (*de droit*, *non-droit*) pour *Le Figaro* - le risque d'une identification à l'idéologie du FN. Par exemple, dans l'extrait proposé en NR. 1, *La NR* n'emprunte pas au discours du FN. Il ne s'agit pour *La NR* de dire comme dit le parti d'extrême droite. Mais le journal régional suggère un possible emprunt à la façon de dire des bandes qui est mis en scène par les représentations idéologiques du FN. Il y a donc ici un empilement des représentations. En empruntant à la manière de dire des bandes, *La NR* « active » indirectement l'idéologie du FN, il en fait circuler les représentations. Nous y reviendrons.

L'étude thématique des territoires de la délinquance, d'une délinquance de territoires, que nous avons liée à la problématique systématique des territoires discursifs en « X » N ou en N « X » et du comportement idéologique nous permet de rendre compte de la

manière dont les locuteurs mettent en œuvre « l'idéologie dominante », « arrogante »⁵⁹ à propos d'une campagne présidentielle basée sur le thème de l'insécurité qui était auparavant plutôt restreint à l'extrême droite. A moins que cela ne soit dans une position où l'idéologie « sur-détermine » la parole locutive.

IV.2.2.2. De l'emprunt en IT à l'imprégnation souterraine

Nous avons observé précédemment des emprunts en IT dont les représentations pouvaient indirectement être celles du FN. Nous analyserons ici des représentations discursives qui peuvent aussi faire exister les représentations du FN de manière souterraine. Nous aurons ainsi pour but de poser des éléments de l'idéologie d'extrême droite, et d'en montrer de possibles références dans les supports de presse.

Dans le corpus, les liens entre le discours de *Présent* et le discours du FN peuvent ne pas être explicitement interdiscursifs, comme l'atteste le sur-titre exemplaire :

(P. 3) “Insécurité-invasion” [sur-titre]

Nouvelles scènes de guérilla urbaine au Mans et à Toulouse [titre] [je souligne]

(article de *Présent* du mardi 11 septembre 2001).

La MA interdiscursive « insécurité-invasion » de type X délimité, Ext non désigné entre en écho discursif avec le discours officiel du FN : X', comme on dit au FN (autour du thème de l'immigration-invasion). Le FN a acquis sa notoriété politique sur le thème de l'immigration se démarquant ainsi des autres acteurs politiques. Ce thème lui a donné une visibilité médiatique⁶⁰. On se souvient du slogan : « Trois millions d'immigrés, trois millions de chômeurs. » Le thème de l'immigration-invasion est traité dans les discours argumentatifs du FN sur « l'identité » et « l'actualité de l'immigration », par exemple :

En France, l'identité est menacée de deux manières. A l'intérieur, par la perte de croyance de ses propres enfants. A l'extérieur, par l'immigration-invasion de populations inassimilables, attirées par des avantages sociaux qui tendent à établir une véritable préférence étrangère et transformées en "Français de papier" par des lois scélérates. [je souligne]

(Argumentaires FN campagne électorale 2002, *L'identité*, page 2, ligne 43, page 47 du cahier en annexe) ;

ou encore,

Obligé du fait de l'immigration d'augmenter la pression fiscale, l'Etat finance avec nos [...] impôts l'immigration-invasion. Un accroissement de l'imposition largement responsable du chômage et de la faiblesse de notre croissance. L'immigration accélère ainsi le processus de destruction de notre tissu économique en tiers-mondisant la France. [je souligne]

(Argumentaires FN campagne électorale 2002, *L'actualité de l'immigration*, page 3, ligne 30, page 52 du cahier en annexe).

Le locuteur de *Présent* « s'habille » du dire du FN : interprétativement, « insécurité-invasion », comme on dit immigration-invasion au FN, ou « insécurité-invasion » : je dis comme le FN. L'emprunt est implicite. En guillemétant ainsi le sur-titre de son article, le locuteur laisse supposer que tout l'article de *Présent* est inscrit dans le discours du FN, ce qui est peu surprenant puisque *Présent* est un des supports médiatiques de l'idéologie du FN.

Pour reprendre la terminologie de Genette pertinente ici, le discours du FN apparaît comme l'hypotexte de *Présent*, là où un texte dérive d'un « autre texte préexistant »⁶¹, ce qui pourrait relever aussi d'une intertextualité⁶² quasi-citationnelle, de référence précise.

L'idée du FN d'une « immigration-invasion de populations inassimilables »⁶³, de l'éternel étranger en son pays, en cela plus délinquant que les autres, trouve une représentation générale dans la MA de « jeunes », comme nous l'avons déjà vu. Cette marque communautaire des locuteurs et lecteurs de *Présent* est l'omniprésence « cachée » d'une discrimination par l'origine que la République française (par la loi Gayssot-Rocard de 1990) réproouve et que les pourvoyeurs de l'idéologie raciste s'évertuent à faire exister.

Le « trop d'immigrés » du FN et l'idée de l'immigré comme problème national que ce soit au niveau de l'insécurité civile (l'immigré comme cause de la délinquance) ou de l'insécurité sociale (l'immigré comme cause du chômage) trouve une illustration remarquable en F. 16, allusivement, c'est-à-dire hors de tout marquage :

(F. 16) Insécurité Quand l'Etat abandonne la dernière de ses fonctions régaliennes [sur-titre]

Ce qu'il ne faut pas dire [titre]

L'insécurité est liée à une immigration incontrôlée et aux ruptures culturelles et sociales qu'elle engendre. [...]

Or, le problème posé, par exemple, par la venue constante d'étrangers non-productifs, dans le cadre officiel du regroupement familial, reste inabordable, tant le terrorisme intellectuel de l'anti-racisme paralyse toute analyse. [je souligne] (article du *Figaro* du jeudi 6 décembre 2001).

Contrairement à *Présent*, nous constatons ici l'absence de RDA, dans cette indifférence à montrer le « corps » discursif étranger. Pour le locuteur du *Figaro*, il va de soi de dire que

l'insécurité est liée à une immigration incontrôlée. Le manque de contrôle (incontrôlée) laisse à supposer que l'immigration est un trop versé (immigré) et un « trop versant » (flux migratoire), passé et présent, qu'elle est ce qu'on ne peut pas arrêter. Celle-ci déborde et n'est plus sous contrôle.

Toutefois, le mot invasion (insécurité-invasion) employé par Présent relève d'un schème belliqueux contrairement au mot incontrôlée du locuteur du *Figaro*. L'immigration incontrôlée sans tiret dans *Le Figaro* n'est pas l'immigration-invasion de *Présent*, conceptuellement développée par le FN. Aussi, il n'y a pas littéralement de « dire de l'emprunt, non explicite, à des mots d'ailleurs »⁶⁴ ce que serait une MA allusive dans ce cas, c'est-à-dire une MA de l'interdiscours. Il n'y a pas de reprise de la façon de dire entre *Le Figaro* et *Présent*. Le discours du FN n'y est pas naturalisé.

Pour autant, si le dire du *Figaro* (immigration incontrôlée) semble être hors de la matérialité signifiante du discours du FN, il semble en même temps idéologiquement proche, par reconnaissance, des représentations du FN. En considérant que l'insécurité est le fait de l'immigration (l'insécurité est liée à une immigration incontrôlée) et que la France a des problèmes qui sont le fait de son immigration (le problème posé... par la venue constante d'étrangers non-productifs), le locuteur du *Figaro* avalise le système de représentation du parti de l'extrême droite français. Les représentations frontistes y sont sous-jacentes.

Pour parfaire cette idée d'une existence des représentations du FN dans le corpus de presse, considérons la tribune de LM. 16 :

Des banlieues terrorisées [titre]

L'immigration abondante, pendant deux décennies, a posé des problèmes que les politiques d'intégration n'ont pas su ou pu résoudre. Il ne faut pas se voiler la face devant ce qui est une constante de la délinquance dans les "pays d'accueil" d'Europe... [je souligne]

(tribune du *Monde* du samedi 16 février 2002).

Le thème du problème de l'immigration (*immigration abondante*) et de la délinquance (*une constante de la délinquance*) est aussi, sans qu'il y ait d'équivalence exacte, dans *Le Monde*, en relation avec l'idéologie du FN (*l'immigration-invasion de population inassimilables*). Pour le FN, l'immigration explique la délinquance. Elle est le prisme par lequel le parti d'extrême droite voit et aborde le réel. Nous reviendrons à la fin de la thèse sur le rôle des tribunes dans *Le Monde*.

L'expression de l'immigration abondante sans guillemétage et sans tiret pour *Le Monde*, de l'immigration incontrôlée sans guillemétage et sans tiret pour *Le Figaro*, de l' « insécurité-

invasion » entre guillemets et avec tiret pour *Présent* et de l'immigration-invasion sans guillemetage et avec tiret pour le FN demande un commentaire. Tout d'abord, le crescendo de *abondante* à « *invasion* » peut correspondre à la position idéologique de chaque support. Il correspond au jugement de valeurs des supports : le mot *abondante* est moins chargé négativement que *incontrôlée* qui l'est moins que *invasion*. *Abondante* exprime une quantité, *incontrôlée* implique une responsabilité donc un actant (ici politique), alors que *invasion*, comme nous l'avons dit, a à un schème guerrier. Ces différences lexicales et conceptuelles si l'on considère le rôle du tiret sont autant de positionnement par rapport à ce qui semble être à l'origine un système de représentation construit par le FN. Ce système pose l'immigration comme un problème⁶⁵. Ces différences amènent à une répétition-circulation des représentations du FN. Elles le sont par rapport à une idéologie constitutive, celle du FN.

Nous notons le fait de l'absence des guillemets pour la tribune du *Monde* et *Le Figaro*, contrairement à *Présent*. Il y a une circulation de l'idéologie du FN sans modalisation, sans mise à distance par les locuteurs citants. Il n'y a pas de représentations d'une matérialité du dire du FN vis-à-vis desquelles les locuteurs pourraient signaler « l'étrangeté ». Les représentations idéologiques du FN semblent façonner le discours de presse sans que celui-ci en montre de traces.

Ainsi, la réitération de ces représentations, proches sur le plan idéologique, incite à la considération d'un référent (l'idéologie du FN) constituant pour chacun des supports de presse. Ce référent par lequel les discours de presse trouvent leur « raison » de dire et d'être discursivement peut être le référent idéologique (FN), ce que nous tenterons de montrer dans l'ultime partie.

IV.2.3. MA ambiguës

Nous avons déjà évoqué précédemment le cas de MA ambiguës. Nous analyserons ici plus précisément la nature de cette ambiguïté pour en décrire les modalités précises, celle de l'indétermination interprétative (1) et celle de l'indétermination dans un même type de non-coïncidence (2). A travers ces modalités, nous tenterons de comprendre l'ambiguïté interprétative de certains faits d'altérité.

IV.2.3.1. L'indétermination interprétative de MA

L'absence de glose méta-énonciative impose de combler doublement le creux interprétatif de la MA du fait de l'opacification de la forme même du signe linguistique (la réflexion du signe dans l'acte d'énonciation) et du manque de critères d'attribution locutive lorsqu'il s'agit d'un possible discours d'emprunt. Elle impose de combler le creux interprétatif

de la MA : quel(s) champ(s) de MA ? et si l'interprétation interdiscursive convient, quel discours autre cité ? A travers ces MA sans commentaires méta-énonciatifs, qui sont donc à restituer pour le lecteur, nous évaluons le manque et l'implicite. Ulla Tuomarla fait le même constat dans son étude des citations de la presse : « Dans le discours journalistique, il est fort courant que le L-journaliste joue sur l'implicite de sorte que la responsabilité de l'interprétation retombe sur le lecteur »⁶⁶. Il s'agit donc pour nous de vérifier cela aussi mais dans d'autres configurations que celles du DR.

Prenons comme premier exemple de MA ambiguë l'extrait du *Figaro* du 8 et 9 décembre 2001 :

(F. 17) Incivilités En forte hausse, petits délits et nuisances diverses prennent de court la police et la justice [sur-titre]
Les "nouveaux barbares" tiennent le haut du pavé [titre]
Bousculades dans la rue, véhicules mal garés, queues de poisson au volant, non-respect des personnes âgées ou handicapées dans les transports publics, insultes, autant d'incivilités qui perturbent la vie quotidienne... Les personnes ayant répondu au sondage se plaignent avant tout des insultes dont ils font l'objet, des graffitis, des fraudes dans les transports publics... Ces actes, qu'ils disent rencontrer fréquemment, voire quotidiennement, sont selon eux majoritairement commis par des adolescents et jeunes de moins de 25 ans. [chapeau introductif] [je souligne].

La boucle réflexive du dire porte sur le nom « nouveaux barbares ». Le nom (« nouveaux barbares » en titre) annonce les adolescents et jeunes de moins de 25 ans (à la fin du chapeau introductif), alors qu'il n'y a pas de commentaire de l'énonciateur sur son dire en train de se faire. Celui-ci peut être établi interprétativement en comme l dit où l renverrait à un segment de discours autre pris « comme usage de dire d'une collectivité d'énonciateurs »⁶⁷. Cette MA serait alors prise comme forme de la non-coïncidence du discours à lui-même.

La MA de « nouveaux barbares » pourrait être aussi interprétativement une forme de la non-coïncidence entre le mot et la chose d'une « nomination explicable par des/les propriétés du référent »⁶⁸ : interprétativement, « nouveaux barbares », (je dis nouveaux barbares) parce que c'est comme ça, c'est bien de cela qu'il s'agit quand on parle de bousculade, de problèmes de stationnement, de comportements déviants, de manque de savoir-vivre (chapeau introductif). Il y aurait une adéquation du nom (nouveaux barbares) à la chose, ceux qu'ils sont (des adolescents et jeunes de moins de 25 ans), ce qu'ils font, leur comportement (le manque de civilité, la mise en échec de la vie collective, de la civilité perdue, l'incivilité en sur-titre). Le rapport entre les mots et les choses serait établi ici sur le mode de l'évidence : un barbare commet des actes de barbarie.

L'ensemble de ces commentaires méta-énonciatifs et interprétations est recevable et montre la complexité des faits d'analyse.

Cette indétermination interprétative de la MA inscrit une ambivalence entre deux types de non-coïncidences, ici entre la non-coïncidence du discours à lui-même et entre la non-coïncidence entre les mots et les choses. Dans ce cas, il n'est pas question du seul rapport de transmission d'un dire d'un énonciateur à un autre ce que serait le DR pour L. Rosier, nous sommes aussi (nous le soulignons) dans un rapport du mot à la chose. Les valeurs de non-coïncidence peuvent se superposer les unes aux autres.

Ainsi, dans l'extrait du *Figaro*, si la MA de « nouveaux barbares » renvoie à la manière de dire des autres, ce dire autre peut être approprié à l'objet du dire du locuteur du *Figaro*. Il peut être déterminé par l'objet visé et propre à dire la réalité de la situation, ce qu'on pourrait paraphraser en : ces « nouveaux barbares » (pour parler comme l) sont ceux qui commettent des incivilités, des petits délits et nuisances diverses [qui] prennent de court la police et la justice (en titre).

Comme nous l'avons dit, cette MA peut également pointer l'adéquation du mot à la chose. Le mot dit bien la chose. Pour le locuteur, le mot « nouveaux barbares » est adéquat à décrire le comportement des adolescents et des jeunes moins de 25 ans qui troublent l'ordre social et commettent des incivilités. Le rapport mots/choses semble alors s'établir sur le mode d'une certaine réalité à saisir, et de la vérité de la langue pour la dire.

L'ambivalence existe donc entre une manière de dire du discours autre (approprié) et une manière du locuteur journaliste de dire ses mots. Elle va dans le sens d'une adéquation du dire autre et d'une adéquation de ses propres mots à la chose pour dire la réalité « vraie ». Pour le locuteur, l'appellation de « nouveaux barbares » semble bien appropriée au réel qu'elle nomme.

Dans l'extrait observé, nous pouvons considérer que l'ambiguïté interprétative porte sur la qualité d'appropriation d'une façon de dire par le locuteur citant. Elle correspond à un cas de superposition des valeurs de non-coïncidences. La MA de « nouveaux barbares » semble finalement procéder d'une dénonciation de la réalité sociale à travers la bonne façon de dire, mais sans qu'on puisse déterminer si elle est assumée comme sienne ou comme empruntée.

Citons cet exemple de *Présent* pour un autre cas ambigu :

(P. 14) Question d'actualité [titre]

La "sensibilité" de nos banlieues est-elle en train d'envahir nos prétoires ? [je souligne]

(article de *Présent* du vendredi 14 décembre 2001).

La MA de « sensibilité » peut interprétativement avoir la valeur d'un dire commun stéréotypé⁶⁹ : « sensibilité », comme on dit, associé à la doxa des banlieues dites sensibles. Or, en fait, on ne dit pas cela. Il ne s'agit pas de la manière de dire de la doxa. « Sensibilité » peut être aussi interprétativement une MA mots-choses des « stéréotypes du défaut de dire »⁷⁰ : disons « sensibilité », pour ainsi dire « sensibilité », par exemple. Il pourrait s'agir d'une « invitation à accepter en commun »⁷¹ le mot *sensibilité* pour parler des banlieues bien que le mot ne corresponde pas à la chose. Pour le locuteur, la sensibilité et la banlieue seraient une association communément imposée.

L'article de *Présent* qui a pour but de faire le point sur une « question d'actualité » - elle a pour cadre l'hémicycle du Conseil régional d'Ile-de-France - insiste sur l'islamisation de la France, tout en ne désignant pas directement les banlieues, mais plutôt ses habitants avec le présupposé que les banlieues sont le principal lieu de résidence des populations musulmanes et de l'islamisation des banlieues. Ce n'est pas dans cet article qu'il est fait référence aux banlieues et à leur « sensibilité »⁷², mais ailleurs. L'expression fait écho aux expressions paradoxales en cités, zones dites « sensibles » observées précédemment dans l'analyse des MA explicites du corpus, notamment dans *Présent*. La référence est dans l'interdiscours.

Comme dans l'exemple précédent, nous avons dans cet extrait une ambivalence entre deux types de non-coïncidences, la non-coïncidence du discours à lui-même et la non-coïncidence entre les mots et les choses. Mais contrairement à l'exemple précédent, se superposent une manière de dire autre et une inadéquation mots-choses, quand il s'agissait d'adéquation en F. 17. Ainsi, ce qui pourrait être un mot autre doxique ne semble pas approprié au réel dont parle le locuteur du *Présent*. Ce ne serait pas sensibles - comme on dit dès lors que l'on parle de territoires (cités, quartiers, zones) pour caractériser les banlieues -, mais sensibilité - comme on dit banlieues sensibles, comme on dit entre nous, lecteurs et locuteurs de *Présent* - pour évoquer l'islamisation de la France (thème de l'article), les Musulmans. La MA de « sensibilité » dit l'appartenance au religieux et non plus une unique topologie de l'insécurité. Le « sensible » est placé là sur le plan de l'identité religieuse. Le glissement sémantique - de l'insécurité à la religion - se réalise par le « déjà-dit » des autres discours. Ce « déjà-dit » est à reprendre du fait même qu'il donne une image tronquée de la réalité. Le passage de l'adjectif à son dérivé (sensibilité) accentue le caractère impropre de la désignation. Il n'y a de commun satisfaisant et de commun du dire que du point de vue de la communauté idéologique du locuteur et pour dire autre chose. « Sensibilité » est hors des représentations véhiculées, hors des désignations de la doxa.

Le masquage de la dénomination suggère le caractère de réalité taboue et inquiétante (sale) de ce qu'elle est censée cacher, c'est-à-dire l'arabisation de la société et l'hétérogénéité confessionnelle source de perte de l'identité française. Euphémiser⁷³ sur la « sensibilité » des banlieues pour évoquer une religion laisse à supposer que celle-ci est en soi dangereuse.

L'ambiguïté énonciative ainsi décrite incite à un travail interprétatif. En mettant des mots entre guillemets, le locuteur attire l'attention du récepteur et appelle à ce travail. Ce travail dans l'ambiguïté de la réception permet de pointer des phénomènes de circulation idéologique dans le cas où une MA n'est pas seulement une MA d'emprunt des mots des autres, mais également lorsque l'énonciateur s'auto-commente, qu'il fait un retour sur les mots qu'il utilise. La reconstruction sémantique renvoie aux jeux des représentations sémantiques entre dit et non-dit, entre dit et dire, et ceci pour du dit qui reste à dire, à comprendre. Cette construction s'effectue par les jeux des représentations et des rapports de force en présence par lesquelles s'articulent des jeux de sens.

C'est à partir des MA interprétatives et de l'interprétation qui en est faite dans les valeurs de non-coïncidence qu'il semble possible de trouver des indices d'une idéologie du FN. Selon nous, ces MA sans attache méta-énonciative précise peuvent être des vecteurs idéologiques, c'est-à-dire ce par quoi passe l'idéologie frontiste. Elles peuvent rendre effectives les représentations idéologiques du FN.

IV.2.3.2. L'indétermination de la MA dans un même type de non-coïncidence

Les MA interprétatives (« X ») sont ambiguës. A travers elles, l'indétermination existe entre les types de non-coïncidence (MA interdiscursive et/ou MA «mots-choses » ?), comme nous avons pu le voir précédemment. Cette indétermination peut exister aussi au sein même du champ de non-coïncidence, par exemple dans le champ interdiscursif. Les MA peuvent être alors considérées comme des MA semi-allusives de X délimité, ext. non désigné.

Ainsi, prenons l'exemple d'une indétermination dans « l'usage de dire d'une communauté d'énonciateurs »⁷⁴ (quels énonciateurs ?) lorsqu'il peut s'agir contextuellement d'une MA d'emprunt :

(P. 7) Les cités de la violence “jeune” [titre]

Dans la série “Douce France” du week-end, les policiers de l'Essonne ont, une fois de plus, servi de “défouloir” aux jeunes des quartiers “sensibles” des Tarterêts...

[je souligne - le commentaire méta-énonciatif pourrait être interprétativement du genre comme on dit dans la police ou comme on dit dans les médias, ou comme disent les jeunes eux-

mêmes]

(article de *Présent* du mardi 2 octobre 2001).

Ici, « défouloir » peut renvoyer interprétativement à plusieurs énonciateurs cités. Il peut s'agir potentiellement de la voix de la police, de celle des médias ou de celle des jeunes eux-mêmes. Celles-ci pourront être déclinées ainsi pour une interprétation générale.

Considérons encore dans cet article du *Figaro* du samedi 30 et dimanche 31 mars 2002 :

- (F 29) Insécurité Dans l'île où Lionel Jospin se rend ce week-end, la criminalité augmente fortement en zones urbaine et touristique [sur-titre]
L'insécurité explose aussi en Guadeloupe [titre]
Une raison d'espérer, pourtant : ici, pas encore de “zones de non-droit”. Pointe-à-Pitre, le 22 mars dernier : le sous-préfet Thierry Le Lay, en charge de la sécurité publique, est sur le terrain, pour une opération coup de poing dans le ghetto de Boissard. [je souligne].

La MA semi-allusive « zones de non-droit » autorise plusieurs commentaires méta-énonciatifs susceptibles d'émaner de sources différentes, de la police (comme on dit dans la police), d'un dire de l'hexagone (comme on dit dans l'hexagone) ou encore du FN (comme on dit au FN)⁷⁵.

La même ambiguïté pour une MA sans commentaire méta-énonciatif existe en P. 20, sans qu'il y ait le moindre doute sur le fait que *Présent* soit un porte-voix du FN :

- (P. 20) Violences ethniques des banlieues [sur-titre]
Assez d'angélisme, des actes ! [titre]
La provocation, c'est que l'on considère comme une provocation d'envoyer les forces de l'ordre françaises dans des “zones de non-droit”. Des territoires où les bandes ethniques règnent en maîtres et où elles ne tolèrent pas que l'on remette en cause l'extraterritorialité qu'elles y ont installée.
[je souligne - le commentaire méta-énonciatif pourrait être interprétativement du genre comme on dit dans la police ou comme on dit au FN. “Zones de non-droit” pourrait être aussi interprétativement une MA interdiscursive doxique⁷⁶ ce qu'on appelle]
(article de *Présent* du samedi 12 janvier 2002).

Les locuteurs de *Présent* et du *Figaro* modalisent à l'identique leur dire, sans autre précision énonciative, comme si cette MA semi-allusive allait de soi pour les récepteurs des deux journaux. Toutefois, dans l'extrait de *Présent*, la MA de « zones de non-droit », contrairement au *Figaro*, est suivie d'une traduction « des territoires où les bandes ethniques règnent en maître... ». Cette traduction donne une caractéristique ethnique⁷⁷ aux prétendus hors-la-loi (*bandes ethniques*) et devient du coup idéologiquement explicite. Ce passage par une

« traduction » brutale, qui met en scène une guerre entre « ethnies », laisse supposer que la formulation avec la négation « zones de non-droit » relève de l'euphémisme (sur le modèle de « non-voyants » pour « aveugles »). « Zones de non-droit » est en dessous de la réalité, d'où la nécessité de cette traduction qui construit immédiatement une représentation belliqueuse du monde. De même, nous avons une racisation de l'espace social à travers la conflictualité entre forces de l'ordre français et bandes ethniques (dans le texte)

Dans l'hypothèse d'une MA d'un discours à lui-même, la voix empruntée pourrait être celle de la police (comme on dit dans la police) et/ou celle du FN (comme on dit au FN), ou encore celle de la doxa (ce qu'on appelle).

Le mot d'extraterritorialité peut être considéré comme un trait définitionnel de zones de non-droit, et qui a comme « déjà-dit » (interdiscursif) le discours du FN sur ce que sont ces lieux de l'immigré, de l'ennemi intérieur toujours à la solde de la puissance étrangère d'origine. Ce sont des lieux hors de la République française, hors de la nation France comme le sont les immigrés qui y habitent.

Au delà de la systématisation de la MA semi-allusive dans le corpus de presse par laquelle se joue l'implicite, nous avons une répétition de formes métalinguistiques (« zones de non-droit » par exemple), sans méta-commentaires, aux attributions de voix que nous pouvons considérer comme sensiblement communes, voire généralisées (ici, la voix de la police, la voix du FN). Cette généralité de la forme modalisée en différents points des discours pourrait parfaire l'idée de circulation. Ce serait sous l'impulsion commune des manières de penser (l'insécurité comme un fait de police, liée à l'immigration à l'image du FN), c'est-à-dire idéologiquement partagée, que les locuteurs modaliseraient semblablement leur dire.

L'observation et l'interprétation des MA du corpus pourront nous permettre de comprendre comment les différentes voix « s'emboîtent » laissant parler l'un (l'énonciateur citant) ou l'autre (l'énonciateur cité), comment les « rapports » frontaliers se dessinent, quels éléments idéologiques sont représentés. Nous chercherons ainsi dans la troisième partie à comprendre comment l'idéologie définit, délimite les frontières et construit les « territoires » discursifs.

A ce stade de notre réflexion, lorsque la MA est sans glose, le seul balisage autonymique ne permet pas au lecteur de saisir qui est précisément cet autre. Il ne permet pas de comprendre de quel type d'altérité il s'agit. La réflexivité sans source permet seulement de dessiner des frontières de (et avec) l'autre. L'hésitation est alors souvent possible entre mots empruntés et rapport mots/choses, c'est-à-dire le rapport à une réalité « vraie ». L'ambivalence

interprétative des MA semi-allusives (sans glose) ne permet pas non plus de comprendre clairement l'énonciateur lorsqu'il se réfère à une parole autre. C'est au lecteur qu'on laisse finalement toute latitude de comprendre à partir de ce qu'il veut et ce qu'il peut entendre.

Le défaut énonciatif ainsi décrit laisse en suspens l'idée d'un quelque chose à cacher, qu'il faudrait se cacher de dire, ou qu'il faudrait dire tout en le cachant. Ces variations du défaut énonciatif peuvent être, comme nous l'avons esquissé, au service d'une vision du monde paranoïaque dans *Présent*, ce que vérifie le recours aux traductions à la tonalité agressive (« des territoires où les bandes ethniques règnent en maîtres... »). Elles s'expriment dans un rapport plus voilé de circulation de discours extrémistes pour *Le Figaro* (« zones de non-droit ») et pour *La NR* (« leurs » territoires). Cette circulation est rendue possible à partir de l'effacement de la source énonciative. Elle reste voilée, ou en demi-ton, ou ambiguë précisément du fait de l'hésitation sur l'interprétation des MA (emprunts ou rapports mots/choses ?). C'est par cette ambivalence entre lecture interdiscursive et pointage d'un rapport mots/choses qui « ne va pas de soi » que la circulation idéologique semble se diffuser le plus efficacement.

L'attitude du locuteur qui consiste à ne pas signaler l'origine de sa parole et à ne pas gloser le fait d'altérité (non réductible au seul emprunt), mais à pointer uniquement l'altérité, peut permettre à toute sensibilité de s'exercer, et à certaines plus qu'à d'autres pour qui ces altérités et ces faits d'altérité parlent. La seule marque de réflexivité méta-énonciative suffirait à l'expression du locuteur déléguant la compréhension idéologique au lecteur idéal car partisan.

Chapitre V - La mise en scène de l'altérité dans Présent, Le Figaro, Le Monde et La NR

L'étude des MA s'est faite dans le chapitre précédent à partir de deux types de MA, les MA avec glose, explicites du point de vue sémantique, et les MA sans glose dont le sémantisme peut être ambigu. Ces dernières sont majoritaires dans le corpus. Nous avons ainsi analysé l'ambiguïté de MA interprétatives qui peuvent être soit des MA de l'écart montré dans la nomination et/ou des MA d'emprunt, dans ce cas semi-allusives. Si nous avons été jusqu'à établir la superposition des valeurs de non-coïncidence par laquelle peut exister une circulation des représentations du FN, nous souhaiterions dans ce chapitre spécifier la valeur de faits d'altérité par corpus, et observer ce qui se joue à travers la mise en scène des MA interprétatives dans les discours de la presse. La mise en scène des manières de dire peut elle aussi, comme critique ou par connivence, faire exister des représentations frontistes. Mais surtout, pour ce qui nous concerne ici, elle renvoie à la propre idéologie des locuteurs. Nous irons ainsi dans le sens de l'adéquation ou non des manières de dire par lesquelles peut passer l'idéologie du FN, et face à laquelle et pour laquelle le locuteur « réagit ».

Aussi, dans ce chapitre, nous traiterons de faits d'altérité du corpus qui peuvent renvoyer à la manière idéologique de dire des locuteurs⁷⁸. Nous les analyserons séparément, par type de non-coïncidence. La circulation idéologique sera étudiée à travers l'ambivalence des MA interprétatives et leurs effets de sens. Nous étudierons tout d'abord des faits de discours autres. Nous pourrions observer ce que chaque support fait contextuellement entendre de parole autres. Quelles sont ces voix représentées ? Quelles sont leur part et leur « qualité sociale » ? Nous ne ferons qu'aborder une problématique qui n'est pas l'objet central de la thèse. Nous n'avons pas pour objet de quantifier l'altérité dans chaque support et d'analyser cette quantification. Nous reviendrons toutefois dans la troisième partie sur la qualité du dire autre pour notre classification des faits de circulation. Egalement, nous étudierons les rapports mots/choses en tant qu'ils permettent la réalisation nominative de points de vue idéologiques (FN).

V.1. Faits d'altérités discursives dans Présent, Le Figaro, La NR et Le Monde

Les mises en scène des manières de dire construisent certains points de vue mondains. Celles-ci se font par le choix du dire autre à commenter pour accord ou pour désaccord par rapport à une réalité idéologique, dans notre hypothèse frontiste. Elles permettent aux locuteurs de façonner un discours argumenté par lequel il donne sa vision des choses.

V.1.1. La mise en scène du dire autre dans Présent

Certaines MA interprétatives du corpus de *Présent* émergent comme appropriées au réel du locuteur citant⁷⁹ et sont propres au ton polémique et idéologique du journal. Elles le sont par le fait qu'elles instaurent la controverse (1) tout en cherchant la cohésion (2).

V.1.1.1. Le mode semi-allusif comme porteur de la controverse

Les productions des locuteurs de *Présent* sont communément des MA interprétatives. La valeur énonciative de la partie modalisée comme autre dire est à ressaisir en contexte. Ces productions ont entre autres la particularité d'être communément associées agissant l'une par rapport à l'autre comme des « chambres d'écho » idéologique. Ces MA participent ainsi de l'argumentation des discours. Considérons par exemple cet extrait dans lequel s'exprime l'idée du locuteur citant à partir du « vrai » ou du « faux » du dire autre mis en scène :

(P. 17) Les bandes ethniques souhaitent une "bonne année" à la France... [titre]
Un policier blessé à Strasbourg. Des voitures incendiées partout en France.
Des affrontements dans les zones de non-droit. Un état de guerre [sous-titre]
Vitry-sur-Seine à feu et à sang. Parce que des voyous ethniques *ne supportent pas* que la police ait séché sur place un voyou braqueur qu'ils considèrent comme un "frère". [je souligne]

(article de *Présent* du jeudi 3 janvier 2002).

Ici, la séquence est construite sur le mode de MA sans commentaire méta-énonciatif : « X » [comme l dit]. La MA de « frère », sans décrochage méta-énonciatif, est à interpréter par le lecteur, d'où l'opacification entretenue par le sujet de discours. Cette modalisation renvoie à un autre acte d'énonciation, à un autre segment où l'on trouverait « X » et qui supposerait la présence d'un autre énonciateur. La référence à une autre énonciation de l'élément « X » se fait par l'hypothèse d'un comme l dit non exprimé. Il s'agit pour le locuteur de *Présent* de signaler la manière de dire, de penser de l'autre, non précisée méta-énonciativement, mais suggérée dans le contexte par *voyous ethniques*. Contextuellement, *ils* renvoie anaphoriquement à *voyous ethniques*, à la manière de dire des voyous ethniques : soit « frère », comme disent les voyous ethniques pour parler de l'un des leurs, que l'énonciateur dit voyou braqueur. Le dire des voyous dès lors qu'ils parlent de frère est une certaine idée du frère qui n'est pas celle de l'énonciateur. La traduction de la MA interprétative se trouve en amont de la MA. Selon le locuteur, ce « frère » est tout autre chose qu'un frère, plutôt un voyou braqueur (en usage dans le texte). Cette association suppose des équivalences implicites entre « frère »,

voyou braqueur et voyou(s) ethnique(s), et entre braqueur et ethnique(s). Elle est conflictuelle dans le cas de frère/voyou. A moins que ne soit ainsi suggéré que tout cela est bien une affaire de « race », de « sang ».

Le jeu de la modalisation et de l'usage (jeu typographique) et le jeu de renvoi à l'implicite du discours (jeu de lecture) sont aussi exprimés dans cet article par une autre MA interprétative (ne supportent pas en italique) et par ce qui pourrait être une MA allusive des mots à l'autre, sans trace de cet autre (voyous ethniques). Cette manière de dire pointe l'intransigeance de ce que le locuteur définit socialement (voyous, des hors-la-loi) et ethniquement. La référence à l'ethnicité dans *voyous ethniques* convoque allusivement la voix du FN :

Les musulmans constituent au moins la moitié des 12 millions d'immigrés ou descendants d'immigrés en France, ainsi que la population majoritaire des zones de non-droit qui, on le sait, se comptent chez nous par centaines.

(discours de J.-M. Le Pen, 21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge, 23 septembre 2001, page 6, ligne 9, page 19 du cahier en annexe) ;

ou de manière plus explicite encore :

Les violences interethniques naissent du regroupement spontané ou organisé de forts groupes allogènes dans certains ghettos urbains : la police n'ose plus y entrer (172 quartiers interdits en 1999, contre 67 en 1993). 1100 quartiers sous surveillance en 1998, classés de 1 à 6, selon le degré de violence qui y prévaut. Ce sont des quartiers à forte population immigrée.

(discours de J.-M. Le Pen, *Immigration et souveraineté*, 27 janvier 2002, page 4, ligne 6, page 38 du cahier en annexe).

Pour le FN, il est nécessaire idéologiquement de spécifier les origines étrangères des malfaiteurs afin de pouvoir lier l'insécurité à l'immigration. L'immigration est ainsi posée et vérifiée comme la cause de l'insécurité. Dans l'article de *Présent*, cette insécurité est le fait de bandes ethniques (en titre). Ces bandes à l'échelle de territoires légalement circonscrits (zones de non-droit en sur-titre) sont à mêmes de déstabiliser l'ordre national. L'insécurité y paraît géographiquement circonscrite à ces lieux, à ces lieux de délinquants.

En P. 17, la manière de dire des voyous ethniques (*ne supportent pas* en italique) quand il s'agit de confrontation avec l'ordre public (*des voyous ethniques X' que la police*) s'oppose à la manière de dire de ces mêmes voyous (« frère » entre guillemets) lorsqu'il s'agit de relation fraternelle, de relation de « sang » (qu'ils considèrent comme un « X »). Une

opposition se dessine dans les manières de dire autre avec lesquelles et à travers lesquelles le locuteur citant dit et marque son désaccord. Ces manières de dire peuvent être celles d'un même énonciateur (voyous ethniques) de deux messages représentés (ne supportent pas et « frère »). Elles donnent une certaine image de l'énonciateur cité construite par le discours du locuteur de *Présent*. L'énonciateur cité y apparaît comme ce qu'il dit, existe par ce que le locuteur citant dit de lui et pour lui. L'insécurité s'établit ainsi à partir d'une représentation familiale altérée pointée comme dénaturée, corrompue (« frère »). Dans un propos sur « le discours identitaire et le discours sécuritaire », Jean-Paul Honoré a analysé l'image de la famille dans le discours du FN pour lequel « mettre en scène la perversion de l'ordre familial, c'est théâtraliser la ruine du rempart ultime de l'identité »⁸⁰. Les thèmes de l'altération morale et de la dénaturation familiale y sont évoqués de sorte qu'ils conduisent à une déliquescence de l'identité nationale à l'image de celle des valeurs de la famille. Ainsi, « le FN prolonge la symbolique de la famille dévastée par celle de l'effraction »⁸¹ et par celle de l'étranger (« de la famille France ») comme source des problèmes nationaux.

Notons ces autres manières de dire dans *Présent*, et le discours argumenté du locuteur citant dans cet extrait :

(P. 28b) P. Bègue, 37 ans, mort pour avoir dit "non" à la racaille [titre]

L'«insécurité», il n'en causait pas savamment sous des lambris dorés dans de
longs discours hypocrites et menteurs. L'«insécurité», c'est-à-dire la sauvagerie barbare et criminelle
de ces bandes ethniques qui ont envahi les banlieues françaises, P. Bègue, lui, en est mort. [Je souligne].

(article de *Présent* du jeudi 14 mars 2002).

Nous avons ici deux MA semi-allusives de « insécurité » entre guillemets. Les MA de « insécurité » sont établies selon un modèle possible du type : [je dis] « X » [comme on dit]. Le commentaire méta-énonciatif (*comme on dit*) est absent pour la première MA d'« insécurité ». L'interprétation d'« insécurité » n'est pas explicitée, la MA semble renvoyer au message d'un autre acte d'énonciation. Celle-ci peut être contextuellement le dire de ceux que le locuteur imagine « sous des lambris dorés », coutumiers « de longs discours hypocrites et menteurs », soit des hommes politiques (équivalence suggérée par le discours de *Présent*), et plus spécifiquement, des parlementaires : interprétativement, « insécurité », comme disent les parlementaires (ce que les parlementaires appellent « insécurité »). Cette MA (« insécurité ») donne la voix à l'autre qui n'a la parole que dans la mesure où il sert le discours du locuteur-journaliste. Le locuteur-polémiste du journal d'extrême droite recharge sémantiquement, idéologiquement, les voix empruntées. Ainsi, dans l'extrait ci-dessus du discours de *Présent*, le

dire des parlementaires (« insécurité ») - dire des « mauvais », ces parlementaires coupés des réalités politiques -, s'oppose au dire des « bons », cette victime (P. Bègue) de la violence (mort pour avoir dit « non »). La confrontation des discours met en scène un discours du mensonge et un discours de la vérité dans une opposition manichéenne des représentations, entre manière de dire autre (« insécurité ») et manière de penser « à soi » (mort pour avoir dit « non »).

Ce dire de rejet de la classe politique qui semble coupée des réalités du monde (lambris dorés dans de longs discours hypocrites et menteurs) pourrait trouver son domaine de validité, son domaine d'expansion dans des expressions du FN telles que

Les Français sont confrontés à une dramatique explosion de la criminalité...

(Discours Le Pen du 23 septembre. 2001, Fête des Bleu-Blanc-Rouge 2001, page 13, ligne 30 ; page 26 du cahier en annexe).

La seconde modalisation de « insécurité » fonctionne avec un commentaire méta-énonciatif « c'est-à-dire » qui trouve son sens dans la chaîne parlée (sauvagerie barbare et criminelle). Une gradation du dire permet à partir de « insécurité » de parler de sauvagerie barbare et criminelle (en usage). Cette modalisation peut interprétativement relever de ce que J. Authier-Revuz appelle « la saisie inadéquate du réel » : « les mots de l'autre confrontés au réel »⁸² où il s'agit de donner la traduction d'un mot de l'autre. Cette traduction se fait là aussi dans le sens du passage du faux - mot de l'autre qui masque la réalité - au vrai du locuteur. Le discours des politiques, qui pour autant parleraient d'insécurité, serait toujours en dessous de la vérité à dire.

Ici, l'allusion au discours du FN se fait aussi forte, mais elle n'apparaît pas comme telle. La parole du locuteur de *Présent* à l'image de celle du FN est naturalisée. L'insécurité (l'insécurité, c'est-à-dire la sauvagerie barbare et criminelle) y est clairement associée à l'immigration (ces bandes ethniques qui ont envahi les banlieues françaises). On retrouve ce que nous observions dans l'exemple précédent en P. 17 d'une délinquance géographique et légalement circonscrite à certains territoires de France. Cette délinquance d'origine étrangère et considérée comme toujours étrangère menace la stabilité nationale. Le passage par le redoublement énonciatif (*c'est-à-dire*) « renforce » la voix du FN, il la déploie. Le commentaire méta-énonciatif est d'une certaine manière la voix autre (FN) « incarnée » dans le discours citant, il se confond avec elle.

Dans les deux cas des MA interprétatives de « insécurité », l'hypothèse du FN peut être réduite à son expression la plus fine, mais la plus visible, la plus lisible, selon le

locuteur, communément reprise par la classe politique. Le locuteur fait ainsi entendre la voix autre pour mieux la retourner.

Citons encore ce retournement de dire autre propre au schéma idéologique du journal d'extrême droite :

(P. 8) Un "France-Algérie" de la haine très symbolique [titre]

Le gouvernement français, Jospin en tête, contraint d'évacuer les lieux et de laisser le terrain
aux envahisseurs [sous-titre]

Aimé Jacquet, grand nunuche bêta devant l'éternel, avait prédit - malgré les avertissements des RG -
que ce match allait être "une grande fête de foot". [je souligne]

(article de *Présent* du mardi 9 octobre 2001).

Nous avons dans cet extrait « une grande fête de foot » en IT. L'IT est en configuration de DI en *l dit que ... « X »*. Le segment représenté est sans glose et renvoie interprétativement au dire d'Aimé Jacquet, alors entraîneur de l'équipe de foot de France. Le locuteur-journaliste le présente comme grand nunuche bêta devant l'éternel (en usage dans le texte). Il y a ici un « retournement polémique » pour un « effet boomerang de retour à l'autre de ses propres mots »⁸³. Les mots de l'entraîneur lui sont renvoyés en tant qu'ils discréditent leur auteur : ce qu'ils disent ne correspond pas à la réalité. Pour ainsi dire, les mots de l'autre « s'irréalisent » dans leur confrontation à la réalité. Dans le cas présent, ce dont parle Aimé Jacquet, « une grande fête de foot », n'a pas eu lieu, mais finira par l'évacuation du gouvernement français après que des supporters auront pénétré sur le terrain de jeu.

La modalisation semi-allusive correspond à une attitude qui consiste à ne pas signaler l'origine de sa parole et à ne pas gloser le fait d'altérité, mais à pointer uniquement l'altérité. Elle suffirait à l'expression de l'énonciateur. L'énonciateur replié sur lui-même, à l'image de l'effacement des repères énonciatifs, produit une parole qui paraît « objectivée » et qui pourtant lui ressemble. Cette parole sans référence paraît suffire à l'exercice de l'idéologie du locuteur.

La réception « réussie » crée une communauté de valeurs qui fait communément sens - il pourrait s'agir d'un prétendu « sens commun ». La communication comme mise en commun se réalise alors sous le principe de la participation active au sens et aux idées sous-jacentes. C'est un certain ordre idéologique où la compréhension de l'autre en particulier et du discours du locuteur en globalité est recevable à partir d'une grille idéologique et des a priori en partage. Il ne s'agit plus du seul problème de l'écoute, de la compréhension générale (de comprendre ce que l'on entend), mais de connivence idéologique (d'entendre ce qu'il y a à comprendre). Il est

nécessaire de poser hypothétiquement une grille de lecture idéologique⁸⁴ pour dégager le sens des discours de presse dès lors qu'ils sont exprimés principalement selon le mode de la MA interprétative, ce qui est le propre du modèle déductif de l'hypothèse active de lecture⁸⁵, modèle poppérien de l'essai et de l'erreur. Autrement dit, c'est sous condition idéologique (selon « le contexte d'intérêts et d'attentes » du récepteur) que les MA interprétatives se déchiffrent. Et, c'est par rectification de ce « conditionnement », c'est-à-dire par déplacement par rapport à l'idéologie hypothétique, que nous pouvons percevoir la nature de production des MA interprétatives pour chaque support. Le défaut de régularité dans l'analyse a priori dit aussi la distance du support à l'idéologie de référence.

V.1.1.2. Le mode semi-allusif comme mode de l'adhésion

Le dire autre peut s'imposer pour sa seule pertinence à être approprié au réel du discours du locuteur citant. Là aussi, le dire autre peut être mobilisé en tant qu'il est porteur des représentations idéologiques du locuteur citant :

(P. 1) Edito [titre]

Décalage révélateur entre le discours de ce représentant [le maire de Béziers] du “pays légal” et celui d'un policier expliquant au contraire, dans le même reportage, que cela ne l'étonnait pas du tout, que les banlieues regorgeaient de ce genre d'arsenal et de “**forcenés**”, et que le “***sentiment d'impunité***” que connaissent les “**jeunes**” des zones de non-droit avec leurs bandes et leurs trafics semi-clandestins ne pouvait que favoriser un tel comportement. [je souligne] (article de *Présent* du mardi 4 septembre 2001).

Ici, « forcenés » et « jeunes » sont entre guillemets. « Sentiment d'impunité » est entre guillemets, en italique et en gras. Le contexte de DI suggère interprétativement que « forcenés », « sentiment d'impunité » et « jeunes » sont des IT comme mots empruntés à un policier (*celui d'un policier expliquant... que*). Mais à cela s'ajoute l'ambiguïté des guillemets de « jeunes », systématique dans *Présent*⁸⁶, d'où la suggestion que le policier parle éventuellement aussi comme *Présent*. Il y a aurait ainsi une forme de convergence des dires du policier et de *Présent*.

La mise en gras de « sentiment d'impunité » correspond par ailleurs à une MA « mots-choses » de confirmation du dire qui peut interprétativement avoir la valeur d'un X, je dis bien X⁸⁷. Cette modalisation de « sentiment d'impunité » peut aussi interprétativement relever de « la seule nomination adéquate du référent »⁸⁸ : « sentiment d'impunité », il n'y a pas d'autre mot. En tous cas, par cette mise en gras⁸⁹, le locuteur marque son adhésion au mot qu'il emploie. Le mot

(*sentiment impunité*) correspond bien à la chose (la délinquance des « jeunes » des zones de non-droit). Aussi, la mise en gras va dans le sens d'une appropriation du dire autre - dire d'emprunt du policier - vers les mots comme « à soi » - mots que le locuteur auto-commente dans son propre dire.

Ainsi, nous avons une ambiguïté de l'acte d'énonciation représentée dans le discours citant où l'on ne sait pas vraiment qui parle, du policier - il s'agit alors d'emprunt - ou du locuteur de *Présent* - il s'agit dans ce cas d'un auto-commentaire. Cette ambiguïté suggère la rencontre des façons de dire et des façons de voir le monde.

Pour la parole policière, « sentiment d'impunité » et « jeunes » pourraient renvoyer à la délinquance des mineurs. Un mineur a pénalement des droits que n'a pas un majeur. Tout du moins, la loi ne s'applique pas de la même façon pour un mineur que pour un majeur. Un mineur ne peut être mis face à la même juridiction pénale qu'un majeur du fait même de son statut, d'où cette impression du policier que la loi ne s'applique pas du tout. On pourrait trouver ici des critiques portées à l'appareil législatif, notamment à propos de l'ordonnance de février 1945 sur l'enfance délinquante. Cette ordonnance définit les droits des mineurs et instaure en la matière la primauté de l'éducatif sur le répressif.

Par contre, pour le locuteur de *Présent*, ces manières de dire qui peuvent être aussi celles des policiers, signalent un autre positionnement. Elles renvoient à son idéologie. Ainsi, le locuteur utilise « jeunes » pour ne pas dire jeunes noirs, jeunes arabes, Noirs ou Arabes du fait de la loi qui interdit de citer les personnes en fonction de leur couleur ou de leur appartenance raciale, ce que nous avons déjà dit avec Bruno Maurer. Nous y revenons ci-dessous. Ce qui pourrait abonder dans cette direction serait le fait que l'îlot a une valeur de blocage de l'opération de traduction. La MA de « jeunes » crée un espace allusif de « lien par du connu partagé »⁹⁰, soit un racisme à partager discursivement, idéologiquement. Il y a l'affirmation d'une « communauté conversationnelle, en faisant résonner l'espace de mémoire partagée »⁹¹, l'aspect d'un interdiscours communautaire. L'énonciateur table « sur le récepteur pour reconnaître la distance [du locuteur citant] aux mots qu'il utilise »⁹². Cette communauté se crée à partir de la circulation de la modalisation de « jeunes », comme par exemple dans cet extrait de *Présent* :

(P. 3) “Insécurité-invasion” [sur-titre]

Nouvelles scènes de guérilla urbaine au Mans et à Toulouse [titre]

Des échauffourées ont ensuite opposé des groupes de “jeunes” aux policiers pendant toute une partie de la nuit. [je souligne] (article de *Présent* du mardi 11 septembre 2001).

Mais tout d'abord, avant d'aller plus avant dans nos explications d'une création d'une communauté idéologique, revenons à une analyse qui pourrait nous permettre de comprendre comment s'établit la connivence idéologique à partir de « jeunes », et de montrer comment la MA de « jeunes » est propice à une circulation idéologique des dire - ce que nous examinerons encore ultérieurement. Nous ne faisons ici que tenter de montrer la pertinence de notre hypothèse de travail.

Ainsi, dans le discours de *Présent*, ici en P. 3 et auparavant en P. 1, le segment « jeunes » apparaît comme intégré syntaxiquement et énonciativement. Il renvoie à la partie montrée d'un autre acte d'énonciation et prend son sens dans le discours citant intégrateur. Il est produit sans glose, comme « objectivé », ce qui ne permet pas dans le cas d'une RDA d'en déterminer la source. Il peut être interprétativement une MA d'emprunt comme dire des policiers en P. 1, comme dire de la doxa en P. 3. ou comme manière de dire autre dans les deux cas. Sémiotiquement, le locuteur de *Présent* parle avec les mots des policiers en P. 1 et avec les mots de la doxa en P. 3, sachant qu'en P. 1 les mots des policiers peuvent être ceux de la doxa.

L'émergence du dire autre dans le discours citant peut correspondre à la manière de dire approprié du locuteur de *Présent* en tant qu'il correspond au réel : ces « jeunes » à qui on reproche leur impunité, et les policiers et/ou la doxa qui ont le sentiment de leur impunité.

Interprétativement, la MA de « jeunes » peut aussi être une MA de l'inadéquation entre le mot et la chose, plus spécifiquement comme « dire suspendu à sa possibilité »⁹³ : si je puis dire « jeunes » pour ce qui est autre chose que la jeunesse, nous le savons des immigrés, des Arabes, des Noirs⁹⁴. Selon J. Authier-Revuz, les gloses *si je puis dire* ou *si on peut dire* qui marquent la non conformité de l'association mot-choses sont proches du « tic-méta-énonciatif »⁹⁵ qui laisse toujours sous condition le pouvoir dire. Ainsi, ce tic semble être à l'image de celui des locuteurs de *Présent* qui guillemète jeunes des lors qu'il s'agit de parler de problèmes sociaux liés à la délinquance⁹⁶. Pour le locuteur de *Présent*, le mot (jeunes) ne correspond pas à la chose (une délinquance ethniquement définie), en tant qu'il est le mot des autres. Il ne dit pas de manière satisfaisante la réalité « vraie » des choses.

La MA interprétative de « jeunes » est ambivalente. Pour nos exemples, il est possible d'hésiter entre un mot d'emprunt (celui de policier, de la doxa ou autre) et un auto-commentaire. La superposition des valeurs associées à l'interprétation contextuelle de la MA de « jeunes » amène à penser que si le mot « jeune » est le mot d'un autre, il peut être aussi commenté comme mot « à soi » dans le dire du locuteur. Il peut s'agir ainsi pour le locuteur de pointer l'incapacité du discours autre (policier, doxa) à « être » le réel. Le dire autre reste à dénoncer, car il est toujours

en dessous de la réalité à nommer. Ce pointage permet au locuteur citant de spécifier sa manière de voir le monde à partir d'un possible dire d'emprunt.

Ainsi, la circulation se réalise à partir d'un dire autre (celui d'un policier, de la doxa) transmis d'énonciateur à énonciateur et sur lequel, et pour lequel, le locuteur « réagit » dans son énonciation. Cette circulation à partir de l'effacement des repères énonciatifs, dans le processus d'anonymisation et d'objectivation de la MA sans glose, crée des ambivalences interprétatives. Ces ambivalences existent entre manière de dire du discours autre et manière de dire ses mots. L'ambiguïté porte sur la qualité du dire autre par l'énonciateur. Elle porte plus spécifiquement sur le mot autre et sur le réel qu'il nomme, celui-ci étant porteur d'un point de vue fallacieux. Cette ambivalence permet au lecteur de commenter le dire autre à travers des modalités idéologiques qui vont du défaut du mot autre à ce qu'il est possible de nommer et de comprendre autrement. Par ce pointage du mot autre pris en défaut de nommer, le dire d'emprunt est en passe de devenir du coup idéologiquement parlant, pour ainsi dire « idéologiquement communiquant ». Ils parlent à ceux qui peuvent le comprendre, c'est-à-dire à ceux pour qui la mise à distance du mot jeunes parle, c'est-à-dire encore aux militants et aux sympathisants d'extrême droite pour qui parler seulement de jeunes pour la jeunesse elle-même ne peut être idéologiquement satisfaisant.

L'appropriation du dire autre au réel dont le locuteur parle est aussi la propriété qu'a le dire autre de signifier autrement par l'interdiscours. Si « jeunes » apparaît comme mot du policier ou de la doxa, il s'agit bien au final du mode qu'ont les locuteurs de *Présent* de se dire - particulièrement et de manière communautaire - par l'autre. Cette façon de tenir à distance un mot emprunté devient singularisante de la façon de dire et d'argumenter du support d'extrême droite. Ce mouvement du dire autre vers l'auto-commentaire peut instaurer une circulation des idées en tant qu'il permet de commenter dans l'énonciation le « déjà-dit », le « déjà-pensé » pour le recharger idéologiquement. La troisième partie sera consacrée au développement de cette dimension.

V.1.2. La mise en scène du dire autre dans *Le Figaro*

Là aussi, comme pour *Présent*, nous porterons notre intérêt sur le mode d'émergence du dire autre et sur l'argumentation développée par le discours du locuteur citant à travers celui-ci. Dans *Le Figaro*, ce dire autre émerge le plus souvent, mais pas uniquement, en tant qu'il est approprié au réel du référent visé. Précisément, nous nous intéresserons à la mise en fonctionnement de certaines paroles autres - nous verrons lesquelles et comment (1) -, ainsi

qu'à ce qui peut être l'établissement d'une certaine connivence autour des idées du FN - nous verrons lesquelles et comment (2).

V.1.2.1. Le mode semi-allusif comme mode de la manipulation et de la réalisation idéologique

Les productions établies sur le mode semi-allusif, c'est-à-dire en X' délimité, Ext non désigné, ont comme nous l'avons déjà dit la particularité d'être ambiguës. Elles permettent des manipulations et de possibles réalisations idéologiques, ce que nous retrouvons dans le corpus du *Figaro*. Ainsi, tout d'abord, il convient d'observer la place du locuteur cité et celle du locuteur citant au sein des RDA dans l'expression du discours autre en IT. Ces places peuvent être en apparence clairement établies, par exemple :

(F. 16) Insécurité [sur-titre]
Ce qu'il ne faut pas dire [titre]
Rares sont les observateurs qui, comme le père Christian Delorme, chargé des relations avec les musulmans au diocèse de Lyon, osent publiquement reconnaître un rapport entre insécurité et immigration, en décrivant "la surdélinquance des jeunes issus de l'immigration" (1). Le prêtre explique que cette délinquance "a longtemps été niée, sous prétexte de ne pas stigmatiser" et que, aujourd'hui, les politiques "ne savent pas comment en parler". (1) *Le Monde*, 4 décembre 2001 [je souligne] (article du *Figaro* du jeudi 16 décembre 2001),
et,

(F. 24) Insécurité [sur-titre]
Les locataires de HLM premières victimes [titre]
L'auteur [D. Pierrat, magistrat] insiste pour montrer que "l'insécurité est une réalité objective", et non "un simple sentiment". Dans cette société globalement plus violente, les habitants de logements sociaux sont particulièrement exposés aux vols et aux incivilités, qui "détruisent la qualité de vie". [je souligne] (article du *Figaro* du mercredi 13 février 2002).

Les deux exemples de segments (F. 16 et F. 24) présentent des IT de type « X » [comme dit I, au sens de I], en DI. Certains des IT sont introduits par que subordonnés au verbe de communication expliquer ou par un verbe introducteur du discours indirect montrer (*que*). D'autres le sont par un gérondif (*en décrivant*) ou le pronom relatif (*qui*). Ces MA représentent le dire d'un locuteur cité (ici, la parole d'un prêtre et d'un magistrat). Si la restitution semble exacte suggérant que ce sont bien les mots des autres, c'est de manière fragmentée, tronquée - le verbe détaché de son sujet (délinquance /« a longtemps été niée... ») ou une négation accolée au groupe nominal (non/« un simple sentiment ») - que se dit le

discours autre de sorte qu'il est manipulé par le locuteur citant, alors que l'impression qui prévaut est celle d'une fidélité à la source.

Les locuteurs rapportent les paroles de la personne dont ils parlent en marquant les balises de l'intérieur et de l'extérieur des discours (cité, citant), sans « empiètement » du cité sur le citant, sans troubler l'altérité discursive. La frontière entre le cité et le citant, entre la voix une et la voix autre, est donnée comme étanche. Pour autant, c'est bien l'idéologie du locuteur citant qui est « servie » (« la surdélinquance des jeunes issus de l'immigration ») et le locuteur du *Figaro* qui parle par la voix du magistrat et du prêtre (même si le dire de celui-ci est renvoyé par indice à un ailleurs journalistique, extrait d'un article du Monde), par la forme de MA : « X » [je dis X' comme dit l'autre].

Le détour montré par l'autre pour signifier que l'autre donne plus de « corps » (de texte) que le je ne peut en donner est remarquable ici. Le dire autre est approprié à l'objet du dire du *Figaro*. Le locuteur le saisit dans sa pertinence (*osent publiquement reconnaître*). Ce dire est déterminé par l'objet de son discours qui est l'insécurité (en sur-titre). Ainsi, il semble que les dire autres représentés illustrent cette thématique.

Par opposition, nous trouvons dans le corpus du *Figaro* une MA qui semble entretenir une ambiguïté sur l'origine de ses sources :

(F. 19) Insécurité Quand les idées d'autorité et de respect des lois sont bafouées
[sur-titre]

L'accablant bilan socialiste [titre]

Mais comment ne pas comprendre l'exaspération des forces de l'ordre, laissées dans une pénurie de moyens matériels et humains, peu soutenues moralement et toujours suspectées de la moindre "bavure" ? [je souligne] (article du *Figaro* du samedi 22 et dimanche 23 décembre 2001).

Cette séquence est construite sur le mode elliptique d'un commentaire méta-énonciatif que l'on pourrait restituer, du type : « X » (comme l dit] avec la MA de « bavure » sans décrochage méta-énonciatif, à interpréter, produite comme telle. La MA de « bavure » peut relever dans le contexte de production de la « convention d'usage du dire »⁹⁷ : interprétativement, « bavure », comme on dit, ou de la manière de dire d'une « collectivité d'énonciateurs »⁹⁸ : interprétativement, « bavure », comme disent les détracteurs (socialistes) d'un retour à l'ordre. Elle peut relever encore d'un « déjà-répété décrit comme un fait dans le dire »⁹⁹ : interprétativement, « bavure », comme on dit habituellement à tort pour parler de la police. Dans ce cas, la MA interprétative de « bavure » semble relever d'une convention du dire à défaire lorsqu'on parle de pratique et de pouvoir de police¹⁰⁰ ou lorsqu'on parle d'insécurité

(en sur-titre). Ici, la manière de dire autre est pointé comme impropre (toujours suspectées). Elle ne correspond pas au point de vue du locuteur citant. Il n'y aurait pas de bavure - comme on dit habituellement bavure pour parler du travail de la police - dès lors que ce sont les conditions de travail qui sont à montrer (pénurie de moyens matériels et humains, peu soutenues moralement), ce qui est aussi le point de vue de Le Pen :

Surtout, chacun sent bien qu'il nous faut une politique pénale digne de ce nom, consistant à poursuivre et punir tous les crimes et délits, ce qui suppose de renforcer les moyens légaux, matériels et moraux de la police et de la justice. [je souligne]

(Discours de Le Pen du 23 septembre 2001, Fête des Bleu-Blanc-Rouge 2001, page 12, ligne 17 ; page 25 du cahier en annexe).

En F. 19, la MA semi-allusive de « bavure » du *Figaro* dialogue avec le discours du FN. « Bavure » vient résonner avec ce que Le Pen a à en dire. Le mot « bavure » ne convient pas au locuteur du *Figaro*, comme il ne conviendrait pas à Le Pen sur ce même sujet (le manque de moyens de la police dans le cadre de l'insécurité). En faisant usage des mots d'un énonciateur cité (non explicite), le locuteur-journaliste semble faire échec à ceux qui associent trop facilement la police aux bavures, tentant de défaire cette association qui pourrait relever du cliché, et qui en cela semble rejoindre une parole idéologiquement établie, celle du FN. Il s'agit de représentations paradoxales plus propices à la réalité sociale : le temps est à l'action contre l'insécurité.

Ainsi, le choix du mot, c'est-à-dire plus exactement la distance du mot employé par le locuteur, et le contexte dans lequel il est employé orientent l'interprétation. Le choix du mot instaure la connivence et crée une « communauté » d'idées à partager. Ce choix est facteur de l'ambiguïté interprétative qui est la nôtre. Il ne semble pas neutre de modaliser un mot sans en donner de précision méta-énonciative. Surtout, ce manque peut devenir idéologiquement porteur du fait que la nature du retour que fait le locuteur dans son dire reste non spécifiée.

La modalisation sans glose par le fait qu'elle pointe et qu'elle amène à l'interprétation, du fait qu'elle s'inscrit dans un contexte particulier, - dans notre cas l'insécurité -, peut potentiellement être le vecteur d'idées autres (dans notre cas, celles du FN). L'ambivalence idéologique existe à partir de ce qu'il est possible de lire et de comprendre de cette mise à distance. Nous y reviendrons dans la troisième partie à l'échelle du corpus tout entier.

V.1.2.2. Le mode semi-allusif comme mode de la connivence idéologique

Dans *Le Figaro*, la prise en compte du mode semi-allusif que nous conjuguerons dans cette sous-partie au mode de la mention pure (autonymique) permet aussi de percevoir une certaine connivence autour des idées du FN. Nous entendons ici par connivence le fait que le journal mobilise des représentations associées au discours du FN. Citons sur ce point :

(F. 10) Le terrorisme quotidien [titre]

C'est en oubliant qu'une démocratie se laisse mourir. Entre celui qui fait régner la terreur - qu'il ait le visage de Ben Laden ou d'un "sauvageon" - et celui qui cherche à s'en protéger quel est le plus fasciste ? [je souligne] (article du *Figaro* du vendredi 2 novembre 2001).

Le fragment « X » peut être attribué interprétativement, dans l'interdiscours, à l'usage de dire des socialistes, soit « sauvageon » (comme on dit chez les socialistes, comme on dit en langage socialiste). « Sauvageon » est à l'origine un mot de J.-P. Chevènement, mot qu'il prononça en mars 1998 lorsqu'il fut ministre de l'intérieur du gouvernement Jospin¹⁰¹.

La manière d'utiliser le mot juste, d'en passer par l'autre, d'en appeler à la juste nomination au plus près de la chose à dire, quitte à le prendre de l'autre, parce qu'il est à l'autre (son ami ou ennemi politique), - mais aussi parce qu'il dit au mieux la chose en question -, est remarquable ici. Ainsi, pour le locuteur du *Figaro* qui titre le terrorisme quotidien, le mot sauvageon représente « parfaitement » la terreur sur le terrain national, alors que le nom de Ben Laden l'est sur celui de l'échiquier international. En soit, le « sauvageon » est l'ennemi de l'intérieur, un des leitmotives des locuteurs de *Présent* et du discours frontiste¹⁰².

L'aspect polémique d'un tel emploi se confirme en F. 28, dans la mémoire interdiscursive du support :

(F. 28) Le retour de l'incivisme [titre]

Le fait que le porte-parole du Parti socialiste traite de "sauvageons" les restaurateurs en grève de paiement de TVA est donc à ranger au rayon des propos inutiles [...]. [je souligne ; "sauvageons" est ici en mention pure.] (article du *Figaro* du mercredi 20 février 2002).

Le terme du ministre de l'Intérieur (J.-P. Chevènement) qui, au départ, désignait implicitement certaines jeunes personnes des quartiers périurbains est utilisé par le locuteur du *Figaro* pour parler du comportement de certains restaurateurs. Ce terme, selon le porte-parole

du PS, pointe l'incivisme des restaurateurs comme il a pu dire à son origine l'incivilité de certains délinquants, une représentation que le locuteur du *Figaro* considère comme inopportune qualifiant le mot sauvagions, dans le cas des restaurateurs, de propos inutiles. Pour le locuteur du *Figaro*, ne seraient des sauvagions, ne peuvent être dit sauvagions que les jeunes en question - jeune et pérenne « sauvage » dans le contexte de la violence urbaine.

Nous remarquons ici comment les discours du *Figaro* se rechargent mutuellement sémantiquement dans l'adéquat (« sauvagions » comme propos adapté pour le terrorisme intérieur) et l'inadéquat (« sauvagions » comme propos inutiles pour des restaurateurs) du discours et des discours entre eux. La resémantisation des discours entre eux (« sauvagions » adéquat et « sauvagions » inadéquat) amène à une construction particulière de la réalité. Cette réalité semble construite selon une certaine échelle de valeurs. Cette échelle qui permet de définir le sauvagion comme ennemi de l'intérieur ou ne de pas le définir comme ennemi, c'est-à-dire de pointer la pertinence du mot par rapport à l'existant, pourrait être celle du FN. Elle présuppose que ceux qui ne sont pas des ennemis de la République ne peuvent être considérés comme des sauvagions.

Sur un autre plan, en ce qu'il s'agit de parler des mots des autres (signe en mention) et non plus de parler avec les mots des autres (MA), nous pouvons observer que la « bataille » pour le mot - et non plus seulement entre discours - est aussi propre au locuteur du *Figaro* :

(F. 16) Insécurité Quand l'Etat abandonne la dernière de ses fonctions régaliennes
[sur-titre]

Ce qu'il ne faut pas dire [titre]

Cette bible du politiquement correct vient de s'enrichir de nouvelles trouvailles sémantiques de M. Bartolone. Ce dernier dit ne pas supporter le terme de «sauvagions», qui aurait «contri- tribué à la stigmatisation des jeunes des quartiers populaires» (2). Il n'aime pas l'expression «jeunes issus de l'immigration», mais préfère parler de «jeunes dont les parents ont connu l'im- migration». Il ne dit pas «banlieues» mais «territoires urbains». Il rêve que ces derniers devien- nent des «territoires d'égalité». [je souligne] (2) *Le Figaro*, 29 novembre 2001
(article du *Figaro* du jeudi 6 décembre 2001).

Le locuteur fait ici mention de « sauvagions », « jeunes issus de l'immigration », « jeunes dont les parents ont connu l'immigration », « banlieues » et « territoires urbains ». Ces faits autonymiques sont introduits par des verbes de parole (parler de, dire) ou par des mots du lexique de la parole (terme, expression). D'un point de vue sémiotique, le locuteur parle ici des mots de M. Bartolone.

Pour leur part, « contribué à la stigmatisation des jeunes des quartiers populaires » et « territoires d'égalité » sont des MA interdiscursives empruntées au dire de M. Bartolone (comme l dit). Ces éléments de discours autre sont intégrés syntaxiquement, énonciativement et sémiotiquement au fil du discours citant. D'un point de vue sémiotique, le locuteur parle ici avec les mots du ministre de la ville de l'époque.

La MA « contribué à la stigmatisation des jeunes des quartiers populaires » est tirée d'un autre article du *Figaro*, l'article du 29 novembre 2001, qui lui-même rapportait les dires de M. Bartolone. Les locuteurs du *Figaro* commentent le discours de M. Bartolone. Ils semblent se renvoyer les dires autres à commenter.

Dans cet extrait, le locuteur du *Figaro* oppose les termes de ce que M. Bartolone dirait et de ce qu'il ne dirait pas, comme pour il ne dit pas « banlieues » mais « territoires urbains ». Il distingue entre ce qui serait sa langue (*territoires urbains*) et ce qui ne serait pas de sa langue (*banlieues*). Un lien existe avec le titre de l'article *ce qu'il ne faut pas dire* où il est question d'autorité de la bible du politiquement correct de M. Bartolone. Cette bible, le locuteur la met sémiotiquement en scène (sauvageons/jeunes des quartiers populaires, jeunes issus de l'immigration/jeunes dont les parents ont connu l'immigration, banlieues/territoires urbains/territoires d'égalité) en parlant des et avec les mots de l'autre. Par exemple, le locuteur parle du mot de « sauvageons » que M. Bartolone récuse pour lui opposer les mots de « (contribué à la stigmatisation des) jeunes des quartiers populaires » - avec lesquels il parle - et que M. Bartolone préfère employer. Cette mise en scène de faits autonymiques qui met les mots et les manières de dire pour ainsi dire dos-à-dos a pour but de mieux contredire le discours du ministre de la ville. Ce qu'il ne faut pas dire, le locuteur du *Figaro* le dit. Celui-ci parle pour M. Bartolone qu'il dit ironiquement¹⁰³, créant un effet de discordance avec ce dire autre qu'il faut disqualifier.

Il s'agit ainsi par cette mise en scène ironique des mots autres de défaire le politiquement correct de M. Bartolone. La manière de penser du locuteur-journaliste s'oppose aux mots de M. Bartolone. Celle-ci pointe un dire présenté comme euphémistique propre à cacher une certaine vérité. Ainsi, selon le locuteur, l'insécurité (en sur-titre) est bien le fait de sauvageons, de jeunes issus de l'immigration, dans les banlieues. Son présupposé idéologique rejoint alors celui du FN, le recours à la suggestion de l'euphémisme entre façon de dire vraie et façon de dire mensongère pouvant caractériser ou se faire l'indice de cette présence de l'idéologie frontiste.

Le Figaro peut aussi parler des mots autres dans ces extraits :

(F. 9) Insécurité La patrouille avait été appelée en banlieue pour une prétendue agression. Elle a été reçue par quarante voyous armés de pierres [sur-titre]
 Chasse aux policiers à Strasbourg [titre]
"Il y a une volonté d'appropriation de certains quartiers par des jeunes", reconnaît Gilbert Deleuil, directeur de cabinet du préfet de région Alsace [...] [je souligne] (article du *Figaro* du vendredi 11 novembre 2001),
 et,
 (F. 9) "Alors que les jeunes sont en vacances, il est important que la police soit présente, que la loi soit respectée et que les habitants se sentent protégés", souligne pour sa part, Fabienne Keller, maire UDF de Strasbourg [...] [je souligne] (article du *Figaro* du vendredi 11 novembre 2001).

Les segments « il y a une volonté d'appropriation de certains quartiers par des jeunes » et « alors que les jeunes sont en vacances, il est important que la police soit présente, que la loi soit respectée et que les habitants se sentent protégés » sont en DD avec incise (respectivement reconnaît Gilbert Deleuil, directeur de cabinet du préfet de région Alsace et souligne pour sa part, Fabienne Keller, maire UDF de Strasbourg).

Le locuteur du *Figaro* mentionne le dire du directeur de cabinet du préfet de région et le dire de la maire de Strasbourg. Il en rapporte le signifiant pour construire sa représentation d'une insécurité (en sur-titre) circonscrite spatialement (*certaines quartiers, banlieue* en sur-titre) dans des circonstances particulières (*prétendue agression*) et d'un possible délinquant identifié par son âge (*jeunes*). La représentation de discours autres s'établit à partir de la subjectivité du locuteur, dans cet extrait à partir des verbes introducteurs : reconnaît et souligne de nature « évaluative »¹⁰⁴. Ces incises ont pour effet de « renforcer » le discours rapporté et de ce fait le légitimer. Elles légitiment également en retour l'interprétation qui est donnée de la situation, celle d'une délinquance de territoires. Ainsi, le signifiant et le signifié des mots de l'autre (maire de Strasbourg et directeur de cabinet du préfet de région) conviennent au locuteur du *Figaro* : les mots de l'autre existent en tant qu'ils me parlent et qu'ils parlent du sujet qui me et qui nous concerne (la délinquance des jeunes de banlieue)¹⁰⁵.

D'autres typisations peuvent être en jeu dans le fait que ces jeunes de banlieues soient présentés comme en rupture de ban, asociaux, voyous ou/et délinquants. Elles peuvent être celles du discours de *Présent* dès lors que l'on parle de jeunes de banlieue et d'insécurité. A travers l'expression jeunes qu'on lie à la question de l'insécurité dans les quartiers, « jeunes » pourrait avoir le sens de « jeunes voyous immigrés », « immigrés délinquants ». Un lectorat du *Figaro* pourrait le comprendre ainsi. Cette connivence avec les locuteurs de *Présent* peut être

établie par la façon qu'ont les locuteurs du *Figaro* de modaliser à l'identique leur dire, par exemple :

(F. 23) A quoi sert le ministère de la ville ? [titre]

Mais les voyous sont rarement convaincus par de telles contritions, qu'ils prennent pour de la faiblesse. Le maire (PC) de Sevran (Seine-Saint-Denis) en témoigne : le week-end dernier, il a été agressé par des "jeunes" dont l'un venait de se plaindre à la mairie de ne plus bénéficier de séjours aux sports d'hiver organisés par la ville. [je souligne]

(article du *Figaro* du jeudi 31 octobre 2002).

Dans cet extrait, il ne s'agit plus de mentionner une voix qui pointe la violence d'une certaine jeunesse (DD ci-dessus). Le mot « jeunes » est modalisé, laissé dans l'implicite, en MA, qui réfère textuellement à voyous (en usage). Cette MA interprétative n'est idéologiquement pas neutre. Dans le discours de *Présent*, elle appelle à spécifier l'ethnicité des personnes.

Sous couvert de la reprise anaphorique de voyous et du jeu interne des discours, le locuteur du *Figaro* dialogue avec *Présent* et à travers *Présent* avec le FN. Ce dialogue se fait sur le mode de ces « jeunes » qui sont plus que les autres enclins à la délinquance par un amalgame de l'insécurité (voyous) et de l'immigration (« jeunes »). Nous avons là - comme précédemment en F. 19 - le fait que le discours du *Figaro* peut « s'éclairer » à la lumière d'un discours hypothétique frontiste, dont on note des échos (le manque de moyens de la police, par exemple en F. 19). L'idéologie du FN peut apparaître, dans ces cas (ici, en F. 19 et F. 23), comme le moteur du discours du *Figaro*, perspective où la discursivité du *Figaro* a une dynamique frontiste.

V.1.3. La mise en scène du dire autre dans Le Monde

L'analyse du mode d'émergence du dire autre permettra d'observer les pratiques discursives du journal de centre gauche et d'examiner des modalités semi-allusives (1) notamment par fragmentations et monstrations idéologiques du message d'origine (2). Elle sera complémentaire de celle que nous avons pu effectuer et s'inscrira dans le prolongement de notre étude sur les faits de discours et de MA de notre corpus.

V.1.3.1. L'ambiguïté du mode semi-allusif

Le mode de production discursif des locuteurs-scripteurs du Monde, dans le cas d'un entretien (LM. 7) ou d'une tribune (LM. 16), passe aussi abondamment par la modalisation opacifiante :

(LM. 7) Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

Dans les statistiques de police, le nombre de coups et blessures volontaires, et celui des destructions et dégradations, ont crû de façon spectaculaire, à partir de la fin des années 1980. Et ces années se terminent avec l'apparition des "*émeutes urbaines*".

[je souligne. Précisons qu'il s'agit d'un entretien. Le guillemétage nous semble relever de l'interviewé lui-même après relecture. Il a pu être aussi exprimé à l'oral.]

(article du *Monde* du mardi 13 novembre 2001),

et,

(LM. 16) Des banlieues terrorisées [titre]

Il est frappant que l'on traite l'aggravation de la délinquance violente comme un problème franco-français, alors qu'elle s'observe, sans doute pour des causes communes, chez nos voisins autant ou davantage qu'en France. Mais l'obsession de dénoncer un "*mal français*" depuis l'emporte sur le souci d'une analyse plus large [...] [je souligne ; il s'agit de la tribune d'un latiniste]

(tribune du *Monde* du samedi 16 février 2002).

En LM. 7, la MA de « émeutes urbaines » est un dire emprunté qui peut être interprétativement de type « X » [comme on dit] stéréotypique ou « X » [comme l dit] pour une manière de dire autre, une voix autre sans attribution particulière. Quelles que soient leurs attributions locutives, les émeutes urbaines sont pour le sociologue interviewé l'expression de la violence réactive.

Le dire autre est ici déterminé par l'objet du discours du locuteur citant. « Emeutes urbaines » semble attaché au poids du réel qui se dit et qui concerne les violences urbaines (dans le texte).

En LM. 16, la MA de « mal français » peut être aussi interprétativement de la forme empruntée « X » [comme on dit] doxique ou « X » [comme l dit] : « mal français », comme disent les Français (*un problème franco-français* dans le texte). Le dire est là aussi conditionné par l'objet du discours du locuteur citant et qui porte sur les banlieues terrorisées (en titre).

Les MA de « émeutes urbaines » et de « mal français » ont un même contexte interprétatif, la violence des banlieues. Cette violence est comprise comme un acte réactif contre l'autre (la violence des banlieues est révolte contre « une société injuste et raciste », en LM. 7)

et comme un acte réflexif contre soi, des banlieues qui sont elles-mêmes et pour elles-mêmes violentes (des banlieues terrorisées, en LM. 16). Terrorisées y est vu sous l'angle de la victime.

V.1.3.2. Fragmentations et monstrations idéologiques du message d'origine

Citons encore cet emploi de l'IT dans *Le Monde* :

(LM. 18) M. Chirac décrit une France gagnée par "la peur" et préconise la création d'un ministère de la sécurité [titre]

"*Ensemble, nous devons refuser et combattre tout ce qui divise les Français*", a-t-il lancé, dénonçant pêle-mêle "*l'absence de respect des autres*", l'existence de "*zones de non-droit*" et l'augmentation des actes de violence à l'école. [je souligne]

(article du *Monde* du mercredi 20 février 2002).

Le mode du DD est employé pour parler d'un propos général (« Ensemble, nous devons refuser et combattre tout ce qui divisé », a-t-il lancé), propos qui sera illustré et commenté sur le mode de l'IT en MA (« l'absence de respect des autres » et « zones de non-droit », ici en contexte de DI). En LM. 18, le choix est aussi de parler des mots de Chirac (DD) pour ensuite les commenter de et dans sa propre voix (MA). L'effet de montage du DD à la MA (ou inversement) permet d'aller au plus percutant¹⁰⁶. Nous notons à ce titre, dans une circulation entre discours, que le locuteur emploie l'expression « zones de non-droit » à l'image du dire chiraquien lui-même à l'image du dire de *Présent*, par exemple :

(P. 2) Que peuvent-ils vraiment connaître, protégés qu'ils sont par leurs fonctions, par leurs privilèges, par leurs résidences des quartiers (encore) épargnés, des réalités des banlieues à risques, des cités dites "sensibles", des zones de non-droit? [je souligne ; zones de non-droit est ici en usage] (article de *Présent* du samedi 8 septembre 2001).

Dans le titre de l'article en LM. 18, la MA de « la peur » peut être interprétativement d'emprunt chiraquien. Les guillemets de « la peur » semblent avoir comme fonction de mettre en relief des éléments « choc », les plus subjectifs, les plus parlants pour les locuteurs que l'on suppose comme tels pour les lecteurs ou que l'on construit comme tels. Mais, la MA « la peur » et les MA « l'absence de respect des autres » et « zones de non-droit » dans le corps du texte sont contrebalancées par pêle-mêle qui vient critiquer de manière sous-jacente le discours chiraquien qui emprunterait aux représentations frontistes.

Dans *Le Monde*, on rencontre aussi le cas où l'idée conductrice n'est pas exprimée par le mode du DD :

(LM. 20) A Mantes-la-Jolie, Jacques Chirac réaffirme sa volonté de lutter "contre l'impunité" [titre]

Un regard sur une fiche et "*les tribunaux sont débordés et découragés*", explique M. Chirac qui déplore qu'il n'y ait "*plus de politique pénale*" alors que c'est une "*responsabilité*" du gouvernement, et que la justice ne s'applique pas "*de la même façon sur l'ensemble du territoire*".

[je souligne] (article du *Monde* du mercredi 6 mars 2002).

Contrairement à La NR¹⁰⁷, à propos de la même intervention-programme de Chirac, les quatre IT de cet extrait du *Monde* sont autant d'emprunts de la parole autre chiraquienne. Pour le locuteur du *Monde*, il y a ici à pointer le discours appris du candidat-président (*un regard sur une fiche*). Le journaliste suggérerait en cela que ce discours est fait de « slogans », un discours de slogans que les italiques des IT mettraient en partie en relief comme tels. Le discours de Chirac apparaît ainsi comme un montage de formules toutes faites. Le scripteur assimile dans son dire les mots de l'autre tout en prenant une distance critique avec ce qu'il rapporte.

On trouve aussi d'autres cas d'intervention efficiente du guillemétage, intervention qui a pour effet de pointer l'autre, de se démarquer de l'autre :

(LM. 25) Vingt-cinq ans de tâtonnements [titre]

Hormis en période électorale, la lutte contre la délinquance tend à transcender les clivages politiques droite-gauche [chapeau introductif]

Lionel Jospin a martelé que la politique de sécurité se doit de privilégier "*la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques*" et que les pauvres sont les premières victimes de l'insécurité. [je souligne] (article du *Monde* du dimanche 31 mars et du lundi 1er avril 2002).

L'IT « la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques » en contexte de DI (*Lionel Jospin a martelé que*) contraste avec ce qui semble être une autre MA non signalée qui pourrait l'être (les pauvres sont les premières victimes de l'insécurité). Le segment non guillemeté est exprimé dans la reformulation-traduction du DI qui renvoie au dire de Jospin. Il n'y a pas dans ce cas de monstration du message d'origine.

Ici, les manières de dire différent. Une différence s'établit entre citer et montrer un fragment du message d'origine (« la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques ») tout en le commentant dans son dire, et reformuler et traduire ce même message d'origine (*les pauvres sont les premières victimes de l'insécurité*) mais sans en montrer de fragments et sans le commenter méta-énonciativement. Ce choix de la manière de dire laisse supposer que pour parler de « la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques » il n'est pas possible de ne pas montrer le discours autre et de ne pas le commenter, alors que pour les pauvres sont les

premières victimes de l'insécurité il va de soi de ne pas montrer ni commenter. Sur ce point, notons également en LM. 18 :

M. Chirac décrit une France gagnée par "la peur" et préconise la création d'un ministère de la sécurité [titre]

C'est dans cet esprit que devraient, selon le président-candidat, être élaborées "*deux grandes lois de programmation*", respectivement consacrées aux "*forces de sécurité*" et à la justice. [je souligne] (article du *Monde* du mercredi 20 février 2002).

Dans cet extrait, il va de soi pour le locuteur du *Monde* de parler de *justice* (en usage), contrairement à « forces de sécurité » (en MA), dès lors que l'on parle de « grandes lois de programmation » chiraquienne. Là aussi « forces de sécurité » est commenté dans l'énonciation du locuteur citant, alors que *justice* ne l'est pas. « Forces de sécurité » est idéologiquement marqué et marquant, il correspond à une certaine manière de dire de son temps : celui d'une campagne présidentielle basée sur le thème de l'insécurité. On pouvait parler auparavant de *forces de police* ou de *forces de l'ordre*, ces expressions semblaient jusqu'alors plus usitées et existaient dans le qui va de soi de la communication. La monstration du dire de l'autre semble ainsi correspondre à une nouvelle lexicologie, elle-même correspondant là un renouveau politique. L'expression forces de sécurité semble marquer un tournant idéologique autour des thèmes sécuritaires. Cette construction lexicale, politique, pourra faire l'objet de multiples transmissions et commentaires, autant dire elle pourra faire l'objet de circulations idéologiques.

Dans le corpus de *Présent*, la même modalisation idéologique existe en P. 11, mais elle sera utilisée à d'autres fins :

(P. 11) Une raison de lire *Présent* [titre]

Présent, lui, hors du "consensus dominant" et du conditionnement ambiant, sélectionne l'actualité et soulève les vrais problèmes en quatre pages. Mais comme il joue un air différent, on l'accuse (même parmi ses proches et "voisins") d'être trop négatif, comme un prophète de malheur... [je souligne] (article de *Présent* du jeudi 25 oct. 2001).

Le syntagme consensus dominant est modalisé alors que conditionnement ambiant ne l'est pas. La MA de « consensus dominant » peut être interprétativement une MA interdiscursive doxique¹⁰⁸, ou encore une MA interdiscursive de « retournement polémique du discours approprié »¹⁰⁹ où il s'agit de prendre une position critique par rapport aux manières de dire autres, ainsi d'attaquer l'autre, - ici une possible voix doxique -, avec ses propres mots. Le locuteur de *Présent* retourne les mots (*consensus dominant*) qu'il considère comme impropres

dans son cas (doxa retournée) : on retrouve dans cette configuration le caractère polémique de l'écriture journalistique dans *Présent*.

Là aussi, des différences existent dans les manières de dire. Une différence s'instaure entre le fait de représenter en le commentant dans son énonciation le dire autre (« consensus dominant »), et le fait de montrer comme allant de soi le dire (conditionnement ambiant). Ce choix pose là aussi que ce qui est effectif pour l'un, représenter et commenter dans le cas de « consensus dominant », ne l'est pas pour l'autre, dire en usage. Ce choix n'est pas sans portée idéologique, comme nous l'avons dit et vu pour *Le Monde*. Le dire est montré comme autre parce qu'il est propre à porter le commentaire du locuteur citant, c'est-à-dire le retournement polémique que nous avons analysé plus haut. Et, c'est en tant qu'il va de soi pour le locuteur de *Présent* de parler de conditionnement ambiant, - ces mots sont propres à l'idéologie du retournement de *Présent*, déjà chargés négativement -, qu'il ne les modalise pas.

Ainsi, le point de vue autre est pris en charge par le discours, avec estompage des marques d'altérité. L'altérité se dilue dans le discours du locuteur citant dès lors qu'elle ne porte pas idéologiquement à conséquence, c'est-à-dire qu'elle ne va pas contre l'idéologie du locuteur, mais qu'au contraire elle y participe, « rendu » à l'évidence en cela. Les marques d'altérité construisent le point de vue du locuteur à partir de ce qu'il se donne comme discours argumenté. Le point de vue autre se trouve ainsi imbriqué dans le discours citant, sous la forme allusive ou marquée, naturalisé ou explicitement emprunté, déterminé par l'orientation idéologique du support.

V.1.4. La mise en scène du dire autre dans *La NR*

Les aspects de la RDA dans *La NR* ont déjà été abordés au début de cette deuxième partie. Nous n'aborderons ici que quelques autres éléments spécifiques du corpus du journal régional, notamment à travers la modalité semi-allusive. Ces éléments nous permettront d'aller dans le sens d'une monstration « subjective », idéologique, du message d'origine.

Ainsi, on trouve dans le corpus de *La NR* des MA semi-allusives énonciativement et sémantiquement ambiguës :

(NR. 9) Alarme sécuritaire [titre]

Bien sûr très souvent les jeunes qui "jouent" à "casser du flic" (ou les pompiers) ou à violer des jeunes filles ont eu une scolarité difficile, sinon inexistante, une jeunesse sans structure familiale stable, pas de repères sociaux... [je souligne]

(article de *La NR* du samedi 10 et dimanche 11 novembre 2001),

et,

(NR. 31) La jungle adolescente [titre]

l'image Y a-t-il donc quelque chose de cassé au royaume de France pour que sa jeunesse, ou plutôt de la jeunesse, ne soit que caricature : rackets, viols, "tournantes", agressions, insultes, tags, raves-parties, caves, ectasy, shit ? [je souligne] (article de *La NR* du vendredi 22 mars 2002).

Les MA interprétatives observées - ici « jouent », « casser du flic », « tournantes » - ont le même contexte interprétatif : les actes d'une certaine jeunesse, que celle-ci soit propre à ce qu'on s'alarme (« alarme sécuritaire », titre en NR. 9) ou à ce qu'on la considère apte à la sauvagerie (« jungle adolescente », titre en NR. 31). Le ton est à la violence, il pointe la jeunesse.

En NR. 9, les deux MA peuvent être interprétativement les mots empruntés de jeunes : « jouent », « casser du flic » (comme disent les jeunes). Le locuteur emprunte le dire d'une jeunesse sans structure familiale stable, sans repères sociaux. Toutefois, l'interprétation pour la MA de « jouent » reste plus discutable. Il pourrait s'agir aussi de la voix des « flics » ou des pompiers. Ces MA semblent appropriées à l'objet du dire du locuteur en tant qu'elles illustrent l'alarme sécuritaire (en titre).

La MA de « jouent » peut relever aussi interprétativement des MA de l'écart entre les mots et les choses d'un « dire suspendu à l'implication personnelle de l'énonciateur »¹¹⁰ : si j'ose dire « jouent » pour casser du flic. Le mot est pris là en défaut de (mal) nommer. L'ambivalence de la MA de « jouent » semble aller alors ici dans le sens d'un mot d'emprunt, vraisemblablement celui des policiers, comme adéquat à l'objet du dire (alarme sécuritaire) et d'un mot « à soi » comme inadéquat au réel qu'ils nomment (plutôt casser du flic). Cette ambivalence est dans ce cas attachée à l'auto-commentaire du dire du locuteur, pour autant qu'il puisse s'agir aussi d'un mot de policier.

En NR. 31, la MA interdiscursive peut aussi être interprétativement un dire emprunté aux jeunes : « tournantes », comme disent les jeunes (de la jungle adolescente). La MA est produite sans glose, alors qu'il s'agit d'une manière récente de dire¹¹¹.

Dans ces deux exemples, l'autre dire est réduit à sa part la plus expressive dès lors que l'on parle d'alarme sécuritaire et de jungle adolescente (en titre). Ces MA sous la modalité semi-allusive, c'est-à-dire avec effacement des repères énonciatifs, semblent illustrer au mieux les thèmes développés par le locuteur-journaliste. L'illustration des thèmes de référence (alarme sécuritaire ou jungle adolescente) se fait sans autres traces que celles du guillemétage, le mode

de la MA semi-allusive passant pour le plus efficient mode d'illustration des propos du journaliste¹¹².

La même difficulté, la même indétermination à saisir la valeur de la modalisation se retrouvent dans l'exemple suivant sans que la question du choix du dire autre à montrer puisse être évitée :

(NR. 19) La violence scolaire quantifiée [titre]

Il reste néanmoins des problèmes à régler, comme les "*incivilités*" au quotidien, les injures qui pourrissent la vie, et finissent par dégoûter certains enseignants. [je souligne]

(article de *La NR* du mercredi 30 janvier 2002).

Les « incivilités » en MA sont, selon deux hypothèses opposées, autre chose que des injures, ou au contraire sont les injures (rapport de synonymie entre « incivilités » et injures : les « incivilités », c'est-à-dire les injures). En tous cas, les « incivilités » sont à comprendre dans le cadre de la violence scolaire. La MA de « incivilités » peut être interprétativement un comme on dit doxique.

Cette MA est particulièrement ambivalente. Elle peut relever aussi de l'écart montré entre les mots et les choses pour en préciser l'adéquation ou l'inadéquation. Ainsi, interprétativement, « incivilités » peut relever d'une forme « de la confirmation du dire »¹¹³ du type *c'est bien X' que je veux dire*. Le mot incivilités correspond au cadre de la violence scolaire. Cette confirmation peut renvoyer au rapport de synonymie entre « incivilités » et injures. « Incivilités » peut également relever d'un « dire suspendu à l'implication personnelle de l'énonciateur »¹¹⁴ pour un commentaire du type *si j'ose dire X'*. L'inadéquation marquée du mot incivilités à la chose dans le cadre de la violence scolaire amène ici à ne pas considérer les incivilités comme des injures. Dans ce cas, le mot n'est pas assez osé pour ce qu'il y a à dire : il s'agit d'autre chose que des incivilités, possiblement des insécurités. Un glissement idéologique se joue par les variations de la modalisation entre adéquation et inadéquation, ce que nous avons déjà pu observer. Les valeurs de la modalisation peuvent ouvrir sur des références idéologiques. Elles peuvent faire exister l'une et l'autre des interprétations indistinctement. La sélection du dire autre, montré sous la forme semi-allusive, permet de « jouer » de cette indétermination. Celle-ci, dans le contexte des violences scolaires, ne semble pas pouvoir permettre de trancher sur la prise de position de *La NR* au débat en cours entre vision laxiste et « sécuritarisme »¹¹⁵.

De même, sur le choix du dire à montrer comme autre et à propos de l'importance de la contextualisation, considérons l'article du mardi 5 mars 2002 :

(NR. 25) Chirac dénonce l'impunité [titre]

A Mantes-la-Jolie, Jacques Chirac a durci le ton sur la sécurité. Il a dénoncé "le système d'impunité" [chapeau introductif]

"*Il faut lutter contre l'impunité*", a dit Jacques Chirac à Mantes-la-Jolie, en déplorant qu'on ait "laissé s'effacer les repères, les règles, les références". [je souligne]

et,

"*Les tribunaux sont débordés et découragés*", a dit Jacques Chirac qui a déploré qu'il n'y ait "plus de politique pénale" alors que c'est une "responsabilité" du gouvernement, et que la justice ne s'applique pas "de la même façon sur l'ensemble du territoire", à Paris ou à Carpentras. [je souligne]

et,

Pour le candidat, il faut "une autre approche" de la lutte contre la délinquance alors qu'on se contente trop, selon lui, "de limiter un peu les choses dans un système qui se dégrade en permanence". [je souligne].

Le locuteur citant (locuteur NR) signale par des guillemets les mots de Chirac pour souligner qu'ils sont empruntés. Il montre ainsi la distance qu'il met entre ses mots et les mots de l'autre, qu'il utilise. Ce sont dans nos exemples les IT « laissé s'effacer les repères, les règles, les références », « plus de politique générale », « responsabilité », « de la même façon sur l'ensemble du territoire » et « de limiter un peu les choses dans un système qui se dégrade en permanence ». Les quatre premiers îlots sont dans un contexte de la forme *l dit que ... « X »* (comme *l dit*), le cinquième est en contexte de modalisation de discours second (MDS) de la forme *selon l.... « X »*¹¹⁶. Ceux-ci ont la valeur d'une MA d'emprunt. L'article présente des DD avec incise : « "Il faut lutter contre l'impunité", a dit Jacques Chirac » et « "Les tribunaux sont débordés et découragés", a dit Jacques Chirac », ainsi que des MA sans glose « le système d'impunité » et « une autre approche ».

Ici, le locuteur reprend les propres mots de Chirac dont il fait usage. Il intervient dans le compte rendu de l'information en restituant par monstration de fragments la parole chiraquienne. Ces fragments d'une parole diffuse semblent agir comme impact, comme information choc pour le lecteur : « laissé s'effacer les repères, les règles, les références », « plus de politique générale », « responsabilité »... Certains des fragments sont introduits par le verbe évaluatif déplorer qui renforce la parole empruntée.

D'autres segments sont plus de l'ordre de la considération politique générale, ceux-ci relèvent de la nécessité (« Il faut lutter contre l'impunité ») ou du constat (« Les tribunaux sont débordés et découragés »). Ainsi, les paroles et les pensées de Jacques Chirac semblent d'abord exister dans leurs grandes lignes (l'impunité, la justice en déficit de personnel et en difficulté morale) en DD, puis par des (ou un) îlots pour illustrer un propos général : « Il faut lutter contre

l'impunité » (DD) illustré et commenté par « laissé s'effacer les repères, les règles, les références » (îlots) ; « Les tribunaux sont débordés et découragés » (DD) commenté par « plus de politique pénale », « responsabilité », « de la même façon sur l'ensemble du territoire » (îlots). Dans cet extrait de *La NR*, la chaîne signifiante - du propos général au propos particulier qui illustre - correspond au cheminement de la parole du locuteur qui parle des mots de Chirac (dire en mention, DD) pour ensuite les illustrer en parlant avec les mots de Chirac (dire en mention et en usage, MA). L'objet de la parole autre devient le sujet sur lequel le locuteur réagit. La pratique journalistique qui consiste à glisser très vite du DD à la MA (ou inversement) crée un effet de montage qui a tendance, dans l'irruption de la MA, à prendre la place du commentaire. Nous avons déjà observé ce phénomène de la prolifération de la MA dans le discours de la presse.

Les MA sont les mêmes dans l'article de *La NR* du mardi 5 mars (NR. 25) et dans l'article du *Monde* du mercredi 6 mars (LM. 20). Les deux articles ont possiblement en référence une dépêche de l'Agence France presse (AFP). Nous avons noté précédemment comment, dans le journal du centre gauche, le journaliste était le porteur critique des paroles du président-candidat, faisant passer les propos de Chirac pour des formules toutes faites. Nous observons ici comment la contextualisation dans *La NR* diffère. Là où il s'agissait de pointer le côté fabriqué, mal acquis du discours de campagne de Chirac pour *Le Monde* (*regard sur la fiche*), en cela de mettre une distance politique, le journal régional semble au contraire conforter les représentations du président-candidat en argumentant d'un Jacques Chirac [qui] a durci le ton. Ainsi, *La NR* paraît aller dans le sens du message sécuritaire rapporté, le journaliste s'accordant avec la position politique véhiculée.

La recherche illusoire d'une parole journalistique objective est fortement perceptible dans un exemple comme celui de *La NR* du mardi 12 février 2002 :

(NR. 21) Interview [sur-titre]

Jean-Pierre Raffarin : "Prendre l'initiative" [titre]

"Il était utile que le Président rentre dans le débat" : J.-P. Raffarin estime que l'annonce de la candidature de Jacques Chirac est "une bonne nouvelle" [chapeau introductif]

Le patron (DL) de la région Poitou-Charentes, qui fait depuis longtemps campagne pour une union de la droite autour de Jacques Chirac juge que "face aux attaques dirigées contre lui" le président sortant devait annoncer sa candidature car "son statut de réserve pouvait donner le sentiment qu'il ne voulait pas débattre" [...] [je souligne].

Nous avons ici plusieurs IT (« une bonne nouvelle », « face aux attaques dirigées contre lui » et « son statut de réserve pouvait donner le sentiment qu'il ne voulait pas débattre »). Nous avons aussi ce qui semble être des MA ou des DD (« prendre l'initiative » et « il était utile que le Président rentre dans le débat »).

Dans le cas du DD, le locuteur-journaliste parle des mots de Raffarin, de leur matérialité signifiante. Dans le cas de la MA, le locuteur parle avec les mots de Raffarin. Qu'il puisse s'agir de l'un ou de l'autre crée une opacité du propos. Pour le locuteur, le commentaire réflexif de la MA aurait, au même titre que le DD, valeur d'interview : mot en sur-titre que le journaliste donne à cet exercice de restitution de « tête-à-tête » de la parole autre.

En fait, les deux articles (en NR. 25 et NR. 21) sont des montages à partir d'un discours de Chirac ou de Raffarin le plus souvent en MA. Le locuteur ponctue son dire du dire de l'autre, de sorte que le dire autre semble omniprésent, « omni-parlant ». La manipulation apparaît alors comme l'expression de la subjectivité cachée du locuteur qui ne dit pas qu'il est un je qui parle. Elle est un non-dit de subjectivité par cette énonciation à cacher ou plus précisément par cet énonciateur qui cache qu'il s'énonce. Elle existe dans une extension de la parole autre (politique, sociale) voulue comme authentique, montrée comme autre disant.

Par cette systématisation du discours journalistique à dire comme l'autre, l'objectif serait de dire l'autre, de le faire parler, mais on glisserait souvent vers le parler avec ses mots.

Ainsi, le détour par l'autre ne vaut pas en tant qu'il dit précisément la voix de qui parle, - un soutien par la parole de l'autre pour plus d'authenticité, de véracité du propos -, mais en tant qu'il « accompagne » la réflexion du locuteur dans son argumentation, dans son cheminement. Le détour par l'autre est valable dans son indétermination même à ne pas savoir au final à qui sont ces mots, pour qui ils parlent. Aussi, quels que soient les mots de l'autre et cet autre (parlant) à désigner, le locuteur se dit et façonne son discours idéologiquement. L'autre est réduit à sa part minimale la plus expressive, ce que nous avons aussi pu observer pour *La NR* en NR. 9 et en NR. 31. La part minimale de l'autre ne sert pas ici seulement à donner du « corps » au texte. Nous sommes dans un phénomène de montage ou de collage, comme nous avons pu le voir en NR. 25 et en LM. 20, pour lequel la contextualisation fait sens. L'autre peut être représenté, comme dans *Le Monde*, en tant qu'il illustre le plus significativement possible la position discursive et politique du locuteur citant, celui-ci pouvant critiquer ce qui circule dans son dire. La place de l'autre peut être plus ambiguë, comme dans *La NR*, lorsque la parole politique rapportée et les représentations idéologiques sous-jacentes, également rapportées, semblent s'accorder avec celle du journaliste. Il est possible à travers

cette part représentée, alors qu'il peut y avoir une indétermination énonciative, de convoquer une voix plus qu'une autre, dans nos extraits du *Monde*, celle de la doxa (en LM. 7 et en LM. 16) et/ou celle des Français eux-mêmes (en LM. 7) ou d'une voix autre (en LM. 16). Nous avons vu précédemment que *La NR* avait tendance aussi à convoquer une voix de manière prééminente (doxique) même si celle-ci pouvait aussi laisser entendre d'autres voix (celle de la jeunesse et/ou des policiers par exemple dans le cas de la MA de « jouent » en NR. 9. Nous avons aussi remarqué ce phénomène pour *Le Figaro* en F. 19 avec la MA de « bavure » où il pouvait s'agir d'une voix stéréotypique et/ou des socialistes). Ces voix potentiellement réalisables peuvent ainsi se superposer et permettre d'avoir une « écoute » d'ensemble, c'est-à-dire d'entendre la voix de la jeunesse et celle de la police. Mais il peut s'agir aussi d'avoir une « écoute exclusive », c'est-à-dire d'entendre l'une mais pas l'autre. Le phénomène d'écoute de l'autre en l'un, et un autre en particulier (voix de la doxa ou de la jeunesse ou de la police) ou alors dans son ensemble (voix de la doxa et de la jeunesse et de la police) permet de mêler la voix de l'énonciateur citant à celle des possibles énonciateurs cités. Cette mixité énonciative ou polyphonie à plusieurs énonciateurs cités crée une orchestration propice à une écoute idéologique élargie.

Pour finir sur cette sous-partie consacrée aux faits de discours autres, à leur représentation, et où on observe une contextualisation argumentative signifiante, la distance que prend ou ne prend pas le locuteur-scripteur en disant les mots des autres - mais aussi le fait qu'il modalise sans source, ni référence, sans commentaire méta-énonciatif - ne lui permet pas de se détacher d'une implication personnelle, idéologique de dire. Nous avons observé à ce sujet comment le point de vue autre (Jospin et Chirac pour *Le Monde* respectivement en LM. 25 et en LM. 18, doxa pour *Présent* en P. 11) pouvait être pris en charge par le discours des locuteurs pour participer à l'évidence idéologique des supports. Dans ces cas, le commentaire du point de vue autre y est intériorisé dans un discours qui porte somme tout un point de vue, et qui construit ainsi sa vision sociale et politique. De même, nous avons observé comment l'ambivalence des modalités semi-allusives conforte la manière de voir le monde du locuteur citant qui, dans son dire, « intervient » avec et sur la manière de dire des autres (doxa, monde politique principalement pour nos exemples) tout en livrant son ordre des choses. En cela, le locuteur cherche à dire son monde en le façonnant de et par l'autre.

Nous concevons ainsi, par le jeu des altérités aglosiques, des RDA et des points de vue qui traversent le discours des locuteurs-journalistes, que l'énonciation représentante détermine le sens de l'énonciation représentée¹⁷. Celle-ci postule la mise en fonctionnement d'une

représentation autre par un acte idéologique d'énonciation et l'acte d'appropriation de l'autre par l'énonciation citante.

V.2. Etude de représentations de l'écart montré entre les mots et les choses dans Présent, Le Figaro, La NR et Le Monde

Après avoir observé des RDA et aussi des MA interprétatives qui peuvent être des MA d'emprunt (MA semi-allusives) mais aussi des MA de l'écart montré entre les mots et les choses, nous reviendrons sur certaines modalisations « mots-choses » dans les supports de presse du corpus en ce qu'elles apporteront des éléments complémentaires à l'indétermination référentielle de certaines MA. Ainsi, nous pourrions reprendre des exemples en tant qu'ils permettront de mieux préciser la production des MA « mots-choses » interprétatives relevées. Dans le cas des MA de la chose nommée dans les supports de *La NR* et du *Monde*, les valeurs de non-coïncidence s'entremêlent, ne permettant pas toujours de distinguer l'emprunt du processus de la nomination¹¹⁸. Cette superposition ne nous donne pas la possibilité d'établir des catégories signifiantes et pertinentes du point de vue analytique, dans la perspective qui est la nôtre ici de trouver d'autres points d'ancrage idéologique (FN). Pour cela, nous n'étudierons que des productions de *Présent* et du *Figaro*.

Dans le cadre d'une généralisation des MA interprétatives, l'analyse doit être engagée à propos de l'objet même du guillemétage et de tout mode de modalisation (italique, mise en gras). Elle doit l'être aussi à propos de la valeur méta-énonciative de ces modalisations et de leurs variations dans les champs de non-coïncidence¹¹⁹.

V.2.1. La représentation de la chose nommée dans Présent

Nous analyserons les modes de production des MA mots-choses dans le corpus de *Présent* qu'ils soient dans le cadre ou non d'une adéquation du dire à la chose qu'il nomme. Les productions peuvent se trouver mêlées, entre catégories de l'adéquation et de l'inadéquation, et être observées ainsi.

V.2.1.1. L'insistance (nominative) typographique

Les nominations dans le corpus de *Présent* ont pour caractéristique l'insistance des locuteurs de *Présent* à surmarquer leur dire. Par cette action, les locuteurs du journal d'extrême droite semblent saisir symboliquement la vérité et la réalité des mots pour dire les choses :

(P. 8) Un "France-Algérie" de la haine très symbolique [titre]

Le gouvernement français, Jospin en tête, contraint d'évacuer les lieux et de
laisser le terrain aux envahisseurs [sous-titre]

Quand l'hymne des fellouzes sera acclamé par la quasi-totalité du stade
rempli, à plus de 90 % d'Algériens et de "Franco-Algériens", La Marseillaise sera (comme nous
l'annoncions dans *Présent* du 2 octobre), **copieusement sifflée** pendant tout le temps de son
interprétation. [je souligne].

Le locuteur modalise *copieusement sifflée* en caractère gras pour le confirmer dans sa pertinence à saisir les choses (*X, je dis bien X et j'insiste*¹²⁰ - je mets en gras), dans une adéquation du mot (*copieusement sifflée*) à la chose (*la contestation nationale*). La France est contestée jusque dans ses symboles nationaux. La modalisation de *copieusement sifflée* est associée à la MA allusive de *fellouzes*, à moins qu'il s'agisse d'un mot naturalisé. Le mot *fellouzes* évoque les résistants algériens en lutte pour l'indépendance de leur pays, des terroristes pour les tenants de l'Algérie française. Dans cet extrait, il y a une sorte de mise en scène de la guerre qui opposa la France à l'Algérie. Elle voit s'opposer deux symboles nationaux : l'hymne algérien (*l'hymne des fellouzes*) à la Marseillaise. Cette mise en scène énonciative oppose les rebelles (les *fellouzes*) aux Français.

On peut noter cette autre variation typographique pour représenter la coïncidence de l'énonciateur avec son dire dans la relation mots-choses, dans cet extrait :

(P. 25) La délinquance des "jeunes" [sur-titre]

Un symptôme des "dysfonctionnements de notre civilisation" ? Non : de leurs mœurs [titre]

La seconde "escroquerie" consiste à parler des "dysfonctionnements de **notre** civilisation" alors, qu'à l'évidence, ce qui pose problème (comme on dit aujourd'hui), ce sont les mœurs de ces "jeunes". [je souligne notre en gras, alors que notre est souligné dans le titre]

(article de *Présent* du samedi 23 février 2002).

La MA mots-choses *notre* en titre est surlignée, ainsi que l'autre MA mots-choses du corps du texte *notre* en gras, avec un glissement du sur-lignage à la mise en gras. L'insistance typographique a une « valeur de confirmation du dire »¹²¹. L'insistance se réalise à partir des mots empruntés à un magistrat (*dysfonctionnements de notre civilisation*), et elle pointe, dans un surplomb autoritaire, la main mise du citant sur le cité. Le soulignement par la mise en gras a pour effet de mettre en scène le « scandale » du dire de l'autre. Ce scandale est celui d'une « escroquerie » (en MA dans le texte). Le paradoxe énonciatif qui met en scène un «

jeu avec l'autre » tire sa nécessité de montrer l'autre pour se dire, par différence entre ce qu'on montre et ce qu'on exhibe. On peut également citer ce passage dans la suite de l'article :

Il n'y a qu'une réponse à ces «jeunes» qui, loin de commettre des «incivilités» (des «petits méfaits», des «désordres» comme dit ce président minorisateur), multiplient des actes de barbarie : **la tolé- rance zéro.** [je souligne].

Ici, la MA de confirmation du dire se réalise par une mise en gras pour signifier une adéquation du mot (*tolérance zéro*) à la chose à réprimer (la barbarie des « jeunes »), et ce par opposition au discours du président minorisateur.

D'une manière générale, il y aurait bien d'autres exemples à prendre pour confirmer cela, la mise en gras dans *Présent* et tout type de surmarquage typographique peuvent fonctionner comme accentuation du propos qui donne au texte un premier niveau de lecture, une lisibilité politique immédiate, rassurante (nous sommes entre nous). En quelque sorte, le gras serait ce qu'il faut retenir d'un texte si on devait en rester là, sans une lecture complète du texte.

Le gras dans *Présent* semble ainsi avoir un rôle d'insistance militante, outrancière, voire « haineuse »¹²² de l'énonciateur sur son dire. Il marque la façon de dire appropriée du locuteur de *Présent* : dire de conviction d'un je pense ce que je dis, principalement d'une action politique sécuritaire qui vise à confirmer le fait que ce sont les « jeunes » qui sont la cause de l'insécurité. Les locuteurs de *Présent* cherchent à dire l'état insécuritaire des « jeunes » avec une insistance idéologique. Il marque aussi à travers l'identité polémique du journal le « scandale » de l'autre que le journal cherche toujours à contredire dans un discours de vérité.

A l'inverse du DD que l'énonciateur exploiterait pour rendre sa subjectivité moins apparente¹²³, la mise en gras comme MA implique l'énonciateur dans son dire, elle dit par contraste (cette partie de discours autre que je montre autrement) la subjectivité du locuteur. Cette pratique d'insistance du sujet scripteur où l'on pointe qu'il ne s'agit pas de paroles en l'air (le temps est bien à l'insécurité des « jeunes », pour nos exemples observés) concerne surtout *Présent*. Nous trouvons aussi des cas de surmarquage énonciatif dans *Le Monde*. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

V.2.1.2. L'insistance nominative par répétition

Outre la systématisation de la mise en gras pour surmarquer les mots employés par l'énonciateur comme mots « à soi » par rupture avec le dire autre, nous

pouvons aussi observer dans *Présent* une insistance par répétition de la modalisation¹²⁴, par exemple encore en P. 25 :

La délinquance des "jeunes" [sur-titre]

Un symptôme des "dysfonctionnements de notre civilisation" ? Non : de leurs mœurs [titre]

La première "escroquerie" d'une telle assertion consiste, d'abord, à parler de "la délinquance des adolescents" alors qu'il ne s'agit pas de n'importe quels "adolescents". Outre qu'une telle appellation est une véritable insulte aux adolescents qui ne sont pas tous - heureusement - des délinquants, elle consiste à gommer d'entrée de jeu les origines desdits délinquants. [...]

La seconde "escroquerie" consiste à parler des "dysfonctionnements de notre civilisation" alors, qu'à l'évidence, ce qui pose problème (comme on dit aujourd'hui), ce sont les mœurs de ces "jeunes". [je souligne "escroquerie"] (article de *Présent* du samedi 23 février 2002).

Dans cet extrait, la réitération des MA de « escroquerie » se fait au sein du texte. Ces MA comme possible MA de la chose nommée peuvent interprétativement relever de « la contrainte du vrai »¹²⁵ : il faut dire « escroquerie », un abus de confiance, une tromperie politique. Elles peuvent encore se comprendre comme des MA d' « une bonne nomination du référent »¹²⁶ : « escroquerie », c'est bien de cela qu'il s'agit un escroc fait des escroqueries (ici, le président de la chambre des mineurs à la cour d'appel de Paris qui parle de dysfonctionnement et de délinquance des adolescents). Le mot « escroquerie » convient pour un discours qui ne dit pas tout ce qu'il a à dire, c'est-à-dire les origines ethniques des délinquants.

Si sa mise à distance peut aussi relever de la précaution juridique afin de se défendre d'éventuelles attaques, la répétition de « escroquerie » semble aller dans le sens d'une mise en scène polémique. Car, pour le locuteur, dire « la délinquance des adolescents » (en mention) correspond à « l'escroquerie » de ne pas dire de quels adolescents il s'agit. L'adéquation du nom (*escroquerie*) se fait par rapport aux qualités de la chose nommée (ce qui escroque, ce qui soustrait la vérité), le magistrat pouvant passer lui-même pour un escroc à même de faire des « escroqueries ». Le redoublement des modalisations du mot inscrit ce qui reste une insuffisance des mots de l'autre, c'est-à-dire la mention polémique de l'ethnicité, le racisme.

Dans le corpus de *Présent*, il existe des modalisations identiques, répétées, non plus dans un même article, mais entre différents articles. Cette répétition est l'indice d'un cliché propre à un type de discours virulent. En cela, considérons ces extraits :

(P. 28) Evreux : zone de non-France [sur-titre]

Un père de famille, lynché à mort par une bande de "jeunes". Parce qu'il avait l'audace de vouloir protéger son fils... [titre]

La campagne présidentielle excite, paraît-il, la "grosse presse" et les gazettes partisans.

[Je souligne] (article de *Présent* du jeudi 14 mars 2002),

et,

(P. 18) Vous avez dit "jeunes" [titre]

Quant aux jeunes qui ne sont pas des "jeunes" et qui souhaitent que l'on voie dans les médias de la "grosse presse" - complaisante et desservante empressée du tabou - "leur esprit d'initiative", qu'ils fassent d'abord preuve d'initiative en se démarquant - et, au besoin, en s'opposant à eux - de ces "jeunes" qui ne sont forts que de nos lâchetés. [Je souligne]

(article de *Présent* du samedi 12 janvier 2002) ,

et,

(P. 20) Violences ethniques des banlieues [sur-titre]

Assez d'angélisme, des actes ! [titre]

Ce ne sont pas des "faits de société", ce sont des actes de guerre [sous-titre]

Une famille qui, aujourd'hui, complaisamment relayé par la "grosse presse", vient nous jouer une danse du ventre anti-police. [Je souligne] (article de *Présent* du samedi 12 janvier 2002).

Les trois mêmes MA de « grosse presse » peuvent relever interprétativement du « courage de dire le vrai nom »¹²⁷ : n'ayons pas peur des mots « grosse presse » pour la presse générale (que nous ne sommes pas à *Présent*), d'opinions (que nous n'avons pas), la lourdeur de leurs moyens financiers. Est sous-entendu le manque de courage éditorial, politique, idéologique ceci dans la perspective récurrente de *Présent* de la vérité à dire, de la réalité à redire que nous (locuteurs de *Présent*) avons à construire.

Ces MA peuvent aussi se comprendre comme des MA de la non-coïncidence des mots à eux mêmes où se jouent d'autres mots, d'autres sens. Il peut s'agir ici plus précisément d'un « mouvement d'expansion vers l'autre sens »¹²⁸ : interprétativement, « grosse presse », au sens de grosse artillerie.

Par cette manière de dire, l'autre est moqué à grands traits. La mise en scène du discours extrémiste entre adéquation/inadéquation du mot pour la chose et travail de l'équivoque fait de l'autre le nanti, face à soi, le petit. L'autre est dénoncé pour sa capacité à exister dans toute la lourdeur de son appareil, c'est-à-dire faisant fausse route (idéologique) quels que soient les moyens dont il dispose.

V.2.1.3. Les continuités nominatives

La répétition des MA, ici dans le cadre des MA de nomination, dit un « esprit commun » pour des représentations qui ne vont pas de soi. Les locuteurs de *Présent* semblent faire corps pour modaliser ensemble. Cette identité de groupe les incite aussi à pointer des mots

comme inadéquats, à signaler leurs mots à eux comme seule réalité symbolique possible. S'y tient le recours à la mise en scène de l'euphémisme par ailleurs observée dans le support d'extrême droite :

(P. 17) Les bandes ethniques souhaitent une "bonne année" à la France... [titre]

Un policier blessé à Strasbourg. Des voitures incendiées partout en France. Des affrontements dans les zones de non-droit. Un état de guerre [sous-titre]

En Alsace, à Barr, dans la nuit du réveillon, deux explosions - criminelles - qui visent des bâtiments publics. Malgré les précautions oratoires des autorités publiques pour rendre compte de ces "incidents", il faut bien appeler les choses par leur nom : ce sont **des attentats**.

[je souligne ; des attentats (en gras) est une MA mots-choses explicite]

(article de *Présent* du jeudi 3 janvier 2002).

Nous avons déjà observé cet extrait lors du traitement des MA mots-choses explicites.

Le locuteur modalise « incidents » (entre guillemets) et des attentats (en gras). « Incidents » peut correspondre à la manière de dire euphémique, - ces « précautions oratoires » -, commune, de l'interdiscours ou des autorités publiques : interprétativement, comme on dit communément¹²⁹ ou comme on dit dans le langage étatique¹³⁰ de manière faussée. La voix politique dite n'est pas celle du locuteur de *Présent*.

Le problème est de dire « incidents » quand pour le locuteur il faut dire la chose vraie, soit des attentats (en gras), ce qui relève du terrorisme. Ce mot autre fait problème, dans la mesure où c'est bien le désordre social qu'il faut dire. Ainsi, le mot *des attentats* modalisé en gras (MA explicite¹³¹) convient au locuteur, il est son mot contre celui de l'autre (MA interdiscursive).

Cette substitution des mots autres (« incidents ») qui font problème par des mots « à soi » (des attentats) se retrouve aussi en P. 20 :

Violences ethniques des banlieues [sur-titre]

Assez d'angélisme, des actes ! [titre]

Ce ne sont pas des "faits de société", ce sont des actes de guerre [sous-titre]

Que l'on arrête de nous bassiner avec l'angélisme face à ces démons et avec cette tarte à la crème des "faits de société" ! Les violences ethniques dans les banlieues, de plus en plus fréquentes, de plus en plus graves, de plus en plus meurtrières, ne sont pas des "faits de société". Ce sont des actes de guerre. [je souligne] (article de *Présent* du samedi 12 janvier 2002).

On a, ici, en référence le sous-titre de l'article : « Ce ne sont pas des "faits de société", ce sont des actes de guerre ». La MA de « faits de société » (du sous-titre et dans cet extrait) renvoie à la manière de dire d'un observateur¹³² - elle peut être aussi plus largement la manière de dire

commune (*nous bassiner*), un cliché (*cette tarte à la crème*) - que le locuteur cherche à dénoncer pour dire vrai : ce ne sont pas plus des faits divers que des faits de société, ce sont - j'insiste (je mets en gras)¹³³ - des actes de guerre.

Ainsi, le locuteur donne la parole à l'autre (observateur, doxa) pour faire entendre la sienne. Il défait la stéréotypie pour dire la réalité, en confrontant les points de vue. Il y a comme une surenchère supposée réaliste à dire l'état des choses sociales, la parole est polémique. L'action militante du locuteur de *Présent* consiste à se saisir du dire pour le « forcer » idéologiquement, pour façonner une réalité belliqueuse à son image : la France est un pays en guerre.

Nous pouvons noter également en P. 20 un cas de continuité de « mots à soi » :

Violences ethniques des banlieues [sur-titre]

Assez d'angélisme, des actes ! [titre]

Ce ne sont pas des "faits de société", ce sont des actes de guerre [sous-titre] [je souligne]

alors que « actes de guerre » était en gras dans le corps du texte

Les violences ethniques dans les banlieues, de plus en plus fréquentes, de plus en plus graves, de plus en plus meurtrières, ne sont pas des "faits de société". Ce sont des actes de guerre. [je souligne].

Le point de vue idéologique y est tenu d'un point à un autre du texte, du sous-titre au corps de l'article, avec insistance argumentative : la mise en gras.

V.2.2. La représentation de la chose nommée dans Le Figaro

De manière identique, les MA mots-choses dans le corpus du *Figaro* seront à étudier dans la perspective ou non d'une adéquation du mot de l'énonciateur à la chose nommée. Des MA mots-choses du corpus du *Figaro*, que nous avons interprétées comme relevant de l'écart montré dans la nomination, connaissent un développement textuel. La MA s'inscrit dans la chaîne signifiante du texte où la représentation se déploie à partir du mot, le texte semblant commenter le mot :

(F. 23) A quoi sert le ministère de la ville ? [titre]

De petits "fauves", lâchés par leurs familles, courent dans les cités, protégés par l'ordonnance de 1945 qui leur assure une quasi-impunité au nom des "circonstances atténuantes de minorité". Ils apprennent la loi de la jungle sans qu'aucune autorité publique ne puisse les protéger d'eux-mêmes, en les sanctionnant au premier délit ou en les retirant pour un temps de leur quartier.

Majoritairement issus de l'immigration, ces enfants sont passés à travers les larges mailles d'une intégration qui ne fonctionne plus. [je souligne ; "fauves" peut être aussi une MA de l'équivoque du type X', c'est le cas de le dire¹³⁴] (article du *Figaro* du jeudi 31 janvier 2002).

La MA de « fauves » peut être interprétativement qualifiée comme MA mots-choses de la « seule nomination adéquate du référent »¹³⁵ : « fauves », c'est le mot, d'être lâchés (par passivité ? par calcul ?) par la famille, de venir des cités, de vivre selon la loi de la jungle, d'être issus de l'immigration, ou encore d'avoir été laissés-pour-compte (d'être passés à travers les larges mailles d'une intégration qui ne fonctionne plus).

On a à l'œuvre le processus de nomination des « fauves ». Ce processus sert à mieux définir ce que sont ces fauves dans le contexte de l'article : ces mineurs, habitant dans les cités, obéissant aux lois de la jungle, majoritairement issus de l'immigration, en rupture avec leurs familles. La visée sociologique de « fauves », notamment ce rapport à la famille, permet un certain écart référentiel avec ce que les locuteurs de *Présent* appellent « jeunes » et qui est une nomination uniquement centrée sur l'ethnotype. Le rapport de nomination s'effectue sur l'adéquation du mot (*fauves*) à la chose (être sauvages : sans éducation et immigrés).

Cette relation du mot modalisé, commenté dans son énonciation, à la représentation développée comme texte existe aussi en F. 17 :

Incivilités En forte hausse, petits délits et nuisances diverses prennent de court la police et la justice [sur-titre]

Les "nouveaux barbares" tiennent le pavé [titre]

Bousculades dans la rue, véhicules mal garés, queues de poisson au volant, non-respect des personnes âgées ou handicapées dans les transports publics, insultes, autant d'incivilités qui perturbent la vie quotidienne... Les personnes ayant répondu au sondage se plaignent avant tout des insultes dont ils font l'objet, des graffitis, des fraudes dans les transports publics...

Ces actes, qu'ils disent rencontrer fréquemment, voire quotidiennement, sont selon eux majoritairement commis par des adolescents et jeunes de moins de 25 ans. [chapeau introductif]

[je souligne] (article du *Figaro* du samedi 8 et dimanche 9 décembre 2001).

Cet extrait a déjà été observé dans le chapitre précédent, dans les premières analyses des MA sans glose. Nous cherchions à en révéler l'ambiguïté. Ainsi, nous avons dit que la MA de « nouveaux barbares » pouvait être interprétée comme une MA mots-choses d'une « nomination explicable par des/les propriétés du référent »¹³⁶ : « nouveaux barbares », (je dis nouveaux barbares) parce que c'est comme ça, c'est bien de cela qu'il s'agit quand on parle de bousculade, de problèmes de stationnement, de comportements déviants, de manque de savoir-

vivre. Cette MA pouvait être aussi, interprétativement, une MA d'emprunt d'une communauté d'énonciateurs en *comme l dit*.

Pour ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, « nouveaux barbares » est en sur-titre d'un article sur les incivilités à propos de comportements collectivement réprimandables (petits délits et nuisances diverses prennent de court la police et la justice). Ceux-ci - comme bousculades dans la rue, véhicules mal garés, queues de poisson au volant, non-respect des personnes âgées ou handicapées dans les transports publics, insultes - seraient selon des personnes sondées (les personnes ayant répondu aux sondages, selon eux) le fait de jeunes personnes (majoritairement commis par des adolescents et jeunes de moins de 25 ans) moins socialement assimilées que d'autres d'un autre âge, que rapporte le locuteur du *Figaro*. Il s'agit bien de cela : les « nouveaux barbares » font des actes d'incivilité pour ne pas dire des actes de barbarie. Le bon mot (*nouveaux barbares*) est employé pour parler des auteurs des incivilités.

Pour autant que le mot soit modalisé comme mot propre en adéquation à la chose, il trouve et prend sa définition dans le corps du texte dans les exemples observés. La modalisation, comme retour sur les mots pour dire le réel, peut être ce que le locuteur-journaliste se donne comme commentaire : le débat public porte bien sur l'incivilité et sur les jeunes délinquants issus de l'immigration. Ce modèle communautaire identitairement et discursivement structurant¹³⁷ autour de l'immigré comme bouc émissaire, - où il s'agit de se définir en rejet de l'autre, négativement -, est proche du discours d'extrême droite¹³⁸.

Dans cette partie, nous nous sommes attaché à étudier les différents faits de discours dont les discours autres. Cette étude rapportée aux exemples du corpus nous a permis d'analyser des effets de discours associés au mode du DD. Comme nous l'avons observé, à la suite des travaux de J. Authier-Revuz, la non fidélité du DD existe du fait même qu'un acte d'énonciation rapporte un autre acte d'énonciation. Aussi, le discours cité est toujours travaillé par le discours citant, et le discours cité prend son sens dans l'enchâssement du discours citant. Le message représenté ne renvoie pas à une parole d'origine, mais à une parole montrée comme autre dont le sens est altéré par une nouvelle situation d'énonciation. Le citant détermine et donne son sens au cité.

L'observation des DR et de leurs particularités sémiotiques nous a aussi amené à considérer la pratique d'un type de MA qui présente les marques de DD. C'est à partir des cas de MA avec incise ayant la valeur d'une glose qu'il nous a semblé pouvoir substituer à la représentation du DR en quête d'effets d'objectivité celle du commentaire dans l'acte d'énonciation¹³⁹. L'ambiguïté interprétative de certaines RDA dans l'hésitation entre DD ou MA va dans le sens

d'une prolifération de la MA au détriment du DD dans le discours de la presse. Nous avons critiqué le rapport de discours à discours dans lequel le message représenté aurait un effet de vérité pour le locuteur citant. En cela, nous nous sommes attachés à la construction des discours en prenant en compte les commentaires que les locuteurs-journalistes posent dans leur dire.

A partir de cette hypothèse, nous avons cherché à examiner les faits d'altérité du corpus, et à en connaître la nature réflexive. Seules quelques MA explicites avec glose ont été dénombrées, contre une très grande majorité de MA sans glose. L'étude des MA avec glose a permis de constater l'attitude des locuteurs-journalistes qui consiste à défaire les clichés pour en créer d'autres journalistiquement actualisés, notamment à travers la mise en scène des lieux sensibles de la délinquance où des resémantisations sont à l'œuvre. Celles-ci sont différentes selon les supports et s'établissent en fonction de leurs orientations idéologiques pour conférer plus ou moins de validité au thème de l'insécurité comme système de représentation politique pertinent. Nous en avons aussi observé dans une circulation entre supports, le dire du sociologue dans *Le Monde* (en LM. 7) y était accompagné de réinterprétations discursives dans *Présent* (en P. 13). Notre attention s'est aussi portée sur le peu de MA « mots-choses » avec glose. Cette particularité du peu de MA explicites dans ce corpus nous ouvre le champ des MA interprétatives et de la circulation idéologique des dire.

Nous avons alors considéré les MA sans glose, dont le statut sémiotique est ambigu. Elles peuvent cumuler plusieurs valeurs des champs de non-coïncidence et plusieurs valeurs dans un même champ de non-coïncidence. Elles peuvent par exemple cumuler plusieurs interprétations de la source de l'interdiscours. Nous avons ainsi observé que l'absence de gloses méta-énonciatives ne permettait pas de connaître précisément les intentions sémantiques des locuteurs-journalistes, le lecteur ayant à charge de les restituer. S'y joue l'implicite sous l'apparence de l'indétermination sémantique. Cette indétermination sémantique peut être elle-même propice à la circulation idéologique.

Nous avons postulé aussi que c'est à partir des MA interprétatives et de l'interprétation qui en est faite dans les valeurs de non-coïncidence qu'il est possible de trouver des indices d'une idéologie du FN. Ces MA sans attache méta-énonciative précise peuvent être ainsi des vecteurs idéologiques, c'est-à-dire ce par quoi passe l'idéologie frontiste : les représentations frontistes sont à même d'y circuler, du fait de l'hésitation entre lecture discursive et rapport « mots-choses ». La compréhension idéologique est alors déléguée à un lecteur, qui peut être partisan¹⁴⁰. Avec ces MA sans glose, il n'est plus question du seul rapport possible de transmission d'un dire d'un énonciateur à un autre, mais aussi d'un rapport « mots-choses » à l'intérieur de l'énonciation.

La double ambiguïté dans le champ des non-coïncidences et à l'intérieur du seul champ d'emprunt nous a amené à considérer des phénomènes par lesquelles peuvent exister des ambivalences idéologiques. Ces ambivalences existent à partir de ce qu'il est possible de lire et de comprendre de la mise à distance, alors que le contexte permet le plus souvent d'orienter fortement la réception.

De même, il nous a semblé que c'est le mouvement du dire autre vers l'auto-commentaire qui peut instaurer une circulation des idées en tant qu'il permet de commenter dans l'énonciation le « déjà-dit » pour le recharger idéologiquement. Ainsi, la réception « réussie » pouvait créer une communauté sémantique, pour ce qui fait communément sens. Il pourrait s'agir d'un prétendu « sens commun », dans lequel le locuteur et le récepteur ont à échanger, qui devient un nous nous comprenons (la MA de « jeunes » par exemple qui crée une communauté d'entre-dire entre *Présent* et *Le Figaro*). La mise en commun se réalise alors sous le principe de la participation active au sens et aux idées sous-jacentes. C'est un certain ordre idéologique où la compréhension de l'autre en particulier et du discours du locuteur en globalité est recevable à partir d'une grille idéologique propre et commune.

Aussi, la part montrée de l'autre et le choix de cet autre à montrer sont subjectivement parlants. Ce commentaire dans l'énonciation à interpréter, dans le cas d'une MA interprétative, est propre à faire du dire autre un objet à même d'être idéologiquement « sensé ». C'est en tant qu'il est représenté d'une certaine manière comme autre sans identification de la nature de l'altérité, c'est-à-dire aussi bien comme mots autres que comme mots « à soi », et dans le mouvement de l'un à l'autre qui fait des mots autres ses propres mots -, que le dire (autre) peut circuler et se réaliser idéologiquement. Ce mouvement permet au locuteur citant de mentionner sa manière de voir le monde à partir d'un possible dire d'emprunt. Le commentaire dans l'énonciation instaure la réalisation d'une circulation idéologique des dires, il en est la condition. Il n'y aurait pas nécessairement de circulation du sens, mais plutôt la circulation d'une altérité signifiante en chaque discours. Nous avons aussi observé comment la dilution de l'altérité dans le discours - il s'agissait de dire politique et doxique en LM.18, LM. 25 et P. 11 - participe de l'évidence idéologique façonnée par l'énonciation représentante. C'est en tant qu'ils sont idéologiquement parlants, déterminés par l'énonciation intégratrice, que les points de vue autres existent dans l'allusion et dans l'implicite du discours, et contribuent ainsi à l'argumentation développée.

Le « portrait » des manières de dire et l'analyse de la chose nommée ont permis d'observer plus nettement comment le locuteur fait « jouer » le sens de l'autre dans son discours, et comment il le fait par rapport à sa propre idéologie. Pour *Présent*, il s'agit d'opposer les manières de dire à

la sienne (c'est le rôle de la mise en gras par exemple). Ce discours de vérité a pour fin d'instaurer une connivence rassurante mais belliqueuse. *Le Figaro* lui mobilise des dire autres pour « coller » au thème de campagne (l'insécurité). Les dire d'emprunt ont le plus souvent une valeur d'illustration et peuvent être manipulés (F. 16, F. 24) pour conforter son « existence » politique de journal de droite. *Le Figaro* peut ainsi partager certaines représentations du FN (« bavure » en F. 19, « jeunes » en F. 23, « nouveaux barbares » en F. 17). A travers les différentes manières de dire des supports, nous avons aussi décelé des ambivalences idéologiques (comme la MA de « jouent » en NR. 9, la MA de « incivilités » en NR.18) qui sous couvert de l'emprunt doxique peuvent permettre d'aller vers d'autres représentations plus discutables. Ces glissements idéologiques sont possibles à partir des manières de dire opacifiantes.

Dans la dernière partie, nous verrons quel « déjà-dit » est le vecteur de l'idéologie du FN, et dans quel contexte. Il s'agira de pointer les indices d'une circulation efficiente des représentations du FN¹⁴¹, de dresser une cartographie des « déjà-dits » qui, contextuellement, créent les conditions d'une circulation de l'idéologie du FN. Les faits de circulations idéologiques seront classés par modalité d'émergence, selon les déterminations de qui parle, acteurs sociaux et acteurs politiques notamment. Ces déterminations énonciatives peuvent se cumuler avec le commentaire de l'énonciateur sur son dire et pointer l'expression d'un accord ou d'un désaccord avec l'altérité représentée. Dans notre hypothèse, les représentations en circulation peuvent renvoyer à celles du FN selon l'une ou l'autre des modalités, comme dire à-propos ou comme « pas assez » du dire, sur le mode du consensus ou du dissensus citant/cité. Nous verrons ainsi comment les supports peuvent s'en différencier, et ce qui les définit précisément¹⁴². La différence instaurée permettra de spécifier les discours de la presse entre eux. Par les modalisations interprétées et classées, nous serons à la recherche d'altérités éprouvées idéologiquement, les marques de point de vue pouvant se trouver diluées dans l'énonciation du discours.

Par l'analyse des effets de sens, du travail du sens dans l'énonciation, nous mesurerons le bien-fondé d'une circulation des représentations du FN ou dans le cas contraire d'une circulation d'autres représentations, seulement doxiques par exemple, excluant l'idéologie du FN. Cette analyse des effets de sens renverra aux « réalités » des représentations de l'idéologie du FN dans le discours de la presse de la campagne de 2002. Elle permettra de rendre compte d'une sémantisation inter-relationnelle entre discours des supports. Avec l'étude du contexte, nous appréhenderons la réalité discursivement et socialement établie par les locuteurs-journalistes. En cela, il s'agira de mettre en avant les conditions sociales et idéologiques de la

resémantisation des représentations¹⁴³. Nous poserons les bases d'un « rassemblement conflictuel »¹⁴⁴ des idéologies, d'un processus de « démocratisation », de mise en commun conflictuelle des représentations.

Notes

1. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », art. cit., p. 98.
2. L. Rosier, « La presse et les modalités du discours rapporté : l'effet d'hyperréalisme du discours direct surmarqué », *L'information grammaticale*, n°94, juin 2002, p. 29.
3. L. Rosier, « De la stylistique sociologique suivie d'une application pratique : discours direct, presse et objectivité », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n°71, 1993, p. 639.
4. « La citation, c'est-à-dire la textualité qui est assurée quant à l'énoncé rapporté, ne peut être confondue avec la "fidélité-neutralité-objectivité..." » - J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapporté. Remarques syntaxiques », *DRLAV*, n°17, 1978, p. 48.
5. C'est aussi la réaction de R. Martin : « Impossible de décrire le DD par la notion de littéralité » - R. Martin, *Pour une logique du sens*, PUF, Paris, 1983, réédition 1992, p. 106.
6. Déjà-cité - J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapporté. Remarques syntaxiques », art. cit., p. 52.
7. J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapporté. Remarques syntaxiques et sémantiques », art. cit., p. 51.
8. *Ibid.*, p. 51.
9. L. Rosier, « La presse et les modalités du discours rapporté : l'effet d'hyperréalisme du discours direct surmarqué », art. cit., p. 31.
10. *Ibid.*, p. 31.
11. *Ibid.*, p. 31.
12. Ces interventions vont dans le sens d'une représentation d'une circonscription des problèmes sociaux aux banlieues et aux jeunes musulmans.
13. La doxa de cette campagne 2002 serait de considérer les problèmes d'insécurité limités à une certaine jeunesse des banlieues - ce que nous approfondirons dans la dernière partie (III).
14. Nous reprenons là à notre compte la réflexion de L. Rosier : « En s'exposant, la manipulation du DD joue à la fois sur l'idée latente que le reste de la citation est, lui, parfaitement fidèle et que toute énonciation doit être retravaillée en s'intégrant dans un contexte autre » - L. Rosier, *Le discours rapporté (Histoire, théories, pratiques)*, op. cit., p. 244.
15. Dans sa thèse intitulée « Discours rapporté, repérages et organisation textuelle : étude contrastive anglais-français-roumain », Raluca Nita parle de discours rapporté à statut indéterminé (DRi) à propos de ce qui se présente comme une forme de DD sans guillemets. Son hypothèse est que le DRi releverait plutôt d'une « forme charnière entre le récit et le DR » (p. 440). Aussi, le DRi jouerait « sur son homogénéité typographique avec le récit, sur son lien sémantique avec le récit, sur son ambiguïté énonciative qui fait qu'il peut relever du DD, du DI, mais aussi du récit » (p. 443). Sa particularité serait qu'on peut manipuler sa construction et ainsi insérer des marques formelles dont des guillemets - Raluca Nita, « Discours rapporté, repérages et organisation textuelle : étude contrastive anglais-français-roumain », thèse sous la direction de Hélène Chuquet, Université de Poitiers, soutenance en décembre 2006, chapitres VII et VIII. Au terme de son analyse, dans ses conclusions de l'observation de cette forme singulière de DR, R. Nita rapproche le DRi des formes en selon X tout en ayant eu le souhait d'évacuer la situation extralinguistique au profit de la prise en compte d'un dynamisme du DD à travers la relation discours citant/discours cité. Les formes en selon X sont pour nous pertinentes en ce qu'elles renvoient au discours autre par prédication ou par modalisation. Aussi, nous n'emprunterons pas à R. Nita sa notion de DRi. Nous resterons sur le modèle de J. Authier-Revuz d'une MDS soit sur le contenu, soit autonymique.

16. Nous trouvons identiquement en LM. 18 :

Pour affronter ce "phénomène grave et complexe", a expliqué Chirac, "il faudra une volonté sans faille, une autorité sans faiblesse, mais aussi beaucoup d'humanité et de force d'âme", tant à l'égard des victimes qu'à celui, par exemple, des mineurs délinquants. [je souligne].

Ici, il s'agit d'une MA avec incise (*a expliqué Chirac*) équivalente à selon X (selon Chirac).

17. J. Authier-Revuz, « La RDA : un champ multiplement hétérogène », art. cit., p. 44.

18. Ibid., p. 44.

19. Dans le cadre de la réflexion de U. Tuomarla : « La pratique journalistique de l'écriture exploite le DD pour rendre sa subjectivité moins apparente » (U. Tuomarla, *La citation mode d'emploi*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000, p. 17), les attributs du DD (incise, deux-points) semblent servir à l'expression du commentaire du locuteur sur son dire en train de se faire. Ils ont la valeur des marques d'un locuteur en prise avec l'autre (dire) qui le traverse. La réflexivité des locuteurs sur leur dire illustre pour nous le caractère illusoire de l'objectivité escomptée.

20. Référence faite à M. Grévisse : « Les incises sont des incidentes particulières indiquant qu'on rapporte les paroles ou les pensées de quelqu'un », L. Rosier, *Le discours rapporté (Histoire, théories, pratiques)*, Duculot, Paris/Louvain-la-Neuve, 1999, p. 246.

21. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 327.

22. On constate la même liaison entre MA en NR. 23 :

"Il y a urgence à agir et à réagir" pour "donner un coup d'arrêt à la violence". [je souligne].

23. De même, en LM. 23 :

Passé encore que Bruno Mégret se soit empressé de dénoncer la tuerie comme un exemple, parmi d'autres, de "l'insécurité générale" qui "se développe dans le pays". [je souligne],

Avec deux MA d'emprunt au dire de Mégret, dont le lien syntaxique est établi par qui.

Et en NR. 7 :

Dans la matinée, le ministre de l'intérieur Daniel Vaillant avait ouvert la discussion en appelant à "l'unité nationale" face à "la menace terroriste" et à soutenir le dispositif gouvernemental, introduit dans ce texte fourre-tout [...] [je souligne],

avec deux MA (mots du ministre de l'intérieur) avec face à comme lien syntaxique.

24. Selon J. G. Padioleau, pour aller vers l'implication personnelle de dire des locuteurs citants et être au delà des effets d'objectivité, « les rhétoriques journalistiques englobent bien sûr les procédures d'écriture de presse pour communiquer des nouvelles, mais aussi les représentations qu'y projettent les journalistes d'eux-mêmes, des alter » - J. G. Padioleau, « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques », *Sociologie du travail*, n°3, 1976, p. 268.

25. Voir tableau en annexe 1, page 330 de la thèse. Nous tenons à prévenir que, dans ce tableau, il ne s'agit pas du nombre réel de RDA ou de MA, mais de RDA ou de MA glosées et interprétées. Une MA interprétative peut être une MA interdiscursive ou une MA « mots-choses », ou encore une MA des mots à eux-mêmes, et une MA semi-allusive peut avoir plusieurs attributions locutives lorsqu'elle est possiblement interdiscursive.

26. On désigne par X le terme qui fait l'objet d'un commentaire métalinguistique. On appelle X' son autonome.

27. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 123.

28. Il s'agit ici plus spécifiquement d'un mouvement centripète de « la nomination de l'autre à la sienne propre [rétablissant le vrai sur les choses] » - J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 374.

29. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 374.

30. A ce propos, pour aborder la construction des discours idéologiques par et pour l'autre, nous considérons l'euphémisation selon l'approche de Marc Bonhomme : « L'euphémisme naît ordinairement dans l'énonciation collective d'une communauté langagière, d'un groupe ou des participants à une interaction : on euphémise sous la pression d'autrui et à l'intention d'autrui » [je souligne] - M. Bonhomme, *Pragmatique des figures de discours*, Honoré Champion, Paris, 2005, p. 240. Nous revenons dans ce chapitre sur l'euphémisation comme trope par laquelle se jouent des effets de sens.

31. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 475.

32. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 361.

33. A propos de la valeur de la modalisation de « jeunes » dans *Présent*, nous nous référons au travail de Bruno Maurer, dans son article « Qui sont les "jeunes" ? L'utilisation du dialogisme dans *Présent* » (*L'autre en discours*, Dyalang, sous la direction de J. Brès et P. Siblot, Didaxis, Montpellier, 1998). Celui-ci avait démonté le mécanisme d'emploi de la modalisation autonymique « jeunes » pour y déceler un phénomène d'ordre idéologique : « Dès que des problèmes sociaux liés à la délinquance surviennent dans ce qu'il est convenu

d'appeler les banlieues, mettant en scène des populations étrangères ou d'origine étrangère, on trouve sous la plume des journalistes du quotidien *Présent* la désignation des acteurs par le biais de la nomination "les jeunes", avec l'emploi quasi constant des guillemets » (ibid., p. 131). La MA de « jeunes » est une manière de dire atténuée qui signifie implicitement jeunes Noirs, jeunes Arabes, immigrés. Il en avait aussi évoqué l'archéologie lorsque, sous couvert de la loi Gaysot-Rocard du 13 juillet 1990 qui interdit de parler des personnes selon des critères de couleur et des critères ethniques, les locuteurs du *Présent* choisirent de systématiser leur pratique du guillemetage du mot jeunes, le plus souvent au pluriel. Les guillemets prirent alors la fonction de dire tout en cachant. Ils permirent de jouer avec l'interdit de l'identité réelle des personnes. Ils assuraient une cohésion partisane. Nous reviendrons dans le courant de la thèse et surtout à la fin de la troisième partie sur les différents emplois et sur les différentes valeurs de « jeunes » dans les supports.

34. Sur ce point précis, Sébastien Roché dans son ouvrage *Tolérance zéro ? incivilités et insécurité précise* qu'il existe en effet deux critiques de la notion de incivilité qui « proviennent d'horizons éloignés et développent des arguments antagonistes » - S. Roché, op. cit., Odile Jacob, Paris, 2002, p. 62 . « La première voit dans le mot incivilité un signe de laxisme, de fin de l'Etat, la deuxième une menace pour les libertés publiques » (ibid., p. 62). La première conception « laxiste » considère que le mot incivilité reviendrait à déguiser les délits. Ainsi, « on tenterait de déjudiciariser un certain nombre de comportements qui tombent actuellement sur le coup de la loi. On priverait la puissance publique de ses capacités de réaction. On renoncerait à sanctionner. L'irruption du mot est une manière de limiter la condamnation morales des actes : parler d'incivilité serait désigner autrement ce qui hier constituait un délit. On en amoindrirait ainsi la portée et la signification » (ibid., p. 62). Ainsi, dans la conception « laxiste » de incivilité, « parler d'incivilité c'est pour l'Etat renoncer à traiter la délinquance » (ibid., p. 62). A l'inverse, pour S. Roché, d'autres voient dans le mot incivilité non la marque du laxisme et de la démission étatique, mais du « sécuritarisme » : « Pourquoi ? parce que parler d'incivilités reviendrait à mettre à l'index des comportements, préparant ainsi leur incrimination et permettant leur sanction pénale. On voudrait constituer des catégories entières d'infractions nouvelles : l'incivilité servirait à cacher la montée en puissance de l'Etat répressif » (ibid., p. 63). C'est nous qui soulignons.

35. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 317.

36. Ibid., p. 327.

37. C. Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite*, Armand Colin, Paris, 1986, p. 102.

38. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 298.

39. S. Bonnafous, M. Tournier, « Analyse du discours, lexicométrie, communication et politique », *Langages*, n°117, 1995, p. 68.

40. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 557.

41. Ibid., p. 557.

42. Ibid., p. 557.

43. Ibid., p. 360.

44. Voir note 34.

45. Comme nous l'avons déjà dit, la MA de « jeunes » est systématique dans le corpus de *Présent*. Elle est significative de la manière de dire des locuteurs du journal d'extrême-droite qui stigmatisent ainsi une certaine population.

46. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 569.

47. Nous avons comptabilisé 267 valeurs de MA interprétatives (sans glose) pour *Le Monde*, 237 pour *Le Figaro*, 143 pour *La NR* et 350 pour *Présent*. Dans notre tableau de référence (en annexe 1), il s'agit de l'ensemble des valeurs de MA : MA « mots-choses », MA des mots à eux-mêmes et MA interdiscursives, mais sans les MA avec glose. Cette comptabilité est en partie fictive, une MA interprétative pouvant être à la fois une MA interdiscursive, une MA « mots-choses » et/ou une MA de l'équivoque. Elle peut cumuler plusieurs valeurs des champs de non-coïncidence.

48. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 295.

49. Ibid., p. 115.

50. Pour rejoindre partiellement Sophie Marnette sur ce point, « c'est la position idéologique de chaque quotidien - et donc le contexte et le co-texte - qui permet seule d'interpréter pourquoi le journaliste (L1) se met en retrait par rapport au discours d'autrui. » - S. Marnette, « L'effacement énonciatif dans la presse quotidienne », *Langages*, décembre 2004, n°156, p. 62. Dans le prolongement d'une réflexion sur la mise à distance, nous sommes tenté de dire « par rapport au discours d'autrui » (S. Marnette), mais aussi par rapport à ses propres mots que le locuteur-journaliste modalise dans son énonciation. Pour nous, la position idéologique ne se limite pas à la seule interprétation des marques (guillemets et italique) comme expression de l'interdiscours. Nous nous appuyons sur l'hypothèse d'un élargissement de l'effacement énonciatif.

51. Pour Elena Meteva, « le destinataire doit, pour saisir l'implicite, rentrer lui-même dans l'état mental et dans le système de valeurs qu'il accorde au locuteur » - E. Meteva, « Le discours confidentiel de l'extrême droite », *Faits de langue*, Ophrys, Le Mans, n°13 (Le discours rapporté), 2002, p. 112.

52. Voir note 50, ci-dessus.

53. J. Authier-Revuz, « Repères dans le champ du discours rapporté », *Information grammaticale*, n°55, 1992, p. 41.
54. J. Authier-Revuz, « Les formes du discours rapportées », *DRLAV*, n°17, 1978, p. 73.
55. Rappelons que dans le cas du DD, il n'y a pas adaptation des déictiques au cadre énonciatif de référence (au discours citant), au contraire du DI et de la MA où les éléments déictiques sont pleinement intégrés à la syntaxe de la phrase. Nous sommes en fait en présence de deux modes distincts de représentation d'un autre acte d'énonciation. Il s'agit dans le cas du DD d'une opération de citation du message de l'acte rapporté, et dans le cas du DI d'une opération de reformulation qui se prolonge par l'emprunt et la monstration de l'îlot.
56. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », *Cahiers du français contemporain*, n°3, 1996, p. 92.
57. « La construction d'un nouveau commissariat de police nationale », en F. 32.
58. « La reconquête des territoires "perdus" », également en F. 32.
59. Nous citons ici Roland Barthes : « Il n'est pas très utile de dire "idéologie dominante", car c'est un pléonasmе : l'idéologie n'est rien d'autre que l'idée en tant qu'elle domine. Mais je puis renchéris subjectivement et dire : idéologie arrogante » - R. Barthes, *Roland Barthes par lui-même*, Seuil, Paris, 1975, p. 51.
60. Voir M. Souchard, S. Wahnich, I. Cuminal, V. Wathier, *Le Pen, les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, La Découverte, Paris, 1997, p. 62.
61. G. Genette, *Palimpsestes*, Seuil, Paris, 1982, p. 13.
62. « L'intertexte est la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie » - *ibid.*, p. 9.
63. Cité ci-dessus dans les argumentaires du FN - cf. Argumentaires campagne électorale 2002, L'identité, page 2, ligne 43, page 47 du cahier en annexe. L'« immigration-invasion » est un concept du FN. Ce concept est construit à partir de deux unités lexicales - immigration et invasion - unis par un tiret. Ce concept comme système de représentation suggère que tout immigré - sous-entendu tout immigré maghrébin - est potentiellement un ennemi, qu'il est une force ennemie à la solde de son pays d'origine. Il s'inscrit dans le cadre plus général des problèmes sociaux et identitaires de la France. Les problèmes de la France peuvent être expliqués par son immigration (maghrébine principalement) inassimilable, dangereuse pour la stabilité du pays.
64. J. Authier-Revuz, « Aux risques de l'allusion », *L'allusion dans la littérature*, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2000, p. 209.
65. A ce titre, Maryse Souchard précise dans son analyse des discours d'extrême droite que problème est la lexie la plus employée dans les discours du leader du FN - M. Souchard, S. Wahnich, I. Cuminal, V. Wathier, *op. cit.* p. 50.
66. Déjà cité en introduction de cette thèse - U. Tuomarla, *La citation mode d'emploi (Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct)*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000, p. 79.
67. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, *op. cit.*, p. 275.
68. *Ibid.*, p. 565.
69. *Ibid.*, p. 481.
70. *Ibid.*, p. 650.
71. *Ibid.* p. 650.
72. A notre connaissance cette dérivation ne nous semblait pas jusqu'alors utilisée pour évoquer les difficultés des banlieues.
73. Pour définir encore l'euphémisme après notre réflexion sur l'approche de Marc Bonhomme au début de ce chapitre, nous choisirons de nous référer tout d'abord à Dumarsais pour qui l'euphémisme est « une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées ; ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin » - Dumarsais, *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion, 1988, première édition 1730 ; référence prise dans *Le dictionnaire de l'analyse de discours*, sous la direction de P. Charaudeau et de D. Maingueneau, Seuil, Paris, 2002, p. 241. Cette définition nous convient en tant qu'elle renvoie au travestissement du sens et au fait que les mots peuvent se « déguiser » de leur « inter-dit » qui, pour nous, renvoie à l'expression de l'interdiscursivité et plus largement à l'hétérogénéité des dire, c'est-à-dire à la relation qu'entretient un discours ou un mot avec tout autre que lui-même (discours, interlocuteur, mot pour la chose, mot pour lui-même). E. Benveniste, dans son chapitre Euphémismes anciens et modernes, y ajoute la dimension paradoxale de l'euphémisation à travers le double sens du mot euphémisme qui peut signifier dire et taire, parler et garder le silence, ou de manière dynamique dire tout en taisant ou taire tout en disant ce qui semble pertinent dans notre approche idéologique de l'énonciation du discours de la presse - E. Benveniste, « Euphémismes anciens et modernes », *PLG*, *op. cit.*, 1966, p. 308.
74. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, *op. cit.*, p. 275.
75. Nous trouvons par exemple dans les textes de campagne du FN pour une possible correspondance interdiscursive :

Ces “quartiers en sécession”, la France en comptait un seul en 1993. Fin 2000, le chiffre dépassera sans doute vingt. Toutes ces zones de non droit, est-il besoin de le préciser, sont très majoritairement, voire quasi exclusivement occupées par des étrangers. [je souligne ; dans l'extrait, zones de non-droit n'est pas modalisé]

(Argumentaires du FN campagne électorale 2002, *L'actualité de l'immigration*, page 4, ligne 11 et suivantes, page 53 du cahier en annexe).

76. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 475.

77. Le sociologue Pierre Bourdieu disait à propos de la mention d'ethnicité : « L'ethnie, l'ethnicité (euphémismes savants que l'on a substitués à la notion de “race”) » - P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris, 1982, p. 135.

78. Dans ces mises au point du discours de presse, Alice Krieg conforte la position d'une intervention efficiente du locuteur par rapport à l'altérité qu'il met en scène dans son dire : « ce ne sont pas des relations d'identité et de textualité qui unissent les paroles des commentateurs s'exprimant dans l'espace public et le journal qui les fait parler sous son nom, mais des rapports de sélection et de transformation » - A. Krieg, « Analyser le discours de presse. Mises au point sur le “discours de presse” comme objet de recherche », *Revue Communication*, n°1, Nota Bene, Québec, 2000, p. 88. Sophie Moirand évoque également le rôle de médiateur des journalistes, une médiation qui passe par la transmission, la reformulation, le commentaire des discours - S. Moirand, *Les discours de la presse quotidienne*, PUF, Paris, 2007, p. 157.

79. Rappelons que dans notre descriptif du modèle de J. Authier-Revuz, nous avons spécifié deux modalités d'émergence d'un dire montré comme étranger dans le discours : celle d'un discours autre comme approprié à l'objet du dire (déterminé par l'objet visé) et celle d'un discours autre comme associé au dire (déterminé par l'interdiscours). Nous avons aussi posé que ce mot autre pouvait s'analyser selon son mode de saisie, soit comme simple habillage (positif/négatif), soit comme point de vue (pertinent/non pertinent) sur le réel. Cette sous-partie consacrée à *Présent* mobilise plus particulièrement l'émergence du dire autre comme approprié à l'objet du dire (pour parler comme l) et comme point de vue sur le réel (à tort ou à raison), c'est-à-dire comme représentation fautive ou vraie du réel.

80. J.-P. Honoré, « La “hiérarchie des sentiments”. Description et mise en scène du Français et de l'immigré dans le discours du FN », *Mots*, n°12, 1986, p. 143.

81. *Ibid.*, p. 143.

82. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 366.

83. *Ibid.*, p. 328.

84. Cette grille qu'est pour nous l'idéologie du FN tire sa légitimité du fait que l'insécurité était jusqu'alors, avant la campagne 2002, un thème développé par le Front national.

85. « Il n'existe pas d'observation impartiale. Toute observation est une activité qui a un but (trouver, ou contrôler, une régularité qui est, pour le moins, vaguement envisagée) ; une activité dirigée par des problèmes, et par le contexte d'attentes. L'expérience passive n'existe pas ; il n'existe pas d'association d'idées qui s'imprègne passivement [...]. La perception existe seulement dans le contexte d'intérêts et d'attentes et ainsi de régularité ou de “lois” » [je souligne] - K. Popper, *La quête inachevée*, Calmann-Lévy, Paris, 1981, p. 68. Nos attentes, pour reprendre Karl Popper, concernaient le fait de savoir comment les supports de presse allaient rendre compte discursivement de l'insécurité, un thème jusque là propre au FN, comment - parce que dans l'idéologie du FN l'insécurité est liée à l'immigration - les supports de presse allaient activer ou non l'idéologie raciste et xénophobe du FN. Le modèle de l'hypothèse active de lecture défendu par Karl Popper est précisément celui de l'interprétation (« [...] l'évolution du sens de “lecture” et de “lire” a été analogue à celle de “l'interprétation” et d' “interpréter” » - K. Popper, *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, Rivages Poche, Paris, 1963, 1985, 1988, p. 71). La méthode interprétative établie comme lecture se définit comme celle des conjectures ou hypothèses (*ibid.*, p. 76).

86. Nous avons comptabilisé 61 modalisations de « jeunes » dans le corpus de *Présent* composé de 35 articles.

87. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 552.

88. *Ibid.*, p. 569. Nous pouvons déjà noter, - nous y reviendrons dans la dernière partie qui mettra au jour les différentes circulations et relations inter-corpus à partir d'un hypothétique FN -, que « sentiment d'impunité » réapparaît lors de la campagne, dans le discours chiraquien, en « impunité zéro » (ex. *Le Figaro* du mardi 19 février 2002 en F. 25 et en F. 26).

89. Nous reviendrons dans la prochaine sous-partie consacrée à l'écart dans la nomination sur l'importance de la mise en gras dans *Présent*.

90. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 297.

91. *Ibid.*, p. 299.

92. J. Authier-Revuz, « Les formes du DR. Remarques syntaxiques et sémantiques », art. cit., p. 73.

93. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 632.

94. Voir l'article de B. Maurer, « Qui sont les “jeunes” ? L'utilisation du dialogisme dans *Présent* ».

95. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 632.
96. C'est notamment ce que spécifie Bruno Maurer à propos de la modalisation de « jeunes » : « Dès que des problèmes sociaux liés à la délinquance surviennent dans ce qu'il est convenu d'appeler les banlieues, mettant en scène des populations étrangères ou d'origine étrangère, on trouve sous la plume des journalistes du quotidien *Présent* la désignation des acteurs par le biais de la nomination "les jeunes", avec l'emploi quasi constant des guillemets... » - B. Maurer, « Qui sont les "jeunes" ? L'utilisation du dialogisme dans *Présent* », art. cit., p. 131. Nous avons déjà fait cette citation dans le développement de cette partie.
97. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 481.
98. Ibid., p. 275.
99. Ibid., p. 479.
100. Le sens de bavure comme référence au travail et au pouvoir de police est attesté, par exemple, dans *le nouveau petit Robert* : « erreur pratique. Abus ayant des conséquences fâcheuses. Bavure policière. Il a eu quelques bavures dans cette affaire » [je souligne] - *Le nouveau petit Robert*, Paris, édition 2002, p. 237.
101. Le nouveau *Petit Robert* définit le sauvageon comme un « jeune délinquant, dans le contexte de la violence urbaine ». Pour le lexicographe, le mot a comme référence le discours sécuritaire - *Le nouveau petit Robert*, éditions Le Robert, Paris, 2002, p. 2371.
102. Selon P.-A. Taguieff, c'est même le thème central du nationalisme frontiste : « l'ennemi du peuple est toujours bifacial, à la fois extérieur et intérieur. La menace est polymorphique et polytope : l'immigration non européenne est ainsi fictionnée comme une armée étrangère de l'intérieur » - P.-A. Taguieff, « Métaphysique de J.-M. Le Pen », *Le Front national à découvert*, Paris, Presses de science-po, 1996, p. 184.
103. « Un énoncé ironique fait entendre une autre voix que celle du locuteur, la voix d'un énonciateur qui exprime un point de vue insoutenable. Le locuteur prend en charge les paroles mais non le point de vue qu'elles supposent » - D. Maingueneau, *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Hachette, Paris, 1987, p. 55.
104. C. Kerbrat-Orecchioni définit le verbe reconnaître comme un verbe « intrinséquement modalisateur », verbe par lequel le locuteur prend implicitement position sur la véracité des contenus énoncés - C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation*, Armand Colin, Paris, 1999, p. 122.
105. Nous reviendrons dans le dernier chapitre de la thèse sur l'analyse de cet article (F. 9) pour comprendre comment l'absence de commentaires du locuteur sur son dire, c'est-à-dire le silence du journaliste, participe de l'évidence idéologique.
106. La pertinence du discours de presse peut passer par l'effacement énonciatif dans un dispositif de montage des discours, ce que confirme S. Marnette : « L'article doit être bref et aller au plus percutant, d'où l'effacement de ce qui est inutile et une tendance au montage » - S. Marnette, « L'effacement énonciatif dans la presse contemporaine », *Langages*, n°156, déc. 2004, p. 52.
107. Nous notons en NR. 25 la même segmentation de discours autres qu'en LM. 20 :
- (NR. 25) "Les tribunaux sont débordés et découragés", a dit Jacques Chirac qui a déploré qu'il n'y ait "plus de politique pénale" alors que c'est une "responsabilité" du gouvernement, et que la justice ne s'applique pas "de la même façon sur l'ensemble du territoire", à Paris ou à Carpentras. [je souligne ; et je précise que le segment "les tribunaux sont débordés et découragés" est en DD. Nous revenons ci-dessous sur cet exemple et sur les différentes contextualisations entre *Le Monde* et *La NR*]. (article de *La NR* du mardi 5 mars 2002).
- Ceci confirme que ce qui peut changer d'un locuteur-journaliste à un autre, plus que les choix des mots de l'autre à dire dans l'idée d'une première intervention du locuteur citant (Cf. U. Tuomarla, *La citation mode d'emploi*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000, p. 26), - mots déjà segmentés dans la perspective d'une dépêche AFP comme source par exemple -, c'est la façon de dire l'autre, de déployer sa voix pour commentaire ou non, pour « réflexion » critique ou non.
108. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 481.
109. Ibid., p. 327.
110. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 635.
- 111 Selon *Le Nouveau petit Robert* (2002), le mot *tournante* est apparu en 1995. Sa vulgarisation date de 2000. Le mot signifie « viol collectif commis par un groupe de jeunes sur une adolescente ». *Le Nouveau petit Robert*, op. cit., p. 2643.
112. Nous reviendrons sur cet extrait de *La NR* dans la dernière partie pour analyser l'ambiguïté établie entre image de la jeunesse du côté du cliché et caricature qui renvoie à la réalité de la situation de la jeunesse.
113. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 554.
114. Ibid., p. 635.
115. Cf. S. Roché, note 34.
116. J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », art. cit., p. 94.
117. A travers les notions d'énonciation représentante et d'énonciation représentée et le rapport idéologique qui les engage il nous semble intégrer et dépasser les remarques de Jean-Hubert Thaumoux dans son analyse du

« discours confidentiel de l'extrême droite », selon lesquelles : « l'observation du discours du quotidien Présent met à jour un usage limite de la citation qui rompt les distinctions classiques entre discours cité et discours citant. » Il ajoute : « cet usage se matérialise par une présence étonnamment importante de marqueurs typologiques comme les guillemets et les caractères en italique » [je souligne] - J.-H. Thaumoux, « Le discours confidentiel de l'extrême droite », *Faits de langue*, n°13 (Le discours rapporté), 2002, p. 109 ; ce sur quoi nous travaillons. Nous tenons à préciser que la mobilisation de représentations et le rapport qui peut exister entre elles dans les instances de l'énonciation permet pour nous de ne pas inscrire seulement l'échange interverbal dans l'interdiscursivité, mais aussi dans le processus de la nomination et dans l'équivoque. Il s'agit d'un échange de représentations à travers la relation entre discours, la relation mots-choses et la relation des mots à eux-mêmes. Nous y revenons dans la troisième partie.

118. Nous avons chiffré à 136 le nombre possible de MA de valeur « mots-choses » dans *Présent*, dont 3 MA « mots-choses » avec glose par ailleurs analysées. Nous avons compté 16 MA « mots-choses » pour *La NR*, 35 pour *Le Figaro* et 19 pour *Le Monde* dont une MA « mots-choses » explicite étudiée, les autres sont toutes interprétatives. Voir tableau en annexe 1. Nous avons déjà observé précédemment les MA interprétatives : « tournantes » en NR. 31, « jouent » en NR. 9 et « incivilités » en NR. 19, en prenant en compte le cumul de valeur d'emprunt et de valeur « mots-choses ». On trouve comme autres MA interprétatives ambivalentes, dans *La NR* : « caillassages » en NR. 10, « incivilités » en NR. 19, NR. 20, NR. 24 et NR. 29, et encore « défouler » en NR. 18, « énerguènes », « envahisseurs » en NR. 5 et « envahisseurs », « supporteurs » en NR. 11 que nous étudierons dans la troisième partie ; et dans *Le Monde* : « incivilités » en LM. 11, en LM. 27, en LM. 14, en LM. 28 et en LM. 17, (jeunes) « beurs » en LM. 6, « grands frères » en LM. 16, (quartiers) « difficiles » en LM. 17, et encore « sauvageons » en LM. 17 et « tournantes » en LM. 16 que nous étudierons également dans la troisième partie. Nous les étudierons à l'échelle du corpus, à partir du cumul des valeurs.

119. Rappelons que pour J. Authier-Revuz, « le guillemet ne saurait être analysé comme une marque de citation - assimilable à un comme l dit : la citation n'est que l'une des interprétations par lesquelles on peut discursivement répondre à cette "instruction d'interprétation" (ou à ce "creux interprétatif") dont un guillemet accompagne un élément X » [je souligne] - J. Authier-Revuz, « Remarques sur la catégorie de l'îlot textuel », *Cahiers du français contemporain* (Hétérogénéité en discours), n°3, juin 1996, p. 102. Ainsi, une MA interprétative est susceptible de s'inscrire interprétativement dans tous les champs de non-coïncidence. Et, ce n'est que contextuellement qu'on peut porter cette interprétation.

120. Soit une MA « mots-choses » de confirmation du dire - J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 552.

121. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 552.

122. On se rappelle de « Quoiqu'on en dise et malgré les émeutes et les voitures brûlées par les thuriféraires de Moussa et de Djelloul, le message a été entendu dans les zones de non-droit : le fait d'être "jeune" n'est pas un gilet pare-balles » en P. 20 où le locuteur semble dire le moindre mal d'une élimination physique des « jeunes » (pour dire jeunes noirs, jeunes maghrébins, Noirs ou Maghrébins), ce qui est idéologiquement audible, convenu, pour des militants d'extrême droite, racistes et xénophobes.

123. Nous reprenons la réflexion de Ulla Tuomarla : « La pratique journalistique de l'écriture exploite le DD pour rendre sa subjectivité moins apparente » (déjà-cité) - U. Tuomarla, *La citation mode d'emploi*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000, p. 17.

124. Nous pouvons aussi noter en P. 25 la modalisation répétée des possessifs notre, en même temps que l'insistance typographique des locuteurs. De même, nous avons observé une répétition de la modalisation de « insécurité » en P. 28b :

Patrice Bègue, 37 ans, mort pour avoir dit "non" à la racaille [titre]

L' "insécurité", il n'en causait pas savamment sous des lambris dorés dans de longs discours hypocrites et menteurs. L' "insécurité", c'est-à-dire la sauvagerie barbare et criminelle de ces bandes ethniques qui ont envahi les banlieues françaises, P. Bègue, lui, en, est mort. [je souligne] (article de *Présent* du jeudi 14 mars 2002).

125. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 557.

126. Ibid., p. 567.

127. Ibid., p. 557.

128. Ibid., p. 760. On pourrait aussi interprétativement y voir une MA d'emprunt doxique en ce qu'on appelle X'.

129. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 481.

130. Ibid., p. 281.

131. Il s'agit plus exactement d'une MA « mots-choses » du « courage de dire le vrai nom » - ibid., p. 559.

132. Le début de l'article est :

Commentant les "incidents" de la nuit de la Saint-Sylvestre - [...] - un observateur a dit :
- C'est même plus un fait divers, c'est un fait de société. [je souligne].

133. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 552.

134. Dans le cas d'une MA des mots à eux-mêmes, « fauves » renverrait au mot dans sa double pertinence (« à un sens et à un autre » - *ibid.*, p. 773) : « fauves », c'est le cas de le dire des adolescents dans la loi de la jungle. Ces adolescents font les fauves (courent dans les cités) et ils sont des fauves (lâchés par leur famille, apprennent la loi de la jungle). Ils vivraient la loi de la jungle plutôt que la loi républicaine. Ces enfants « majoritairement issus de l'immigration » seraient rendus à l'état de sauvages (ce qui est le fait social), voire à l'Etat de la sauvagerie, leur pays d'origine (le fait culturel).

135. *Ibid.*, p. 569.

136. *Ibid.*, p. 565.

137. « Dans toute société, l'idéologie forme un système plus ou moins cohérent d'idées et de valeurs, structurant pour ceux qui les partagent l'environnement social et naturel, donnant explicitation et légitimité à l'organisation de cette société et proposant des modèles aux discours et comportements des membres. » [je souligne] (déjà-cité) - Lydia Flem, *Le racisme*, MA Editions, Paris, 1985, p. 109.

138. Comme dans le cas de La NR et du Monde, nous traiterons dans la troisième partie de MA ambivalentes qui dans *Le Figaro* peuvent cumuler emprunt et écart « mots-choses », notamment les MA de « ordinaires » en F. 9b, de (cité) « sensible » en F. 9 et en F. 22, et de « jeunes » en F. 14, F. 20, F. 21, F. 23 et F. 32, et qui peuvent avoir le point de vue frontiste en référence.

139. Sur ce point, il nous semble être en accord avec M. Bakhtine lorsqu'il dit que « toute l'essence de l'appréhension appréciative de l'énonciation d'autrui, tout ce qui peut être significatif idéologiquement a son expression dans le discours intérieur » et que « c'est dans le cadre du discours intérieur que s'effectue l'appréhension de l'énonciation d'autrui, sa compréhension et son appréciation ». Ce processus d'appréhension de l'énonciation d'autrui se faisant sur deux plans, celui de la « réplique intérieure » et du « commentaire actualisé » - M. Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Editions de Minuit, Paris, 1977, p. 165.

140. Pour Jean G. Padioleau, « la production journalistique ne renvoie pas à l'image d'une démarche à sens unique d'ego vers alter, mais bien à celle d'une circulation de messages entre ego et une pluralité d'alter », dont pour nous le lecteur par ailleurs partisan - J.-G. Padioleau, « Systèmes d'interaction et rhétoriques journalistiques », art. cit., p. 268. D'une manière générale, ce que nous observerons dans la prochaine et dernière partie, pour aborder la production journalistique « il faut prendre en considération le jeu des interactions qui lient les producteurs entre eux, avec les sources d'information et avec les destinataires multiples des messages » - *ibid.*, p. 268.

141. En cela, il semble que nous nous inscrivons dans la perspective de Roselyn Koren, qui consiste à « construire et proposer des interprétations quant aux effets éventuels de la circulation et de la répétition de points de vue » - R. Koren, « La responsabilité des Uns dans le regard des Autres », *Semen*, n°22 (Énonciation et responsabilité dans les médias), novembre 2006, p. 100.

142. Pierre Bourdieu décrit le fonctionnement des médias comme un « mécanisme de circulation circulaire » : « les journalistes qui, au demeurant, ont beaucoup de propriétés communes, de condition, mais aussi d'origine et de formation, se lisent les uns les autres, se voient les uns les autres dans les débats » télévisés - P. Bourdieu, *Sur la télévision*, suivi de *L'emprise du journalisme*, Raisons d'agir, Paris, 1996, p. 26. De façon à créer un contraste citationnel à même de mieux nous faire comprendre le poids idéologique de la presse et les rapports qui l'engagent pour ce qu'elle produit de discours, nous pourrions mettre en perspective la parole de Pierre Bourdieu et celle de Jean Baechler à propos des relais-consommateurs d'idéologies que sont les journalistes : les « journalistes [...] sont à la jointure entre producteurs et consommateurs idéologiques. Ils vivent en osmose avec les premiers, peuvent influencer les seconds, et surtout, en représentent eux-mêmes une fraction non négligeable » - J. Baechler, *Qu'est-ce que l'idéologie ?*, Gallimard, Paris, 1976, p. 198. Les journalistes en faisant circuler l'offre idéologique la « consommeraient ». De manière plus nette encore, T. Van Dijk avance que « de nombreuses idéologies se développent à la faveur de relations de groupe, relations de conflit ou de dominance et de résistance ; ces relations impliquent par conséquent des débats idéologiques qui sont souvent publiés dans les médias de masse, si bien que la plupart des membres des groupes connaissent au moins les principes idéologiques essentiels de leur groupe et des autres » - T. Van Dijk, « Politique, idéologie et discours », *Semen*, art. cit., p. 5, ligne 50 et suivantes.

143. Cette resémantisation se fait dans les conditions idéologiques de discours à travers ce que nous avons posé comme rapport de représentations citant/cité. Ce rapport peut être ramené à ce que M. Bakhtine dit des conditions sociales de l'énonciation inter-verbale : les « formes d'interaction verbales sont très étroitement liées aux conditions d'une situation sociale donnée et réagissent de façon très sensible à toutes les fluctuations de l'atmosphère sociale » - M. Bakhtine, *Marxisme et la philosophie du langage*, op. cit., p. 39. Nous tenterons de mettre au jour cette atmosphère par laquelle passe le rapport idéologique à travers l'étude des forces sociales en présence.

144. Géraldine Muhlmann dans son ouvrage « Du journalisme en démocratie » développe la théorie du rassemblement conflictuel pour évoquer un principe démocratique, d'ouverture pour la presse. Cette ouverture se fait dans un espace public commun à travers un principe de sociabilité et de visibilité des discours entre acceptation et refus des représentations de l'autre. Selon elle, l'enjeu essentiel de l'écriture journalistique est le rapport que le journalisme entretient à la conflictualité dans un geste discursif qui est de « tisser du commun » : « Le journalisme se déploie, par définition, sur une scène qui se veut commune, ouverte à l'ensemble de la communauté politique ; il a besoin d'utiliser des référents communs, des valeurs qui rassemblent, pour se rendre visible, immédiatement, au plus grand nombre. C'est bien pourquoi il est le terreau naturel de toutes sortes de mythes, perpétués et renouvelés par lui. La question fondamentale, c'est donc celle-ci : comment le journalisme injecte-t-il de la conflictualité dans le mouvement même de rassemblement ? Ou, mieux : quelle conflictualité, exactement, le journaliste peut-il mettre en œuvre dans son regard ? » - G. Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, Payot, Paris, 2004, 2006, p. 332-333. Les questions de G. Muhlmann correspondent à notre volonté d'observation des MA interprétatives pour le comment ?, et à notre hypothèse de lecture des discours de la presse de la campagne présidentielle 2002 à la lumière de l'idéologie du FN pour quelle (conflictualité) ? - ce que nous parfairemos dans la troisième partie. Aussi, le discours journalistique est la scène d'un « rassemblement conflictuel » qui consiste à construire du commun pour ensuite y instaurer des réactions dans l'énonciation sur des points d'acceptation et/ou de refus des représentations en circulation. A ce sujet, G. Muhlmann conçoit que « le journalisme peut apparaître comme le travail même de cette confrontation avec l'idéologie. Le journalisme peut certes ne demeurer que la pure expression de l'idéologie, mais il peut aussi espérer s'émanciper de l'idéologie de l'intérieur, par une critique interne » [je souligne] (ibid., p. 265), précisant ici qu'un « regard critique sur l'idéologie, se déplo[ie] sur le terrain même de l'idéologie » (ibid., p. 265). Sur le plan dialogique, M. Bakhtine avait aussi noté cette friction des échanges en pointant que « la communication verbale, inséparable des autres formes de communication, implique conflit, rapport de domination et de résistance, adaptation ou résistance » - M. Bakhtine, *Marxisme et philosophie du langage*, op. cit., p. 13. Les échanges inter-locutoires se déroulent dans un espace idéologique où les représentations autres sont intégrées pour « faire du commun » dans une communauté d'idées, mais aussi possiblement pour proposer un autre commun, d'autres communautés.

Troisième partie

FAITS DE CIRCULATIONS IDEOLOGIQUES DES DIRES

Chapitre VI - La circulation de points de vue mondains

Dans cet ultime chapitre et dernière partie, nous observerons des faits d'altérité en « X » qui inscrivent une circulation idéologique des dire dans le discours des locuteurs citants et qui prennent sens dans une contextualisation signifiante. Ces faits émergent du travail de friction de deux systèmes de représentations entre énonciation citante et énonciation citée. Le rapport idéologique citant/cité s'effectue dans un acte d'identification, de neutralité ou de rejet de l'énonciation de l'autre qui émerge dans le discours journalistique¹.

Dans le corpus, ces faits semblent tout d'abord s'exprimer selon le mode de dire de collectivités d'énonciateurs, d'organisations discursives (par exemple de syndicats ou de partis politiques) ou d'autres voix non caractérisées, mais balisées. Ils semblent renvoyer aux manières de dire « étrangères » et permettent à travers leur caractérisation de faire entendre plus distinctement une voix et/ou une autre. Cette classification s'effectuera à partir du mode d'émergence et de la qualité énonciative du dire autre dans le discours citant. Elle s'effectuera selon les caractéristiques sociologiques, « topographiques » ou idéologiques de qui parle, c'est-à-dire selon les traits sociaux, spatiaux ou idéologiques de la langue empruntée et de la personne morale ou de l'individu à qui elle est censée, interprétativement, renvoyer².

Afin de prendre en compte les faits d'altérité du corpus, hétérogènes du point de vue interprétatif, - les valeurs de modalisations mots-choses se combinant aux valeurs de modalisations d'emprunt -, nous avons choisi un classement par type d'énonciateurs ou d'organisations discursives. Ce classement s'effectuera par sociotype pour les caractères sociaux

de qui parle³ (1), par spatio-type pour la langue du lieu de qui parle (2) et par l'ideo-type selon les caractéristiques idéologiques, posées comme telles, de qui parle (3)⁴. Il permettra entre autres d'entendre la polyphonie orchestrée par les locuteurs des différents corpus de presse, de trouver des points d'orchestration générale pour accord ou pour désaccord, d'observer en cela les possibles commentaires portés sur celle-ci. C'est à partir de ce mode de classification et de l'hypothèse d'un échange désignationnel conflictuel⁵ et d'une altérité commentée dans l'énonciation, que nous établirons des circulations idéologiques signifiantes. C'est aussi à partir de ce classement que nous verrons en quoi le contexte « sécuritaire » permet de rendre compte de la production des circulations idéologiques du dire⁶, c'est-à-dire plus spécifiquement dans notre cas de la façon dont le commentaire dans l'énonciation est implicitement mis en scène par le discours et selon quelle scénographie de la communication⁷. Ces circulations seront abordées à travers leur contextualisation par laquelle se construisent et s'échangent des points de vue sociaux. Ces points de vue peuvent être pris en charge par le discours dans l'effacement des marques d'autres dans le dire. La réalisation des modalités de connaissance du monde peut s'effectuer par l'estompement de l'altérité jusqu'à procéder alors de l'évidence idéologique.

VI.1. La circulation d'un sociotype de la voix

Il s'agit d'observer dans cette sous-partie la nature de dire émergeant dans le discours des journalistes et par lesquels il peut y avoir une circulation issue des représentations du FN. Selon notre classement, ces dire renvoient à une représentation de la voix policière (1) et de la voix politique (2). Ils peuvent évoquer l'une et/ou l'autre des voix, les voix policières et politiques étant éventuellement interdépendantes. Ainsi, nous cherchons à savoir qui parle : groupes humains ou individus dans la voix du locuteur, et comment dire l'autre ici dans une perspective sociotypée. Nous cherchons à identifier de quoi l'autre parle et à comprendre comment le je de l'énonciateur citant par le commentaire porté dans son dire parle de l'autre, pour lui donner quel sens, pour lui attribuer quelle valeur. Egalement ici, comme dans le chapitre précédent, l'analyse du travail du sens des faits d'altérité permettra d'aboutir aux réalités de la circulation idéologique.

VI.1.1. La circulation de la voix policière

Nous entendons par « voix policière » les dire (individuels ou comme représentations collectives, syndicales) de ceux qui participent au travail de police et de rétablissement de l'ordre. Ces dire peuvent renvoyer au sentiment d'impunité (1), au manque de moyens, au manque d'effectifs (2) et à la violence subie (3).

VI.1.1.1. Le sentiment d'impunité

Avant d'étudier des faits de discours dans lequel on trouve « sentiment d'impunité », il est utile de se référer à l'analyse politique de Laurent Bonelli pour qui « introduire le “sentiment d'insécurité” comme forme d'opinion publique sur la sécurité »⁸ a permis « d'inscrire la question de la délinquance (qui demeurait jusqu'alors de la responsabilité exclusive de la police et de la justice) dans le jeu politique »⁹ :

le glissement de la “délinquance” à l' “insécurité” élargit le spectre des faits sociaux considérés, et autorise l'investissement politique. Ce ne sont plus désormais seulement les crimes et les délits qui vont être pris en compte, mais également - et surtout - le “sentiment d'insécurité”. Au point qu'on pourrait écrire l'équation suivante : insécurité = délinquance + sentiment d'insécurité”.¹⁰

Dans notre corpus, sentiment d'impunité en mention renvoie à une parole policière comme par exemple dans cet extrait de *La NR* :

(NR. 12) Grande inquiétude à Vitry [titre]

Après quatre nuits de violences, les habitants de Vitry-sur-Seine redoutent la nuit de la Saint-Sylvestre, au cours de laquelle les incendies de voitures sont monnaie courante dans les quartiers sensibles [chapeau introductif]

"*Les délinquants sont de plus en plus jeunes*, a par ailleurs expliqué Philippe Lavenu, secrétaire départemental du syndicat de police Alliance. *C'est le sentiment d'impunité qui les pousse à agir ainsi*". [je souligne] (article de *La NR* du lundi 31 décembre 2001 et mardi 1er janvier 2002).

On y réfère aussi en NR. 14 mais à travers la modalisation de « impunité des mineurs » :

(NR. 14) Jeunes délinquants : à qui la faute ? [titre]

Mi-enfants, mi-adolescents, ils ont 10, 11 ou 14 ans et sont pourtant mêlés à des faits d'une rare violence dans les banlieues et les petites villes : comme à Barr, Strasbourg, Vitry-sur-Seine ou aux Mureaux ces derniers jours. [chapeau introductif]

Pour les policiers qui dénoncent l' "*impunité des mineurs*", les magistrats qui semblent impuissants et les éducateurs qui perdent leur latin, les réponses sont difficiles. "*La majorité des délinquants impliqués dans cette dernière série sont mineurs et multirécidivistes. Le temps n'est plus à l'angélisme*", affirme dans un communiqué le syndicat UNSA-Police, qui note que "*les délinquants rajeunissent de plus en plus*".

La violence des très jeunes mineurs, estime Jean-Yves Adam, commissaire principal de Vitry, s'inscrit dans l'augmentation générale du phénomène de violence gratuite. "*Pour moi, cela vient du fait que les parents ne s'occupent pas suffisamment de leurs enfants*". [je souligne]

(article de *La NR* du vendredi 4 janvier 2002).

Ces deux extraits ont pour contexte de discours des faits de violence, dans les quartiers sensibles (dans le chapeau introductif) de villes comme Vitry-sur-Seine en NR. 12 et dans les banlieues et les petites villes (dans le chapeau) comme Barr, Strasbourg, Vitry-sur-Seine, Les Mureaux en NR.14.

Sentiment d'impunité est dans une RDA en DD en NR. 12. Il s'agit d'une partie des mots du secrétaire départemental du syndicat de police Alliance (« les délinquants sont de plus en plus jeunes... C'est le sentiment d'impunité qui les pousse à agir ainsi ») que le journaliste mentionne. Le locuteur (P. Lavenu) que le journaliste cite fait ici l'association entre sentiment d'impunité et la délinquance des mineurs : les délinquants sont de plus en plus jeunes, également en DD, dans le cadre de la violence des quartiers sensibles. Pour mettre en relation cet aspect avec ce que nous rapportions précédemment de L. Bonelli, cette association renvoie à l'impunité dans sa dimension générale, publique. De surcroît, elle cautionne et avalise l'insécurité, et non plus son seul sentiment.

« Impunité des mineurs » en NR. 14 s'interprète comme une MA d'emprunt au dire des policiers en comme l dit. Le dire des policiers est approprié à l'objet du dire du locuteur-journaliste en ce qu'il porte sur les jeunes délinquants (en titre) dans les banlieues. Dans cet extrait, « impunité des mineurs » semble se substituer à sentiment d'impunité dans le contexte de la violence urbaine des cités. La visée objective de « impunité des mineurs » par le journaliste en MA s'oppose à ce qui est de l'ordre de l'affect avec *sentiment d'impunité* comme dire de policier en DD. A travers les oppositions entre dire autre modalisé et dire autre rapporté, et entre dire autre dénoté objectivant et dire autre connoté où l'impunité apparaît du domaine du ressenti, les locuteurs-journalistes semblent ne pas pouvoir se détacher d'une implication personnelle de dire dans leur traitement de la délinquance des mineurs. Dans le cas de « impunité des mineurs » le dire est introduit par dénoncent qui commente négativement le segment modalisé - *dénoncer* est un verbe modalisateur¹¹ -, alors que *sentiment d'impunité* est introduit par *expliqué* comme verbe locutoire objectivant, non évaluatif, neutre. Les valeurs argumentatives diffèrent. Nous y revenons ci-dessous.

De même en NR. 14, nous pouvons observer la chaîne discursive qui va de ce qui est présenté comme dire de policiers (« impunité des mineurs ») à ce que le locuteur-journaliste dit des magistrats et des éducateurs. Après avoir évoqué la situation policière (N' dénoncent l' « impunité des mineurs »), le locuteur fait référence à l'impuissance des magistrats (*semblent impuissants*) et à celle des éducateurs (*perdent leur latin*). Cette référence, non modalisée sauf par un prudent semblent, paraît justifier après-coup le dire des policiers « (l')impunité », et non

plus « le sentiment d'impunité ». De même, le dire des policiers semble expliquer à l'inverse l'incapacité à agir des magistrats et des éducateurs.

Par ailleurs, « les délinquants rajeunissent de plus en plus » comme MA d'emprunt du dire du syndicat UNSA est lexicalement proche de « les délinquants sont de plus en plus jeunes » en DD en NR. 12, comme mots du secrétaire départemental du syndicat de police Alliance. Les deux syndicalistes ont des représentations discursives communes à propos des publics concernés par la délinquance.

Dans les deux cas, nous avons une différence entre le fait de mentionner les mots des autres en DD et le fait de parler des mots des autres en les commentant en MA. Cette différence dans la mise en fonctionnement des altérités dans le discours citant s'instaure entre le fait de rapporter ce que dit le policier mais en apportant un commentaire objectivant (*expliquer* en NR. 12) et le fait de rapporter en commentant de manière subjective le dire du policier (*dénoncer* en NR. 14). Elle s'établit entre le fait de faire circuler la parole policière sans effacement de la source énonciative en DD et celui de commenter tout en faisant circuler la parole policière en MA. Ces oppositions correspondent à deux types de mises en scène de la transmission. Dans le cas des MA, nous sommes dans un processus de transmission d'informations, de connaissances, et aussi dans le cas d'une rencontre de l'autre dans le Un discursif lorsque l'autre - ici, l'autre discours, celui du syndicat UNSA-Police en NR. 14 - rencontre l'univers mondain du locuteur citant.

Ainsi en NR. 14, « impunité des mineurs » va plutôt du côté d'un dire autre adéquat au réel qu'il nomme. Le journaliste intervient par dénoncent dans l'énonciation de « impunité des mineurs ». Il fait travailler le sens du discours de l'autre pour ce qu'il a à dire de la délinquance des plus jeunes (mi-enfants, mi-adolescents, ils ont 10, 11 ou 14 ans et sont pourtant mêlés à des faits d'une rare violence) dans les banlieues et les petites villes (chapeau introductif). « Impunité des mineurs » dans le contexte de la violence des quartiers renvoie à la délinquance des mineurs. Il inscrit la circulation des représentations policières, syndicales dans le discours du locuteur-journaliste, celui-ci semblant en accentuer la pertinence. Nous notons dans ce sens le discours second du commissaire principal de Vitry, J.-Y. Adam, la violence des très jeunes mineurs [...] s'inscrit dans l'augmentation générale du phénomène de violence gratuite. Celui-ci est accompagné d'une glose de commentaire discursive (estime J.-Y. Adam) qui souligne l'emprunt semi-allusif. L'aspect d'une violence des plus jeunes est contrebalancé par la citation du même commissaire, entre guillemets : « Pour moi cela vient du fait que les parents ne s'occupent pas suffisamment de leurs enfants. » L'emprunt, signalé comme tel ici, donne un autre point de vue du versant sécuritaire. Il en atténue le constat unilatéral. En cela, il permet au journaliste de construire son argumentation évoquant des raisons sociales et sociétales de la

violence des mineurs. Nous retrouvons à plusieurs reprises dans *La NR* cette articulation d'une délinquance des plus jeunes, de l'impunité qui y serait liée, et d'une défaillance sociétale, éducative et/ou parentale. Citons par exemple cet extrait en NR. 30 :

Insécurité : quelles solutions ? [titre]

L'insécurité est au cœur de l'élection présidentielle. Florent Montillot, auteur de "Violence : la démocratie en danger", répond à la "NR". [chapeau introductif]

Pour Florent Montillot, "on assiste à plusieurs pertes de contrôle : celle de certains parents qui n'assument pas leur autorité, car la délinquance ne concerne à peine que 5 % de jeunes ; celle de l'Education nationale qui reconnaît l'absentéisme de 100.000 jeunes. On assiste aussi à la perte de contrôle de l'Etat quand la police ne va plus dans certains quartiers, quand un sentiment d'insécurité s'installe". [Je souligne. Nous notons ici la donnée la délinquance ne concerne à peine que 5 % de jeunes qui relativise le phénomène de la délinquance des plus jeunes] (article de *La NR* du mercredi 20 mars 2002) ;

ou cet autre exemple encore en NR.17 :

Le respect d'autrui [titre]

Livrés à eux-mêmes, ces enfants sont souvent privés de modèles et de règles de vie en société que devraient fixer leurs parents. En bande, ils trompent l'ennui en se livrant à du vandalisme, à des incivilités, avant de monter rapidement dans l'échelle des délits. [Je souligne] (article de *La NR* du mardi 29 janvier 2002).

Nous y reviendrons. Nous reviendrons aussi sur la position de l'entre-deux (insécurité dans la société/causes sociales de l'insécurité) que semble tenir le journal régional. Cette distorsion et l'ambiguïté idéologique qu'elle revêt semblent résumées par le titre même de l'article de *La NR* ci-dessus : Jeunes délinquants : à qui la faute ?

A titre de comparaison, à propos de l'impunité des mineurs, nous pouvons observer comment, en LM. 28, *Le Monde* peut être dans une stratégie de contestation des représentations véhiculées en publiant par exemple des extraits d'une pétition du Syndicat des personnes de l'éducation surveillée (SNPES) : « *Chercher à réinsérer un jeune quand il est enfermé, c'est mission impossible* » (en titre) / *Des mineurs impunis ? Il faut [...] tordre le cou à l'idée que l'on aurait donné trop largement place à l'éducatif, et qu'il faudrait en finir avec l'impunité des mineurs : 87 % des affaires de mineurs sont en effet poursuivies, contre 28 % de celles concernant des majeurs* (dans le corps du texte).

Le corpus présente un autre fait de circulations idéologiques à partir d'un possible dire de la police qui réfère à la délinquance des mineurs, mais sans référence à une faille interpersonnelle ou sociale comme précédemment, dans *Présent* :

(P. 1) Edito [titre]

Décalage révélateur entre le discours de ce représentant [le maire de Béziers] du "pays légal" et celui d'un policier expliquant au contraire, dans le même reportage, que cela ne l'étonnait pas du tout, que les banlieues regorgeaient de ce genre d'arsenal et de "forcenés", et que le "sentiment d'impunité" que connaissent les "jeunes" des zones de non-droit avec leurs bandes et leurs trafics semi-clandestins ne pouvait que favoriser un tel comportement. [je souligne et je précise le maire de Béziers] (article de *Présent* du mardi 4 septembre 2001).

Nous avons déjà analysé cet exemple lors de l'observation du mode semi-allusif dans *Présent* que nous disions propre à la controverse. Nous pointions l'ambivalence de « sentiment d'impunité » comme mot d'emprunt d'un policier du fait que s'ajoutait au mode emprunté un auto-commentaire du locuteur sur son dire par la mise en gras, mais aussi du fait du jeu de la modalisation de « jeunes » exprimée aussi en IT et quasi-systématique dans *Présent*. Ce jeu de « jeunes » crée une convergence des dires du policier et de *Présent*. Il nous a permis aussi de nous interroger sur cette capacité du dire d'emprunt de porter l'idéologie du discours citant, et de mêler ainsi une manière de voir le monde à une manière de dire des autres.

La nomination de « sentiment d'impunité » est ici montrée comme pertinente d'autant qu'elle renvoie aussi à la manière de dire d'un policier et/ou d'un autre pouvoir public, qu'elle correspond à une manière de dire réactualisée qu'adopte le locuteur d'extrême droite. A ce sujet, nous pouvons observer comment le discours de la violence des banlieues dans *Présent* diffère de celui de *La NR* précédemment. Là où il était question de quartiers sensibles, de petites villes, de délinquants et de jeunes (délinquants, mineurs), de parents et enfants pour le support régional, il s'agit de « jeunes », de zone de non-droit, de bandes, d'arsenal et de trafics pour le support d'extrême droite. La scène de discours change selon le point de vue à défendre. *Présent* accuse le trait là où *La NR* est moins caricaturale, la représentation associée étant atténuée et moins belliqueuse.

Le discours du locuteur de *Présent* scénarise son énonciation. Il attribue des places à l'autre. Il pose des lieux d'identification qui le façonnent. Ainsi, en P. 1, il s'appuie sur le dire autre pour nommer un réel idéologiquement satisfaisant, ici autour de l'insécurité, et pour construire son discours d'une insécurité dont les « jeunes » sont la cause, son leitmotiv. La relation impunité/« jeunes » permet une construction autour de la problématique insécurité-immigration dans les

banlieues. La nomination par l'autre est ici propice à une confirmation idéologique par laquelle le locuteur tente d'exister, lui et sa marginalité politique. Elle est propice à donner du « corps » à ses idées à partir des manières de dire en circulation, comme le montre encore la reprise de l'expression *sentiment d'impunité* en usage, à la fin de l'article :

(P. 1) Outre les dégâts de l'immigration-invasion, la cause prochaine, la cause immédiate de la criminalité croissante, c'est bien le sentiment d'impunité qui n'arrête pas de grandir parmi les diverses catégories de criminels en puissance et en acte.... [je souligne].

L'adverbe *bien* renvoie à la première occurrence de l'expression modalisée en gras. Il instaure dans un espace dialogique un accord du sujet scripteur avec le dire emprunté en amont. Il conforte l'idée d'une construction idéologique par l'autre¹².

Aussi, pour *La NR*, en NR. 14, « impunité des mineurs » et « les délinquants rajeunissent de plus en plus » sont ce par quoi passent les représentations policières dès qu'il s'agit de violences urbaines, mais pour qu'y soit associée la faillite parentale et/ou sociétale de la bouche même d'un commissaire de police (« pour moi, cela vient du fait que les parents ne s'occupent pas suffisamment de leurs enfants »). En P. 1, les représentations policières commentées idéologiquement façonnent un discours de surenchère politique. La connaissance partagée d'une délinquance des plus jeunes du fait d'une impunité ressentie, comme le dit la police - cette délinquance étant associée à des faits de violence dans les banlieues comme dans *La NR* - légitime pour *Présent* qu'on cible ethniquement cette délinquance. Pour *Présent*, la violence des banlieues est un problème ethnique. Il n'y a qu'une réponse politique radicale à la violation du Droit national par les immigrés.

Nous reviendrons ultérieurement sur un autre aspect de sentiment d'impunité et de sa circulation idéologique à partir du discours politique. Il s'agira plus spécifiquement d'observer que sentiment d'impunité a son volet répressif dans le discours du candidat Chirac : ce volet est l'impunité zéro¹³, le slogan de campagne de Jacques Chirac pour les Présidentielles de 2002.

VI.1.1.2. Le manque d'effectifs, le manque de moyens

Dans un chapitre précédent, nous avons mis au jour une circulation par l'inscription de représentations qui prenaient en considération le manque d'effectifs et le manque de moyens dans la police, nous la complétons ici. Sur ce sujet, la référence à l'idéologie du FN était le discours suivant de Le Pen :

Chacun sent bien qu'il nous faut une politique pénale digne de ce nom, consistant à poursuivre et punir tous les crimes et délits, ce qui suppose de renforcer les moyens légaux, matériels et moraux de la police et de la justice. [je souligne].

(Discours de Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 septembre 2001, page 12, ligne 17 ; page 25 du cahier en annexe).

Considérons tout d'abord dans *La NR* cet enregistrement doxique qui conduit à ce que nous pointons dans cette sous-catégorie, en usage :

(NR. 9) Alarme sécuritaire [titre]

Toutes ces précautions prises, le remède apparaît alors dans sa simplicité : la sécurité dépend d'actes concrets, pas de théories fumeuses. Pour agir efficacement, les forces de police et de justice ont besoin de davantage de moyens réels, en hommes, en matériels (véhicules, gilets pare-balles), et de considération pour leur mission. [je souligne]

(article de *La NR* du samedi 10 et dimanche 11 novembre 2001).

Le propos de *La NR* sur le manque de moyens de la police et de la justice rencontre le discours de Le Pen. Le locuteur de *La NR* dans cet article évoque le traitement de la question sécuritaire par le monde politique, qui, selon lui, fait fausse route. C'est le sens du titre Alarme sécuritaire que le journaliste explicite en début d'article, avant l'extrait cité ci-dessus, par le passage suivant :

(NR. 9) Le problème de la sécurité ne doit pas être abordé sous l'angle du thème électoral de la prochaine présidentielle. Ramener les réalités du danger, de la peur, du mal-vivre de citoyens, de policiers [...] dénote une désastreuse incompréhension de la situation. Cessons de développer une approche théorique, intellectuelle, collectivement responsable [...].

Dans l'extrait tout d'abord cité de *La NR*, le locuteur oppose *actes concrets* à *théories fumeuses* pour évoquer la réussite de l'instauration de la sécurité (la sécurité dépend d'actes concrets, pas de théories fumeuses). Nous avons un schéma antithétique entre *actes* et *théories*. Celui-ci semble mettre en contradiction la pragmatique politique et la réflexion politique, l'une excluant l'autre. Les propos de rejet d'une approche théorique, intellectuelle, collectivement responsable dans l'extrait ci-dessus semblent s'y inscrire et révèlent un peu plus les présupposés idéologiques du locuteur de *La NR*. Ceux-ci sont du type : théorique vs pratique, intellectuel (fumeux) vs technicien (efficace), collectivement responsable vs personnellement responsable, et plus largement du type discours vs *actes* ce que semble signifier *cessons de développer...* dans le texte.

En NR. 9, la rencontre avec les mots du leader du FN s'effectue sans trace, sans marque d'altérité. Le locuteur ne commente pas son dire. Il ne modalise pas non plus l'énonciation de son discours. L'idéologie du FN y est naturalisée. Nous avons pour ainsi dire une reformulation-traduction d'une idéologie d'origine sans monstration. L'idéologie du FN est inscrite dans la transparence de la communication comme représentation sociale usuelle, comme réalité politique normée¹⁴ autour de l'idée d'une action effective de sécurité, c'est-à-dire globalement renforcer la police. Pour *La NR*, la sécurité semble correspondre à la fin des discours au profit des actes (de police). Sur ce point, *La NR* et le FN semblent en partager la nécessité. Leur vision du monde ne diffère pas. Une circulation des direx semble s'être inscrite ainsi. Dans ce cas, la position du journal régional n'est plus celle de l'entre-deux.

Comme autre possible écho à un discours policier en relation avec ce que nous venons d'observer, citons par exemple à travers *Présent* :

(P. 10) Kaboul-sur-Banlieues [titre]

En butte à toutes les agressions possibles dans toutes les banlieues de France. Les policiers en ont ras le bol. Et c'est ce ras-le bol qu'ils expriment dans la rue, ce mardi, à Créteil.

Un responsable du syndicat général de la police FO témoigne :

- On nous demande d'assurer la protection des biens et des personnes alors que l'on n'arrive même plus à assurer notre propre sécurité. On en a marre des beaux discours et des décorations posthumes. Nous voulons de la considération et des moyens. Des moyens en hommes et en matériel. [je souligne] (article de *Présent* du mardi 23 octobre 2001).

Le contexte verbal est celui d'une violence faite à la police dans toutes les banlieues de France (dans le texte) ce que le locuteur de *Présent* illustre par la dénomination imagée de Kaboul-sur-Banlieues (en titre). Dans ce discours d'une violence dans les banlieues françaises à l'image de ce qui se passe dans la capitale afghane : la montée de l'islamisme, les Talibans, le locuteur mentionne (en DD) le dire d'un policier syndiqué ([...] nous voulons de la considération et des moyens. Des moyens en hommes et en matériel) pour parler d'insécurité générale (toutes les agressions possibles dans toutes les banlieues...) et plus globalement pour convoquer la terreur. La surenchère opère. Il y est aussi question de la fin des beaux discours (dans le texte) qui suppose ici aussi un passage à l'acte, une action de police. Ce dire a été recueilli lors d'une manifestation syndicale à Créteil. Une équivalence lexicale existe entre les propos du responsable de FO police mentionnée par le locuteur-journaliste de *Présent* et le discours en usage du locuteur-journaliste de *La NR* : nous voulons de la considération et des moyens. Des moyens en hommes et en matériel en P. 10/davantage de moyens réels, en hommes, en

matériels [...] et de considération en NR.9. L'article de *La NR* date du 10 et 11 novembre 2001 celui de *Présent* du 23 octobre 2001. Cette parole syndicale s'enrichit de l'écho avec le discours de Le Pen ci-dessus : nous voulons de la considération et des moyens. Des moyens en hommes et en matériel en P. 10/renforcer les moyens légaux, matériels et moraux de la police et de la justice (Le Pen). Ainsi, nous pouvons poser le schéma suivant avant de l'intégrer à l'observation à venir d'une circulation idéologique : discours de campagne de Le Pen (du 23 septembre)/*Présent* (du 23 octobre)/parole policière lors d'une manifestation syndicale (du 23 octobre) et parole policière syndicale (du 23 octobre)/*La NR* (les 10 et 11 novembre 2001). Avec ce schéma, nous supposons que le journaliste de *La NR* n'a pas besoin de lire *Présent* pour rapporter les paroles et les valeurs qui auraient à voir avec le FN, ici celles de syndicalistes policiers. L'idéologie frontiste est dans « l'air du temps ». Il n'est pas nécessaire de lire la presse extrémiste pour en rapporter les représentations.

A travers *Le Figaro*, nous pouvons aussi supposer une circulation qui viendrait s'entrecroiser avec celle observée ci-dessus, dans l'article suivant :

Haute-Savoie La mort accidentelle de quatre jeunes à bord d'une voiture provoque l'attaque du commissariat [sur-titre de l'article général]

Scènes d'émeutes à Thonon-les-Bains [titre de l'article général]

(F. 4) Le maire [de Thonon-les-Bains, Jean Denais (UDF)] : "*Je suis pour la tolérance zéro*" [titre de l'encadré]

L'occasion aussi de réclamer des effectifs policiers plus étoffés : "*Depuis plusieurs années, nous réclamons des moyens supplémentaires sur le nord de la Haute-Savoie. Ce problème d'effectifs est de la compétence du ministre de l'intérieur [...]*" [je souligne]

(article du *Figaro* du lundi 15 octobre 2001).

Le locuteur du *Figaro* mentionne la parole du maire UDF Jean Denais (« depuis plusieurs années, nous réclamons des moyens supplémentaires sur le nord de la Haute-Savoie. Ce problème d'effectifs est de la compétence du ministre de l'intérieur [...] ») pour évoquer le manque de moyens et d'effectifs de la police consécutivement à des scènes d'émeutes. Ces scènes d'émeutes ont pour cause l'accident mortel de jeunes gens qui souhaitaient échapper à un contrôle de police. Le locuteur emploie la parole du maire en DD en montrant l'altérité discursive, contrairement à ce qu'il dit de manière transparente en usage (l'occasion aussi de réclamer des effectifs policiers plus étoffés). Le segment en usage vient ainsi commenter le segment cité. De même, nous observons la mention du maire en titre (« je suis pour la tolérance zéro ») qui associe à la perspective du manque de moyens et du manque d'effectifs de policiers

la recommandation d'une politique adaptée (la tolérance zéro). La jonction des deux (manque de moyens, manque d'effectifs/tolérance zéro¹⁵) renvoie directement au discours du FN et à sa politique de campagne :

Savez-vous que sur un effectif total de 117 000 policiers, moins de 5 000 sont sur le terrain la nuit, lorsque se produit le plus grand nombre d'infractions ! C'est bien évidemment insuffisant. Corollaire du renforcement des effectifs, il faut une politique carcérale de construction urgente de prisons, pour accroître la capacité d'accueil des établissements pénitentiaires, et donc se donner les moyens de la tolérance zéro !
[je souligne].

(Discours de Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 septembre 2001, page 12, ligne 22 ; page 25 du cahier en annexe).

Ainsi, on constate un rapprochement idéologique entre le discours du FN et le discours du *Figaro* dans les RDA qu'il rapporte. Ce rapprochement est conforté par le fait que le support de droite, en F. 4, ne conteste pas le dire cité. Au contraire, le discours du FN y semble circuler sans retenue.

Parallèlement à ce que nous avons observé, la chronologie peut être : discours de campagne de Le Pen (du 23 septembre)/parole du maire de Thonon-les-Bains (du 14 octobre)/*Le Figaro* (du 15 octobre).

Si nous devons articuler les types de circulations ainsi mises au jour, nous aurions comme arborescence par ordre chronologique, dans les dimensions de notre corpus : discours de campagne de Le Pen (du 23 septembre) :

- parole policière lors d'une manifestation syndicale à Créteil (du 23 octobre)/*Présent* (du 23 octobre) ;

- parole policière syndicale à Créteil (du 23 octobre)/*La NR* (les 10 et 11 novembre 2001) ;

- parole du maire de Thonon-les-Bains après des scènes de violence (du 14 octobre)/*Le Figaro* (du 15 octobre).

A travers cette articulation, nous pourrions dire que le syndicaliste policier de FO parle à l'image du maire de Thonon, et que *Le Figaro*, *Présent* et *La NR* partagent sur ce point les mêmes représentations. Il ne s'agit pas de citation consciente et volontaire, du moins peut-on le supposer pour *La NR*. Nous verrons ce qu'il en est pour *Le Figaro* au fil de ce chapitre. Ces supports les véhiculent de manière différente - en DD pour *Présent*, en usage et en DD pour *Le Figaro* et en MA (allusive) dans *La NR* -, l'ensemble des locuteurs et des énonciateurs semblant avoir pour cadre de discours le FN et ses valeurs. Ils paraissent en partager le modèle mondain.

Le modèle frontiste s'impose dès qu'il s'agit de sécurité et des moyens de la sécurité. Ceci laisse supposer que la façon de penser le monde à l'image du FN devient banale dès lors qu'elle n'est plus présentée sous un jour violemment polémique comme dans *Présent*.

Comme nous l'avons vu et dit dans la deuxième partie à travers l'analyse critique des RDA du corpus, la différence dans la mise en fonctionnement du dire autre participe de la manière qu'ont les locuteurs-journalistes d'emprunter un discours autre pour façonner sa « vérité » de discours.

Pour finir avec cette arborescence relevée au sujet du manque d'effectifs et de moyens dans la police, il y aurait bien d'autres éléments à ajouter à cette schématisation d'une circulation des discours à partir du FN comme cet exemple de P. 28b :

(P. 28b) Patrice Bègue, 37 ans, mort pour avoir dit "non" à la racaille [titre]

Mais les policiers d'Evreux lui ont répondu qu'ils ne pouvaient lui garantir qu'ils seraient à la sortie du lycée pour protéger son fils : "par manque d'effectifs". [je souligne]

(article de *Présent* du jeudi 14 mars 2002).

L'article de *Présent* évoque ici le tabassage mortel d'un père de famille suite à son intervention auprès d'individus qui rackettaient son fils. Dans l'extrait cité, « par manque d'effectifs » est une RDA soit en DD, soit d'une MA d'emprunt en *comme l dit*. Ce fait d'altérité réfère à la parole d'un policier d'Evreux. Le locuteur évoque la parole policière pour donner « corps » à la situation policière, dans cet extrait à la situation de la police d'Evreux. En cela, l'altérité discursive vient illustrer le discours du FN sur le sujet, c'est-à-dire se donner les moyens de la tolérance zéro (discours de Le Pen ci-dessus).

La circulation des dire permet de prendre en compte la réalité des représentations du FN dans l'idéologie de l'énonciation citante. Elle permet aussi de prendre en compte la réaction du locuteur par rapport à ce qui circule dans son dire. Considérons pour cela dans le corpus du *Figaro* l'article suivant :

(F. 9) Insécurité La patrouille avait été appelée en banlieue pour une prétendue agression. Elle a été reçue par quarante voyous armés de pierres [sur-titre]

Chasse aux policiers à Strasbourg [titre]

"Les policiers en ont ras-le-bol : ils doivent maintenant vérifier qu'il n'y a pas un piège derrière chaque appel", assure-t-il [Emerio Canals, responsable strasbourgeois du Syndicat national des policiers en tenue]. Quant au syndicat Alliance, il a réclamé hier des "moyens supplémentaires".

[...]

"Alors que les jeunes sont en vacances, il est important que la police soit présente, que la loi soit respectée et que les habitants se sentent protégés", souligne pour sa part, Fabienne Keller, maire UDF de Strasbourg, déplorant au passage l' *"insuffisance des effectifs de police nationale de proximité"*. [je souligne ; Emerio Canals, responsable strasbourgeois du Syndicat national des policiers en tenue entre crochets précise la scène énonciative] (article du *Figaro* du vendredi 2 novembre 2001).

Cet article date du 2 novembre 2001. Par rapport, à l'arborescence établie ci-dessus, il vient après *Le Figaro* du 15 octobre et après *Présent* du 23 octobre. Et, les paroles recueillies - pour celles qui nous intéressent, celle du policier du syndical Alliance et celle de la maire de Strasbourg - viennent après les paroles du maire de Thonon-les-Bains et du policier syndiqué à FO. Ces dernières datent respectivement du 14 et du 23 octobre.

Le contexte de discours de l'article est l'insécurité en sur-titre, plus spécifiquement le caillassage organisé (prétendue agression dans le texte) de la police dans la banlieue strasbourgeoise. Dans ce contexte, on observe dans le premier bloc de l'extrait le fait que le locuteur-journaliste du *Figaro* y mentionne tout d'abord en DD la parole du responsable strasbourgeois du Syndicat national des policiers en tenue (« les policiers en ont ras-le-bol : ils doivent maintenant vérifier qu'il n'y a pas un piège derrière chaque appel »). Puis, il modalise « moyens supplémentaires » à l'image du dire du syndicat de police Alliance.

Dans le second bloc, le locuteur mentionne en DD « alors que les jeunes sont en vacances, il est important que la police soit présente, que la loi soit respectée et que les habitants se sentent protégés », avant de modaliser « insuffisance des effectifs de police nationale de proximité ». Il s'agit de deux modes de représentations du discours de la maire de Strasbourg en DD et en MA. Chacun des blocs commence par une mise en fonctionnement de la matérialité signifiante du dire, le cas de la mention en DD, pour ensuite conduire à une réflexivité du dire, dans le cas des MA.

Cette transmission d'informations d'une insécurité du fait du manque de police et des jeunes en vacances dans la banlieue strasbourgeoise s'effectue dans *Le Figaro* par le mode de la circulation idéologique avec la prise en compte de la source pour les DD et par la circulation non commentée du discours du syndicat Alliance et de la maire de la ville pour les MA. L'absence de commentaire du journaliste sur ce qu'il fait circuler par son discours y laissant parler l'autre conduit à poser comme vraies les représentations rapportées. L'absence de glose rend manifestes les affirmations des syndicats et du maire. Le journaliste semble en partager la convenance, comme le confirme aussi le choix du verbe de l'incise de DD souligne. En F. 9, c'est par son silence que le discours devient signifiant.

Pour développer ce point, le discours s'appuie sur l'autre dont la parole policière et celle d'un maire pour construire son monde de discours, le discours proposant de lui-même son image de discours hétérogène. Mais aussi, l'appui de l'autre participe d'une mise en scène de la communication à travers ce que le lecteur est censé comprendre de l'information transmise. Cette mise en scène valide un discours type et une représentation du monde, celle qui oppose les jeunes à des habitants en demande de protection (« alors que les jeunes sont en vacances, il est important... que les habitants se sentent protégés ») et celle d'une insécurité à l'échelle des banlieues, la police s'y trouvant malmenée. La police nationale est victime d'un désordre. Elle est face à l'insécurité locale, en banlieue. Nous avons une inversion des valeurs et des déterminismes sécuritaires : ceux qui sont insécurisés (ici, la police) ne sont pas ceux qui devraient normalement l'être (les voyous)¹⁶. La police dans le rôle du gibier (*chasse aux policiers à Strasbourg* en titre) est du domaine de l'impensable. Par ailleurs, l'amalgame cognitif¹⁷ établi entre jeunes, habitants et insuffisance des forces de police par la maire de Strasbourg, non commenté par le journaliste, suggère que les jeunes ne sont pas des habitants comme les autres et qu'ils n'ont pas eux-mêmes, pour eux-mêmes besoin de protection. Les jeunes n'en ont pas besoin car ils seraient à la source de la demande de protection des habitants, à l'origine d'une plus grande nécessité de police, et ceci car ils sont insécurisants. En quelque sorte, les jeunes insécurisent les habitants, cela demande qu'on envoie plus de police.

Dans la mise en scène du discours de l'insécurité et des connaissances qui seraient à partager à ce sujet, « moyens supplémentaires » et « insuffisance des effectifs de police nationale de proximité » peuvent être interprétativement des dire d'emprunt en *comme l dit*. Ces faits d'altérité renvoient respectivement à la parole empruntée du policier d'Alliance et de la maire de Strasbourg, Fabienne Keller. Comme nous l'avons vu précédemment, ces emprunts peuvent aussi renvoyer à d'autres énonciateurs, par datation et à l'échelle de notre corpus : policier FO dans le cadre de la manifestation de Créteil, maire de Thonon-les-Bains, et/ou à d'autres locuteurs en NR. 9, en F. 4, en P. 10. Ces faits sont le produit de l'interdiscours et font écho au discours du FN.

Il peut s'agir ici plus précisément de souligner l'adéquation du dire du policier et de la maire à la chose, à l'insécurité (en sur-titre). Les mots « moyens supplémentaires » et « insuffisance des effectifs de police nationale de proximité » correspondent à la réalité des agressions des policiers dans la banlieue strasbourgeoise. Ils sont ce qu'il y a à comprendre et à échanger du discours de l'insécurité. Aussi, « moyens supplémentaires » et « insuffisance des effectifs de police nationale de proximité » semblent adéquats au réel. Le journaliste participe à une communauté idéologique pour qui « moyens supplémentaires » et « insuffisance des effectifs de

police nationale de proximité » vont dans le sens du constat de l'insécurité et de ses raisons d'être. Plus spécifiquement en F. 9, c'est parce que le locuteur ne commente pas les paroles de la maire Fabienne Keller qui amalgame jeunes et insécurité, laissant entendre qu'il n'y a rien à commenter, que le discours du locuteur-journaliste du *Figaro* se manifeste idéologiquement. Son silence est ici éloquent. Il participe à l'évidence des réalités du discours sécuritaire.

La suggestion implicite dans l'énonciation d'une justesse de la nomination autre pour la chose vient se superposer à la circulation des dires qui peut inscrire en surplomb les représentations du FN. La manière de voir le monde du locuteur-commentateur semble venir s'ajouter à la manière de dire le monde qui emprunte au FN, puisque le discours de l'insécurité semble en partager les représentations. Le locuteur du journal de droite fait ainsi circuler une vision du monde, il le fait ici en donnant son accord.

La vision agressive et orientée du journaliste du *Figaro* peut donner une tonalité et une couleur particulière à l'information transmise. Nous notons aussi ce phénomène dans le journal d'extrême droite *Présent* mais à une autre échelle. Considérons dans *Le Figaro* ce titre :

(F. 24b) La violence explose dans le métro parisien [titre] (article du mercredi 13 février 2002) ;

et à propos du même événement dans *Présent* :

(P. 24) Explosion de la violence à Paris [titre] (article du jeudi 14 février 2002).

La violence y est généralisée à l'ensemble de la ville dans *Présent* contre *Le Figaro* où elle est circonscrite au métro parisien. Cet aspect marque la surenchère idéologique du support d'extrême droite. Il s'agit d'y spécifier le toujours plus d'insécurité, à l'image de ces articles de *Présent* en P. 16 : RATP : toujours plus d'insécurité (en titre), en P. 23 : la police plus que jamais prise pour cible dans les banlieues (en titre) et en P. 12 : ce n'est pas la première fois ni sans doute la dernière - que nous signalons que les hôpitaux, jadis « zones protégées » (hôpital, silence), sont devenus de véritables zones de non-droit (dans le texte, au début de l'article). Ici, « zones protégées » ne suffit plus à dire l'insécurité, c'est zone de non-droit qui convient.

La capacité de dire l'autre permet à l'énonciation citante d'exister et de se réaliser. Elle permet aussi au locuteur de se lier ou de se délier des représentations en circulation au profit d'une communauté idéologique contre une autre, au profit d'une communauté partisane qui prend en compte le désordre national des banlieues. Dans l'extrait du *Figaro* en F. 9, les faits d'altérité par lesquels le locuteur s'accorde avec les dires en circulation peuvent conduire à une circulation des représentations du FN. La police manque de moyens - même lorsqu'il s'agit de

police de proximité - pour mettre fin à l'insécurité des banlieues, celle-ci y étant supposée acquise. Ce discours semble procéder de la connaissance partagée, d'un savoir commun.

VI.1.1.3. La violence subie

Considérons comme autres formes et comme autres dire de policiers qui, dans le corpus, réfèrent à de la violence subie les occurrences suivantes :

(F. 9c) Des attaques désormais fréquentes [titre]

Le caillassage de policiers ou de toute autre personne portant un uniforme sont monnaie courante dans les quartiers dits "sensibles". Ces incidents interviennent souvent à la suite d'arrestations de jeunes, de descentes de police ou de simples contrôles d'identité. Ils dégénèrent parfois en véritables guets-apens. [je souligne] (article du *Figaro* du vendredi 2 novembre 2001),

et,

(F. 9) Insécurité La patrouille avait été appelée en banlieue pour une prétendue agression. Elle a été reçue par quarante voyous armés de pierres [sur-titre]

Chasse aux policiers à Strasbourg [titre]

"Cela fait des années que les policiers et les pompiers sont accueillis par des jets de pierres dans certains quartiers. Parfois, il s'agit de représailles de jeunes voyous, parce que l'un des leurs est en garde à vue [...]", explique ce policier qui pense qu' "un noyau de jeunes a fomenté le coup et que d'autres se sont joints à la masse, comme chaque fois". [je souligne]

(article du *Figaro* du vendredi 2 novembre 2001).

Ces deux extraits en F. 9c et en F. 9, de même que celui en F. 9b ci-dessous, ont la même datation. Ils font partie de la même page du *Figaro*, la rubrique ayant pour titre : France/société. En F. 9c, le journaliste du *Figaro* parle de la violence faite à la police dans les quartiers dits « sensibles ». Il le fait de manière transparente : attaques désormais fréquentes, caillassage de policiers et véritables guet-apens y sont en usage. L'altérité n'y est pas exprimée. Le dire même lorsqu'il s'agit de qualifier la banlieue comme lieu de tension sociale (quartiers dits « sensibles ») semble convenir à l'insécurité policière.

A l'opposé, en F. 9, - nous avons observé un autre extrait de cet article ci-dessus - le journaliste évoque en DD les mots d'un policier « cela fait des années que les policiers et les pompiers sont accueillis par des jets de pierres dans certains quartiers. Parfois, il s'agit de représailles de jeunes voyous, parce que l'un des leurs est en garde à vue [...] » pour parler de l'insécurité en banlieue. Il mentionne notamment les auteurs des jets de pierres qui sont, selon les mots que le locuteur reprend du policier, de jeunes voyous. « Jets de pierres aux policiers et aux pompiers » peut être rapproché de caillassages en usage dans l'extrait précédent.

« Un noyau de jeunes a fomenté le coup et que d'autres se sont joints à la masse, comme chaque fois » est, pour reprendre nos premières analyses, un DI quasi-textuel en l dit que « X » [comme l dit]. Il s'agit d'une MA d'emprunt par laquelle le locuteur parle avec les mots du policier. Cet emprunt de la manière de dire du policier évoque les sujets délinquants qui portent leur violence sur la police (*noyau de jeunes*). L'argumentation se déploie à partir de la représentation de la parole autre¹⁸, policière, pour justifier ce que nous avons dit d'un désordre du domaine de l'impossible, antilogique et antisocial. La logique sociale veut que l'ordre reste à la loi, par délégation à la police, contre la violence de voyous en banlieue.

Nous trouvons également dans le corpus du *Figaro* à la date du 2 novembre, comme pour les deux extraits précédents, la perspective d'une insécurité à l'encontre de la police :

(F. 9b) Des dizaines de jeunes chahutent les policiers... devant la gendarmerie [sur-titre]
Intimidations "ordinaires" à Trappes [titre] [je souligne]
(article du *Figaro* du mardi 2 novembre 2001).

« Ordinaires » peut être interprétativement une MA d'emprunt d'une communauté d'énonciateurs comme dire de policiers en comme l dit. « Ordinaires » peut renvoyer par exemple à ce que dit le policier en F. 9 : cela fait des années que les policiers et les pompiers sont accueillis par des jets de pierres dans certains quartiers. Elle peut être aussi interprétativement une MA d'emprunt des lieux communs du discours en comme on dit. La source énonciative reste ici ambiguë, autant que la qualité du retour sur le dire autre. A cela, peut venir s'ajouter la valeur de rupture de l'évidence nominative. « Ordinaires » peut être interprétativement une MA de l'inadéquation mots-choses, plus spécifiquement de la possibilité du dire¹⁹ : interprétativement, si on peut dire « ordinaires » pour ce qui devrait ne pas avoir lieu d'être mais qui est, ou des « stéréotypes du défaut du dire »²⁰ : interprétativement, « ordinaires » façon de parler pour ce qui devrait être extraordinaire ce qui n'est pas le cas. Le mot *ordinaire* nomme bien. Il est pris ironiquement pour montrer l'absurdité, l'outrance de la situation sociétale : l'ordinaire est la police insécurisée. La situation est absurde du point de vue du Droit. L'ambivalence de « ordinaires » dans le rapport du mot à la chose peut être de nature à pointer l'adéquation, ce qui apparaît plus évident du fait du contexte général formé par l'ensemble des trois articles. Toutefois, il semble qu'il y ait une gradation entre des attaques désormais fréquentes en F. 9c dans lequel désormais en usage exprime le changement d'état, une actualité récente, et « ordinaires » en F. 9b en MA pour pointer plutôt la régularité, la fréquence. De même, désormais en usage tranche avec « cela fait des années que les policiers et les pompiers

sont accueillis par des jets de pierres » exprimé en RDA en F. 9, alors que « ordinaires » s'en approche. Aussi, le mot ordinaire peut être adéquat à dire la réalité de la situation : une insécurité persistante. Il pourrait s'agir, dans ce cas, d'une MA d'une « nomination admissible »²¹ : interprétativement, je dis « ordinaires » pour qualifier l'insécurité au quotidien. Ce rapport du mot ordinaire à la réalité des faits - mot comme vrai parce que correspondant à la chose - pourrait faire écho au discours du FN :

Les forces de l'ordre, souvent désavouées, désormais découragées, se replient sur ordre devant des provocations de plus en plus nombreuses, de plus en plus osées, de plus en plus violentes [...]

(Discours de J.-M. Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 septembre 2001, page 10, ligne 3 ; page 23 du cahier en annexe).

Cette caractérisation pour autant qu'elle est considérée comme à même de dire le réel renvoie aux représentations du FN. Ces représentations font apparaître les forces de l'ordre comme étant aux prises avec la violence, dans l'impuissance (désavouées, découragées). Dans le contexte du FN, cette maltraitance policière s'inscrit dans une perspective polémique, celle d'un renoncement des pouvoirs en place (*se replient sur ordre*). Comme nous l'avons par ailleurs observé, ici l'ambiguïté de la valeur d'emprunt (voix policière ou doxa) et de la qualité de l'emprunt (à tort ou à raison) dans le cas d'une MA interdiscursive se mêle à l'ambivalence de la valeur de non-coïncidence (interdiscours ou écart dans la nomination). Cette superposition conduit aux représentations du FN dès lors que le discours autre est considéré comme à-propos et que le commentaire dans l'énonciation pointe l'accord du mot pour la chose. Dans ce cas, le mot *ordinaires* est adapté à la situation « insécuritaire », au désordre républicain.

Cette situation ironique du point de vue de l'ordre national conduit à ce que l'ordinaire soit l'insécurité, ce qui ne peut l'être. La dimension logique pour un pays de Droit est la sécurité et non l'inverse. Cela demande de s'attacher à une autre réalité que celle décrite. Dans ces conditions, le mot autre met en évidence une dérégulation, un dérèglement de l'ordre des choses : interprétativement, ce qu'il est un comble d'appeler « ordinaires ». Nous sommes dans la dimension du scandale, c'est-à-dire le fait que l'ordinaire actuel, les mauvais traitements imposés à la police, ne devrait pas l'être. La police est l'objet d'outrages exercés par les jeunes gens. Nous ne sommes plus dans la situation sécuritaire de maintien de l'ordre, mais dans la situation insécuritaire du déficit d'ordre. Ce schéma d'une antilogique sociale semble correspondre aux représentations du FN pour qui, comme nous le rappelions ci-dessus, « les forces de l'ordre, souvent désavouées... se replient sur ordre devant des provocations de plus en plus nombreuses... » (discours de Le Pen). Pour le FN il s'agit aussi d'attaquer politiquement

(replie sur ordre) ceux qui laissent l'insécurité quotidienne s'installer (souvent désavouées). De même, si en F. 9b l'insécurité ordinaire met face à face des jeunes et la police, les jeunes étant là aussi associés à l'insécurité, la situation semble demander de réagir avec les moyens et la conscience politiques nécessaires.

Nous pouvons aussi observer une scénographie énonciative du discours du FN qui argumente du désordre foncier du monde des banlieues. Cette scénographie est construite sur une relation logique de « en sécession » comme parole policière parlant à raison et de « intrusion » comme parole des bandes parlant à tort. Le fragment de discours du FN est le suivant :

19 quartiers en "sécession", des cités dans lesquelles les bandes armées déclenchent des émeutes à chaque "intrusion" policière, où la volonté de blesser, voire de tuer les représentants de l'autorité est manifeste.

[je souligne]

(Arguments de campagne 2002 du FN, *L'actualité de l'immigration*, page 4, ligne 14 ; page 53 du cahier en annexe).

Dans cet extrait les mots de l'autre sont propres à dire la vérité du monde des bandes, leur vérité (« intrusion »), et la vérité de la police, la vérité « vraie », la vérité partisane, frontiste (« en sécession ») : il s'agit d'une partie du territoire national (19 quartiers) dans laquelle la police ne peut entrer, selon le schéma de la violence des banlieues caractéristiques du FN. Le journaliste scénarise le dire de la police contre celui des bandes pour construire son argumentation et pour proposer sa représentation du monde. Il aborde les choses selon l'angle de la police. Il en défend idéologiquement les représentations qui sont aussi celles du FN. Le journaliste emprunte la voix des bandes pour les dire, elles et leur perception de l'ordre républicain, et donne celle de la police : un conflit armé, proche de la guerre civile, une fracture sociétale. Nous notons dans ce sens quarante voyous armés de pierre/chasse aux policiers en F. 9. Dans l'argumentaire observé, le mot *intrusion* paraît inadéquat pour un Etat de Droit imposant la même loi pour tous sur le territoire national. Cette perspective inscrit la vérité idéologique du FN pour lequel le non-droit national existe dans certains territoires de la république et pour lequel « ordinaires », ce qui est représenté de la parole policière en F. 9b, ne peut qu'être l'insoutenable exception. Pour parfaire l'idée d'une insécurité circonscrite aux banlieues à travers une violence régulière proche du conflit politique (partisans de banlieues/ordre national, police), toujours dans la perspective de violences subies par la police, considérons dans *Présent* l'extrait suivant:

(P. 23) La police plus que jamais prise pour cible dans les banlieues [titre]

"Un véritable guet-apens, une guérilla urbaine", dénonce Yves Louis, responsable départemental du syndicat Alliance. Un "classique" pratiqué par les "jeunes qui, avec leurs portables, préviennent leurs copains qui se rassemblent pour caillasser les policiers" en cœur. [je souligne]
(article de *Présent* du vendredi 8 février 2002).

Le locuteur mentionne le dire d'un syndicaliste de la Police « un véritable guet-apens, une guérilla urbaine » en DD pour pointer plus spécifiquement les banlieues. Il ne s'agit plus d'une situation localisée dans la banlieue strasbourgeoise comme en F. 9 ou dans la banlieue parisienne comme à Trappes en F. 9b. L'insécurité y est à l'échelle de toutes les banlieues (en titre). Nous avons aussi cette généralisation en F. 9c avec le caillassage de policiers... dans les quartiers dits « sensibles ». De même, nous notons en P. 7 : servi de « défouloir » aux « jeunes » des quartiers « sensibles » et en F. 7 : Dans les zones dites « sensibles », c'est tous les jours que les policiers se font insulter et agresser. F. 7 est une tribune²². Dans ces trois cas en P. 7, en F. 9c et en F. 7, comme nous le soulignons dans le traitement des MA implicites et explicites, « sensibles » y est euphémisant et décrit l'état de violence de lieux (quartiers, zones) plus que les autres enclins au désordre civil. Nous revenons ci-dessous sur « défouloir » en P. 7.

Nous observons également qu'en F. 9c, dans le premier extrait du *Figaro* ci-dessus, les mots de *véritables guet-apens* étaient en usage. Ici, en P. 23, ils sont ceux d'un policier syndiqué, de même que guérilla urbaine. Ils sont en DD et pointent l'ensemble des zones périurbaines généralisant le conflit entre les partisans du désordre de banlieue et la police de l'ordre national à l'ensemble du territoire. Nous pourrions symboliser ce conflit par les oppositions désordre/ordre, jeunes des banlieues/police nationale, banlieues/Nation française. Celles-ci participent du schéma contestataire de *Présent*. Dans le chapitre précédent, il s'agissait de synonymie entre « sensibilité » et islamisation en P. 14 et d'un rapprochement contextuellement établi entre « frère » et voyou en P. 11. Nous trouvons encore « délinquance » pour « jeunes » en P. 2. Comme exemples de rapprochements contextuellement suggérés, c'est-à-dire dans l'absence de la désignation autre associée, nous trouvons l'équivalence interprétative de « Français » pour étrangers en P. 4 et en P. 17²³. A ce propos, pour prendre en compte les récents travaux de Sophie Moirand sur le sujet (2004, 2007), nous sommes proche de ce que la linguiste appelle l'« hétérogénéité suggérée » pour parler du savoir que portent et partagent certains mots. Les mots et les formulations gardent la mémoire de leur histoire parfois au détriment des énonciateurs qui les portent. Selon elle, il s'agit de « ces dire qu'on évoque et qu'on imagine dans la matérialité verbale : le dialogisme est masqué, mais des signaux sont là pour le suggérer »²⁴ : séquences qui inscrivent en creux l'opposition discursive, formulations qui laissent

supposer l'existence d'un contre-discours. Il s'agit de dire à venir, qu'on anticipe chez l'autre, et qui sont véhiculés par des représentations associées. Pour nous, si le marquage peut renvoyer à des interprétations hétérogènes par exemple entre mots autres et rapports mots/choses, les signaux tels que les guillemétages que nous observons correspondent à la monstration de valeurs idéologiques de dire opposables et/ou justificateurs.

En P. 23, la modalité de « un véritable guet-apens, une guérilla urbaine » en DD contraste avec « classique » et « jeunes qui, avec leurs portables, préviennent leurs copains qui se rassemblent pour caillasser les policiers » en MA. Ces deux derniers faits d'altérité peuvent être deux MA interdiscursives en comme l dit : interprétativement, « classique », « jeunes qui, avec leurs portables préviennent leurs copains qui se rassemblent pour caillasser les policiers », comme dit le responsable syndical d'Alliance. « Un véritable guet-apens, une guérilla urbaine » en DD semble être propre au discours de la police sur les banlieues. Les modalisations d'emprunt confirment selon le locuteur la fréquence et les personnes concernées par ces faits de violence. Par la voix du policier, le locuteur de *Présent* dit ce qu'il faut entendre de l'insécurité des banlieues : elle est ordinaire et commise en bandes (« jeunes qui, avec leurs portables, préviennent leurs copains »). La modalisation de « jeunes qui, avec leurs portables... » à l'image du dire du policier renvoie à la manière de dire des locuteurs de *Présent*, à la désignation des immigrés comme le suggère précédemment dans le texte, juste avant l'extrait cité, l'expression « jeunes » du quartier : obligés de se replier, les policiers ont appelé à la rescousse une soixantaine de fonctionnaires de police qui ont dû faire face à quatre charges de la part des « jeunes » du quartier...

« Classique » peut être aussi une MA mots-choses de « la nomination obligée »²⁵, plus spécifiquement de la « contrainte du vrai »²⁶ : interprétativement, il faut dire « classique » pour dire vrai. Il y a une adéquation du mot classique à la violence courante qui touche l'ordre public. L'ambivalence de « classique » permet au locuteur d'avoir une position critique sur la manière de dire des autres ici pour renforcer ses idées par rapport aux représentations en cours. Il fait siens les mots des autres pour les mettre à sa voix, pour être de concert comme « porteur-critique » des manières de dire de son temps. « Classique » dans *Présent*, comme aussi « ordinaires » dans *Le Figaro*, amènent à une considération générale de l'insécurité à l'échelle du pays, les forces de police semblant malmenées dans toutes les banlieues. Cette perspective conduit aux représentations du FN, par ailleurs observées, d'une confrontation armée.

Nous notons globalement deux manières d'aborder le phénomène de la violence faite à la police dans *La NR*, de manière distanciée en évoquant le « caillassage » des postes par exemple en NR. 10 (titre de l'article du lundi 12 novembre 2001) ou de manière plus tranchée, plus directe

en parlant de la police comme l'ennemi à écarter, au besoin à abattre en NR. 1²⁷ (dans le texte de l'article du mardi 4 septembre 2001). En NR. 1, la police reste l'objet central de la violence des bandes (dans tous les cas dans le texte). Cette perspective est proche de celle du FN. *La NR* traite aussi de faits divers qui mettent en scène la violence des banlieues entre policiers et habitant(s) de banlieue sensible comme en NR. 13 : *tué par un policier après avoir forcé un barrage* (titre de l'article du jeudi 3 janvier 2002). Ces différents traitements de l'insécurité donnent des visions divergentes et contradictoires de la violence des banlieues.

Dans *Le Monde*, il peut s'agir de gendarmes confrontés à la violence urbaine (titre de l'article du mardi 29 janvier 2002 en LM. 10b), les gendarmes y sont caillassés. Cet article qui conforte l'idée de la police comme victime vient illustrer et commenter un propos général sur l'augmentation des crimes et délits en 2001 d'après les chiffres du ministère de l'Intérieur. Dans *Le Monde*, il est aussi fait état des violences policières comme en LM. 9 : violences à Vitry-sur-Seine et tensions aux Mureaux après la mort de jeunes gens poursuivis par la police (dans le texte). Comme pour *La NR* ci-dessus en NR. 13, cette optique s'oppose à celle que répercutent de manière unilatérale *Le Figaro* et *Présent*. Des points de vue explicatifs sont également donnés, par exemple celui d'un sociologue : la violence des banlieues est une révolte contre « une société injuste et raciste » en LM. 7 : *naturellement insultes et violences envers les policiers - qui en font généralement de même envers les jeunes Blacks et beurs* (dans le texte de l'interview) ou encore des comptes rendus sur les « ratages » de la politique sécuritaire aux Etats-Unis : *Les succès et les bavures du modèle new-yorkais* (titre de l'article du mardi 4 décembre 2001 en LM. 8c) : *le plus grave est la discrimination des bavures et les accusations de discrimination raciale portées contre la police... Les bavures se succèdent dans la rue et dans les commissariats* (dans le texte). Dans le support de centre gauche, les politiques et visions sécuritaires y sont le plus souvent ainsi mises en perspective.

A propos de ceux qui parlent de bavures en France, nous pouvons observer le contre-discours du *Figaro* dans cet extrait du samedi 22 et dimanche 23 décembre 2001 :

(F. 19) Insécurité Quand les idées d'autorité et de respect des lois sont bafouées [sur-titre]

L'accablant bilan socialiste [titre]

Mais comment ne pas comprendre l'exaspération des forces de l'ordre, laissées dans une pénurie de moyens matériels et humains, peu soutenues moralement et toujours suspectées de la moindre «bavure» ? [je souligne].

Le journal de la droite républicaine oppose à « bavure » les conditions de travail (pénurie de moyens matériels et humains), à partir de la posture d'un contradicteur (socialiste) ou d'un on

dit politiquement inadapté au regard de l'urgence sociale (insécurité en surtitre, autorité et lois bafouées en titre, exaspération des forces de l'ordre dans le texte). Cette dénonciation du « mot-point de vue » de l'autre conduit au point de vue défendu par Le Pen, déjà-cité ci-dessus :

Surtout, chacun sent bien qu'il nous faut une politique pénale digne de ce nom, consistant à poursuivre et punir tous les crimes et délits, ce qui suppose de renforcer les moyens légaux, matériels et moraux de la police et de la justice. [je souligne]

(Discours de Le Pen du 23 septembre 2001, *Fête des Bleu-Blanc-Rouge 2001*, page 12, ligne 17, page 25 du cahier en annexe).

Le Figaro rejette les représentations autres (doxa et/ou opposants politiques). Ce rejet l'amène à une (contre-)réfutation dans le sécuritaire. Ainsi, se met en place un schéma partisan avec d'un côté les ennemis politiques, ceux qui parlent de bavure en voyant les erreurs de police et de l'autre côté, les amis politiques, ceux qui y voient la preuve d'un manque de moyens d'action. Nous avons la présentation de la thèse adverse et sa contre-argumentation, cette argumentation empruntant au discours et à l'idéologie du FN.

Pour finir sur la violence urbaine subie par la police, mais dans *Présent* ce qui nous permettra de confirmer les prises de position délibérée d'un désordre à sens unique dans les cités, considérons ce dernier fait de circulation à partir d'une possible voix policière :

(P. 7) Tarterêts, Montconseil, Montgeron [sur-titre]

Les cités de la violence "jeune" [titre]

Dans la série "Douce France" du week-end, les policiers de l'Essonne ont, une fois de plus, servi de "défouloir" aux "jeunes" des quartiers "sensibles" des Tarterêts et de Montconseil, à Corbeil-Essennes. [je souligne] (article de *Présent* du mardi 2 octobre 2001).

Dans cet extrait, la mise en scène énonciative se fait dans la perspective de la violence des cités et des quartiers des Tarterêts, Montconseil et Montgeron que le locuteur considère comme « sensibles ». Nous avons noté précédemment la réévaluation nominative de « sensibles » pour dire les lieux de l'insécurité. Selon le journaliste, cette violence est celle de l'immigré (violence « jeune » en titre). Il en est le porteur et la raison dans le cadre des lieux qui lui façonnent son identité de personne délinquante. Les quartiers sont des lieux de violence de personnes insécuritaires, car immigrés. L'immigré est considéré comme insécuritaire, non par ce qu'il fait, mais pour ce qu'il est. Nous pouvons percevoir ce raisonnement tautologique dans l'observation de « beurs », comme on dit/bougnoules, ce qu'ils sont²⁸ en P. 19. Le titre de l'article de *Présent* y est : Zones de non-droit.

Le discours du locuteur de *Présent* en P. 7 présente de nombreuses marques d'altérités, dont « Douce France », qui le saturent ironiquement : dans la série « Douce France », la violence des cités, la « non France ». Dans ce contexte, « défouloir » est chargé négativement. Il peut être une MA interdiscursive de l'usage de dire d'une collectivité d'énonciateurs : interprétativement, « défouloir », comme on dit dans la police. Cette MA pourrait aussi avoir comme gloses comme disent ceux qui prennent la défense des jeunes (à tort) ou comme disent les jeunes eux-mêmes ou encore comme disent les médias et renvoyer à la manière de dire des défenseurs des « jeunes », des « jeunes eux-mêmes » et/ou des médias.

La valeur de « défouloir » correspond à un état social typique pour le journal d'extrême droite : les policiers sont l'objet de la violence des jeunes de cités parisiennes. Ils deviennent l'objet de libération de leur violence. Le locuteur dialogue avec les mots autres, il fait un retour dans l'énonciation sur les mots qu'il emploie. Ce retour pointe ici le caractère adéquat du mot défouloir pour dire le réel : la police violentée, insécurisée, ce qui somme toute est scandaleux. Nous retrouverons ici la configuration observée en F. 9b avec « ordinaires ». « Défouloir » comme « ordinaires » est l'insécurité même, le vrai nom de la chose. L'insécurité y est banalisée.

La représentation véhiculée par « défouloir » correspond à la posture idéologique du locuteur citant. Il l'instaure en évoquant la manière de dire des autres, celle des policiers instaurant ainsi ce qui est de l'ordre de l'inadmissible, de l'intolérable. Cette représentation conduit à une délinquance de territoires et fait de ces quartiers le lieu de la violence des « jeunes » mêlant ainsi insécurité et immigration, ce qui est idéologiquement convenu pour les scripteurs et les lecteurs d'extrême droite.

Les circulations des manières de dire des voix policières, à propos de la violence subie notamment, peuvent ne pas être commentées et permettre à l'idéologie de l'énonciation représentante de se réaliser discursivement, les RDA semblant ainsi se substituer au commentaire journalistique. Le locuteur montre comme autres ces représentations qui construisent et façonnent son argumentation. Nous avons pu noter que cela pouvait être particulièrement le cas en F. 7, en F.9, en F. 9b, en P. 23 et en P. 7 respectivement à travers « sensibles », « cela fait des années que les policiers et les pompiers sont accueillis par des jets de pierre....», « moyens supplémentaires », « alors que les jeunes sont en vacances, il est important que la police soit présente, que la loi soit respectée et que les habitants se sentent protégées », « ordinaires », « classique », « jeunes qui, avec leurs portables, préviennent leurs copains qui se rassemblent pour caillasser les policiers » et « défouloir ».

Les journalistes font circuler une possible parole policière. A travers elle, ils ont réaffirmé les représentations d'une insécurité habituelle malmenant l'ordre républicain dans les banlieues strasbourgeoises en F. 9 et en F. 9b, dans toutes les banlieues en P. 23 ou dans les cités des Tarterêts, Montconseil et Montgeron en P. 7. Ces représentations sont celles d'un conflit ouvert, à l'échelle du pays et dans lequel la police est en position de victime. Les agressions s'y expriment dans le cadre des zones, *quartiers (dits) « sensibles »* en F. 7, en F. 9c et en P. 7, ces lieux apparaissant plus que d'autres propres à l'expression de la violence contre la police. Sur ces points, des discours du *Figaro* et de *Présent* mettent en scène ce qui semble relever de la connaissance échangée, du savoir politique partagé. A titre de comparaison, nous avons aussi noté que *La NR* aborde le phénomène de la violence faite à la police : « caillassage » des postes en NR. 10. Le guillemetage de caillassage marque une distance dans la façon commune de dire. On peut également trouver dans le support régional une graduation dans l'expression de la violence à l'encontre des forces de police : la police est l'ennemi à écarter, au besoin à abattre en NR. 1, ici sans nuance. *Le Monde* propose un autre ordre des choses en parlant aussi des violences policières faites aux jeunes habitants des cités comme en LM. 9, à travers la voix d'un sociologue en LM. 7, et en relativisant à ce propos le succès de la politique sécuritaire américaine (LM. 8c) en partie à l'origine de la politique sécuritaire française.

Montrer partiellement que là où il y a de l'ordre à établir qui ne l'est pas - par exemple du fait du sentiment d'impunité des mineurs délinquants ou par manque de moyens - renforcera cette idée du déficit de l'ordre, de sécurité, ce qui sera dit d'insécurité. De sorte qu'il semble, principalement pour *Le Figaro* et pour *Présent*, que l'angle d'observation (l'insécurité comme a priori) prédétermine l'observé : le « mal » de la police, la police mise à mal. Choisir de traiter ici et ailleurs le thème de l'insécurité oriente le point de vue de l'observé à l'observable. Plus simplement : celui qui cherche l'insécurité trouve et dit l'insécurité. Nous serions alors dans le cadre d'une manipulation²⁹, dans le cadre de la fabrication d'une idéologie qui se donne pour le réel³⁰, unilatéralement, où pour autant de l'autre « agit » et par lequel et pour lequel le locuteur réagit. Le commentaire de l'autre mis en scène « sert » l'idée du locuteur citant dans un processus d'auto-réalisation conceptuelle.

VI.1.2. La circulation de la voix politique (élus et représentations politiques)

Nous entendons par « voix politique » le dire des élus et des représentations politiques (partis politiques). Pour le traitement des voix politiques, interprétées comme telles, nous ne distinguerons pas les dires des individus politiques (voix du personnel politique, voix personnellement identifiées) des dires de la représentation collective, générique

(voix politiques collectivement définies). Ces dires peuvent renvoyer à l'impunité (1) qui a à voir avec le sentiment d'impunité observé ci-dessus dans le traitement de la voix policière³¹. Ils peuvent aussi renvoyer à la tolérance (2), à l'insécurité (3) et aux sauvagions (4).

VI.1.2.1. L'impunité

A partir du thème de l'impunité, nous traiterons de la circulation idéologique de l'expression chiraquienne impunité zéro (1) et de ce que dit le président-candidat sur l'action contre l'impunité (2).

VI.1.2.1.1. L'impunité zéro

Dans cette sous-partie, nous parlerons de l'historique de impunité zéro (1) et de sa circulation en discours (2).

VI.1.2.1.1.1. L'historique de l'impunité zéro

Historiquement Jacques Chirac s'est emparé publiquement du concept de tolérance zéro, lors de son intervention télévisée du 14 juillet 2001. Ce concept vise à réprimer tout manquement à l'ordre social. Il a été instauré à New-York à la fin des années 80 par l'ancien maire Rudolph Giuliani. Il pose qu'on encourage des infractions beaucoup plus graves à la loi dès lors qu'on laisse les petits délits impunis. Le constat était que la police ne maîtrisait plus la situation dans les rues d'un grand nombre de villes américaines. Elle devait regagner le terrain perdu. Le maire de New-York Rudolph Giuliani et l'ancien chef de la police William Bratton ont repris cette idée à leur compte. La mise en pratique de la tolérance zéro à New-York a été principalement confiée à la Street Crime Unit³².

Pour sa part, Jacques Chirac déclarera dans son intervention publique du 14 juillet 2001 : « Toute agression, tout délit doit être sanctionné »³³. Le 19 février 2002, pour sa première sortie de campagne, le président-candidat réactualisera l'idée d'une répression maximale en prônant l'impunité zéro se détachant du même coup d'une partie de son attache lexicale américaine. Cette première déclaration se tient à Garges-lès-Gonesse, dans la banlieue nord de Paris. Elle inscrira la campagne présidentielle dans l'insécurité : à New-York, la « tolérance zéro », en France, l'« impunité zéro ». Certains conseillers de J. Chirac jugèrent ce changement lexical « plus présentable »³⁴.

De son côté, J.-M. Le Pen a saisi politiquement le concept en provenance des Etats-Unis à la fin des années 90. Il continuera de parler de tolérance zéro notamment pendant la campagne présidentielle de 2002 :

Il faut une politique carcérale de construction urgente de prisons, pour accroître la capacité d'accueil des établissements pénitentiaires, et donc se donner les moyens de la tolérance zéro. [je souligne].

(Discours de J.-M. Le Pen du dimanche 23 septembre 2001, *21e Fête de Bleu-Blanc-Rouge*, page 12, ligne 23, page 25 du cahier en annexe) ;

ou encore,

Je m'engage, par une politique de fermeté et de volonté, fondée sur la tolérance zéro, à restaurer l'ordre et la loi et à organiser un référendum sur le rétablissement de la peine de mort pour les crimes les plus graves. [je souligne].

(Discours de J.-M. Le Pen du dimanche 23 septembre 2001, *21e Fête de Bleu-Blanc-Rouge*, page 13, ligne 33, page 26 du cahier en annexe).

Les constructions de « impunité zéro » et « tolérance zéro » semblent signaler la qualité de ce qui est « vidé » de sa substance ; ici, l'impunité, l'intolérance. C'est la « non-tolérance » comme mode de sanction à l'incivilité et à l'insécurité. L'« im-punité » a plutôt un versant juridique. Elle concerne ce qui ne doit pas ignorer être de la loi. Elle touche aux règles de vie sociale. « L'impunité enhardit au crime » écrivait Littré. Ces forgeries ont des qualités phonologiques et mnémotechniques. Elles semblent obéir à une syntaxe propre où « zéro » viendrait forclorre. Ce serait comme de dire : « Non ! » avant l'objection attendue. L'autorité du ton est aussi l'autorité d'un symbole numéral abstrait appliqué aux comportements humains.

VI.1.2.1.1.2. La circulation de « impunité zéro »

Considérons dans le corpus cet exemple de faits d'altérité qui renvoie à une circulation idéologique de « impunité zéro » :

(P. 27) Les trucs de l'inspecteur gadget [sur-titre]

Chirac sort de son chapeau un "plan d'ensemble contre l'insécurité" [titre]

On en tremble déjà dans les cités ethniques... [sous-titre]

Jacques Chirac en campagne endosse la panoplie du parfait petit sécuritaire. A grands coups de déclarations fracassantes, de promesses d'« impunité zéro » et de grand plan révolutionnaire contre l'insécurité. Les banlieues en frémissent d'avance [je souligne]

(article de *Présent* du mercredi 20 février 2002).

Dans cet extrait, le discours du locuteur de *Présent* évoque le discours de campagne du candidat Chirac. Il le fait en cherchant à porter atteinte à la parole chiraquienne comme le dit en sur-titre

de manière péjorative *trucs de l'inspecteur gadget*. Dans cette perspective, le journaliste cite les mots de Chirac - « impunité zéro » en comme l dit - pour leur opposer la réaction des lieux qui devraient se sentir concernés par de telles mesures (*les cités ethniques* en sous-titre, *les banlieues*), le tremblement, le frémissement (on en tremble déjà dans les cités ethniques, les banlieues en frémissent d'avance). *Cités ethniques* a comme équivalent lexical banlieues. Cette équivalence participe de la racisation de l'espace social. Nous trouvons aussi dans *Présent* les expressions *banlieue(s) ethnique(s)* et *quartier(s) ethnique(s)*. Le journaliste met ironiquement en scène le dire de Chirac en plaçant ce qu'il devrait hypothétiquement être, politiquement un grand plan révolutionnaire contre l'insécurité (dans le texte), face à ce qu'il semble déclencher : tremblement et frémissement. La distance de l'émission politique à la réception populaire, de l'action réelle au frémissement posé, discrédite la parole chiraquienne. Le locuteur s'appuie sur la manière de dire de l'autre - par l'accord du locuteur avec le dire de Chirac et l'accord dans la nomination - pour mieux le retourner et déconsidérer le programme politique du président-candidat : l'impunité zéro ne fait peur à personne surtout pas à ceux qui devraient se sentir concernés par de telles déclarations : les banlieues comme cités ethniques. Le présupposé de *Présent* est que l'insécurité est dans ces lieux et de ces lieux. L'accord du locuteur avec la nomination de Chirac se fait d'autant plus que comme nous le disions précédemment Le Pen recourt depuis les années 90 à « tolérance zéro ». Ainsi, dans la perspective du journaliste en P. 27, ce qui est annoncé comme des promesses par le candidat en campagne restera à l'état de promesses pour tous ceux qui ont le souci, comme les gens d'extrême droite, de la sécurité. Là encore, le locuteur commente le dire en faisant jouer les représentations propres à son idéologie, pour construire son discours extrémiste. La mise en balance argumentative - la nécessité d'autre pour dire vrai, la nécessité des mots des autres - est ce qu'il lui faut pour faire vivre sa marginalité politique. Le message est ainsi construit idéologiquement. Il s'appuie sur un rapport au monde à partager et sur ce qu'il faut de déni de l'autre (ici, la parole chiraquienne, elle-même emprunteuse) pour exister.

Nous pouvons évoquer à ce sujet l'argument de rétorsion qui consiste à récupérer les mots et les thèmes de l'autre pour le retourner contre son adversaire. Dans le cas présent, il s'agit plus précisément de redonner sens à ce qui est par ailleurs emprunté. L'argument de rétorsion est à la fois une reprise et un retournement d'arguments³⁵. Il peut s'agir aussi d'une dépossession-réappropriation. Selon Marc Angenot,

Dans le cas de la rétorsion, le polémiste [...] se sert dans sa réplique des données, des axiomes et des concepts mêmes de l'adversaire. Il arrivera qu'il les reprenne réellement à son compte, mais souvent ce

ne sera que par feinte, pour démontrer que, toutes choses égales, il est possible de démolir la défense adverse sans en changer les éléments³⁶.

Il nous semble retrouver ici ce que nous affirmons du travail de la valeur des mots autres par l'énonciation représentante. A travers ce travail, il s'agit de convoquer les propres éléments discursifs de la représentation empruntée pour les refaçonner argumentativement. Ainsi, *Présent* montre comme mots de Chirac des façons de dire qui peuvent être aussi les siennes, comme le pointent les dernières citations de Le Pen ci-dessus, mais pour les dénigrer. Il s'agit de discréditer un emprunt idéologique qui peut être considéré comme non crédible dans la bouche de l'emprunteur. Comme nous l'avancions, les éléments conceptuels pour autant qu'ils peuvent être identiques - M. Angenot parle de « démolir la défense adverse sans en changer les éléments » (nous soulignons) - sont rejoués sémantiquement pour signifier autrement que ce qu'ils représentent. Leur désignation prend sens dans l'énonciation citante. Nous sommes dans le cas d'une dénonciation de l'autre, cet autre se trouvant discursivement sensé.

On retrouve en P. 27 ce que nous observions du jeu de substitution et de réactualisation sémantiques. La représentation de la nomination autre insatisfaisante - il s'agit de promesses - est reprise sémantiquement pour celle du locuteur citant : c'est « tolérance zéro » qu'il faut comprendre pour « impunité zéro ». « Tolérance zéro » convoque le FN et ses représentations xénophobes, contre celle de Chirac autoritaire, policière, mais non spécifiquement raciste. Le locuteur instaure un schéma partisan ami/ennemi où la représentation de l'ennemi politique est exposée pour être contrariée.

Le processus d'idéologisation de la désignation autre par le discours citant amène à une représentation sémantiquement satisfaisante du point de vue de sa communauté politique, partisane. Le réengagement de la désignation de « impunité zéro » donne une nouvelle valeur à ce qui est montré comme autre dans le discours de *Présent* sous la forme d'une MA a-glosique argumentative. La resémantisation par l'autre, c'est-à-dire encore une réévaluation argumentative discursive, n'est pas sans nous rappeler ce que Simone Bonnafous et Pierre Fiala disent de l'argumentation de la revue *Éléments*, revue théorique de la nouvelle droite publiée par le GRECE (Groupement de Recherches et d'Études pour la Civilisation Européenne) :

les raisonnements paradoxaux, antithétiques, disjonctifs, recourent parfois à l'accumulation de joncteurs, mais le plus souvent c'est une formule, une citation, une figure qui tient lieu de développement causal, consécutif ou explicatif. La concision vise ici un effet différent. Il ne s'agit pas de répéter pour la centième fois une argumentation bien connue [...] mais au contraire d'éveiller l'attention du lecteur³⁷.

Sur un plan plus large, le processus de réévaluation renvoie à la réflexion de Clément Rosset selon qui « le sens est ce qui est fourni non pas par lui-même, mais par l'autre »³⁸.

La déclaration du président-candidat citée dans *Présent* a des équivalents dans *Le Monde* et *La NR*. Les extraits des articles suivants sont datés du même jour :

(LM. 18) M. Chirac décrit une France gagnée par "la peur" et préconise la création d'un ministère de la sécurité [titre]

A Garges-lès-Gonesse, le président candidat a tracé, mardi 19 février, les axes de son programme de lutte contre "*la montée de la violence*" et prôné l'application du principe d' "impunité zéro" [chapeau introductif]

Affirmant : "il n'y a pas de fatalité à l'insécurité et à la transgression de la loi", M. Chirac a notamment préconisé l'application, en France, d'un principe d' "impunité zéro" qu'il a résumé en ces termes : "*Aucune infraction, aussi légère soit-elle, ne doit plus être laissée sans réponse*", suggérant "*une réponse adaptée, proportionnée à la faute, juste, mais certaine, immédiate et dissuasive*". [je souligne] (article du *Monde* du mercredi 20 février 2002),

(NR. 23) Sécurité : le plan Chirac [titre]

Jacques Chirac est entré en campagne sur le thème de la sécurité en présentant un plan "global" de lutte contre la délinquance, posant le principe de "l'impunité zéro" [chapeau introductif]

Ces mesures contribueront à atteindre "l'impunité zéro" afin qu' "*aucune infraction, si légère soit-elle*", ne soit laissée sans une réponse immédiate, dissuasive et proportionnée à la faute, a-t-il dit. [je souligne] (article de *La NR* du mercredi 20 février 2002).

En LM. 18 et en NR. 23, les locuteurs-journalistes rapportent le même discours du président-candidat. Les articles sont rédigés ici vraisemblablement à partir d'un communiqué de campagne. Ce rapport du discours de campagne au discours de presse se fait sur le même mode de la reformulation-traduction avec monstration de discours autre. On trouve ainsi la modalisation de « impunité zéro » dans le chapeau introductif des deux articles. La glose peut être du type *X', comme l dit*. Dans les deux extraits, le dire de Chirac y est introduit par le principe de en usage dans le texte. *Principe de* a remplacé *promesses de* dans *Présent* ci-dessus. Le discours change selon le point de vue à défendre.

Dans *La NR* et *Le Monde*, contrairement à *Présent*, le mot autre (impunité zéro) semble adapté à la réalité qu'il nomme, la montée de la violence, la lutte contre la délinquance. Ces cas correspondent à une circulation des représentations sécuritaires. En n'explicitant pas leur désaccord avec la façon de nommer de l'autre comme le fait *Présent* avec *promesses* par exemple, mais en la répercutant ainsi par transcription, les journalistes semblent actualiser les

représentations sécuritaires. Dans *Le Monde*, l'enregistrement de la représentation chiraquienne dans le qui va de soi du discours est cependant mis en balance avec la modalisation de « la peur » dans le titre. Le journaliste met à distance dans son énonciation cette façon de dire du président-chirac. Nous notons aussi dans ce sens dans le corps du texte, au début de l'article, les modalisations de (une France) « menacée », de « montée de l'insécurité » et de « vaincre la peur » : interprétativement, « menacée », « montée de l'insécurité »..., c'est lui qui le dit. Le journaliste ne peut laisser dire sans que cela vienne « heurter » son discours. Nous constatons par contraste que dans le titre en LM. 18 le segment préconise la création d'un ministère de la sécurité n'est pas modalisé, contrairement à « la peur » ou à ce que nous venons de souligner. L'allusion aux mots de Chirac ne porte pas ici à conséquence. Nous retrouvons ce même phénomène plus loin dans le texte avec :

(LM. 18) C'est dans cet esprit que devraient, selon le président-candidat, être élaborées "*deux grandes lois de programmation*", respectivement consacrées aux "*forces de sécurité*" et à la justice. [Je souligne].

Nous avons déjà observé cet extrait. « Forces de sécurité » renvoie à la manière de dire sécuritaire actuelle. Il est montré comme autre alors que justice ne l'est pas. A titre de comparaison, dans l'article du *Figaro* du mardi 19 février 2002, en F. 26, le journaliste ne montre aucun signe de réaction. Il rapporte le dire chiraquien sans pointer d' « étrangetés » : *Sécurité : le plan de Chirac (titre) / le parlement serait saisi très rapidement - dans les deux mois - de deux lois de programmation sur cinq ans, l'une pour les forces de sécurité, l'autre pour la justice* (dans le texte). *Deux lois de programmation et forces de sécurité* sont en usage, tout comme *justice*. La sensibilité énonciative et politique du journaliste n'est pas affectée ici, une loi de programmation pour la justice relève de l'évidence politique.

Nous remarquons le même phénomène dans l'extrait de cet article du *Monde* du dimanche 31 mars et du lundi 1er avril 2002, également déjà étudié :

(LM. 25) Vingt-cinq ans de tâtonnements [titre]

Hormis en période électorale, la lutte contre la délinquance tend à transcender les clivages politiques droite-gauche [chapeau introductif]

Lionel Jospin a martelé que la politique de sécurité se doit de privilégier "*la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques*" et que les pauvres sont les premières victimes de l'insécurité. [je souligne] (article du *Monde* du dimanche 31 mars et du lundi 1er avril 2002).

Le segment « la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques » est balisé, alors que contre les pauvres sont les premières victimes de l'insécurité ne l'est pas. L'altérité est signalée, laissant soupçonner que le dire convoqué ne convient pas aux représentations du journaliste sur la sécurité. Il semble que le journaliste du *Monde* ne puisse laisser dire sans pointer une extériorité par rapport à laquelle il se tient à distance. Il se détache de la représentation de l'autre qui habille son discours. Les raisons sociales sont aussi à prendre en compte dans la politique de sécurité, au même titre ou davantage que la responsabilité individuelle. De même, nous remarquons comment la parole de Le Pen est rapportée par le journaliste en LM. 21. « L'insécurité règne en maître en France », « est majoritairement le fait de l'immigration », « véritable sida mental », « le délinquant serait un malade, la "victime" d'une super-structure socio-économique » y sont modalisés, *répression maximale* avec *répression* en gras (en tête d'article³⁹) et le leader du Front national a trouvé les coupables (dans le corps du texte) introduisant et explicitant les thèses autoritaires et policières du FN. Les mots *répression maximale* viennent synthétiser la pensée frontiste. Le journaliste se met ainsi à l'écart de ce qu'il fait circuler en éclairant un peu plus la nature des représentations véhiculées. Pour autant, nous notons comment en LM. 25 *politique de sécurité* - comme mots de Jospin (*a martelé que*) - n'est pas modalisé et est pris en charge par le discours du journaliste, contrairement à « forces de sécurité » par exemple, précédemment en LM. 18. Le journaliste du *Monde* naturalise le discours de Jospin, il le prend à son compte. Le point de vue de Jospin sur une politique de sécurité semble apparaître comme celui du journaliste qui le partage ici. *Politique de sécurité* paraît relever d'une vision politique commune, jusqu'aux guillemets de « la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques » où le locuteur-scripteur laisserait au candidat du PS la responsabilité de ses propos et s'en distinguerait.

Dans *La NR*, en NR. 23, le journaliste montre aussi des signes de rejet des représentations sécuritaires chiraquiennes. Cet article est un catalogue des propositions du candidat-président. Le journaliste y évoque en contre-point la réplique du ministre de l'Intérieur de l'époque Daniel Vaillant :

Sans attendre, le ministre de l'intérieur Daniel Vaillant a répliqué au président-candidat, lui reprochant d'avoir "utilisé la méthode du copié-collé" pour faire des propositions directement inspirées, selon lui, des mesures appliquées par le gouvernement.

« Utilisé la méthode du copié-collé » vient ici critiquer le discours et argumenter contre le manque d'originalité du programme chiraquien. L'altérité est mise en scène comme discours

second (*selon lui*), le journaliste parlant sous le couvert de D. Vaillant. L'argumentation se réalise par l'autre dans l'énonciation du discours du journaliste, celui-ci se voulant une restitution fidèle des propos du ministre de l'Intérieur de l'époque. Les guillemets soutiennent le point de vue emprunté, contrairement à ce que nous avons pu observer en LM. 18 et LM. 25 respectivement pour « forces de sécurité » et pour « la responsabilité individuelle sur les excuses sociologiques » où il s'agissait de tenir à distance idéologique la parole politique.

Les articles de *Présent*, du *Monde* et de *La NR* ont comme pendant cet extrait du *Figaro* :

(F. 25) Présidentielle Le chef de l'Etat doit aujourd'hui annoncer plusieurs mesures fortes qu'il entend mettre très rapidement en œuvre s'il est réélu [sur-titre]
Chirac décrète la mobilisation générale contre l'insécurité [titre]
Le volet répressif du programme chiraquien se résume en une expression que certains au PS, utilisent aussi mais avec mille précautions de langage : "l'impunité zéro". [je souligne]
(article du *Figaro* du mardi 19 février 2002. Cet article se situe dans les pages intérieures du journal dans la rubrique France/Politique).

Tout d'abord, soulignons que cet article du *Figaro* et celui ci-dessous en F. 26 sont datés du mardi 19 février, date à laquelle s'est déroulée l'intervention du candidat Chirac. Les articles des autres supports sont datés du 20. Les articles du *Figaro* ont vraisemblablement été rédigés à partir du discours source de Chirac. Le texte aura été transmis au journal avant le jour de la déclaration publique du président-candidat.

Par rapport au *Monde* précédemment, en LM. 18, le journaliste du *Figaro* n'apporte pas de réserve aux propositions chiraquiennes. Au contraire, il en « asseoit » l'efficacité et la pertinence, ce que nous signalions ci-dessus. En F. 25, il s'agit de présenter les mesures fortes de Chirac, et non plus de douter de la réalité politiquement véhiculée et instaurée (« la peur »). Dans *Le Figaro*, le cadre idéologique de discours est explicite. La conviction partisane du journal y est affichée. Le journaliste peut aller jusqu'à incarner la parole du président-candidat :

L'allocation du candidat Chirac doit marquer les esprits, convaincre une opinion sceptique ou résignée qu'après des années d'impuissance, l'Etat est bien décidé à lutter contre l'insécurité, à s'en donner les moyens, et à donner effectivement un "coup d'arrêt" au fléau.

Nous revenons ci-dessous sur l'allusion idéologique de lutter contre l'insécurité.

De même, en F. 25, le dire du président-candidat (« l'impunité zéro ») peut avoir pour commentaire un dire qui met en scène l'adversaire politique : une expression que certains au PS utilisent aussi mais avec mille précautions de langage. Ce segment comme méta-commentaire

du dire de Chirac renvoie à un autre discours d'emprunt (P.S.) dans cet autre article du *Figaro* du mardi 19 février :

(F. 26) Le président-candidat doit annoncer aujourd'hui les mesures qu'il prendrait s'il était réélu [surtitre]

Sécurité : le plan de Chirac [titre]

Le président candidat est favorable à une répression accrue, il prône "l'impunité zéro" - une expression que le PS emploie avec la plus grande prudence - tout en mettant l'accent sur la prévention. [je souligne. Cet article se situe à la une du journal. F. 25 et F. 26 ont été publiés à la même date, dans le même journal] (article du *Figaro* du mardi 19 février 2002).

Nous avons déjà analysé des éléments de cet extrait. Ici, « impunité zéro » est interprétativement le dire d'emprunt du candidat Chirac en comme l dit. Au discours de Chirac est associé ce qui semble être une glose entre tirets : une expression que le PS emploie avec la plus grande prudence. Ce commentaire à l'image d'une glose est proche de celui que nous avons observé précédemment, le détour par le P.S. semblant à la fois justifier Chirac et discréditer le P.S. Les commentaires en F. 25 et F. 26 pourraient être la trace du discours critique source du président-candidat.

Ainsi, il y a la mise en évidence par le discours journalistique d'une circulation sans que la source apparaisse de manière explicite. Le sens s'établit par les mots de l'autre que l'énonciateur reprend à son compte. « Impunité zéro » peut également porter le commentaire de l'énonciateur sur son dire, la glose venant renforcer l'accord du locuteur au mot de l'autre. Impunité zéro est le mot pour la répression accrue et la prévention dans le texte. Le mot de Chirac est adéquat à la réalité qu'il nomme. Il apparaît aussi adapté au PS que le locuteur met ainsi en porte-à-faux. Il y aurait une circulation des représentations sécuritaires que le locuteur présente aussi comme celles du PS. Pour le locuteur du *Figaro*, la représentation sécuritaire de « impunité zéro » renvoie à la répression et à la prévention, ce qui pour lui semble faire défaut au parti de gauche. La prudence du PS est celle d'un parti qui ne semble pas assumer son tournant sécuritaire, notamment à travers l'articulation des volets répressifs et préventifs. Cette perspective correspond à la thèse portée par Charles Pasqua dans la tribune du samedi 22 et dimanche 23 décembre 2001 en F. 19 : *Insécurité Quand les idées d'autorité et de respect des lois sont bafouées* (sur-titre)/*L'accablant bilan socialiste* (titre). Nous retrouvons en F. 25 et en F. 26 l'opposition duelle, partisane où l'altérité représentée vient discréditer la représentation politique de l'autre, par ailleurs adversaire politique. *Le Figaro* s'y fait le porteur critique des thèses sécuritaires chiraquiennes.

Dans *Le Monde*, par exemple en LM. 24, le déni politique, le déni de l'autre politique peut se réaliser a contrario sous couvert des contestations de la gauche : *La tuerie de Nanterre exacerbe l'affrontement Chirac-Jospin* (titre) : *Mercredi, quelques heures après la tragédie, une petite phrase de Jacques Chirac assurant que « l'insécurité, ça va de l'incivilité ordinaire au drame que nous avons connu », avait suscité les protestations d'une gauche refusant l'amalgame* (article du samedi 30 mars 2002). L'assurance du dire chiraquien (assurant que « X ») est contre-argumentée par la dénonciation de l'amalgame par la gauche que met en scène le discours du journaliste du *Monde* (les protestations d'une gauche refusant l'amalgame). Le journaliste du journal se place du côté de l'opposant politique (à gauche) pour critiquer les représentations véhiculées (de la droite). *Le Monde* peut aussi se mettre à distance du schéma partisan et convoquer la société civile pour exprimer son refus de la réalité proposée : en LM. 28b : *Des professionnels de la justice dénoncent une campagne sécuritaire* (en titre).

D'une manière générale, ici pour « impunité zéro », la répétition des dires d'un locuteur à un autre pointe en chacun des supports cet autre commun par lequel la circulation opère et s'inscrit, et pour lequel les manières de dire peuvent se ressembler, se rassembler, mais aussi à travers lequel les opinions peuvent différer et s'exprimer⁴⁰.

VI.1.2.1.2. Contre l'impunité

Considérons cet autre exemple de faits d'altérité en rapport avec une voix politique et l'impunité dans le corpus du *Monde* :

(LM. 20) A Mantes-la-Jolie, Jacques Chirac réaffirme sa volonté de lutter "contre l'impunité" [titre]
 Le candidat a été chahuté par des jeunes après une visite dans un quartier difficile des Yvelines
 [sous-titre]
 A l'intérieur, le candidat explique calmement, pour la troisième fois, que "le problème, c'est l'impunité. Il faut lutter contre l'impunité". "On a laissé s'effacer les repères, les règles, les références", assure Jacques Chirac [...]. [je souligne]
 (article du *Monde* du mercredi 6 mars 2002).

Dans le titre, « contre l'impunité » s'interprète comme un fragment d'emprunt du discours de Chirac. Ce fragment est approprié à l'objet du dire du locuteur du *Monde* dès lors qu'il s'agit de parler du programme du président-candidat. En cela, la glose interprétative peut être du type *X'*, pour parler comme *l*. Le segment « contre l'impunité » renvoie à l'expression « impunité zéro » dont il semble être une déclinaison. Il s'agirait d'effets de mémoire, la transformation des formulations opérant dans la formation discursive sécuritaire. Le champ sécuritaire est une

formation discursive, il a ses répétitions, ses reformulations et ses préconstruits : « toute formulation possède dans son “domaine associé” d’autres formulations qu’elle répète, réfute, transforme, dénie... c’est-à-dire à l’égard desquelles elle produit des effets de mémoire spécifiques » (J.-J. Courtine)⁴¹. Nous reviendrons ultérieurement sur l’évidence posée par le préconstruit dans notre traitement de l’insécurité dans les transports.

« Contre l’impunité » semble ainsi à rapprocher de ce que nous avons observé précédemment de « sentiment d’impunité » plutôt comme dire de la police et pour pointer les mineurs délinquants, ce que confirmerait la RDA en DD « on a laissé s’effacer les repères, les règles, les références » dans le corps de l’article du *Monde* ici.

« Contre l’impunité » en titre est la représentation d’un plus grand fragment du discours chiraquien « le problème, c’est l’impunité. Il faut lutter contre l’impunité » dans le corps de l’article. Ce segment est lui-même l’élément d’une reformulation-traduction avec monstration du discours de Chirac. Il s’agit plus précisément d’un DI quasi-textuel en I dit que « X ». Ce sont les mots avec lesquels le locuteur-journaliste parle et façonne son discours. Les éléments de discours de Chirac sont introduits dans le discours du locuteur citant par les verbes réaffirmer et expliquer. Contrairement à *expliquer (calmement)*, *réaffirmer (sa volonté de lutter)* semble plutôt connoter le dire représenté, la connotation tenant ici de la valeur ajoutée. L’expression verbale est de l’ordre de ce qu’il semble nécessaire de comprendre de la situation sociale nationale : cette lutte s’impose, l’impunité est le problème et la cause de l’insécurité. Le journaliste semble ainsi prendre une posture de soutien et non de désaccord par rapport à ce qu’il fait circuler par son dire. Tout du moins, il ne porte pas de réserve aux représentations d’évidence de Chirac. L’argumentation se fait ici par la mise en scène de la résonance d’une parole chiraquienne dans le cadre du réel proposé : insécurité/impunité. Ce cadrage du réel fait passer la proposition chiraquienne pour l’acquis, pour du communément admissible : « le cadrage du réel dit l’ordre du monde et propose de le partager »⁴².

Pourtant, le journaliste contre-argumente en convoquant d’autres dires. Il oppose à « contre l’impunité » selon Chirac la réaction de jeunes gens de Mantes-la-Jolie au début de l’article et celle de Jospin à la fin. Le journaliste représente les dires de liesse de cette jeunesse (« voir Chirac », « Chi-rac, Chi-rac »). Il les articule avec ceux de la raillerie (« les pièces jaunes de Bernadette ») et/ou de la contestation politique, citoyenne (« hommes politiques qui ne viendraient que pour amadouer les électeurs », « Supermenteur », « voyages payés en liquide », « Chirac voleur »). Le dire de Jospin est : « on parle d’impunité zéro, il faut qu’il n’y ait alors aucune impunité pour personne, le principe est clair : du haut jusqu’en bas ». En mettant en scène ces points de vue autres, le journaliste porte des réserves qui sont autant de contestations à l’ordre politique

chiraquien. Pour le journaliste du *Monde*, l'impunité doit concerner toutes les personnes dont la figure présidentielle garante de la paix sociale. La crédibilité politique impose de s'appliquer d'abord à soi-même ce que l'on veut faire vivre aux autres.

L'article du *Monde* du mercredi 6 mars 2002 a pour équivalent l'article de *La NR* du mardi 5 mars 2002 :

(NR. 25) Chirac dénonce l'impunité [titre]

A Mantes-la-Jolie, Jacques Chirac a durci le ton sur la sécurité. Il a dénoncé "le système d'impunité" [chapeau introductif]

Jacques Chirac, [...], a dénoncé "le système d'impunité" qu'on aurait laissé s'instituer en France au nom d'une "culture de la permissivité et du laxisme". [...]

"*Il faut lutter contre l'impunité*", a dit Jacques Chirac à Mantes-la-Jolie, en déplorant qu'on ait "*laissé s'effacer les repères, les règles, les références*".

"*Depuis " il est interdit d'interdire " jusqu'à " c'est la société qui est violente ", on a imprimé dans l'esprit des gens que c'était comme ça et qu'on n'y pouvait pas grand-chose. C'est ça qui doit changer. Il n'y a pas de fatalité à ce que les gens soient agressés*", a-t-il poursuivi. [je souligne].

« Le système d'impunité » qui renvoie à « contre l'impunité » ci-dessus existe dans le chapeau introductif de l'article et dans le corps du texte. Chacun des segments est introduit par le même groupe sujet-verbe (Chirac/il a dénoncé). Ils correspondent au titre de l'article Chirac dénonce l'impunité en usage.

Contrairement à l'exemple précédemment observé avec réaffirmer, le verbe dénoncer (a dénoncé) connote en le dépréciant le dit représenté (« le système d'impunité »). Cette connotation va dans le sens des représentations de Chirac, c'est-à-dire l'impunité comme problème, ce que nous avons aussi observé ci-dessus en LM. 20 où il s'agissait de lutter « contre l'impunité ». Le locuteur fait circuler les valeurs politiques chiraquiennes d'une insécurité liée à l'impunité. Cependant le conditionnel (*aurait laissé*) semble ici marquer la réserve du locuteur par rapport aux assertions chiraquiennes d'un « système d'impunité » lié à une « culture de la permissivité... ». L'ambiguïté existe du lien de causalité ainsi instauré.

Dans l'autre bloc, « laissé s'effacer les repères, les règles, les références » semble proche de « culture de la permissivité et du laxisme » ci-dessus. Le dire représenté est introduit par *en déplorant que* dépréciatif. Le sens de « laissé s'effacer... » est ainsi réengagé pour être conforté par le locuteur citant. Le commentaire dans l'énonciation a remplacé la mention, de même qu'il a remplacé la prudence de dire au conditionnel. Ce commentaire conduit à l'évidence des représentations chiraquiennes, notamment à travers l'association impunité et laxisme ambiant qui peut laisser penser à impunité zéro. Nous y arrivons. Le journaliste construit sa

représentation du monde à travers celle de Chirac, en y participant. Ne sont pas commentés les présupposés politiques autour de la perversité des idéologies nées de mai 68 (« il est interdit d'interdire ») et des causes sociales de la violence : « c'est la société qui est violente » renvoie à la vision d'une politique sociale de l'insécurité, celle notamment défendue par Jospin. Il les répète et semble en accentuer la pertinence en ne mettant plus sous condition les assertions chiraquiennes, en n'y apportant pas de réserves : *a-t-il poursuivi* affirme. Ainsi, les mots de Chirac semblent convenir à la dénonciation de l'impunité, finalement à l'instauration d'une politique plus répressive ce contre quoi le journaliste ne s'oppose pas et dès lors ce qu'il semble admettre et faire circuler pour acquis.

Dans les extraits du *Monde* et de *La NR* l'altérité discursive se réalise aussi à partir d'un communiqué de campagne ou d'une dépêche de l'AFP. C'est par rapport à cet extérieur discursif que chaque support inscrit l'autre qui parle dans son discours argumentant avec cet autre. Sur ce point, pour Philippe Breton (2003), l'argumentation relève bien d'un acte de communication qui vise à faire partager par autrui une opinion :

ce sont le plus souvent des opinions qu'on argumente que des vérités ou des erreurs... On réhabilite l'opinion qui n'est pas une croyance molle ou une vérité peu rigoureuse, mais bien la matière de notre vie quotidienne, le ciment de notre adhésion à la vie et le fondement de nos choix les plus essentiels.⁴³

Ainsi, chaque support dessine ses propres représentations par rapport à cet autre qui façonne le discours des journalistes. Dans *Le Monde*, le discours de Chirac est modalisé contextuellement. Il s'articule dans un ensemble de contre-points qui font basculer les propositions chiraquiennes du côté du « tour de force » : c'est l'impunité zéro de celui qui ne peut pourtant pas se prévaloir d'un tel programme. Sont sous-jacentes toutes les interrogations sur la moralité politique de Chirac (« voleur », « voyages payés en liquide »). La mise en scène énonciative est construite de sorte qu'elle laisse porter un regard critique aux thèses sécuritaires du président-candidat. L'argumentation dans *Le Monde* se fait par les points de vue et par la mise en perspective des discours convoqués des jeunes de Mantes-la-Jolie et de Jospin. Les propositions chiraquiennes semblent ainsi se discréditer d'elles-mêmes, les différents points de vue détournant, annihilant le point de vue phare. Dans *La NR*, l'argumentation du journaliste se réalise de manière ambiguë. Elle peut se construire dans la modalisation discursive d'un conditionnel qui délie l'association « système d'impunité » et « culture de la permissivité et du laxisme », la jonction pouvant apparaître abusive. Elle peut aussi imposer sans distance l'impunité et l'absence de règles, d'y mêler la culture soixante-huitarde et la vision sociale de l'insécurité. C'est aussi

selon un point de vue particulier que le journaliste de *La NR* relate dans cet autre article du mardi 5 mars l'épisode de Mantes-la-Jolie, en NR. 24 : *Le ton monte (titre) / Jacques Chirac a éprouvé hier, dans la banlieue sensible où il était, la réalité des « incivilités », comme se faire apostropher et cracher dessus*. Dans cet extrait, le déplacement de Chirac est traité sous l'angle sécuritaire (la réalité des « incivilités »), et *a éprouvé* vient asserter cette perspective.

Dans *La NR*, l'ambiguïté des positions entre vision unilatérale sécuritaire et perception complexe prenant en compte les causes interpersonnelles de l'insécurité (précédemment en NR. 14), entre la réserve de dire au conditionnel et/ou la certitude de l'amalgame peut conduire le journaliste à l'excès discursif comme dans cet extrait en NR. 27 :

Violence : Evreux relance le débat [titre de l'article de référence]

(NR. 27) Quelles réponses ? [encadré]

L'affaire d'Evreux, quelle que soit la cause exacte de l'altercation entre un père et les racketteurs de son fils, pose une nouvelle fois le problème de l'insécurité, sujet phare de la campagne présidentielle.

La bande était connue des services de police, des témoins ne sont pas intervenus, les familles des agresseurs jurent que leurs enfants sont des anges... La violence est banalisée, sur fond de haine, de racisme, de rivalités ethniques, de chômage [...].

Son député-maire, Jean-Louis Debré, RPR, ancien ministre de l'intérieur, a stigmatisé hier "l'impunité" et le "laxisme d'une justice trop souvent débordée et incapable de prendre la mesure de la délinquance". Et de dénoncer "l'incapacité, faute de moyens, de notre justice de sanctionner" pour réclamer "une justice plus sévère". [je souligne] (article de *La NR* du jeudi 14 mars 2002).

« L'impunité » reste ici comme le plus petit fragment d'emprunt du programme chiraquien. Nous sommes à la date du 14 mars, soit plus d'une semaine après l'annonce chiraquienne si l'on s'en tient à notre corpus. « L'impunité » est un fait d'altérité à l'image du dire de Debré qui dit lui-même à l'image du dire de Chirac. Pour ainsi dire, J.-L. Debré « active » la parole chiraquienne, il la fait circuler. Le locuteur-journaliste représente cette circulation sans qu'il y ait de précision sur l'origine de la parole source empruntée. La recontextualisation se fait sur le mode d'une modalisation qui relève de l'interprétation pour le lecteur-récepteur. Le locuteur s'inscrit de concert avec la parole en circulation qu'il réduit ici à sa part minimale : « l'impunité » est le mot de l'autre qui convient. Il est adapté à la situation d'une violence gratuite et aveugle, dans le contexte du passage à tabac d'un père de famille, mortellement blessé. « L'impunité » porte la représentation chiraquienne que le locuteur associe à « laxisme (d'une justice...) » comme en NR. 25. Et, comme en NR. 25, le locuteur en fait travailler le sémantisme par un verbe locutoire connoté négativement (stigmatisé), cette resémantisation venant

conforter les valeurs du président-candidat. « L'impunité » et la nécessité de lutter contre elle vont dans le sens des représentations sécuritaires qui paraissent communément admises. Le locuteur les véhicule selon son idée de l'insécurité des bandes, et plus spécifiquement par analogie avec *rivalités ethniques* (dans le texte) et sous-entendu, de l'insécurité des bandes ethniques. Mais la juxtaposition de *haine*, de *racisme*, de *rivalités ethniques* et de *chômage* dans le fil du texte conduit à un large spectre des explications de la violence entre causes psychologiques (*haine*), causes idéologiques (*racisme*) et causes sociales (*chômage*), le *chômage* succédant aux *rivalités ethniques* après le *racisme*.

Ainsi, dans cet extrait, le processus de circulation semble s'effectuer par l'accord du locuteur aux représentations existantes multiples. Ces représentations associent l'impunité à une certaine ambivalence de la délinquance, à une délinquance organisée comme nous avons pu l'observer au début de cette partie, l'insécurité ayant à voir en partie avec l'ethnicité des acteurs de la violence. Cette délinquance existe dans l'association des différentes approches idéologiques (ethniques/sociales). Dans ce cas, le dire de l'autre est le support du développement argumentatif du locuteur citant par lequel les idées racistes du FN peuvent de manière diffuse exister. Nous verrons en quoi ci-dessous *problème de l'insécurité* (dans le texte) participe aussi de la réalité frontiste.

VI.1.2.2. La tolérance

Nous traiterons, dans cette sous-partie qui a pour thème la tolérance, de la circulation (idéologique) de tolérance zéro (1) et de tout répressif (2).

VI.1.2.2.1 La tolérance zéro

Précédemment, nous avons précisé que la politique de la « tolérance zéro » est née aux Etats-Unis et que le Front national s'en ait saisi en premier en France dans les années 90. Ainsi, citons cet exemple d'emploi de tolérance zéro dans le corpus de *Présent* :

(P. 25) La délinquance des "jeunes" [sur-titre]

Un symptôme des "dysfonctionnements de notre civilisation" ? Non : de leurs mœurs [titre]
[notre est souligné dans la version originale du texte]

Il n'y a qu'une réponse à ces "jeunes" qui, loin de commettre des "incivilités" (des "petits méfaits", des "désordres" comme dit ce président minorisateur), multiplient des actes de barbarie : la **tolérance zéro**. [je souligne] (article du samedi 23 février 2002).

Le locuteur de *Présent* représente « tolérance zéro » en gras. Comme nous l'avons déjà observé, cette modalisation marque l'insistance du locuteur sur ses mots pour dire la chose (l'absence de

toute tolérance). Nous avons pu notamment dire dans nos précédentes analyses que la mise en gras dans *Présent* avait pour effet de créer un niveau de lecture a minima : s'il ne fallait retenir qu'une chose. Dans le cas de *Présent*, l'ancrage idéologique est bien le discours du FN, il n'y a pas d'incertitude sur le discours référent. Citons encore sur ce point :

Je m'engage, par une politique de fermeté et de volonté, fondée sur la tolérance zéro, à restaurer l'ordre et la loi et à organiser un référendum sur le rétablissement de la peine de mort pour les crimes les plus graves. [je souligne]

(Discours de J.-M. Le Pen du 23 septembre 2001, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, page 13, ligne 33 ; page 26 du cahier en annexe).

Avant de revenir aux circulations qui retiennent tout particulièrement notre attention, considérons maintenant des dires en mention qui pourraient référer au concept sécuritaire du FN. Citons pour cela les passages suivants dans *Le Figaro* :

Haute-Savoie La mort accidentelle de quatre jeunes à bord d'une voiture provoque l'attaque du commissariat [sur-titre de l'article de référence]

Scènes d'émeutes à Thonon-les-Bains [titre de l'article de référence]

(F. 4) Le maire : "Je suis pour la tolérance zéro" [titre de l'encadré]

"Ce ne sont pas les citoyens qui doivent se trouver en insécurité. Il faut mettre les délinquants en état d'insécurité. Je suis pour la tolérance zéro", déclarait hier le maire de Thonon-les-Bains, Jean Denais (UDF). Des propos en réaction aux accusations des étranges "manifestants" de la veille, qui évoquaient les harcèlements dont ils seraient victimes de la part des policiers. [je souligne] (article du *Figaro* du lundi 15 octobre 2001)

et,

(F. 27) Ni épouvantail, ni poudre aux yeux [titre]

Depuis vingt bonnes années, on tergiverse, on bavarde, on glose. On ajoute des mots dans le dictionnaire : "tout-préventif", "tolérance zéro", "incivilité". [...]

"On" désigne les gouvernants de toutes les couleurs et de toutes les obédiences qui se sont succédé dans ce pays. [je souligne] (article du *Figaro* du mardi 19 février 2002).

En F. 4, le contexte de discours, des faits de violence à Thonon-les-Bains après un accident mortel, place tolérance zéro dans un cadre hexagonal. Dans cet article, le locuteur mentionne le dire du maire de la ville par deux fois : « je suis pour la tolérance zéro ».

En F. 27, « tolérance zéro » est un autonome. Il est en mention pure. Il s'agit d'un signe en tant que signe du dictionnaire politique. « Tolérance zéro » semble renvoyer aux mots des gouvernants (« on » désigne les gouvernants de toutes les couleurs et de toutes les obédiences

qui se sont succédé dans ce pays) à côté de « tout préventif » et de « incivilité ». Pour autant, comme nous l'avons déjà dit, si tolérance zéro trouve sa source dans l'espace sécuritaire américain, en France l'expression est associée à la politique sécuritaire du FN, ce qui semble contradictoire avec le ton générique du locuteur du *Figaro*, d'autant plus qu'il renvoie à des gouvernants. Le personnel politique du FN n'a jamais fait partie des gouvernants. A moins que l'expression tolérance zéro ne soit associée à la politique sécuritaire américaine, mais aussi à celle du FN, et par analogie à la politique chiraquienne de l'impunité zéro, chacune d'elles ne semblant pouvoir exister sans l'autre.

L'ambiguïté de tolérance zéro dans le discours de presse, - c'est-à-dire sans que la distinction soit clairement établie entre ce qui est du discours du FN et ce qui n'en est pas -, peut aussi être exprimée par tolérance zéro dans le discours de la communication :

(F. 31) François Bayrou monte la tolérance zéro en soufflet [titre]

Il [François Bayrou] n'est que candidat à la présidence de la République. La plupart de ses rivaux, comme lui, ont à leur programme la tolérance zéro, ou sa variante, l'impunité zéro. [je souligne ; et je précise François Bayrou] (article du *Figaro* du jeudi 11 avril 2002).

Dans cet extrait, le locuteur du *Figaro* ne semble plus établir de différence entre les deux notions considérant une claque comme l'expression de la tolérance zéro et de l'impunité zéro : sa variante, selon ses mots. Il porte un commentaire de quasi équivalence (sa variante) entre les deux modalités de dire sans réellement en préciser ou en pointer les spécificités politiques et idéologiques. L'idéologie sécuritaire y est naturalisée et sans distinction référentielle. Ainsi, le locuteur ne se situe pas par rapport aux discours en cours et aux représentations en circulation. L'idée sécuritaire existe dans l'effacement de ces références, de ces spécificités et de ces différences.

Considérons ce cas de circulation idéologique de « tolérance zéro » à travers lequel le locuteur distingue les points de vue pour donner le sien :

(F. 6c) Le "superflic" de Fabienne Keller [titre]

Francis Jaeki prévient d'emblée qu' "il n'y a pas de Zorro dans la police". Il est resté un homme de terrain, qui aime aller dans les quartiers, y compris le dimanche, pour "sentir l'ambiance" et mesurer les difficultés des habitants. A la "tolérance zéro", il préfère l' "*impunité zéro*", tout en rappelant que "la mission de sécurité incombe à l'Etat". [je souligne] (article du *Figaro* jeudi 25 octobre 2001).

Nous avons dans cet extrait les représentations de « tolérance zéro » entre guillemets et de « impunité zéro » entre guillemets et en italique. Il s'agit de deux faits d'altérité. Comme nous l'avons déjà observé, ces deux désignations renvoient à deux identités politiques et idéologiques, celle du FN et celle du candidat Chirac.

« Tolérance zéro » peut être interprétativement une MA d'emprunt en *comme l dit* à l'image du discours sécuritaire américain, à l'image du discours stéréotypique dès lors que l'on parle de sécurité, ou encore à l'image du discours de J.-P. Le Pen qui, comme nous l'avons dit, préférera, contrairement à Chirac, garder la dénomination originelle pour parler de sécurité et de retour à l'ordre, y associant le concept fondateur et constituant du danger de l'immigration. L'ambiguïté porte sur l'origine de la parole empruntée, ainsi que sur le discours représenté : le discours sécuritaire américain, le discours sécuritaire chiraquien et/ou le discours sécuritaire du FN. Chaque lecteur peut entendre la voix de qui bon lui semble par ce discours à la source indéterminée, à interpréter. Chaque lecteur peut se positionner idéologiquement dans l'indétermination de l'attribution du discours représenté.

« Tolérance zéro » comme mot autre en circulation - mot du discours sécuritaire américain et/ou FN - ne semble pas adéquat à la situation sociétale des quartiers de Strasbourg. F. Jaeki s'oppose aux manières de dire qui représenteraient la situation de la ville alsacienne comme proprement « insécuritaire » à l'image de certains quartiers de villes américaines par exemple ou à l'image des représentations du FN. De même, pour le journaliste qui met en scène la parole du superflic, il semble qu'il y ait à se défier de ces représentations. Par son discours et les différences relevées ci-dessus entre guillemets et entre italique et guillemets, le journaliste met en scène la mauvaise et la bonne manière de dire. Il met en scène par l'autre inadéquat la bonne façon de penser, la sienne, celle qu'il défend contre une autre (FN).

De son côté, « impunité zéro » peut renvoyer interprétativement à une MA d'emprunt comme dire de F. Jaeki qui elle-même renvoie au dire à J. Chirac en *comme l dit*. Nous sommes là aussi dans le cas d'une circulation des dires où J. Chirac semble finalement parler par la voix de ce fonctionnaire de la police strasbourgeoise. F. Jaeki se fait en cela le porte-voix du thème de campagne de Chirac. « Impunité zéro », le mot est juste pour ce qui n'est pas la tolérance zéro, pour la mesure des difficultés des quartiers (dans le texte). Il correspond à la situation sociétale strasbourgeoise.

Le journaliste reprend à son compte la pertinence du mot autre. Pour ainsi dire, l'idéologie du journaliste s'identifie à l'idéologie représentée, celle de Chirac. L'énonciation représentante fait circuler les représentations attachées à la parole chiraquienne que le fonctionnaire mobilise autour de la prise en compte de la réalité des difficultés du terrain. Toutefois, l'articulation logique entre

« impunité zéro » et « la mission de sécurité incombe à l'Etat » reste floue. En quoi l'impunité zéro se distinguerait-elle de la mission de sécurité de l'Etat ? A moins d'estimer que c'est plutôt l'idée de la tolérance zéro qui permet de considérer que la sécurité est assurée par l'Etat, ceci concerne aussi l'impunité zéro : ce que le journaliste précise. Il y a ainsi ici une circulation des représentations sécuritaires qui peut avoir en référence l'idéologie du FN. La désignation du FN semble tout d'abord inadéquate et celle du candidat Chirac opportune, mais pour que soit précisé un extérieur constituant qui peut renvoyer dans les deux cas aux considérations politiques du FN. D'un autre côté, la réévaluation se fait dans la chaîne discursive par une traduction du mauvais vers le bon mot pour la chose, en présence des désignants et pour des identités idéologiques opposables. Nous pourrions parler de circulations concurrentielles à propos de cette confrontation sémantique des désignations et à travers elles de leurs références : expressément raciste pour le FN, non raciste pour Chirac. Les valeurs de représentations s'opposent ainsi par leur mise en rapport argumentatif.

VI.1.2.2.2. Tout répressif

Pour poursuivre dans l'illustration de notre propos d'une circulation idéologique qui se réalise par le rapport entre deux systèmes de représentations et plus spécifiquement par la circulation de la représentation autre dans l'ambiguïté sémantique et énonciative de faits d'altérité en discours, citons cet extrait de F. 25 à propos de « tout répressif » :

- (F. 25) Présidentielle Le chef de l'Etat doit aujourd'hui annoncer plusieurs mesures fortes qu'il entend mettre très rapidement en œuvre s'il est réélu [sur-titre]
Chirac décrète la mobilisation générale contre l'insécurité [titre]
Mais Jacques Chirac n'entend pas faire du "tout répressif". A Garges, il devait s'attacher à souligner la nécessité de la prévention, et d'une façon générale, convaincre que la lutte contre l'insécurité est l'affaire de tous : le pouvoir politique, bien sûr, mais aussi la famille, les associations, les communes, etc. Bref, la mobilisation générale. [je souligne]
(article du *Figaro* du mardi 19 février 2002).

Le locuteur du *Figaro* représente « tout répressif » comme autre. Il peut s'agir interprétativement d'une MA d'emprunt comme dire de Chirac en *X'*, *comme l dit*. Le dire chiraquien est commenté par n'entend pas faire qui rapporte les intentions chiraquiennes. Le commentaire de la nomination autre vient souligner le sens de l'énonciation citée. Il va dans le sens des représentations de l'idée de l'énonciation d'origine et inscrit les représentations sécuritaires chiraquiennes dans autre chose que la répression pour la répression à travers la

nécessité de la prévention (dans le texte). « Tout répressif » commenté contraste avec mobilisation générale contre l'insécurité (en titre) et lutte contre l'insécurité (dans le texte) transparents dans le dire du journaliste. Ces éléments phrastiques sous la forme d'évidences discursives participent à la réalisation du discours sécuritaire, au détriment de ce que le journaliste se donne comme argumentation (*J. Chirac n'entend pas faire du « X »*). Ces séquences en usage dans le discours du *Figaro* peuvent avoir en surplomb les représentations frontistes. Nous y venons ci-dessous.

Nous retrouvons aussi « tout répressif » dans l'énoncé suivant du *Figaro* :

(F. 29) Insécurité Dans l'île où Lionel Jospin se rend ce week-end, la criminalité augmente fortement en zones urbaine et touristique [sur-titre]

L'insécurité explose aussi en Guadeloupe [titre]

Lui-même [Théo Thimon, ancien commandant de police] a été cambriolé cinq fois en six ans. Il ne croit pas au "tout répressif", et d'ailleurs, que faire des voyous ? Les deux prisons guadeloupéennes, celle de Baie-Mahault et celle de Basses-Terre, sont déjà surpeuplées. Ses solutions ? Redéployer les forces de l'ordre : « Les compagnies d'intervention, qui ont remplacé les CRS, s'occupent trop de circulation, pas assez des ghettos et des points chauds ». Mais surtout effectuer un travail en amont. Lui-même a créé une association dans ce sens, « Lien social ».... [je souligne]

(article du *Figaro* du samedi 30-dimanche 31 mars 2002).

Dans cet extrait, « tout répressif » est aussi un fait d'altérité en « X » qui convoque le système de représentation du locuteur citant et celui du locuteur cité. Ce fait peut être interprétativement la MA d'un dire comme acte individuel en *comme l dit*, l renvoyant à la parole de Théo Thimon, ancien commandant de police en Guadeloupe. Il s'agit d'une MA du « déjà-répété » dans le dire. Cette MA renvoie au dire de l'ancien commandant de police qui renvoie au dire de Chirac (l'exemple en F. 25 ci-dessus). Les commentaires des locuteurs du *Figaro* vont ici aussi dans le sens du dire représenté : n'entend pas faire du « X » en F. 25/ne croit pas au « X » en F. 29, de même que *que faire des voyous ?* qui explique « tout répressif ». Ces commentaires sont porteurs des valeurs chiraquiennes. A titre de comparaison, nous avons observé précédemment un commentaire de confirmation du dire représenté en LM. 20 (réaffirme sa volonté de lutter « contre l'impunité ») et des commentaires de confirmation des représentations véhiculées en NR. 25 (a dénoncé « le système d'impunité ») et en NR. 27 (a stigmatisé hier « l'impunité »). Ceux-ci vont également dans le sens des représentations chiraquiennes.

« Tout répressif » comme mots de Chirac en circulation que l'ancien commandant T. Thimon reprend à son compte à travers le discours du locuteur du *Figaro* ne convient pas à l'insécurité en Guadeloupe. Plutôt qu'un tout sécuritaire et le travail de répression nécessaire en cela - les deux

prisons guadeloupéennes... sont déjà surpeuplées -, une meilleure organisation des forces de sécurité (« Les compagnies d'intervention.... s'occupent trop de circulation, pas assez des ghettos... ») et un travail de prévention en amont semblent plus adaptés. Le journaliste commente ces dires, tout en postulant l'existence d'une insécurité qui explose en Guadeloupe (en titre) à l'image de ce qui se passe dans l'hexagone (aussi). Dans ce contexte, les mots autres apparaissent comme déficients. « Tout répressif » ne correspond pas à la situation du territoire d'outre-mer. Il conforte en cela les représentations du président-candidat. A travers le discours du locuteur-journaliste en F. 29, l'ancien commandant de police T. Thimon est à même de partager les valeurs de Chirac. Il en assure la pertinence, ce que nous avons par ailleurs observé, notamment en F. 6c, en F. 25 et F. 26 de manière partisane. C'est le cas à l'échelle du journal. En F. 6c, il s'agissait de rejeter la représentation du FN (« tolérance zéro » vs « impunité zéro »), et en F. 25 et F. 26 d'argumenter de l'incapacité du PS à assumer une politique de sécurité (« impunité zéro » - une expression que le PS emploie avec la plus grande prudence...).

VI.1.2.3. L'insécurité

Dans cette sous-partie sur l'étude de la voix politique, nous traiterons de l'insécurité et plus spécifiquement de ce qui réfère à l'insécurité (générale) et au problème d'insécurité (1), à la lutte contre l'insécurité (2), à l'insécurité dans les transports en commun (3), à la première préoccupation des Français et à la sécurité comme liberté (4) et aux zones de non-droit (5).

VI.1.2.3.1. L'insécurité (générale), le problème de l'insécurité

Dans *Présent*, des faits d'altérité en « X » évoquent littéralement l'insécurité :

(P. 26) Pour soutenir un dealer, les "jeunes" mettent Evreux à feu et à sang [titre]

Quant à évoquer l'apport de bandes des villes voisines - Mantes et Dreux -, c'est se défausser lâchement pour essayer de faire oublier que Debré, qui roule beaucoup des mécaniques pour dénoncer "l'insécurité" (échéance électorale oblige) et réclamer la restauration de l'état de droit en France, est incapable d'assurer la loi et l'ordre dans la petite ville qu'il administre...

[je souligne] (article de *Présent* du jeudi 28 février 2002).

L'article parle de faits de violence à Evreux, une ville selon le journaliste en état de guerre, à feu et à sang (en titre). Dans ce contexte, « l'insécurité » émerge. Il peut s'agir interprétativement d'une MA d'emprunt d'un acte individuel d'énonciation en *comme l dit* avec l renvoyant au dire de Debré. Cela peut être encore une MA d'emprunt d'une collectivité d'énonciateurs interprétativement comme dire du RPR ou comme dire de la langue de la

campagne électorale : « X », comme on dit dans la langue de la campagne électorale. « L'insécurité » semble convenir pour la campagne électorale qui s'annonce, comme le laisse supposer la glose entre parenthèses échéance électorale oblige. En employant le dire de Debré et/ou du RPR, le journaliste semble s'accorder avec une thématique de lutte contre la violence urbaine, comme le montre le cas de la ville d'Evreux et comme le dit le maire de cette ville, Debré. Pour autant, si la parole de Debré est celle de son temps - du temps des élections -, elle est l'objet de polémique portée par le discours du journaliste (qui roule beaucoup des mécaniques). Cette parole et la stature de Debré, comme maire et comme homme d'Etat, sont jugées défectueuses dans la dénonciation de l'insécurité. La dénonciation de « l'insécurité » n'est pas suivie des actes (incapable d'assurer la loi et l'ordre...) qui supposent qu'on prenne celle-ci réellement en compte : *Evreux est à feu et à sang*. La disproportion instaurée par le journaliste entre insécurité et l'image d'une ville en état de guerre invalide la thèse de Debré. Dans ces conditions, celle-ci apparaît comme non pertinente pour prendre la mesure de la réalité sociétale. Les guillemets euphémistiques y sont l'indice de ce mal-fondé, de la manière de dire autre inadéquate. Dans cet extrait, petite ville s'oppose à restauration de l'état de droit en France. Le glissement du désordre dans une petite ville à l'état insurrectionnel en France procède du préconstruit : l'Etat de Droit n'existe pas en France. De même, un glissement opère dans l'attribution des paroles autres. Dans la construction de la phrase réclamer la restauration de l'état de droit... y semble les mots allusifs de Debré ou leur reformulation en DI. Et en même temps, ces mots portent les intentions contestataires du journaliste. Ils sont ceux du journaliste pouvant amener Debré à parler comme le FN parle :

Lutter contre l'immigration et restaurer l'autorité de l'Etat est un devoir politique majeur dans une période qui s'annonce instable pour les nations européennes. [je souligne]

(Discours de Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 septembre 2001, ligne 11, page 20, page 24 du cahier en annexe).

Nous y revenons ci-dessous. Dans ce cas, il y a une circulation des représentations sécuritaires que ne partagent pas les partisans du RPR et du FN, à travers *Présent*. Ces représentations sont portées au discrédit du maire d'Evreux : « l'insécurité » ne dit pas ce qu'il y a à dire. Il s'agit d'autre chose, de guerre. On retrouve ce leitmotiv dans le journal d'extrême droite, à plusieurs reprises, notamment en P. 20 : *Les violences ethniques dans les banlieues, de plus en plus fréquentes, de plus en plus graves, de plus en plus meurtrières, ne sont pas des « faits de société »*. *Ce sont des actes de guerre* (dans le corps du texte) ou en P. 17 : *Les bandes ethniques souhaitent une « bonne année » à la France...* (en titre)/*Un policier blessé à Strasbourg. Des*

voitures incendiées partout en France. Des affrontements dans les zones de non-droit. Un état de guerre (en sous-titre). Pour *Présent*, le problème reste la violence des « jeunes », les violences ethniques en P. 20 et les bandes ethniques en P. 17. Cela concerne l'immigration. La France y est un Etat d'insoumis, et Evreux en P. 26 n'est qu'un cas parmi d'autres de ces territoires hors de l'identité nationale.

On retrouve « insécurité » en P. 28b, sans qu'il y ait là non plus de doute sur la finalité idéologique d'une telle modalisation :

(P. 28b) Patrice Bègue, 37 ans, mort pour avoir dit "non" à la racaille [titre]

L' "insécurité", il n'en causait pas savamment sous des lambris dorés dans de longs discours hypocrites et menteurs. L' "insécurité", c'est-à-dire la sauvagerie barbare et criminelle de ces bandes ethniques qui ont envahi les banlieues françaises, P. Bègue, lui, en est mort. [je souligne] (article de *Présent* du jeudi 14 mars 2002).

Dans le chapitre consacré à la mise en scène du dire autre dans *Présent*, nous avons examiné les faits d'altérité de « insécurité » sur le mode de MA semi-allusives. Le contexte de discours est ici celui des actes de violence mortels à l'encontre d'un père de famille.

Le premier fait d'altérité d'« insécurité » renvoie à l'inadéquation de la manière de dire des parlementaires par rapport à la situation sociale. La glose pourrait être du type « insécurité », comme disent (à tort) les parlementaires coupés des réalités du pays. Ici, la circulation des représentations sécuritaires est celle des parlementaires avec laquelle le locuteur est en désaccord. Elle place les parlementaires face à leur tromperie (de longs discours hypocrites et menteurs dans le texte). Cette perspective apparaissait également dans l'article de *Présent* en P. 26 ci-dessus, « l'insécurité » comme mot implicite de Debré apparaissait comme euphémisant dans le contexte d'une ville à feu et à sang. Ici, en P. 28b, mort et « non » à la racaille font aussi travailler le sémantisme de « insécurité » du côté de l'insuffisance du dire autre. Il s'agit de la parole de représentants politiques, dont possiblement Debré, coupés du pays réel.

Aussi, pour le second fait d'altérité d'« insécurité » une traduction est-elle proposée, dénonçant l'inadaptation de la manière de dire de ceux qui parlent encore d'insécurité alors qu'il s'agit de sauvagerie ethnique (*la sauvagerie barbare et criminelle de ces bandes ethniques*), d'une guerre (*envahi*). La glose est du type « *insécurité* » *comme l dit à tort*. L'inadéquation va dans le sens d'une irréalité du dire autre, qu'il faut traduire au profit d'un réel idéologiquement satisfaisant, communautaire du point de vue des représentations mobilisées. Dans ce cas, la circulation construit un point de vue partisan autour de l'ethnicité comme problème.

Le discours de *Présent* met en scène sous le fait d'altérité représentée (« insécurité ») une même manière de voir le monde : l'« insécurité » dit l'incurie politique. Elle est insatisfaisante du point de vue idéologique. Elle n'est qu'un volet d'une politique qui demande de prendre nécessairement en compte l'immigration. Les places de discours autre y sont attribuées en tant qu'elles permettent à l'argumentation de se déployer et d'assurer son existence politique. On retrouve ce processus en P. 27 :

(P. 27) Les trucs de l'inspecteur gadget [sur-titre]
Chirac sort de son chapeau un "plan d'ensemble contre l'insécurité" [titre]
On en tremble déjà dans les cités ethniques... [sous-titre] [je souligne]
(article de *Présent* du mercredi 20 février 2002).

Nous avons déjà observé pour cet article comment le locuteur de *Présent* cherchait à discréditer la parole chiraquienne (*trucs de l'inspecteurs gadget, sort de son chapeau*) et par analogie à déployer son idéologie (*cités ethniques*). Dans l'extrait cité, « plan d'ensemble contre l'insécurité » (en titre) apparaît comme un fragment du dire de Chirac, mais pour que celui-ci soit jugé comme impropre à décrire la réalité nationale.

Ainsi, contrairement au *Figaro* où par exemple en F. 25 et en F. 29 il s'agissait de commenter le dire chiraquien (« tout répressif »), d'en rapporter le sémantisme (*n'entend pas faire, ne croit pas au*), mais pour en atténuer les représentations sécuritaires - en F. 25, s'inscrivait aussi la nécessité de la prévention -, les journalistes de *Présent* en P. 27, mais aussi en P. 28b et en P. 26, scénarisent leur dire pour qu'il porte sémantiquement de manière adéquate son schéma contestataire de structuration politique, celui qui donne corps et vie à son discours radical : ce n'est pas (contre) l'insécurité qu'il faut dire (*comme le dit Chirac à tort*), mais contre l'immigration, contre l'étranger (*comme le dit à juste raison Le Pen*). La représentation de l'autre y est retravaillée de manière évaluative par la représentation locutive. Ce travail de réévaluation se fait en présence de deux représentations politiques chiraquienne et explicitement lepéniste, l'une ne semblant pouvoir exister sans l'autre, dans une dynamique argumentative. La contradiction idéologique ainsi établie se construit par le fragment d'emprunt aux mots des autres que le journaliste mobilise à travers la circulation des dire auxquelles il participe. Il met en scène ce qui est de l'ordre de la tromperie, de l'erreur de jugement, du scandale. Cette perspective renvoie à ce que dit Marc Angenot du pamphlétaire : « Le pamphlétaire identifie l'idéologie adverse à un scandale »⁴⁴. Les jeux sémantiques, à travers l'argumentation antithétique, ont pour fonction de faire varier le sens et de montrer le mensonge chez l'autre.

Le processus d'insuffisance sémantique et de substitution lexicale convoque ce que Simone Bonnafous et Pierre Fiala disent de l'argumentaire de la presse de droite et d'extrême droite :

Rapprochements, comparaisons avec des citations exemplaires de l'erreur et de l'égarement [...] permettent à l'argumentation de se présenter comme la révélation d'une vérité rationnelle qui se construit progressivement en choisissant et en distinguant le vrai du faux parmi les idéologies⁴⁵.

Nous retrouvons la réalisation d'une circulation idéologique concurrentielle. Il s'agit d'une constante dans le support d'extrême droite. Nous avons aussi noté dans ce sens les oppositions duelles bandes organisées/bandes ethniques en P. 2 et jeunes/« jeunes » en P. 18 : bandes organisées et jeunes, comme ils disent, les autres, selon leur idée du monde vs bandes ethniques et « jeunes » pour ce que nous, partisans du FN, percevons des choses. Nous reviendrons sur « jeunes » à la fin de ce chapitre. La duplication et la similitude lexicale de « (contre l')insécurité » et des variantes autour de l'immigration - qui relève de l'ancrage idéologique - correspondent à une différenciation et à une confrontation sémantique dans les représentations du mot dans le discours. La valeur de « (contre l')insécurité » est scénarisée à travers des représentations paradoxales, selon ce qu'elles disent du monde. A travers ces interventions dans l'acte de nommer, le journaliste de *Présent* « assoit » sa représentation xénophobe ainsi mise en scène. Celle-ci fait co-exister du dire de l'autre et du dire « à soi » dans un univers fictionnel de validité du réel. Ces modalités du dire correspondent à un mode singulier de connaissance du monde, celui d'un locuteur argumentant pour imposer son idée du réel⁴⁶.

Toujours dans la perspective de « l'insécurité » comme voix politique, considérons cet autre fait d'altérité susceptible de nous permettre de prendre en compte l'articulation entre une circulation idéologique et une circulation commentée de dires, dans *Le Monde* :

(LM. 23) La faute de M. Chirac [titre]

Passe encore que Bruno Mégret se soit empressé de dénoncer la tuerie comme un exemple, parmi d'autres, de "l'insécurité générale" qui "*se développe dans le pays*". On n'attendait guère pire de ce candidat d'extrême droite, qui n'a jamais fait preuve de beaucoup de scrupules dans son exploitation des angoisses de ses compatriotes. [...]

On s'étonne davantage que Corinne Lepage, qui ne passe pas pour une va-t-en-guerre, se soit permis d'affirmer que cette fusillade était "*entièrement liée au problème général de l'insécurité*", laquelle, a-t-elle ajouté, est "*provoquée, autorisée, armée par la démission et la complaisance de tous*". [je souligne] (article du *Monde* du vendredi 29 mars 2002).

L'article traite de la fusillade de Nanterre. Un homme a surgi dans l'hôtel de ville de Nanterre au moment d'un conseil municipal. Il a mortellement blessé plusieurs personnes.

Dans cet extrait, « l'insécurité générale » et « entièrement liée au problème général de l'insécurité » sont deux faits d'altérité dans le discours du locuteur du *Monde*. Les deux fragments d'emprunt renvoient interprétativement aux mots de Bruno Mégret et à ceux de Corinne Lepage. Leurs mots sont intégrés syntaxiquement et énonciativement à la situation d'énonciation du locuteur du *Monde*. Ils sont appropriés à l'objet de son dire.

Si ces faits d'altérité renvoient dans un premier temps aux dires de Mégret et de Lepage, ils peuvent aussi faire écho au discours du FN :

Il convient de démanteler ces ghettos où les Français vivent dans la peur. La sécurité est la première des libertés, l'ordre républicain doit s'appliquer partout en attendant la régulation "naturelle" des problèmes d'insécurité par l'inversion des flux migratoires. [je souligne]

(Argumentaires de la campagne 2002 du FN, *L'actualité de l'immigration*, page 7, ligne 33 ; page 56 du cahier en annexe).

Ainsi, à travers cet extrait de l'argumentaire de campagne du FN, on peut constater notamment la proximité de l'expression problème d'insécurité⁴⁷ avec le discours de campagne de la candidate écologiste, Corinne Lepage (*problème général d'insécurité*) : ce qui étonne davantage comme le souligne le locuteur du *Monde*. Cette circulation d'une partie du discours d'extrême droite fait que le journaliste à travers les mots de Lepage parle comme le FN, ce à quoi le journaliste réagit pour le condamner (*se soit permis* dans le texte). Selon lui, l'inter-dit est franchi. Il le pointe discursivement. La circulation, souvent implicite, peut parfois être commentée par le journaliste qui s'en inquiète ici. Précédemment, dans l'extrait en NR. 27, *problème d'insécurité* n'était pas commenté, alors que « l'impunité » comme dire de Debré l'était. La formulation frontiste y est naturalisée. Il y a la circulation du point de vue FN sans que rien ne vienne le contredire.

Citons de même sur *problème d(e l)'insécurité* cet autre exemple d'une circulation du discours du FN, dans la transparence de la communication du journaliste. Nous avons observé un autre extrait de cet article du *Figaro* précédemment en traitant de « tout répressif » :

(F. 25) Présidentielle Le chef de l'Etat doit aujourd'hui annoncer plusieurs mesures fortes qu'il entend mettre très rapidement en œuvre s'il est réélu [sur-titre]

Chirac décrète la mobilisation générale contre l'insécurité (titre)

C'est au nom de la défense des valeurs de la République, chéries par "le troisième homme" Jean-Pierre Chevènement, que le chef de l'Etat entend apporter une réponse "globale" - répressive, certes, mais pas seulement - au problème de l'insécurité. [je souligne]
(article du *Figaro* du mardi 19 février 2002)

On note dans la restitution de la parole de campagne du candidat Chirac la réaffirmation de *problème de l'insécurité* en usage, sans monstration du discours autre. Cette réaffirmation semble référer de manière allusive au « déjà-dit » du FN qui lui-même semble relever du fait acquis. Le locuteur emploie des mots en circulation dont la source et la nature empruntée semblent avoir disparu, de même que les origines et les motivations de l'insécurité comme problème. Nous reviendrons par la suite sur d'autres préconstruits⁴⁸ sécuritaires, notamment à travers les possibles rencontres des voix de Chirac et de Le Pen. Ces collusions peuvent se faire allusivement ou non à partir de manières de dire empruntées à Le Pen par Chirac.

Pour reprendre notre exemple en LM. 23, pour le locuteur du *Monde* il convient de marquer son désaccord avec la manière de dire de Bruno Mégret qui elle-même semble empruntée à l'idéologie du FN. Le journaliste se détache de la circulation de « l'insécurité générale » qu'il considère comme inopportune, comme une représentation fautive du réel, ce que confirme son commentaire en aval : on n'attendait guère pire de ce candidat d'extrême droite, qui n'a jamais fait preuve de beaucoup de scrupules dans son exploitation des angoisses de ses compatriotes. Ainsi, si « l'insécurité générale » permet la circulation des représentations du FN, c'est de façon à s'en distancer que le journaliste critique négativement cette manière de dire autre. Nous trouvons le même phénomène pour la parole empruntée de Corinne Lepage. C'est de manière à tenir à l'écart une circulation qui mettrait en action les représentations du FN que le locuteur du *Monde* modalise son dire et commente le dire autre, ce que laisse entendre : on s'étonne davantage et se soit permis. Ces commentaires discursifs marquent l'écart du locuteur du *Monde* par rapport à cette manière de dire en circulation qu'il reprend mais à laquelle il n'adhère pas, ce que ne fait pas par exemple *Le Figaro* en F. 25 qui à travers l'allusion naturalise les représentations du FN. Nous retrouvons cette perspective également dans *Le Figaro* en F. 7 où il s'agit d'une tribune :

Sécurité La France paie au prix fort son incurie face à la délinquance [sur-titre]

Des lois pour les voyous [titre]

Dans ce contexte de crise internationale et de terrorisme exacerbés, nous avons quelque peu oublié nos propres problèmes d'insécurité. [...]

Mais les faits sont têtus et les plus laxistes reconnaissent aujourd'hui qu'il faut traiter d'urgence le problème de l'insécurité en France. [je souligne] (tribune du vendredi 26 octobre 2001).

La tribune est ici un soutien aux thèses de l'insécurité que répercute le journal de droite. Ce soutien s'effectue à travers la critique politique (*incurie*) et l'acceptation collective du phénomène (reconnaissent). A titre de comparaison, nous pourrions relever que là où il s'agit de *problème(s) d(e l)insécurité (en France)* dans *Le Figaro*, il est question de sentiment d'insécurité dans *Le Monde* par la voix même de Chirac en LM. 18 :

“Le sentiment d'insécurité qui se propage finit par imprimer sa marque à toute la vie en société. Et, bientôt c'est la crainte de l'autre qui en vient à chasser le besoin de l'autre” a-t-il notamment assuré [je souligne] ;

ou de manière transparente en LM. 23 :

Alain Madelin a cédé à la même facilité en déclarant qu'aujourd'hui *“la violence est dans l'école, dans les mairies, bien sûr dans les rues”*.

Etrange énumération qui, place le geste criminel commis dans l'enceinte de l'hôtel de ville de Nanterre sur le même plan que les actes de violence qui entretiennent depuis plusieurs années *le sentiment d'insécurité*. [je souligne].

Nous notons là aussi comment *Le Monde* prend ses distances avec la parole politique (« la violence est dans les écoles...»), ici celle de A. Madelin, en argumentant de même facilité et de étrange énumération, portant ainsi une réserve aux représentations sécuritaires véhiculées par celui-ci.

Le Monde peut aussi convoquer la parole des magistrats pour l'évoquer, en LM. 11 :

Insécurité : que fait la justice ? [titre]

Que surviennent des délits particulièrement médiatiques ou la diffusion des statistiques liées à la hausse de la délinquance, le sentiment d'insécurité augmente et la réaction des médias et de l'opinion est souvent stéréotypée : "Que fait la police ?" [je souligne ; il s'agit d'une tribune].

La tribune ici en LM. 11, de même que celle en F. 7, assurent les thèses du support qui les accueille. Nous verrons ultérieurement que ce n'est pas toujours le cas pour *Le Monde*. Le journal du soir donne une évaluation subjective du phénomène de l'insécurité (*sentiment*)⁴⁹ - nous remarquons en cela la critique d'une vision stéréotypée des médias et de l'opinion dans l'extrait ci-dessus en LM. 11 -, contre une autre objectivante et idéologiquement dialogique

pour le support de droite (*problème*). Il argumente autrement, avec un autre lexique, et fait entendre sa différence, ce que ne fait pas par exemple *La NR* en NR. 6 : *La délinquance banalisée* (titre) / *la gauche bien-pensante a souvent été accusée d'angélisme devant les problèmes d'insécurité* ; ou encore en NR. 27 : *Quelles réponses ?* (titre) / *L'affaire d'Evreux, quelle que soit la cause exacte de l'altercation entre un père et les racketteurs de son fils, pose une nouvelle fois le problème de l'insécurité, sujet phare de la campagne présidentielle*. Nous revenons ci-dessous sur l'évidence des thèses frontistes dans le journal régional et sur les ambiguïtés idéologiques ainsi nourries.

VI.1.2.3.2. La lutte contre l'insécurité, la restauration de l'autorité de l'Etat

Pour mettre un peu plus au jour la perspective d'une circulation commentée et le rôle de l'allusion comme implicite idéologique, reconsidérons cet exemple de faits d'altérité en rapport avec la lutte contre l'insécurité dans *Présent* :

(P. 27) Les trucs de l'inspecteur gadget [sur-titre]

Chirac sort de son chapeau un "plan d'ensemble contre l'insécurité" [titre]

On en tremble déjà dans les cités ethniques... [sous-titre] [je souligne]

(article de *Présent* du mercredi 20 février 2002).

L'article de *Présent* du mercredi 20 février 2002 ainsi que les articles du *Figaro*, de *La NR* et du *Monde* à venir ont pour objet le discours de la campagne chiraquienne. Ces articles ont comme extérieur discursif constituant un communiqué de campagne pour *Le Figaro* (les articles du journal sont datés du mardi 19 février, le jour de la déclaration publique de Chirac) et vraisemblablement une dépêche AFP pour *Le Monde*, *La NR* et *Présent* (les articles de ces journaux sont datés du 20 février). Mais considérons pour *Le Figaro* les deux énoncés suivants :

(F. 25) Chirac décrète la mobilisation générale contre l'insécurité [titre] [je souligne]

et,

(F. 26) Sécurité : le plan de Chirac [titre] [je souligne].

Nous retrouvons dans les titres des articles du support de droite des mots du segment méta-énonciatif de *Présent* (« plan d'ensemble contre l'insécurité ») : *plan* et *contre l'insécurité*. Ces titres font écho allusivement aux direx, non modalisés, de J. Chirac. La

circulation des discours s'est opérée sans marque d'altérité. Dans *Le Figaro*, contrairement à *Présent* précédemment, la valeur du dire de Chirac n'est pas argumentée. L'allusion aux mots de Chirac participe de l'évidence idéologique. Au contraire de *Présent*, la controverse n'y est pas établie, ni suggérée. L'insécurité comme thème de campagne convient au journaliste. Il en rend effective la circulation.

Dans le corpus, le titre de *La NR* en NR. 23 est identique à celui du *Figaro* en F. 26 :

(NR. 23) Sécurité : le plan Chirac [titre] (article de *La NR* du mercredi 20 février 2002).

La source extérieure n'est pas précisée ici. Il n'y a pas d'intervention du locuteur sur les manières de dire en circulation. Dans le corps de ce même article en NR. 23, l'expression chiraquienne *la lutte contre l'insécurité* est aussi naturalisée semblant en cela convenir idéologiquement au journaliste :

(NR. 23) Elevant la lutte contre l'insécurité au rang de priorité régalienne, Jacques Chirac a également proposé la création d'un conseil de sécurité intérieure, placé sous la présidence du chef de l'Etat pour donner "*une véritable impulsion politique*". [je souligne].

A l'opposé du *Figaro* et de *La NR*, le journaliste du *Monde* dans un article du mercredi 20 février en pointe la circulation :

(LM. 18) M. Chirac décrit une France gagnée par "*la peur*" et préconise la création d'un ministère de la sécurité [titre]
 A Garges-lès-Gonesse, le président candidat a tracé, mardi 19 février, les axes de son programme de lutte contre "*la montée de la violence*" et prôné l'application du principe d'"impunité zéro" [chapeau introductif]
 "Ensemble, nous devons refuser et combattre tout ce qui divise les Français", a-t-il [J. Chirac] lancé, dénonçant pêle-mêle "*l'absence de respect des autres*", l'existence de "*zones de non-droit*" et l'augmentation des actes de violence à l'école. [...]
 "Je n'ignore pas que la mobilisation des crédits nécessaires sur plusieurs années ne sera pas facile, compte tenu de la situation de nos finances publiques, a toutefois relativisé le président de la République. Des arbitrages devront être faits, des économies réalisées, mais la priorité politique donnée à la lutte contre l'insécurité doit recevoir la traduction financière sans laquelle elle resterait lettre morte." [je souligne] (article du *Monde* du mercredi 20 février).

En LM. 18, la RDA du discours de Chirac (DD) est enchâssée dans un discours où le journaliste prend ses distances avec le dire du président-candidat. Comme nous l'avions signalé, le journaliste du *Monde* ne peut laisser circuler par son discours, sans commentaire, les représentations chiraquiennes. Ainsi, *pêle-mêle* (dans le texte) vient commenter la parole chiraquienne. Nous revenons ci-dessous, dans notre traitement de « zones de non-droit », sur le commentaire d'une façon de dire chiraquienne qui emprunterait, selon le locuteur du *Monde*, au discours du FN, et qui finalement entretiendrait la confusion politique. Le DD ici s'inscrit dans ce contexte de défiance.

L'expression *la lutte contre l'insécurité* est naturalisée dans un autre extrait de *La NR*. Elle est associée à ce qui semble être une autre expression chiraquienne *rétablir l'autorité de l'Etat* :

(NR. 15) Chirac contre l'insécurité [titre]

En présentant ses vœux aux Corrèziens, Jacques Chirac a appelé à "un sursaut national" en 2002 pour lutter contre l'insécurité et rétablir l'autorité de l'Etat. [chapeau introductif] [je souligne] (article de *La NR* du lundi 14 janvier 2002).

« Un sursaut national » est une MA balisée (MA interdiscursive, semi-allusive, sans glose), alors que *lutter contre l'insécurité* et *rétablir l'autorité de l'Etat* sont des MA allusives et de ce fait n'apparaissent pas comme MA. Elles sont repérables selon la culture du récepteur. Le journaliste reprend à son compte les mots de Chirac (allusivement). De même, *contre l'insécurité* transparent dans le titre peut être une MA allusive comme dire de Chirac. Nous avons une possible ambivalence entre des mots allusifs et des mots pris en charge par le discours du journaliste, les deux modalités de dire semblant se confondre. Là aussi, la valeur du dire chiraquien s'impose comme acquise. Elle n'est pas « retravaillée » par l'énonciation représentante et semble convenir au journaliste. Nous avons observé un cas similaire dans cet extrait d'un article de *Présent* :

(P. 26) Pour soutenir un dealer, les "jeunes" mettent Evreux à feu et à sang [titre]

Quant à évoquer l'apport de bandes des villes voisines - Mantes et Dreux -, c'est se défausser lâchement pour essayer de faire oublier que Debré, qui roule beaucoup des mécaniques pour dénoncer "l'insécurité" (échéance électorale oblige) et réclamer la restauration de l'état de droit en France, est incapable d'assurer la loi et l'ordre dans la petite ville qu'il administre... [je souligne] (article de *Présent* du jeudi 28 février 2002).

Nous avons observé comment sous l'aspect d'un dire allusif de Debré, l'expression verbale *réclamer la restauration de l'état de droit en France* convenait en fait idéologiquement au discours du journaliste de *Présent*. Celui-ci peut en assumer l'usage du fait de son origine frontiste. A travers la construction syntaxique qui enchâssait un possible dire allusif (réclamer la restauration de l'état de droit...), nous avons aussi souligné que Debré semblait parler comme parle le FN :

Lutter contre l'immigration et restaurer l'autorité de l'Etat est un devoir politique majeur dans une période qui s'annonce instable pour les nations européennes.

(Discours de Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 septembre 2001, ligne 11, page 20, page 24 du cahier en annexe).

Ainsi, nous observons à travers *La NR*, en NR. 15, que le discours de Chirac semble en relation implicite, en « prise » avec celui de Le Pen, à l'exception du discours xénophobe leitmotiv de l'idéologie d'extrême droite. Ci-dessus, le mot *immigration* dans le discours de Le Pen a remplacé le mot *insécurité* du discours chiraquien. Cette relation interdiscursive nous amène à penser que le discours chiraquien peut avoir en substance le discours du FN, et qu'en effet Debré par Chirac peut parler comme le FN. La façon de dire de Debré est dénoncée en tant qu'elle emprunterait à l'idéologie frontiste, alors qu'elle n'est pas suivie des actes (frontistes).

Le discours chiraquien ne semble pas faire l'économie de l'allusion et/ou de l'emprunt au FN dès lors qu'il s'agit de parler d'insécurité et plus largement de retour à l'ordre. A moins que, autre hypothèse, il dissimule l'allusion dans un discours donné comme propre. Le journaliste de *La NR* ne fait pas de différences dans les provenances des dires. Il ne modalise pas les représentations qui circulent dans son discours. La portée idéologique hétérogène, Chirac et/ou FN, y semble assumée.

VI.1.2.3.3. L'insécurité dans les transports

Nous trouvons dans notre corpus d'autres cas de circulation idéologique qui mettent en rapport le discours de Chirac et le discours du FN au-delà de traces d'altérité et de la modalisation de commentaire, à propos de l'insécurité dans les transports :

(NR. 25) Chirac dénonce l'impunité [titre]

A Mantes-la-Jolie, Jacques Chirac a durci le ton sur la sécurité. Il a dénoncé "le système d'impunité" [chapeau introductif]

Jacques Chirac a jugé "*terrifiante*" l'insécurité dans les transports en commun, en y voyant "*une défaillance de l'Etat*". "*Il n'est pas admissible qu'il y ait une agression quelconque*" dans les transports en commun, a-t-il dit. [je souligne] (article de *La NR* du mardi 5 mars 2002).

Il s'agit là encore de la parole de campagne de Chirac sur l'insécurité. Dans cet extrait, le locuteur-journaliste représente comme autre « terrifiante », « une défaillance de l'Etat » et « il n'est pas admissible qu'il y ait une agression quelconque ». Mais il ne modalise pas : *l'insécurité dans les transports en commun* inséré entre les deux faits d'altérité, ni plus loin dans les transports en commun. L'ensemble du discours chiraquien y est glosé par *a-t-il dit* faisant passer les deux segments non modalisés pour allusifs ou reformulés.

La nominalisation *l'insécurité dans les transports en commun* procède du préconstruit. Le concept de préconstruit théorisé par M. Pêcheux (1975), repris par D. Malidier (1990) et P. Sériot (1986), se définit par la présence dans l'énoncé de discours antérieurs. L'antériorité pose du déjà-là et du déjà-entendu des formations discursives. Le préconstruit correspond à une forme d'émergence d'autre dans le discours, cet autre existant avant l'énoncé. Nous avons évoqué ses formes linguistiques (relatives et nominalisations) dans notre ancrage théorique, au début de la thèse⁵⁰. L'enchâssement de discours - où le discours se construit avec des éléments « venus d'ailleurs » - crée selon Alma Bolon Pedretti un effet de réel : « l'objet-déjà-là, parce qu'objet d'une assertion préalable »⁵¹ existe de et dans ces dénominations stratifiées, présentées comme homogènes : le locuteur semble considérer comme admis ici en NR. 25 que les transports en commun ne sont pas sûrs.

Dans les cas de discours que nous observons, de segments représentés comme autres et de segments en usage par lesquels existe un « effet d'évidence »⁵², le discours de Chirac est montré comme emboîté dans le discours du locuteur de sorte que ce dernier semble l'orchestrer.

En fait, dans l'extrait de *La NR*, l'idéologie du FN déborde de part et d'autre - de « l'intérieur », de l'extérieur (ce qui est montré comme autre) - le discours du journaliste représentant le discours chiraquien. Les frontières, ici, pour ce qu'elles semblent tracées, balisées - les emprunts semblent explicitement attribués -, n'en sont pas moins un leurre, une fiction du locuteur. Et, les nominalisations (*l'insécurité*) dans les transports en commun renvoient bien à du « déjà-dit » d'avant des formations discursives. Le journaliste rapporte partiellement, partialement du discours chiraquien. Nous pourrions dire que l'idéologie du FN l'assujettit. Ainsi, l'idéologie frontiste déborde le sujet-journaliste. Elle le déborde dans un

continuum des discours et des représentations : « intérieur » extérieur discursifs, « intérieur » sans représentation extérieure, sans balisage. De là, on peut entendre la voix du FN par-dessus la voix de l'énonciateur, sous la voix de Chirac :

La carte de la délinquance recoupe parfaitement celle de l'immigration... Toutes ces zones de non droit, est-il besoin de le préciser, sont très majoritairement, voire quasi exclusivement occupées par des étrangers. La multiplication des incidents dans les transports en commun desservant les banlieues des grandes villes, la hausse vertigineuse des agressions recensées par la SNCF (+20,9% en 1999) sur les lignes "chaudes", sont des indices qui ne trompent pas. [je souligne]

(Argumentaires FN campagne électorale 2002, *L'actualité de l'immigration*, page 4, ligne 11 et suivantes, page 53 du cahier en annexe).

L'idéologie du FN s'infiltré hors des balises que le journaliste de *La NR* pose dans son dire. Elle s'infiltré hors des repères d'un extérieur discursif, hors de cette voix qu'il représente comme telle et qu'il est « censé » maintenir à distance. Le locuteur enchâsse dans son dire un dire autre et une représentation autre, ceux-là mêmes qui le débordent en dedans et au delà des marques. A titre de confirmation, rejoignant ce que nous observons de jeux des discours entre allusions et dire supputés hétérogènes, et des jeux de la cognition mondaine entre dire « à soi » et dire de l'autre comme support de l'argumentation locutive, Sophie Moirand a aussi observé la façon dont les journalistes reprennent à leur compte des formulations circulant dans les médias. Elle s'est intéressée au trajet discursif de mots spécialisés tels que le sigle OGM pour observer comment le M de OGM dans des articles du *Monde* de mai 2000 pouvait être renégoié discursivement en Modifié ou en Manipulé « au gré des positions des énonciateurs »⁵³. A travers cette optique, elle a également analysé l'éditorial du *Figaro* du 15 avril 2000 dans lequel elle a pu observer comment le discours des pro-OGM (contribuer à mettre fin à l'utilisation des pesticides, aider le tiers-monde en usage dans l'article) et le discours des anti-OGM (« principe de précaution » entre guillemets dans l'article) sont scénarisés. Ainsi, selon elle, dès lorsqu'on travaille sur la traçabilité des mots et des manières de dire il faut tenir « compte de la circularité constitutive de la communication médiatique »⁵⁴, de même qu'il faut considérer la triple nature de l'allusion : « l'allusion aux mots de l'autre, l'allusion à des événements ou à des connaissances partagées, l'allusion à des positionnements idéologiques »⁵⁵. L'ensemble de ces considérations renvoie à notre hypothèse de lecture : lire le discours de la presse de la campagne 2002 à la lumière de l'idéologie du FN. Sophie Moirand en conclut :

C'est alors qu'on rencontre les marges du discours rapporté : la frontière entre les représentations des faits et les représentations des dires, la frontière entre les dires réellement rapportés ou importés et les dires simulés ou imaginés, la frontière entre la mémoire cognitive et la mémoire interdiscursive, et par suite les frontières de l'interdiscursivité⁵⁶.

Ainsi, la circulation idéologique permet de prendre en compte autre chose que de l'interdiscursivité. Nous sommes dans un rapport au réel qui dépasse le cadre de la relation de discours à discours. Ce rapport dépasse la circulation discursive au sens où L. Rosier l'entend, avec effacement de la source énonciative et dans l'évidence idéologique ainsi posée. Ce rapport qui fait qu'on glisse de la circulation discursive à la circulation idéologique. Il nous semble être dans la fiction cognitive du sujet parlant du fait que le locuteur ne peut dire sans convoquer son idée du réel, idée qu'il cherche à valider argumentativement. Le sujet instaure un univers à partir duquel il peut porter un commentaire aux représentations en circulation. Cet univers se construit de son expérience du monde, de sa connaissance des choses. Il existe à travers les différentes modalités du dire - dire de soi, dire de l'autre, allusions et/ou dires hétérogènes - scénarisées.

En NR. 25, l'attitude du locuteur-journaliste de *La NR* est remarquable par l'utilisation qu'il fait des faits d'altérité pour représenter un extérieur. Cette attitude est d'autant plus remarquable que, comme nous l'avons déjà observé, l'idéologie peut se glisser de toute part, « aveugle à elle-même », ne sachant pas elle-même comment elle opère. En ce sens, l'idéologie du FN semble travailler les discours des locuteurs dès lors qu'il s'agit d'insécurité. Son idéologie paraît façonner le sujet parlant et sa représentation du corps social au-delà de lui-même.

L'article de *La NR* semble être en fait un montage à partir d'un discours de Chirac. Le journaliste y parle avec les mots de Chirac, ponctue son dire du dire du candidat-président, de sorte que le dire autre semble omniprésent, « omni-parlant ». Il porte son attention sur « terrifiante », « une défaillance de l'état » et « il n'est pas admissible qu'il y ait une agression quelconque », sur ce qui lui semble le plus parlant, de sa position de locuteur-médiateur-commentateur. Ainsi, il semble que ce soit au delà de ce qui est montré de la parole chiraquienne que le locuteur de *La NR* vienne à mobiliser des représentations du FN, sans (s')en rendre compte, c'est-à-dire sans pouvoir se mettre à distance des idées de l'autre, celles qui « l'affublent » et qu'il véhicule. Nous avons aussi observé ce phénomène ci-dessus en NR. 23 et en NR. 27 avec *rivalités ethniques* où se jouait une ambivalence idéologique entre causes ethniques et causes sociales de la violence. En NR. 15, le journaliste n'argumentait pas non plus des représentations idéologiques hétérogènes (Chirac et/ou FN) qui traversaient son discours.

Ainsi, l'allusion conduit à l'écrasement des divergences politiques et crée de la doxa, non sans ambiguïté sur les représentations ainsi construites et véhiculées. Ci-dessous, nous mettrons encore en évidence l'idéologie politique chiraquienne par rapport à celle de Le Pen. Nous en révélerons des facettes communes.

VI.1.2.3.4. L'insécurité est la première préoccupation, la sécurité est la première des libertés

Après l'observation ci-dessus de la mise en rapport du discours de presse (NR) et du discours chiraquien et des possibles conditions de circulation idéologique, nous étudierons dans cette sous-catégorie ce qui réfère aux slogans de campagne - que l'on peut considérer comme tel - l'insécurité est la première préoccupation et la sécurité est la première des libertés. Nous étudierons leurs extérieurs constitutifs toujours pour y déceler des possibles circulations des représentations du FN. Citons par exemple dans le corpus du *Monde* à propos de l'insécurité est la première préoccupation :

(LM. 22) Les propos de Jacques Chirac relancent la polémique sur l'insécurité [titre]

En déplacement, mercredi 27 mars, à Savigny-sur-Orge, le président-candidat a expliqué : "L'insécurité, ça va de l'insécurité ordinaire au drame que nous avons vécu" à Nanterre. Les socialistes dénoncent une volonté de récupération. Dominique Strauss-Kahn met en cause la dignité du président [chapeau introductif]

Dans l'équipe de M. Chirac, il a été très vite clair que la tuerie de Nanterre viendrait encore alimenter un climat où l'insécurité est devenue le premier thème de préoccupation. [...]

Déjà, depuis plusieurs semaines, des dizaines d'élus chiraquiens évoquent, lors des réunions au QG de campagne, la façon dont l'insécurité est devenue "*le tout premier et le seul thème de préoccupation des électeurs*". [je souligne] (article du *Monde* du vendredi 29 mars 2002).

Dans cet extrait, *l'affirmation l'insécurité est devenue le premier thème de préoccupation* est non modalisée dans le dire du locuteur du *Monde*. Elle l'est sur le mode allusif comme emprunt non explicite à un dire d'ailleurs ou sur le mode de la réminiscence comme dire de l'autre non intentionnel, qui échappe au locuteur. On la retrouve guillemétée quelques lignes plus loin : « le tout premier et le seul thème de préoccupation des électeurs. » Il peut s'agir d'une MA d'emprunt comme dire d'élus chiraquiens en *comme l dit*. On observe que le groupe sujet-verbe l'insécurité est devenue n'est pas guillemété ici. Il reste dans la reformulation-traduction du discours autre la monstration de « le tout premier et le seul thème de préoccupation des électeurs », c'est-à-dire ce qui est approprié à l'objet du dire et au commentaire du locuteur du

Monde. Si dans un second temps, le journaliste du *Monde* dit comme parlent les élus chiraquiens, dans un premier temps le journaliste représente leur parole sans montrer de signes d'altérité dans l'illusion, ensuite révélée, d'une parole homogène, transparente. Le commentaire implicite du journaliste de ce qui circule par son dire pourrait dans ce cas être à même d'illustrer la polémique qu'il évoque en titre. Cette polémique vient des propos de Chirac et de ceux de son équipe. Les propos tels que « le tout premier et le seul thème de préoccupation des électeurs » participent à la construction de l'insécurité comme seul thème de campagne désiré, ce sur quoi le locuteur semble apporter une réserve. Celui-ci parle de climat. En cela, il semble pointer la valeur affective, non raisonnée du choix du thème. Il y a bien dans ce cas de figure une mise en scène par la MA d'un discours donné à la fois comme émanant de dizaines d'élus et comme univoque. Cette mise en scène suggère que les élus chiraquiens ne parlent que d'une seule voix. La réflexion politique de la campagne présidentielle à l'image de ce que rapporte l'équipe chiraquienne s'en trouve uniformisée, appauvrie. C'est l'objet de la controverse du discours du *Monde*.

Les affirmations *l'insécurité est devenue le premier thème de préoccupation* et « le tout premier et le seul thème de préoccupation des électeurs » en LM. 22 dialoguent avec l'article du *Figaro*, en F. 26 :

- (F. 26) Le président-candidat doit annoncer aujourd'hui les mesures qu'il prendrait s'il était réélu [sur-titre]
Sécurité : le plan de Chirac [titre]
Toutes les enquêtes d'opinion montrent que l'insécurité est devenue la préoccupation principale des Français, et les mêmes sondages indiquent que l'opinion publique fait davantage confiance à Jacques Chirac qu'à Lionel Jospin pour la combattre. [je souligne]
(article du *Figaro* du mardi 19 février 2002).

L'insécurité est devenue la préoccupation principale des Français est en usage en DI. On apprend qu'il s'agit du résultat d'enquêtes d'opinion. Le journaliste en affirme la portée (toutes les enquêtes d'opinion montrent).

Ainsi, en LM. 22, le dire des élus chiraquiens tel qu'il est présenté par le journal, c'est-à-dire non pris en charge, est à l'image du discours des enquêtes d'opinion. La circulation se concrétise à partir de celui-ci.

De même, citons cet exemple dans le corpus du *Monde* en référence avec *l'insécurité est devenue la préoccupation principale des Français* :

(LM. 27) A gauche, l'épreuve du quotidien [titre]

L'audacieux tournant de Villepinte, en 1997, n'a pas donné sur le terrain les résultats escomptés [sous-titre]

Lorsqu'il arrive aux commandes en 1997, Lionel Jospin cherche à rompre avec la vision traditionnelle à gauche de l'insécurité, qui opposait la prévention à la répression. Affichant un nouveau volontarisme, il met en scène cet aggiornamento, le 24 octobre 1997, lors du colloque de Villepinte. "*Après l'emploi, la sécurité est l'une des préoccupations essentielles des Français*, explique le nouveau premier ministre. *Il faut le reconnaître, nos compatriotes sont trop souvent confrontés à l'insécurité dans leur vie quotidienne. C'est inacceptable. (...) La demande sociale qui s'exprime est donc légitime, et il nous faut l'entendre.*" [je souligne]

(article du *Monde* du dimanche 31 mars et du lundi 1er avril 2002).

Dans cet extrait, la RDA de « après l'emploi, la sécurité est l'une des préoccupations essentielles des Français » est exprimée en DD avec incise (explique le nouveau premier ministre). Le locuteur mentionne les mots du discours de Lionel Jospin à Villepinte le 24 octobre 1997. Nous y notons un changement de lexique. La sécurité dans le discours de Jospin est l'insécurité dans le discours des enquêtes d'opinion. Ce changement n'est pas constant, les paroles rapportées de Jospin évoquent l'insécurité (« il faut le reconnaître... l'insécurité dans leur vie quotidienne »). On trouve aussi dans le corpus du *Monde* :

(LM. 10) Le nombre de crimes et délits constatés a augmenté de 7,69 % en 2001 [titre]

Les statistiques officielles du ministère de l'intérieur font état d'une hausse importante de la délinquance. Malgré une très légère baisse du nombre d'homicides, les atteintes contre les personnes s'accroissent de près de 10 %, alimentées par la forte progression des vols avec violence [chapeau introductif]

"*Il faut que la sécurité, qui est la première des libertés, soit garantie à tous les Français, où qu'ils habitent, 24 heures sur 24*, avait déclaré Jacques Chirac. *Cette insécurité croissante, cette espèce de déferlante est inacceptable.*" [je souligne]

(article du *Monde* du mardi 29 janvier 2002).

Nous avons sur le même plan les RDA « il faut que la sécurité, qui est la première des libertés, soit garantie à tous les Français... » et « cette insécurité croissante, cette espèce de déferlante est inacceptable » où l'insécurité succède à la sécurité. L'insécurité est avalisée par croissante dans le texte, et tant à s'imposer sur la sécurité en en défaisant ainsi le cadre représentatif. La sécurité, peut-on dire, est subsumée par l'insécurité. Le principe de sécurité ne semble pouvoir être abordé qu'à travers le prisme de l'insécurité qui le défait et lui donne un nouveau sens. Ce changement de perspective valide en retour les thèses insécuritaires. Celles-ci sont empruntées à

l'extrême droite. Elles sont à l'image de sa rhétorique également empruntée. En fait, dans l'extrait en LM. 10, le locuteur du *Monde* cite en mention les mots de Chirac qui sont aussi ceux du FN. Il mentionne aussi - « d'un même coup », en même temps - les mots du FN :

La sécurité est la première des libertés, l'ordre républicain doit s'appliquer partout.
(Argumentaires FN 2002, *L'actualité de l'immigration*, page 7, ligne 33, page 56 du cahier en annexe),

et,

La sécurité est la première des libertés, la première des égalités, le premier devoir souverain de l'Etat.
(Discours Le Pen, 23 sept. 2001, *Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, page 10, ligne 9, page 23 du cahier en annexe).

Cette rencontre entre les dires de Chirac et de Le Pen demande réflexion. A travers l'exemple Chirac-Le Pen et le discours politique inscrit journalistiquement, il semble que ce soit l'autre (Le Pen) qui parle par le un (Chirac) alors que, nous l'avons dit, la politique répressive de la tolérance zéro a d'abord été relayée en France par le FN. A travers ce copier-coller, le un (Chirac) dit une partie immergée du discours de l'autre (l'idéologie du FN). Ce qui se montre de l'un (Chirac) est la partie réduite, la partie congrue de l'autre, alors même que cet autre (Le Pen) est non désigné, mais qu'il est idéologiquement audible, que l'autre est en « sous-voix ».

Ainsi, on peut dire que Chirac plagie⁵⁷ Le Pen et l'idéologie du FN, qu'en évoquant la question sécuritaire, il nourrit « contiguëment » la question insécuritaire. Si « l'idéologie crée la fiction »⁵⁸, alors on peut penser a contrario que la fiction chiraquienne dit l'idéologie du FN qui l'a créée. L'idéologie du FN, dans son altérité, travaille l'identité chiraquienne. Il y a à travers la parole chiraquienne de « la sécurité est la première des libertés » une reprise du discours du FN. En LM. 10, le journaliste du *Monde* parle des mots de Chirac qui sont aussi ceux de Le Pen. En rapportant la parole chiraquienne, il fait aussi exister la parole et les idées du parti d'extrême droite sans qu'un commentaire du journaliste sur son dire en modifie la représentation, sans qu'il la mette à distance et commente ce qui circule. C'était cependant le cas en LM. 23 ci-dessus, à propos de « problème général de l'insécurité ». Le journaliste marquait et spécifiait dans son discours sa distance (se soit permis) avec les paroles de C. Lepage qui pouvaient avoir une tonalité frontiste. Il n'y a pas en LM. 10, comme en NR. 25 pour l'insécurité dans les transports en commun, potentiellement de réaction de défiance, ni de commentaire par rapport à ce que le locuteur représente dans son discours. Ceci reste exceptionnel pour *Le Monde*.

VI.1.3.3.5. Les zones de non-droit

Nous reviendrons ici sur la circulation de « zones de non-droit » pour y ajouter un niveau d'analyse. Nous l'avons observée dans la deuxième partie pour parler de l'ambiguïté énonciative et sémiotique de la MA sans glose. Ce niveau d'analyse que nous ajoutons concerne la représentation de « zones de non-droit » comme voix politique de Chirac et s'inscrit dans notre réflexion sur la circulation des représentations du FN. Ainsi, nous avons cité l'extrait du *Figaro* du samedi 30 et dimanche 31 mars 2002 (F. 29) et l'extrait de *Présent* du samedi 12 janvier 2002 (P. 20) :

(F. 29) Insécurité Dans l'île où Lionel Jospin se rend ce week-end, la criminalité augmente fortement en zones urbaine et touristique [sur-titre]
L'insécurité explose aussi en Guadeloupe [titre]
Une raison d'espérer, pourtant : ici, pas encore de «zones de non-droit». Pointe-à-Pitre, le 22 mars dernier : le sous-préfet Thierry Le Lay, en charge de la sécurité publique, est sur le terrain, pour une opération coup de poing dans le ghetto de Boissard. [je souligne] ;

(P. 20) Violences ethniques des banlieues [sur-titre]
Assez d'angélisme, des actes ! [titre]
La provocation, c'est que l'on considère comme une provocation d'envoyer les forces de l'ordre françaises dans des «zones de non-droit». Des territoires où les bandes ethniques règnent en maîtres et où elles ne tolèrent pas que l'on remette en cause l'extraterritorialité qu'elles y ont installée. [je souligne].

Nous avons noté que les locuteurs de *Présent* et du *Figaro* modalisaient à l'identique leur dire. Toutefois, dans l'extrait de *Présent*, « zones de non-droit », contrairement au *Figaro*, était suivie d'une traduction « des territoires où les bandes ethniques règnent en maître... ». Cette traduction donnait une caractéristique ethnique aux prétendus hors-la-loi (bandes ethniques) et devenait du coup idéologiquement explicite. Le discours met en opposition les forces de l'ordre françaises et les bandes ethniques (l'extraterritorialité qu'elles y ont installée) avec ce présupposé xénophobe des bandes comme étrangères (non françaises) et de l'étranger comme menace.

« Zones de non-droit » inscrit dans *Le Figaro* et dans *Présent* une circulation des manières de dire, et c'est cette circulation que les locuteurs commentent. Elle peut renvoyer interprétativement à la manière de dire de la police, de l'hexagone (proche du on doxique), du FN en *comme l dit comme l dit...* Elle semble se faire entre ces trois sources énonciatives, les dires paraissant emboîtés. Il n'est pas possible interprétativement de référer à l'une de ces sources sans du même coup mobiliser une autre source, et au final permettre une lecture

partisane (FN). Du point de vue de l'émergence du dire autre, « zones de non-droit » apparaît pertinent pour représenter l'insécurité, notamment en zone urbaine et touristique pour *Le Figaro* et dans les banlieues pour *Présent*. Le dire autre semble émerger comme représentation « vraie » du réel. L'écart dans la nomination semble correspondre interprétativement pour les deux supports à une adéquation de mot pour la chose. Le mot zones de non-droit est adéquat à l'insécurité. L'appellation de zones de non-droit convient à dire la réalité du monde.

Ainsi, l'ambivalence de « zones de non-droit » comme fait d'altérité s'inscrit dans le champ des hétérogénéités énonciatives, dans la superposition ici de deux champs méta-énonciatifs. Par cette superposition, le locuteur fait un retour sur les mots qu'ils utilisent. Il y a une intervention dans l'énonciation de la nomination par laquelle « zones de non-droit » est interrogé sur sa capacité à nommer le réel. Cette intervention permet de spécifier le point de vue idéologique du locuteur citant, c'est-à-dire qu'en cela, par le commentaire de l'autre et le commentaire de ses mots, le locuteur donne son avis par rapport à ce qui circule. Le journaliste du *Figaro* pointe que la réalité ne correspond ici, pas encore à ce que désigne ailleurs (*en métropole*) le mot. Il présuppose ainsi l'idée d'une extraterritorialité des quartiers et des cités en France, et le fait que cette perspective puisse aussi toucher la Guadeloupe. L'argumentation de « zone de non-droit » dans *Le Figaro* se fait selon les représentations du FN.

La diffusion des idées du FN par la mise en circulation de ses mots trouve d'autres réalisations dans notre corpus à même de nous intéresser tout particulièrement :

(LM. 18) M. Chirac décrit une France gagnée par "la peur" et préconise la création d'un ministère de la	sécurité [titre]
de son programme "impunité zéro"	A Garges-lès-Gonesse, le président candidat a tracé, mardi 19 février, les axes de lutte contre "la montée de la violence" et prôné l'application du principe d' [chapeau introductif]
a-t-il [J. Chirac]	"Ensemble, nous devons refuser et combattre tout ce qui divise les Français", lancé, dénonçant pêle-mêle "l'absence de respect des autres", l'existence de " <u>zones de non-droit</u> " et l'augmentation des actes de violence à l'école. [je souligne]
	(article du <i>Monde</i> du mercredi 20 février 2002).

Nous avons déjà observé des extraits de cet article. Le journaliste du *Monde* y restitue la parole de campagne de Chirac en s'en distanciant (« la peur », « la montée de la violence »). Ici, « zones de non-droit » peut être interprétativement une MA comme fragment d'emprunt du dire de Chirac. Ce fragment renvoie à la représentation de la circulation du dire du président-candidat, contrairement à augmentation des actes de violence à l'école en usage

dans l'extrait, évident dans le dire du journaliste, qu'il considère comme acquis. Le fragment d'un discours de Chirac émerge comme approprié à l'objet du dire du locuteur du *Monde*. « Zones de non-droit » participe du thème de l'insécurité, le thème de la campagne chiraquienne, mais le locuteur ne le prend pas à son compte. Il marque une distance avec les mots de Chirac : *dénonçant pêle-mêle* vient commenter « zones de non-droit » tout en visant la pratique de l'amalgame par le discours de Chirac. Le sens de la représentation en circulation s'en trouve altéré. La circulation du dire chiraquien y est commentée discursivement par le journaliste, celui-ci pouvant lui reprocher de nourrir la confusion politique.

Comme nous l'avons vu précédemment, ce fait d'altérité est aussi à l'image du dire du FN. La circulation se produit à partir du FN et de ses thèmes fondateurs. Les idées du FN s'en trouvent ici représentées, diffusées par la voix chiraquienne. Le journaliste du *Monde* emploie « zones de non-droit » à l'image du dire chiraquien qui est lui-même à l'image du dire du FN, c'est-à-dire de concert, en y participant, mais plutôt pour s'en défier (*dénonçant pêle-mêle*). Il le fait comme porteur critique d'une manière de dire qui pourrait emprunter au FN, Chirac et Le Pen semblant en partager l'à-propos. Le jeu de discours et le positionnement idéologique à travers le commentaire conduisent Chirac à parler comme le FN alors que le journaliste exprime sa réserve. Nous avons vu qu'il en était de même en LM. 23 (*on s'étonne davantage, se soit permis*).

On trouve zone(s) de non-droit naturalisé dans plusieurs articles de *La NR* :

- (NR. 2) Une nouvelle cible [titre]
 On n'imagine pas qu'une patrouille de police isolée puisse, à elle seule, faire régner l'ordre dans un quartier chaud, devenu zone de non-droit sous la coupe réglée de plusieurs bandes ! [je souligne] (article du vendredi 7 septembre 2001) ;
- (NR. 9) Alarme sécuritaire [titre]
 Evitons, enfin, de clamer que la police abandonne de plus en plus de quartiers en zones de non-droit, par manque de moyens financiers que refuseraient de leur consentir nos gouvernants. [je souligne] (article du samedi 10 et dimanche 11 novembre 2001) ;
- (NR. 22) Le modèle new-yorkais [titre]
 A l'entendre [Jacques Chirac], les zones de non-droit seront investies, la violence à l'école sera combattue avec la dernière énergie, les parents seront rappelés à leur devoir, les mineurs multi-récidivistes seront placés en centres fermés. [je souligne] (article du mercredi 20 février 2002).

Les représentations du FN circulent sans entrave en NR. 2 et à partir d'un point de vue autre en NR. 9 (évitons... de clamer) et en NR. 22 (*à l'entendre*), respectivement la doxa et Chirac. S'y articulent le phénomène des bandes, *la lutte contre l'insécurité* (dans le corps du texte) en NR. 2 et le manque de police dans les quartiers, *les caïds locaux* (dans le corps du texte) en NR. 9. En NR. 22, zones de non-droit renvoie allusivement au discours de Chirac. Zones de non-droit fait aussi allusion implicitement aux représentations du FN, à travers la possibilité de les réduire (*investies*). L'expression n'est pas discutée et circule, même si le locuteur prend ses distances en l'employant comme discours second (*à l'entendre*).

D'une manière générale, dans notre corpus, *Le Figaro* emploie peu le vocable de zones de non-droit (en F. 23b et ci-dessus en F. 29). Il y a somme toute peu de mot-à-mot entre le FN et le support de droite, et entre *Présent* et *Le Figaro*. Nous en analyserons quelques-uns ci-dessous. Par exemple, on n'y trouve pas de mention de l'ethnicité, contrairement à *Présent* où cela est systématique (*voyou ethnique, bandes ethniques, banlieues ethniques* et d'autres), et à *La NR* où cela reste exceptionnel (*rivalités ethniques* en NR. 27). Les représentations frontistes y sont surtout validées et véhiculées par l'association de banlieue, zone, cité « sensible » et de insécurité. Cette association instaure un schème « insécuritaire » à tous les lieux et espaces représentés (cité de Strasbourg, lycée de Goussainville, HLM parisiennes), ainsi qu'aux situations qui y sont évoquées (patrouille de police, scolarité, logement) :

(F. 9) Insécurité La patrouille avait été appelée en banlieue pour une prétendue agression. Elle a été reçue par quarante voyous armés de pierres [sur-titre]

Chasse aux policiers à Strasbourg [titre]

Quand les trois policiers du commissariat central de Strasbourg sont partis, mardi soir vers 21h30, en direction du Hohberg, cité "sensible" du quartier de Koenigshoffen, ils ne s'attendaient certes pas à un tel accueil. [je souligne] (article du vendredi 2 novembre 2001) ;

(F. 18) Insécurité Après une semaine de grève, les enseignants ont obtenu l'assurance que l'établissement serait mieux protégé [sur-titre]

Un trimestre de violences ordinaires au lycée de Goussainville [titre]

Un triste florilège qui rappelle les années difficiles déjà vécues par ce lycée classé en "zone sensible" et en "zone de violence" par le ministère de l'Education nationale. [je souligne] (article du jeudi 20 décembre 2001) ;

(F. 22) Insécurité Un partenariat entre Préfecture et bailleurs sociaux [sur-titre]

Les policiers se rapprochent des concierges [titre]

Déloger la voyoucratie de chaque cité "sensible", chasser les dealers rue par rue, immeuble par immeuble, réduire les incivilités commises sous les porches, éradiquer les trafics dans

les caves, sécuriser les parkings : soucieux de ne plus céder un pouce de terrain à la délinquance.
[je sou- ligne] (article du mercredi 13 février 2001).

Nous notons en F. 18 comment le présupposé « insécuritaire » - il s'agit d'insécurité (en sur-titre) dans laquelle vient s'inscrire la violence banalisée (*violences ordinaires*), ici du lycée de Goussainville - peut faire passer les appellations « zone sensible » et « zone de violence » du ministère de l'éducation pour impropres, car en dessous de la réalité sociale, politique. Cette perspective renvoie aux propos du journaliste de *Présent* en P. 29 : *La France à feu et à sang ?* (titre) / *Une politique en accusation* (sous-titre) / *Les faits de pure barbarie, dont nous parlons, se déroulent dans des zones dites « sensibles » et sont souvent commis par des déracinés que l'on nomme « jeunes » pour leur mettre un masque, qui dissimule au public les réalités* (dans le corps du texte). Nous notons aussi comment en F. 22 *déloger la voyoucratie*, naturalisé, commente cité « sensible » et semble ainsi procéder du discours de surenchère du FN.

Avec l'insécurité comme a priori (en sur-titre), il semble ainsi que ce soit tout le discours journalistique qui s'inscrive dans la perspective frontiste.

La circulation des représentations frontistes se fait ainsi par l'allusion idéologique, dans le qui va de soi des discours. Elle existe dans le dire « à soi » du locuteur, au delà de l'image de discours argumenté et commenté que celui-ci façonne. Le point de vue idéologique des discours signifie dans une contextualisation qui lui donne sens et référence. Cette contextualisation signifiante crée des variations de points de vue selon les supports, et ceci dans une mémoire idéologique qui les dépasse.

VI.1.2.4. Le(s) sauvageon(s)

Après l'impunité, la tolérance, l'insécurité, nous traitons dans cette sous-partie du thème des sauvageons en abordant tout d'abord l'historique du mot dans la presse (1) puis l'expression de sa mise en circulation dans le corpus, par support (2).

VI.1.2.4.1. L'Historique du mot sauvageon(s)

Dans son mémoire en études politiques intitulé « Sauvageons : un mot en politique », François Fichard a observé comment le mot sauvageons a été politisé par les mass-média, après que Jean-Pierre Chevènement alors ministre de l'Intérieur l'a prononcé pour la première fois en mars 1998 pour désigner de jeunes délinquants multirécidivistes. Le discours initial était :

[Il y a] une crise d'éducation, une crise de transmission des valeurs. Les jeunes n'ont plus de repères et passent plus de temps devant la télévision que sur les bancs de l'école. Ce sont de petits

sauvageons qui vivent dans le virtuel. Ils ne savent pas que quand on tire avec un pistolet à la télé, ça fait mal, alors que dans la réalité, on tue. [je souligne].

Ce discours fut prononcé alors que J.-P. Chevènement répondait à une question sur les faits divers du 4 mars et 9 mars 1998 concernant respectivement le meurtre d'une épicière à Pavilly et la mort d'un lycéen à Evry. Selon F. Fichard, c'est la politisation du mot par les mass-media qui a rendu le débat possible et ouvert une polémique sémantique⁵⁹.

Dans *Le petit Robert*⁶⁰, la première acception de mot sauvageon date de 1801. Elle signifie « enfant qui a grandi sans éducation, comme un petit animal ». « Cette sauvageonne habituée à se vêtir de loques, à courir en cheveux, à marcher pieds nus » (Richepin). La seconde entrée est datée de 1998. Elle est attribuée à Jean-Pierre Chevènement pour « jeune délinquant, dans le contexte de la violence urbaine ». Le *petit Robert* précise emploi polémique.

VI.1.2.4.2. La circulation de « sauvageon(s) »

Nous étudierons la circulation de sauvageons(s) par corpus de presse, excepté pour *Le Figaro*. Nous avons déjà observé des exemples d'une circulation de « sauvageon(s) » pour le journal de droite. Nous l'avons fait dans la deuxième partie sur la mise en scène du dire de l'autre, et plus précisément à propos de la modalité semi-allusive et de ce qu'elle crée comme possible connivence idéologique. Nous ne reviendrons pas sur ces analyses. Nous ne ferons que les compléter sur quelques points de la circulation idéologique, pour ensuite prendre en compte la circulation des représentations qu'appelle le mot sauvageons dans les autres corpus. Nous pourrions sur ce point prendre des exemples du corpus du *Figaro*.

VI.1.2.4.2.1. La circulation de « sauvageons » dans Présent

Considérons la circulation de sauvageons ainsi que les variations suivantes du mot (*sauvageons*) pour la chose dans ces passages de *Présent* :

(P. 7) Tarterêts, Montconseil, Montgeron [sur-titre]

Les cités de la violence "jeune" [titre]

[...] les policiers ont été pris à partie par une cinquantaine de "jeunes" haineux. Des "jeunes" qui, histoire de mettre de l' "animation" dans le quartier, les ont pris pour cible en leur lançant des pierres et autres objets qu'ils avaient sous la main. Après dispersion de la horde sauvage, un calme précaire s'est installé dans la cité, jusqu'au lendemain matin. Dès le lever du jour, les forces de l'ordre, qui étaient restées sur les lieux, ont de nouveau été la cible de jets de pierre de la part des "sauvageons". Bilan : trois policiers blessés. Aucune interpellation... [je souligne]

(article de *Présent* du mardi 2 octobre 2002) ;

(P. 23) La police plus que jamais prise pour cible dans les banlieues [titre]

C'est pas le Far-West et ses villes sans loi, mais ça y ressemble !

Mercredi après-midi, dans le quartier du Val-Fourré, zone de non-droit de Mantes-la-Jolie (Yvelines), deux groupes d'une quarantaine de "jeunes", "l'un à prédominance maghrébine et l'autre africaine", précise l'AFP, se sont affrontés pour une raison "indéterminée", sur la dalle commerciale du Val-Fourré. Et pour de l'affrontement c'était de l'affrontement. Pas de la petite bagarre bon-enfant façon guerre des boutons. Pour un motif dont on a tout lieu de penser qu'il s'agit d'une question de suprématie de territoire ou de vengeance, les deux hordes sauvages, outre leurs objets contondants habituels, se sont affrontées à coups d'armes à feu. Arrivées en nombre, les forces de l'ordre sont parvenues à ramener le calme et ont interpellé une dizaine de "sauvageons". Bilan du "western" : trois blessés par balle chez les "jeunes" et une auxiliaire de police blessée par des éclats de verre... [je souligne] (article de *Présent* du vendredi 8 février 2002).

On note dans ces deux extraits la circulation de l'expression *horde(s) sauvage(s)* plutôt qu'une répétition de *sauvageons* en chacun des discours. Cette circulation se fait allusivement, dans l'illusion d'une manière de dire transparente. Elle se réalise sans marque d'altérité, alors que *horde(s) sauvage(s)* est associée à « jeunes » dans le cadre des violences périurbaines. Contextuellement, *horde sauvage* est associé à « sauvages » dans le texte en P. 7 et à deux groupes « l'un à prédominance maghrébine et l'autre africaine » en P. 23⁶¹, également dans le cadre des violences qui opposent les banlieues à la police. Cette dernière précision est attribuée à l'AFP, qui paraît ainsi justifier la façon de dire de *Présent* (« jeunes »).

De manière spécifique, le mot de l'ancien ministre de l'Intérieur en P. 7 renvoie aux « jeunes » qui s'en prennent aux forces de police et leur jettent des pierres. Pour le locuteur de *Présent*, ce mot est inadapté. Il ne suffit pas à dire la réalité de l'identité des personnes. La mise entre guillemets de *sauvageons* fait entendre le suffixe *on* qui a une valeur de dimunitif. Le suffixe a pour effet d'atténuer le sens de la nomination, ce que ne fait pas l'expression *horde sauvage*. De même, « animation » ne suffit pas à dire la réalité des actes de violence où il s'agit d'insécurité. Le guillemetage est aussi ici l'indice d'une insatisfaction de la nomination. Dans le cas de « sauvages », la réactualisation sémantique ne se déroule pas forcément dans l'opposition des désignations et des représentations, au contraire de « animation » par exemple. « Sauvages » peut être resémantisé par synonymie en jeunes sauvages, en « jeunes » sauvages. Cet exemple est unique dans le corpus de *Présent*. Au contraire des autres supports (nous le verrons ci-dessous), nous n'avons pas d'autres MA de « sauvages » qui renverraient au « déjà-dit » du mot ou à un « ailleurs » du mot. Il n'existe pas non plus d'emploi de *sauvageons* en usage. Dans le discours de *Présent*, « jeunes » semble prendre toute la place pour parler des personnes

délinquantes ou des personnes aux comportements asociaux. Nous y reviendrons à la fin de ce chapitre.

En P. 23, on note de manière significative le néologisme « sauvajeunes »⁶² qui est l'amalgame de « sauvage(on)s » et de « jeunes ». Si le mot *sauvageons* réfère au discours de Chevènement, il n'est pas totalement pertinent pour le locuteur de *Présent* qui lui préfère pointer l'ethnicité et développer son idéologie d'une insécurité liée à l'immigration. Le mot valise suggère que *sauvageons* seul ne suffit pas à dire le référent visé, d'où d'ailleurs *hordes sauvages*. Pour le locuteur de *Présent*, il s'agit bien - avant tout et pour tout - de « jeunes » pour dire Arabes, Noirs. « Sauvajeunes » renvoie en partie à *sauvageons*, et paraît vérifier le rôle joué par « jeunes » dans ce journal. Ainsi, l'amalgame vient renforcer l'argumentaire raciste du journal qui en disqualifiant l'autre, en faisant vivre sa cible privilégiée, cherche à exister idéologiquement. Pour Marianne Doury, l'amalgame est une « catégorie d'analyse qui entre dans les procédés de construction de l'image de l'adversaire »⁶³.

Nous pouvons encore observer en P. 23 cette manière de penser l'autre et de le représenter. Elle passe aussi par l'adéquation polémique de ce que sont ces « sauvajeunes » et de ce qui est le « western ». La surenchère discursive du locuteur de *Présent* et la connivence idéologique qu'il crée en cela l'amènent à associer les deux modalisations de « sauvajeunes » et de « western » et à les laisser à l'interprétation du lecteur. Cette association se fait à partir de la circulation de *sauvageons* que le locuteur déconstruit pour une appellation autrement satisfaisante.

De son côté, « western » peut renvoyer à l'usage de dire d'organisations discursives⁶⁴ : interprétativement, « western », comme on dit aux Etats-Unis ; « western », comme on dit dans la langue de celui que je dis. Le mot *western* connote l'espace auquel il est associé. Pour le locuteur, sont « western » ces lieux sans loi, ces lieux de hors-la-loi (les « jeunes »). Le far-west est à l'échelle de quartiers en France. Les cow-boys (police) s'opposent aux indiens (« sauvajeunes »), comme l'indique la première phrase de l'article :

C'est pas le Far-West et ses villes sans loi, mais ça y ressemble !

A travers cette mise en scène discursive et énonciative, le locuteur donne à son dire comme spectacle une représentation particulière. Cette mise en scène va dans le sens d'une pleine adéquation du mot *western* au monde, à l'insécurité même.

Par similitude, il existe dans *Le Figaro* à l'image de *Présent* des mots qui parlent de la barbarie collective et qui semblent référer à une représentation historique de la sous-culture du sauvage.

On y trouve la circulation des représentations du sauvageon, « sauvageons » semblant les appeler :

- (F. 5) France-Algérie Retour sur les incidents qui ont perturbé le match au Stade de France [sur-titre]
L'idéologie sauvageonne [titre]
Compte tenu de la place occupée par cette idéologie à l'école [...], il n'y a pas lieu de s'étonner que la nouvelle doctrine qui menace l'Occident - et qui est née, hélas, en son sein - trouve un terrain d'accueil favorable dans la horde sans parents ni maîtres des sauvageons [je souligne] (article du *Figaro* du lundi 15 octobre 2001)

et,

- (F. 32) Les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence [sur-titre]
A Meaux, le futur poste de police sera une place forte [titre]
L'innovation "parlante" est qu'il est plus difficile aujourd'hui d'y entrer que d'en sortir. Cela n'a pas empêché qu'il ait été, lui aussi, attaqué naguère par une horde sauvage. Mais, à l'intérieur au moins, force est restée à la loi. [je souligne] (article du *Figaro* du lundi 15 avril 2002).

On observe en F. 5 la construction nominale *idéologie sauvageonne* (en titre) à partir de la circulation de la représentation de « sauvageons ». Le contexte de l'article est une rencontre de football France-Algérie qui a connu des débordements. Dans le discours du journaliste, l'idéologie sauvageonne est celle de l'école où l'on apprendrait plus qu'ailleurs la sauvagerie (comme tenu de la place occupée par cette idéologie à l'école), celle-ci devenant une menace pour notre civilisation. Cette affirmation renvoie de manière paradoxale à horde sans parents ni maîtres des sauvageons dans le texte : comment une horde sans parents ni maîtres peut-elle aller à l'école et y trouver sa source ? Il semble qu'en fait la réécriture allusive de ni Dieu ni maître fasse de l'école un lieu de l'anarchie.

On retrouve en F. 32 l'expression *horde sauvage* observée dans *Présent*. Elle renvoie à l'attaque d'un commissariat en zone périurbaine.

Dans ces deux extraits, les représentations du FN sont naturalisées. Elles circulent sans commentaire méta-énonciatif et discursif, et conduisent à l'assurance des présumés xénophobes et racistes du parti d'extrême droite. *Le Figaro* y partage la conception du FN d'une insécurité (nationale, de moeurs, civilisationnelle) liée à l'étranger et de l'invasion qui s'opère. Sur ce point, *Présent* parle explicitement de « insécurité-invasion » (en sur-titre en P. 3 et dans le corps du texte en P. 9).

La représentation de la sauvagerie collective - horde(s) sauvage(s) - dans le cadre d'une violence d'associabilité semble renvoyer historiquement à l'image du barbare, du non-civilisé, par exemple :

Et ceux-là des Arabes qu'on croyait civilisés, qui se montrent en temps ordinaire disposés à accepter nos mœurs, à partager nos idées, à seconder nos actions, redeviennent tout à coup, dès que le Ramadan commence, sauvagement fanatiques et stupidement fervents. [je souligne]

(Guy de Maupassant, Lettres d'Afrique, 1881, La Boîte à documents, réédition 1990, p. 108).

Le civilisé, la figure du colonisateur sont opposés aux comportements barbares et à la figure pérenne de celui qui reste à éduquer, à civiliser. Ce barbare n'existe qu'à travers l'histoire et ce qui lui donne une identité : la colonisation. Celui pour qui la « civilité » fait défaut est le « toujours colonisé » à policer que ceux qui tiennent cette idéologie cherchent à stigmatiser dans son incapacité à partager les valeurs occidentales, et pour ce qu'il représente comme classe dangereuse. Il reste collectivement inassimilé et inassimilable. Il a une identité sociale « étrangère ».

En défendant l'idée d'une impossible assimilation de populations, socialement, culturellement et identitairement, les tenants de cette pensée restent d'une certaine façon la mémoire historique de ce passé social colonial où la civilisation est vue comme un effet de la race⁶⁵ (Todorov). Ils apparaissent ainsi comme les « gardiens » des valeurs qui, naguère, légitimaient la domination occidentale. A l'image inversée de la colonisation d'hier, les jeunes immigrés, pérennes sauvages et boucs émissaires, semblent les ennemis intérieurs d'aujourd'hui, toute société paraissant décadente dès lors qu'elle est identitairement hétérogène.

Il semble ainsi que le réamorçage de l'image du sauvageon à travers la circulation de « sauvageons » et les réactualisations en horde(s) sauvage(s), contextuellement en horde(s) de sauvageon(s) dans *Présent* et *Le Figaro*, aient permis un « appel d'air » à toute une idéologie surannée, mais encore existante.

VI.1.2.4.2.2. La circulation de « sauvageon(s) » dans *Le Monde*

Pour *Le Monde*, citons ces exemples de circulation de « sauvageon(s) » :

(LM. 13) André Vallini (PS) sonne la charge contre les "sauvageons" [titre]

A quelques mois des élections présidentielle et législatives, le député socialiste a décidé de conjuguer les deux priorités du gouvernement de Lionel Jospin avec le mot fétiche de Jean-Pierre Chevènement - "sauvageons" -, qui avait fait couler beaucoup d'encre lorsque l'ancien ministre

de l'intérieur l'avait employé, dès le printemps 1998, pour désigner les jeunes délinquants. [je souligne] (article du *Monde* du jeudi 31 janvier 2002)

et,

(LM. 17) Des "sauvageons" au fascisme [titre]

Sans la discipline, qui est la dimension négative de l'éducation, l'enfant est condamné à "la sauvagerie", ce qui rend impossible l'instruction, "partie positive de l'éducation".

N'ayons plus peur d'appeler un chat un chat, et "sauvageon" (*c'est le seul mot juste*) celui qui n'a pas eu la chance de rencontrer l'interdit structurant qui le fera passer de l'état sauvage à l'état humain. [je souligne. Le scripteur de cette tribune est professeur en sciences de l'éducation] (tribune du *Monde* du samedi 16 février 2002),

et,

(LM. 25) Vingt-cinq ans de tâtonnements [titre]

Hormis en période électorale, la lutte contre la délinquance tend à transcender les clivages politiques droite-gauche [chapeau introductif]

Elisabeth Guigou a d'abord été réticente à développer les centres éducatifs renforcés, qui avaient été créés en 1996 par son prédécesseur (RPR, Jacques Toubon pour recevoir les mineurs délinquants. [...] Début 1999, Lionel Jospin a même rabroué son ministre de l'intérieur, qui recommandait la création de tels centres pour les "sauvageons". [je souligne] (article du *Monde* du dimanche 31 mars et du lundi 1er avril 2002).

Les trois articles ont pour thème la délinquance des mineurs. L'article en LM. 13 concerne la politique de sécurité dans les collèges. Il s'agit d'un propos plus général sur les violences des quartiers en LM. 17 et d'un bilan politique de lutte contre la délinquance en LM. 25.

En LM. 13 et en LM. 17, « sauvageons » est en titre, exprimé sans glose. Ce fait d'altérité contraste avec la mention de sauvages en LM. 13 et la MA avec glose « sauvageon » (*c'est le seul mot juste*)⁶⁶ en LM. 17 dans le corps du texte de chacun de ces extraits. En LM. 13, « sauvageons » est de valeur autonymique. Il est explicitement le mot fétiche de Jean-Pierre Chevènement et désigne, selon le locuteur-journaliste, les jeunes délinquants. En LM. 17, nous avons une MA mots-choses explicite accompagnée de la glose : *n'ayons plus peur d'appeler un chat un chat*, et « X » (*c'est le seul mot juste*) *celui qui n'a pas eu la chance de rencontrer l'interdit structurant*. « Sauvageon » est ici représenté comme le seul mot pour la chose (*appeler un chat un chat*), c'est-à-dire pour celui qui est sans éducation et qui en cela a encore à voir avec « la sauvagerie » (*l'interdit structurant qui le fera passer de l'état sauvage à l'état humain* dans le texte).

Dans les deux cas de « sauvageons » en titre, la modalisation peut renvoyer interprétativement à une MA d'emprunt comme dire de Chevènement en *comme l dit*. Nous sommes ici dans le cas d'un rapport d'un dire à un autre dans le « déjà-dit » des mots autres. Elle peut être aussi

interprétativement une MA d'emprunt comme dire de Vallini qui parle comme Chevènement en LM. 13, il s'agit d'un cas de circulation du dire. Dans ces deux cas, le locuteur parle au final avec les mots de Chevènement. Le mot *sauvageons* est opportun pour ceux qui sont des jeunes délinquants (dans le texte) en LM. 13, pour l'enfant asocial qui connaît l'état sauvage en LM. 17 : c'est le mot pour des jeunes sans éducation, sans structuration, livrés à eux-mêmes (à l'état sauvage).

La même ambiguïté existe en LM. 25 où « *sauvageons* » renvoie aussi au mot de Chevènement que le locuteur commente comme le sien. Le mot semble approprié à l'objet du dire du locuteur citant (*à des mineurs délinquants* en amont dans l'extrait) sans que l'on connaisse sa position critique.

Dans les deux extraits en LM. 13 et en LM. 25, l'ambivalence de la MA anonymisée semble réelle. Elle ne permet pas de savoir si le commentaire du locuteur de son dire vient critiquer ou conforter les représentations en cours. Les locuteurs font circuler les représentations qui s'attachent à de jeunes délinquants sans, ou en perte de, repères sociaux sans que l'on puisse précisément établir les causalités entre délinquance et société : délinquants parce que sans repères sociaux ou sans repères sociaux parce que *sauvageons*. L'ambiguïté tient aussi au fait que comme nous l'avons observé précédemment le mot « *sauvageons* » semble connoté négativement, historiquement, et puisse faire écho au manque de civilité, pour ainsi dire de civilisation, de certains jeunes « *dépourvus* » de sociabilité. Nous pourrions imaginer une posture où le locuteur glose de manière critique ce qu'il fait circuler : interprétativement, comme dit J.-P. Chevènement, une manière de dire que je fais circuler tout en en récusant les représentations. En cela, les discours partagent des connaissances communes, dont ils discutent et sur lesquelles ils prennent des positions idéologiques, chaque discours argumentant d'une compréhension des choses dans la mise en scène énonciative qu'il fait de lui-même. Et, cette argumentation qui passe par le commentaire de l'information à transmettre a comme pivot les altérités en « X ». L'argumentation discursive se construit en LM. 13 et en LM. 25 avec cette figure de l'hétérogène, dissimulatrice des intentions idéologiques du locuteur, mais surtout lieu d'interactions sociales et d'inter-connaissance des discours.

En LM. 17, l'interrelation argumentative est de nature différente. Dans cette tribune, les commentaires explicites (*n'ayons plus peur d'appeler un chat un chat, X', c'est le seul mot juste*) portent l'adhésion du locuteur aux représentations en circulation. Ils viennent conforter l'idée du *sauvageon* comme asocial que le locuteur considère comme pas tout à fait humain (*celui qui n'a pas eu la chance de rencontrer l'interdit structurant qui le fera passer de l'état sauvage à l'état humain*).

Citons encore ces deux exemples de représentations de la circulation de *sauvageons* dans le corpus du *Monde* :

(LM. 8b) La gauche ne privilégie plus les explications sociales de la délinquance [titre]

A la demande de M. Chevènement qui qualifiait les mineurs récidivistes de "sauvageons" et militait pour la réouverture des maisons de correction, le ministère de la justice a multiplié les Centres éducatifs renforcés (CER) puis a créé, en janvier 1999, les Centres de placement immédiat (CPI) [...] [je souligne] (article du *Monde* du mardi 4 décembre 2001),

et,

(LM. 27) A gauche, l'épreuve du quotidien [titre]

L'audacieux tournant de Villepinte, en 1997, n'a pas donné sur le terrain les résultats escomptés [sous-titre]

Sous la pression de M. Chevènement qui qualifiait les mineurs récidivistes de "sauvageons" et militait pour la réouverture des maisons de correction, le ministère de la justice a multiplié les centres éducatifs renforcés (CER) puis a créé, en janvier 1999, les centres de placement immédiat (CPI) [...] [je souligne] (article du *Monde* du dimanche 31 mars et du lundi 1er avril 2002).

Les deux articles du *Monde* évoquent la politique socialiste en matière de lutte contre la délinquance. Les extraits en LM. 8b et en LM. 27 sont des quasi copier-coller. On notera comme seul changement significatif la graduation de à la demande de à sous la pression de en tête de phrase. Les deux articles écrits à deux moments différents de la campagne électorale en décembre 2001 et fin mars 2002 sont signés de la même personne (Cécile Prieur). Il s'agit d'une reprise de LM. 27 par rapport à LM. 8b, l'un étant tout à l'image de l'autre. En LM. 27, « sauvageons » est montré comme objet circulant et émerge d'une répétition masquée du dire. Il s'agit d'un processus de monstration de la circulation du mot. Ce processus inscrit l'autre dans la répétition à l'identique des discours. Dans les deux cas, « sauvageons » émerge comme fait d'altérité selon ce que le locuteur a à commenter : une manière de dire (celle de Chevènement) avec laquelle il s'accorde ou dont il se démarque. Ici, le mot de Chevènement employé par le locuteur-journaliste sert à définir les mineurs récidivistes. Il est approprié à l'objet du dire, mais il peut être inadéquat au réel qu'il nomme : il s'agit de délinquance, il ne s'agit pas de « sauvagerie ». Il y a des explications sociales de la violence.

A travers les emplois et les redéploiements de « sauvageon(s) » dans le corpus du *Monde*⁶⁸, il semble que l'on ne prête à Chevènement que ce mot. En employant le mot sauvageon(s), les journalistes du *Monde* se rapportent à l'image de « l'insécuritaire », de la personne délinquante, mais pour en contester surtout l'évidence. C'est le cas en LM. 13, en LM. 25, en LM. 8b et en LM. 27. Dans *Le Monde*, il est acquis de parler de *jeunes de(s) banlieue(s)*

par exemple en LM. 1 et en LM. 4b, de *jeune(s) de(s) quartier(s) populaire(s)* en LM. 1 et en LM. 7, de *jeunes des quartiers difficiles* en LM. 6, ou encore de *jeunes* comme en LM. 9 en LM. 7 et LM. 15b, de *jeunes délinquants* en LM. 2 et en LM. 13 (ci-dessus), de *bandes de jeunes* en LM. 4b, mais exceptionnellement de *voyou(s) (du quartier)* en LM. 19 ou de *jeunes issus de l'immigration* comme en LM. 12. On notera aussi « *Français issus de l'immigration africaine* » en LM. 6, le journaliste en modalise l'usage. *Le Monde* nuance là où *Le Figaro* peut trancher, le lexique pouvant apparaître plus spécifiquement sécuritaire. Ainsi, on trouve à côté des emplois de *jeunes (du quartier, de cités)* en F. 6, en F. 6b, en F. 7, en F. 18, *bandes (de jeunes, rivales, du quartier)* en F. 9, en F. 9b, en F. 18, en F. 24, *(jeunes) délinquants* en F. 14, en F. 19, en F. 24 ou encore *(jeunes) voyou(s) (du quartier)* en F. 3, en F. 7, en F. 9, en F. 11, et en F. 20. On note aussi l'expression *voyous issus de l'immigration* en F. 14 expressément frontiste. Nous y arrivons.

Aussi, il semble que ce soit parce que le mot *sauvageon(s)* est selon eux impropre que les journalistes du journal de centre-gauche le représentent comme modalisé dans leur dire, mais sans le commenter⁶⁸. Cette modalisation marque implicitement leur réticence, à l'exception de LM. 17 où il s'agit d'une tribune. L'utilisation du mot reste le plus souvent polémique. Il est nécessaire de le guilleméter pour rappeler que son emploi dérange. Cette utilisation est jugée problématique dans l'espace du journal pour décrire la réalité sociale pour laquelle Chevènement semblait l'employer et à laquelle les journalistes n'adhèrent pas. Pour *Le Monde*, cet emploi reste médiatiquement contestable. « Sauvageons » dans le contexte des discours de l'insécurité est critiquable. Reste cette ambiguïté : pourquoi l'employer, alors, même entre guillemets ?

Dans le corpus du *Monde*, la multiplication des manières de dire empruntées, les faits de circulation des dires observés, semblent pointer un mot dans sa difficile inscription doxique. Le mot est en débat, tout autant que sa valeur de discours qui semble difficile à partager. Il n'y a pas de valeur commune de *sauvageon(s)* pour parler de la délinquance des plus jeunes. Les discours s'échangent. Ils débattent du modèle mondain qui associe « sauvageons » et délinquance. Il semble qu'en cela il soit nécessaire de passer par l'autre pour marquer sa différence qui est pour le journal de centre une défiance. Dans nos exemples, il s'agit plus précisément de mineurs récidivistes (LM. 8b, LM. 27), de jeunes délinquants (LM. 13, LM. 25) ou encore d'« enfants sauvages », sans instruction, ni éducation (LM. 17). C'est par rapport au sens douteux, à la valeur contestable du mot - celui qui tente de s'imposer et/ou qu'on tente d'imposer, de nous imposer (nous pour citoyens responsables) - que les journalistes du *Monde*

commentent implicitement l'énonciation de leur discours. Les journalistes ont identifié le mot et en tirent le potentiel argumentatif nécessaire.

VI.1.2.4.2.3. La circulation de sauvageon(s) dans La NR

On trouve sauvages en usage dans le discours de *La NR* :

(NR. 31) La jungle adolescente [titre]

Voilà le catalogue de l'univers des 12-18 ans, sauvages perdus du pays des droits de l'homme, dans lequel une autorité parentale et familiale, inexistante, bafouée quotidiennement et la faillite des institutions laisseraient libre cours aux exaltations de violence. [je souligne]

(article de *La NR* du vendredi 22 mars 2002).

L'article est centré sur les difficultés sociales et psychologiques des adolescents. Ici, le mot sauvages n'est pas modalisé. Il circule dans l'effacement de sa source énonciative et réfère à l'emploi littéral du mot de jeunes enfants sans éducation. Dans l'extrait, il s'agit d'une autorité parentale et familiale, inexistante, bafouée quotidiennement et de la faillite des institutions. En modalisant son dire - par laisseraient au conditionnel -, le locuteur semble émettre une réserve sur la façon de penser de son temps (sauvages/délinquants suggérés) tout en y participant. Il utilise le conditionnel pour marquer un refus de s'attribuer une information en la renvoyant à une source extérieure implicite. Le conditionnel qui modalise un énoncé dénote à la fois une incertitude quant à la réalité de l'énoncé - la vérité de l'énoncé d'exaltations de violence est conditionnelle - et une altérité énonciative, dans notre cas possiblement doxique. En cela, la modalisation verbale paraît compenser l'absence de guillemets sur sauvages. Le journaliste de *La NR* fait d'une part circuler une représentation qui semble relever de l'acquis dans le contexte sécuritaire et d'autre part se tenir à distance, dans un second temps, de cette représentation. Est également ambiguë dans cet extrait l'expression voilà le catalogue avec la contradiction entre voilà qui s'attache à la réalité de la situation de la jungle adolescente (en titre) et catalogue qui pencherait plutôt du côté du cliché. Nous revenons sur les ambivalences du journal régional ci-dessous.

Nous avons déjà cité pour *La NR* un exemple de MA explicite de « sauvages »

:

Violence : Evreux relance le débat [titre de référence]

(NR. 27) Quelles réponses ? [encadré]

Pour traiter le problème des "sauvageons" - terminologie choisie par Chevénement - une trentaine de "centres de placements immédiats" ont été créés par le gouvernement en 1999. [je souligne] (article de La NR du jeudi 14 mars 2002).

Dans cet article qui évoque la mort d'un père de famille d'Evreux - les articles de Présent en P. 28 et en P. 28b relatent le même fait - « sauvageons » est une MA interdiscursive accompagnée d'une glose explicative terminologie choisie par Chevénement. Elle réfère à de jeunes délinquants multirécidivistes. L'association de sauvageons aux violences mortelles d'Evreux conduit à considérer que les délinquants peuvent être aussi des criminels en puissance. Il y a une surenchère du discours à partir des représentations en circulation : l'exaltation de la violence des sauvageons peut conduire à des gestes de criminalité. Le mot de Chevénement (sauvageons) dans le contexte de blessures mortelles semble adapté à la situation criminogène.

Maintenant considérons ces représentations de la circulation de « sauvageons » :

(NR. 18) La délinquance part en campagne [titre]

La délinquance s'aggrave (+ 7,69 %) et tend à s'exporter des villes vers la campagne. Les auteurs de méfaits sont aussi de plus en plus jeunes. La multiplication des petits délits accroît le senti-ment d'insécurité. [chapeau introductif]

Et voilà que le pouvoir s'empêtre dans les solutions à adopter pour tempérer les ardeurs fébriles des "sauvageons" les plus récalcitrants à l'origine de méfaits qui nourrissent le sentiment d'in-sécurité et empoisonnent la vie des gens tranquilles. Chauffeurs de bus agressés, voitures brûlées, dégradations volontaires, larcins quotidiens... [je souligne]

(article de La NR mardi 29 janvier 2002),

et,

(NR. 22) Le modèle new-yorkais [titre]

On se souvient du tollé quand Jean-Pierre Chevénement - qui crie aujourd'hui au "plagiat" - osa envisager d'éloigner les "sauvageons" des quartiers difficiles. [je souligne]

(article de La NR du mercredi 20 février 2002),

et,

(NR. 28) Le lynchage d'un père [titre]

Souvenons-nous, il n'y a pas si longtemps, du tollé qui avait accueilli Jean-Pierre Chevénement quand il avait osé envisager un déplacement des "sauvageons". Aujourd'hui ses paroles trouvent leur sinistre illustration. [je souligne] (article de La NR du jeudi 14 mars 2002).

Le contexte de discours de ces trois articles est la hausse de la délinquance dans les campagnes françaises à l'image des villes en NR. 18, l'importation du modèle sécuritaire new-yorkais en France en NR. 22 et la mort d'un père de famille en NR. 28.

En NR. 18, le mot de Chevènement semble correspondre à la réalité « vraie » : les sauvagesons sont ceux qui sont à l'origine de méfaits qui nourrissent le sentiment d'insécurité et empoisonnent la vie des gens tranquilles. L'ambivalence du mot de Chevènement va ici plutôt dans le sens d'un dire adéquat à la situation sociale, c'est-à-dire pour évoquer une délinquance en augmentation et des acteurs de cette délinquance *de plus en plus jeunes* (dans le texte), celle-ci pouvant relever aussi de la fragilité juvénile (*ardeurs fébriles*). « Sauvageons » a à voir avec le phénomène de délinquance qui touche la campagne. Selon le discours du journaliste, cet état de fait d'une délinquance des campagnes à l'image des villes nourrit le *sentiment d'insécurité* (dans le texte) du fait de la multiplication des petits délits : *chauffeurs de bus agressés, voitures brûlées, dégradations volontaires, larcins quotidiens...* (dans le texte). Le commentaire porté sur la circulation de « sauvagesons » inscrit la représentation sauvagesons/insécurité dans l'ordre des choses. Il l'inscrit dans ce qui semble être du savoir commun, de la mémoire sociale partagée : les sauvagesons participent au sentiment d'insécurité.

En NR. 22 et NR. 28, « sauvagesons » est aussi sémantiquement ambigu. Il s'agit de deux MA à l'image du dire de l'ancien ministre de l'Intérieur. Là aussi, le sens de « sauvagesons » semble tenir de la mémoire commune. Le mot apparaît comme adapté à la réalité sociétale qu'il s'agisse des actions des délinquants dans les quartiers difficiles en NR. 22 ou de leur placement en centre éducatif fermé en NR. 28. NR. 28 reprend en gros NR. 22, les deux extraits sont lexicalement proches. Les journalistes semblent aussi en discuter la pertinence, mais pour en accepter et en véhiculer les représentations : le discours de Chevènement quand bien même il fut l'objet d'un *tollé* (dans le texte) convient au désordre social. Les discours des journalistes en partagent l'assurance, comme le pointe aujourd'hui ses paroles trouvent leur sinistre illustration en NR. 28.

Ainsi, dans *La NR*, la représentation de la circulation de « sauvageon(s) » réfère plutôt à la façon de dire adéquate de Chevènement (jeunes délinquants)⁶⁹ - elle semble justifiée dans le cadre sécuritaire -, alors que, comme le montre l'extrait en NR. 31, le mot sauvagesons en usage définit plutôt de jeunes enfants sans éducation et renvoie au sens premier du terme, mais sans pour autant écarter un lien avec la délinquance (*libre cours aux exaltations de violence*).

Au terme de cette sous-partie, nous pouvons poser que la circulation idéologique se réalise à partir d'un sociotype particulier qui peut être celui de la voix

policière pour parler du sentiment d'impunité, du manque d'effectifs et de moyens ou de la violence subie. Ce stéréotype peut être aussi celui de la voix politique pour parler de l'impunité, de l'intolérance, des thèmes de l'insécurité (« le problème de l'insécurité », « la lutte contre l'insécurité », « l'insécurité est la première préoccupation », « la sécurité est la première des libertés », « l'insécurité dans les transports » et « les zones de non-droit ») ou des sauvages. Dans notre corpus, le mot *sauvages* n'est pas repris par les représentations de la police. Les scripteurs commentent, qu'il s'agisse comme nous l'avons vu d'un commentaire critique par exemple avec *se soit permis* en LM. 23 et *dénonçant pêle-mêle* en LM. 18 ou d'un commentaire de surenchère par exemple avec *n'ayons pas peur d'appeler un chat un chat* et *c'est le seul mot juste* en LM. 17 où il s'agit d'une tribune. Ils le portent par rapport à ce qui circule comme représentation de l'autre (policier, politique), le plus souvent à partir d'un « mot-argument », d'une « expression-argument » tels que *sentiment d'impunité*, *impunité (zéro)*, *tolérance zéro*, *insécurité*, *zones de non-droit*, *sauvages*. Nous noterons sur ce point ce que Soad Matar et Andrée Chauvin-Vileno disent dans leur étude du mot-valise islamalgame - le mot désigne l'amalgame entre terrorisme et islam dans la presse quotidienne nationale (*Libération*, *Le Monde*, *Le Figaro*) :

on perçoit comment la dynamique des mots-arguments dans la presse [...] construit du débat mais aussi de la doxa en devenir. Ils permettent de tracer une ligne de partage, de circonscrire une aire d'affrontement idéologique tout en représentant synthétiquement et littéralement un discours autre⁷⁰.

Il s'agit de mots identifiés par les médias et qui de ce fait permettent des mises en scène argumentatives.

Par le processus de réévaluation, d'une réactualisation du sens, le locuteur redonne aux voix évoquées la bonne manière de les faire parler, de les entendre, pour ainsi dire de les penser. Ces voix sont des « faire-valoir », des « faire-penser ». A travers la mise à distance de l'autre, le scripteur ne fait pas l'économie de son idée du sens à donner aux choses. Les modalisations de discours permettent de commenter la valeur des représentations en circulation. Ces modalisations peuvent être de nature à pointer un scandale dans le contexte de la police malmenée, par exemple « ordinaires » en F. 9b, « classique » en P. 23, « défouloir » en P. 7, ou de nature à rapporter le sens du dire chiraquien avec « tout répressif » en F. 25 et F. 29 commenté respectivement par *n'entend pas faire* et *ne croit pas au*. La réticence peut aller jusqu'au discrédit avec « plan d'ensemble contre l'insécurité » commenté par *sort de son chapeau* en P. 27. De même, nous avons remarqué comment « contre l'impunité » en LM. 20 et

« système d'impunité » en NR. 25 sont réengagés discursivement par *réaffirme sa volonté de lutter (X')* et par *a dénoncé (X')*, les locuteurs-journalistes s'accordant ainsi à faire circuler les représentations du président-candidat jugées pertinentes. Ces commentaires s'attachent dans les cas évoqués à façonner et à reproduire le truisme chiraquien. Celui-ci est tridimensionnel et lie impunité, délinquance et insécurité. Il est en partie inspiré de la rhétorique frontiste sur l'insécurité. Celle-ci peut être modélisée dans la dimension de notre corpus en *l'insécurité dans les transports en commun*, en *la sécurité est la première des libertés*, et en *lutter contre X'* et *rétablir l'autorité de l'Etat*. Cet aspect de discours emprunté, calqué, dupliqué, les journalistes de *La NR* en NR. 15, NR. 23 et NR. 25 ne le prennent pas en compte. La circulation y est allusive. Elle se réalise en dehors des marques de discours. Précisément, l'allusion idéologique se fait à travers une contextualisation ambiguë, comme nous l'avons vu en NR. 27 avec racisme, rivalités ethniques, chômage. Elle s'effectue sur le mode du conditionnel, comme en NR. 31 (*laisseraient*), qui permet de participer à la façon de dire en circulation tout en s'en tenant à distance. De même dans *Le Figaro* en F. 25, F. 26, F. 29, F. 31, aucune modalisation, ni aucune réserve ne viennent défaire le sémantisme du discours de campagne du président-candidat, sinon de manière plus ambiguë encore, notamment en F. 6c (*tout en rappelant que « X »*). Les journalistes du *Monde* portent ponctuellement des réserves aux représentations chiraquiennes en parlant de *sentiment* d'insécurité plutôt que de *problème(s) d'insécurité*, en modalisant « la peur », « la montée de la violence » en LM. 18 ou « l'insécurité générale », « entièrement liée au problème générale de l'insécurité » en LM. 23. Ces réserves peuvent être aussi explicites par exemple avec *se soit permis* en LM. 23 et avec *dénonçant pêle-mêle* en LM. 18, comme dit ci-dessus. Par contre, les journalistes de *Présent* disqualifient systématiquement les dires et les représentations de Chirac et d'une manière générale celles qui ne traiteraient que de l'insécurité. Ils cherchent contextuellement (*trucs de l'inspecteur gadget, Evreux à feu et à sang, « non » à la racaille*) à leur redonner le sens frontiste, notamment dans les exemples de « (plan d'ensemble contre) l'insécurité » en P. 26, P. 27 et P. 28b.

Ainsi, le discours de la presse enregistre les interventions idéologiques des journalistes. Celles-ci touchent à la sociabilité conflictuelle qui le traverse. Cette conflictualité peut s'exprimer par des justifications et/ou des « résistances ». Le sens des choses, le « sens mondain », est reconsidéré selon les orientations idéologiques des journalistes et selon ce qu'ils partagent de connaissances du monde, acteurs qu'ils sont de l'interaction sociale par l'échange verbal. Dans notre corpus, les valeurs se confrontent entre ethnicité (*Présent*), insécurité (*Le Figaro*) et causes sociales de la violence (*Le Monde*).

Le commentaire de l'autre mis en scène « sert » l'idée du locuteur citant dans un processus d'auto-réalisation conceptuelle. Le locuteur commente ce qu'il représente comme autre de et dans son discours pour faire exister ses perceptions et ses expériences d'être social. Ce processus conduit à des espaces de politisation d'un mot, d'un dire.

VI.2. La circulation d'un spatio-type de la voix

Après l'étude des voix sociotypées, il s'agit maintenant de savoir non plus qui parle : groupes humains ou individus dans la voix du locuteur (qui parle et de quoi), mais comment l'autre se dit (avec lesquels de ses mots je parle de lui) ici dans une perspective spatiotypée, c'est-à-dire selon des caractères spatiaux pour la langue du lieu de qui parle. Pour notre étude des circulations idéologiques, nous ne nous intéresserons qu'à l'analyse des voix de la banlieue à propos de « tournantes »⁷¹ (1), de « rage » et « haine » (2) et de « casser », « jouer », « défouler » (3). Nous examinerons leur politisation dans le discours des locuteurs-journalistes.

VI.2.1. Les « tournantes »

Comme voix spatiotypées, citons cet exemple parmi les dires de *Présent* qui se rapportent à « tournantes » et qui évoquent un univers social dégradé :

(P. 28) Evreux : zone de non-France [sur-titre]
 Un père de famille, lynché à mort par une bande de "jeunes". Parce qu'il avait l'audace de vouloir protéger son fils... [titre]
 [...] le problème d'urgence qui se pose, aujourd'hui, ce n'est pas de savoir si Pierre, Paul ou Jacques sera élu mais quand - et comment - on éradiquera définitivement la menace "jeune".
 Quand - et comment - les braves gens de ce pays ne tomberont plus sous ses coups. Quand - et comment - les petites filles ne seront plus des objets sexuels pour les "tournantes" des zones de non-France. Quand - et comment - on mettra fin aux agissements de voyous chaque jour un peu plus forts de leur impunité. [je souligne] (article de *Présent* du jeudi 14 mars 2002).

« Tournantes » peut renvoyer interprétativement à une MA interdiscursive en X' comme l'autre dit⁷² : « tournantes », comme on dit dans le langage des zones de non-France (dans le texte) ou comme ils (les violeurs ? les « jeunes » ?) disent par euphémisme. L'accumulation des valeurs d'emprunt peut aussi renvoyer aux dires des banlieues et aux dires des « jeunes » : interprétativement, « tournantes », comme disent les « jeunes » des banlieues. Nous avons une circulation des manières de dire de lieux de l'insécurité.

Nous retrouvons ce que nous observions précédemment d'un travail de reprise de la valeur autre au profit de la sienne, plus satisfaisante. Le schéma antithétique d'opposition sémantique conduit à une réactualisation de la représentation de « tournantes » vers le viol ethnique, par ceux qui sont à considérer comme des étrangers : ce que sous-entend zone(s) de non-France, sous la forme d'une évidence discursive et idéologique. *Zone(s) de non-France* a comme équivalent lexical dans *Présent : cités, banlieues, zones ethniques*. L'expression s'oppose à zone(s) de non-droit qui ne pointe que l'insécurité. Il s'agit pour les locuteurs de *Présent* de lier l'insécurité et l'immigration. Cette reconfiguration de « tournantes » conduit à redessiner la brutalité de ceux qui restent non intégrés, non intégrables, ces « jeunes » (*chaque jour un peu plus forts* dans le texte), *chaque jour un peu plus forts* participant d'une dramatisation de l'espace social. Cette brutalité de mœurs est à l'image des barbares. L'altération morale est le fait d'une impossible entente avec ceux qui s'excluent eux-mêmes de l'espace de civilisation qu'est la France. Nous retrouvons ce que nous exprimions de la pensée manichéenne des locuteurs d'extrême droite qui consiste à représenter le monde selon une version axiologique dualiste : nous versus eux (les « jeunes »), nationaux versus étrangers⁷³, civilisé versus barbare. Cette pensée se développe à partir de la position du locuteur citant. Elle apparaît comme auto-centrée. Elle ramène à « soi » par réaction les pensées des autres, mais elle se réalise par rapport aux représentations frontistes qui la conditionnent et lui donnent une existence, une consistance.

On trouve aussi dans le corpus du *Monde* des faits de circulation qui se rapportent à « tournantes » :

(LM. 7) Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

L'ignorance de ceux qui en désespoir que ressentent L 'apparente "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de la clé se trouve dans les sentiments d'exclusion, d'abandon et de les habitants des quartiers sensibles [chapeau introductif]

- On reprochait au blouson noir d'agir en bandes très nombreuses, jusqu'à une centaine d'individus, comme les groupes qui sont descendus sur le quartier de la Défense, en début d'année. On leur reprochait également des viols collectifs comme on parle de "tournantes" aujourd'hui dans les cités.

[je souligne ; précisons que dans cet extrait la parole du sociologue est rapportée sous la forme d'une interview. Pour nous, l'interview s'inscrit aussi dans l'illusion d'une restitution fidèle des mots de l'autre] (article du *Monde* du mardi 13 novembre 2001),

et,

(LM. 16) Des banlieues terrorisées [titre]

La barbarie, qu'on a pudeur d'évoquer pour qualifier des meurtres de gamins au
 cuteur, des viols
 réseaux
 organisés ou des razzias en horde, s'affiche comme style de vie héroïque. Atisée par des
 qui savent organiser la délinquance et la manipuler à leur profit, cette régression s'articule autour
 d'une "fraternité" fondamentalement incivique qui s'affirme, à l'extérieur, par l'incivilité. Mais à
 l'intérieur, territoires, asiles, protection du clan, martyrs, épreuves initiatiques, partages symbo-
 liques de la drogue, du butin ou de la chair (les "tournantes" ne relèvent-elles pas de ce rituel
 barbare ?), guerres tribales entre cités voisines [...], voici les pièces d'une construction idéologique
 qu'on prend à tort pour un puzzle incompréhensible ou une nébuleuse de pulsions. [je souligne ;
 il s'agit d'une tribune] (tribune du *Monde* du samedi 16 février 2002).

« Tournantes » en LM. 7 est introduit par le verbe de parole parler (parle de « X
 »). Du point de vue sémantique, « tournantes » renvoie au mot de ceux que le locuteur dit
habitants des quartiers sensibles (dans le chapeau introductif) et réfère contextuellement à *viols
 collectifs* (dans le texte). Le segment *des viols collectifs comme on parle de « tournantes »
 aujourd'hui dans les cités* a la valeur d'une MA interdiscursive de « mot de l'autre et de mot de
 soi »⁷⁴, ici sur le mode de « l'adjonction ». Il y a un « affrontement des manières de dire opposés
 »⁷⁵, dans un mouvement centrifuge des mots de soi en usage (*viols collectifs*) au manière de dire
 de l'autre (« tournantes »). Nous avons une traduction explicite d'une manière de dire (avant, du
 temps des blousons noirs) par une autre jugée circonstancielle plus adaptée (*aujourd'hui
 dans les cités*). Cette traduction s'appuie sur un parallèle établi entre les représentations des
 actes de délinquance des loubards des quartiers populaires d'hier (blousons noirs... en bandes) :
 viols collectifs, et des actes de délinquance des cités d'aujourd'hui : « tournantes ». Selon le
 point de vue défendu par le sociologue, le mot « tournantes » correspond bien à un espace et à
 une temporalité précise. Cette façon de faire est similaire à ce qui s'est passé à une autre époque
 qu'il met en perspective. Le locuteur par la voix du sociologue qui parle la langue des banlieues
 s'assure de la pertinence du mot au monde qu'il convoque. Cette réalité sociétale est
 l'évidence : les tournantes sont l'affaire des cités, mais elles ont des explications sociales.

En LM. 16, « tournantes » peut avoir la valeur d'une MA d'emprunt :
 interprétativement, « tournantes », comme on dit dans les banlieues terrorisées (en titre). «
 Tournantes » pourrait être aussi une MA des lieux communs du discours : *ce qu'on appelle « X
 »*. Le point d'interrogation après rituel barbare questionne cette façon de dire nouvelle. Il invite
 à répondre par l'affirmative à la question du lien entre « tournantes » et rituel barbare.
 « Tournantes » comme mot en circulation de la langue des banlieues que le locuteur commente
 semble à même de dire la réalité. Le mot paraît correspondre à la réalité de la situation sociale :
 « tournantes », les violences barbares, les violences de barbares, les actes de sauvagerie, les

actes de sauvages. Le locuteur par la voix des banlieues semble adhérer au mot et à ce qu'il convoque de réalité désirée, de violence orchestrée : le mot « tournantes » est propice à décrire la barbarie des banlieues en tant qu'il participe de l'imaginaire social (style de vie héroïque). Il peut s'agir de sauvagerie telle que les banlieues la mettent en scène et telle qu'on - la société - peut la concevoir (barbarie, qu'on a pudeur, construction idéologique qu'on prend à tort). Ce discours s'identifie au discours qui voit les banlieues comme une zone de non-droit où s'exercerait une autre loi, celles des réseaux, avec ses territoires, ses asiles, ses martyrs, ses épreuves initiatiques, ses partages symboliques de la drogue, du butin ou de la chair (dans le texte). L'identification se fait par reconnaissance du discours de l'autre. Les discours en partagent la connaissance mutuelle. On trouve par exemple dans une tribune du *Figaro* en F. 7 : *Dans les banlieues dures, des délinquants de plus en plus jeunes commettent des infractions de plus en plus nombreuses et de plus en plus graves : vols à la tire, trafics de stupéfiants, d'armes ou d'objets volés, racket, viols collectifs et même, quelquefois tortures et meurtres* (dans le corps du texte) ou encore en F. 10 : *Une visite dans les cités dites sensibles suffit pour constater que les sous-sols y sont des cavernes. Là sont cachées des armes et élevés des pitbulls, là sont pratiqués tous les trafics illicites* (dans le corps du texte). On note ici les expressions *banlieues dures* en F. 7 et *cités dites sensibles* en F. 10 pour pointer les lieux de l'insécurité. De son côté, *Présent* scénarise plutôt un conflit armé, une guerre civile dans ces lieux et non plus seulement la délinquance, par exemple en P. 20 : *Violences ethniques des banlieues* (en sur-titre)/*des policiers tirés à vue, des armes de guerre qui circulent partout, des bandes qui se déplacent et manœuvrent comme des commandos* (dans le corps du texte) ou en P. 17 : *Un policier blessé à Strasbourg. Des voitures incendiées partout en France. Des affrontements dans les zones de non-droit. Un état de guerre* (en sous-titre). Nous retrouvons ici ce que nous rapportions de la surenchère idéologique du support.

De plus, on trouve dans le corps du texte en relation avec la barbarie et ses rites l'expression *razzias*⁷⁶ *en horde*. Cette expression renvoie à ce que nous disions précédemment de hordes sauvages à l'image de ceux qui restent à éduquer, à civiliser. Nous parlions ci-dessus pour cela d'altération morale.

Cette tribune en LM. 16 contraste avec le discours des journalistes du journal. Ceux-ci ne parlent pas de *banlieues terrorisées*. Ils parlent plutôt de *quartiers populaires* comme en LM. 7, de *quartiers difficiles* en LM. 6, LM. 12, LM. 13, LM. 20 ou encore seulement de *banlieues* en LM. 6, LM. 1, LM. 4b, de *communes* en LM. 18, LM. 6, de *zone (rurale, urbaine)* en LM. 10 et LM. 10b. Nous avons vu précédemment comment marginalement en LM. 17 « sauvageons » y était adéquat pour décrire la délinquance. La

tribune en LM. 16 semble fonctionner comme contre-champ, et ceci contrairement au *Figaro*. La tribune en F. 7 posait comme acquis les problèmes d'insécurité en France. Celle de Pasqua en F. 19 était partisane. Celle en F. 21 traite de la délinquance qui touche les personnes âgées : *Sécurité Les personnes âgées, premières victimes de la délinquance* (sur-titre)/*Le couvre-feu des vieux* (titre). *Le cadre de discours est la violence et la peur*. Les tribunes en LM. 16 (ci-dessus) et en LM. 17 permettent au journal du *Monde* d'éclairer autrement l'énonciation de l'insécurité dans le contexte de la campagne électorale. Elles sont des discours appuyés contre ce que nous avons pu observer ailleurs d'indices discrets de refus ou de défiance des représentations en partage : « la peur », *dénonçant pêle-mêle* en LM. 18, *on s'étonne davantage, se soit permis*, « problème général de l'insécurité » en LM. 23. En LM. 22, on notera aussi dans ce sens au début de l'article évoquant la tuerie de Nanterre : *Les propos de Jacques Chirac relancent la polémique sur l'insécurité* (titre) :

Jacques Chirac a fait le lien tout de suite. Tranquillement. sans sourciller.
"L'insécurité, ça va de l'incivilité ordinaire au drame que nous avons vécu cette nuit", a-t-il lâché [...];

et, plus loin dans le texte :

M. Chirac a donc tout relié : *"le drame que nous avons connu cette nuit"* et cette *"insécurité qui s'est insinuée un partout, et aussi à l'école"*. (article du *Monde* du vendredi 29 mars).

Tout de suite, tranquillement, sans sourciller et a donc tout relié balisent la réception du discours autre. A travers ces indices, le journaliste signifie l'assurance de l'amalgame chiraquienne. Après avoir cité Chirac (« L'insécurité, ça va de l'incivilité ordinaire au drame que nous avons vécu cette nuit »), il met en exergue par son montage les deux segments de dire chiraquien : « le drame que nous avons connu cette nuit » et « insécurité qui s'est insinuée un partout, et aussi à l'école ». Philippe Breton parle de cadrage par association pour évoquer ce passage d'un cadre de référence à un autre idéologiquement satisfaisant, dans l'extrait du drame à l'insécurité générale (*insécurité qui s'est insinuée un partout...*). Selon Philippe Breton à l'image des arguments analogiques, la manipulation « s'appuie sur un lien, une association de deux éléments du réel »⁷⁷. Cette association réunit des éléments qu'on pourrait penser disjoints. Elle permet ici au journaliste du *Monde* de signifier sa réserve (a donc

tout relié). Le journaliste utilise l'amalgame comme le fait Chirac, en retournant les arguments et la rhétorique du discours chiraquien contre eux-mêmes.

Dans le même ordre d'idée, nous avons pu aussi noter comment en LM. 20 le discours chiraquien avait pour contre-discours les réactions des jeunes de Mantes-la-Jolie et les propos de Jospin. Pour le journaliste, il s'agissait de ne pas laisser à Chirac la seule représentation de l'impunité (zéro) et de la retourner contre son auteur.

Dans *Présent* et *Le Monde*, la circulation de « tournantes » se fait à partir du discours sur les territoires étrangers ou sur les banlieues pour évoquer les manières de dire et/ou de faire. Ceci n'est pas le cas dans *La NR* :

(NR. 31) La jungle adolescente [titre]

Y a-t-il donc quelque chose de cassé au royaume de France pour que sa jeunesse, ou plutôt l'image de la jeunesse, ne soit que caricature : rackets, viols, "tournantes", agressions, insultes, tags, raves-parties, caves, ectasy, shit ? [je souligne] (article de *La NR* du vendredi 22 mars 2002).

Dans cet extrait, « tournantes » peut être une MA interdiscursive comme dire de la jeunesse : interprétativement, « tournantes », comme disent les jeunes de la jungle adolescente (en titre). « Tournantes » est à l'image d'une circulation du dire de la jeunesse. L'emprunt renvoie à la jeunesse pour elle-même et/ou à ce qu'on imagine qu'elle est (image, caricature) de manière stéréotypée, et non à une jeunesse spécifique, celle des zones de non-France ou des cités comme précédemment observé dans *Présent* et dans une tribune du *Monde*.

L'extrait de *La NR* est particulièrement ambigu par le fait que l'on ne sache pas en effet ce qui est réellement caricature. De même dans la suite de l'extrait, nous avons *voilà le catalogue de l'univers des 12-18 ans...* où comme nous l'avons par ailleurs observé *voilà* semble contradictoire de *catalogue* : *voilà* renvoie à la réalité de la situation de la jeunesse (rackets...) contrairement à *catalogue* qui accentue le côté stéréotypé. Aussi, est-ce la jeunesse avec ce qu'elle pratique de viols, de « tournantes », d'agressions... ? Ou est-ce l'image de la jeunesse, c'est-à-dire ce à quoi on l'associe : les clichés du racket, des viols... ? Cette divergence ne permet pas de trancher. Le journaliste ne semble pas pouvoir donner une orientation idéologique précise à son discours qui irait du côté de l'infirmité ou de la confirmation des représentations en circulation. Nous retrouvons ici la position d'entre-deux que nous avons par ailleurs mise au jour. Elle se fait entre distance et acquis idéologique. Comme nous l'avons déjà souligné, elle existe au niveau du corpus par exemple à propos de la

police violentée : le « caillassage » des postes (en NR. 10) vs la police est un ennemi à écarter, au besoin à abattre (en NR. 1), au niveau intra-textuel par exemple en NR. 25 : un conditionnel (*qu'on aurait laissé*) peut défaire l'amalgame entre « système d'impunité » et « culture de la permissivité et du laxisme », et à contrario un commentaire du type en déplorant que permet l'association sans défiance de « il faut lutter contre l'impunité » et de (*qu'on ait*) « laissé s'effacer les repères, les règles, les références ». On notera aussi le glissement idéologique les « envahisseurs » algériens (en NR. 11 en couverture) vs les envahisseurs algériens (en NR. 11b dans les pages intérieures) dans le journal du mardi 20 novembre 2001. Nous étudierons ce cas à la toute fin de ce chapitre dans notre traitement des idéo-types. Comme nous l'avons vu, sont aussi ambiguës dans *La NR*, de nature à ne marquer aucune position précise, les modalités allusives qui permettent d'entendre la voix de Chirac et celle du FN par exemple en NR. 15 et en NR. 25, respectivement à propos du rétablissement de l'autorité de l'Etat et de l'insécurité dans les transports.

Pour revenir à « tournantes », à la différence de *Présent* et du *Monde* précédemment, dans *La NR*, en NR. 31, nous ne sommes plus comme en P. 28 et LM. 16 dans la perspective d'une violence de territoires perpétrée de manière barbare. Nous sommes à l'échelle de la France mais pour que soient entretenus de manière confuse et équivoque les stéréotypes qui circulent sur la jeunesse.

Sur ce que nous venons d'observer, dans *Le Monde*, la politisation du mot tournantes - c'est-à-dire le débat sur le sens du mot pour la chose et les conflits sémantiques qui en découlent - pose une réalité d'évidence : les « tournantes » sont bien un phénomène de banlieues. Les locuteurs en discutent la pertinence. Ils en débattent dans cet espace de référence. C'est dans ce cadre que les « tournantes » se définissent comme des viols collectifs. En LM. 7, cet aspect est évoqué par le journaliste à travers le travail d'un sociologue lequel associe cette violence à une réponse faite à la violence de la société. L'observation du sociologue « s'ancre » dans la réalité sociale des banlieues, ce que rapporte *Le Monde*.

Dans *Présent*, la politisation de « tournantes » conforte l'idée des locuteurs d'extrême droite : il ne s'agit pas de « tournantes », mais plutôt de viols ethniques. Les « tournantes » sont bien un phénomène de l'étranger, pour des mœurs qui sont étrangères à la nation française : ces pratiques de zones de non-France qui ne sont pas la France.

Dans *La NR*, le débat semble se déplacer hors des réalités véhiculées par *Présent* et *Le Monde*. Il se réalise dans le cadre du discours sécuritaire qui tient à limiter les actes de violence à une certaine frange de la population, cette population étant circonscrite spatialement et/ou ethniquement. Dans *La NR*, les « tournantes » seraient des violences collectives à l'échelle de la

jeunesse française, et non seulement des banlieues ou de zones ethniquement définies. Mais en même temps, le discours de *La NR* reste contradictoire sans que l'on sache réellement s'il concerne les actes mêmes de la jeunesse française : une caricature de la violence ordinaire ou les clichés véhiculés, dont le journal se fait paradoxalement alors le vecteur.

VI.2.2. « Rage » et « haine »

Avant d'étudier des phénomènes de circulation de « rage » et/ou de « haine » dans le corpus, observons quelques faits d'altérité dans *Le Figaro* qui se rapportent à l'une des voix autres :

- (F. 20) Les jeunes voyous terrorisaient la Ferté-sous-Jouarre [sur-titre]
Quand les querelles de clochers font place aux règlements de comptes [titre]
"La drogue, les vols, tout ça existait depuis 15 ans, estime un jeune homme de 26 ans. Ce qui est nouveau, c'est la haine. Maintenant les jeunes savent qu'ils font facilement trembler les adultes... ". [je souligne] (article du *Figaro* du vendredi 18 janvier 2002).

« C'est la haine » est un élément d'une RDA en DD. Il s'agit de la parole représentée d'un jeune homme de 26 ans, comme l'indique l'incise. Le jeune homme habite une commune de la Seine-et-Marne (La Ferté-sous-Jouarre), cette précision laisse à supposer qu'il s'agit d'un témoin fiable. Dans cette RDA, jeunes est opposé à adultes et renvoie au sens usuel du mot. « C'est la haine » réfère ici par analogie à jeunes voyous (en titre).

A titre de comparaison, on peut citer cette RDA dans *Le Figaro* qui illustre la haine et la rage, plus largement la contestation de l'ordre établi, mais dans le cadre de la violence urbaine des quartiers :

- (F. 32) Les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence [sur-titre]
A Meaux, le futur poste de police sera une place forte [titre]
[...] C'est qu'elle a mauvaise réputation la "téci". Entre la ville et elle, point de no man's land, de sas de décompression. On est d'emblée dans l'ambiance. Les murs ont la parole et donnent le ton : "Vive Ben Laden", "Nique la Bac" (Brigade anti-criminalité, NDLR). "Ils ont pillé l'Afrique, on va baizé la France", "On nique l'Etat policier". [je souligne]
(article du *Figaro* du lundi 15 avril 2002).

« Vive Ben Laden », « nique la Bac », « ils ont pillé l'Afrique », « on va baizé la France », « on nique l'Etat policier » sont des énoncés rapportés en DD. Ils sont proches du discours rap⁷⁸ et

précisent l'inscription culturelle des auteurs, de jeunes gens en quête d'identité, dans « la nécessité d'une prise de parole »⁷⁹. La faute d'orthographe conservée dans la retranscription de « on va baizé la France » semble confirmer un caractère authentique. Ainsi, les locuteurs du *Figaro* empruntent la voix des banlieues pour ce qu'elle dit de la langue même - ce qu'elle représente (des tags, des mots peints sur des murs) -, et pour ce qu'elle dit des lieux et des personnes qui l'emploient : des messages de contestation, des révoltés de banlieues.

On trouve encore dans cet article, « téci » dans l'extrait précédemment, et aussi « keufs », « chichon », « tochi » :

(F. 32) Les regards ne sont pas toujours hostiles, mais souvent étonnés. Que viennent faire ici des "étrangers" s'ils ne sont pas des "keufs" en civil ? [...] Ceux qui ne viennent pas chercher du "chichon" ou "tochi" sont forcément suspects. Et carrément coupables s'ils demandent où se trouve le poste de police. A en croire les réactions, le mot semble incongru dans le coin. "*Ils se planquent là-bas, sous le porche, après le square*", concède néanmoins à répondre un "jeune" du bout des lèvres. [...] [je souligne].

Nous reviendrons ci-dessous, à la fin de cette partie, sur la relation duelle, antithétique de « étrangers » et de « jeune ». Ici, les faits d'altérité retenus sont des MA interprétatives comme dire d'emprunt de la langue des cités : interprétativement, « X », comme on dit en verlan ou « X », comme disent les jeunes du quartier.

Le verlan est un argot codé, un cryptage à l'envers. Il est construit selon le procédé de la métathèse, c'est-à-dire par inversion, puis par suppression d'éléments phoniques. Dans nos exemples, les mots de verlan font entendre la voix de l'altérité énonciative, marqués de guillemets et de l'italique.

En utilisant les mots « téci », « keufs », « chichon » et « tochi » en MA a-glosique - sans préciser l'identité de l'énonciateur source -, le locuteur pose des « indicateurs identitaires »⁸⁰ généraux. Il ne restitue pas une parole particulière. Il parle avec des mots en verlan pour pointer une manière de dire commune, d'une communauté pour ce qui la représente : chichon, tochi. Aussi, au delà de la fonction de désignation de l'énonciateur, il s'agit pour le locuteur citant par les MA interprétatives de « désigner qui parle » et de « dénoter ce qu'il dit »⁸¹.

Pour prendre en compte les expressions de « haine » et de « rage » qui renvoient de manière explicite à un énonciateur type, avant d'examiner des phénomènes de circulation idéologique, on peut citer ces occurrences dans *Présent* :

(P. 13) La violence des banlieues ? La faute de la société, bien sûr... [titre]

Exemple. Quand on est habité, explique-t-il [le sociologue L. Mucchielli], par le sentiment de "rage" ou de "haine" (selon les propres mots des "jeunes"), "on peut parfois se décharger, se défouler sur des biens ou des personnes qui ne sont pas directement responsables de la situation" [...] [je souligne] (article de *Présent* du mercredi 14 novembre 2001).

Cet article de *Présent* en P. 13 fait écho à l'article du *Monde* du mardi 13 novembre 2001 :

(LM. 7) Laurent Mucchielli, sociologue [sur-titre]

La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" [titre]

L'apparente "gratuité" des actes délinquants est en réalité le masque de l'ignorance de ceux qui en parlent. La clé se trouve dans les sentiments d'exclusion, d'abandon et de désespoir que ressentent les habitants des quartiers sensibles [chapeau introductif]

- Il faut comprendre la violence contre les institutions comme l'expression de la "rage" ou de la "haine", selon les propres mots des jeunes. [je souligne ; il s'agit d'un entretien].

Dans cet extrait du *Monde*, les MA de « haine » et de « rage » sont explicitées d'une glose (selon les propres mots des jeunes) qui indique la source de l'emprunt. Jeunes y est entendu au sens usuel du terme. Cette glose qui est représentée par le locuteur du *Monde* comme celle du sociologue est elle-même glosée par *Présent* dans un espace dialogique entre supports.

Nous avons déjà observé ce phénomène dans la deuxième partie. Ainsi, nous avons pu dire que, si en P. 13 les MA d'emprunt de « rage » et de « haine » sont aussi exprimées sous leurs formes explicites, avec la glose selon les propres mots des « jeunes », on peut noter par rapport à l'article du *Monde* en LM. 7 une intervention métadiscursive du locuteur de *Présent* qui guillemète le mot « jeunes » créant ainsi la connivence idéologique nécessaire à la compréhension pleine de qui sont réellement ces jeunes : des Noirs, des Maghrébins, des immigrés. Par ce guillemétage de repositionnement idéologique, le locuteur de *Présent* instaure un ethnotype⁸² qui dépasse le cadre du jeune de banlieue. Le locuteur du journal d'extrême droite aborde l'autre dans sa langue, il l'attrape « par la langue » : l'autre est ce qu'il dit, cet asocial, celui qu'on ne peut insérer.

De même, nous observons en P. 13 la circulation des manières de dire entre énonciateurs - *Présent* emprunte au *Monde* qui emprunte au sociologue qui emprunte au discours des jeunes -, et le fait qu'à travers ce qui semble être une oscillation entre DD et MA dans la nouvelle mise en forme de *Présent*, le sociologue parle au final comme parlent les « jeunes ». Par cette mise en forme, sa parole d'expertise semble se retourner contre lui. La circulation s'accompagne dans le cas de *Présent* de déplacement et de réinterprétation, ainsi elle sert de contre-argumentation : il parle comme eux, il est de leur côté. La contre-argumentation fonctionne ici comme antithèse. On

note cela au début de l'article en P. 13 : Il [L. Mucchielli] explique soi-disant scientifiquement sa thèse superbement incongrue. Titre : « *La violence des banlieues est une révolte contre "une société injuste et raciste" » [...] La clé de cette explication, elle se trouve dans l'imagination conditionnée (c'est-à-dire dans l'idéologie) du sociologue.* D'une manière générale, le support d'extrême droite rejette les raisons sociales de la violence. Nous n'y entendons pas par exemple de voix de travailleurs sociaux et la voix d'un sociologue n'est évoquée que pour être retournée. Pour *Présent*, « haine » et « rage » sont l'expression de l'insécurité dans les banlieues, et plus particulièrement de ceux qui le disent (les « jeunes »). A l'opposé, dans *Le Monde*, ces mots sont ceux du malaise social, ce que rapporte le sociologue en LM. 7 et ce qui s'exprime aussi dans ce passage en LM. 28b : *ILS SONT MAGISTRATS, avocats, syndicalistes, éducateurs de la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), universitaires ou sociologues. [...] Plusieurs centaines d'entre eux s'étaient réunis dans des collectifs « contre la dérive » ou des réseaux « contre la haine » pour dénoncer d'une même voix la « surenchère électorale du thème de la sécurité et des peurs qu'il véhicule »* (au début de l'article). Les appellations « contre la dérive » et « contre la haine » sont des contre-discours par rapport à une thématique sécuritaire qui en s'attaquant à la délinquance des jeunes (en sous-titre) ne prend en compte que la répression : « Le plus urgent, ce n'est pas la comparution devant le juge, c'est la possibilité de mettre en place toute de suite une MESURE EDUCATIVE », estime J.-M. Permingeat, président du tribunal des enfants de Toulon (dans le sur-titre introductif). La mise en gras avec majuscule ici, dans la citation du magistrat ci-dessus, et non au début de l'article - les premiers mots sont toujours en gras dans *Le Monde* -, indique la position critique du journaliste. Celui-ci renchérit discursivement. Le gras de *mesure éducative* marque son penchant idéologique : éducation plutôt que ou au même titre que répression. Cette mise en gras dans *Le Monde* rappelle celle de *Présent*, par exemple en P. 20 : *Les violences ethniques dans les banlieues, de plus en plus fréquentes, de plus en plus graves, de plus en plus meurtrières, ne sont pas des « faits de société ».* *Ce sont des actes de guerre* (dans le corps du texte) ou en P. 25 : *Il n'y a qu'une réponse à ces « jeunes » qui, loin de commettre des « incivilités » (des « petits méfaits », des « désordres » comme dit ce président minoritaire), multiplient des actes de barbarie : la tolérance zéro* (dans le corps du texte). Comme nous l'avons observé et dit dans un précédent chapitre, cette mise en gras procède de la confirmation de la nomination. Elle oriente le point de vue et donne au texte une lisibilité politique immédiate : s'il ne fallait retenir qu'une chose.

Nous trouvons une représentation de la circulation de « haine » dans *Présent*, mais sans référence explicite :

- (P. 2) La rencontre magistrats-préfets [sur-titre]
 Une gesticulation [titre]
 Et l'on parle de "bandes de banlieues" là où il faudrait parler de "bandes ethniques" [sous-titre]
 Le problème de la "délinquance" n'est pas un problème de jeunes mais de "jeunes". On n'a pas affaire à des bandes organisées tombées de Mars mais à des bandes ethniques parfaitement identifiées. Qui n'aiment pas la France - et qui en ont même "la haine" - et ne respectent pas ses lois. Tant que l'on n'aura pas dit ça, ça et rien d'autre, on se condamne à faire du bruit avec la bouche. [je souligne] (article de *Présent* du samedi 8 septembre 2001).
- (P. 3) "Insécurité-invasion" [sur-titre]
 Nouvelles scènes de guérilla urbaine au Mans et à Toulouse [titre]
 Les "jeunes" du quartier "ont la haine". Contre les forces de l'ordre, contre la "malchance" de Kamel, contre la mairie qui l'avait refoulé. [je souligne]
 (article de *Présent* du mardi 11 septembre 2001).

Dans ces deux extraits, « (ont) la haine » peut être une MA d'emprunt et renvoyer interprétativement aux manières de dire des « jeunes » : interprétativement, « (ont) la haine », comme disent les « jeunes ». Le locuteur de *Présent* représente le discours des « jeunes » pour dire ce qu'ils sont, des révoltés, des asociaux, de dangereux allogènes (*bandes ethniques* en P. 2). L'expression « (ont) la haine » correspond bien à la chose, à leur inadaptation sociale : ils sont des « jeunes » haineux, comme par exemple en P. 7 :

- (P. 7) Tarterêts, Montconseil, Montgeron [sur-titre]
 Les cités de la violence "jeune" [titre]
 Tout a commencé vendredi soir dans le quartier de Montconseil. Appelés sur les lieux afin d'assister les pompiers qui intervenaient sur un incendie criminel (provoqué par le jet d'un engin incendiaire) dans une classe d'école primaire, les policiers ont été pris à partie par une cinquantaine de "jeunes" haineux. [...]
 Les policiers ont été pris à partie par une cinquantaine de "jeunes" haineux. Des "jeunes" qui, histoire de mettre de l' "animation" dans le quartier, les ont pris pour cible en leur lançant des pierres et autres objets qu'ils avaient sous la main. [je souligne]
 (article de *Présent* du mardi 2 octobre 2001).

Ainsi, en P. 3, l'ambivalence du mot et du mot autre que le locuteur s'approprie va dans le sens d'une adéquation du mot au réel. Le mot est pointé comme adéquat et convoque les représentations du FN. Contrairement à la stratégie de retournement sémantique le plus souvent observé dans le corpus de *Présent*, comme précédemment en P. 28 : « tournantes »/viols ethniques, dans cet extrait l'altérité vient souligner et renforcer l'impossible intégration des «

jeunes ». Toutefois, cette parole d'évidence, de ré-assurance (« (ont) la haine ») contraste avec une autre parole : « insécurité-invasion » (en titre) communément acquise pour les locuteurs et les lecteurs d'extrême droite. Dans ce cas, la manière de dire des « jeunes » opportune conforte la thèse d'une insécurité liée à l'immigration. « Insécurité-invasion » peut être une MA d'emprunt d'une communauté d'énonciateurs : interprétativement, « X », comme nous disons à raison, le nous communautaire renvoyant aux partisans de l'idéologie du FN. « Insécurité-invasion » peut être aussi une MA de l'adéquation mots-choses : interprétativement, « X », il n'y a pas d'autre mot⁸³. Le mot autre de l'énonciateur cité à l'image du mot de l'énonciateur citant correspond à la réalité idéologique. La représentation de l'« insécurité-invasion » renvoie bien à la situation sociétale nationale.

Le journaliste construit son argumentation par une scénographie des nominations, ici adéquates. Cette scénographie oppose les représentations des « jeunes » (leur associabilité, leur inaptitude à l'intégration nationale) et celles des partisans xénophobes (notre idée politique). Et, c'est à travers la circulation des mots des « jeunes » et des mots des partisans que le locuteur peut développer son discours et faire vivre sa pensée raciste. « (Ont) la haine » ne peut que justifier ce que nous pensons de ce qu'ils sont : des « attardés » sociaux.

Citons une autre représentation de la circulation de « haine » à travers laquelle le journaliste peut donner sa propre idée de la chose et en débattre, dans cette tribune du *Monde* :

(LM. 16) Des banlieues terrorisées [titre]

L'hostilité radicale (la "haine") s'affiche comme ultime justification de la délinquance violente et de son impunité exigée. [...]

On commence à réaliser que les inégalités sociales ne suffisent pas à expliquer cette crise, même si elles en ont créé les conditions. [je souligne ; il s'agit d'une tribune de J. Gaillard, universitaire et écrivain] (tribune du *Monde* du samedi 16 février 2002).

En LM. 16, dans cette tribune, contrairement à LM. 7 ci-dessus, « haine » n'a pas d'attributs locutifs particuliers. Cette MA peut être interprétativement une modalisation d'emprunt à l'image de ceux qui terrorisent les banlieues, de ceux qui sont d'une hostilité radicale (dans le corps du texte). Elle peut être exprimée en comme ils disent eux-mêmes. Pour le locuteur, « haine » qui renvoie à de la délinquance violente (dans le texte) et à de l'impunité correspond bien au réel insécuritaire. Ce fait de circulation des dires est le vecteur de représentations sécuritaires qui associent certaines banlieues à l'associabilité de ces habitants, ce que semble confirmer on commence à réaliser que les inégalités sociales ne suffisent pas à expliquer cette crise, même si elles en ont créé les conditions dans le texte.

Afin de faire jouer les études les unes par rapport aux autres, nous pouvons observer que dans *Le Monde* les discours des locuteurs-scripteurs ne sont pas uniformes. Nous avons déjà différencié le travail des journalistes de ceux des rédacteurs des tribunes. Nous avons analysé cela ci-dessus avec « tournantes » et avec « sauvageons ». Si les journalistes du *Monde* débattent de la justesse de l'association sauvageons/délinquants par exemple en LM. 13, en LM. 25, en LM. 8b, l'emploi du mot restant polémique dans le contexte sécuritaire considérant qu'il puisse exister aussi des raisons sociales à la violence, nous avons noté qu'il en est autrement en LM. 17. Dans cette tribune, l'associabilité de jeunes délinquants a à voir avec une certaine « inhumanité » dont le traitement semble passer par la rencontre d'une autorité structurante (sans la discipline..., celui qui n'a pas eu la chance de rencontrer l'interdit...), l'autorité d'alors semblant avoir été prise à défaut. Cette perspective est partagée par cette autre tribune en LM. 16. En LM. 16, le locuteur dit par la voix des banlieues sa réalité sociale d'une délinquance des banlieues à aborder au-delà des considérations socio-économiques (*on commence à réaliser que les inégalités sociales ne suffisent pas à expliquer cette crise*). Dans le même ordre d'idées, on a la position partisane de Pasqua dans la tribune en F. 19 : L'accablant bilan socialiste (en titre)/Même s'ils ont évolué, les socialistes ne peuvent, au fond, se défaire d'une tournure d'esprit qui consiste à trouver invariablement des circonstances atténuantes aux délinquants, présentés comme étant « eux-mêmes des victimes de la société », et à faire preuve de réticence dans l'exercice de la répression (dans le corps du texte). On observe ici comment Pasqua argumente des défauts de la gauche en la citant (« eux-mêmes des victimes de la société »). Cette perspective rejoint aussi le constat du *Monde* en LM. 8b : *la gauche ne privilégie plus les explications sociales de la délinquance* en titre et s'oppose à l'entretien du sociologue en LM. 7 où il est fait état des causes sociales de la violence : *la violence des banlieues est une révolte « contre une société injuste et raciste »* (en titre). Par le mot de « haine », le locuteur se justifie de considérer que la violence des banlieues ne relève plus de la prévention mais de la répression. *La tribune* en LM. 16 (et aussi en LM. 17) fonctionne bien comme contre-champ par rapport à LM. 7. En LM. 17, l'associabilité des jeunes délinquants est portée par un discours de surenchère sécuritaire (*un chat un chat*) : le « sauvageon » est un jeune à l'état sauvage. La perspective répressive y est aussi confortée, il semble nécessaire de penser et de traiter autrement le fait de délinquance. En P. 3 et en LM. 16, le débat sur « haine » a pour cadre la violence des zones périurbaines. Il en est de même en P. 7 où il s'agit de « jeunes » haineux des cités, de « sauvageons » (également dans l'article). L'espace de politisation justifie une réalité sociale posée comme communément admise, les commentaires du mot pour la chose servant d'auto-justification à une associabilité géographiquement circonscrite : nous avons l'hostilité

radicale pour la délinquance violente des banlieues en LM. 16, contre les forces de l'ordre par des « jeunes » du quartier en P. 3, les forces de l'ordre... de nouveau la cible de jets de pierres dans les cités de la violence « jeune » en P. 7. Les commentaires des mots en circulation recouvrent ainsi selon les discours un réel adéquat à la situation sociétale. Ils correspondent à l'idée que se font les locuteurs de leur réalité sociale où se conjuguent quartiers, rébellion et insécurité, et plus spécifiquement pour *Présent* quartiers, rébellion et immigration.

VI.2.3. Casser, piquer, se défouler, jouer

Dans le corpus de *Présent*, d'autres direx représentent des actions de perturbations de l'ordre social que le locuteur commente dans son dire :

(P. 7) Tarterêts, Montconseil, Montgeron [sur-titre]

Les cités de la violence "jeune" [titre]

Dans la série "Douce France" du week-end, les policiers de l'Essonne ont, une fois de plus, servi de "défouloir" aux "jeunes" des quartiers "sensibles" des Tarterêts et de Montconseil, à Corbeil-Essonnes. [...]

Les policiers ont été pris à partie par une cinquantaine de "jeunes" haineux. Des "jeunes" qui, histoire de mettre de l' "animation" dans le quartier, les ont pris pour cible en leur lançant des pierres et autres objets qu'ils avaient sous la main. [je souligne]

(article de *Présent* du mardi 2 octobre 2001).

Nous avons observé en partie cet extrait et le fait d'altérité de « défouloir » dans le traitement de la circulation de la voix policière, à propos de la violence que la police subit.

Ici, la circulation de « défouloir » renvoie à l'insécurité même, c'est-à-dire à l'insécurité de la police. L'ordre républicain y apparaît retourné. Nous pouvons aussi noter cet ordre inversé des choses à travers la modalisation ironique déjà observée de « Douce France » - emprunt à Charles Trénet - qui signifie le contraire de ce que dit la chanson : c'est France violente qu'il faut comprendre.

Nous avons ainsi une mise en scène des représentations mondaines. Ces représentations sont celles de la violence, de l'insécurité à travers l'évocation ironique d'un titre de chanson (« douce France »), de la doxa (« sensible ») et d'une parole des cités (« défouloir »). Le travail de réévaluation de ces évocations permet d'aller du renversement ironique d'un dire de chansonnier, de l'euphémisation du dire doxique, également ironique, ou de la confirmation du dire des cités vers les représentations du locuteur. Cette réévaluation s'effectue à partir des nominations jugées plus ou moins insatisfaisantes.

De plus, nous pourrions ajouter « animation » à ces désignations qui portent la réflexion du locuteur sur le monde. « Animation » peut être interprétativement une MA d'emprunt comme dire des quartiers d'Ile-de-France. Cette MA peut être aussi interprétativement une MA mots-choses d'un désaccord du dire⁸⁴ : « animation », le mot ne convient pas à la situation (lancer de pierres...). Le mot animation est en dessous de la réalité. Nous sommes dans un processus d'euphémisation du mot insatisfaisant du point de vue de la représentation de l'énonciation citante. Ainsi, il ne s'agit pas d' « animation » au sens où on l'entend habituellement mais de violences à l'encontre des policiers. La réévaluation y est discursive et idéologique. Nous rencontrerons d'autres cas de dire rechargés sémantiquement dans notre étude finale des voix idéo-typées.

Citons encore dans le corpus en rapport avec « défouloir », mais hors du seul contexte de la violence des quartiers périurbains cette occurrence de *La NR* :

(NR. 18) La délinquance part en campagne [titre]

La délinquance s'aggrave (+ 7,69 %) et tend à s'exporter des villes vers la campagne. Les auteurs de méfaits sont aussi de plus en plus jeunes. La multiplication des petits délits accroît le sentiment d'insécurité. [chapeau introductif]

Surtout l'incivisme dérange et insupporte avec ses petites agressions lancinantes : tags sur les bâtiments, dans les cages d'escalier, excréments sur les paliers, boîtes à lettres brisées... Un haussement d'épaule, un regard vaguement appuyé, une légère bousculade, tout devient vite prétexte à cogner pour se "défouler" à coups de nez amochés et d'arcades explosées. [je souligne]

(article de *La NR* du mardi 29 janvier 2002).

Le discours en NR. 18 dont nous avons déjà examiné un extrait évoque la généralisation de la délinquance des villes vers les campagnes.

Ici, l'ambivalence peut marquer le défaut du mot. Dans ce cas, celui-ci est euphémisant : c'est plutôt violenter gratuitement qu'il faut dire. La circulation se réalise ici à partir du dire d'une jeunesse délinquante des villes et des campagnes. Contextuellement, dans le cadre du discours qui lui donne sens, ce dire est à même de signifier autrement, c'est-à-dire *le sentiment d'insécurité* (dans le chapeau introductif), *la délinquance* (en titre). On notera que le titre de la carte jointe à l'article est contradictoire par rapport à sentiment d'insécurité, et parle de criminalité en hausse quasi générale. Dans l'article, se défouler semble l'expression d'une violence omniprésente (ville et campagne), aveugle et banalisée : il renvoie à une pratique quotidienne semblable au sport. Il s'agit d'autre chose que de libérer des tensions, décompenser physiquement. Cela concerne plutôt l'incivilité (l'incivisme dérange et insupporte avec ses

petites agressions lancinantes dans le texte), la violence ordinaire et a à voir avec un phénomène sociétal national. L'article de *Présent* en P. 21 évoque aussi les chiffres de la délinquance rapportée dans *La NR* (+5, 72 % en 2000, +7, 69% en 2001). Cet article a pour titre : *insécurité : une hausse exponentielle*. Le discours y est hyperbolique⁸⁵ propre à nourrir toutes les surenchères : *Toujours plus massive, toujours plus extensive, toujours plus jeune, toujours plus violente, toujours plus impunie...* (au tout début). Nous avons déjà observé ce phénomène. On retrouve la perspective d'une délinquance à la ville comme à la campagne en NR. 17 où d'autres représentations d'une perturbation sociétale sont proposées :

(NR. 17) Le respect d'autrui [titre]

Les délits dans les lointaines banlieues et les campagnes ont progressé deux fois plus vite que dans les villes. Les délinquants n'hésitent plus à se déplacer pour "casser ou piquer", dans des zones où la présence policière ou celle des gendarmes est plus faible. [je souligne]
(article de *La NR* du mardi 29 janvier 2002).

Les articles en NR. 18 et en NR. 17 sont datés du même jour. L'article en NR. 17 évoque aussi la publication des chiffres de la délinquance en France. « Casser ou piquer » y renvoie au dire de délinquants qui se déplacent dans des zones où la présence policière ou celle des gendarmes est plus faible. Ces faits de violences (« casser ou piquer ») y ont pour contexte le respect d'autrui (en titre) et l'explosion de la violence en France : *aujourd'hui : la violence explose dans tout le pays : les villes, les banlieues, les zones rurales. Et les jeunes, jusques et y compris des enfants, participent à ce climat criminel* (dans le texte). Nous notons aussi ici une hyperbole (*la violence explose dans tout le pays*), comme en P. 21 ci-dessus, mais pour qu'elle soit mise en perspective avec le déficit parental (livrés à eux-mêmes, ces enfants sont souvent privés de modèles et de règles de vie en société) et le manque de civisme (les jeunes doivent apprendre à respecter autrui. Et tout ce qui témoigne d'un refus du civisme le plus élémentaire doit être systématiquement sanctionné). Ce schéma correspond à ce que le journaliste de *La NR* conçoit d'une articulation entre prévention et répression, comme le confirme : les moyens financiers, dont la police, la justice et l'administration pénitentiaire ont besoin, doivent être dégagés. La prévention exige un renforcement de l'éducation et de la protection sociale des jeunes et des démunis.

Nous notons encore dans *La NR* toujours en relation avec le désordre social, mais dans des quartiers :

(NR. 9) Alarme sécuritaire [titre]

Bien sûr très souvent les jeunes qui "jouent" à "casser du flic" (ou les pompiers) ou à violer des jeunes filles ont eu une scolarité difficile, sinon inexistante, une jeunesse sans structure familiale stable, pas de repères sociaux, pas de boulot, un habitat dans des quartiers défavorisés. [je souligne] (article de *La NR* du samedi 10 et dimanche 11 novembre 2001).

« Jouent » et « casser du flic » ont pour contexte ici alarme sécuritaire (en titre), contrairement à respect d'autrui en NR. 17. Ils peuvent être des MA interdiscursives comme dire des jeunes : interprétativement, « jouent », « casser du flic », comme disent les jeunes. Jeunes est en usage dans l'article et renvoie à la jeunesse pour elle-même. Le discours du journaliste parle d'une jeunesse sans structure familiale stable, sans repères sociaux, de même qu'il conçoit qu'il faille tirer l'alarme : bien sûr, enfin, l'agression, l'insulte, la brutalité ne sont pas à tous les coins de rue. Mais on a atteint la côte d'alerte. La délinquance y est évoquée de manière paradaxole à travers le manque de repères familiaux, sociaux et à travers son augmentation constante, ce qu'elle crée de climat « insécuritaire ».

En NR. 31, nous avons précédemment observé que le journaliste de *La NR* rapportait de manière ambiguë les actes de la jeunesse française ou les clichés qui s'en inspiraient. S'y exprimeraient les façons équivoques de la définir, ici sur le viol :

(NR. 31) La jungle adolescente [titre]

Y a-t-il donc quelque chose de cassé au royaume de France pour que sa jeunesse, ou plutôt l'image de la jeunesse, ne soit que caricature : rackets, viols, "tournantes", agressions, insultes, tags, raves-parties, caves, ectasy, shit ? [je souligne] (article de *La NR* du vendredi 22 mars 2002) ;

ailleurs sur la rupture parentale et sociale, également en NR. 31 :

(NR. 31) La jungle adolescente [titre]

Voilà le catalogue de l'univers des 12-18 ans, sauvageons perdus du pays des droits de l'homme, dans lequel une autorité parentale et familiale, inexistante, bafouée quotidiennement et la faillite des institutions laisseraient libre cours aux exaltations de violence. [je souligne] (article de *La NR* du vendredi 22 mars 2002).

Ci-dessus, le journaliste associe sauvages et délinquance (*libre cours aux exaltations de violence*). La violence des jeunes qui peut être le viol est un problème individuel (parental) et collectif (social, institutionnel). C'est par rapport à ce schéma que les journalistes de *La NR* en NR. 9 et en NR. 31, mais aussi en NR. 17, semblent faire travailler les représentations qui construisent leur conception de la réalité telle qu'ils la perçoivent. En NR. 31, « tournantes » est propre ainsi à la violence des jeunes qui n'ont pas eu d'autorités structurantes ou à l'image

stéréotypée que l'on s'en fait. En NR. 9, « jouer », « casser du flic » sont adaptés aux conceptions sécuritaires qu'en tant qu'ils s'inscrivent dans la problématique du déficit parental et social. En NR. 17, « casser ou piquer » permet de faire valoir la nécessité d'une politique sécuritaire et préventive. Pour autant, nous pouvons aussi remarquer que par rapport à la position ambiguë du journaliste en NR. 31 qui modalise « tournantes » sans que l'on sache s'il s'agit de référer aux clichés sur la jeunesse ou à ses actes, violer des jeunes filles en NR. 9 est exprimé sans commentaire ni distance. Les choses semblent assumées par le journaliste. Il s'agit de faits commis par des jeunes habitants dans des quartiers.

Ainsi, dans cette sous-partie, la circulation se réalise à partir d'un spatiotype, c'est-à-dire selon les caractéristiques du lieu de ceux qui parlent de « tournantes », de « rage », de « haine » ou de « casser (du flic) », « piquer », « défouler », « jouer ». Ces mots renvoient à la manière d'aborder une réalité insécuritaire, à la réalité de la violence de ces lieux où l'on parle ainsi. Là aussi, c'est en fonction de la ou des conception(s) que chacun des locuteurs a des représentations en circulation qu'il commente. Par exemple, dans *Présent* en P. 28 « tournantes » renvoie plutôt à viols ethniques alors que dans *Le Monde* (à l'exception de LM. 16) et dans *La NR* il s'agit de viols collectifs. En LM. 16, nous sommes dans la violence barbare pour des actes de sauvagerie. *La NR* se différencie du *Monde* en considérant qu'ils concernent la jeunesse dans son ensemble et non seulement la jeunesse des banlieues. Sur ce point, les cadres de discours d'un support à un autre donnent différemment sens aux faits de circulation idéologique et finalement au discours sécuritaire qui dépasse dans *La NR* le cliché de la violence circonscrite aux banlieues pour d'autres clichés sur la jeunesse française (rackets, viols... caves, ecstasy, shits). Il s'agit de violence à l'échelle des territoires étrangers, des cités, pour *Présent*, à l'échelle des banlieues pour *Le Monde*, à l'échelle du pays (villes et campagnes) dans le cas de *La NR*. Le détour par l'autre vient renforcer la réflexion, littéralement ce qu'il y a réfléchi de l'autre pour se dire et pour exister comme discours sécuritaire argumenté. Ainsi, la voix des banlieues peut venir justifier la mise en scène de la réalité d'une insécurité de ces lieux et de sa population.

VI.3. La circulation d'un idéotype de la voix

A travers l'étude des faits de circulation dans la parole des locuteurs citants et de leurs valeurs, il s'agit dans cette dernière sous-catégorie de savoir encore comment dire l'autre dans une perspective idéo-typée, c'est-à-dire selon l'idéologie de qui

parle. Sur ce point précis, d'après Colette Guillaumin, repris par Michel Wieviorka, rappelons qu'

il y a dans le racisme une structure qui en fait une construction imaginaire, à partir de laquelle des individus interprètent le monde dans un sens qui se polarise sur des boucs émissaires, sur un Autre qu'il s'agit de tenir à l'écart, de mieux exploiter, ou d'éliminer.⁸⁶

Nous analyserons dans cette sous-partie les représentations de chaque support et/ou partagées par l'ensemble. Ces représentations concernent une certaine jeunesse. Nous observerons la manière ambivalente de la dire pour voir comment les locuteurs en débattent. Le thème de la jeunesse délinquante est aussi en discussion dans l'espace médiatique. Nous l'analyserons à l'échelle du corpus. Nous observerons notamment le conflit sémantique et le débat sur les réalités sociales. Nous observerons ce qui est en discussion à travers ce que les locuteurs et les supports partagent ou ne partagent pas entre eux.

Précisément, nous traiterons de la modalisation caractéristique du discours de *Présent*, c'est-à-dire de la MA a-glosique de « jeunes »⁸⁷ (le plus souvent au pluriel). Elle est une manière euphémisante de pointer l'autre tout en le disant. Son mode de production est la connivence et la reconnaissance idéologique⁸⁸. Il nous renvoie à l'interprétation sémantique d'un fait d'altérité singulier qui a pour contexte l'insécurité comme thème de campagne. La valeur de « jeunes » s'établit dans les conditions sociales de circulation des dires et des idées. Elle se détermine à travers la position idéologique du locuteur et par une politisation du mot pour la réalité qu'il nomme. Il s'agit encore d'un processus de resémantisation et de réévaluation des représentations autres.

Pour les supports *Le Figaro*, *Le Monde* et *La NR*, nous examinerons s'il existe aussi des manières euphémisantes de dire l'autre et qui peuvent être en relation ou non avec la manière de dire de *Présent*.

VI.3.1. Les « jeunes » dans *Présent*

Il existe dans le corpus de *Présent* de nombreuses représentations de la circulation de « jeunes »⁸⁹. Il s'agit d'un idéotype qui par euphémisation pointe le jeune (immigré) de banlieue dans le cadre des violences urbaines. L'idéologie du FN présente l'immigration comme la cause de l'insécurité. Citons cet exemple dans *Présent* :

(P. 1) Edito [titre]

Décalage révélateur entre le discours de ce représentant [le maire de Béziers] du "pays légal" et celui d'un policier expliquant au contraire, dans le même reportage, que cela ne l'étonnait pas du

tout, que les banlieues regorgeaient de ce genre d'arsenal et de "forcenés", et que le "*sentiment d'impunité*" que connaissent les "jeunes" des zones de non-droit avec leurs bandes et leurs trafics semi-clandestins ne pouvait que favoriser un tel comportement. [je souligne]
(article de *Présent* du mardi 4 septembre 2001).

Nous avons examiné cet extrait notamment dans le traitement de l'ambiguïté des MA sans glose, dans la deuxième partie. Nous y soulignons le fait que « forcenés », « sentiment d'impunité » et « jeunes » sont représentés comme les mots d'un policier (celui d'un policier expliquant.... que), mais qu'à cela s'ajoutait l'ambiguïté des guillemets de « jeunes », habituels dans *Présent*, d'où la suggestion que le policier parle éventuellement aussi comme *Présent*. Il y a ainsi une convergence des dire du policier et du locuteur de *Présent*. Il s'agit en fait de détourner le sens du mot représenté, de disqualifier l'imputation de racisme, en la rapportant à l'énonciateur qui le dit, ici un policier, ce que nous avons observé au début du chapitre. Nous y revenons ci-dessous.

Nous pointions aussi que l'énonciateur dans ce segment de *Présent* utilise « jeunes » pour ne pas citer les personnes en fonction de leur couleur ou de leur appartenance ethnique. Ce qui peut abonder dans ce sens est le fait que le fait d'altérité en IT a une valeur de blocage de l'opération de traduction. La modalisation de « jeunes » crée un espace allusif de lien par du connu partagé, soit un racisme à partager communément, discursivement, idéologiquement. Est ainsi affirmée une « communauté conversationnelle, en faisant résonner l'espace de mémoire partagée »⁹⁰, créant l'aspect d'un interdiscours communautaire. L'énonciateur table « sur le récepteur pour reconnaître la distance [du locuteur citant] aux mots qu'il utilise »⁹¹. L'appropriation du dire autre au réel dont le locuteur parle est aussi la propriété du dire autre de signifier autrement par l'interdiscours. Dans cet extrait, « jeunes » est employé dans le voisinage lexical de l'expression zones de non-droit (« jeunes » des zones de non-droit), qui associe les « jeunes » aux lieux de la délinquance, à la délinquance de territoires. Cette proximité se vérifie par exemple en P. 17. Les « jeunes » dans l'« inter-dit » du support y sont aussi associés aux bandes ethniques (en titre) et aux zones de non-droit (en usage) que le locuteur définit plus explicitement comme des zones incontrôlées et incontrôlables, comme des lieux de violence :

(P. 17) Les bandes ethniques souhaitent une "bonne année" à la France... [titre]

Un policier blessé à Strasbourg. Des voitures incendiées partout en France. Des affrontements dans les zones de non-droit. Un état de guerre [sous-titre]

Et des "jeunes" qui, interviewés à visage découvert dans les zones de non-droit, expliquent aux intervieweurs complaisants que la présence de la police dans ces zones incontrôlées et incontrôlables est une "provocation". [je souligne] (article de *Présent* du jeudi 3 janvier 2002).

Ici en P. 17, mais aussi en P. 1, nous pouvons développer l'analyse selon les modalités de la circulation idéologique en précisant qu'outre l'emprunt à une manière de dire supposée policière en P. 1 et supposée doxique en P. 17, « jeunes » peut aussi relever de l'écart-choses : interprétativement, si on peut dire « jeunes » pour immigrés délinquants.

Par la modalisation de son dire pour ce qui désigne d'abord le mot du policier et/ou de la doxa, le locuteur de *Présent* signale en position de scripteur-idéologue qu'il y a plus à dire que la jeunesse de ceux qui sont autre chose que des jeunes, plutôt des délinquants ethniques qui agissent en bandes (bandes ethniques en P. 17, bandes en P. 1) dans des zones de non-droit (en usage dans les deux extraits).

Les guillemets de « jeunes » renvoient à la manière de dire des autres, mais pour qu'elle soit commentée comme défailante. Ils renvoient à l'importation d'un terme qui s'impose comme insatisfaisant dans le contexte de la violence des banlieues. Le sens de la nomination de « jeunes » est à prendre ailleurs, à l'origine de la circulation de la nomination de l'autre et de l'interdit légal. Avec « jeunes » s'opère ainsi une circulation de la représentation de la défaillance et de l'interdiction.

La désignation de « jeunes » est inopportune. Elle l'est pour le lecteur de *Présent* dans la création d'un espace de connivence autour de valeurs racistes et xénophobes : ce ne sont pas n'importe quels jeunes, des insoumis ethniques, des inadaptés sociaux. Cet espace de connivence crée des effets de communauté. La référence est idéologique et commune à tous ceux qui conçoivent la jeunesse insécuritaire, celle de l'immigration et à ceux qui défendent des valeurs raciologiques, c'est-à-dire ceux qui pensent en termes de communauté raciale, d'aptitudes et d'inaptitudes biologiques. Cette association conduit à une racisation de l'espace social.

Dans le contexte du discours insécuritaire frontistes, « jeunes » peut signifier interprétativement immigrés, Arabes : « jeunes » au sens d'immigrés, « jeunes » je parle d'Arabes. Cette traduction et cette correspondance immigrés/Arabes renvoient à ce que J. P. Honoré dit de la mise en scène du Français et de l'immigré dans le discours du FN : « qui dit immigré veut souvent dire Arabe ou nègre. Le discours du FN illustre et renforce cette tendance »⁹². Ici, la substitution sémantique de la désignation de « jeunes » se fait à travers le jeu sur le mot. Elle est suggérée et se fait dans un sens différent à comprendre. Citons dans ce sens par exemple en P. 2 : *Le problème de la « délinquance » n'est pas un problème de jeunes mais de « jeunes »* et en P. 19 : *Qui, sinon la classe politico-médiatique, parle depuis des années - sur ordre - de jeunes -*

que tout le monde traduit par « jeunes » - par refus de dire que ces jeunes voyous sont majoritairement issus de la communauté immigrée ?

Le rapport de désignations se façonne en P. 2 et en P. 19 entre *jeunes* en italique et « jeunes » entre guillemets. La représentation discursive s'en trouve altérée et sa valeur aussi. L'ambivalence discursive est aussi une ambivalence référentielle où une chose peut signifier différemment de ce qu'elle dit. L'argumentation de l'implicite dans le journal d'extrême droite est le plus souvent antithétique, elle a par ailleurs été aussi démontrée. Dans *Présent*, les commentaires de la circulation des désignations invitent le plus souvent à prendre une chose pour une autre. Les représentations s'en trouvent inversées. C'est un ordre du monde différencié des représentations communes que les locuteurs façonnent pour leur propre communauté de pensée. Il s'agit d'une mise en scène de l'immigré à travers un discours qui ne dit pas tout ce qu'il a à dire. Ce qu'il faut comprendre de « jeunes » est hors de propos, « hors de portée » des dires sur la jeunesse. Le sens est à prendre ailleurs.

La polysémie observée est de nature à changer la valeur des représentations en circulation dès lors que l'on parle de jeunesse dans les quartiers. En cela, on retrouve aussi la culture du contre-discours propre au journal pamphlétaire⁹³, également support de combat politique : à ceux qui parlent de « jeunes », les idéologues du FN répondent par immigrés pour insécurité-immigration.

D'une manière générale, dans le corpus de *Présent* la circulation idéologique de « jeunes » reste liée à un environnement type (« jeunes » du quartier, « jeunes » des quartiers « sensibles », « jeune » des banlieues) et/ou à un schème identitaire type (groupe de « jeunes », « jeunes » de bandes rivales, groupes... de « jeunes »), collectif, tels qu'en :

(P. 3) "Insécurité-invasion" [sur-titre]

Nouvelles scènes de guérilla urbaine au Mans et à Toulouse [titre]

Les "jeunes" du quartier "ont la haine". Contre les forces de l'ordre, contre la "malchance" de Kamel, contre la mairie qui l'avait refoulé. [...]

Des échauffourées ont ensuite opposé des groupes de "jeunes" aux policiers pendant toute la nuit.

[je souligne] (article de *Présent* du mardi 11 septembre 2001),

et,

(P. 7) Tarterêts, Montconseil, Montgeron [sur-titre]

Les cités de la violence "jeune" [titre]

Dans la série "Douce France" du week-end, les policiers de l'Essonne ont, une fois de plus, servi de "défouloir" aux "jeunes" des quartiers "sensibles" des Tarterêts et de Montconseil, à Corbeil-Essonnes. [...]

Des policiers qui ne chôment pas. Quarante-huit heures auparavant, les policiers de l'Essonne étaient en effet intervenus pour mettre un terme à une "rixe" entre "jeunes" de bandes rivales, ceux de la résidence la Forêt de Montgeron et ceux de la cité des Tournelles. Rixe au cours de laquelle un "jeune" de 20 ans a été grièvement blessé d'un coup de couteau. [je souligne]
(article de *Présent* du mardi 2 octobre 2001),

et,

(P. 23) La police plus que jamais prise pour cible dans les banlieues [titre]

Mercredi après-midi, dans le quartier du Val-Fourré, zone de non-droit de Mantes-la-Jolie (Yvelines), deux groupes d'une quarantaine de "jeunes". "l'un à prédominance maghrébine et l'autre africaine", précise l'AFP, se sont affrontés pour une raison "indéterminée", sur la dalle commerciale du Val-Fourré. [...]

Autre zone de non-droit, la cité des Tarterêts à Corbeil-Essonnes (Essonne) où, lundi soir, une équipe de policiers de la BAC (Brigade anti-criminalité) locale, poursuivant les occupants d'une voiture volée, s'est retrouvée prise au piège dans la cité "sensible", où une quarantaine de "jeunes" les ont aussitôt caillassés.

De plus en plus pris pour cible par les "jeunes" des banlieues, l'ensemble des syndicats de policiers, et notamment le Syndicat général de la police (SGP-FO) dénonce dans un tract "la montée en puissance de ce racisme contre la maison police". [je souligne]

(article de *Présent* du vendredi 8 février 2002).

Pour les journalistes de *Présent*, il ne va pas de soi de dire les jeunes de banlieues ou les jeunes du quartier dans un contexte d'insécurité : il faut dire les « jeunes » de banlieue, du quartier, selon ce que leur dicte leur idéologie. Ils réduisent la classe d'âge de ceux qui habitent les zones périurbaines (les jeunes) à une classe ethnique : ce sont les « jeunes » au sens raciste de jeunes noirs, de jeunes maghrébins. Nous observons en cela comment en P. 23 le discours cité de l'AFP « l'un à prédominance maghrébine et l'autre africaine » traduit « jeunes » dans le discours du locuteur citant.

Dans ces extraits, il s'agit contextuellement de délinquants. La formulation de « jeunes » au sens raciste de X peut correspondre à une MA de l'équivoque de « caractérisation ajectivale (ou adverbiale) du sens de X »⁹⁴. La caractérisation du sens s'effectue ici selon le domaine de référence du locuteur-scripteur, c'est-à-dire selon son mode d'existence idéologique : ses idées qui le font dire et pour lesquelles il parle, acteur de la réflexion qu'il engage dans son discours.

Un archétype⁹⁵ de l'individu insécuritaire se dresse à travers « jeunes ». Cet individu provient des banlieues et il appartient à un groupe ethniquement identifiable par ses comportements : l'insécurité est le fait des bandes de « jeunes » des banlieues, ces banlieues (ou quartiers, ou cités) étant elles-mêmes réduites à des territoires de la délinquance, de délinquants. On retrouve

cette figure du jeune immigré de banlieue associée aux zones de non-droit, aux bandes, aux trafics, d'une manière générale à la dangerosité, dans le discours du FN :

[...] des cités dans lesquelles les bandes armées déclenchent des émeutes à chaque "intrusion" policière, où la volonté de blesser, voire de tuer les représentants de l'autorité est manifeste.... Toutes ces zones de non-droit, est-il besoin de le préciser, sont très majoritairement, voire quasi exclusivement occupées par des étrangers.

(Argumentaire de campagne FN 2002, *Actualité de l'immigration*, ligne 14, page 4, page 53 du cahier en annexe).

Avec voire de tuer et voire quasi exclusivement occupées par des étrangers, on note dans ce passage la pratique de la surenchère pour dramatiser, mais sans accuser directement. Le discours de campagne du FN est ici explicitement xénophobe, il dit la menace étrangère. L'idéologie du FN comprend le discours de *Présent* qui apparaît comme un sous-ensemble du discours du FN. Le discours de *Présent* parle comme le FN. A l'inverse, Le Pen peut sembler parler comme parle *Présent* :

En effet, des minorités de plus en plus agressives de "jeunes" ou baptisés tels, disposent d'un armement dont la dramatique affaire de Béziers a montré la qualité et l'efficacité. Des bandes de plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines, d'entre eux, agissant de façon concertée... [je souligne].

(Discours de Le Pen, *21e Fête des Bleu-Blanc-Rouge*, 23 sept. 2001, ligne 37, page 10, page 23 du cahier en annexe).

Dans le discours public de Le Pen, « jeunes » est doublé du commentaire baptisés tels et est associé à bandes (dans le texte). Baptisés tels peut renvoyer à ceux qui ne nomment pas les choses par leur nom, les médias par exemple. Le commentaire peut aussi instaurer une similarité de discours entre *Présent* et le FN, l'un (*Présent*) puisant dans le réservoir idéologique de l'autre (FN), l'un (FN) se nourrissant du modèle argumentatif de l'autre (*Présent*). Nous avons une répétition de la désignation-argument, les représentations racistes leur étant communes. Ce phénomène ainsi que la surenchère avec voire ci-dessus nous renvoient à ce que dit P.-A. Taguieff à propos de la stratégie de contournement du leader du FN et à l'impossibilité de prouver de manière certaine, textuellement, le racisme de son auteur tout autant que de son parti :

Si la cueillette idéologique ne ramène jamais que des énoncés équivoques quant à leur valeur de preuve de racisme supposé, c'est d'abord et généralement que les formulations du racisme se sont adaptées aux rigueur de la loi, contournant celle-ci par l'usage systématique du sous-entendu⁹⁶.

Ainsi, l'équivoque de « jeunes » permet de dire de façon détournée le racisme des auteurs, et ceci dans l'inter-dit de la désignation.

Dans *Présent*, « jeune » peut être aussi employé au singulier comme qualificatif pour caractériser la violence (P. 9, P. 7) ou la cible d'une violence à retourner (P. 20) :

(P. 9) "Jeunes" [titre]

Comme beaucoup d'autres, lorsqu'ils sont touchés à leur tour par le terrorisme "jeune", le maire (DVD) de Thonon-les-Bains, Jean Dennais, a fait part dimanche de sa "surprise" après la guérilla qui s'est produite la veille dans sa ville. [je souligne]
(article de *Présent* du mardi 16 octobre 2001),

et,

(P. 7) Tarterêts, Montconseil, Montgeron [sur-titre]

Les cités de la violence "jeune" [titre] [je souligne]
(article de *Présent* du mardi 2 octobre 2001),

et,

(P. 20) Violences ethniques des banlieues [sur-titre]

Assez d'angélisme, des actes ! [titre]

Ce ne sont pas des "faits de société", ce sont des actes de guerre [sous-titre]

Quoi qu'on en dise et malgré les émeutes et les voitures brûlées par les thuriféraires de Moussa et de Djelloul, le message a été entendu dans les zones de non-droit : **le fait d'être "jeune" n'est pas un gilet pare-balles.** [je souligne] (article du samedi 12 janvier 2002).

En P. 9, « jeune » qualifie le terrorisme. Définissable par son genre, le terrorisme serait l'acte d'une certaine jeunesse, alors qu'en P. 7 il qualifie la violence qui elle-même définit les cités. En P. 20, « jeune » correspond à un état d'être.

Dans ces trois extraits, le défaut de la nomination de « jeune » conduit à une substitution du mot pour d'autres mots et d'autres choses. Cet empilement amène à une substitution identitaire de « jeune » : interprétativement, « jeune », plutôt immigré. Selon les locuteurs de *Présent*, le terrorisme immigré, la violence immigrée, le fait d'être immigré représentent les maux de la société française. Nous trouvons dans cette insistance à qualifier et à trouver dans l'autre son meilleur ennemi - nous, les Français, les nationaux, l'autre, l'indésirable, cet « indispensable repoussoir »⁹⁷ - l'expression d'une phobie du métissage culturel, civilisationnel, génétique.

La négation de l'autre (l'immigré) pour son désir d'une entité pure permet au locuteur de *Présent* de se dire, autant que d'exister idéologiquement. Le locuteur construit son identité discursive par interaction avec l'ennemi historique et par « réflexion » avec l'idéologie du FN,

ce qui interfère dans sa manière de représenter l'autre. La réévaluation en discours passe par l'inter-dit, celui-ci motive les locuteurs-scripteurs d'extrême droite. La réflexivité de l'autre dans le discours - ce « jeune » indésirable qu'on désire en tant qu'il est notre meilleur indésirable - renvoie à un processus d'identification-repoussoir où l'autre est la condition de réalisation et de production des discours. On retrouve ce processus par exemple dans cet extrait en P. 19 :

(P. 19) Vous avez dit "jeunes" ? [titre]

Quant aux *jeunes* qui ne sont pas des "jeunes" et qui souhaitent que l'on voie dans les médias de la "grosse presse" - complaisante et desservante empressée du tabou - "leur esprit d'initiative", qu'ils fassent d'abord preuve d'initiative en se démarquant - et, au besoin, en s'opposant à eux - de ces "jeunes" qui ne sont forts que de nos lâchetés. [je souligne]

(article de *Présent* du vendredi 11 janvier 2002).

Le locuteur de *Présent* modalise d'abord *jeunes* en italique. Cette MA peut correspondre interprétativement à la manière de dire autre proche de la manière de dire conventionnelle que le locuteur cherche à contredire : X en italique pour au sens des autres⁹⁸ ou au sens usuel, mais sans désignation de la source discursive extérieure. Les mots que le locuteur de *Présent* commente dans sa logique des choses (X entre guillemets - au sens qui est le nôtre) sont les occurrences de « jeunes » entre guillemets⁹⁹.

Dans le discours du locuteur de *Présent*, *jeunes* (en italique) ne signifie pas « jeunes » (entre guillemets). *Jeunes* est détourné du sens de « jeunes » autant que ce qui s'y réfère. Les représentations diffèrent et les valeurs aussi. Il s'agit d'autre chose pour d'autres mots. La jeunesse (*jeunes* en italique) ne peut être assimilée à l'immigré, Noirs et/ou Arabes : il ne s'agit pas des jeunes comme les désignent les autres mais des « jeunes » comme nous les désignons pour ce qu'ils représentent¹⁰⁰. Ainsi, des réflexions opposées sur la nature des mots et des choses se confrontent. Le locuteur défend sa réalité idéologique, la bonne, contre une autre, celle de l'opposant politique.

La circulation idéologique se réalise à travers la confrontation des représentations reprises discursivement et commentées. Ce commentaire des représentations dans le discours s'effectue selon l'argumentation du vrai et du faux. Les altérités sont rejouées, « re-programmées ». Elles changent de sens. Nous pourrions parler de jeu de sens des réalités sociales. Nous y revenons dans le cas du *Figaro*.

VI.3.2. Les « jeunes » dans Le Figaro

Des faits d'altérité de « jeunes » caractéristiques du discours de *Présent* existent aussi dans le corpus du *Figaro*, comme par exemple en F. 21 et en F. 32 :

(F. 21) Sécurité Les personnes âgées, premières victimes de la délinquance [sur-titre]

Le couvre-feu des vieux [titre]

Les vieux parlent moins, font moins parler d'eux et font moins peur que les "jeunes", les routiers, les viticulteurs, les chasseurs ou les forains. Un vieux, ça ne vole pas de voitures, ça ne viole pas en réunion, ça ne jette pas de cocktails Molotov. Un vieux, ça ne se plaint guère, ça ne manifeste pas, et ça peut servir les jours d'élection. [je souligne ; il s'agit d'une tribune] (article du *Figaro* du mercredi 22 janvier 2002),

et,

(F. 32) Les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence [sur-titre]

A Meaux, le futur poste de police sera une place forte [titre]

Les regards ne sont pas tous hostiles, mais souvent étonnés. Que viennent faire ici des "étrangers" s'ils ne sont pas des "*keufs*" en civil ? [...] Ceux qui ne viennent pas chercher du "*chichon*" ou "*tochi*" sont forcément suspects. Et carrément coupables s'ils demandent où se trouve le poste de police. A en croire les réactions, le mot semble incongru dans le coin. "*Ils se planquent là-bas, sous le porche, après le square*", concède néanmoins à répondre un "jeune" du bout des lèvres. [je souligne] (article du *Figaro* du lundi 15 avril 2002).

Dans ces extraits, les journalistes du *Figaro* représentent « jeunes » dans leur discours à l'image de *Présent* et du FN. Les modalisations se répètent entre supports de presse avec en extérieur constitutif l'idéologie du parti d'extrême droite. Les locuteurs modalisent leur dire et les représentations en circulation par rapport à cette idéologie source.

Dans la tribune en F. 21, le locuteur oppose les « jeunes » aux vieux, de même qu'ils opposent les vieux aux routiers, aux viticulteurs, aux chasseurs, aux forains. Il y a une comparaison entre « jeunes » et *un vieux, ça ne vole pas de voitures, ça ne viole pas en réunion, ça ne jette pas de cocktails Molotov*, et entre *les routiers, les viticulteurs, les chasseurs ou les forains* et *un vieux, ça ne se plaint guère, ça ne manifeste pas*, et *ça peut servir les jours d'élection*. Soit, un vieux, *ça ne vole pas de voitures, ça ne viole pas en réunion, ça ne jette pas de cocktails Molotov*, contrairement aux « jeunes » qui volent, qui violent, qui incendient ; *soit un vieux, ça ne se plaint guère, ça ne manifeste pas, et ça peut servir les jours d'élection*, contrairement aux *routiers, aux viticulteurs, aux chasseurs, aux forains qui se plaignent, qui manifestent*.

« Jeunes » est très ambigu, d'autant plus que vieux n'est pas modalisé. Ainsi, il ne semble pas que « jeunes » renvoie ici à la jeunesse pour elle-même. Interprétativement, il peut s'agir de ces « jeunes », comme ils se nomment par opposition aux vieux. « Jeunes » peut aussi renvoyer

comme dans *Présent* à une réévaluation discursive du mot pour la chose. Dans le contexte sécuritaire, de personnes âgées, premières victimes de la délinquance (en titre), la modalisation de « jeunes » semble permettre de rendre compte des problèmes de sécurité à travers le prisme de l'ethnicité. « Jeunes » y est autrement sensé pouvant apparaître en cela comme idéologiquement explicite.

Au contact des discours de *Présent* et du FN, les préjugés s'imposent et permettent de restituer l'ordre idéologique de ces co-références : le « jeune » est voleur, violeur. Il est l'incendiaire de la République, l'ennemi de l'ordre social, le barbare. La connivence raciste se crée. Ces « jeunes » sont des Noirs, des Arabes, de pérennes immigrés, des « incivilisés ». De même, la plainte, les manifestations et le lobbying sont à l'image des routiers, des viticulteurs, des chasseurs ou encore des forains. Tel semble être l'a priori du locuteur, son idée de la chose, elle-même inspirée des représentations du FN.

En F. 32, « jeune » réfère à un habitant d'une ville de Seine-et-Marne (Meaux), un de ces quartiers où le contexte de violence est tel (*les nouveaux quartiers des forces de l'ordre sont désormais conçus en fonction du contexte de violence* en sur-titre) que *le futur poste de police sera une place forte* (en titre). La valeur de la modalisation de « jeune » agit dans un espace de connivence partisane. Pour la communauté discursive du journal, scripteurs et lecteurs, il signifie vous m'avez compris, au sens que nous donnons : des immigrés, des jeunes d'origine maghrébine. Ce codage permet de ne pas être ouvertement discriminatoire, politiquement anti-républicain et pénalement responsable.

Dans cet article, « jeune » est à mettre en perspective avec « étrangers » plus haut dans l'extrait. « Etrangers » renvoie interprétativement, et par contraste, à la manière de dire empruntée - *comme l dit* - et au point de vue d'habitants de ces quartiers de Meaux : ceux qui parlent de keufs, de chichon, de tochi..., qui emploient le verlan, c'est-à-dire des jeunes délinquants de banlieue. Elle s'oppose à « jeune » comme autre manière de dire. Ces faits d'altérité balisent des représentations opposées pour lesquelles un dire existe à l'exclusion de l'autre dire. La contradiction des désignations met en scène des « étrangers » qui ne sont pas réellement des étrangers, à moins de comprendre Meaux comme un territoire à part, et un « jeune » qui n'est pas réellement un jeune. Pour le locuteur du *Figaro*, « étrangers » et « jeune » sont deux mots inadaptés à la réalité sociale. Ils renvoient de manière antithétique et antonymique au défaut du mot pour la chose : interprétativement, si on peut dire « étrangers » pour des nationaux, des Français ; si on peut dire « jeune » pour étranger. A travers ces deux désignations impropres, nous avons une scénographie de la représentation que des jeunes de Meaux ont de ceux qui ne sont pas de leurs quartiers et de la représentation que les xénophobes ont de ceux qui sont des

étrangers dans un territoire français. Cette scénographie instaure un conflit des valeurs sociales par lequel un ordre inversé des choses se joue. Précédemment, nous avons évoqué la réévaluation de « Français » pour étrangers en P. 4 et en P. 17. Celle-ci s'effectue par l'argument de rétorsion¹⁰¹ qui consiste à se mettre sur le terrain discursif et idéologique de son adversaire pour lui retourner ses mots et ainsi le déposséder de ses arguments. Les mots se retournent ainsi contre celui qui est censé les employer et qui du coup s'en trouve dépossédé. En F. 32, la réévaluation s'établit de manière inverse de « étrangers » vers Français. Elle sert là aussi à disqualifier l'autre. A ce sujet, citons encore dans *Le Figaro* ces deux autres exemples de « jeunes » :

(F. 20) Les jeunes voyous terrorisaient la Ferté-sous-Jouarre [sur-titre]

Quand les querelles de clochers font place aux règlements de comptes [titre]

Depuis qu'ils sont partis, la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) respire un peu mieux. Ce petit bourg de 8 600 habitants, traversé par les eaux vertes de la Marne, a retrouvé une part de sérénité après l'arrestation de trois "jeunes" trublions cet été. Ce coquet centre-ville, dominé par une église en meulière au clocher pointu, était devenu un lieu "dangereux". Une bande insultait copieusement les passants, dégradait le matériel public, opérait des razzias dans les magasins, vendait de la drogue la nuit et mettait le feu régulièrement aux poubelles. [je souligne]

(article du *Figaro* du vendredi 18 janvier 2002),

et,

(F. 23) A quoi sert le ministère de la ville ? [titre]

Mais les voyous sont rarement convaincus par de telles contritions, qu'ils prennent pour de la faiblesse. Le maire (PC) de Sevrans (Seine-Saint-Denis) en témoigne : le week-end dernier, il a été agressé par des "jeunes" dont l'un venait de se plaindre à la mairie de ne plus bénéficier de séjours aux sports d'hiver organisés par la ville. [je souligne]

(article du *Figaro* du jeudi 31 janvier 2002).

Nous observons la reprise anaphorique de jeunes voyous (en sur-titre) par « jeunes » trublions (dans le corps du texte) en F. 20, et la reprise de voyous par « jeunes » en F. 23. Les journalistes du *Figaro* dialoguent avec *Présent*, dans ces cas sous couvert du jeu interne des discours. Ils le font en pointant l'insuffisance du dire de jeunes. Ces « jeunes » qui terrorisent, opèrent des razzias en F. 20 et qui agressent leur maire en F. 23 semblent plus que les autres enclins à la délinquance. Dans ce contexte, « jeunes » est euphémisant et ne correspond pas au réel. Le mot est inadéquat. Il peut être traduit par d'autres mots à même d'être de bon sens, celui que les représentations du FN imposent. Ainsi, il ne s'agit pas seulement d'un problème d'insécurité (voyous) mais aussi d'immigration (« jeunes »). Il s'agit d'immigrés délinquants.

L'appui du discours du *Figaro* au « déjà-dit » idéologique, pour dire à l'image de l'autre, à partir des marques d'une circulation signifiante est aussi remarquable dans cet article du samedi 17 et dimanche 18 novembre 2001 :

- (F. 14) Sécurité Les réponses du gouvernement aux violences urbaines et scolaires [sur-titre]
De la poudre aux yeux contre la délinquance [titre]
Après la mort accidentelle de quatre "jeunes" de la ville - déjà condamnés par la justice pour trois d'entre eux - qui tentaient d'échapper à un contrôle de police, des émeutes ont eu lieu : voitures incendiées, commissariat pris d'assaut. [je souligne].

Cet article fait écho à l'article du *Figaro* du lundi 15 octobre 2001 :

- (F. 3) Haute-Savoie La mort accidentelle de quatre jeunes à bord d'une voiture provoque l'attaque du commissariat [sur-titre]
Scènes d'émeute à Thonon-les-Bains [titre] [je souligne].

Ainsi, nous constatons qu'en F. 3 jeunes est utilisé en usage dans le segment la mort accidentelle de quatre jeunes, contrairement à l'extrait en F. 14 où « jeunes » est modalisé à propos des mêmes faits et des mêmes personnes pour parler a priori des mêmes choses. Il ne s'agit pas du même journaliste dans chacun des articles cités.

En F. 3, l'article évoque un fait divers en Haute-Savoie à l'origine d'un soulèvement populaire. Dans cet article, le locuteur donne les noms des quatre jeunes personnes mortes accidentellement : Stéphane, Hocine, Abdel Ila et Saïda, et commente :

- (F. 3) Tous semblent avoir été tués sur le coup. On saura plus tard qu'ils résidaient dans la banlieue de Thonon et que l'un d'eux avait un passé judiciaire. [je souligne].

L'article en F. 14 concerne le même fait divers. Il traite de la « sécurité » (en surtitre). Le fait divers initial illustre le propos sur la délinquance, d'où sans doute l'apparition de guillemets. A ce titre, par comparaison, en F. 14 le locuteur-scripteur spécifie que trois des quatre individus et non un (en F. 3) ont déjà été condamnés par la justice, justifiant en cela l'étiquette de « jeunes » pour immigrants délinquants. Le stéréotype raciste du FN semble ainsi s'imposer par le fait que ces « jeunes » ne sont pas n'importe quels jeunes dès lors qu'il s'agit d'insécurité. En F. 14, un autre stéréotype frontiste considère que « des jeunes en difficulté d'insertion » sont des voyous issus de l'immigration :

Le sous-préfet de Thonon a donné la bonne réponse, dans le jargon du politiquement correct : la ville a eu affaire, a-t-il déclaré "à des jeunes en difficulté d'insertion". Comprendre : des voyous issus de l'immigration, rebelles à toutes autorités. [je souligne].

Voyous issus de l'immigration commente ici « à des jeunes en difficulté d'insertion », il en est la traduction explicite. Le journaliste défait le jargon du politiquement correct en évoquant selon lui ce dont il s'agit des voyous issus de l'immigration, ce que *Présent* appelle pour sa part des voyous ethniques. L'inter-dit y est assumé.

Le discours en F. 14 s'est rechargé sémantiquement par rapport à celui en F. 3, dans l'interdiscours et dans le sens des représentations du FN, d'où un phénomène de réévaluation sociale. Ainsi, une réappropriation et une réinterprétation de la représentation de l'autre s'établissent pour un autre point de vue à défendre, le sien, comme ici à propos de la sécurité en F. 14. Il est idéologiquement réévalué. Il change de sens, touche et modifie l'identité sociale des personnes, l'entité de la jeunesse (jeunes en usage en F. 3), de la jeunesse sociale (« à des jeunes en difficulté d'insertion » en F. 14) se modifiant en entité sécuritaire (« jeunes », voyous issus de l'immigration, rebelles à toutes autorités en F. 14). La réévaluation en F. 14 s'effectue explicitement selon les représentations sécuritaires en cours par rapport à une représentation constituante, celle du FN. La représentation extérieure y est explicite. Le jargon du politiquement correct tombe par la circulation explicite des représentations frontistes. Le locuteur commente dans son énonciation les mots qu'il met en scène comme étant à l'image de ceux des autres, et impose ainsi sa vérité. Cette vérité se façonne par rapport à une idéologie autre, référente (FN) dès lors qu'il s'agit d'insécurité, et plus spécifiquement d'insécurité-immigration.

Par ce jeu de mise en scène des dires en F. 32, de reprises dans l'adéquat F. 20 et F. 23, et dans cette recherche de la vérité des choses en F. 14, les journalistes du *Figaro* entretiennent des échos plus ou moins diffus avec *Présent* et avec l'idéologie du FN, même s'ils ne semblent pas, contrairement aux journalistes de *Présent*, chercher à formaliser systématiquement leur pensée racisante. Toutefois, les journalistes du *Figaro* ne font pas l'économie de se « couper » d'une représentation des « jeunes » comme source de l'insécurité, renvoyant ainsi à l'image forgée par le FN d'une immigration comme source des difficultés sociétales. Il y a une circulation de l'inter-diction de racisme par « jeunes » jusque dans le support de droite. A travers la modalisation de « jeunes », les thèses frontistes deviennent l'évidence. Elles s'imposent aux locuteurs du *Figaro* qui se rassurent de leur pertinence : les

thèses du FN sur la délinquance et plus largement sur l'insécurité sont le réel. Leur valeur sociale est pertinente pour la réalité nationale.

De manière à différencier *Présent* et *Le Figaro*, ne serait-ce que par le fait que les supports « servent » des camps politiques opposés - qu'ils parlent pour des autres, respectivement le FN et le RPR à l'époque -, nous pourrions dire que les discours du *Figaro* contrairement à ceux de *Présent* ne construisent pas, ni ne proposent systématiquement une orchestration de l'affrontement idéologique, radicale, cet affrontement passant par un ordre inversé des choses, par une anti-logique mondaine. De même, les locuteurs du support de droite ne se sentent pas systématiquement dépossédés, frustrés, car possesseurs, de la parole « vraie ». Mais d'une manière plus générale, dans *Le Figaro*, comme dans *Présent*, la peur de l'autre associée aux dangers qui menacent la société est ce qui s'impose en soi. Cela semble restituer un certain ordre du monde qui renvoie à un imaginaire social fondé sur le rejet de l'autre¹⁰².

VI.3.3. Les « jeunes » dans Le Monde

Il existe des modalisations caractéristiques du discours de *Présent* dans le corpus du *Monde*. Nous y trouvons des cas de circulation commentée de « jeunes » dans ce passage :

(LM. 5) Jeunes [titre]

Les premières phrases ont choqué plusieurs lecteurs, en raison de leurs généralités. "*Une nouvelle fois, était-il affirmé, justice n'aura pas été rendue pour les jeunes de banlieue. L'acquiescement (...) vient accréditer l'idée communément partagée dans les quartiers que la justice ne fonctionne qu'à sens unique*".

Pourquoi "les quartiers", alors qu'il s'agit de certains quartiers ? Le journal n'a pas à reproduire systématiquement et sans guillemets ce langage associatif ou militant. Pourquoi "les jeunes", alors qu'il s'agit de certains jeunes - plus toujours très jeunes d'ailleurs ? [je souligne],

et,

Ne serait-il pas souhaitable de préciser chaque fois que possible le statut de ces "jeunes" dont l'âge varie de douze à trente ans ? Ne sont-ils pas collégiens, lycéens, étudiants, ouvriers, employés, chômeurs, délinquants, pères ou mères de famille, comme vous et moi, qui trouverions curieux d'être qualifiés simplement d' "adultes" ? [je souligne].

et,

L'expression "les jeunes" part d'une bonne intention : éviter toute mention ethnique pour ne pas nourrir le racisme. Mais elle apparaît souvent comme une volonté de masquer la réalité et finit par provoquer l'effet inverse de celui qui était souhaité. Quand on écrit "jeunes" désor- mais, des lecteurs traduisent automatiquement : jeunes Noirs ou jeunes Maghrébins... [je souligne] (article du *Monde* du dimanche 14 et lundi 15 octobre 2001).

Dans le premier bloc, « les jeunes » est en mention. Le locuteur du *Monde* en LM. 5 mentionne le dire de l'éditorialiste du *Monde* d'un article du dimanche 30 septembre et lundi 1er octobre 2000 en LM. 1¹⁰³. Il le fait circuler mais pour le commenter comme inexact : alors qu'il s'agit de certains jeunes (dans le texte) : pourquoi « les jeunes » pour ceux qui ne sont plus toujours très jeunes (dans le texte). La chaîne de signification est explicite et défait la valeur de les qui « invite à rechercher l'ensemble maximal des objets désignables »¹⁰⁴.

Ensuite, « jeunes » peut être une MA d'emprunt, comme dire de l'éditorialiste ou comme dire doxique en *comme l dit*. Dans le fil du discours du locuteur du *Monde*, elle peut être associée à autre chose que les jeunes de banlieue : des lycéens, collégiens, lycéens, étudiants, ouvriers, employés, chômeurs, délinquants... (dans le texte).

Pour le journaliste, « les jeunes » et « jeunes » ne sont pas adaptés au réel qu'ils nomment, et ceci en tant qu'ils ne disent pas la vérité que la manière commune de dire (doxa) semble imposer. Il ne s'agit pas de tous les jeunes (de banlieue), dans leur globalité, de jeunes (de banlieue) comme on dit d'une classe sociale à part, mais de quelques individus, de plus socialement identifiables (collégiens, lycéens...). Ainsi, celui-ci commente la représentation de « les jeunes » non par rapport à une idéologie du FN référente - pour ses considérations ethniques d'une immigration délinquante -, mais par rapport à une désignation et une représentation communément admise (doxa) pour autant erronée. Il ne s'agit pas ici de « sous-entendre » quelque chose à propos de la jeunesse, mais de défaire une généralisation abusive, car selon le journaliste du *Monde* détachée du réel. A travers le commentaire de la circulation les locuteurs cherchent bien à « jouer » une réalité contre une autre qui s'impose à eux, pour la défaire ou pour ce qu'elle semble dire le réel.

Nous pouvons pour finir aussi relever dans le troisième bloc les mentions de « les jeunes » et « jeunes » qui sont les reprises des désignants observés ci-dessus. Le locuteur explicite qu'ils peuvent désigner autre chose que la jeunesse : une mention ethnique, le racisme, explicitement des jeunes Noirs, des jeunes Maghrébins à l'image du FN. Ces traductions correspondent à la manière de dire et de penser de son temps que le locuteur-médiateur met au jour, et à laquelle il ne semble pas possible d'échapper si ce n'est par réfutation. C'est aussi dans ce sens que va la citation du sociologue Michel Kokoreff mise en scène par le discours du journaliste en LM. 28b :

« Cette campagne nage dans la confusion, les candidats manipulent les chiffres, s'offusque Michel Kokoreff, sociologue et signataire de l'appel. Tout cela aboutit à mettre en avant la théorie de l'ennemi intérieur, qui prend aujourd'hui le visage d'un jeune issu de l'immigration ».

[je souligne].

Le journaliste ne semble pouvoir argumenter de sa différence qu'en se référant aux représentations déjà existantes (*la théorie de l'ennemi intérieur, qui prend aujourd'hui le visage d'un jeune issu de l'immigration*), du coup les répercutant. De même en LM. 1 dans l'article auquel le journaliste du *Monde* fait référence ci-dessus en LM. 5, nous notons : *A l'heure où élus de tous bords parlent d'insécurité, en désignant implicitement les jeunes de banlieue, ce verdict est lourd de sens*. L'expression *les jeunes de banlieue* est plusieurs fois reprises dans cet article du lundi 1er octobre 2001 (LM. 1), comme nous l'avions précisé en note précédemment. Cet article traite de l'acquittement d'un policier après le meurtre d'un jeune homme. Nous trouvons également dans *Le Monde* l'expression (*les*) *jeunes issus de l'immigration* en LM. 6 et en LM. 12 qui fait de cette jeunesse une classe sociale à part. L'article en LM. 5 a pour but de revenir sur la dénomination de *les jeunes de banlieue* car précisément elle ne va pas de soi pour certains lecteurs.

De même, nous avons un recadrage identitaire significatif dans cet extrait en LM. 6 : *Les interrogations des banlieues (en titre) / Si les jeunes [issus de l'immigration] étaient moins nombreux à croire dans la religion musulmane, ce serait la guerre civile* », diagnostique Issa¹⁰⁵. Le journaliste y fait entendre sa voix (*issus de l'immigration*) dans celle du locuteur cité (Issa). Il y spécifie qu'il s'agit bien de jeunes immigrés des banlieues (*issus de l'immigration, les banlieues*). Ces interventions métadiscursives vont dans le sens d'une circonscription des problèmes sociaux dans les banlieues et s'attachent pour cela aux jeunes musulmans, ces jeunes issus de l'immigration également dans le texte. Ces interventions ont des orientations proprement idéologiques que ce soit pour préciser le propos du journaliste ou pour gagner en pertinence.

Pour le journaliste du *Monde*, en LM. 5, le débat sur la valeur des mots en circulation - sur ce qu'ils imposent comme représentations sociales - passe par un contre-discours. Ce contre-discours s'établit par rapport aux représentations en circulation et par rapport à d'autres valeurs sociales à même d'être aussi la vérité. La réactualisation passe par une contestation, à la suite de protestations de lecteurs, de l'ordre sociétal par ailleurs véhiculé, notamment comme nous l'avons vu par *Présent* et par *Le Figaro*, et comme peut le laisser entendre le journaliste du *Monde* en LM. 6.

VI.3.4. Les « jeunes » dans La NR

Dans le corpus de *La NR*, la représentation de « jeunes » réfère à la jeunesse pour elle-même, comme par exemple :

(NR. 14) Jeunes délinquants : à qui la faute ? [titre]

Mi-enfants, mi-adolescents, ils ont 10, 11 ou 14 ans et sont pourtant mêlés à des faits d'une rare violence dans les banlieues et les petites villes : comme à Barr, Strasbourg, Vitry-sur-Seine ou aux Mureaux ces derniers jours. [chapeau introductif]

Pourquoi une telle proportion de mineurs et peut-on encore parler de "jeunes" quand les délinquants sont si précoces, presque des enfants ? [je souligne]

(article de *La NR* du vendredi 4 janvier 2002).

Dans cet extrait, le locuteur mentionne *jeunes* pour parler des mineurs délinquants. Mais d'autres modalisations restent plus ambiguës quant à leur rapport avec les représentations du FN. En cela, citons le passage suivant :

(NR. 5) France-Algérie [sur-titre]

Le rendez-vous manqué [titre]

La rencontre France-Algérie avait tout pour être réussie. Mais la présence de quelques "énergumènes" sur le terrain a interrompu le match. Pas un drame, certes, mais un beau gâchis. [chapeau introductif]

Il y a eu un match de football jusqu'à la 76e minute. Après l'envahissement du terrain par une centaine d'individus enthousiastes présentés soit comme "des jeunes des banlieues", soit comme des "*supporters de l'équipe d'Algérie*", la première rencontre France-Algérie de l'histoire s'est achevée dans la confusion, la tristesse et sur un grand sentiment de gâchis [...]

Au total sur la centaine d'"envahisseurs" dix-sept ont été interpellés, dont seize pour avoir pénétré sur la pelouse [...] et un pour avoir lancé une cannette. [je souligne]

(article de *La NR* du lundi 8 octobre 2001).

« Des jeunes des banlieues » et « supporters de l'équipe d'Algérie » peuvent être interprétativement deux MA d'emprunt en *X, comme l dit*, avec l qui reste indéfini et dont on ignore interprétativement l'origine. Dans cet extrait, le locuteur-journaliste parle tout d'abord d'envahissement (du terrain) - ce qui est littéralement le résultat d'envahir, ou encore un fait d'occupation que l'on peut opposer à « invasion », terme plus belliqueux - comme de l'acte « des jeunes de banlieues » ou de « supporters de l'équipe d'Algérie ». Ces modalisations renvoient à un « déjà-dit » indéterminé. De même, il semble difficile de considérer la nature de la resémantisation de ces faits d'altérité. Il est difficile de savoir si ces désignations vont dans le sens ou non d'un dire adéquat pour le locuteur citant. L'inadéquation peut marquer le défaut du

mot autre par rapport à ce que le contexte de discours présente comme des individus enthousiastes (dans le texte) : pourquoi des « jeunes des banlieues », comme on dit, comme ils disent alors qu'il s'agit d'individus enthousiastes ? La circulation de « jeunes de banlieue » dans *La NR* semble ne pas convenir à la situation.

Dans le fil du discours, « envahisseurs » est modalisé par le locuteur citant. Là aussi il peut s'agir interprétativement d'une MA d'emprunt en *X*, *comme l dit* dont la source reste indéfinissable. « Envahisseurs » peut être également une MA mots-choses d'une possibilité du dire : interprétativement, si on peut dire « envahisseurs » à propos de ces « jeunes de banlieues » ou ces « supporters de l'équipe d'Algérie » qui envahissent le terrain. Dans ce cas, « envahisseurs » semble inadéquat au réel, il apparaît comme ironique : il ne s'agit que de débordements d'enthousiasme.

Une relation s'établit entre les représentations indéterminées, laissées à l'interprétation en NR. 5 et les représentations des articles de *La NR* du mardi 20 novembre 2001 (NR 11 et NR. 11b) :

(NR 11) Les "envahisseurs" algériens interdits de stade [titre]

Des peines de prison avec sursis, trois ans d'interdiction de stade et des amendes. Trois des "supporters" qui avaient gâché la rencontre avec la France et l'Algérie, en envahissant la pelouse du Stade de France, ont été condamnés hier. [chapeau introductif] [je souligne]
(article de *La NR* du mardi 20 novembre 2001 - première page),

et,

(NR 11b) Les envahisseurs algériens punis [titre]

Plusieurs mois de prison avec sursis et trois ans d'interdiction de stade : le tribunal a sanctionné l'attitude de trois supporters de l'équipe d'Algérie qui avaient pénétré sur la pelouse du Stade de France, lors du match France-Algérie. [chapeau introductif] [je souligne]
(article de *La NR* du mardi 20 novembre 2001 - page intérieure).

En NR. 11, la valeur de la modalisation de « envahisseurs » est identique à celle en NR 5. Il peut s'agir là aussi d'une MA interdiscursive du « déjà-dit ». L'ambivalence tend plutôt du côté de l'inadéquation du mot au réel. Avec « envahisseurs », il n'est pas question d'envahissement, mais d'excès, de démesure. Ces commentaires de « envahisseurs » tendent à pointer un défaut de la nomination, inappropriée, mais le mot en même temps ouvre une brèche.

En NR 11, le locuteur modalise « envahisseurs » et laisse en usage algériens. Il ne s'agit pas pour le locuteur de dire les envahisseurs algériens. Cette désignation n'est pas non plus acquise, admise, en NR 5. Elle l'est par contre en NR. 11b.

De même, « supporters » est modalisé en NR. 11, comme en NR. 5. Il ne l'est pas en NR. 11b où le dire est transparent. Le locuteur enregistre sans commentaire l'altérité, il la fait sienne

qu'il renvoie à la doxa. En NR. 11, « supporters » tend du côté du dire inadéquat renvoyant à l'argumentation de « envahisseurs ». Le mot est inadapté du point de vue du sens à donner aux événements.

En NR. 11b, le locuteur ne prend plus de distance avec les représentations qu'il emprunte pour façonner son dire. Il n'y a plus de commentaire des représentations par lequel celui-ci peut reprendre ce qui circule. Le point de vue des supporters comme envahisseurs algériens est pris en charge par le discours, le commentaire du locuteur sur son dire s'en trouvant effacé et la représentation naturalisée. L'idéologisation y est efficiente, le point de vue frontiste est intériorisé, évident.

Les représentations du FN sont sous-jacentes. Dès lors qu'il s'agit de parler d'envahisseurs, ceux qui envahissent sont Algériens. Nous sommes dans des effets de mémoire par laquelle la France par rapport à l'Algérie « rejoue » son passé colonial, les colonisés d'hier semblant les envahisseurs d'aujourd'hui, des ennemis de l'intérieur. D'après J.-P. Honoré, dans l'idéologie du FN, les personnes ayant acquis automatiquement leur nationalité française, c'est-à-dire principalement les enfants de la première génération d'immigrés nord-africains nés en France « ne relèvent plus de la catégorie des vrais Français, et sont désignés par étrangers, population étrangère, présence étrangère, envahisseurs »¹⁰⁶ (nous soulignons). Les corrélations idéologiques existent ici entre *La NR* et le FN autour de valeurs xénophobes. Pour le confirmer, citons *Présent* à propos de la même rencontre de foot :

(P. 8) Un "France-Algérie" de la haine très symbolique [sur-titre]

Le gouvernement français, Jospin en tête, contraint d'évacuer les lieux et de laisser le terrain aux envahisseurs [titre] [je souligne] (article de *Présent* du mardi 9 octobre 2001).

Dans cet extrait, le mot *envahisseurs* est utilisé sans guillemets, comme en NR. 11b. Le locuteur de *Présent* y décrit un gouvernement français en fuite contre une force ennemie.

De même, si l'envahisseur est celui qui vient de l'extérieur, qui est l'éternel étranger, et qui en cela représente une menace permanente pour l'unité nationale, le voyou que nous retrouvons dans le corps de l'article est celui qui travaille à l'intérieur, qui mine de l'intérieur la société française. Nous notons précisément dans l'article l'expression envahisseurs « franco-algériens » suivie plus loin dans le texte de l'expression voyous « franco-algériens ». Pour le locuteur de *Présent*, ces Franco-Algériens sont littéralement des envahisseurs, des voyous, cause de danger. Ce ne sont pas des individus de nationalité française comme on le pense, mais bel et bien des Algériens de nationalité française. Ce ne sont pas des Français comme les autres, des Français

de nationalité française (sous-entendu de souche française), mais bien des individus vivant en France toujours de nationalité algérienne, ce que prouvent les événements footballistiques. Envahisseurs renvoie ainsi à l'idée d'intégrité nationale et voyou à l'idée d'une sécurité intérieure des citoyens de la nation. Les deux représentations s'imbriquent en ce qu'elles désignent l'autre aux frontières de l'un et l'autre en l'un.

De même dans *Présent*, le locuteur commente la circulation de la représentation de « France-Algérie » dans son dire. Il semble oser un mot, une association qui par ailleurs lui semblent imposés et qu'il récusé : la France déjà algérienne, la France et l'Algérie (je souligne).

Pour conclure avec l'extrait en NR. 11b, cette manière de pointer l'autre où l'on ne l'attend pas - parler d'envahisseurs algériens alors qu'il est entendu dans l'article de la NR. 5 qu'il peut s'agir d'individus enthousiastes, de « jeunes de banlieues » ou de « supporters » - peut relever du préjugé historique, de ce que ces relations ont encore de conflictuel. Les représentations civilisatrices sont opposées, alors que l'Histoire lie durablement les deux pays. Ce pointage peut aussi relever d'un dire d'ambiance sécuritaire - ce qui est la peur de l'autre, l'autre suspecté, l'asocial, l'incivil, le non civilisé avec une fixation sur la délinquance de territoire - et/ou de ce qu'on peut relever encore d'une lepénisation des esprits qui impose de voir tous les problèmes de la France (économiques, sécuritaires, sociales, d'identité nationale) à travers le prisme de l'immigration.

Dans cette manière de signaler « (les) jeunes » ou encore « (des) jeunes des banlieue », il semble qu'il y ait une manière commune de penser la jeunesse, par ses actes et le plus souvent pour ce qui est autre chose que la jeunesse. Certaines paroles de locuteurs-journalistes semblent s'accorder dès lors qu'il s'agit de désordre social et/ou d'insécurité. C'est aussi le cas pour *Le Monde* en LM. 5 ce qui demande au locuteur de préciser explicitement sa manière de dire, qui est la manière de dire doxique, en la commentant (quand on écrit « jeunes » désormais, des lecteurs traduisent automatiquement : jeunes Noirs ou jeunes Maghrébins).

Au delà du *ce que je rapporte qui circule* de la parole médiatique et du travail d'actualité, c'est-à-dire le travail de médiation, il y a *ce qui circule que je commente*¹⁰⁷ comme dire de la sphère idéologique du FN. Lors de la campagne présidentielle d'avril 2002, la figure du jeune immigré comme délinquant ou potentiellement délinquant - cette représentation est déjà en circulation dans le discours officiel et les discours affiliés au FN (*Présent*) - est communément représentée. Les locuteurs réagissent à cela en fonction de leur sensibilité politique, selon ce qu'il y a à conforter ou non, à accepter ou non ce qui se dit. Ils en débattent dans l'espace public des médias.

Ainsi, la circulation se réalise à partir d'un idéotype précis pour *Présent* et *Le Figaro*. Cet idéotype associe le jeune immigré (« jeunes ») à l'insécurité des banlieues. Dans *Le Figaro* et dans *Présent*, « jeunes » pointe et signifie l'ethnicité des personnes, des immigrés. Dans le contexte de la violence sociale, cette stigmatisation réfère à l'idéologie d'extrême droite. « Jeunes » est le vecteur politiquement vital des représentations du FN. Si l'insécurité est devenue un thème de campagne, il reste au partisan frontiste à défendre l'association insécurité-immigration. Nous noterons que l'élection présidentielle de 2007 remportée par Nicolas Sarkozy aboutira à la création d'un ministère de l'immigration, de l'identité nationale et du co-développement. On perçoit cet aspect dans l'argumentation de ce passage de l'article du *Figaro* du jeudi 25 octobre 2001 entre « insécurité » comme en parlent les partisans de la droite républicaine et « immigration » comme le disait le FN :

(F. 6b) Madelin et Sarkozy prennent le pouls des quartiers difficiles [titre]

Sans chercher à crâner, il [le maire de Neuilly, N. Sarkozy] explique que "ce n'était pas le moment de faire le malin". Qu'aurait-il voulu leur dire ? "Qu'il y a une règle qui s'applique, la même pour tous." Bref, la tolérance zéro. Plus tard, il expliquera que "*L'insécurité, il faut en parler. Pas pour faire peur mais parce que les gens ont peur.*" Et pour ne pas laisser le sujet au Front national comme "*autrefois nous leur avons laissé l'immigration*". [je souligne ; je précise le maire de Neuilly, N. Sarkozy].

Si, dans *Le Monde*, le locuteur-médiateur prend ses distances avec le mot jeunes, c'est aussi d'une certaine manière pour signifier son insignifiance. C'est pour pointer l'inadaptation du mot employé. Il s'agit pour lui de marquer l'euphémisme de « jeunes » pour défaire sa généralité (certains jeunes), tout en empruntant la manière de dire de ceux à qui il semble s'opposer nous pourrions dire journalistiquement. Il nous semble retrouver ici ce que Géraldine Muhlmann¹⁰⁸ dit du « rassemblement conflictuel » pour évoquer le principe démocratique d'acceptation des paroles idéologiquement autres dans un espace public commun. Ce principe est celui d'une sociabilité et d'une visibilité politique entre acceptation et refus des idées de l'autre. L'enjeu essentiel de l'écriture journalistique est le rapport que le journalisme entretient à la conflictualité dans ce geste discursif qui consiste à « tisser du commun » à partir des communautés politiques et des idéologies en fonction. Ce rapport a, dans notre cas, pour effet d'entretenir une certaine ambiguïté sur la représentation en partage de ces « jeunes » dans cette sous-partie, des quartiers « sensibles », « difficiles », des « incivilités » par ailleurs. Chaque support a sa part à prendre du commun à dire, chaque support a sa partition à dire du commun.

Dans *Le Monde*, contrairement au *Figaro* et à *Présent*, il n'y a pas d'association systématique du jeune immigré et de l'insécurité. Les individus, dès lors qu'ils sont dans le cadre des banlieues, ne sont pas systématiquement pointés comme personnes dangereuses.

L'altérité dans l'énonciation porte et dit le positionnement idéologique du locuteur-scripteur. Des représentations autres émergent dans le dire du locuteur de cette relation de friction des perceptions du réel. Cet autre qu'il est nécessaire de mobiliser pour se dire, pour exister discursivement, peut évoquer tout d'abord des voix qui peuvent être globalement caractérisées en fonction du contexte. Ces voix présentent certains indices et ces indices, parfois des signes distinctifs, renvoient à un type d'énonciateurs potentiels remarquables (dans et par leur langue) : par sociotype (par des caractéristiques langagières politiques, professionnelles), par spatio-type (modèle de la langue du lieu) et par idéo-type. A travers ce schéma, il s'agissait de préfigurer des classements entre les manières de dire par lesquelles les représentations du FN pouvaient circuler, se déployer et pour lesquelles les locuteurs avaient leur mot à dire.

Le processus de commentaire dans l'énonciation tient à la volonté pour le scripteur d'imposer sa représentation du réel, sa réalité. Il passe par un cadre de représentation emprunté à l'autre. Les manières de dire l'insécurité, par l'autre comme parole référente, semblent aller dans le sens d'une normalisation des dire. Nous sommes là aussi en accord avec Aurélie Tavernier pour qui

le rôle des acteurs sociaux, journalistes et intervenants extérieurs, qui co-construisent un cadre de représentation des événements convertis en objets de controverse sociale et politique, consiste à normaliser les contours et à traduire les enjeux publics médiatisés à partir d'un répertoire limité par l'édiction du référentiel¹⁰⁹.

A. Tavernier entend par référentiel, plus précisément par référentiel du politique, ce qui se rapporte à la construction d'une « représentation », à la construction d'une « image de la réalité sur laquelle on veut intervenir »¹¹⁰ et que l'on instaure en cela. Le sujet locuteur pose un univers par lequel il vient valider et argumenter sa réalité des choses. Dans ce processus médiatique d'activation d'une réalité et de « mise aux normes » politiques, c'est-à-dire propre à l'expression de la citoyenneté, des réactions idéologiques s'établissent par rapport à une idéologie organisatrice des manières de penser le monde, adepte de la violence sociale comme mode de compréhension des choses (le FN).

Ainsi, représenter l'autre que le locuteur « parle » et qu'il commente peut agir comme déterminant politique. Par les mots des conflits d'identité, sociaux, politiques, dans cette manière qu'ont les énonciateurs « d'imager » ce dont on parle pour le commenter, le locuteur se dit dans une sorte de réflexivité identifiante. L'appel à l'autre vient valider son propre discours, qu'il s'agisse de s'appuyer sur l'autorité de cet autre ou en s'en défier. Si cette réflexivité permet de dessiner des frontières de et avec l'autre, cet autre reste somme toute souvent sans identité, ambigu, affiché pour que le scripteur se cache mieux de dire, dans la chaîne signifiante du « déjà-dit » et des manières de dire « étrangères ».

Si la presse est le lieu de la sociabilité des conflits, la conflictualité des mots, par les mots, passe par des représentations sociales existantes, en circulation. Nous sommes dans la déclinaison idéologique d'un même objet de discours qu'est l'insécurité et sur lequel il y a toujours à dire pour ne pas se laisser idéologiquement débordé et/ou ne pas « inexister » politiquement parlant. Ainsi, l'autre est-il le support argumentatif de la propre existence idéologique des commentateurs de l'actualité politique que sont les journalistes. Il s'agit d'un continuel débat discursif en vue d'exister socialement. Au-delà du conflit sémantique se joue un conflit de valeurs sociales. Il s'établit à travers des espaces de débat où se confrontent des réalités et des vérités du monde. Celles-ci se construisent intersubjectivement et socialement. Elles sont fondamentalement hétérologiques en cela.

Notes

1. Nous sommes proche de Patrick Charaudeau lorsqu'il convoque le modèle de communication politique de Dominique Wolton (cf. « Communication politique : les médias, maillon faible de la communication politique », *Hermès*, n°4, CNRS Edition, Paris, 1989) pour dire qu'il s'applique à un « espace où s'échangent les discours contradictoires des trois acteurs qui ont la légitimité de s'exprimer publiquement sur la politique et qui sont les hommes politiques, les journalistes et l'opinion public au travers de sondage », ajoutant à l'image de D. Wolton que « seuls font partie de la communication politique "les discours sur lesquels se structurent les affrontements" » - P. Charaudeau, *Le discours politique*, Vuibert, Paris, 2005, p. 18. L'espace journalistique est un lieu de fabrication du discours politique, un lieu de commentaire et de confrontation politique - pour nous avant tout sémantique - qu'il faut prendre en compte comme tel : « On entend fréquemment le discours de commentaire politique dans les conversations de café, en famille ou entre amis. Mais c'est aussi celui qui est tenu - avec plus de sérieux et d'esprit d'analyse - par les journalistes qui commentent l'actualité politique. En effet, le contrat d'information médiatique exige qu'ils le fassent hors du champ de l'action politique (mais dans le champ de la citoyenneté) et sans engager leur propre opinion. C'est un discours du "comme si" l'enjeu était d'exprimer une opinion politique alors qu'il ne l'est pas » (ibid., p. 31). Sur ce point précis, au contraire de ce que laisse supposer P. Charaudeau, nous prétendons qu'il existe un espace de réalisation pour les locuteurs-scripteurs-journalistes. Cet espace qui est un espace d'appréciation et de discussion se construit à partir de l'image d'autres - qui peut être un autre discours, un autre mot pour la chose et/ou un autre mot sous le mot - réactualisés dans le discours.

2. A partir de l'étude d'Aurélié Tavernier sur la parole d'expertise dans la presse (son corpus, *Le Figaro*, *Libération* et *Le Monde*), nous évoquons ici l'idée d'une normativisation du réel par le dire de l'autre, par l'autre. Selon Aurélié Tavernier, cet autre, comme parole d'expertise, permet aux journalistes de construire des représentations à même d'être le réel de là où ils parlent, selon leurs propres représentations. Cette étude confirme l'impossible neutralité de l'emprunt. Il n'y a pas de neutralité non plus de l'identité de l'autre emprunté, - l'autre est exprimé comme figure d'autorité ou de discrédit, comme gage d'authenticité ou de fausseté -, pas plus qu'il n'y a de sens objectif de la parole empruntée. Sur ce point, d'après A. Tavernier, « le libellé du discours d'expert qui va se déployer n'est pas de l'ordre du phénomène observé ou dénoté ; il est à l'évidence l'embrasseur d'un système de connotations complexe, qui à lui seul embrasse et résume tout un discours de représentation » - A. Tavernier, « Dire d'où l'on parle : une analyse rhétorique des discours médiatisés », *Les actes du colloque de l'Analyse de discours en France et en Allemagne* (Tendances actuelles en sciences du langage et sciences sociales), Céditec, Créteil, juin-juillet 2005, p. 12. Nous avons rencontré la parole d'expertise dans l'analyse des faits d'altérité du corpus, mais nous ne l'aborderons pas. Celle-ci s'est révélée très marginale. Nous examinerons principalement les paroles de policiers et de politiques. Nous définirons leurs natures dans le développement de cette partie.

3. A travers ce que nous disons d'un sociotype pour évoquer les caractères sociaux de qui parle il nous semble être proche de la position de L. Boltanski et L. Thévenot, reprise par A. Tavernier, pour qui « les paroles rapportées [peuvent] se dépouiller de leur nom et de leurs corps propres pour revêtir les qualificatifs qui marquent leur appartenance à des institutions ou à des groupes » - L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Gallimard, Paris, 1991, p. 22 - référence et citation prises dans A. Tavernier, « Dire d'où l'on parle : une analyse rhétorique des discours médiatisés », ibid., p. 11. Pour nous, il y a une nécessité de savoir quels sont les attributs sociaux, l'identité sociale, de qui parle, c'est-à-dire : qui est-on pour parler (médiatiquement) de manière à représenter une fonction, un corps social ? qui est-on pour parler au nom de cette fonction, de ce corps ?

4. Si la chose avait été pertinente pour notre classement des faits d'altérité du corpus, nous aurions pu aussi imaginer étudier et répartir ces modalisations par chrono-types selon les traits historiques de la langue empruntée. Cela aurait pu être par exemple dans *Présent* :

(P. 32) Des "jeunes" Maghrébins imposent une minute de silence aux élus du conseil municipal de Melun [titre]

Après quinze minutes "d'occupation", les "jeunes" quittent tranquillement la mairie en précisant qu'ils envisagent d'organiser d'autres actions semblables dans le département. [je souligne].

Dans cet extrait, « d'occupation » peut être interprété comme une MA interdiscursive de la forme du « dit ailleurs », en d'autres lieux, à d'autres époques, prise dans le champ de la mémoire discursive historique : interprétativement, « d'occupation » comme on disait la France occupée, les forces d'occupation. Plus spécifiquement ici, il s'agit pour

Présent d'un retour polémique aux représentations de l'occupation : la mairie de Melun a été occupée par des « jeunes » comme la France était dite occupée par l'Allemagne. C'est aussi un retournement ethnocentrique de l'occupation : ce(ux) que nous avons occupé (les colonies, les colonisés) sont ceux qui aujourd'hui nous occupent. Ces « jeunes » prennent la mairie, interviennent dans le processus démocratique. Ils nous colonisent.

5. A travers le rassemblement conflictuel qu'est le travail journalistique, il peut s'agir d'intégrer et d'assimiler à l'échelle d'une société les différences idéologiques dans le sens où la presse peut avoir pour fonction de créer de l'unité dans le conflit, c'est-à-dire d'exprimer une hétérogénéité de points de vue dans la recherche d'unité : en somme, l'expression de la démocratie. Nous notons aussi à ce propos les réflexions de D. Wolton « la communication n'est pas la perversion de la démocratie, elle en est plutôt la condition de fonctionnement » et « toute communication est un rapport de force » - D. Wolton, *Penser la communication*, Flammarion, Paris, 1997, respectivement p. 143 et p. 241. Nous les associons.

6. Selon notre approche, à travers notre étude des faits de circulations idéologiques, le travail journalistique consiste à façonner une socialisation de représentations, opposables pour ce qu'elles peuvent être commentées pour être sémantiquement défaites, c'est-à-dire détachées de leur énonciation et de leur sémantisme d'origine. Nous pourrions parler de rapport de force sur le sens des représentations rapportées. Ce rapport de force met en scène différentes logiques sociales, dont des logiques opposables en « blanc » ou en « noir », comme le dit Marc Angenot dans son ouvrage *Dialogues de sourds* : « idéologie ce qui systématise en blanc et noir » (op. cit., Mille et une nuits, Paris, 2008, p. 70). A partir de cette posture, notre questionnement est de comprendre comment le contexte « sécuritaire » - verbal et extra-verbal - permet une pluralité de positionnements idéologiques, et comment ces positionnements identitaires du point de vue du discours peuvent se confronter, se répondre et/ou se confondre. Ces interactions se produisent dans le contexte de l'insécurité comme matière à discours.

7. Dans la continuité de P. Charaudeau et de D. Maingueneau, nous insistons ici sur la dimension constructive du discours, qui « se “met en scène”, et instaure ainsi son propre espace d'énonciation » - P. Charaudeau et D. Maingueneau, *Le dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002, p. 95. Mais à la différence de P. Charaudeau et de D. Maingueneau, dans la perspective de J. Authier-Revuz, nous prenons en compte la totalité de la réalité de la situation de discours, au-delà de ce que le locuteur se donne comme dispositif de parole.

8. Le politologue évoque ici le rôle des sondages. Nous y reviendrons dans notre traitement de la voix politique et de l'insécurité comme première préoccupation.

9. L. Bonelli, *La France a peur. Une histoire sociale de l' « insécurité »*, La Découverte, Paris, 2008, p. 75.

10. Ibid., p. 75. Sur « sentiment d'insécurité » également, Renée Zauberman parle de « l'échec de toutes les classifications conceptuelles à transformer en objet scientifique une notion élaborée dans et par la polémique politique » - R. Zauberman, « La peur du crime et la recherche », *L'année sociologique*, n°32, 1982, p. 435, référence prise dans L. Bonelli, op. cit., p. 126. Dans notre cas, sentiment d'impunité est un pendant de sentiment d'insécurité. Sentiment d'impunité renvoie à la délinquance des plus jeunes contre sentiment d'insécurité qui se place du côté des victimes.

11. Dénoncer à l'image de reconnaître peut être considéré comme un verbe intrinsèquement modalisateur. Avec dénoncer, le locuteur prend implicitement position sur le contenu de l'énoncé, il en préjuge la validité, contrairement à expliquer. - C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation*, op. cit., p. 122-123.

12. Marc Angenot a aussi observé à travers ce qu'il nomme « la subversion du contre-discours » - il ne s'agit pas de cela dans l'exemple de Présent -, la recontextualisation du discours autre de sorte que si ce discours montré comme autre a les traits du discours d'origine - comme fragment d'emprunt par exemple - il change de sens dans tout nouvel acte d'énonciation. Ainsi, selon lui, « alors que la citation de l'adversaire n'est ni tronquée ni altérée, son insertion forcée dans un nouveau contexte dont la logique lui est hostile en change la portée et en subvertit les intentions. Même le mot-à-mot peut trahir » - M. Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 290. En P. 1, il s'agit au contraire d'en confirmer la pertinence. L'idée d'une existence de discours par l'autre idéologique renvoie pour Présent à ce que dit Philippe Breton de l'univers mental de Le Pen : « Le Pen évolue dans un univers mental essentiellement fait de ce que disent les autres » - P. Breton, « La préférence manipulatoire du président du Front national », *Mots*, n°58, 1999, p. 120.

13. Citons par exemple en NR. 23 avant d'y revenir ultérieurement :

Sécurité : le plan Chirac [titre]

Jacques Chirac est entré en campagne sur le thème de la sécurité en présentant un plan “global” de lutte contre la délinquance, posant le principe de l' “impunité zéro” [chapeau introductif] [je souligne] ;

ou encore en LM. 20 de manière à illustrer l'imbrication de sentiment d'impunité et de impunité zéro :

A Mantes-la-Jolie, Jacques Chirac réaffirme sa volonté de lutter “contre l'impunité” [titre] [je souligne].

14. La question de la naturalisation idéologique, c'est-à-dire de l'effacement de la référence idéologique, dans notre cas celle du FN, renvoie à ce que Michel Meyer dit du fonctionnement de l'idéologie comme réalité politique : « Considérées comme des réalités politiques, les idéologies doivent demeurer cachées dans leur nature idéologique » - M. Meyer, *Langage et littérature. Essai sur le sens*, PUF, Paris, 1992, réédition 2001, p. 139.

15. Nous reviendrons ultérieurement sur le traitement de la circulation de tolérance zéro dans le corpus. La politique de la tolérance zéro est d'inspiration américaine. Elle a été appliquée aux Etats-Unis, plus spécifiquement à New-York, à la fin des années 80 et dans les années 90 par le maire républicain Rudolph Giuliani. Comme nous le lisons dans *Le Monde* du mardi 4 décembre 2001, le FN a été le premier parti politique en France à se saisir de la notion à la fin des années 90 :

(LM. 8) La "tolérance zéro", nouvelle référence des discours sur la sécurité [titre]

Expérimentée à New-York sous les mandats de Rudolph Giuliani, cette politique de répression systématique de la petite délinquance est désormais citée en exemple par de nombreux élus. Elle influence la réflexion sur le traitement de la violence des mineurs [chapeau introductif]

En France, c'est l'extrême droite qui, la première, a brandi le slogan de la "tolérance zéro", à la fin des années 1990. [je souligne].

16. Nous retrouverons un ordre inversé des choses, une société sans police, par exemple en P. 23 dans *Présent* :

La police plus que jamais prise pour cible dans les banlieues [titre]

C'est pas le Far-West et ses villes sans loi, mais ça y ressemble ! [je souligne]

(article du vendredi 8 février 2002).

17. Pour Philippe Breton, l'amalgame cognitif « suggère un lien de causalité sans jamais l'établir véritablement », P. Breton, « La préférence manipulatoire du président du Front national », *Mots*, art. cit., 1999, p. 119. L'amalgame cognitif est un raisonnement qui permet d'établir une correspondance entre deux zones du réel jusque là dissociées. Il permet de construire une structure du réel en faisant jouer l'une et l'autre des représentations convoquées les inscrivant ainsi dans un rapport du domaine de l'évidence et dans les a priori idéologiques nécessaires en cela. Sur ce point précis, comme le pointe Marc Angenot : « l'efficace du raisonnement analogique est fonction de déterminations culturelles et idéologiques » - M. Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 198.

18. Cette position rejoint celle de S. Bonnafous et P. Fiala : « Toute argumentation, ou toute forme de propagande politique, se développe en permanence sur un fond de référence à l'autre, qu'il s'agisse d'un adversaire, d'un ennemi, d'un partenaire, d'un allié, d'un garant, d'une source idéologique, d'une référence théorique » - S. Bonnafous, P. Fiala, « Marques et fonctions du texte de l'autre dans la presse de droite et d'extrême droite (1973-1982) », *Mots*, n°12, 1986, p. 45.

19. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 632.

20. Ibid., p. 650.

21. Ibid., p. 556.

22. Nous reviendrons à la fin de ce chapitre sur le rôle des tribunes pour *Le Figaro* et *Le Monde*. Nous verrons en quoi elles peuvent fonctionner contre contre-champ idéologique pour *Le Monde*, contrairement au *Figaro* où elles participent de l'ordre des choses.

23. Dans le travail d'analyse du journal révolutionnaire de Marat L'ami du peuple, Agnès Steuckardt postule que : « la catégorisation identitaire apparaît [...] indissolublement liée à celle de l'autre » (« Les ennemis selon L'Ami du peuple ou la catégorisation identitaire par contraste », *Mots*, n°69, juillet 2002, p. 7). Cette catégorisation se réalise dans une interaction de désignants. D'après A. Steuckardt, trois formes de couplage antonymique peuvent s'en dégager : les antonymes sans rapport dérivationnel par exemple aristocrate/révolutionnaire, les antonymes formés par dérivation du type révolutionnaire/contre-révolutionnaire et ceux qui utilisent un lexème de sens négatif, tel qu'ennemi de la révolution (art. cit., p. 9). L'antonymie se fait dans un rapport entre désignants en présence ou en absence de l'un pour l'autre, dans une relation de désignation à désignation in praesentia ou in absentia. Cette inter-relation identitaire existe en présence du désignant autre en P. 2 avec délinquance renvoie à « jeunes » pour immigrés - nous sommes plutôt ici dans le cas d'une traduction des mots autres par les mots à soi. Elle existe dans l'absence du désignant autre en P. 4 et en P. 17 avec « Français ». Dans ce cas, la désignation est à saisir interprétativement. Elle est établie contextuellement et sémantiquement par rapport ce qui se montre et ce qui est dit. En P. 4 et en P. 17, le détournement identitaire et communautaire, c'est-à-dire par identification idéologique, s'effectue par la substitution d'une désignation pour une autre (« Français »/étrangers) et d'une représentation pour une autre (identité/altérité nationale, homogénéité/hétérogénéité identitaire). Ce détournement a pour fin de créer une réalité partisane.

24. S. Moirand, *Les discours de la presse quotidienne*, PUF, Paris, 2007, p. 102.

25. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit. p. 556.

26. Ibid., p. 556.

27. La référence précise du texte est :

(NR. 1) La folie des armes [titre]

Des bandes rivales veulent de plus en plus fréquemment y développer "leurs" territoires qu'elles placent en coupe réglée pour s'y livrer, à leur aise, au trafic de la drogue. La domination de la communauté concurrente s'acquiert par la "baston" mais aussi désormais à coups de fusil. Et, dans tous les cas, la police est l'ennemi à écarter, au besoin à abattre. [je souligne].

28. Selon Paul Watzlawick, ce phénomène relève de la communication mystifiante : « Ce que vous voyez (ou pensez, ou entendez, ou sentez) est faux. Moi, je vous dis comment les choses sont (ou ce que vous devez entendre, penser ou ressentir) » - P. Watzlawick, « Structures de la communication psychotique », *La nouvelle communication*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Seuil, 1981, p. 245. Pour bougnoules, c'est F. Gaspard et C. Servan-Schreiber qui relèvent dans leur ouvrage *La fin des immigrés* : « Beurs, c'est le nom que se donne une génération, c'est une manière constructive de remplacer le mot bougnoules » - F. Gaspard, C. Servan-Schreiber, op. cit., Seuil, Paris, 1985, p. 194.

29. Philippe Breton pose dans son essai de psychologie de la communication que « manipuler consiste bien à construire une image du réel qui a l'air d'être le réel » - P. Breton, *La parole manipulée*, La Découverte, Paris, 2000, p. 18.

30. L'idéologie tient d'une impossibilité à saisir du réel. En cela, elle demande de prendre position par rapport à de l'autre pour exister et pour développer « sa réalité d'évidence », son évidence, ce qu'il faut voir du monde, contre une autre dans laquelle le sujet ne se retrouve pas, pour laquelle il n'existe pas.

31. Nous notons ainsi une interrelation entre voix policières et voix politiques dans le cas de l'impunité et plus largement dans la perspective sécuritaire. D'après L. Bonelli, « le renforcement de cette interdépendance entre univers politique et policier a très largement contribué à revaloriser les impératifs policiers (moyens, prestige, visions du monde) » - L. Bonelli, *La France a peur*, op. cit., p. 406. Il semble qu'en cela le politique ait emprunté à la réalité policière pour agir (politiquement) et pour exister et argumenter discursivement. Nous verrons avec quel slogan politique ci-dessous.

32. « Les incivilités », dans *La documentation française*, n° 836, mars 2000, p. 70.

33. Source *Le Monde* du dimanche 31 mars et lundi 1er avril 2002, titre de l'article : « A droite, en ordre dispersé » ; sous-titre : « Du rôle de la police au traitement des mineurs, les déclarations des candidats trahissent la confusion ambiante » - hors corpus.

34. Même source qu'en 33. Il s'est agi pour ainsi dire de façonner une tolérance zéro à la française.

35. Cf. P.-A. Taguieff, « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation. Aspects, figures et problèmes du racisme différentialiste », *Mots*, n°12, 1986, p. 97.

36. M. Angenot, *La parole pamphlétaire*, Payot, Paris, 1982, réédition 1995, p. 219.

37. S. Bonnafous, P. Fiala, « Marques et fonctions du texte de l'autre dans la presse de droite et d'extrême droite (1973-1982) », art. cit., p. 54.

38. C. Rosset, *Le réel et son double*, Folio, Paris, 1976, 1984, p. 76.

39. *Le Monde* met systématiquement en gras le premier mot de ces articles. Ainsi, dans le cas de répression, celle-ci n'est pas particulièrement signifiante. Nous reviendrons à la fin de la thèse sur des mises en gras dans le corps du texte dans *Le Monde*.

40. « Qu'est-ce qu'une opinion ? C'est un point de vue qui en suppose toujours un autre (d'où l'existence de l'argumentation), ou qui [...] s'oppose à d'autres » - P. Breton, *L'argumentation dans la communication*, La Découverte, Paris, 3ème édition, 1996, 2001, 2003, p. 28. A travers l'argumentation il s'agit bien de communiquer et de s'adresser à l'autre. De même pour Dominique Wolton, « la communication ne prend sens que dans la tension avec autrui » - D. Wolton, *Penser la communication*, Flammarion, 1997, p. 353.

41. J.-J. Courtine, « Analyse du discours politique », *Langages*, n°62, 1981, p. 52.

42. P. Breton, *Argumentation dans la communication*, La Découverte, Paris, première édition, 1996, p. 48.

43. P. Breton, op. cit., 3ème édition, p. 8-9.

44. M. Angenot, op. cit., p. 339.

45. S. Bonnafous, P. Fiala, « Marques et fonctions du texte de l'autre dans la presse de droite et d'extrême droite (1973-1982) », art. cit., p. 55.

46. Pour paraphraser Gregory Bateson et préciser notre position sur ce point, nous pourrions souligner que la validité de dire des locuteurs citants, c'est-à-dire ce qu'ils donnent à voir et à penser du monde, dépend de leur univers de croyance : « La validité dépend de la croyance » - G. Bateson, *Communication. The social matrix of psychiatry*, Norton, New-York, 1968, p. 212 ; référence prise dans *La nouvelle communication*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin, Seuil, 1981, p. 243. Le cadre de croyance des locuteurs, celui qui pré-existe à tout discours, permet que ceux-ci disent et posent leur monde comme vrai.

47. Comme nous l'avons déjà souligné, selon Maryse Souchard, *problème* est la lexie la plus employée dans les discours du leader du FN - M. Souchard..., *Le Pen, les mots*, op. cit., p. 50.

48. Nous revenons ci-dessous sur le concept de préconstruit pour le définir et pour observer comment il participe de l'évidence discursive et idéologique.
49. On trouve également dans notre corpus les expressions nominales *sentiment d'insécurité* en NR. 18, *climat de délinquance* et *climat de crainte et d'insécurité* en NR. 9 pour lesquelles l'insécurité n'est pas assertée, à l'inverse de *combat contre l'insécurité* en F. 26 ou de *montée de l'insécurité* en NR. 15 et en F. 30 (en usage). Nous notons aussi l'expression de J.-P. Raffarin *explosion de l'insécurité* dans un entretien, en NR. 21.
50. Voir pages 32 et 33 en 1.5.1.
51. A. Bolon Pedretti, « Intégration-Exclusion : deux préconstruits ? », *Langage et société*, n° 90, déc. 1999, p. 7.
52. Pour A. Bolon Pedretti, l'effet d'évidence qu'il rattache au préconstruit se produit lorsqu' « on parle de quelque chose dont l'existence précède la désignation » - *ibid.*
53. S. Moirand, « la circulation interdiscursive comme lieu de construction de domaines de mémoire par les médias », *Le DR dans tous ses états*, sous la direction L. Rosier, S. Marnette et J.-M. Lopez-Munoz, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 375.
54. *Ibid.*, p. 385.
55. *Ibid.*, p. 385.
56. *Ibid.*, p. 385.
57. « Plagier, c'est mettre son nom sur un corps étranger » - M. Schneider, *Voleurs de mots*, Gallimard, Paris, 1985, p. 278. Le plagiat nous renvoie à l'étrangement connu : ce discours qui ne dit pas qu'il est du « déjà-répété ».
58. M. Meyer, *Langage et littérature (Essai sur le sens)*, *op. cit.*, p. 147.
59. F. Fichard, « Sauvageons : un mot en politique », mémoire de DEA sous la direction de Paul Bacot et Patrick Lecomte, service en ligne de l'IEP de Lyon sur iep.univ-lyon2.fr. 2000-2001, p. 33-36 principalement pour ce compte rendu.
60. *Le petit Robert*, édition 2002, p. 2371.
61. On note aussi de manière remarquable en P. 23 le télescopage entre ce qui est le bon-enfant (ce qui le dit : la petite bagarre, la guerre des boutons) et ce qui est le mauvais enfant (ce qui le dit : la horde sauvage, les coups d'armes à feu). Ce lexique à portée axiologique dit le manichéisme du locuteur. Pour bon-enfant, l'association se fait à partir d'une imagerie traditionnelle de la France d'antan. Pour « mauvais enfant », la relation s'établit à partir d'une escalade de la violence (coups d'armes à feu) et de la barbarie collective qui la définit (*hordes sauvages*).
62. Sur le plan sémiotique, « sauvajeunes » peut relever interprétativement d'une MA de l'équivoque pour une « caractérisation adjectivale du sens X » : interprétativement, « sauvajeunes » au sens fort de « jeunes » (et sauvageons ; « sauvajeunes », à proprement parler ou au sens plein du terme - cf. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, *op. cit.* p. 736. D'autres mots se glissent sous le mot-valise de *sauvajeunes* que le locuteur crée. Le jeu de langue, sur la langue, renvoie au mot même, à ce qu'il laisse entendre. Il renvoie à la signification « vraie » du mot.
63. M. Doury, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires : le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et société*, n°105, 2003, p. 13.
64. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, *op. cit.*, p. 275.
65. La formulation de Todorov tirée de Gobineau est : « La civilisation est un effet de la race, et d'une seule » - T. Todorov, *Nous et les autres*, Seuil, Paris, 1989, p. 189. La théorie de Gobineau à partir de laquelle T. Todorov a tiré sa réflexion critique postule qu'on doit juger la qualité d'une société par sa capacité à s'en intégrer d'autres, à en absorber d'autres. C'est-à-dire que la supériorité imaginaire d'un modèle civilisationnel sur un autre, d'une race sur une autre, ne peut passer pour ceux qui soutiennent cette idéologie que par l'agglomération des autres (civilisations, races) à la leur, la mixité, le métissage étant en soi avilissant.
66. Nous avons déjà analysé cette MA dans l'observation des MA explicites de notre corpus, dans la deuxième partie de cette thèse.
67. Selon F. Fichard, il semble que, dans la période de mars 1998 à décembre 2000, *Le Monde* ait contribué à la politisation du mot dans l'espace médiatique, et plus que les autres supports de son étude : *Libération*, *La Croix*, *L'Humanité*, *L'Express*, *Le Point*. Ainsi, sur 307 occurrences du mot *sauvajeons*, *Le Monde* en comptabilise 102, *Libération* : 71, *L'Humanité* : 38, *La Croix* : 45, *L'Express* : 29 et *Le Point* : 22 - F. Fichard, « Sauvajeons : un mot en politique », mémoire de DEA sous la direction de Paul Bacot et Patrick Lecomte, service en ligne de l'IEP de Lyon sur iep.univ-lyon2.fr. 2000-2001, p. 37-38. C'est aussi dans *Le Monde*, et dans *Libération*, que le mot a été le plus commenté, ce qui peut expliquer les nombreuses occurrences pour ces deux supports. Sur ce point précis, F. Fichard souligne que c'est en janvier 1999 suite à deux articles mettant en avant les visions politiques de la garde des sceaux, Elisabeth Guigou et du ministre de l'Intérieur J.-P. Chevènement que *Le Monde* choisira de marquer sa position : « C'est sur les différents points de vue du garde des sceaux et du ministre de l'Intérieur que *Le Monde* va commencer à politiser le mot en termes polémiques. E. Guigou est présentée comme la tenante du versant prévention en matière de sécurité intérieure et J.-P. Chevènement comme

le porte-drapeau de la politique répressive face aux actes de “violence urbaine”. Sauvageon devient [...] le symbole de cette dernière conception jugée archaïque par *Le Monde*. » (ibid., p. 54).

68. Selon l'étude de F. Fichard, *sauvageons* est reproduit entre guillemets dans *Le Monde* dans 71% des cas - ibid., p. 67.

69. La délinquance se dit dans La NR par : *jeunes (délinquants)* en NR. 3b, en NR. 6, en NR. 14, en NR. 17, *délinquants* en NR. 3b, en NR. 6, en NR. 9, en NR. 14, (*petites*) *bande(s) (rivaux, organisées)* en NR. 1, en NR. 2, en NR. 12, en NR. 17, en NR. 27 en NR. 31 et (*mini-*)*gang(s)* en NR. 6 et en NR. 12. Il s'agit du lexique courant du journal.

70. S. Matar et A. Chauvin-Vileno, « Islamalgame discours représenté et responsabilité énonciative », *Semen*, Presse universitaire de Franche-Comté, Besançon, n°22, novembre 2006, p. 125.

71. Le petit Robert (édition 2002) définit la tournante comme un « viol collectif commis par un groupe de jeunes sur une adolescente ». *Le petit Robert* date ce mot de 1995, pour ajouter répandu 2000.

72. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 278.

73. D'après P.-A. Taguieff, les énoncés déontiques fondés sur l'opposition axiologique Nous versus Etrangers procèdent du « devoir-faire nationaliste » et fonctionnent comme « substitut des vieilles divisions raciales » - P.-A. Taguieff, « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation », *Mots*, n°12, 1986, p. 98.

74. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 311.

75. Ibid., p. 312.

76. D'après *Le petit Robert* (2002), *razzia* est un mot emprunté à la langue arabe. Il signifie « attaque qu'une troupe de pillards lance contre une tribu, une oasis, une bourgade, afin d'enlever les troupeaux, les récoltes, etc. ». Il peut aussi renvoyer familièrement au fait de « s'approprier une chose par surprise, par violence ou sans laisser à d'autres le temps de réagir ». Il a pour synonyme verbal piller, saccager, rafler - *Le petit Robert*, op. cit., p. 2182.

77. P. Breton, « La “préférence manipulatoire” du président du FN », *Mots* (argumentation d'extrême droite), n°58, mars 99, p. 105.

78. Comme l'indique V. Fayolles et A-M. Floch, le discours rap est constitué de « discours insultants, crus, métaphoriques, teintés d'humour, de fatalité ou d'appels à l'action ». « Ces prises de position sont des témoignages à plusieurs faces qui oscillent entre dénonciation, révolte (discours anti-flics, anti-racistes, anti-politiques, anti-conformistes...), revendication, conscientisation ou moralisation (discours ethnique, pro-black par exemple, [...] parfois politique ou religieux) ; qui aspirent à l'élaboration et la reconnaissance d'une identité à la fois particulière et plurielle » - V. Fayolles et A-M. Floch, « Rap et politique », *Mots*, n°70, nov. 2002, p. 85.

79. Art. cit., p. 83.

80. Art. cit., p. 86.

81. J. Authier-Revuz à propos du travail de J.-P. Courtial - op. cit., 1995, p. 240-241.

82. Nous définissons l'ethnotype comme ce qui se rapporte à des critères ethniques.

83. J. Authier-Revuz, op. cit., p. 552.

84. J. Authier-Revuz, op. cit., p. 669.

85. Pour T. Van Dijk, « les hyperboles sont des éléments sémantiques rhétoriques qui accentuent le sens » - T. Van Dijk, « Politique, idéologie et discours », *Semen*, n°21, 2006, art. cit., p. 16, ligne 134.

86. C. Guillaumin, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Monton et Cie, La Haye, 1972, repris par M. Wieviorka, dans « L'expansion du racisme populaire », *Face au racisme*, sous la direction de P.-A. Taguieff, La Découverte, Paris, 1991, p. 75.

87. Nous reprenons les références de Bruno Maurer pour qui « dès que des problèmes sociaux liés à la délinquance surviennent dans ce qu'il est convenu d'appeler les banlieues, mettant en scène des populations étrangères ou d'origine étrangère, on trouve sous la plume des journalistes du quotidien *Présent* la désignation des acteurs par le biais de la nomination “les jeunes”, avec l'emploi quasi constant des guillemets ...» (déjà-cité) - B. Maurer, « Qui sont les "jeunes" ? L'utilisation du dialogisme dans *Présent* », *L'autre en discours*, art. cit., p. 131.

88. La modalisation de « jeunes » est pour le locuteur et pour le lecteur un espace de connivence idéologique qui contourne le fait qu'en France on ne désigne pas les individus en fonction de leurs origines (loi Gayssot-Rocard du 13 juillet 1990). Cette loi vise l'idéologie nationaliste et d'extrême droite qui modèle la représentation de l'Homme selon le présupposé des races humaines et d'une différenciation biologique : le racisme. « Jeunes noirs », « jeunes maghrébins », « Noirs », « Arabes » sont interdits d'emploi dans la presse. C'est par la re-signification du mot jeune(s) que les racistes se comprennent. C'est par signes interposés, par « retour » sur le sens du mot qu'ils échangent. Dans ce cas, la saisie de la pertinence du dire passe par un « entre-nous » du dire autre pour dire le réel. Cet « entre-nous » prend la valeur d'un vous m'avez compris rassembleur pour le groupe auquel il s'adresse et non explicite pour l'autre. Il permet de sous-entendre, de « sous-dire » le dire caché. Il permet un discours interdit. Il s'agit pour le locuteur de *Présent* de dire et de laisser entendre autrement le racisme. Nous chercherons à démontrer comment dans cette sous-partie.

89. Nous avons dénombré 61 MA sans glose de « jeune(s) » dans le corpus de *Présent* de près d'une quarantaine d'articles. Nous n'en aborderons que quelques cas significatifs.

90. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 299.

91. J. Authier, « Les formes du D.R. Remarques syntaxiques et sémantiques », op. cit., p. 73.

92. J. P. Honoré, « La "hiérarchie des sentiments" », *Mots*, n°12, 1986, p. 41.

93. La stratégie du contre-discours est typique du pamphlétaire, comme le souligne Marc Angenot : « Le pamphlétaire s'approprie violemment le discours d'autrui et en altère le sens » - M. Angenot, *La parole pamphlétaire*, Payot, Paris, 1982, p. 291. Elle concerne la marginalité idéologique : « Le pamphlétaire est conscient de sa marginalité idéologique ; il tend même à identifier l'extériorité qui est la sienne avec le pouvoir de dire le vrai » - M. Angenot, op. cit., p. 94. Cette extériorité qui est la prise de conscience de la marginalité du pamphlétaire correspond pour nous au retour que fait l'énonciateur sur les mots qu'il utilise. L'énonciateur se ressaisit des mots qui lui sont autres pour ne pas se laisser déborder idéologiquement. Le pamphlétaire cherche à se décentrer du dire commun, ainsi qu'à pointer le mauvais dire - celui qui lui est étranger - pour affirmer sa marginalité et sa vérité. Cette vérité à construire de son point de vue le marginalise.

94. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 733.

95. Cet archétype repose sur une association des représentations entre des individus typiques (« jeunes ») et un lieu type (banlieues, quartiers). A ce propos, nous retrouvons encore dans notre corpus les expressions « jeune » de banlieue en P. 4, « jeunes » des quartiers en P. 9, « jeunes » des banlieues en P. 11, bande de « jeunes » en P. 28 et « jeunes » des banlieues ethniques en P. 29b.

96. P.-A. Taguieff, « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation », *Mots*, n°12, mars 1986, p. 118-119.

97. Cette expression est empruntée à J.-P. Honoré. Elle correspond au fait que selon lui : « Pour le FN, l'identité d'un peuple ne se construit pas, perpétuellement dans l'échange. Elle a été fixée une fois pour toutes dans un passé mythifié, et se confirme ou s'abolit dans l'affrontement. Chez les tenants de cette idéologie identitaire, l'étranger est donc une menace et un adjuvant, un indispensable repoussoir » - J. P. Honoré, « La "hiérarchie des sentiments" », *Mots*, art. cit. p. 138.

98. J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 391.

99. Nous retrouvons la même configuration en :

(P. 19) Vous avez dit "jeunes" ? [titre]

Elle ne manque pas d'air, la coco ministre ! Qui, sinon la classe politico-médiatique, parle depuis des années - sur ordre - de jeunes - que tout le monde traduit par "jeunes" - par refus de dire que ces jeunes voyous sont majoritairement issus de la communauté immigrée ?

[je souligne]

(article de *Présent* du vendredi 11 janvier 2002).

On trouve aussi de manière quasi-identique mais avec « jeunes » en gras :

(P. 2) La rencontre magistrats-préfets [sur-titre]

Une gesticulation [titre]

Et l'on parle de "bandes de banlieues" là où il faudrait parler de "bandes ethniques" [sous-titre]

Le problème de la "délinquance" n'est pas un problème de *jeunes* mais de "**jeunes**". On n'a pas affaire à des bandes organisées tombées de Mars mais à des **bandes ethniques** parfaitement identifiées. Qui n'aiment pas la France - et qui en ont même "la haine" - et ne respectent pas ses lois. Tant que l'on n'aura pas dit ça, ça et rien d'autre, on se condamne à faire du bruit avec la bouche. [je souligne] (article de *Présent* du samedi 8 septembre 2001).

100. Pour rejoindre Paul Watzlawick sur les apports de l'interaction communicationnelle et plus spécifiquement de la métacommunication - la métacommunication pouvant consister en un retour dans la communication, dans l'échange verbal, « une part importante de la communication consiste à savoir ce qu'on n'est pas censé dire, pas censé penser, pas censé voir, pas censé entendre » - P. Watzlawick, « Entretien », *Une nouvelle communication*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin, Seuil, Paris, 1981. Cette remarque a à voir avec ce que nous avons posé du jeu des dire supputés hétérogènes et des règles de la presse d'une mise en commun des représentations dans le processus démocratique médiatique, c'est-à-dire selon les lois pénales en vigueur. Nous pensons à la loi Gaysot-Rocard. Dans *Présent*, les multiples marques d'hétérogénéité (italiques, guillemets, gras), comme par exemple *jeunes*, « jeunes » et/ou « **jeune** » ci-dessus, ont pour but une communication argumentative totale - nous pourrions dire totalitaire - du type insécurité = immigration.

101. Par rétorsion, P.-A. Taguieff entend ce qui est « à la fois une reprise, un retournement et une appropriation-dépossession d'arguments » - P.-A. Taguieff, « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation », art. cit., p. 97. Voir aussi M. Angenot - op. cit. p. 219-220.

102. « La "race", avant d'être dite inférieure, est celle de l'autre, est attribuée à l'autre, se définit comme le propre de l'autre. La Race, c'est l'Autre » - P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, La Découverte, Paris, 1987, p. 164. Cette citation fait écho à celle de C. Guillaumin, reprise par M. Wieviorka, ci-dessus page 299. Nous

pouvons aussi formuler que le racisme est une certaine relation à l'autre dans laquelle l'autre est la différence tout en étant la référence. C'est un autre inégalement différent de soi.

103. Le début de l'extrait en LM. 5 reprend cette partie de discours de LM. 1. :

Justice à sens unique [titre]

Une nouvelle fois, justice n'aura pas été rendue pour les jeunes de banlieue. L'acquittement [...] vient accrédi-ter l'idée communément partagée dans les quartiers que la justice ne fonctionne qu'à sens unique. [...]

A l'heure où élus de tous bords parlent d'insécurité, en désignant implicitement les jeunes de banlieue, ce verdict est lourd de sens ; [...]

Pour les jeunes de banlieue enfin, dont les rapports avec la police sont déjà très conflictuels... [je souligne ; j'observe qu'ici jeunes de banlieue est transparent dans le dire du locuteur].

Dans cet article, la généralisation de *les jeunes de banlieue* fait de ces jeunes une classe à part dans le champ social français. Cette généralisation est en partie le sujet de l'article du médiateur en LM. 5. Nous y revenons ci-dessous.

104. M. Riegel, J.-C. Pellat et R. Rioul, *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris, 1994, p. 155.

105. Nous notons également dans le corps du texte en LM. 6 :

Des propos, comme ceux tenus par Lionel Jospin "ne devraient pas arriver", confie le lycéen : "C'est un peu comme si l'on craignait que des problèmes ne se produisent [dans les banlieues]." [je souligne].

Dans les banlieues y est entre crochets.

106. J.-P. Honoré, « La "hiérarchie des sentiments" », art. cit., p. 142.

107. Pour preuve encore, de manière excessive dans l'article de *Présent* du mardi 16 octobre 2001 intitulé « jeunes » (en P. 9) le locuteur réfère à l'article du *Monde* du dimanche 14 et lundi 15 octobre 2001 (en LM. 5) écrit par le médiateur du journal du soir et aussi intitulé jeunes (sans guillemets) :

(P. 9) "Jeunes" [titre]

"Pourquoi "les quartiers", alors qu'il s'agit de certains quartiers ? Le journal n'a pas à reproduire systématiquement et sans guillemets ce langage associatif ou militant. Pourquoi "les jeunes", alors qu'il s'agit de certains jeunes - plus toujours très jeunes d'ailleurs ?"

"L'expression "les jeunes", continue Robert Solé, part d'une bonne intention : éviter toute mention ethnique pour ne pas nourrir le racisme. Mais elle apparaît souvent comme une volonté de masquer la réalité et finit par provoquer l'effet inverse de celui qui était souhaité. Quand on écrit "jeunes" désormais, des lecteurs traduisent automatiquement : jeunes Noirs ou jeunes Maghrébins..." (article de *Présent* du mardi 16 octobre 2001).

L'article du journaliste de *Présent* renvoie - outre la MA de connivence intradiscursive, constitutive des discours du journal d'extrême droite - à un comme *Le Monde* dit interdiscursif. L'article de *Présent* semble, ainsi, à prendre tout entier dans une relation dialogique avec l'article du *Monde*. Il est le commentaire de ce dernier de ce que le locuteur de *Présent* cherche à dire « par dessus » *Le Monde*. Il cite l'article du *Monde* (en LM 5) en y mettant ses marques (des guillemets). En quelque sorte, le locuteur de *Présent* cherche à mieux dire la chose et le mot jeunes. Il cherche à avoir le dernier mot sur la chose, pour lui de ne pas ne pas laisser dire le racisme, ce que sont

réellement ces jeunes. Dans le second bloc de citation, la mise en gras a cette valeur d'insistance et de confirmation du dire : X, je dis bien X (je mets en gras) par laquelle le locuteur se dit en faisant sien les mots des autres. Pour le locuteur de *Présent*, il s'agit de ne pas se laisser déborder idéologiquement. Il a son aversion à dire qu'il exprime par l'argumentation de l'autre qu'il détourne à ses fins : c'est lui qui le dit.

108. G. Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, op. cit.

109. A. Tavernier, « Dire d'où l'on parle. Une analyse rhétorique des discours médiatisés », art. cit., p. 3-4.

110. *Ibid.*, p. 3-4.

CONCLUSION

Quatre « portraits » des discours de la presse dans le contexte électoral de la campagne présidentielle de 2002 se sont dessinés au fil de l'analyse. Quatre variations sur un même objet, l'insécurité, ont été discursivement façonnées selon qu'il s'agisse de *Présent*, du *Figaro*, du *Monde* ou de *La NR*. Par la mise en scène de leur énonciation et les commentaires apportés, les supports discutent du sens de l'insécurité, de sa pertinence : ce qu'il faut reprendre du dire de l'autre pour mieux dire ou pour ne pas laisser dire dans son énonciation, ce qu'il convient de ne pas reprendre car évident du point de vue citant. Les imaginaires sociaux se rencontrent et échangent sur leur différence à partir de cet objet transpolitique qu'est l'insécurité.

Les formes verbales en « X » apparaissent comme travaillées par l'idéologie que soutient le discours des locuteurs. Elles ont une fonction argumentative : elles s'inscrivent dans un processus d'auto-justification et font de ces discours des discours argumentés. La communication politique à laquelle participe la presse se réalise par une représentation partisane du sens à donner aux choses. Ce sens est implicite lorsqu'il est exprimé en « X ».

Les faits d'altérité représentés par les discours en « X » sont résemantisés et réévalués, le locuteur s'en saisit pour les mettre en scène. A partir de ces formes, il donne et construit son point de vue sur le monde. S'y articulent les processus de réactualisation des représentations, de réappropriation et/ou de désapprobation idéologique, ou encore de réévaluation argumentative, d'interaction sémantique. Les supports font ainsi travailler l'autre, qu'il s'agisse de stéréotypes, de sociotypes, de spatiotypes ou d'idéotypes. Les commentaires de cet autre (doxa, autre

discours, autre mot pour la chose ou autre réalité politique, autre/monde) conduisent au recouvrement ou au rejet des représentations en cours.

Cet autre, que les journalistes pointent dans leur dire sans en préciser l'origine ou la nature, demande une interprétation. Celle-ci consiste en une analyse comparative et contrastive des énonciations. S'y joue l'expression d'un lien discursif dans la médiation sémantique entre sujet scripteur et lecteur interprète. La compréhension idéologique peut être alors déléguée, contextuellement suggérée ou établie. L'ambiguïté idéologique existe à partir de ce qu'il est possible de lire et de comprendre de la mise à distance tout autant que des points de vue (autres) intériorisés.

Les discours de presse sur l'insécurité, au-delà de leur image de discours hétérogènes, apparaissent à cette période comme conditionnés par l'idéologie politique du FN. La manière de penser le monde dès lors qu'il s'agit d'insécurité est idéologiquement signifiante : la représentation d'une insécurité liée à l'immigration est déjà en circulation. Les supports, en convoquant ce thème, rejoignent le FN sur un terrain rhétorique et sémantique déjà pourvu. L'effacement des marques de modalisation dans les discours participe en cela de la naturalisation et de l'évidence idéologique. Le point de vue frontiste peut prendre place de manière efficiente dans le « qui va de soi » de la communication, les journalistes commentant en fonction de ce qu'ils en perçoivent et en saisissent. L'allusion fonctionne comme un implicite idéologique. Les discours de presse s'appuient ainsi sur la mise en scène de la représentation évoquée ou suggérée de l'autre (FN) en chacun d'eux.

Présent façonne une identité de discours pamphlétaire, extrémiste. Les discours du journal d'extrême droite sont saturés d'autres en « X » qu'il montre dans la constitution de son appareil énonciatif et dans l'exercice de sa rhétorique de contestation. *Présent* construit sa marginalité politique, ce qui lui donne corps et vie, par le refus systématique de toute autre représentation que frontiste. Il le fait en représentant de multiples points d'hétérogénéité (italiques, guillemets, gras) dans son discours qui sont autant de positions d'une surenchère idéologique et de repositionnement du vrai et/ou du faux des dire. En pointant des écarts idéologiques dans le processus de circulation, il cherche à instituer une réalité contre une autre qui lui est irrecevable. Il s'agit de dire sa vérité, en dénonçant le mauvais dire, le dire de l'autre au profit de son dire. Il cherche ainsi à faire par la loi linguistique, sa loi politique. Aussi le discours des locuteurs de *Présent* est-il un discours saturé de faits d'altérité afin d'opérer des repositionnements idéologiques identitaires et sécuritaires. Ceux-ci passent par l'affirmation d'une insécurité toujours croissante qui peut aller jusqu'à défendre la réalité d'un désordre policier dans les banlieues comme cités, banlieues, zones

ethniques, ce qui procède de l'idéologie de l'hyperbole, du discours radical. Aussi *Présent* conteste-t-il les représentations politiques, notamment chiraquiennes, pour en signifier l'insuffisance, l'inaboutissement du point de vue idéologique qu'il défend. La réévaluation se fait à travers une posture de l'excès. L'insécurité ne suffit pas seule à dire la réalité sociale : impunité zéro, plan d'ensemble contre l'insécurité ou autres dires ne permettent pas de prendre en compte l'insécurité dès lors que celle-ci est réduite à l'immigration présentée comme le problème par excellence de la société. Le support conteste les représentations sécuritaires pour faire exister les siennes, allophobes, mixophobes.

Le discours du *Figaro* dans le contexte électoral est un discours à charge. Il partage les représentations qui mettent en scène l'insécurité dans la société, qui en rendent compte. Il va dans le sens des représentations sécuritaires, notamment chiraquiennes, véhiculées pendant la campagne et s'en fait le porte-voix. Les valeurs chiraquiennes sont l'acquis, elles existent par évidence. Le réel « insécuritaire » amène aussi le quotidien à défendre la réalité d'un désordre policier, républicain ainsi que l'idée d'un manque de police dans les banlieues, l'insécurité y semblant plus qu'ailleurs s'imposer. Cela peut conduire le journal de droite à aller vers les représentations du FN et, à travers celles du FN, à se joindre à celle de *Présent*. Cette possible « parenté » idéologique s'effectue dès lors qu'il s'agit de définir autrement les banlieues, c'est-à-dire par d'autres représentations que le malaise qui les touche. Cette proximité avec les thèses du FN peut conduire *Le Figaro* à prendre les « habits » du discours extrémiste, en associant l'insécurité et l'immigration, et en faisant circuler la représentation xénophobe de l'étranger comme source des difficultés nationales. La réalité frontiste peut s'imposer alors à lui.

A l'inverse, le discours du *Monde* semble être davantage un discours à décharge. Le plus souvent, le journal se défie des représentations et des amalgames sécuritaires qui, du fait de leurs origines, véhiculeraient aussi les représentations frontistes. La culture politique du *Monde* le conduit à apporter des réserves à ce qui circule de et dans son discours à propos de l'insécurité. Le support met ainsi à distance ce qui « heurte » son idéologie. Pour les journalistes du *Monde*, les rapports de force sociaux sont aussi à prendre en compte dans ce qui exprime le malaise de la société. Le support peut en défendre les valeurs éducatives au détriment de la perspective sécuritaire. Pour autant, cette argumentation de contestation de l'évidence de la doxa sécuritaire, du discours autoritaire, ne peut que s'appuyer sur l'existant pour signifier sa réticence. Ainsi vient-elle valider en creux ce à quoi elle s'oppose. Les stéréotypes en circulation peuvent imposer le jeune issu de l'immigration, le jeune des banlieues comme source de l'insécurité. De même, les tribunes dans *Le Monde* sont susceptibles de participer de

ce dire d'ambiance « insécuritaire », tout comme elles peuvent aussi être propres à en contester les présupposés, par « résistance ».

Le discours de *La NR* se définit par une posture ambiguë. Le support adopte une position d'entre-deux, entre acquis et réserve, par rapport aux représentations sécuritaires véhiculées. Cela peut aller de la graduation dans l'expression de la violence à la dénonciation des représentations en circulation, en pointant la contrefaçon du discours politique de campagne chiraquienne. Dans un même article, les locuteurs-journalistes peuvent laisser dire, considérant comme admis ce qui circule des représentations policières ou argumenter de leur réserve, en portant des contrepoints dans leur dire. Un même article oscille entre une vision unilatérale sécuritaire en proposant un cadre de discours proche du FN et une perception complexe de la réalité sociale en articulant sécuritaire et éducatif. Il semble être ainsi à charge et à décharge, faisant exister la pertinence des représentations sécuritaires : l'insécurité existe, le discours sécuritaire est la référence, et l'obligation d'une nécessaire politique d'éducation, notamment du fait du déficit parental et sociétal. *La NR* s'appuie sur un discours cliché dont il cherche par moments à se démarquer. Ainsi, le journal régional semble avoir été littéralement et discursivement débordé par les enjeux idéologiques de la campagne.

La notion de circulation idéologique s'inscrit dans le champ de la non-coïncidence du dire et prend en compte les valeurs hétérogènes des discours. Elle semble appropriée pour traiter de l'actualité des débats politiques, pour l'étude des représentations sociales en circulation, prenant en compte en cela les marquages de non-coïncidence. Les indices de non-coïncidence idéologique existent dans les discours lorsqu'une représentation autre fait travailler l'idéologie de l'énonciation représentante. La représentation énoncée mise en fonctionnement par l'énonciation intégratrice produit ainsi un discours idéologiquement argumenté. Aussi serait-il envisageable, dans la continuité du corpus de presse de 2002 sur l'insécurité, de considérer un corpus de presse de la campagne électorale de 2007 sur le thème de l'immigration. Le thème de l'immigration s'inscrit dans le prolongement idéologique de 2002. Pour preuve, l'élection de 2007 remportée par N. Sarkozy déboucha sur la création d'un ministère de l'identité nationale et de l'immigration. L'immigration était, avant d'être un sujet de politique générale, le thème de référence du Front national. Cette étude pourrait s'interroger sur les représentations de l'immigré, dans le contexte électoral de 2007, et observer dans quelle mesure celui-ci est présenté comme le responsable des désordres sociaux et sécuritaires en France.

La *circulation idéologique* permet de travailler sur les traces (idéologiques) que produisent les discours. Elle permet aussi de percevoir les allusions elles-mêmes idéologiques.

En postulant un rapport à une représentation autre, elle met au jour le champ de réalisation des discours sociaux et s'attache à la diversité des points de vue politiques des modèles démocratiques.

Annexes

Annexes 1

330

Annexe 1

	somme des valeurs de RDA	RDA			valeurs de MA "mots-choses" (Interprétatives et explicites)	valeurs de MA des mots à eux-mêmes (Interprétatives)	
		DD en mention (autonymes)	valeurs de MA interdiscursives				
			MA avec glose, balisées	MA allusives (non balisées) (Interprétatives)			MA semi-allusives (balisées, sans glose, Interprétatives)
LE MONDE	414 . 30 voix doxiques . 339 voix socio-typiques : . 11 voix institutionnelles . 60 voix politiques . 190 voix politiques . 51 voix de "spécialistes" . 25 voix d'acteurs sociaux . 39 voix spatio-typiques . 1 voix idéo-typique . 2 voix chrono-typiques . 5 voix non caractérisées	158 . 147 voix socio-typiques : . 5 voix institutionnelles . 16 voix politiques . 89 voix politiques . 25 voix de "spécialistes" . 12 voix d'acteurs sociaux . 8 voix spatio-typiques . 1 voix idéo-typique . 1 voix chrono-typique . 1 voix non caractérisée	6 . 5 voix doxiques . 1 voix socio-typique : . 1 voix autre (nomme)	3 . 3 voix socio-typiques : . 2 voix politiques . 1 voix autre (sondage)	247 . 25 voix doxiques . 188 voix socio-typiques : . 6 voix institutionnelles . 44 voix politiques . 99 voix politiques . 26 voix de "spécialistes" . 13 voix d'acteurs sociaux . 31 voix spatio-typiques . 1 voix chrono-typique . 2 voix non caractérisées	19 . 12 MA de nomination adéquate dont une MA explicite (avec glose) . 7 MA de nomination inadéquate	2
LE FIGARO	283 . 55 voix doxiques . 185 voix socio-typiques : . 49 voix institutionnelles . 23 voix politiques . 74 voix politiques . 24 voix de "spécialistes" . 7 voix d'acteurs sociaux . 6 voix médiatiques . 2 voix autres . 30 voix spatio-typiques . 6 voix idéo-typiques . 1 voix chrono-typique . 6 voix non caractérisées	52 . 1 voix doxique . 39 voix socio-typiques : . 8 voix institutionnelles . 10 voix politiques . 12 voix politiques . 9 voix de "spécialistes" . 9 voix spatio-typiques . 3 voix non caractérisées	13 . 7 voix doxiques . 4 voix socio-typiques : . 1 voix institutionnelle (syndicale) . 1 voix politique . 1 voix d'acteurs sociaux (collégiale) . 1 vocante (technocrate) . 2 voix spatio-typiques	18 . 17 voix socio-typiques : . 15 voix politiques . 1 voix politique . 1 voix autre (sondage) . 1 voix spatio-typique	200 . 47 voix doxiques . 125 voix socio-typiques : . 40 voix institutionnelles . 12 voix politiques . 46 voix politiques . 13 voix de "spécialistes" . 6 voix d'acteurs sociaux . 6 voix médiatiques . 18 voix spatio-typiques . 6 voix idéo-typiques dont 6 MA de "jeunes" . 1 voix chrono-typique . 3 voix non caractérisées	35 . 14 MA de nomination adéquate . 21 MA de nomination inadéquate dont 6 MA de "jeunes"	2
LA NR	188 . 14 voix doxiques . 166 voix socio-typiques : . 18 voix institutionnelles . 17 voix politiques . 121 voix politiques . 8 voix de "spécialistes" . 2 voix autres . 5 voix spatio-typiques . 3 voix non caractérisées	40 . 37 voix socio-typiques : . 7 voix institutionnelles . 8 voix politiques . 21 voix politiques . 1 voix autre sociale . 3 voix spatio-typiques	3 . 1 voix doxique . 2 voix socio-typiques : . 2 voix politiques	18 . 16 voix socio-typiques : . 15 voix politiques . 1 voix autre (sondage) . 2 voix spatio-typiques	127 . 13 voix doxiques . 111 voix socio-typiques : . 11 voix institutionnelles . 9 voix politiques . 83 voix politiques . 8 voix de "spécialistes" . 3 voix non caractérisées	16 . 6 MA de nomination adéquate . 10 MA de nomination inadéquate	0
PRESENT	265 . 50 voix doxiques . 82 voix socio-typiques : . 16 voix institutionnelles . 17 voix politiques . 24 voix politiques . 16 voix de "spécialistes" . 8 voix médiatiques . 1 voix autre sociale . 15 voix spatio-typiques . 99 voix idéo-typiques . 6 voix chrono-typiques . 13 voix non caractérisées	22 . 1 voix doxique . 13 voix socio-typiques : . 3 voix institutionnelles . 3 voix politiques . 3 voix politiques . 1 voix médiatique . 3 voix de "spécialistes" . 6 voix idéo-typiques . 2 voix non caractérisées	18 . 14 voix doxiques . 3 voix socio-typiques : . 1 voix politique . 2 voix de "spécialistes" . 1 voix idéo-typique	8 . 2 voix doxiques . 2 voix socio-typiques : . 1 voix politique . 1 voix politique . 3 voix chrono-typiques . 1 voix idéo-typique	217 . 33 voix doxiques . 64 voix socio-typiques : . 13 voix institutionnelles . 13 voix politiques . 19 voix politiques . 11 voix de "spécialistes" . 7 voix médiatiques . 1 voix autre sociale . 15 voix spatio-typiques . 91 voix idéo-typiques dont 61 MA de "jeunes" . 3 voix chrono-typiques . 11 voix non caractérisées	136 . 41 MA de nomination adéquate dont 3 MA explicites avec glose . 95 MA de nomination inadéquate dont 61 MA de "jeunes"	10

Il ne s'agit pas du nombre réel de RDA ou de MA, mais de RDA ou de MA interprétées. Une MA interprétative peut être une MA interdiscursive ou une MA mots-choses ou encore une MA des mots à eux-mêmes, ainsi qu'une MA semi-allusive peut avoir plusieurs attributions locutives lorsqu'elle est possiblement interdiscursive.

Annexes 2

**Discours de J.-M. Le Pen et argumentaires du Front National provenant
du site www.frontnational.com**

Discours de J.-M. Le Pen du 23 septembre 2001 (Fête des Bleu-Blanc-Rouge)

Discours de J.-M. Le Pen du 27 janvier 2002 (Immigration et souveraineté - Paris)

Argumentaires de campagne (L'identité)

Argumentaires de campagne (L'actualité de l'immigration)

Articles du corpus classés et numérotés par supports de presse :

Présent

Ma 04 septembre 2001	P. 1
Sa 08 septembre 2001	P. 2
Ma 11 septembre 2001	P. 3
Sa 15 septembre 2001	P. 4
Me 19 septembre 2001	P. 5
Ma 25 septembre 2001	P. 6
Ma 02 octobre 2001	P. 7
Ma 09 octobre 2001	P. 8
Ma 16 octobre 2001	P. 9
Ma 23 octobre 2001	P. 10
Je 25 octobre 2001	P. 11
Ve 26 octobre 2001	P. 12
Me 14 novembre 2001	P. 13
Ve 14 décembre 2001	P. 14
Ma 18 décembre 2001	P. 15
Me 19 décembre 2001	P. 16
Je 03 janvier 2002	P. 17
Ve 11 janvier 2002	P. 18
Sa 12 janvier 2002	P. 19
Sa 12 janvier 2002	P. 20
Sa 19 janvier 2002	P. 21
Ve 01 février 2002	P. 22
Ve 08 février 2002	P. 23
Je 14 février 2002	P. 24
Me 20 février 2002	P. 27

Sa 23 février 2002	P. 25
Je 28 février 2002	P. 26
Je 14 mars 2002	P. 28
Je 14 mars 2002	P. 28b
Ve 15 mars 2002	P. 29
Ve 22 mars 2002	P. 29b
Me 10 avril 2002	P. 30
Je 11 avril 2002	P. 31
Ma 16 avril 2002	P. 32
Ma 23 avril 2002	P. 33

Le Figaro

Je 06 septembre 2001	F. 1
Lu 17 septembre 2001	F. 2
Lu 15 octobre 2001	F. 3
Lu 15 octobre 2001	F. 4
Lu 15 octobre 2001	F. 5
Je 25 octobre 2001	F. 6
Je 25 octobre 2001	F. 6b
Je 25 octobre 2001	F. 6c
Ve 26 octobre 2001	F. 7
Ve 26 octobre 2001	F. 8
Ve 02 novembre 2001	F. 9
Ve 02 novembre 2001	F. 9b
Ve 02 novembre 2001	F. 9c
Ve 02 novembre 2001	F. 10
Lu 05 novembre 2001	F. 11
Lu 12 novembre 2001	F. 12
Sa-di 17-18 novembre 2001	F. 13
Sa-di 17-18 novembre 2001	F. 14
Ma 27 novembre 2001	F. 15
Je 06 décembre 2001	F. 16
Sa-di 8-9 décembre 2001	F. 17

Je 20 décembre 2001	F. 18
Sa-di 22-23 décembre 2001	F. 19
Ve 18 janvier 2002	F. 20
Ma 22 janvier 2002	F. 21
Ma 29 janvier 2002	F. 22
Je 31 janvier 2002	F. 23
Je 31 janvier 2002	F. 23b
Me 13 février 2002	F. 24
Me 13 février 2002	F. 24b
Ma 19 février 2002	F. 25
Ma 19 février 2002	F. 26
Ma 19 février 2002	F. 27
Me 20 février 2002	F. 28
Sa-di 30-31 mars 2002	F. 29
Ma 9 avril 2002	F. 30
Je 11 avril 2002	F. 31
Lu 15 avril 2002	F. 32

La Nouvelle République

Ma 04 septembre 2001	NR. 1
Ve 07 septembre 2001	NR. 2
Ve 07 septembre 2001	NR. 3
Ve 07 septembre 2001	NR. 3b
Lu 01 octobre 2001	NR. 4
Lu 08 octobre 2001	NR. 5
Sa-di 20-21 octobre 2001	NR. 6
Ve 02 novembre 2001	NR. 7
Ve 02 novembre 2001	NR. 8
Sa-di 10-11 novembre 2001	NR. 9
Lu 12 novembre 2001	NR. 10
Ma 20 novembre 2001	NR. 11
Ma 20 novembre 2001	NR. 11b

Lu 31 décembre 2001--ma 01 janvier 2002	NR. 12
Lu 31 décembre 2001--ma 01 janvier 2002	NR. 12b
Je 03 janvier 2002	NR. 13
Ve 04 janvier 2002	NR. 14
Lu 14 janvier 2002	NR. 15
Ve 25 janvier 2002	NR. 16
Ma 29 janvier 2002	NR. 17
Ma 29 janvier 2002	NR. 18
Me 30 janvier 2002	NR. 19
Je 31 janvier 2002	NR. 20
Ma 12 février 2002	NR. 21
Me 20 février 2002	NR. 22
Me 20 février 2002	NR. 23
Ma 05 mars 2002	NR. 24
Ma 05 mars 2002	NR. 25
Je 14 mars 2002	NR. 26
Je 14 mars 2002	NR. 27
Je 14 mars 2002	NR. 27b
Je 14 mars 2002	NR. 28
Lu 18 mars 2002	NR. 29
Me 20 mars 2002	NR. 30
Ve 22 mars 2002	NR. 31

Le Monde

Di 30 septembre-Lu 01 octobre 2001	LM. 1
Ma 02 octobre 2001	LM. 2
Sa 06 octobre 2001	LM. 3
Ma 09 octobre 2001	LM. 4
Ma 09 octobre 2001	LM. 4b
Ma 09 octobre 2001	LM. 4c
Di 14-lu 15 octobre 2001	LM. 5
Me 07 novembre 2001	LM. 6
Ma 13 novembre 2001	LM. 7

Ma 04 décembre 2001	LM. 8
Ma 04 décembre 2001	LM. 8b
Ma 04 décembre 2001	LM. 8c
Ve 04 janvier 2002	LM. 9
Ma 29 janvier 2002	LM. 10
Ma 29 janvier 2002	LM. 10b
Me 30 janvier 2002	LM. 11
Me 30 janvier 2002	LM. 12
Je 31 janvier 2002	LM. 13
Ve 01 février 2002	LM. 14
Ma 12 février 2002	LM. 15
Ma 12 février 2002	LM. 15b
Sa 16 février 2002	LM. 16
Sa 16 février 2002	LM. 17
Me 20 février 2002	LM. 18
Me 27 février 2002	LM. 19
Me 27 février 2002	LM. 19b
Ma 06 mars 2002	LM. 20
Je 28 mars 2002	LM. 21
Ve 29 mars 2002	LM. 22
Ve 29 mars 2002	LM. 23
Sa 30 mars 2002	LM. 24
Di 31 mars-lu 01 avril 2002	LM. 25
Di 31 mars-lu 01 avril 2002	LM. 26
Di 31 mars-lu 01 avril 2002	LM. 27
Je 04 avril 2002	LM. 28
Je 04 avril 2002	LM. 28b

hors corpus

Je 18 avril 2002	LM. 29
Ma 23 avril 2002	LM. 30

BIBLIOGRAPHIE

1/ Ouvrages et articles de linguistique générale

- . Adam J.-M. (1990), *Eléments de linguistique textuelle*, Mardaga, Liège.
- . Adam J.-M. (2005), *La linguistique textuelle*, Armand Colin, Paris, 1999.
- . Amossy R. (1991), *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Nathan, Paris.
- . Amossy R. (1999), « Israël et les juifs dans l'argumentation de l'extrême droite : doxa et implicite », *Mots*, n°58, p. 79-100.
- . Amossy R. (2005), « De l'apport d'une distinction : dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative », *Dialogisme et polyphonie*, actes du colloque de Cerisy (septembre 2004), sous la direction J. Brès, P. Hallet, S. Mellet, H. Nolke et L. Rosier, De Boeck/Duculot, Bruxelles, p. 63-73.
- . Amossy R. (2006), *L'argumentation dans le discours*, Armand Colin, Paris.
- . Angenot M. (1982), *La parole pamphlétaire*, Payot, Paris.
- . Angenot M. (1988), « Rhétorique du discours social », *Langue Française*, n°79.
- . Angenot M. (1997), *Les idéologies du ressentiment*, XYZ Editeur, Montréal.
- . Angenot M. (2000), « Doxa et coupures cognitives », *Actes du colloque La doxa révisée : approches multidisciplinaires de la littérature et de la culture*, sous la direction de R. Amossy et G.-E. Sarfati, Poetics Today, Jérusalem, p. 1-25.
- . Angenot M. (2004), *La démocratie, c'est le mal*, Presses de l'université Laval, Québec.
- . Angenot M. (2008), *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Mille et une nuits, Paris.
- . Arrive M. (2003), « Freud et l'autonymie », *Parler des mots (le fait autonymique en discours)*, textes réunis par J. Authier-Revuz, M. Doury et S. Reboul-Touré, Sorbonne Nouvelle éd., Paris, p. 317-333.
- . Authier J. (1978), « Les formes du discours rapportées », *DRLAV*, n°17, p. 1-78.
- . Authier J. (1979), « "Parler avec des signes de ponctuation", ou de la typographie à l'énonciation », *DRLAV*, n°21, p. 76-87.
- . Authier J. (1981), « Paroles tenues à distance », *Matérialités discursives*, Presses Université de Lille, p. 127-142.
- . Authier J. (1982), « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, n°26, p. 91-151.

- . Authier J. (1982), « La mise en scène de la communication dans les discours de vulgarisation scientifique », *Langue française*, n°53, p. 34-47.
- . Authier-Revuz J. (1984), « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, n° 73, p. 98-111.
- . Authier-Revuz J., ROMEU L. (1984), « La place de l'autre dans un discours de falsification de l'histoire », *Mots*, n°8, p. 54-70.
- . Authier-Revuz J. (1985), « Dialogisme et vulgarisation scientifique », *Discoss*, n°1, p. 117-122.
- . Authier-Revuz J. (1990), « Table ronde "Sémantique et pragmatique" », *La Quadrature du sens*, C. Normand édition, PUF, Paris, p. 332-337.
- . Authier-Revuz J. (1991), « Hétérogénéités et ruptures. Quelques repères dans le champ énonciatif », *Le sens et ses hétérogénéités*, sous la direction de H. Parret, CNRS édition, Paris, p. 139-151.
- . Authier-Revuz J. (1992), *Les non-coïncidences du dire et leur représentation méta-énonciative*, Thèse d'Etat, Université Paris 8.
- . Authier-Revuz J. (1993), « Repères dans le champ du discours rapporté (II) », *L'information grammaticale*, n°56, p. 10-15.
- . Authier-Revuz J. (1994), « L'énonciateur glosateur de ses mots : explication et interprétation », *Langue française*, n°103, p. 91-102.
- . Authier-Revuz J. (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire (tomes I et II)*, Paris, Larousse.
- . Authier-Revuz J. (1996), « Remarques sur la catégorie de l' "îlot textuel" », *Les Cahiers du français contemporain*, n°3, p. 91-115.
- . Authier-Revuz J. (1996), « Défaut du dire, dire du défaut : les mots du silence », *Du dire et du discours*, sous la direction de C. Normand et E. Sitri, n° Linx spécial, p. 25-40.
- . Authier-Revuz J. (1997), « Modalisation autonymique et discours autre : quelques remarques », *Modèles linguistiques*, vol. XXXV, fasc. 1, chap. 18, p. 33-51.
- . Authier-Revuz J. (2000), « Aux risques de l'allusion », *L'allusion dans la littérature*, Michel Murat Ed., Presses Universitaires Sorbonne, Paris, p. 209-235.
- . Authier-Revuz J. (2000), « Deux mots pour une chose : trajets de non-coïncidence », *Répétition, altération, reformulation*. Annales littéraires de l'université de Besançon, Presses universitaires Franc-Comtoises, p. 37-61.
- . Authier-Revuz J. (2001), « Psychanalyse et champ linguistique de l'énonciation : parcours dans la méta-énonciation », *Linguistique et psychanalyse*, Editions in Press, Cerisy, p. 91-108.

- . Authier-Revuz J. (2003), « Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères », *Parler des mots (le fait autonymique en discours)*, textes réunis par J. Authier-Revuz, M. Doury et S. Reboul-Touré, Sorbonne Nouvelle éd., Paris, p. 67-96.
- . Authier-Revuz J. (2004), « La RDA : un champ multiplesment hétérogène », *Le discours rapporté dans tous ses états*, textes réunis par J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette et L. Rosier, L'Harmattan, Paris, p. 35-53.
- . Authier-Revuz J. (2004), « Musiques méta-enonciatives : le dire pris à ses mots », *Marges linguistiques*, n°7, site internet fermé, p. 85-99.
- . Bally C. (1963), *Traité de stylistique française*, Winter-Klincksieck, Heidelberg-Paris, 1909, 1954.
- . Bally C. (1965), *Linguistique générale et linguistique française*, Francke, Berne, 1932, 1944.
- . Bakhtine M. (1970), *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, Paris.
- . Bakhtine M., Volochinov V. N. (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage*, Minuit, Paris, 1929.
- . Bakhtine M. (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris.
- . Barthes R. (1957), *Mythologies*, Seuil, Paris.
- . Barthes R. (1964), *Eléments de sémiologie*, Seuil, Paris.
- . Barthes R. (1964), « Structure du faits divers », *Essais critiques*, Seuil, Paris.
- . Barthes R. (1966), *Critique et vérité*, Seuil, Paris.
- . Barthes R. (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, Paris.
- . Barthes R. (1981), *Le grain de la voix*, Seuil, Paris.
- . Barthes R. (1984), *Le bruissement de la langue*, Seuil, Paris,
- . Barthes R. (1985), *L'aventure sémiologique*, Seuil, Paris.
- . Benveniste E. (1966, 1974), *Problèmes de linguistique générale (1 et 2)*, Paris, Gallimard.
- . Bonhomme M. (2005), « La pragmatique de l'euphémisme dans le discours de presse », *Pragmatique des figures de discours*, Honoré Champion, Paris, p. 239-255.
- . Bonnafous S., Fiala P. (1986), « Marques et fonctions du texte de l'autre dans la presse de droite et d'extrême droite (1973-1982) », *Mots*, n°12, p. 43-63.
- . Bonnafous S. (1991), *L'immigration prise aux mots*, Editions Kimé, Paris.
- . Bonnafous S., Tournier M. (1995), « Analyse du discours, lexicométrie, communication et politique », *Langages*, n° 117, p. 67-81.
- . Bonnafous S., JOST F. (2000), « Analyse de discours, sémiologie et tournant communicationnel », *Réseaux*, n° 100, Edition CNET/Hermès, Paris, p. 524-545.

- . Bouix-Leeman D. (1990), « Le problème du sens dans la constitution du corpus », *La Quadrature du sens*, sous la direction de C. Normand, PUF, Paris, p. 107-129.
- . Branca-Rosoff S. (1998), « Le mot comme notion hétérogène. Linguistique-histoire-discours », Branca-Rosoff éditeur, *Langues et langage*, Université de Provence, Aix-en-Provence, p. 1-50.
- . Branca-Rosoff S. (2001), « La sémantique lexicale du mot quartier à l'épreuve du corpus Frantext (XIIe-XXe siècle) », *Langage et société*, n°96, p. 45-70.
- . Bres J., Verine B. (2002), « Le bruissement des voix dans le discours : dialogisme et discours rapporté », *Faits de langues*, n°19, p. 159-169.
- . Breton P. (1996, 2003), *L'argumentation dans la communication*, La Découverte, Paris, première et troisième édition.
- . Breton P. (1999), « La "préférence manipulatoire" du président du Front National », *Mots*, n°58, p. 101-121.
- . Breton P. (2000), *La parole manipulée*, La Découverte, Paris.
- . Burger M., Martel G. (2005), *Argumentation et communication dans les médias*, Editions Nota Bene, Québec.
- . Charaudeau P. (1997), *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Nathan, Paris.
- . Charaudeau P., Maingueneau D. (2002), *Dictionnaire de l'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- . Charaudeau P. (2005), *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, De Boeck, Bruxelles.
- . Charaudeau P. (2005), *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Vuibert, Paris.
- . Chiss J.-L., Dessons G. (2005), « Linguistique et poétique du discours. A partir de Saussure », *Langages*, n°159, p. 3-9.
- . Courtine J.-J. (1981), « Analyse du discours politique », *Langages*, n°62, p. 9-128.
- . Courtine J.-J., Marandin J.-M. (1981), « Quel objet pour l'analyse du discours ? », *Matérialités discursives*, Université de Lille, p. 22-33.
- . Cusin-Berche F. (2003), « Du cotexte au contexte », *Les mots et leurs contextes*, textes réunis et revus par S. Moirand, F. Rakotonoelina et S. Reboul-Touré, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 17-28.
- . Danblon E. (2004), *Argumenter en démocratie*, Labor, Bruxelles.
- . Dictionnaire *Le nouveau petit Robert* (2002), sous la direction de J. Rey-Debove et A. Rey, Le Robert, Paris.

- . Doury M. (2003), « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires : le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et société*, n°105, p. 9-37.
- . Doury M., Moirand S. (2004), *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*. Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris.
- . Dubois J. (1969), « Enoncé et énonciation », *Langages*, n°13, p. 100-110.
- . Ducrot O. (1980), *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Hermann, Paris, 1972.
- . Ducrot O. (1984), *Le dit et le dire*, Minuit, Paris.
- . Dupriez B. (1984), *Gradus, les procédés littéraires*, Editions 10/18, Paris.
- . Ebel M. (1986), « Apports des écrits du Cercle de M. Bakhtine à une analyse du langage comme pratique sociale », *Actes du colloque/Dialogisme et polyphonie* (septembre 1985), Travaux du centre de recherches sémiologiques, édition CDRS, Université de Neuchâtel, p. 1-13.
- . Eco U. (1985), *Lector in fabula*, Grasset, Paris.
- . Eco U. (1988), *Le signe*, Labor, Bruxelles.
- . Fayolle V., MASSON-Floch A. (2002), « Rap et politique », *Mots*, n°70, p. 79-99.
- . Fiala P. (1986), « Polyphonie et stabilisation de la référence : l'altérité dans le texte politique », *Actes du colloque/Dialogisme et polyphonie* (septembre 1985), Travaux du centre de recherches sémiologiques, édition CDRS, Université de Neuchâtel, p. 15-46.
- . Fichard F. (2001), « Sauvageons : un mot en politique », mémoire de DEA sous la direction de Paul Bacot et Patrick Lecomte, service en ligne de l'IEP de Lyon sur iep.univ-lyon2.fr.
- . Flahaut F. (1978), *La parole intermédiaire*, Seuil, Paris.
- . Fontanier P. (1977), *Les figures du discours*, Flammarion, Paris.
- . Fuchs C. (1991), « L'hétérogénéité interprétative », *Le sens et ses hétérogénéités*, sous la direction de H. Parret, CNRS édition, Paris, p. 107-120.
- . Fuchs C. (1995), « Ambiguïté et ambivalence : le discret et le continu », *Les cahiers du CRIAR*, n°14, Université de Rouen, p. 9-23.
- . Galatanu O., Barbier J.-M. (1988), *Action, affects et transformation de soi*, PUF, Paris.
- . Galatanu O. (2000), « Langue, discours et systèmes de valeurs », *Curiosités linguistiques*, Université de Turku, Suomela-Salmi éditeur, p. 80-102.
- . Galatanu O. (2007), « Sémantique des possibles argumentatifs et axiologisation discursive », *Représentation du sens linguistique II*, D. Bouchard, J. Evrard éditeurs, De Boeck-Duculot, Louvain-la-Neuve, p. 313-325.
- . Gardin B. (1975), « Discours patronal et discours syndical », *Langages*, n°41, p. 13-46.

- . Gaulmyn M.-M. de (1983), *Les verbes de communication dans la structuration du discours*, Thèse d'Etat, Université de Lyon, Université de Paris 8.
- . Gaulmyn M.-M. de (1986), « Reformulation métadiscursive et genèse du discours », *Etudes de linguistique appliquée*, n°62, p. 98-117.
- . Genette G. (1982), *Palimpsestes*, Seuil, Paris.
- . Gengembre G., J. Goldzink J. (1989), « Terreur dans la langue. La question de la langue révolutionnaire d'Edme Petit à Madame de Staël », *Mots*, n° 21, p. 20-31.
- . Honoré J.-P. (1986), « La "hiérarchie des sentiments". Description et mise en scène du Français et de l'immigré dans le discours du FN », *Mots*, n° 12, p. 129-157.
- . Jakobson R. (1963), *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris.
- . Kerbrat-Orecchioni C., Mouillaud M. (1985), *Le discours politique*, PUL, Lyon.
- . Kerbrat-Orecchioni C. (1986), *L'implicite*, Armand Colin, Paris.
- . Kerbrat-Orecchioni C. (1994), *Les interactions verbales*, Armand Colin, Paris.
- . Kerbrat-Orecchioni C. (1999), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris.
- . Kerbrat-Orecchioni C. (2005), *Le discours en interaction*, Armand Colin, Paris.
- . Kleiber G. (1990), *La sémantique du prototype : catégorie et sens*, PUF, Paris.
- . Kleiber G. (1994), « Contexte, interprétation et mémoire : approche standard vs approche cognitive », *Langue française*, n°103, p. 9-22.
- . Kleiber G. (1997), « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, n°127, p. 9-37.
- . Klemperer V. (1996), *La langue du IIIe Reich*, Paris, Albin Michel, version originale Reclam Verlag, 1975.
- . Komur G. (2004), « L'îlot textuel et la prise de distance par le locuteur dans le genre journalistique », *Le discours rapporté dans tous ses états*, textes réunis par J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette et L. Rosier, L'Harmattan, Paris, p. 54-63.
- . Koren R. (2006), « La responsabilité des Uns dans le regard des Autres », *Semen*, n°22, p. 93-107.
- . Krieg A. (1999), « Valeur argumentative : l'usage de (sic) dans la presse d'extrême droite contemporaine », *Mots*, n°58, mars 99, p. 11-33.
- . Krieg A. (2000), « Analyser le discours de presse. Mises au point sur le "discours de presse" comme objet de recherche », *Communication*, n°1, Nota Bene, Québec, p. 75-97.
- . Lavoinnie Y. (1992), « Invasion : du scandale à la banalisation », *Hommes & Migrations*, n°1157, p. 33-37.

- . Maingueneau D. (1987), *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Hachette, Paris.
- . Maingueneau D. (1997), *L'analyse du discours*, Hachette, Paris.
- . Maingueneau D. (2000), *Analyser les textes de communication*, Nathan, Paris.
- . Mالدیدیر D., Normand C., Robin R. (1972), « Discours et idéologie : quelques bases pour une recherche », *Langue française*, n°15, p. 116-142.
- . Mالدیدیر D. (1990), *L'inquiétude du discours*, Textes de Michel Pêcheux, Editions des cendres, Paris.
- . Mالدیدیر D., Guilhaumou J. (1990), « De nouveaux gestes de lecture ou le point de vue de l'analyse de discours sur le sens », *La Quadrature du sens*, sous la direction de C. Normand, PUF, Paris, p. 227-239.
- . Maradin J.-M. (1979), « Problèmes d'analyse du discours », *Langages*, n° 55, p. 17-88.
- . Marmande F. (1984), « Racisme ou hétérophobie ? », *Mots*, n°8 (Présence et exclusion dans le discours), p. 202-204.
- . Marnette S. (2002), « Aux frontières du discours rapporté », *Revue Romane*, n°37, p. 3-30.
- . Marnette S. (2004), « L'effacement énonciatif dans la presse quotidienne », *Langages*, n°156, p. 51-64.
- . Martel G. (2000), *Autour de l'argumentation. Rationaliser l'expérience quotidienne*, Nota Bene, Québec.
- . Martin R. (1992), *Pour une logique du sens*, PUF, Paris, 1983.
- . Matar S., Chauvin-Vileno A. (2006), « Islamalgame discours représenté et responsabilité énonciative », *Semen*, n°22, p. 109-126.
- . Maurer B. (1998), « Qui sont les "jeunes" ? L'utilisation du dialogisme dans *Présent* », *L'autre en discours*, sous la direction de P. Siblot, Didaxis, Montpellier, p. 127-141.
- . Meschonnic H. (2005), « Saussure ou la poétique interrompue », *Langages*, n° 159 (Linguistique et poétique du discours. A partir de Saussure), p. 10-38.
- . Meteva E. (2002), « Le discours confidentiel de l'extrême droite », *Faits de langue*, Ophrys, Le Mans, n°13, p. 117-124.
- . Meyer M. (1991), *Les mots sans les choses ou les fondements de la rhétorique*, Niemeyer, Tübingen.
- . Meyer M. (1993), *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*. Le livre de poche, Paris.
- . Meyer M. (2001), *Langage et littérature. Essai sur le sens*, PUF, Paris, 1992.
- . Meyer M. (2004), « Introduction », Perelman, le renouveau de la rhétorique, PUF, Paris.
- . Meyer M. (2005), *Comment penser la réalité*, PUF, Paris.

- . Milner J.-C. (1983), *Les noms indistincts*, Seuil, Paris.
- . Moirand S., J.-C. Beacco (1995), « Autour des discours de transmission de connaissances », *Langages*, n°117, p. 32-51.
- . Moirand S. (2001), « Du traitement différent de l'intertexte selon les genres convoqués dans les événements à caractère politique », *Semen*, n°13, p. 97-117.
- . Moirand S. (2004), « La circulation interdiscursive comme lieu de construction de domaines de mémoire par les médias », *Le DR dans tous ses états*, sous la direction de L. Rosier, S. Marnette et M. Lopez-Munoz, L'Harmattan, Paris, p. 373-385.
- . Moirand S. (2006), « Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse », *Semen*, n°22, p. 45-59.
- . Moirand S. (2007), *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, PUF, Paris.
- . Moirand S. (2008), « Le modèle du Cercle de Bakhtine à l'épreuve de genres de la presse », *Linx*, n°56, p. 91-108.
- . Née E. (2007), « L'insécurité ou de la fabrication d'un objet consensuel dans le quotidien *Le Monde* », *L'Acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 117-133.
- . Nita R. (2006), « Discours rapporté, repérages et organisation textuelle : étude contrastive anglais-français-roumain », thèse sous la direction de Hélène Chuquet, Université de Poitiers, soutenance en décembre 2006.
- . Normand c. (1985), « Le sujet dans la langue », *Langages*, n°77, p. 7-19.
- . Normand c. (1990), *La Quadrature du sens*, PUF, Paris.
- . Normand c. (2001), « Linguistique et/ou psychanalyse : de leur relation si elle existe », *Linguistique et psychanalyse*, sous la direction de M. Arrivé et C. Normand, Edition in Press, Cerisy, p. 17-29.
- . Nowakowska A. (2005), « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », *Dialogisme et polyphonie*, actes du colloque de Cerisy (septembre 2004), sous la direction J. Brès, P. Hallet, S. Mellet, H. Nolke et L. Rosier, De Boek/Duculot, Bruxelles, p. 19-32.
- . Padioleau J.-G. (1976), « Systèmes d'interaction et rhétoriques journalistiques », *Sociologie du travail*, n° 3, Seuil, Paris, p. 256-282.
- . Parret H. (1986), *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*. Mardage, Liège.

- . Parret H. (1991), « De l'(im)possibilité d'une grammaire de l'hétérogène », *Le sens et ses hétérogénéités*, sous la direction de H. Parret, CNRS édition, Paris, p. 11-25.
- . Pêcheux M., Fuchs C. (1975), « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », *Langages* (Langue et idéologie), n°37, p. 7-80.
- . Pêcheux M. (1975), *Les Vérités de La Palice*, Maspéro, Paris.
- . Pêcheux M. (1975), « Introduction », *Langages*, n°37, p. 3-6.
- . Pêcheux M. (1981), « L'étrange miroir de l'analyse du discours », *Langages*, n° 62, p. 5-8.
- . Pêcheux M., GADET F. (1981), *La langue introuvable*, Maspéro, Paris.
- . Pêcheux M. (1982), « Sur la (dé)-construction des théories linguistiques », *DRLAV*, n°27, p. 1-24.
- . Pêcheux M. (1984), « Sur les contextes épistémologiques de l'analyse des discours », *Mots*, n°9, p. 7-17.
- . Pedretti Bolon A. (1999), « Intégration-exclusion : deux préconstruits ? », *Langage et société*, n°90.
- . Prelmann C., Olbrechts-Tyteca L. (1992), *Traité de l'argumentation*, Editions de l'université de Bruxelles, 5e édition.
- . Perret M. (1994), *L'énonciation en grammaire du texte*, Nathan, Paris.
- . Petiot G. (2003), « Langue de bois et fait autonymique », *Parler des mots (le fait autonymique en discours)*, textes réunis par J. Authier-Revuz, M. Doury et S. Reboul-Touré, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 293-303.
- . Plantin C. (1990), *Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Kimé, Paris.
- . Plantin C. (1996), *L'argumentation*, Seuil, Paris.
- . Pommier G. (1987), *Le dénouement d'une analyse*, Editions Point Hors Ligne, Paris.
- . Rabatel A. (2001), « Les représentations de la parole intérieure. Monologue intérieur, discours direct et indirect libres, point de vue », *Langue Française*, n° 132, p. 72-95.
- . Rabatel A. (2004), « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages*, n°156, p. 3-17.
- . Rastier F. (1998), « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages*, n°129, p. 97-111.
- . Robin R. (1973), *Histoire de linguistique*, Armand Colin, Paris.
- . Robin R. (1986), « L'analyse du discours : entre la linguistique et les sciences humaines : l'éternel mal entendu », *Langages*, n° 81, p. 121-128.

- . Rosier L. (1993), « De la stylistique sociologique suivie d'une application pratique : discours direct, presse et objectivité », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n°71, p. 625-644.
- . Rosier L. (1996), « Ces mots qui ne vont pas de soi par Jacqueline Authier et ces mots qui ne sont pas de soi », *Travaux de linguistique*, Edition Duculot, Paris/Louvain-la-Neuve, n°32, p. 155-165.
- . Rosier L. (1999), *Le discours rapporté : histoires, théories, pratiques*, Edition Duculot, Bruxelles.
- . Rosier L. (2002), « La presse et les modalités du discours rapporté : l'effet d'hyperréalisme du discours direct surmarqué », *L'information grammaticale*, n°94, p. 27-32.
- . Rosier L. (2003), « Du discours rapporté à la circulation des discours : l'exemple des dictionnaires de "critique ironique" », *Estudios de lengua y literatura francesas*, n°14, p. 63-81.
- . Rosier L. (2004), « La circulation des discours à la lumière de l'effacement énonciatif », *Langages*, n°156, p. 65-78.
- . Rosier L. (2005), « L'analyse de discours et ses corpus à travers le prisme du discours rapporté », *Marges linguistiques*, n°9, site internet fermé, p. 154-164.
- . Rey-Debove J. (1971), « Notes sur une interprétation autonymique de la littéralité : le mode du comme je dis », *Littérature*, n°4, p. 90-95.
- . Rey-Debove J. (1978), *Le métalangage*, Edition Le Robert, Paris.
- . Riegel M., Pellat J.-C., Rioul R. (1994), *Grammaire méthodique du français*, Quadrige/PUF, Paris.
- . Sarfati G.-E. (1997), *Eléments d'analyse du discours*, Nathan, collection 128, Paris.
- . Saussure F. (1995), *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1916, 1967, 1985, 1972.
- . Saussure F. (2002), *Ecrits de linguistique générale*, sous la direction de S. Bouquet et de R. Engler, Gallimard, Paris.
- . Schepens P. (2006), « Médias et responsabilité : pour un point de vue bakhtinien », *Semen*, n°22, p. 61-75.
- . Séguin E. (1994), « Unité et pluralité de l'analyse du discours », *Langage et société*, n°69, p. 37-58.
- . Sériot P. (1986), « Langue russe et discours politique soviétique : analyse des nominalisations », *Langages*, n°81, p. 11-41.
- . Serbat G. (1982), « Saussure corrigé par Benveniste : dans quel sens ? », *Lire les linguistes*, n°62, p. 21-37.

- . Siblot P. (1998), « De l'un à l'autre. Dialectique et dialogisme de la nomination identitaire », *L'autre en discours*, Dyalang, sous la direction de J. Brès et P. Siblot, Didaxis, Montpellier, p. 27-43.
- . Sitri F. (1996), « Interdiscours et construction de l'objet de discours », *Linx*, n° spécial, p. 153-170.
- . Souchard M., Wahnich S., Cuminal I, Wathier V. (1997), *Le Pen, les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, La Découverte, Paris.
- . Steuckardt A. (2002), « Les ennemis selon l'Ami du peuple ou la catégorisation identitaire par contraste », *Mots*, n°69, p. 7-22.
- . Sumpf J. (1979), « A quoi peut servir l'analyse du discours ? », *Langages*, n° 55, p. 5-31.
- . Taguieff P-A. (1984), « Les présuppositions définitionnelles d'un indéfinissable : "le racisme" », *Mots*, n°8 (Présence et exclusion dans le discours), p. 71-106.
- . Taguieff P-A (1986), « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation. Aspects, figures et problèmes du racisme différentialiste », *Mots*, n°12, p. 91-128.
- . Taguieff P-A. (1987), *La force du préjugé*, La Découverte, Paris.
- . Taguieff P-A. (1996), « Métaphysique de J.-M. Le Pen », *Le Front National à découvert*, sous la direction de N. Mayer et P. Perrineau, Presses de sciences-po, Paris, p. 173-194.
- . Tavernier A. (2004), « Paroles d'expert : rhétoriques journalistiques de recours aux paroles extérieures. Journaliste et sociologue, la construction d'un référentiel *Le Monde, Libération, Le Figaro* », thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Bernard Delforce, université Lille 3 Charles de Gaulle.
- . Tavernier A. (2005), « Dire d'où l'on parle : une analyse rhétorique des discours médiatisés », *Les actes du colloque de l'Analyse de discours en France et en Allemagne (Tendances actuelles en sciences du langage et sciences sociales)*, Céditec, Créteil, sur www.johannes-angermueller.de/deutsch/ADFA/tavernier.pdf, p. 1-14.
- . Thaumoux J.-H. (2002), « Le discours confidentiel de l'extrême droite », *Faits de langue*, n°13, p. 107-124.
- . Todorov T. (1970), « Freud sur l'énonciation », *Langages*, n°17, p. 34-41.
- . Todorov T. (1981), *M. Bakhtine, Le principe dialogique*, Seuil, Paris.
- . Todorov T. (1985), *Théories du symbole*, Seuil, Paris, 1977.
- . Tournier M. (1982), « Les vocabulaires politiques à l'étude, aujourd'hui (1962-1982) », *Lire les linguistes/Raison présente*, n°32, p. 79-101.
- . Tuomarila U. (2000), *La citation mode d'emploi (Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct)*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki.

- . Van Dijk T. (2006), « Politique, idéologie et discours », *Semen*, n°21, en ligne sur semen.revues.org/document1970, p. 1-24.
- . Vérine B., Siblot P., Détrie C. (2001), *Termes et concepts pour l'Analyse de discours*, Honoré Champion, Paris.
- . Vérine B., Brés J. (2002), « Le bruissement des voix dans le discours : dialogisme et discours rapporté », *Faits de langue*, n°19, p. 159-169.
- . Vignaux G. (1976), *L'argumentation. Essai d'une logique discursive*, Droz, Genève.
- . Vignaux G. (1988), *Le discours, acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*, Ophrys, Gap.
- . Vion R. (2001), « Modalités, modalisations et activités langagières », *Marges Linguistiques*, n°2, site internet fermé, p. 209-231.
- . Vion R. (2001), « Effacement énonciatif et stratégies discursives », *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Ophrys, Paris.
- . Wahnich S. (1997), *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Albin Michel, Paris.

2/ Autres ouvrages et articles

- . Althusser L. (1970), « Idéologies et appareils idéologiques d'Etat », *Positions*, Editions sociales, Paris.
- . Arendt A. (1972), *La crise de la culture*, Seuil, Paris, 1954.
- . Arendt A. (1972), *Le système totalitaire*, Seuil, Paris.
- . Arendt A. (1983), *Condition de l'Homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris, 1963.
- . Arendt A. (1995), *Qu'est-ce que la politique ?*, Seuil, Paris, 1958.
- . Bachelard G. (1993), *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1938.
- . Baechler J. (1976), *Qu'est-ce-que l'idéologie ?*, Gallimard, Paris.
- . Balibar E. (1991), *Ecrits pour Althusser*, La Découverte, Paris.
- . Body-Gendrot S. (2002), « Les recherches sur les lieux sensibles aux Etats-Unis », *L'étranger dans la ville, Rémi* (Revue européenne des migrations internationales), n°3, p. 107-116.
- . Boltanski L., Thévenot L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Gallimard, Paris.
- . Bonelli L. (2008), *La France a peur. Une histoire sociale de l' « insécurité »*, La Découverte, Paris.

- . Boudon R. (1986), *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Points, Paris.
- . Boudon R. (1990), *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Points, Paris.
- . Boudon R. (1990), *Le sens des valeurs*, PUF, Paris.
- . Bourdieu P. (1980), *Questions de sociologie*, Minuit, Paris.
- . Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris.
- . Bourdieu P. (1996), *Sur la télévision*, suivi de *L'emprise du journalisme*, Raisons d'agir, Paris.
- . Bourdieu P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris.
- . Castoriadis C. (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Points, Paris.
- . Damon J. (1997), « La police des incivilités », *Sociétal*, Paris, n°12.
- . De Certeau M. (1990), *L'invention du quotidien* (1 et 2), Folio, Paris.
- . De Certeau M. (1994), *La prise de parole et autres écrits politiques*, Points, Paris, 1984.
- . Deleuze G. (1968, 1976), *Différence et répétition*, PUF, Paris.
- . Dufour-Gompers R. (1992), *Dictionnaire de la violence et du crime*, Erès, Toulouse.
- . Elias N. (1973), *La civilisation des mœurs*, Calman-Levy, Paris.
- . Filliettaz L. (2002), *La parole en action. Eléments de pragmatiques psycho-sociale*, Nota Bene, Québec.
- . Flem L. (1985), *Le racisme*, MA Editions, Paris.
- . Forrester J. (1980), *Le langage aux origines de la psychanalyse*, Gallimard, Paris.
- . Foucault M. (1966), *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris.
- . Foucault M. (1969), *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris.
- . Foucault M. (1971), *L'ordre du discours*, Gallimard, Paris.
- . Frege G. (1971), *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, 1925.
- . Freud S. (1968), *Métapsychologie*, PUF, Paris, 1943.
- . Freud S. (1970), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, Paris, 1949.
- . Freud S. (1971), *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris.
- . Freud S. (1972), *Psychologie collective et analyse du moi*, Payot, Paris.
- . Freud S. (1981), *Introduction à la psychanalyse*, Payot, Paris.
- . Freund J. (1965), *Qu'est-ce que la politique ?*, Seuil, Paris.
- . Gauchet M. (1992), « La droite et la gauche », *Les lieux de mémoire*, tome 3. La France. 1. Conflits et partages, sous la direction de P. Nora. Gallimard, Paris.
- . Gauthier G. (1991), « La mise en cause de l'objectivité journalistique », *Communications*, vol. 12, n°2, p. 81-115.
- . Guillaumin C. (1972), *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Mouton, La Haye.

- . Habermas J. (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*. 1. Rationalité de l'agir et rationalisation de la société, Fayard, Paris.
- . Habermas J. (1999), *Morale et communication*, Flammarion, Paris, 1983, 1986.
- . Henry M. (1987), « Les idées de la barbarie », *La barbarie*, Grasset, Paris.
- . Jenaczek F. (1977), « Le langage chez Kraus », *Karl Kraus*, Edition de l'Herne, Paris.
- . Kraus K. (1990), *La littérature démolie*, Rivages, Paris.
- . Kristeva J. (1996), *Sens et non-sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, Fayard, Paris.
- . Kuhn T. S. (1983), *La structure des révolutions scientifiques*, 1962, 1970.
- . Lacan J. (1975), *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris.
- . Lacan J. (1975), *Encore*, Seuil, Paris.
- . Lacan J. (1978), *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de psychanalyse*, Seuil, Paris.
- . Lamizet B. (1992), *Les lieux de la communication*, Mardaga, Liège.
- . Laplanche J., Pontalis J.-B. (2004), *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1967.
- . La Rochelle G. (1995), *Philosophie de l'idéologie. Théorie de l'intersubjectivité*, PUF, Paris.
- . Lefebvre H. (1966), *Le langage et la société*, Gallimard, Paris.
- . Le Ny M. (2002), *Opinion, connaissance et vérité*, Quintette, Paris.
- . Mac Luhan M. (1968), *Pour comprendre les média*, Seuil, Paris.
- . Merle P. (1997), *Argot, verlan et tchatches*, Essentiels Milan, Paris.
- . Morin E. (1991), *Les idées, leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*. Méthode n°4, Seuil, Paris.
- . Morin E. (1994), « L'anthropologie fondamentale », *La complexité humaine*, Flammarion, Paris.
- . Morin E. (2001), *L'humanité de l'humanité. L'identité humaine*. Méthode n°5. Seuil, Paris.
- . Muhlmann G. (2004), *Du journalisme en démocratie*, Payot, Paris.
- . Muhlmann G. (2004), *Une histoire politique du journalisme*, Points, Paris.
- . Naïr S. (1996), « La place de l'étranger dans la dérive des lois », *Aux sources du populisme nationaliste*, Edition de l'Aube, Chateaufallon.
- . Noiriel G. (2001), *Etat, nation et immigration (Vers une histoire du pouvoir)*, Belin, Paris.
- . Perrineau P. (1993-1994), « Le Front National : 1972-1994 », *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, Paris.
- . Perrineau P., Lagrange H. (1996), « Syndrome Lepéniste », *Le Front National à découvert*, Presses de sciences Po, Paris.

- . Philippe R. (1999), *Le citoyen, le crime et l'Etat*, Droz, Genève.
- . Popper K. (1981), *La quête inachevée*, Calmann-Lévy, Paris.
- . Popper K. (1982), *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris.
- . Popper K. (1988), *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, Rivages Poche, Paris, 1963, 1985.
- . Popper K. (1991), *La connaissance objective*, Flammarion, Paris, 1979.
- . Putnam H. (1990), *Représentation et réalité*, Seuil, Paris.
- . Quine W. O. Q. (1977), *Le mot et la chose*, Flammarion, Paris.
- . Reinert M. (2001), « Processus catégorique et co-construction des sujets et des mondes », *Linguistique et psychanalyse*, Editions in Press, Cerisy, p. 379-392.
- . Ricœur P. (1983, 1984, 1985), *Temps et récits* (1, 2, 3), Seuil, Paris.
- . Ricœur P. (1986), *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Seuil, Paris.
- . Ricœur P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris.
- . Ricœur P. (1995), *De l'interprétation (Essai sur Freud)*, Seuil, Paris, 1965.
- . Ricœur P. (1997), *L'idéologie et l'utopie*, Seuil, Paris.
- . Roché S. (1994), « Les incivilités, défi à l'ordre social », *Projets*, Paris, n°238.
- . Roché S. (1996), *La Société incivile*, Seuil, Paris.
- . Roché S. (2000), « Incivilités et insécurité », *La documentation française*, n°836.
- . Roché S. (2002), *Tolérance zéro ? incivilités et insécurité*, Odile Jacob, Paris.
- . Rosset C. (1976), *Le réel et son double*, Folio, Paris.
- . Rosset C. (1995), *Le choix des mots*, Minuit, Paris.
- . Russel B. (1969), *Signification et vérité*, Flammarion, Paris.
- . Schneider M. (1985), *Voleurs de mots*, Gallimard, Paris.
- . Searle J.-R. (1998), *La construction de la réalité sociale*, Gallimard, Paris.
- . Simmel G. (2003), *Le conflit*, Circé/Poche, Paris, 1995.
- . Soljenitsyne A. (1974), *L'Archipel du Goulag*, Seuil, Paris.
- . Steiner G. (1969), *Langage et silence*, 10/18, Paris.
- . Steiner G. (1998), *Errata*, Folio, Paris.
- . Steiner G. (2002), *Extraterritorialité*, Hachettes, Paris, 1968.
- . Todorov T. (1989), *Nous et les autres*, Seuil, Paris.
- . Todorov T. (1995), *La vie commune*, Seuil, Paris.
- . Viard J. (1996), « Les grandes peurs de l'ère planétaire », *Aux sources du populisme nationaliste*, Editions de l'aube, Chateaufallon.
- . Vygotski L. (1997), *Pensée & langage*, La Dispute, Paris, 3e édition.

- . Watzlawick P. (1972), *Une logique de la communication*, Seuil, Paris.
- . Watzlawick P. (1978), *La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*, Seuil, Paris.
- . Watzlawick P., Bateson G., Goffman E. (1981), *Une nouvelle Communication*. Textes recueillis et présentés par Y. Winkin, Seuil, Paris.
- . Watzlawick P. (1988), *L'invention de la réalité*, Seuil, Paris.
- . Watzlawick P. (1991), « Avec quoi construit-on des réalités idéologiques ? », *Les Cheveux du baron de Münchhausen. Psychothérapie et « réalité »*, Seuil, Paris, p. 201-244.
- . Wieviorka M. (1992), *La France raciste*. Seuil, Paris.
- . Wieviorka M. (1993), *La démocratie à l'épreuve : nationalisme, populisme, ethnicité*, La Découverte, Paris.
- . Wilson J., Kelling G. L. (1994), « Vitres cassées », *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*, traduction de Broken Windows, Atlantic Monthly, New York, 1982.
- . Winock M. (1994), *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, Paris.
- . Wittgenstein L. (1992), *Leçons et conversations*, Folio, Paris, 1966.
- . Wittgenstein L. (1993), *Tractacus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris, 1922.
- . Wolton D. (2008), *La Communication politique*, Les essentiels d'Hermès, CNRS Edition, Paris.
- . Wolton D. (1997), *Penser la communication*, Flammarion, Paris.

Index des concepts

Les numéros en gras renvoient aux pages où les concepts sont définis et/ou développés

A		Contextualisation	167, 168, 191, 259
Allusion	34 , 63	D	
~ idéologique	222, 224, 248 , 250, 251, 259	Déictiques	7
Archétype	298, 323	<i>Déjà-dit</i>	31, 32, 95, 136
Amalgame	263	~ idéologique	249
~ cognitif	205 , 279	Dénotation	46 , 47
Ambiguïté		Dialogisme	25, 26
~ contextuelle	274	Discours	23, 24, 39
~ énonciative	92, 134, 135, 136	contre~	211, 213, 285, 309
~ idéologique	230, 233, 234, 235, 267, 245	Doxa	34 , 181, 198, 251
~ sémiotique	84 , 86, 88, 105, 107	<i>paradoxe</i>	64
Ambivalence		E	
~ interprétative	63 , 139, 178, 197, 208, 209, 212, 257, 271	Effacement énonciatif	8, 32 , 33, 34, 44, 63,
Analyse de discours	30, 31		122, 186
Argumentation		Enonciation	22 , 23, 24
~ analogique	279	~ citante	81
~ antithétique	246	~ cité	81
contre~	214	~ historique	7 , 8
~ discursive	141, 223, 267	~ discursive	7 , 23 , 24, 39
Autonymie (mention)	57 , 66, 67, 75	~ hétérologique	35
B		~ idéologique	168
Brouillage énonciatif	81, 300	~ polyphonique	24 , 25, 26, 31, 35, 36
C		~ représentante	168, 179, 186 , 191, 220, 234, 235, 247
Chronotype	191, 317	~ représentée	168, 186 , 191
Circulation		situation d'~	78, 122
~ allusive	274	sous ~	35, 44
~ discursive	32, 34	sur ~	35, 44
~ idéologique	14 , 38, 39 , 139, 178, 191, 192, 222, 231, 239, 241, 251, 252, 258, 272, 283, 296, 301, 318	Ethnotype	284, 322
Circularité	250	Euphémisation	102 , 115, 120, 136, 155, 294
Cognition mondaine	39, 250, 293, 306, 315	Evidence	168, 179, 205, 229
Connivence	146, 263, 284, 322	~ discursive	227, 275
Connotation	46, 47, 73	~ idéologique	246, 247, 275
~ autonymique	48 , 49	~ nominative	208
		suspension de l'~	118
		Extra-linguistique	45

F			
Fiction cognitive	241, 250 , 255		
Formation discursive	22 , 64, 227		
Formes mixtes	68 , 69, 78, 80		
H			
Hétérogénéité(s)			
~ constitutive	7, 38, 53 , 54		
~ énonciative(s)	37, 54 , 55, 56, 62		
~ interdiscursive	29 , 30, 37		
~ montrée	7, 53 , 54, 55, 56		
~ suggérée	211		
Hyperbole	290, 322		
I			
Idéologie	15, 39 , 43, 64, 81, 91, 129, 188, 216, 293		
Idéologisation	220 , 275, 311		
Idéotype	191 , 293		
Interdiscours	26, 29 , 31, 306		
Intersubjectivité	23 , 24, 29, 45		
M			
Manipulation			
~ discursive	164, 165, 166, 167, 168		
~ idéologique	150		
Mémoire			
~ cognitive	250		
~ interdiscursive	211, 250		
~ idéologique	260		
Métacommunication	323		
Métadiscours	40 , 67, 80, 81, 82, 118, 284, 309		
Métalangage	47		
Modalisation autonymique	7, 50 , 51, 52		
~ a-glosique	38, 61 , 62, 63, 94, 121, 136, 140		
~ allusive	63 , 64, 142		
~ interdiscursive	55 , 57, 58, 95		
~ interprétative	61 , 62, 63		
~ en discours second	57 , 74, 83, 181		
~ explicite	94 , 121		
~ mots-choses	55 , 56, 119, 169		
~ semi-allusive	94, 121, 123, 136, 138, 140, 141		
Mot-argument	273 , 299		
N			
Naturalisation	233, 264		
Nominalisations	29, 249		
P			
Point(s) de vue			
~ interne	35, 36		
~ hétérogènes	38		
~ idéologiques	100, 140, 221, 240, 260		
~ mondains	191		
mots- ~	214		
Politisation	281, 288, 294		
Porosité	12		
Polysémie	297		
Préconstruit	29 , 249		
R			
Réalité	39		
Réactualisation discursive	317		
Recontextualisation	230		
Réel	39		
cadrage du ~	227		
effet de ~	249		
normativisation du ~	315, 317		
Réévaluation			
~ argumentative	220, 221		
~ discursive	82, 235, 300		
~ nominative	214		
Réécriture allusive	264		
Réflexivité			
~ énonciative	49		
~ sémiotique	48		
~ usuelle	48		
Représentation	40		
~ de discours autre	8, 56 , 57, 65		
Réminiscence	63 , 64		
Resémantisation	180, 188 , 220, 294		
Réticence	107, 242, 243, 247		
~ idéologique	257, 258, 273		
Rétorsion	219, 220, 303		
S			
Scénographie			
~ argumentative	219, 234, 273, 303		
~ énonciative	140, 192, 210, 286		
Sémantique	22, 30		
<i>caractérisation</i> ~	298		
communauté ~	178		
glissement ~	136, 180, 238		
<i>indétermination</i> ~	178		
<i>opposition</i> ~	275		
<i>réactualisation</i> ~	262, 265, 309		
<i>substitution</i> ~	296		
Sémiotique	22		
~ du DD	67		
~ du DI	68		
Sociotype	191 , 192 , 317		
Spatiotype	191 , 192, 274		
Stéréotypie discursive	96, 280		
Surmarquage	170, 171, 285		
Surenchère	198		

~ idéologique 108, 174, 175, 259,
290

Index des référents

- A**
Actes de guerre 174
Altération morale 143
Animation 289
Antiracisme 100
Attentats 108
- B**
Banlieues terrorisées 276
Bandes ethniques 295
Bavure 151, 185, 213, 214
- C**
Caillassages 212, 213, 207
Casser 290, 291
Cités ethniques 218, 219
Colonialisme inversé 15
- D**
Délinquance
~ des territoires 101
rurbanité de la ~ 103
Défouler 290
Défouloir 288
Dénaturation familiale 143
- E**
Ennemi intérieur 308
Envahisseurs 310, 311
Epuration ethnique 108
Escroquerie 171, 172
- F**
Fauves 175
Fellouzes 169, 170
Français 319
Frères 141, 142
- G**
Ghettos 113
Grosse presse 172, 173
- Guérilla urbaine 210, 211
Guet apens 207, 210, 211
- H**
Haine 118, 283, 284, 285, 287
Horde(s) sauvage(s) 262, 263
- I**
Idéologie sauvageonne 263
Immigration
~ incontrôlée 130
~ abondante 131
Impunité 217, 230, 231
sentiment d'~ 193, 194, 195, 196
~ des mineurs 193, 194, 195
~ zéro 217, 221, 235, 236
contre l'~ 226
Incivilité(s) 102, 115, 164
Insécurité 123, 142, 143, 237,
238, 239, 259
~ dans les transports 248
~ générale 241
~ grandissante 108
~ immigration 124, 126, 127
~ invasion 129, 285
contre l'~ 240
lutte contre l'~ 245, 246
première des préoc-
cupations 252, 253
problème d'~ 242, 243, 244
sentiment d'~ 244
- J**
Jeune(s) 101, 102, 146, 147, 148,
149, 157, 182, 293 (et
suivantes)
~ des banlieues 310
~ Noirs 307
~ Maghrébins 307
~ gillet par balles 300
violence ~ 299

terrorisme ~	299	forces de ~	160, 161
N		Sensible(s)	
Nouveaux barbares	133, 176	quartier(s) ~	95, 96, 97, 110, 116,
		119	
P		cité(s) ~	110, 115, 259
Piquer	290, 291	zone(s) ~	110, 259
Police		<i>sensibilité</i>	135, 136
<i>manque de moyens</i>	198, 199, 200,	T	
201,		Tolérance zéro	170, 231, 232, 233,
	202		234, 235, 237
<i>manque d'effectifs</i>	198, 199, 200, 201,	Tournantes	275, 276, 277, 278,
	202	279	
<i>violence subie</i>	206, 207, 208, 209,	Tout répressif	235, 236
	210, 211		
R		V	
Rage	103, 118, 283, 284,	Violences ethniques	300
	285, 287	Voyous	
Razzia (en horde)	278, 322	~ ethniques	141, 142
Rivalités ethniques	231, 259	~ issus de	
		l'immigration	305
S		Voyoucratie	63, 64, 75
Sauvageon(s)	153, 154, 265, 266, 267,	Z	
	269, 270, 271, 272, 321	Zone de non-droit	98, 124, 126, 127, 137,
<i>Sauvajeunes</i>	262, 321		159, 255, 256, 257,
Sécurité			258, 294, 295
~ première des			
libertés	252, 254, 255		

Table des matières

Remerciements.....	4
Abréviations.....	5
Résumés.....	6
INTRODUCTION.....	7
1. La période d'investigation, la constitution du corpus.....	9
2. La méthode d'enquête.....	11
3. La situation de communication.....	11
4. La problématique.....	12
5. Le plan et le déroulement de la thèse.....	14
6. La situation historique, l'historique politique.....	15
<i>Notes</i>	17
Première partie - ANCRAGE THEORIQUE.....	19
Chapitre I - Théories générales et théories de l'énonciation.....	20
I.1. La rupture saussurienne.....	20
I.1.1. L'opposition langue/parole.....	20
I.1.2. La valeur systémique.....	21
I.1.3. La langue comme ordre propre.....	22
I.2. Les coupures linguistiques de E. Benveniste.....	23
I.2.1. La distinction sémiotique/sémantique.....	23
I.2.2. La place du sujet dans le discours.....	24
I.2.3. L'intersubjectivité communicationnelle.....	24
I.3. Le sujet dialogique de M. Bakhtine.....	25
I.3.1. Un discours hétérogène dans une situation sociale de production.....	25

I.3.2. Un sujet dans un dialogisme à double détente.....	27
I.4. Le sujet psychanalytique (S. Freud, J. Lacan).....	28
I.4.1. Un sujet clivé, dépossédé de lui-même.....	28
I.4.2. L'analyse interprétative des réalités psychiques et sociales.....	28
I.5. L'hétérogénéité interdiscursive de M. Pêcheux.....	30
I.5.1. Le conditionnement historique et social des discours.....	30
I.5.2. L'altérité en discours.....	31
I.6. Répétition et circulation discursives.....	32
I.6.1. L'économie du « déjà-dit ».....	32
I.6.2. La multiplication du « déjà-dit » comme condition de la circulation des discours.....	33
I.6.3. L'effacement énonciatif comme modalité de la circulation discursive.....	34
I.7. Problème posé par le point de vue pragmatique de O. Ducrot.....	36
I.8. Mise en perspective du modèle bakhtinien.....	37
I.9. Commentaires sur la circulation discursive au sens de L. Rosier.....	38
I.10. Terminologie pour une communication verbale et pour la thèse.....	40
<i>Notes</i>	42
Chapitre II - Réflexivité métalinguistique et hétérogénéités énonciatives.....	46
II.1. La métalangue.....	46
II.1.1. Origines et lexiques du langage-objet.....	46
II.1.2. La distinction dénotation/connotation de R. Barthes.....	46
II.2. La réflexivité du signe.....	49
II.2.1. La réflexivité usuelle (R. Jakobson)	49
II.2.2. La réflexivité sémiotique (J. Rey-Debove)	49
II.2.3. La réflexivité énonciative (J. Authier-Revuz).....	50
II.2.3.1. Nature de la MA.....	51
II.2.3.2. Spécificité de la MA.....	51
II.3. Non-coïncidences et boucles réflexives.....	54
II.3.1. Nature du rapport entre hétérogénéités, constitutive et montrée.....	54
II.3.2. Les altérités énonciatives en MA.....	55
II.3.3. Etude des champs de non-coïncidences.....	55
II.3.3.1. A propos des formes de représentations de discours autres (RDA) et des modalisations autonymiques du mode interdiscursif (MA interdiscursives).....	57
II.3.3.1.1. Spécificité des RDA dont le DD autonymique.....	57

II.3.3.1.2. Spécificité des MA interdiscursives.....	58
II.3.3.1.3. Spécificité des îlots textuels comme MA interdiscursives...	59
II.3.3.1.4. Exemples d'îlots textuels.....	60
II.3.3.2. Analyse d'exemples de modalisations autonymiques interprétatives.....	62
II.3.4. MA allusive ou réminiscence ?	64
II.4. Les formes du DR dans les modèles de J. Authier, de L. Rosier et de U. Tuomarla.....	65
II.4.1. Le mode du DR, classique et mixte, selon J. Authier-Revuz.....	65
II.4.2. Le mode du DR, classique et mixte, selon L. Rosier et U. Tuomarla.....	69
<i>Notes</i>	
73	

Deuxième partie - VALEURS IDEOLOGIQUES DE FAITS DE DISCOURS AUTRES ET DE MODALISATIONS AUTONYMIQUES.....78

Chapitre III - Glissements et interventions dans le DR.....79

III.1. Les formes mixtes du corpus.....	80
III.2. Autres cas de rupture énonciative.....	81
III.3. L'incise comme glose (MA avec les marques du DD).....	82
III.4. L'indétermination interprétative : DD ou MA ?	87
III.5. Prolifération de la MA (cas de continuités syntaxiques et successions de MA)	87

Chapitre IV - Analyse des modalisations autonymiques (MA) du corpus.....95

IV.1. Les MA explicites, avec glose.....	95
IV.1.1. Présent.....	96
IV.1.1.1. Des MA explicites d'emprunt stéréotypique.....	96
IV.1.1.1.1. Les formes en N dit X'	96
IV.1.1.1.2. Les formes en X', selon l'expression consacrée ou en X', comme on dit.....	102
IV.1.1.2. Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif.....	104
IV.1.1.3. Des MA explicites de l'écart montré entre le mot et la chose.....	109
IV.1.2. Le Figaro.....	110

IV.1.2.1	Des MA explicites d'emprunt stéréotypique.....	110
IV.1.2.1.1.	Les formes en N dit X'.....	110
IV.1.2.1.2.	La forme en X', selon l'expression consacrée.....	113
IV.1.2.2.	Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif.	114
IV.1.3.	Le Monde.....	116
IV.1.3.1	Des MA explicites d'emprunt stéréotypique.....	116
IV.1.3.2.	Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif.....	119
IV.1.3.3.	Une MA explicite de l'écart montré entre le mot et la chose.....	120
IV.1.4.	La NR.....	120
IV.1.4.1	Des MA explicites d'emprunt stéréotypique.....	120
IV.1.4.2.	Des MA explicites d'emprunt individuel ou collectif.....	121
IV.2.	Les MA interprétatives, sans glose.....	122
IV.2.1.	Les spécificités des MA sans glose.....	122
IV.2.2.	Des IT sans glose comme MA interdiscursives.....	124
IV.2.2.1.	L'IT comme emprunt en partie réalisé.....	124
IV.2.2.2.	De l'emprunt en IT à l'imprégnation souterraine.....	130
IV.2.3.	MA ambiguës.....	133
IV.2.3.1.	L'indétermination interprétative de MA.....	134
IV.2.3.2.	L'indétermination de la MA dans un même type de non-coïncidence...	137
Chapitre V - La mise en scène de l'altérité dans Présent, Le Figaro, Le Monde et La NR...		141
V.1.	Faits d'altérités discursives dans Présent, Le Figaro, La NR et Le Monde.....	141
V.1.1.	La mise en scène du dire autre dans Présent.....	142
V.1.1.1.	Le mode semi-allusif comme porteur de la controverse.....	142
V.1.1.2.	Le mode semi-allusif comme mode de l'adhésion.....	147
V.1.2.	La mise en scène du dire autre dans Le Figaro.....	150
V.1.2.1.	Le mode semi-allusif comme mode de la manipulation et de la réalisation idéologique.....	151
V.1.2.2.	Le mode semi-allusif comme mode de la connivence idéologique....	153
V.1.3.	La mise en scène du dire autre dans Le Monde.....	158
VI.1.3.1.	L'ambiguïté du mode semi-allusif.....	158
VI.1.3.2.	Fragmentations et monstrations idéologiques du message d'origine	159
V.1.4.	La mise en scène du dire autre dans La NR.....	163

V.2. Etude de représentations de l'écart montré entre les mots et les choses dans Présent, Le Figaro, La NR et Le Monde.....	170
V.2.1. La représentation de la chose nommée dans Présent.....	170
V.2.1.1. L'insistance (nominative) typographique.....	170
V.2.1.2. L'insistance nominative par répétition.....	172
V.2.1.3. Les continuités nominatives.....	174
V.2.2. La représentation de la chose nommée dans Le Figaro.....	176
Notes	182

Troisième partie – FAITS DE CIRCULATIONS IDEOLOGIQUES DES DIRES.....191

Chapitre VI - La circulation de points de vue mondains.....193

VI.1. La circulation d'un sociotype de la voix.....193

VI.1.1. La circulation de la voix policière.....193

VI.1.1.1. Le sentiment d'impunité.....193

VI.1.1.2. Le manque d'effectifs, le manque de moyens.....199

VI.1.1.3. La violence subie.....207

VI.1.2. La circulation de la voix politique (élus et représentations politiques).....218

VI.1.2.1. L'impunité.....218

VI.1.2.1.1. L'impunité zéro.....218

VI.1.2.1.1.1. L'historique de l'impunité zéro.....218

VI.1.2.1.1.2. La circulation de l'impunité zéro.....219

VI.1.2.1.2. Contre l'impunité.....227

VI.1.2.2. La tolérance.....232

VI.1.2.2.1.	La	tolérance	
zéro.....			232
VI.1.2.2.2.	Tout répressif.....		236
VI.1.2.3.	L'insécurité.....		238
VI.1.2.3.1.	L'insécurité générale, le problème de l'insécurité.....		238
VI.1.2.3.2.	La lutte contre l'insécurité, la restauration de l'autorité de l'Etat		246
VI.1.2.3.3.	L'insécurité dans les transports.....		249
VI.1.2.3.4.	L'insécurité est la première préoccupation, la sécurité est la		
	première des libertés.....		253
VI.1.2.3.5.	Les zones de non-droit.....		256
VI.1.2.4.	Le(s) sauvageon(s).....		261
VI.1.2.4.1.	L'historique du mot sauvageon(s)		261
VI.1.2.4.2.	La circulation de « sauvageon(s) »		262
	VI.1.2.4.2.1. La circulation de « sauvageon(s) » dans		
	Présent.....		262
	VI.1.2.4.2.2. La circulation de « sauvageon(s) » dans Le		
	Monde.....		266
	VI.1.2.4.2.3. La circulation de « sauvageon(s) » dans La		
	NR.....		270
VI.2.	La circulation d'un spatiotype de la voix.....		275
VI.2.1.	Les « tournantes »		276
VI.2.2.	« Rage » et « haine »		282
VI.2.3.	Casser, piquer, se défouler, jouer.....		289
VI.3.	La circulation d'un idéotype de la voix.....		294
VI.3.1.	Les « jeunes » dans Présent.....		295
VI.3.2.	Les « jeunes » dans Le Figaro.....		302
VI.3.3.	Les « jeunes » dans Le		
	Monde.....		307
VI.3.4.	Les « jeunes » dans La NR.....		310
Notes			318
Conclusion.....			326

Annexes.....	330
Bibliographie	338
Index des concepts.....	354
Index des référents.....	356
Table des matières.....	358